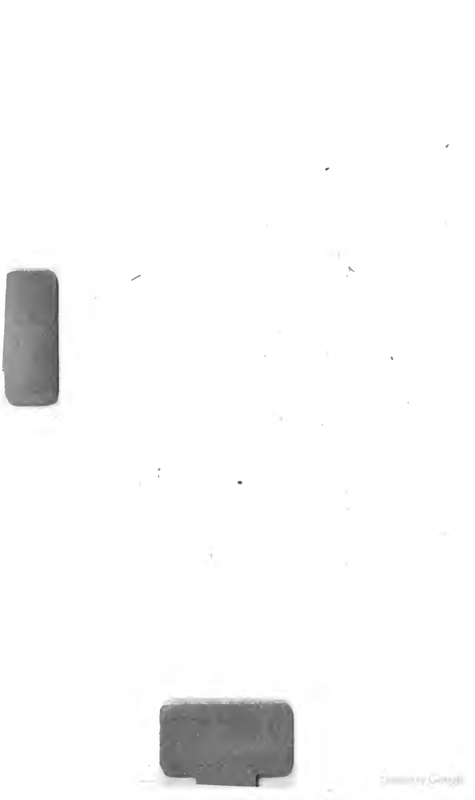
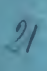






ÉRASME



PRÉCURSEUR ET INITIATEUR

DE L'ESPRIT MODERNE

PAR

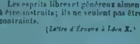
H. DURAND DE LAUR

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE VERSAILLES



Les esprits libres et généreux aiment à être instruits; ils ne veulent pas être contraints.

(*Lettre d'Érasme à Léon X.*)



II



PARIS

Librairie académique

DIDIER ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

ÉRASME

II

VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE E. AUBERT
6, Avenue de Sceaux, 6

ÉRASME

PRÉCURSEUR ET INITIATEUR

DE L'ESPRIT MODERNE

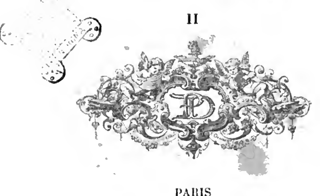
PAR

H. DURAND DE LAUR

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE VERSAILLES

> Les esprits libres et généreux aiment à être instruits ; ils ne veulent pas être contraints.
> (*Lettre d'Érasme à Léon X.*)

II



PARIS

Librairie académique

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

ŒUVRE D'ÉRASME

Érasme a indiqué lui-même dans une lettre la nature et le but de son œuvre. « Voici en résumé, dit-il (1), ce que j'ai toujours fait par mes livres. J'élève courageusement la voix contre les guerres que nous voyons, depuis tant d'années déjà, ébranler la chrétienté presque tout entière. — La théologie s'était trop laissée aller aux arguties sophistiques; je me suis efforcé de la rappeler aux sources et à l'antique simplicité. — Nous nous sommes appliqué à rendre leur premier éclat aux auteurs sacrés où sont puisées d'une manière plus vive les choses que certains lisent par extraits, ou, pour mieux dire, par lambeaux. — J'ai appris aux lettres, auparavant presque païennes, à parler du Christ, *sonare Christum*. — J'ai aidé, selon mes forces, les *langues* recommençant à fleurir. — J'ai censuré les jugements des hommes la plupart

(1) Lettre au franciscain Jean Gache, t. III, p. 1727.

du temps bizarres. — J'ai réveillé le monde qui s'endormait dans des cérémonies presque judaïques, et je l'ai appelé à un christianisme plus pur, sans pourtant jamais condamner les cérémonies de l'Église, mais en montrant ce qui est préférable. » Cette œuvre qu'Érasme résume un peu confusément, mais avec assez d'exactitude, nous allons l'étudier successivement dans ses diverses parties, pour mieux l'embrasser tout entière.

CHAPITRE PREMIER

Érasme réformateur de l'éducation. — A l'enseignement scolastique et barbare, il substitue l'enseignement littéraire et classique.

I

Vers la fin du xve siècle, l'éducation était encore barbare dans l'occident et le nord de l'Europe. Elle l'était par le régime dur et souvent malsain auquel on soumettait l'enfance. Elle l'était aussi par les méthodes arides et rebutantes d'enseignement qui étouffaient le naturel. On connaît le tableau qu'Érasme a tracé de la vie rude que l'on menait à Paris au collége de Montaigu (1). Plus tard, Rabelais n'en parlait pas mieux. On lit dans Gargantua (2) : « Ce que voyant Grandgousier, son père, pensoyt que feussent poulx, et luy dist : Dea, mon bon filz, nous as-tu appourté iusques icy des esparuiers de Montagu? Ie nentendoys que la tu feisses résidence. Adoncques Ponocrates respondist : Seigneur, ne pensez que ie laye miz on colliege de pouillerye quon nomme Montagu : mieulx leusse voulu mettre entre les guenaulx de sainct Innocent (3), pour lenorme cruaulté et villennye que iy ay congneu. Car trop mieulx sont traictez les forcez entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle,

(1) V. 1er vol., p. 22 et suiv.
(2) Livre I, ch. xxxvii, cité par M. Nisard.
(3) Gueux qui se tenaient au cimetière des Innocents.

voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malauetruz on dict college. Et si iestoys roy de Paris, le dyable memporte, si ie ne mettoys le feu dedans et feroys brusler et principal et régens, qui endurent ceste inhumainité devant leurs yeulx estre exercee. »

Nous voulons croire que le régime était plus doux ailleurs, et que Montaigu, en fait d'austérité, laissait bien loin derrière lui les autres colléges; mais ce qui est hors de contestation, c'est que l'enfance était assujettie à une vie dure, à des corrections sauvages. « A peine âgés de quatre ans, dit Érasme (1), les enfants sont envoyés dans une école où préside un maître inconnu, grossier, de mœurs peu sobres, quelquefois même d'un cerveau dérangé, souvent lunatique, épileptique, ou même atteint d'une maladie encore plus hideuse. Croyant avoir trouvé une sorte de royauté, ces hommes se livrent à une violence inconcevable, parce qu'ils ont l'empire, non sur des bêtes sauvages, comme dit le poète comique, mais sur un âge qu'il faudrait caresser en toute douceur. On dirait non une école, mais un lieu de torture. On n'y entend que le bruit des férules, des verges, des lamentations, des sanglots et de terribles menaces. Que résulte-t-il de là? Les enfants apprennent à détester l'instruction. Quand une fois cette haine a pris possession de leurs jeunes âmes, même devenus grands, ils ont les études en horreur. »

Quelques-uns, plus sottement encore, envoyaient leurs fils chez une femme adonnée au vin, pour apprendre à lire et à écrire. « Outre que l'empire d'une femme sur un garçon est contre nature, dit Érasme, ce sexe est impitoyable dans sa colère. Il s'enflamme aisément et ne s'apaise qu'après avoir assouvi sa vengeance. »

Parmi les maîtres d'école qui rouaient de coups leurs élèves, les Français tenaient le premier rang après les Écossais. Quand on leur en faisait l'observation, ils répondaient

(1) T. I, p. 504. *De pueris statim ac liberaliter instituendis.*

d'ordinaire que cette nation, comme la nation phrygienne, ne pouvait être redressée que par les coups. « Est-ce vrai, dit Érasme? Que d'autres en décident. » Ceci fait penser à un mot célébre d'un espagnol (1) qui déclarait le peuple français un *peuple ingouvernable*. Érasme ajoutait : « J'avoue qu'il y a de la différence dans le caractère des nations, mais il y en a bien plus dans le caractère des individus. Certains se laisseraient tuer plutôt que corriger par les coups de verge; mais, par la bienveillance et de doux avis on pourrait en faire ce qu'on voudrait. J'avoue qu'étant enfant j'étais de ce caractère (2)... Que d'heureux naturels sont tous les jours ruinés par ces bourreaux ignorants, mais gonflés de leur prétendu savoir, moroses, ivrognes, féroces, battant par plaisir et se repaissant avec délices de la souffrance d'autrui! Les plus cruels sont ceux qui n'ont rien à enseigner à leurs écoliers. »

Érasme connaissait particulièrement un théologien de très grande réputation, qui ne trouvait jamais les maîtres assez sévères pour leurs élèves. Après le repas, il en faisait toujours battre de verges un ou deux pour dompter, disait-il, la fierté du caractère. Il n'épargnait pas même les innocents. Érasme vit un jour un enfant de dix ans environ, jeté à terre et frappé ainsi par un maître impitoyable, sur un signe du théologien. Celui-ci avait beau dire : c'est assez, c'est assez, le bourreau, sourd dans son ardeur, poursuivit son œuvre jusqu'à ce que l'enfant fût presque évanoui. Le théologien, se tournant alors vers la compagnie, se contenta de dire : « Il n'a rien fait de mal, mais il fallait l'humilier! » C'est ainsi que souvent on compromettait la santé des enfants, qu'on les rendait borgnes, qu'on les estropiait, que l'on causait même leur mort.

Les verges ne suffisaient pas à la cruauté de certains maîtres. Ils frappaient avec le manche ou le poing, avec tout ce

(1) Donoso Cortez.
(2) V. 1er vol., p. 7.



qu'ils trouvaient sous la main. Un enfant de douze ans, bien connu d'Érasme, avait subi un supplice digne de Mézence et de Phalaris. On lui avait rempli la bouche d'ordure humaine, au point de lui en faire avaler une bonne partie. Après cet abominable repas, il fut suspendu en l'air par des cordes passées sous les épaules, comme un voleur, et frappé de verges presque jusqu'à la mort. Plus il niait le fait dont il n'était pas coupable, plus les coups redoublaient. L'enfant tomba malade à la suite de ces horribles traitements. Sa vie et sa raison furent également en danger. Même longtemps après qu'il eut recouvré la santé du corps, son esprit resta ébranlé et l'on craignit qu'il ne pût jamais reprendre son ancienne vigueur.

Les motifs de ces punitions inhumaines, c'étaient quelques livres tachés d'encre, des vêtements déchirés, des chaussures souillées d'excréments humains. Le vrai coupable était un neveu du maître. Érasme regrettait qu'une si monstrueuse cruauté ne fût point punie par les lois. Quel était l'effet ordinaire de ces mauvais traitements? Les naturels fiers devenaient intraitables; les caractères timides tombaient dans le désespoir; le corps s'endurcissait aux coups et l'esprit s'accoutumait aux reproches.

Les épreuves que les élèves des écoles faisaient subir aux nouveaux venus, pour les dégrossir, n'étaient pas moins barbares que les mauvais traitements des maîtres. On leur barbouillait le menton, pour les raser, avec de l'urine ou quelque chose de pis; on la faisait entrer dans la bouche, sans qu'il fût permis de cracher. On les forçait quelquefois à boire une grande quantité de vinaigre ou de sel fondu. On soumettait en un mot le nouveau venu à tous les caprices d'imaginations déréglées. Enfin on l'enlevait en l'air et on lui faisait frapper le dos contre une porte autant de fois que le plaisir de ses bourreaux le voulait. Ces traitements sauvages amenaient quelquefois la fièvre ou une maladie incurable de l'épine dorsale. « Voilà, disait Érasme, par quels préludes on com-

mence l'étude des arts libéraux; et cependant ces préludes d'initiation seraient plus dignes d'un bourreau, d'un marchand d'esclaves, d'un matelot, que d'un enfant destiné au culte sacré des Muses et des Grâces. Il est étrange qu'une jeunesse adonnée aux études libérales se porte à ces excès insensés. Il est plus étrange encore qu'ils soient autorisés par la coutume. Mais qu'est-ce qu'une mauvaise coutume, sinon une erreur invétérée? Elle doit être extirpée avec d'autant plus de zèle qu'elle s'est propagée davantage. » Tel était le caractère dur et barbare de l'éducation.

II

Les méthodes d'enseignement ne montraient pas moins la rudesse de l'époque. Elles avaient quelque chose d'aride, d'âpre, de repoussant pour de jeunes intelligences. Pendant plusieurs années on torturait les enfants sur les *modes de signification*, sur de *petites questions* d'analyse et sur d'autres riens fort niais, pour ne leur apprendre, au bout du compte, qu'à mal parler. Les maîtres, ne voulant point paraître enseigner des choses enfantines, obscurcissaient les études grammaticales des difficultés de la dialectique et de la philosophie (1). Aussi, contrairement à l'ordre naturel, après avoir étudié de plus hautes sciences, les écoliers étaient-ils obligés de revenir à la grammaire. Quand le goût de la Renaissance se fut emparé des esprits, on vit des théologiens sensés, pourvus de tous les grades, reprendre par nécessité ces livres qu'on expliquait d'ordinaire aux enfants.

Le traité d'Aristote *sur l'interprétation* offrait à la Scholas-

(1) On lit dans Vossius : D'ordinaire on farcit la grammaire de considérations tout à fait philosophiques qui ne peuvent être comprises des enfants, et alors la grammaire devient pour eux une vraie torture, *carnificina*. Sans doute ces choses doivent être apprises un jour; mais il faut attendre que l'âge et les études soient plus avancés. *De ratione studiorum*, 12.

tique l'exemple de cette confusion de la grammaire avec la dialectique. Elle l'avait suivi avec cette prédilection qui la portait vers les recherches subtiles. Même beaucoup plus tard, après le mouvement imprimé par la Renaissance, Érasme se plaignait encore de ce que l'on faisait passer les enfants, à peine imbus des premiers principes de la grammaire, à l'étude d'une dialectique épineuse et compliquée outre mesure, où ils désapprenaient nécessairement tout bon langage. Le raisonnement tuait le goût, quand il ne tuait pas la raison. Il arrivait alors ce que l'on a vu de nos jours chez certains jeunes gens, bien doués d'ailleurs, qui, appliqués aux sciences exactes, sans avoir en littérature et en grammaire des connaissances suffisantes, parlaient, écrivaient et raisonnaient dans un langage inouï. Il eût été bizarre que l'éducation scientifique nous eût replongés dans la barbarie d'où la Renaissance nous avait fait sortir.

Mais pour revenir à ce qui se pratiquait vers la fin du XVe siècle, des premiers éléments de la grammaire, on passait à la lecture des livres scolastiques, écrits dans un latin étrange, hérissés de subtilités fastidieuses. Point de goût, point de littérature. Au lieu de nourrir l'esprit par l'étude des bons écrivains de l'antiquité, on mettait entre les mains de la jeunesse des auteurs inconnus aujourd'hui, *Pater meus*, Maître Ébrard, Jean de Garlande (1). C'étaient les manuels du temps; c'était par eux que les écoliers étaient formés à l'école de Deventer où Érasme fut envoyé dans sa neuvième année. A Paris, l'enseignement était peut-être encore plus scolastique. On apprenait d'abord le *Doctrinal* d'Alexandre de Ville-Dieu, en vers léonins, grammaire latine élémentaire. Dès lors l'écolier ne lisait guère que du mauvais latin et le plus souvent du latin d'église. La théologie, dont la Sorbonne

(1) Ébrard, auteur d'un livre en vers intitulé : *Græcismus*. C'est un mélange confus de notions de rhétorique, de prosodie et de grammaire. Jean de Garlande, contemporain de Guillaume le Conquérant, a composé un traité *De modis significandi*.

était comme la grande citadelle, dominait tout au collége de Montaigu. Les murailles même, suivant l'expression d'Érasme, y respiraient l'esprit théologique.

Ce que nous disons de la France et des Pays-Bas peut se dire également des autres contrées de l'Europe, l'Italie exceptée. Une rhétorique abstraite et sèche, sans moelle et sans séve, une dialectique subtile et raffinée, mais vide et enveloppée de replis inextricables, l'étude des *Analytiques*, des *Sophistiques*, des *Topiques*, des *Éthiques* d'Aristote : tel était, dans son degré le plus élevé, l'enseignement profane qui s'offrait à la jeunesse en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, comme en France et dans les Pays-Bas. « Dieu immortel ! disait Érasme, quel siècle que celui où l'on expliquait aux jeunes gens en grand appareil avec des commentaires laborieux et prolixes les distiques greco-latins de Jean de Garlande (1), où l'on passait une grande partie des heures à dicter, à répéter, à faire réciter des vers ridicules; où l'on dictait, où l'on expliquait, où l'on apprenait par cœur *Ébrard*, *Florista* et *Floretus;* car je place Alexandre parmi les auteurs supportables ! Le *Catholicon* (2) était dans toutes les églises. Combien de temps perdu dans la sophistique, dans les inutiles labyrinthes des dialecticiens, et, pour ne pas être trop long, de quelle manière confuse et rebutante étaient enseignées toutes les sciences ! Chaque professeur, pour faire montre de son savoir, voulait dès le principe introduire de force dans l'esprit de ses élèves les préceptes les plus difficiles qui souvent n'étaient que frivoles. »

Dans sa critique, Érasme n'épargnait pas l'organisation des écoles publiques. Les universités étaient richement dotées et admirablement ordonnées en apparence. Chacune d'elles formait une sorte de royaume littéraire. Elles étaient souveraines chez elles. Les écoles inférieures ou secondaires n'a-

(1) *Voir*, à la fin du volume, la note A.
(2) Ouvrage d'un dominicain appelé Balbi.

vaient pas été l'objet d'un moindre soin. Les prêtres et les magistrats en partageaient la direction ; mais les prêtres avaient la meilleure part. On avait ajouté un administrateur appelé *scolaster*. Sous lui étaient les professeurs. « Cette vigilante sollicitude, disait Érasme avec ironie, a laissé régner pendant plusieurs siècles une barbarie s'épuisant en efforts stériles. » Les évêques regardaient cette affaire comme indigne de leur attention. Les *scolasters* s'occupaient de toucher les revenus plutôt que de diriger l'école. Ils croyaient avoir rempli leur devoir, quand ils ne prélevaient pas la dîme sur les professeurs. Dans les chapitres des chanoines, le parti le plus mal intentionné dominait d'ordinaire ; les magistrats manquaient de jugement ou sacrifiaient aux passions privées.

Quant aux monastères et aux colléges des frères, moitié moines, moitié laïques (1), d'origine assez récente, Érasme les accusait de rechercher le gain, d'élever dans leurs retraites un âge novice à l'aide d'hommes peu instruits ou plutôt mal instruits, quelquefois même peu chastes et peu sensés. « D'autres, disait-il, peuvent approuver ce genre d'éducation ; pour moi, je ne le conseillerai jamais à celui qui désire pour son fils une éducation libérale. Chez ces maîtres grossièrement instruits, esclaves, étrangers aux mœurs et au sens commun, la vigueur native des esprits est étouffée et remplacée par une sorte de pharisaïsme dégradant qui corrompt un naturel noble et généreux, et introduit dans de tendres âmes quelque chose de servile et de bas. On voit même souvent sortir de ces retraites des êtres qui deviennent plus arrogants que les autres, avec moins de franchise, plus de détours et moins de noblesse dans les sentiments. » — « Je

(1) Ces frères, appelés par Érasme *Collectionarii*, formaient un ordre intermédiaire entre les moines et les laïques. Ils ne faisaient pas de vœux irrévocables. La lettre à Grunnius, t. III, p. 1822, donne des détails intéressants sur cet institut. Voir aussi le *De pronuntiatione*, t. I, p. 921 et 922.

n'approuve pas, ajoutait-il, ceux qui, entourés eux-mêmes de ténèbres, entraînent les enfants dans un endroit ténébreux et leur enseignent impunément ce qu'il leur plaît. » Tels étaient les reproches passionnés qu'il adressait à l'éducation monastique.

Point d'école ou une école publique, voilà son principe. A vrai dire, il préférait l'éducation privée à l'éducation commune. « Ce qui se fait vulgairement, disait-il, est plus simple et plus court. Il est plus facile à un homme de contraindre un certain nombre d'enfants par la crainte, que d'en élever un seul libéralement. Ce n'est pas une grande affaire de commander à des ânes ou à des bœufs, mais élever des enfants d'une manière libérale, c'est une œuvre aussi ardue que belle. »

A une éducation sauvage, sombre, impitoyable, Érasme voulait substituer une éducation douce, affectueuse, aimable. Il demandait aussi que l'enseignement scolastique, barbare et rebutant, fît place à un enseignement littéraire, poli, attrayant.

Il prenait l'enfant au sortir du sein maternel et voulait, comme Rousseau plus tard, qu'il fût nourri par sa propre mère. Il s'appuyait de raisons physiques et morales. A ses yeux, la mère qui n'allaitait pas son enfant n'était mère qu'à moitié.

Il a écrit à ce sujet une page éloquente dans un de ses *Colloques* (1) :

« — Mais où est le petit enfant? demande Eutrapelus qui, n'étant qu'un peintre, prêche comme un franciscain.

« Fabulla répond :

« — Dans la chambre voisine.

« EUTRAPELUS. Pourquoi est-il là? Fait-il cuire les légumes?

« FABULLA. Mauvais plaisant, il est auprès de sa nourrice.

(1) *Colloque de l'Accouchée*, t. I, p. 766.

« EUTRAPELUS. De quelle nourrice me parlez-vous? Est-il d'autre nourrice que celle qui est la mère?

« FABULLA. Pourquoi pas? Je fais comme tout le monde.

« EUTRAPELUS. C'est un détestable conseiller pour bien faire que tout le monde.

« FABULLA. Ceux qui m'aiment en ont décidé ainsi; ils ont pensé qu'il fallait ménager ma jeunesse.

« EUTRAPELUS. Mais si la nature vous a donné des forces pour concevoir, elle vous en a donné sans aucun doute pour allaiter.

« FABULLA. C'est vraisemblable.

« EUTRAPELUS. Dites-moi, ne sentez-vous pas que le nom de mère est bien doux?

« FABULLA. Je le sens.

« EUTRAPELUS. Si c'était possible, souffririez-vous qu'une autre femme fût la mère de votre enfant?

« FABULLA. Pour rien au monde.

« EUTRAPELUS. Pourquoi donc transporter à une femme étrangère plus que la moitié de ce nom de mère?

« FABULLA. Parlez mieux, Eutrapelus; je ne partage pas mon fils; je suis seule sa mère; je la suis tout entière.

« EUTRAPELUS. Mais ici la nature elle-même proteste contre vos paroles... Il n'est aucune espèce d'être vivant qui ne nourrisse ses petits. Les chouettes, les lions, les vipères élèvent les leurs; et l'homme rejette ses enfants? Je vous le demande, est-il rien de plus cruel que ceux qui exposent leurs rejetons par ennui de les élever?

« FABULLA. C'est abominable.

« EUTRAPELUS. Et n'est-ce pas une sorte d'exposition, que de livrer un enfant si tendre, tout rouge encore du sang de sa mère, respirant après sa mère, implorant le secours de sa mère de cette voix qui émeut, à ce qu'on assure, même les bêtes sauvages, de le livrer, dis-je, à une femme qui peut être d'un corps malsain, de mœurs corrompues, et qui estime plus un peu d'argent que votre enfant tout entier?... Mais suppo-

sez qu'elle vous soit égale ou même, si vous voulez, un peu supérieure pour le tempérament, est-il indifférent, pensez-vous, que votre petit enfant se nourrisse d'un suc maternel et familier, se réchauffe à une chaleur à laquelle il est habitué, ou qu'il soit forcé de s'accoutumer à un suc étranger, à une chaleur étrangère?

« FABULLA. Mais on dit que les arbres transplantés et greffés dépouillent leur nature sauvage et produisent des fruits meilleurs.

« EUTRAPELUS. Ils ne sont ni transplantés ni greffés aussitôt après la naissance. Il viendra un temps, si Dieu le veut, où votre fils adolescent quittera la maison pour aller recevoir une instruction et une éducation plus mâles; ceci regarde le père plus que la mère. Maintenant cet âge tendre doit être entouré de soins. »

Eutrapelus adresse une exhortation touchante à la nouvelle accouchée pour qu'elle nourrisse et élève son enfant. Suivant lui, le lait de la nourrice n'est pas sans influence sur le moral. Jamais une femme étrangère n'aura le dévouement maternel. « S'il y a, dit-il, une nourrice qui aime comme une mère, elle pourra soigner comme une mère. Ajoutez que celle qui n'aura pas allaité son enfant, en sera moins aimée. Dès lors elle sera moins propre à faire son éducation morale; c'est la mère qui doit initier l'enfant à la vie spirituelle comme à la vie physique. Quelle trace profonde laissent dans le cœur les enseignements maternels, ces leçons qu'on suce, pour ainsi dire, avec le lait (1)!

Aux yeux d'Érasme, l'éducation de l'enfant comprend quatre parties : il faut d'abord jeter dans son âme tendre les semences de la piété; en second lieu, lui faire aimer et apprendre parfaitement les sciences libérales; ensuite le for-

(1) Érasme, avant Rabelais, Buffon et Rousseau, réclama contre les vêtements superflus et les liens qui chargeaient le corps de l'enfant et gênaient le libre développement de ses membres. V. t. V, p. 711, *Mariage chrétien*, et p. 891, *Prédicateur*.



mer aux devoirs de la vie; enfin l'accoutumer à la civilité des mœurs. Il ne dédaigna pas de faire lui-même sur ce dernier sujet un petit livre qui pourrait encore servir de manuel aux jeunes gens, abstraction faite de quelques usages que nos mœurs ne comportent plus. Ce petit ouvrage parut en 1530. Il est court, substantiel, simple, écrit avec un tact parfait.

Érasme voulait que l'étude des lettres fût commencée dès les premières années; mais il exigeait du maître la douceur, l'affabilité, un certain talent et une certaine adresse pour la rendre agréable à l'enfant et lui dérober le sentiment du travail. « Il faut, dit-il, lui apprendre peu et avec choix, seulement des choses simples et excellentes, adaptées à un âge qui aime l'agrément plus que la subtilité; il faut avec art en faire un jeu et non une fatigue. Ce qui peut arriver de plus fâcheux, c'est que l'enfant prenne les études en haine, avant de savoir pourquoi elles doivent être aimées. »

L'amour du maître, tel est, pour Érasme comme pour Quintilien et pour notre bon Rollin, le premier pas dans l'instruction. Après avoir commencé à aimer les lettres à cause du maître, l'enfant avec le temps aimera le maître à cause des lettres. On apprend volontiers de ceux qu'on aime. Le premier soin est de se faire aimer; peu à peu vient, non pas la terreur, mais une sorte de respect noble qui a plus de poids que la crainte.

C'est par des avertissements affectueux, des réprimandes sans amertume, de pressantes instances, c'est par l'émulation, par le sentiment de la honte, par les éloges et d'autres moyens semblables que l'on doit exciter et corriger l'enfance. Érasme semble condamner absolument avec Quintilien le supplice des verges; mais, à tout le moins, doit-on en l'appliquant respecter la pudeur. Quant aux enfants qu'on ne peut faire étudier qu'à force de coups, il faut les renvoyer au moulin ou à la charrue, sans craindre de diminuer ses profits. Les congrégations charitables elles-mêmes ne doivent nourrir

pour les études que ceux qui s'y montrent propres et n'appeler aux lettres que des esprits nés pour les cultiver. Érasme leur recommande un choix vigilant.

Il veut que le maître prenne pour son élève l'affection d'un père et se fasse lui-même enfant pour rendre plus facile la tâche de l'un et de l'autre. Il faut demander peu d'abord, puis augmenter insensiblement le travail, sans exiger de l'élève une raison au-dessus de son âge. Les leçons doivent être courtes, mais souvent renouvelées. Quant aux choses qui sont accommodées au génie de l'enfant et qu'on doit lui enseigner tout d'abord, ce sont, premièrement, les langues pour lesquelles l'enfance a une aptitude particulière, refusée aux autres âges; en second lieu, les fables de toute espèce, depuis l'apologue jusqu'à la comédie, qui joignent à l'agrément l'avantage d'enseigner la langue, de former le jugement et le style; en troisième lieu, la musique, l'arithmétique, la géographie, pour lesquelles certains enfants, rebelles à la grammaire et à la rhétorique, montrent des dispositions spéciales. Érasme pensait que les fables, les apologues, tous les récits, les noms et les propriétés des arbres, des plantes, des animaux, seraient appris plus volontiers et mieux retenus des jeunes élèves, si on leur en offrait des représentations et des peintures. « Les fleurs, dit-il, conviennent à l'enfance comme au printemps; les fruits mûrs viendront plus tard. »

Pour alléger l'ennui qu'éprouvent quelques enfants en apprenant à lire, on peut, à l'exemple des anciens, imaginer certains moyens attrayants, leur présenter des friandises figurant les caractères et les leur donner en récompense, quand ils désignent la lettre avec exactitude, ou bien leur mettre entre les mains des lettres d'ivoire avec lesquelles ils pourront jouer, ou tout autre jouet analogue. On peut encore exciter l'émulation en faisant rivaliser deux ou trois enfants ensemble et en récompensant le vainqueur. Mais Érasme n'approuve pas ceux qui ont recours aux jeux d'échecs ou de hasard. « Ces jeux, dit-il, dépassent la portée d'un tel âge. »

C'est, non pas soulager, mais augmenter le travail. » Il en est de même des moyens artificiels, imaginés pour aider la mémoire. Selon lui, le grand art en fait de mémoire, c'est de comprendre à fond, de bien classer ce qu'on a compris et enfin de le répéter de temps en temps.

Les leçons de grammaire sont au commencement un peu rebutantes pour les enfants ; on doit se borner d'abord à des notions très simples, mais substantielles. Avant tout, il faut leur apprendre à bien prononcer. Érasme prétendit réformer la prononciation du grec et du latin. C'est dans ce but qu'il publia son *Traité de la Prononciation* (1).

Au sujet de la composition de ce petit livre, on trouve dans l'*Aristarque* de Vossius (2) une anecdote curieuse, mais invraisemblable. Dans une note écrite de sa main, un personnage *très savant et très lié avec les savants* racontait ce qu'il avait entendu dire à Rutger Rescius, son maître, professeur de langue grecque à Louvain. Ce professeur avait habité à peu près un an avec Érasme, au collége du Lis, dans une chambre placée au-dessous de la sienne. Henri Glareanus, arrivant de Paris, fut invité au collége où l'auteur des *Adages* logeait et prenait ses repas. Interrogé sur ce qu'il y avait de nouveau, le jeune savant qui connaissait l'amour excessif d'Érasme pour les choses nouvelles et son étrange crédulité, avait forgé une histoire en chemin. Il lui dit que des hommes d'une science merveilleuse, venus à Paris, y avaient apporté une prononciation bien différente de la prononciation reçue. Au lieu de *vita*, ils disaient *bêta;* au lieu de *ita*, *êta;* au lieu de *æ*, *ai;* au lieu de *i*, *oi*, et ainsi du reste.

A cette nouvelle, Érasme écrivit son dialogue, afin de se donner comme l'auteur de la découverte. Sur le refus de l'imprimeur de Louvain, Thierry d'Alost, peut-être occupé d'autres publications, ou parce que cet imprimeur demandait

(1) T. I, p. 913 et suiv.
(2) L. I, ch. 28.

trop de temps, il envoya le petit livre à Froben, de Bâle, qui l'imprima aussitôt (1). Cependant Érasme ayant connu le mensonge, ne se servit jamais de cette prononciation et ne la recommanda pas à ses amis qui vivaient avec lui. Afin d'appuyer ce qu'il avançait, Rescius montra un exemple de prononciation écrit de la main d'Érasme pour le portugais Damien de Goès, et dont l'auteur de la note avait encore une copie au moment où il l'écrivait. Dans cet exemple, la prononciation ne différait en rien de l'usage reçu.

Vossius, à qui nous devons la connaissance de cette anecdote, était cependant un chaud partisan de la réforme de la prononciation grecque. Il ne fut pas arrêté par une anecdote qui lui était contraire. Il trouvait péremptoires les arguments d'Érasme et de ceux qui partageaient son opinion. Il croyait que si Érasme n'avait pas prononcé le grec selon la nouvelle méthode, ce n'était point par conviction, mais plutôt par suite des habitudes de son enfance, ou bien encore parce qu'il ne voulait pas prononcer autrement que le vulgaire. Ce qui semble confirmer la conjecture de Vossius, c'est qu'Érasme, dans une lettre, reconnaît le peu de faveur qu'avait obtenu son petit livre sur la prononciation. S'il ne mit pas en pratique la réforme proposée, c'est qu'il désespéra de la faire accepter. Il n'est guère vraisemblable que Glareanus ait osé une pareille plaisanterie vis-à-vis d'un protecteur et d'un ami, assez prompt d'ailleurs à s'irriter. Ajoutons que Rescius pouvait avoir quelque rancune contre Érasme qui l'avait longtemps entouré de son patronage, mais qui, vers la fin de sa vie, s'était plaint du mariage et de la négligence de ce professeur. Quoi qu'il en soit, la réforme qu'Érasme demandait fut accomplie ultérieurement, et elle s'est maintenue jusqu'à nos jours.

(1) Ceci est non-seulement invraisemblable, mais manifestement faux. Érasme quitta Louvain en 1521, pour n'y plus revenir, et le *Traité de la Prononciation* ne parut qu'en 1528.

A ses yeux, la prononciation était presque totalement corrompue chez les Grecs comme chez les Latins. Il attribuait cette corruption à deux causes : l'altération du langage vulgaire et l'impossibilité de marquer les sons par l'écriture. Il essaya de retrouver la prononciation primitive des Grecs. Selon lui, *H* est un son intermédiaire entre *A* et *E;* en effet, souvent ces deux voyelles se mettent l'une pour l'autre, et en latin l'*H* des Grecs se change en *E* long. A l'*U* des Grecs répont l'*U* des Français, comme l'atteste la forme de l'*Y* grec, qui n'est qu'un *U* prolongé par un côté. D'ailleurs, on voit chez les Latins l'*I* et l'*U* se mettre assez souvent l'un pour l'autre. Le mot Κόκκυξ, formé par onomatopée, doit servir aussi à montrer l'analogie de l'*U* des Grecs avec l'*U* des Français.

Le *B* n'avait pas la valeur de notre *V*, puisque les Grecs disaient Ὀυαλεντῖνος pour Valentinus, et non Βαλεντῖνος. Les éoliens le remplaçaient par leur digamma qui tenait le milieu entre notre *V* et leur Φ. Des raisons nombreuses paraissent prouver que le Β des Grecs ne se prononçait pas autrement que le *B* des latins. D'abord, aucun des grammairiens si nombreux ne fait mention de cette différence; en second lieu, la lettre de Cicéron à Pœtus confond pour la prononciation *bini* et Βινεῖ; enfin Βοῦς se change en *bos;* Βοᾷν en *boare;* Βαλανεῖον en *balneum*.

Les Grecs modernes prononcent d'une manière identique, ou avec des différences à peine perceptibles pour l'oreille, η, ι, οι, υ, υι, ει et οι; ce qui semble tout à fait contraire au génie simple des langues primitives. En outre, avec la prononciation moderne disparaît la distinction des diphthongues proprement dites, faisant sentir les deux voyelles dans la prononciation. Le son de ἀι se confond presque avec celui de ε. Pourquoi les Grecs modernes prononcent-ils l'υ comme un *v* ou une *f* dans αυ et ευ et non pas dans ου? Pourquoi forment-ils ainsi une diphthongue d'une voyelle et d'une consonne?

Érasme emprunte la prononciation vraie de la diphthongue οι aux Français dans les mots, langue d'*oi*, *moi*, *toi*, *soi*, *foi*, *loi*, *roi* (1); celle de la diphthongue αι aux Allemands dans *Kaiser*. Ce qui, suivant lui, avait altéré le son primitif des diphthongues, c'était une affectation d'élégance dans la prononciation, qui faisait fermer à demi la bouche et prononcer les mots presque sans remuer les lèvres. La prononciation primitive des diphthongues, au contraire, demandant un grand mouvement de bouche et produisant un son retentissant, avait quelque chose de grossier. Mais cette altération produisait maintenant une confusion inexprimable, quand on écrivait sous la dictée et quand on entendait lire ou parler. On n'avait pas moins perdu la distinction des longues et des brèves, sur laquelle le peuple était si délicat jadis, au témoignage de Cicéron. On avait confondu l'accent avec la quantité. Les anciens avaient pris soin de faire entendre toutes les syllabes, sans rien laisser échapper, à l'aide de quatre moyens : l'aspiration, l'accent tonique, l'allongement, la diphthongue ou le double son. Au reste, comme Érasme le remarquait, une syllabe longue n'est pas exactement le double d'une brève, et toutes les syllabes de même espèce ne demandent pas le même temps pour être prononcées. Il y a des syllabes difficiles qui en exigent davantage, principalement les monosyllabes.

Érasme proposait aussi des modifications dans la prononciation latine; mais sur plusieurs points il présentait sa doctrine comme simplement conjecturale, sans lui donner un caractère bien positif. Sa pensée se laisse difficilement saisir et ne semble pas fermement arrêtée. Ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond ces problèmes. Rappelons seulement qu'il regardait la prononciation des Romains comme la moins vicieuse, celle des Français comme la plus mauvaise, celle des Allemands comme fort défectueuse; celle des Espagnols l'é-

(1) Prononcés comme ils l'étaient de son temps.

tait un peu. Selon les Italiens, les Anglais avaient le second rang.

Ces différences dans la manière de prononcer le latin produisaient souvent un effet risible. Dans une circonstance solennelle, l'empereur Maximilien fut harangué successivement par un Français du Mans, débitant à la française un discours dû à la plume de quelque Italien, ensuite par un docteur de la cour qui improvisa une réponse avec la prononciation allemande, puis par l'ambassadeur de Danemark ayant la prononciation écossaise, enfin par un Hollandais. Les gens instruits riaient beaucoup; mais l'empereur, accoutumé à ces diverses prononciations, les entendit tous sans étonnement et sans embarras.

Le traité d'Érasme, peu attrayant par son sujet même, renferme beaucoup d'idées ingénieuses. Afin de remédier à la sécheresse de la matière, l'auteur employa la forme du dialogue. Les interlocuteurs sont l'ours et le lion. On trouve dans plus d'un passage un spirituel enjouement. Quant au fond même, il mérite l'attention. Érasme traite avec science et sagacité le difficile sujet de la prononciation grecque et latine. Il y a dans son petit livre des aperçus neufs, lumineux, pleins de justesse, que ne doivent pas faire méconnaître quelques erreurs de détail. La prononciation *érasmienne* est aujourd'hui battue en brèche; mais les arguments opposés à la prononciation moderne nous semblent fort sérieux, pour ne pas dire décisifs. Il est bien difficile de l'admettre sans réserve (1). « Une bonne prononciation, dit Érasme, donne au discours un très grand prix; et cependant beaucoup de gens, au lieu d'avoir la parole humaine, ont plutôt l'air d'aboyer comme les chiens ou de hennir comme les chevaux. » La prononciation doit être formée de bonne heure; il importe de mettre à profit le merveilleux instinct de l'enfant pour la parole, à tel point qu'il reconnaît avec l'oreille les voix qui

(1) *V.* la note B, à la fin du volume.

lui sont familières, avant de distinguer les visages avec les yeux. « C'est ce que j'ai souvent remarqué avec plaisir dans mes enfants, dit l'ours au lion, et j'en ai ri. »

Érasme attachait beaucoup d'importance à une bonne écriture. « Un discours de Cicéron écrit en lettres gothiques, disait-il, paraîtrait incorrect et barbare. Il blâmait la coutume des anciennes écoles où l'on dictait presque tout aux enfants. Obligés d'écrire vite, ils écrivaient mal, avec des caractères imparfaitement formés et des abréviations indéchiffrables. L'imprimerie avait produit un effet singulier. Certains savants en étaient venus à ne plus écrire du tout; et lorsqu'ils voulaient confier au papier les fruits de leurs veilles, ils ne pouvaient se lire eux-mêmes. On voit Érasme et Budé se reprocher mutuellement leur écriture illisible. Beaucoup même pour leurs lettres, à l'exemple des princes, avaient recours à des secrétaires; « et cependant une lettre écrite par une main étrangère, disait Érasme, n'a plus la même valeur; elle mérite à peine le nom de lettre. »

Fidèle à sa méthode générale, il voulait qu'on donnât à l'enfant un modèle d'écriture aussi parfait et aussi simple que possible, sans ces liaisons, ces inflexions, ces traits accessoires et capricieux où se plaisait la foule des scribes, comme pour ajouter à la difficulté de l'écriture. Il approuvait encore moins les abréviations qui étaient la source de beaucoup d'erreurs et rendaient très difficile le rétablissement du texte véritable. Dans l'écriture, comme dans tout le reste, on devait aller du simple au composé, commencer par apprendre à former les lettres petites et grandes en même temps. Il se moquait de certaines gens qui visaient à l'archaïsme dans l'écriture, comme il y avait des écrivains qui recherchaient l'archaïsme dans les mots. Il n'avait pas plus de goût pour la manie de ceux qui se permettaient de barbares néologismes malgré l'abondance des mots approuvés, aussi brillants que justes, comme si tout ce qui était consacré par l'usage manquait d'éclat. Le modèle le plus parfait des majuscules ro-



maines se trouvait dans les pièces de monnaie frappées en Italie au temps d'Auguste et de ses successeurs.

Érasme enseignait la manière de former les lettres et de les lier entre elles. Il entrait dans les détails les plus élémentaires, comme un maître d'écriture. Il insistait sur la proportion des lettres et de leurs parties, sur les intervalles des lettres, des mots, des membres de phrases, des phrases entières. Rien, selon lui, n'est plus important, non-seulement pour la beauté, mais aussi pour la netteté de l'écriture. Comme un savant l'a dit, une écriture bien distincte est par elle-même une sorte de commentaire. On doit en faire prendre l'habitude à l'enfant de bonne heure, afin que cette habitude devienne une seconde nature. Il faut d'abord lui montrer le modèle, puis la manière de tracer chaque ligne, enfin conduire sa main et la diriger.

Les lettres et les exemples peuvent être tracés sur une table d'ivoire, selon le précepte de Quintilien. C'est ainsi, dit-on, que certains aveugles ont acquis la faculté d'écrire avec facilité. Mais un maître habile peut imaginer d'autres moyens analogues. Un de ces moyens, c'est de placer le modèle sous une feuille de papier transparente et de faire calquer l'enfant. Un second consiste à imprimer sur le papier avec un *style* d'argent ou de cuivre la marque des lettres, que l'écolier suivra avec une plume remplie d'encre. On peut encore, avec le suc d'un bois, tracer des lettres légèrement colorées en rouge, que l'élève couvrira ensuite avec de l'encre. Grâce à la différence tranchée des couleurs, on apercevra mieux l'écart entre le trait du modèle et celui de l'enfant. On voit que les méthodes des maîtres de nos jours n'ont rien de bien nouveau. Il est curieux de les retrouver dans un livre écrit au commencement du XVIe siècle.

Quelques-uns ont imaginé un quatrième moyen destiné surtout à produire la rectitude des lignes et la proportion des parties saillantes des lettres. Ils se servent de quatre lignes parallèles également distantes. Entre les deux du milieu est

contenu le corps même des lettres. Les deux plus éloignées limitent les parties saillantes en haut et en bas. Mais il faut que l'enfant puisse bientôt se passer de ces secours. On doit surtout faire en sorte qu'il croie jouer et non étudier.

On peut de temps en temps l'exercer aussi un peu à la peinture; « car l'homme, dit Érasme, a généralement pour cet art un attrait naturel. » Un grand maître du temps, Albert Dürer, peintre, mathématicien, géomètre, avait écrit un livre très savant sur la peinture et sur ses rapports avec l'écriture. Érasme, qui poursuivait de ses vœux la restauration de tous les arts libéraux, égalait le peintre de Nuremberg aux plus grands maîtres de l'antiquité. « Il leur est même supérieur en un point, dit-il, c'est qu'avec des lignes noires, sans le secours de la couleur, il sait tout représenter, les ombres, la lumière, les proéminences, les dépressions. Il fait qu'un objet unique offre plusieurs aspects selon la position de ceux qui le regardent. Une harmonie et une symétrie parfaite règnent dans ses œuvres. Par lui est peint ce qui semblait ne pouvoir l'être, le feu, les rayons du soleil, la foudre, les éclairs, les nuages, les sentiments, les passions, enfin l'âme tout entière de l'homme, rayonnant dans l'extérieur de son corps, et presque la voix elle-même. Si un tel art n'obtient pas les récompenses qui lui sont dues, la honte en retombe sur les princes, et non sur la peinture. »

Il comprenait toute la puissance de l'écriture, surtout depuis que l'imprimerie pouvait la reproduire et la propager indéfiniment. Les lettres, apportées en Grèce par Cadmus, étaient figurées par les dents du serpent : de ces dents semées dans le sol étaient sorties tout à coup deux troupes de guerriers, pourvus de casques et de lances, qui s'étaient entretués par de mutuelles blessures. De même les lettres, placées dans leur ordre naturel, étaient sans action; mais dispersées, semées, multipliées, elles devenaient vivantes, actives, militantes. « Les accents et les esprits, disait-il plaisamment, ce sont les lances et les casques. A bien considérer les parties

saillantes des lettres, on peut découvrir en elles, non-seulement des lanciers et des soldats armés à la légère, mais des guerriers pesamment armés, munis de boucliers, d'épées, de balistes. » Érasme voyait commencer ces grandes luttes des idées qui devaient changer la face du monde moderne : il était lui-même dans la mêlée. Il livrait bataille avec sa plume à l'armée des barbares. Cette bataille, il l'avait à peu près gagnée. La Renaissance triomphait dans toute l'Europe au moment où il écrivait.

III

Il avait senti de bonne heure que le succès de cette renaissance dépendait de la réforme de l'enseignement. Dans un petit traité *sur la manière d'étudier* (1), adressé à un professeur de belles lettres, appelé *P. Vitier*, il expose ses vues sur l'ordre qu'on doit observer dans les études. Les méthodes, le plan et la marche à suivre lui semblaient d'une importance capitale.

La connaissance embrassant les mots et les choses, il était nécessaire de commencer par étudier les mots qui nous donnent la clef des choses. La grammaire devait donc avoir la première place, et il fallait enseigner simultanément la grammaire grecque et la grammaire latine qui se font mieux comprendre l'une par l'autre. Avant tout, on devait se procurer un maître excellent, ou, faute d'un maître, les meilleurs auteurs en petit nombre, mais choisis avec soin. Pour la grammaire grecque, Théodore Gaza, de l'aveu de tous, occupait le premier rang; puis venait Constantin Lascaris. Pour les grammaires latines, Érasme regardait comme les meilleures, parmi les anciennes, celle de Diomède; parmi les

(1) T. I, p. 521 et suiv.

nouvelles, celle de Nicolas Perotti, mais sans prédilection exclusive.

Comme en tout le reste, il voulait des préceptes aussi peu nombreux que possible, mais excellents. Il n'approuvait pas ces maîtres vulgaires qui retenaient les enfants sur ces préceptes pendant un grand nombre d'années; car, à ses yeux, le meilleur moyen d'apprendre à parler avec facilité et correction, c'était le commerce de ceux qui parlaient purement, et la lecture des bons auteurs. On devait commencer par ceux qui étaient à la fois les plus corrects et les plus agréables. Pour le grec, le premier rang à ce point de vue appartenait, en prose, à Lucien; le second à Démosthène; le troisième à Hérodote. En poésie, il mettait en première ligne Aristophane à défaut de Ménandre; en seconde ligne, Homère; en troisième, Euripide. On peut s'étonner de la place assignée à Démosthène, qui est très pur, mais peu attrayant pour l'enfance. Érasme semble le reconnaître ailleurs. Le rang qu'Aristophane occupe surprend encore davantage et ne peut être accepté qu'avec de sages réserves. Il est singulier qu'il ait oublié Xénophon.

Quant aux auteurs latins, il pensait qu'on devait commencer par Térence, si pur, si châtié, se rapprochant du langage familier et plein d'agrément par la nature même du sujet. Il consentait à ce qu'on y joignît quelques pièces de Plaute, mais choisies et exemptes d'obscénités (1). On doit croire qu'il faisait les mêmes restrictions pour Aristophane, bien qu'il ne le dise pas; car il veut qu'on interdise à un âge glissant Catulle, Tibulle et Martial, ainsi que les autres auteurs semblables. Il permet seulement qu'on en voie des morceaux détachés.

Il donnait la seconde place à Virgile, la troisième à Horace, la quatrième à Cicéron, la cinquième à César. Si

(1) Deux disciples d'Érasme, Dorpius et Barland, non contents de faire expliquer Térence et Plaute, firent jouer quelques-unes de leurs pièces par leurs élèves. De là le nom de *Térentiens* que le cardinal Adrien d'Utrecht donnait aux lettrés.

l'on voulait ajouter Salluste à ces auteurs, il ne s'y opposait pas. Mais, à son avis, ces écrivains suffisaient pour apprendre les deux langues. Il n'approuvait pas ceux qui passaient leur vie entière à feuilleter dans ce but toute sorte d'auteurs et qui regardaient comme inhabile quiconque avait omis de lire même le moindre petit livre.

On voit que, dans l'ordre assigné aux auteurs latins, il tient compte de l'agrément beaucoup plus que de la difficulté, faisant passer les poètes avant les prosateurs, tandis qu'il agit tout autrement pour les Grecs. La raison de cette différence, c'est que chez les Grecs la langue des poètes diffère essentiellement de la langue des prosateurs. Il trouve qu'il n'en est pas de même chez les Latins. Pour faire produire à la lecture et à l'explication des auteurs des fruits plus précoces et plus abondants, il recommandait l'étude de Laurent Valla qui avait écrit *très élégamment sur l'élégance* de la langue latine. Toutefois on ne devait pas le suivre avec une exactitude servile. Ce qui devait être aussi d'un utile secours, c'était d'apprendre par cœur les *figures grammaticales*, transmises par Donat et Diomède ; de posséder dans son esprit toutes les règles et toutes les formes de la versification; d'avoir sous la main les préceptes de la rhétorique. Si l'on voulait y ajouter l'étude de la dialectique, il n'y mettait pas grand obstacle, pourvu qu'on l'apprît dans Aristote et non *auprès de la race verbeuse des sophistes*, pourvu qu'on ne s'y arrêtât pas trop longtemps et qu'on *n'y vieillît point comme auprès des écueils des Sirènes.*

En attendant, on ne devait pas oublier que le meilleur maître d'éloquence, c'était la plume. Il fallait l'exercer avec soin en prose, en vers, sur toute sorte de sujets. La mémoire, dépositaire de nos lectures, ne devait pas non plus être négligée. On pouvait l'aider par les lieux et les images, mais plus encore par la parfaite intelligence, l'ordre, le soin, le rappel fréquent. Érasme ne craignait pas de descendre à des avis minutieux. Pour les choses un peu difficiles, mais

qu'il était pourtant nécessaire de retenir, comme les lieux géographiques, les généalogies et les autres objets semblables, il conseillait de les retracer le plus brièvement et le plus nettement possible sur des tableaux qui seraient suspendus aux murailles, de manière à frapper les yeux même inattentifs ; comme aussi pour certaines pensées brèves, mais remarquables, il était bon de les inscrire au commencement ou à la fin de chaque volume, de graver certaines maximes sur les anneaux et sur les coupes, d'en écrire quelques-unes sur les portes, sur les vitres même, afin d'avoir toujours devant soi tout ce qui pouvait servir à l'instruction. Chaque chose prise en soi pouvait paraître peu importante; mais, toutes réunies, elles augmentaient le trésor des connaissances d'une portion qui n'était pas à mépriser, quand on visait à ce genre de richesse.

Ce qui était d'une utilité générale et fort grande, c'était d'enseigner soi-même fréquemment; car on ne voyait jamais mieux ce que l'on comprenait et ce qu'on n'entendait pas. La méditation faisait surgir de nouvelles idées et la discussion gravait tout plus profondément dans l'esprit.

Après s'être fait un langage, non pas surabondant, mais pur, on pouvait passer à l'étude des choses; et déjà cependant les auteurs qu'on avait étudiés pour polir la langue, les faisaient connaître, en passant, d'une manière assez étendue. Les études classiques devaient comprendre la géographie étudiée soigneusement et à fond, un peu d'arithmétique, de musique, d'astronomie, ce qu'il fallait de médecine pour veiller au soin de sa santé, une teinture de la physique, non pas tant de cette physique transcendante qui traite ambitieusement des principes, de la première matière, de l'infini, que de celle qui fait voir les propriétés des choses. Pour ce qui regardait la morale, il était convenable de la faire pénétrer dans les cœurs par des aphorismes se rapportant à la piété chrétienne et aux devoirs de la vie.

Toutes ces connaissances, on devait les acquérir en se

jouant avant la dix-huitième année. Il n'était pas nécessaire que le jeune écolier approfondît toutes les sciences. « Il en est, dit Érasme, qu'il suffit d'effleurer. C'est pour cela que les résumés sont utiles ; mais ils doivent être faits avec art par un homme supérieur, afin d'épargner aux enfants une perte de temps inutile. Il faut éviter tout ce qui est superflu ou frivole. » A dix-sept ou dix-huit ans, le jeune homme devait faire choix d'un état selon sa vocation. Tel était le plan d'études proposé par Érasme. Il fut adopté dans son ensemble presque partout, et c'est encore, à peu de chose près, celui que l'on suit dans l'éducation classique.

Érasme donnait aussi des conseils aux maîtres sur la manière d'enseigner. Ce n'était pas sans rougir qu'il abordait une matière si bien traitée par Quintilien. Le maître, on l'a dit, doit sur-le-champ enseigner ce qu'il y a de meilleur ; mais pour cela il doit savoir tout, ou si ce n'est pas possible, les points principaux de chaque science. Il ne peut se contenter de dix ou douze auteurs. Pour le moindre enseignement, il faut embrasser le cercle entier de la science, et tout en s'attachant aux meilleurs écrivains, il doit prendre une teinture de tous, même des moins bons. Le livre des psaumes est pour la sainteté supérieur aux odes d'Horace ; mais celles-ci enseignent mieux la bonne latinité. Pour faire cette étude avec plus de fruit, il est bon de préparer certains cadres, afin d'y inscrire à sa place tout ce qui doit être noté. A défaut de loisir ou de livres, Pline, Macrobe, Athénée, offrent de grands secours ; mais on doit surtout recourir aux sources, c'est-à-dire aux anciens et principalement aux Grecs. Où peut-on, en effet, s'instruire plus purement, avec plus de rapidité et d'agrément qu'aux sources mêmes (1) ?

(1) Vossius pensait comme Érasme. « Non-seulement, dit-il, les Grecs sont plus agréables à lire que les Latins, mais ce qui est bien plus essentiel, on acquiert plus facilement chez eux la connaissance des choses. La cause, c'est qu'ils enseignent tout d'une manière plus expressive. *Philol.*, p. 32.

Platon, Aristote, Théophraste, Plotin formé aux deux écoles, peuvent très bien apprendre la philosophie. L'explication des poètes exige la connaissance de la Fable ; c'est dans Homère qu'il faut la chercher de préférence. Cependant les *Métamorphoses* d'Ovide et ses *Fastes* offrent de précieux renseignements. Pomponius Méla enseigne la géographie avec beaucoup de brièveté, Pline avec beaucoup d'exactitude, Ptolémée avec beaucoup de science. Quant à Strabon, il ne traite pas seulement de la géographie. Le principal ici est d'observer à quels noms antiques répondent les noms vulgaires et modernes des montagnes, des fleuves, des contrées, des villes. Même soin est nécessaire pour les arbres, les plantes, les animaux, les instruments, les vêtements, les pierres précieuses, toutes choses auxquelles la foule des maîtres n'entend rien. Il faut encore connaître les antiquités que l'on retrouve non-seulement dans les vieux auteurs, mais aussi dans les inscriptions et les monuments en pierre. Le maître ne doit pas non plus ignorer l'astronomie que les poètes mêlent partout à leurs fictions. Mais nulle connaissance n'est plus nécessaire que celle de l'histoire, qui a un champ si vaste et de laquelle tout relève, pour ainsi dire. Si l'on veut expliquer Prudence, le seul poète chrétien vraiment éloquent, on doit même posséder à fond les lettres sacrées. Enfin, aucune science, ni la physique, ni l'histoire naturelle, ni la science de la guerre, ni l'agriculture, ni la musique, ni l'architecture, n'est sans usage pour ceux qui entreprennent d'expliquer les poètes et les orateurs anciens.

Ne croirait-on pas qu'Érasme trace par avance le portrait des philologues de l'Allemagne moderne? Mais pouvait-il demander ce savoir encyclopédique aux maîtres ordinaires de la jeunesse? Il a pressenti lui-même l'objection. « Je vois depuis longtemps, dit-il, que vous froncez le sourcil. Quoi donc! n'est-ce pas imposer un immense fardeau même à un simple maître? Oui, sans doute, mais je charge un seul homme pour en soulager un grand nombre. Je veux qu'un

seul lise tout pour épargner à chacun l'obligation de tout lire.»

Ce maître diligent, instruit, pénétrant, judicieux, devait encore s'imposer la peine de comparer tous les préceptes des grammairiens et d'en extraire quelques-uns très simples et très courts, présentés dans un ordre convenable. Ces préceptes une fois donnés, il fallait sur-le-champ mettre entre les mains des élèves quelque auteur convenablement choisi et leur faire prendre l'habitude de parler et d'écrire. A cette occasion le maître ferait encore mieux pénétrer dans leur esprit les préceptes auparavant enseignés, à mesure qu'ils se présenteraient, ainsi que les exemples, en y ajoutant même quelque chose de nouveau, comme pour les préparer dès lors à des leçons plus relevées.

Dès ce moment ils devaient être exercés à des thèmes ou sujets de composition. Ces sujets, choisis avec soin, devaient renfermer quelque pensée fine ou gracieuse, mais ne s'écartant pas trop du caractère de l'enfance. De cette façon, en s'occupant d'autre chose, les élèves pourraient acquérir des notions qui leur serviraient dans les études plus sérieuses. Ces sujets pouvaient être une histoire mémorable, contenant d'ordinaire une pensée morale, ou un récit mythologique, ou un apologue recélant une vérité utile, ou un apophthegme, ou un proverbe, ou une sentence, ou une propriété merveilleuse d'un objet, ou une figure, par exemple une gradation, une comparaison, une allégorie, ou enfin quelque distinction délicate. Rien n'empêchait que la même composition réunît plusieurs choses, comme une histoire, une sentence, un proverbe, une figure. Le maître devait donc recueillir de tous côtés ces fleurs éparses, pour ainsi dire, dans les auteurs, et les présenter aux élèves sous une forme accommodée à leur âge.

Il ne serait pas non plus sans utilité d'offrir aux enfants certains modèles de conversation dont ils useraient dans les jeux, dans les repas et dans toutes les occasions de causerie. Ces modèles devaient être à la fois élégants, faciles, agréa-

bles. De cette pensée naquirent les *Colloques* d'Érasme, qui eurent un si merveilleux succès.

Lorsque l'enfant aurait acquis ainsi une certaine habileté dans la langue, on pourrait, si l'on voulait, le rappeler à la grammaire et lui donner un enseignement plus élevé. Mais il fallait, comme par le passé, procéder avec ordre et méthode, commencer par les préceptes les plus simples et les présenter en peu de mots. Puis, à mesure que l'esprit des élèves se fortifiait, on pouvait passer à des leçons encore plns hautes, mais toujours en donnant à chacune le rang qui lui appartenait. La grammaire de Théodore Gaza offrait l'exemplo de cet ordre.

Toutefois, Érasme voulait qu'on ne retînt pas trop longtemps les élèves sur ces préceptes, mais qu'on les rappelât sans tarder à des auteurs plus sérieux, surtout s'ils possédaient déjà ces notions sommaires de rhétorique dont il avait parlé, ainsi que les figures et les formes de la versification. En même temps on devait les exercer à des compositions plus difficiles. Le choix des sujets et la manière de les présenter demandaient un maître habile et laborieux. On pouvait proposer aux élèves tantôt une lettre courte, présentée en langue vulgaire, mais d'une manière agréable, pour la leur faire traduire en grec ou en latin, ou dans les deux langues à la fois; tantôt nn apologue, ou bien une narration courte, mais intéressante, ou une pensée à développer, ou une argumentation, ou une amplification, ou nn éloge, une censure, un récit fabuleux, une description, une énumération, une prosopopée, une comparaison, un portrait, ou d'autres sujets analogues. Ils devaient aussi, de temps on temps, mettre des vers en prose ou de la prose en vers, imiter dans les mots comme dans les tonrs une lettre de Pline ou de Cicéron, reproduire la même pensée plusieurs fois avec des mots et des tours différents, l'exprimer en vers et en prose, en grec et en latin, en varier l'expression le plus possible au moyen des lieux communs et des figures.

Érasme, on le voit, voulait qu'on s'arrêtât longtemps sur les détails de la composition. Il pensait qu'on n'arrivait à la perfection de l'ensemble qu'après une étude minutieuse de chaque partie. Ainsi procèdent tous les arts libéraux, ou pour mieux dire, tous les arts. On a voulu changer cette méthode lente, mais sûre. Aussi rien de soutenu, rien de fini dans le style des jeunes gens arrivés au terme des études.

Érasme attachait encore une très grande importance à la traduction du grec. Il en attendait le plus grand fruit. Il voulait que les élèves y fussent exercés très souvent et avec un soin extrême. « Le travail nécessaire pour trouver le sens, dit-il, développe l'intelligence. On voit mieux le caractère et la propriété de chaque langue et l'on découvre ce qui est commun entre les Grecs et nous, comme ce qui est différent. Enfin, pour rendre la force expressive du texte, il faut déployer toutes les ressources de la langue latine. »

A ces travaux de traduction et de composition, on devait mêler de fréquentes explications d'auteurs, afin d'offrir aux élèves des modèles à imiter. « Ces exercices, disait-il, peuvent d'abord paraître difficiles aux enfants ; mais par la pratique ils deviendront plus aisés. Le maître, par son talent et son application, saura leur épargner une bonne partie de la difficulté en leur montrant lui-même ce qu'il croira au-dessus de leurs forces. Ensuite, pour les exciter au travail de l'invention, il leur présentera des sujets tout nus, en laissant à chacun le soin de trouver tout ce qui pourra servir à traiter, orner et enrichir la matière. Il aura soin d'apporter dans ces exercices du choix et de la variété. Souvent il pourra donner, comme sujet de composition, une lettre pour conseiller ou dissuader, ou bien une lettre narrative, ou bien encore une lettre de félicitation, de reproche, de consolation, quelquefois un sujet de *déclamation* dans les divers genres, par exemple, le blâme de César ou l'éloge de Socrate ; qu'il faut étudier les lettres grecques ou qu'il ne faut pas les étudier ; qu'Horace ne méritait pas d'être livré au supplice. »

Érasme ne désapprouve pas non plus qu'à l'exemple des anciens on prenne des sujets de composition dans Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, ou même dans les historiens, par exemple, Ménélas redemandant Hélène dans l'assemblée des Troyens, ou un ami conseillant à Cicéron de ne pas accepter les conditions d'Antoine.

En corrigeant les compositions, le maître doit louer tout ce qui lui paraît trouvé, traité ou imité heureusement, relever ce qui a été omis, ce qui n'est pas à sa place, ce qui est trop fort ou trop faible, obscur ou peu élégant, montrer comment on peut changer, et souvent même forcer les élèves à changer ce qui est défectueux. Le meilleur moyen d'exciter leur ardeur, c'est de les comparer à eux-mêmes et d'enflammer leur émulation par la vue de leurs progrès.

Dans l'explication des auteurs, il ne faut pas imiter le vulgaire des professeurs, qui, par une mauvaise ostentation, veulent tout dire en tout lieu. On doit seulement exposer ce qui est propre à l'explication du passage en question, à moins qu'on ne veuille quelquefois faire une digression pour amuser. Érasme donne son avis sur la meilleure manière d'expliquer un auteur. D'abord, pour exciter l'intérêt, on doit en peu de mots faire l'éloge de celui que l'on veut étudier, ensuite montrer l'agrément et l'utilité du sujet; bientôt après expliquer avec netteté la vraie signification du mot par lequel il est désigné; puis, exposer aussi clairement et aussi brièvement que possible le sommaire de l'ouvrage ou du morceau; enfin, tracer un plan simple et expliquer chaque chose en détail et avec étendue. Veut-on, par exemple, étudier une comédie de Térence? il faut d'abord parler en peu de mots de sa fortune, de son génie, de l'élégance de son langage; ensuite montrer l'agrément et l'utilité des comédies; puis expliquer ce mot, son origine, distinguer les diverses espèces de comédies, rappeler les lois du genre; exposer brièvement, mais avec clarté, le sujet; indiquer avec soin l'espèce de vers; enfin procéder avec ordre et expliquer en grand détail toute

la suite de la pièce. Il convient de noter en passant les endroits semblables d'autres auteurs, les différences, les imitations, les allusions, les morceaux traduits ou empruntés. Enfin on arrive aux réflexions philosophiques, et des fictions des poètes, on fait de justes applications à la morale. Ainsi la fable de Pylade et d'Oreste doit faire aimer l'amitié; celle de Tantale, faire détester l'avarice. De cette manière, en captivant l'attention par ses remarques, en appelant l'esprit à de plus hautes pensées, un maître habile, non-seulement neutralise la fâcheuse impression qu'un morceau pourrait faire sur un âge tendre, mais le fait servir à quelque leçon utile.

Il importe aussi de rechercher l'intention de l'auteur; pourquoi, par exemple, Cicéron défendant Milon simule la crainte; pourquoi Virgile a tant loué Turnus, l'ennemi d'Enée; pourquoi dans Lucien un fils rejeté est plus animé contre son père que contre sa marâtre. On peut trouver ces exigences trop grandes; mais Érasme demande un maître instruit et exercé par une longue pratique. Si un tel maître se rencontre, les enfants saisiront aisément ses leçons. Ce qui au commencement semblera trop difficile, s'adoucira par le progrès et l'habitude.

Le maître ne doit pas employer moins de soin à faire répéter par les élèves ce qu'il leur a enseigné. C'est sans doute un travail très fastidieux pour lui, mais très utile pour eux. Il leur demandera non-seulement l'ordre et l'ensemble, mais la reproduction fidèle de tout ce qui est digne d'être sûr. La difficulté peut effrayer d'abord; mais un mois suffira pour en triompher.

Érasme, on l'a vu, n'est pas d'avis que les enfants écrivent tout sous la dictée. Il résulte de là qu'on néglige de cultiver la mémoire. On peut se contenter de marquer certaines choses en petit nombre par quelques notes; et cela seulement, jusqu'à ce que la mémoire, fortifiée par l'exercice, n'ait plus besoin d'être aidée par l'écriture. A ses yeux, une bonne méthode d'enseignement avec un maître zélé et instruit avait

une si grande importance, que, grâce à elle, il se faisait fort d'amener des jeunes gens tant soit peu doués à une habileté suffisante dans les deux langues avec moins de peine et en moins d'années qu'il n'en fallait aux maîtres vulgaires pour leur apprendre à s'exprimer avec incorrection, ou même d'une manière inintelligible (1) : l'enfant, imbu de cet enseignement dans la première école, pourrait ensuite, sous de bons auspices, s'appliquer à de plus hautes sciences, et de quelque côté qu'il se tournât, il montrerait combien il était essentiel d'avoir rencontré dès le début une direction excellente.

Burigny dit avec raison que le petit ouvrage *sur la manière d'étudier* ne saurait être trop lu et trop médité par ceux qui sont destinés à élever des jeunes gens. Gilbert Cousin, élève et secrétaire d'Érasme, a pu à bon droit louer dans ses vers ce livre, *petit par le volume, grand par les pensées.* Mais ce plan et cette méthode, qui ont produit de si bons fruits dans les trois derniers siècles, peuvent-ils suffire aux exigences des temps nouveaux? Non assurément; toutefois ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question (2).

IV

Comme on l'a dit plus haut, dans l'opinion d'Érasme, la plus grande partie du mal en fait d'éducation venait des écoles publiques ambitieusement décorées du nom d'Universités, comme si elles renfermaient toute bonne science, et aussi des monastères, surtout ceux des ordres mendiants. Là, des jeunes gens, après trois mois donnés à la grammaire, étaient sur-le-champ entraînés dans les dédales d'une dialectique captieuse, subtile, bizarre, embarrassée de ronces et

(1) T. I, p. 530.
(2) M. Em. Belot, professeur d'histoire au Lycée de Versailles, vient de la traiter d'une manière originale dans une brochure intitulée : *Réforme des études.*

d'épines. De là ils passaient tout droit dans le sanctuaire de la théologie. Quand les hommes ainsi formés en venaient aux auteurs qui avaient déployé dans l'une et l'autre langue une éloquence supérieure, ils étaient, pour ainsi dire, aveugles, en délire. Ils se croyaient transportés dans un tout autre monde ; mais une fois qu'ils avaient revêtu *la dépouille du lion*, ils rougissaient d'avouer leur ignorance. Repoussant la honte et la peine d'apprendre ce qu'ils avaient négligé, ils déclaraient la guerre et vouaient une haine mortelle aux *bonnes* lettres. Ils insinuaient aux parents inexpérimentés qu'ils ne devaient pas laisser leurs enfants consumer les années de la jeunesse dans des études frivoles qui exposaient au naufrage leurs mœurs et leur foi.

Dans les colléges et les Universités, il y avait un autre abus qui contribuait beaucoup aux mauvaises études. Pour augmenter les profits, on recevait des élèves qui n'avaient pas acquis une instruction suffisante en grammaire. Au lieu de se borner à professer les sciences comprises dans le domaine de la philosophie, on se voyait forcé d'enseigner les éléments. On avait plus de peine et on formait des élèves moins instruits. « Cet abus, disait Érasme, serait supportable si, après avoir établi des classes avec ordre, on mettait à la tête de chacune des maîtres capables et que l'on donnât un temps et un soin suffisant à une science qui est le fondement de toutes les autres. Loin de là : on accorde trop de place aux arguties sophistiques; et cette science, plus nécessaire qu'aucune autre, est à peine effleurée en passant ou plutôt en courant. Bientôt les enfants sont entraînés à des études plus honorées, et, au bout du compte, ils se trouvent d'autant plus retardés qu'ils ont voulu aller plus vite. »

On devait ajouter que le grammairien était sans dignité, sans prérogatives, sans insignes de bachelier, de licencié, de docteur. Il n'était que grammairien, comme le cordonnier n'était que cordonnier. « Pourquoi, disait Érasme, ne point donner le titre de docteur en grammaire aux grammairiens

tels que Donat et Servius, lorsqu'il est plus facile d'obtenir trois fois le titre de docteur en droit que de mériter une seule fois le titre de bon grammairien (1)? On dit : présentez-nous d'éclatants services et nous leur accorderons des honneurs. On peut répondre : accordez des honneurs, et les services éclatants ne manqueront pas... Si j'étais dictateur, je leur assignerais une place d'honneur dans les assemblées, des insignes et les autres distinctions qui sont dues aux hommes remarquables... Je donnerais une propreté et une dignité convenable aux écoles elles-mêmes, presque aussi sales de nos jours que les étables à porcs (2). Mais faut-il faire tant d'honneur à des enfants? Oui, car ces enfants sont le temple de l'esprit saint; dans ces jeunes plantes sont cachés des sénateurs, des magistrats, des docteurs, des abbés, des évêques, des papes, des empereurs. On ne peut avoir une sollicitude trop tendre pour cet âge faible, qu'on abandonne cependant aux maîtres les plus abjects, les plus ignorants, les plus insensés, les plus tyranniques. Le plus souvent, dans les écoles, on confie l'enseignement de la grammaire à des hommes sans ressources ou à quelque enfant pour leur donner de quoi vivre. Sans doute, il est bon de fournir aux jeunes talents les moyens de s'élever; mais on doit le faire avec discernement et sans nuire à personne. On n'a égard maintenant qu'à la parenté, aux relations, ou à d'autres considérations frivoles... Un grand nombre regardent comme honteux de passer toute leur vie à enseigner la grammaire, comme si les peintres ne pratiquaient pas durant toute leur vie l'art de peindre. La nature a distribué les divers talents pour le bien commun. Point de partie du corps, point de membre méprisable. Chacune est précieuse également pour la beauté et la conservation de l'ensemble. »

(1) V. Vie d'Origène, t. III, p. 1847. *Œuvres d'Érasme. Minore négotio tres juris doctores absolveris* quam unum grammaticum, qualis fuit Aristarchus apud Græcos, apud Latinos Servius ac Donatus.
(2) T. I, p. 920.

Érasme demandait que l'autorité publique des princes, des magistrats, des évêques, eût soin, non-seulement de construire des écoles et des colléges, comme il y en avait beaucoup à Paris et en Angleterre, de les doter de prérogatives, d'immunités, de salaires convenables, mais aussi de choisir de bons maîtres, de leur assurer une rétribution proportionnée à leur mérite, de consulter dans ce choix la capacité et non la faveur. Si l'on n'était pas assez instruit pour choisir soi-même, il fallait prendre conseil des gens capables d'en juger, mais non de l'*opinion de la majorité presque toujours aveugle*. « Un bon instituteur de la jeunesse, disait-il, n'importe pas moins à l'Etat qu'un bon évêque. Leur mission est pareille. Seulement l'instituteur forme un âge tendre; l'évêque, un âge déjà mûr. La mission du premier est par là même plus difficile. Au lieu de crosse, il a la férule ; ou si l'on veut le comparer à un roi, il a pour trône sa chaire, pour faisceaux ses verges, et pour sceptre sa férule; il établit et abroge les lois à son gré; il a le droit de punir et de faire grâce ; il est même *dictateur* perpétuel; car tous les jours il dicte jusqu'à s'enrouer, jusqu'à se donner le vertige. » C'est ainsi que, sous une forme moitié sérieuse, moitié badine, Érasme relevait l'importance de l'instituteur de la jeunesse. « Plaise à Dieu, ajoutait-il, que la plupart des maîtres ne ressemblent pas à un tyran plus qu'à un roi ! Il convient qu'ils soient entourés de considération et d'honneur, sans être pourtant appelés à d'autres fonctions. L'âge seul doit leur faire obtenir la retraite; mais en cessant un service actif, ils peuvent prêter le concours de leurs conseils. Il importe de les fixer au même lieu par des chaînes d'or (1). L'économie est mal placée dans une telle affaire ; car de cette source découle le salut ou la perte de l'Etat. Il ne suffit point d'accorder aux maîtres salaire et dignité, si on ne le fait pas avec discernement : il faut les attacher au mérite et aux services plutôt qu'aux fonctions,

(1) T. I, p. 917.

de peur d'attirer des personnes indignes en leur montrant une proie. Il est utile de donner à chaque maître un rival (1), afin que leur émulation soit excitée par une rivalité exempte d'amertume. »

Érasme imposait aux chefs ecclésiastiques et civils le devoir de faire former des instituteurs capables d'élever libéralement l'enfance, comme on formait des soldats pour la guerre, des chantres pour l'Église (2). De nos jours, on a satisfait à ce vœu en fondant les écoles normales. Il présentait comme un modèle l'école fondée par J. Colet, doyen de Saint-Paul à Londres. La plus grande préoccupation de cet homme de bien, c'était le choix de ceux à qui devait appartenir la direction de cet établissement. Il mit à la tête un homme marié, riche de plusieurs enfants. Il délégua l'administration à quelques citoyens laïques dont il croyait connaître suffisamment la probité et qui devaient avoir pour successeurs leurs héritiers. Ne voit-on pas là en principe l'organisation de nos colléges, moins l'initiative, l'intervention et la surveillance constante de l'autorité publique?

Érasme n'avait pas de goût pour les réformes violentes (3). Il ne pensait pas que les abus fussent un motif suffisant pour abolir des institutions bonnes en elles-mêmes. En fait d'écoles, comme en tout le reste, il aimait mieux réparer que détruire. Il était même d'avis qu'il fallait fermer les yeux sur beaucoup de choses. Ce remarquable esprit de sagesse et de mesure est un de ses plus beaux titres de gloire. Réformer plutôt que renverser, prendre en considération la faiblesse humaine, chercher le mieux et non l'absolu, remonter à la source du mal, puis chercher le remède avec de sages ménagements : tel doit être le plan du génie philosophique et réformateur.

(1) C'est ce que l'on fit au Collége de France.
(2) T. I, p. 915.
(3) T. I, p. 919.

CHAPITRE II

Érasme propagateur et vulgarisateur de la Renaissance.

I

Érasme a propagé et vulgarisé la Renaissance dans le nord et l'occident de l'Europe. Quand il parut, la Scholastique régnait encore avec sa dialectique déliée, mais intempérante, avec son langage barbare et repoussant. Toutefois, elle n'avait manqué ni d'activité, ni de puissance. Elle avait formé, comme on l'a dit, des trames d'un fil très fin et très serré. Elle avait même jeté un coup d'œil profond sur les mystères de la nature morale et religieuse de l'homme dans leurs rapports avec la foi chrétienne. Elle avait déployé une force merveilleuse de déduction dans le cercle de la théologie et de la philosophie aristotélique, commentée par les Arabes. Mais trop souvent sa pénétrante sagacité s'était appliquée à des formes vides ou à des questions insolubles. L'abus du syllogisme avait dégénéré en sophistique, en disputes verbales. La casuistique, au lieu de guider la conscience, lui avait appris quelquefois à ruser et à sophistiquer avec la morale. D'ailleurs, les formes de la Scholastique étaient rudes, incultes, hérissées d'épines.

Au milieu de la barbarie générale, l'Italie faisait exception. La Renaissance, qui avait commencé au XIVe siècle avec Dante, Pétrarque et Boccace, était maintenant triomphante. Ces grands esprits avaient eu des successeurs dignes d'eux, non pas dans les œuvres écrites en langue vulgaire, mais

dans les travaux d'érudition classique. Le Pogge, les deux Arétin, Laurent Valla, Pic de la Mirandole d'un génie si heureux, Hermolaüs et Politien, les plus élégants de tous, l'un avec un art consommé, l'autre avec un éclat si pur et si gracieux, les deux Guarini, Philelphe, Pontanus, avaient étendu et affermi la Renaissance en Italie. Les Médicis et les papes lui avaient donné leur puissant patronage. Les Grecs, fuyant devant les Turcs, avaient apporté des manuscrits précieux et familiarisé les Italiens avec l'étude de leur langue. Les travaux de George de Trébizonde avaient été surtout d'un grand secours. Enfin le célèbre imprimeur de Venise, Alde Manuce, avait commencé ses importantes publications qui devaient multiplier les livres et les moyens d'étude.

Mais la Renaissance, si brillante en Italie, n'avait répandu que de faibles rayons sur le reste de l'Europe. Quelques hommes, il est vrai, avaient ressenti, soit directement, soit indirectement, son influence. Mais la foule des gens instruits, ainsi que la jeunesse studieuse, y était restée à peu près étrangère. Le frison Rodolphe Agricola (1) avait entendu à Ferrare le professeur Guarini et quelques autres savants célèbres auprès desquels il avait appris le grec. Le père d'Érasme, Gérard, se trouvant en Italie, avait aussi assisté aux leçons de ce professeur.

De retour en Allemagne, Agricola communiqua la connaissance du grec à quelques personnes et en particulier à son ami intime, Alexandre Hegius, de Westphalie, qui dirigea si longtemps le collége de Deventer. Mais ni Alexandre de Westphalie, ni Rodolphe Agricola, tout grand qu'il était, n'eurent assez de crédit pour amener la réforme des études et acclimater la Renaissance en Allemagne et dans les Pays-Bas. Ils eurent seulement la gloire, le second surtout, d'avoir frayé la voie; et cependant c'étaient des hommes d'un grand mérite. Le *cicéronien* Bembo admirait singulièrement Agri-

(1) Voir la note C, à la fin du volume.



cola et déclarait hautement qu'il préférait ses écrits à ceux de tous les auteurs contemporains. « Si une destinée jalouse l'avait laissé vivre, disait Érasme, l'Allemagne aurait un homme qu'elle pourrait opposer aux Italiens. » Ailleurs il ajoutait : « Tout ce qui vient de ce savant, semble avoir quelque chose de divin. »

Mais Agricola mourut jeune et ses principaux ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Dans la haute Allemagne, Reuchlin était très versé dans la connaissance du grec et de l'hébreu dont il contribua beaucoup à répandre l'étude par ses écrits et par son autorité.

Fauste Andrelin avec moins de force et de science, mais avec une verve licencieuse; Robert Gaguin, poète, orateur, historien, avaient donné les premiers à l'Université de Paris l'éclat des lettres et de l'éloquence latine. En Angleterre, Grocin, Linacer, Guillaume Latimer, savaient le grec. Les deux premiers l'avaient appris sous Chalcondyle et Ange Politien; mais leur influence fut superficielle et restreinte. Nous ne parlons pas des autres pays de l'Europe, beaucoup plus retardés dans la voie de la science nouvelle. A vrai dire, la Renaissance était renfermée dans les bornes de l'Italie. Au-delà des monts étaient les barbares, comme les Italiens les appelaient.

Celui qui devait propager la Renaissance dans l'occident et le nord de l'Europe, la faire descendre dans l'éducation et substituer l'enseignement littéraire à l'enseignement scholastique, avait vu le jour dans l'ancienne Batavie. Mais, quoique enfant d'un pays dont les habitants passaient pour avoir l'esprit épais, il se trouva par sa naissance même, comme par son génie, son caractère, sa profession et sa vie, éminemment propre à cette œuvre régénératrice. Né hors du mariage, de bonne heure privé de sa mère et de son père qui ne l'avaient pas abandonné, n'ayant qu'un frère qu'il n'aimait pas et des oncles qui le tyrannisaient et le dépouillaient, il n'avait pas de famille pour ainsi dire. De là, en partie, cette

humeur voyageuse qui devait puissamment l'aider dans sa mission, car la famille est un des liens les plus forts qui nous attachent au sol natal. Sans famille, il vécut en quelque sorte sans patrie. Les Pays-Bas, la France, l'Angleterre, l'Italie, la haute Allemagne et la Suisse le reçurent tour à tour. Dès lors la nature d'Érasme se prêtait plus facilement au rôle cosmopolite qu'il était appelé à jouer. Son génie, en effet, était un mélange du génie des diverses nations auxquelles son pays confinait. Il avait la netteté, la finesse, la facilité et en même temps la légèreté de l'esprit français, le sens pratique de l'Angleterre, l'ardeur studieuse et persévérante de l'Allemagne, mais aussi la composition prolixe et indigeste que l'on reproche aux livres d'outre-Rhin, enfin la bonhomie et la tendance épicurienne de la Hollande : singulier mélange de dons opposés et presque contradictoires, réunis en cette merveilleuse nature où dominaient cependant les qualités de l'esprit français.

Ce n'est pas tout : Érasme était moine, prêtre, théologien. Il avait quitté, il est vrai, son monastère ; mais il s'était mis en règle avec l'autorité ecclésiastique ; il était sorti du couvent avec l'autorisation de ses supérieurs. Le pape lui-même lui avait permis de ne point porter l'habit de son ordre. Dès lors il trouvait auprès des moines, des ecclésiastiques et des théologiens un accès qui aurait été réfusé à un lettré purement laïque. On lui pardonnait des libertés et des hardiesses qu'on n'aurait point passées à un profane : elles étaient fort grandes. Il maniait le sarcasme avec une verve mordante et inépuisable. Quelques esprits ombrageux s'émurent; mais leurs protestations furent longtemps étouffées sous les acclamations qui retentissaient d'un bout de l'Europe à l'autre. Tout alla bien pour lui jusqu'à l'apparition de Luther.

En même temps que son caractère sacerdotal couvrait son audacieuse licence auprès des personnages de l'ordre ecclésiastique, ses allures profanes, son esprit léger et railleur, ses mœurs libres, son langage exempt de pruderie, sa netteté

superficielle, sa facilité coulante, enchantèrent le monde laïque. Tous se laissèrent prendre à ce style magique, si différent des formes rudes et pénibles de la Scholastique. On écouta l'aimable Sirène : prêtres, moines, laïques, théologiens, amis, ennemis même, tous apprirent à parler ou tout au moins à bégayer sa langue. En quelques années le monde éclairé devint *érasmien;* la Renaissance fit le tour de l'Europe. Si l'on veut trouver dans l'histoire l'exemple d'une transformation aussi prompte, aussi étonnante, par l'influence d'un homme n'ayant pour toute arme que sa plume de littérateur et de philosophe, il faut jeter nos regards près de nous et considérer le changement prodigieux opéré par Voltaire dans les idées de la France et de l'Europe au milieu du XVIIIe siècle.

Pour que la merveille accomplie par Érasme fût possible, il ne suffisait pas de son génie ; il lui fallait un instrument. Pour circuler ainsi d'une extrémité de l'Europe à l'autre, de l'Espagne à la Pologne, de l'Angleterre à la Hongrie, sa pensée avait besoin d'un véhicule. Ce véhicule, cet instrument propagateur, ce fut l'imprimerie. Dans l'œuvre qu'il réalisa, Froben, son principal coopérateur, son *compère,* comme il l'appelait, eut part à sa gloire. Il le sentait bien ; il n'y a qu'à lire la page consacrée à la mémoire de son collaborateur qui était en même temps son ami.

Dès sa jeunesse, il se mit à l'œuvre avec cette ardeur infatigable que la mort seule put arrêter. Recueillir les adages de la sagesse antique et les paroles célèbres des anciens, substituer une rhétorique riche et ornée à la sécheresse scholastique, remplacer dans la conversation un jargon barbare par un langage élégant, tel est le triple objet qu'il se propose dans les *Adages* et les *Apophthegmes,* dans le traité *de l'Abondance* oratoire, dans les *Colloques.* Au fond c'était le même but poursuivi par trois moyens différents : polir la rudesse et féconder l'aridité stérile de la Scholastique.

A ces ouvrages personnels, éclos de son génie et de sa

science, il ajoute des traductions d'auteurs grecs et la publication des bons écrivains dans l'une et l'autre langne. Il encourage la Renaissance dans tous les pays de l'Europe par la correspondance la plus vaste et la plus active qui fut jamais, s'adressant à des hommes de toute condition, depnis les plus hauts potentats jusqu'aux simples étudiants. Enfin il provoque et dirige la fondation du collége des trois langues à Louvain, collége qui doit servir de modèle à d'autres institutions semblables et particulièrement au Collége royal fondé à Paris par François Ier.

II

La sagesse populaire, surtout chez les nations jeunes et naïves, aime à s'énoncer sous la forme vive et familière des adages. La Bible, comme on sait, renferme un livre de proverbes. « Les auteurs profanes, dit Erasme, n'ont eu garde de négliger ces fleurs d'autant plus agréables qu'elles sont adoptées par la conscience publique. Le temps même leur donne du prix comme aux vins... Ils communiquent au discours de la grâce et de la force, du mordant et du trait, de la variété et du relief avec un certain parfum d'antiquité. Les dialogues de Platon, qui me charment plus que toute comédie, en sont parsemés comme de petites étoiles. Les Grecs, en général, sont fort riches en proverbes. Ils ont même pris soin d'en faire des recueils. Les Latins ne présentent pas de semblables collections; mais leurs auteurs doivent aux proverbes une bonne partie de leur charme. Plaute abonde en adages de toute espèce. Chez Térence, ils sont plus rares, mais mieux choisis. Otez à Catulle ses proverbes; vous lui enlevez une bonne partie de sa grâce. Varron, Horace, Perse, sans parler de Martial et d'Ausone, et parmi les prosateurs Pline l'ancien, sont loin d'avoir dédaigné ces ornements. Aulu-Gelle, Macrobe, Donat, Acron avec Porphyrion son

émule, pour ne point nommer les commentateurs grecs, ont noté et expliqué avec soin les proverbes qui pouvaient se rencontrer dans les auteurs. Ils savaient quelles ténèbres un adage mal compris répand sur le discours, et quelle lumière il lui communique, lorsqu'il est bien entendu. »

Recueillir ces proverbes épars, les traduire dans une latinité pure, les expliquer et les commenter dans un langage clair, précis et poli : c'était une œuvre indiquée naturellement à la Renaissance. Aussi trois hommes en eurent-ils la pensée presque en même temps.

Érasme et Polydore Virgilius se disputèrent la priorité. Si l'on s'en rapportait à une lettre du premier, sa publication aurait précédé de trois mois celle de son rival. Mais il est très constant que les proverbes de Polydore furent imprimés à Venise plus de deux ans avant qu'Érasme eût donné ses premiers *Adages*. Il semble également certain qu'en 1520, il ignorait encore l'existence de cette édition qui était sans doute extrêmement rare et fort peu connue (1). On voit, d'ailleurs, par sa correspondance, qu'il y eut entre les deux rivaux une réconciliation sincère.

Un autre savant, Louis Cœlius Rhodiginus, se préparait aussi à publier un ouvrage sur le même sujet. Quand il apprit que les *Adages* d'Érasme étaient imprimés à Venise, il lui sembla qu'on *lui arrachait les entrailles*, comme il disait lui-même. Il composa alors ses *Antiques leçons* où il fit entrer beaucoup de matières qu'il avait préparées pour ses *Proverbes* (2).

D'abord le recueil d'Érasme ne renfermait guère que huit cents proverbes; celui de Polydore, deux cents. « Ce n'était, disait-il, qu'un chétif avorton, un fruit trop hâtif et né avant

(1) *V.* Burigny, t. II, p. 362 et suiv.

(2) Plus tard, un jurisconsulte lettré, appelé Brassicanus, recueillit un certain nombre d'adages. Érasme, ayant eu communication de ce travail, lui fit observer que des proverbes présentés par lui comme nouveaux, étaient dans son livre.

terme. » Mais l'avorton devint géant, un énorme volume *in-folio* de douze cents pages. Robert Gaguin accusa la première édition de sécheresse; elle était l'ouvrage de quelques jours. Plus tard Budé censurait une richesse et une prolixité surabondantes. La première édition parut en 1500, à Paris, chez l'allemand Jean-Philippe, dont l'atelier était rue Saint-Marcel, à l'enseigne de la Trinité. Fauste Andrelin écrivit une préface pour recommander ce livre. Elle porte la date du 15 juin 1500. La seconde édition fut donnée en 1506 chez l'imprimeur Badius. Elle ne contenait que vingt proverbes de plus. Mais Érasme en avait déjà recueilli beaucoup d'autres qui parurent en 1508 dans l'édition de Venise. Celle-ci renfermait plus de 3,200 proverbes.

Déjà auparavant Mathias Schurer, à Strasbourg, avait donné aussi une édition d'après celle de Paris. Après 1518, les éditions se succédèrent sans interruption avec des accroissements plus ou moins considérables. D'additions en additions, le nombre des proverbes recueillis, expliqués et commentés, s'éleva jusqu'à 4,151 rangés par *chiliades* et par centuries. La dernière édition parut en 1536, l'année même de la mort d'Érasme.

Au commencement, il n'avait eu d'autres secours qu'un manuscrit mutilé et affreusement altéré de Diogenianus. Dans la suite, il trouva les recueils de Zenobius qui n'étaient guère en meilleur état.

Les proverbes étaient rangés par ordre alphabétique. Toutefois l'édition de Venise avait une seconde table où ils étaient classés par genres. Ce défaut d'ordonnance dans l'ouvrage a été critiqué avec raison (1). On a aussi contesté la définition qu'Érasme donne du proverbe : suivant lui, c'est un bon mot consacré par l'usage populaire et remarquable par quelque trait ingénieux et délicat. La signification du mot proverbe a plus d'extension; mais il ne faut pas oublier

(1) Par M. Em. Chasles, *Thèse de doctorat.*

qu'Érasme envisage seulement les proverbes comme un ornement littéraire et oratoire.

A partir de l'édition de Venise, l'ouvrage consacré, pour ainsi dire, par cette imprimerie et par le suffrage des Italiens, se répandit partout avec rapidité. La jeunesse le lut avidement. Ce style attrayant charma les esprits habitués aux formes rebutantes du moyen âge. Les attaques hardies que l'auteur dirigeait en passant contre les abus de l'époque étaient un nouvel attrait. Bientôt les *Adages* furent dans toutes les mains. On les lisait; on les consultait sans cesse. Nulle œuvre ne contribua davantage à rendre le nom d'Érasme populaire et à faire pénétrer le goût des lettres polies au sein de la jeunesse studieuse dans les diverses parties de l'Europe.

Ce livre révélait une très grande érudition; il supposait une immense lecture, une connaissance approfondie des mœurs, des coutumes, des usages anciens. Il y avait près de deux mille vers grecs cités et traduits. Aussi les *Adages* excitèrent-ils l'admiration des savants même les plus illustres. G. Budé exprimait son enthousiasme dans un langage conforme au goût pédantesque de la Renaissance. Il voyait dans ce livre l'*Iliade des Grâces grecques et latines*, l'*Écrin de Minerve*, la *Salière de Mercure*, un ouvrage d'un art exquis, mais où la matière rivalisait avec le travail, où l'orateur et l'auteur comique pouvaient prendre le sel le plus pur. Il y trouvait les *délices*, les *assaisonnements* et la *moelle* de la persuasion, *les parures et les joyaux de deux dames charmantes*, l'éloquence et la poésie, *les couleurs et les charmes coquets* mis au service de la grâce pour les parer, un de *ces splendides mobiliers* qu'on voit, à de longs intervalles, étalés en spectacle dans la superbe boutique d'un très riche commerçant.

Un autre lettré français, bien au-dessous de Budé, mais pourtant d'un mérite distingué, Germain de Brie, ne parlait pas des *Adages* avec moins d'admiration. « Cet ouvrage, disait-il, non-seulement à mes yeux, mais au jugement des sa-

vants, révèle une si grande connaissance des deux langues, des lectures si variées, tant de grâce et d'éloquence, qu'à l'examiner selon l'exacte vérité et indépendamment de toute envie, il suffit seul pour montrer combien Érasme l'emporte sur tous les autres athlètes de la palestre littéraire; combien les *accents de la trompette* surpassent les *sons de la flûte;* le *chant des cigales, celui des abeilles.* Certes ceux qui n'admirent pas les *Adages*, ou ne les ont pas lus du tout, ou, s'ils les ont lus, ce sont des aveugles en littérature ; car, pour ne parler que d'un seul point, qu'y a-t-il de plus savant, de plus orné, de plus riche, de plus élégant, de plus pur que ces digressions en si grand nombre, où vous nous montrez toujours Érasme lui-même, c'est-à-dire un nouveau Quintilien développant ses pensées en orateur? »

Ces jugements doivent paraître un peu étranges dans la forme ; mais on aurait tort de n'y voir qu'une amitié fastueuse qui échange des éloges hyperboliques. Il faut plutôt y reconnaître l'expression du sentiment général. Un savant des Pays-Bas, Adrien Barland, qui devint plus tard professeur d'éloquence à l'Université de Louvain, allait encore plus loin. « Cet ouvrage, disait-il, par l'abondance des pensées et des expressions, annonce hautement dans l'auteur une sorte de divinité. Depuis sa publication, il a tellement plu à l'univers presque entier, qu'en peu d'années il a été imprimé quatre fois par les imprimeurs les plus renommés. » Ces imprimeurs étaient Alde Manuce à Venise, Anselme à Tubingue, et Froben qui en avait déjà publié deux éditions à Bâle. Barland s'exprimait ainsi en 1516, huit ans après l'édition *Aldine.* Il ne parlait pas des éditions de Paris.

A ces témoignages on pourrait en ajouter bien d'autres. Jules Scaliger lui-même, dans un écrit composé contre Érasme, ne put s'empêcher de parler avec estime des *Adages.* « Érasme, dit-il, acquit par cet ouvrage la réputation d'un homme laborieux et exact. » Ces citations suffisent ; car ici nous ne jugeons pas le livre en lui-même. Nous voulons seu-

lement constater l'effet qu'il produisit à son apparition dans le monde studieux, l'enthousiasme général qu'il excita. Dans la suite, des critiques de divers genres et plus ou moins fondées s'élevèrent contre les *Adages;* mais si elles avaient raison contre l'admiration naïve et hyperbolique des premiers temps, elles ne pouvaient détruire la valeur réelle et l'utilité pratique de ce grand ouvrage. Elles ne pouvaient surtout contester l'influence si heureuse qu'il eut pour la propagation de la Renaissance dans tous les pays et dans tous les rangs des hommes d'étude. Toutefois, dès le principe, les *Adages* furent repoussés par certains hommes non moins ennemis des lettres que de l'auteur. S'il faut en croire un contemporain (1), lorsqu'ils arrivèrent à Cologne, les docteurs qui n'aimaient pas Érasme dirent hautement : « De quelle utilité peut nous être ce livre-là? N'avons-nous pas les *Proverbes* de Salomon? »

La Renaissance ne reprochait pas seulement au moyen âge la rudesse de son esprit et la barbarie de son langage. Elle accusait aussi la stérile sécheresse de sa pensée et la maigre roideur de son style; elle voulut non-seulement polir et orner, mais féconder et assouplir. A cette fin, Érasme composa un livre sur l'*abondance des mots et des choses.* C'était une sorte de rhétorique en deux livres; dans le premier, il s'occupait de l'*abondance des mots,* qu'il distinguait avec soin d'une puérile et fastidieuse loquacité. Dans le second, il traitait de l'*abondance des choses.* Mais on se tromperait si l'on croyait trouver dans cet ouvrage une exposition méthodique et lumineuse des principes, éclairés et fécondés par des exemples. Ce n'est qu'un recueil indigeste de moyens, de formules et de modèles d'amplification : véritable fatras où l'on a de la peine à se reconnaître, mais où l'on découvre cependant des indications utiles. La jeunesse pouvait consulter avec fruit ce répertoire pour apprendre les diverses manières d'ex-

(1) *Lettres des Hommes obscurs.* Témoignage peu digne de foi.

primer une pensée, de développer un sujet, d'enrichir un discours par le fond comme par le style. En un mot, le livre de *l'Abondance* était un arsenal à l'usage de l'éloquence, mais un arsenal mal ordonné.

Erasme lui-même reconnaissait que cet ouvrage n'avait pas été travaillé avec un soin suffisant. « Nous avions, dit-il dans sa préface, ramassé au hasard des matériaux bruts pour un ouvrage à faire. Mais pour les polir, je voyais qu'il faudrait beaucoup de veilles et la lecture d'un grand nombre d'auteurs. Aussi n'avais-je pas grande envie de publier cet écrit. Mais ayant découvert que certaines personnes cherchaient à mettre la main sur ces notes et avaient été même sur le point de les faire imprimer, toutes fautives qu'elles étaient, j'ai été forcé de les livrer au public, après les avoir corrigées tant bien que mal; car cet inconvénient m'a semblé moindre. »

Le traité de *l'Abondance* ne parut qu'en 1512 (1) chez Badius; mais Érasme l'avait commencé longtemps auparavant. Il en avait conçu l'idée en Angleterre. Il s'en occupait à Orléans dans l'année 1500; mais il manquait des livres nécessaires. Il les trouva en Italie. Il reprit donc son ouvrage, mais sans l'achever. Il le remit sur le métier en Angleterre à la prière du doyen de Saint-Paul qui voulait le faire servir à l'instruction des élèves de son école. Deux ans et demi après sa publication, ce traité fut réimprimé à Strasbourg, revu et corrigé avec soin par l'auteur. Il fut assez bien accueilli, mais il n'eut pas le succès incontesté des *Adages*. Des hommes fort distingués, Colet et Cutbert Tunstall, évêque de Londres, l'avaient en merveilleuse estime. Le jurisconsulte Zazius, admirateur passionné des *Adages*, ne louait pas avec moins d'enthousiasme cette corne d'abondance si pleine de mots et de choses. En 1515, l'anglais Jean Watson écrivait d'Italie à Érasme, son maître : « Tout le monde parle de

(1) La lettre dédicatoire est du 29 avril 1512.

vous en ce pays, surtout les savants du premier ordre : il est incroyable avec quel empressement on recherche partout votre ouvrage de *l'Abondance.* »

Plus tard, Gilbert Cousin l'appelait un livre d'or. Mais le témoignage de Gilbert, comme celui de Watson, ne doit pas être accepté sans réserve ; car Érasme avait été son maître et son bienfaiteur. Quant à l'évêque de Londres, il pouvait aussi être dupe de sa vive amitié. Un juge compétent et plus impartial, Budé, n'avait pas beaucoup d'estime pour le traité de *l'Abondance* (1). Ce sentiment paraît avoir été partagé par d'autres français, par Germain de Brie et de Loin. Ces personnages, si prodigues d'éloges pour Érasme, ne parlent jamais du livre de *l'Abondance.* Quoi qu'il en soit, la critique de Budé le blessa profondément. « *L'Abondance* que nous méprisons, lui disait-il, car en ceci nous sommes pleinement d'accord, un grand nombre d'hommes distingués l'élèvent par leurs louanges, assurant que je n'ai jamais écrit d'ouvrage ni aussi utile ni plus heureux. Vous me reprochez d'avoir puisé dans les lieux communs, c'est-à-dire, comme je le conjecture, d'avoir pris mes exemples dans les auteurs rebattus et qui se trouvent dans les mains de tout le monde... Je voyais bien que des exemples, choisis dans les meilleurs écrivains, ajouteraient beaucoup de dignité à l'ouvrage ; mais d'un côté la grandeur des volumes m'effrayait, et de l'autre le fruit de mon livre aurait été perdu pour ceux à qui il était particulièrement destiné ; car maintenant même les maîtres trouvent que ce traité est trop subtil pour être compris des hommes médiocrement instruits. Il est libre à chacun, même après la publication de mon ouvrage, d'écrire sur *l'Abondance.* Pour moi, je me contente du mérite d'avoir traité ce sujet le premier, ou du moins avec plus de soin et d'exactitude que les autres ; ce que vous avouerez vous-même, si je ne m'abuse. »

(1) *V.* 1er vol., p. 164.

Aux *Adages* et au traité de *l'Abondance*, nous rattachons l'ouvrage des *Apophthegmes*, et le livre des *Similitudes*. Les *Apophthegmes* méritent le premier rang, non par la date, mais par l'importance et le succès. Ils remplissent huit livres. Les six premiers parurent en 1531, vers la fin de la vie d'Érasme. Ils eurent une très grande vogue. L'auteur les revit et ajouta deux autres livres l'année suivante. Les *Apophthegmes* ou paroles remarquables, pouvaient, non-seulement former le jugement des princes, des hommes d'Etat et des simples citoyens, mais aussi contribuer à la richesse, à l'éclat et à l'enjonement gracieux du discours. A ce titre, ils concouraient à l'œuvre des *Adages* et du traité de *l'Abondance*.

Érasme, dans ce recueil, prit pour modèle Plutarque qui, après avoir écrit les vies des hommes illustres, recueillit pour l'empereur Trajan les apophthegmes remarquables, miroir fidèle où se peint en quelque sorte l'âme de chaque personnage. D'autres, comme Valère Maxime et Julius Frontinus, avaient traité le même sujet; mais, à ses yeux, Plutarque l'emportait sur tous, non-seulement par le choix, mais aussi par la manière de raconter. « Les apophthegmes, dit-il, ont un caractère particulier. Ils veulent être exprimés d'une manière brève, fine, piquante, délicate. Chaque nation, comme chaque personnage, a son génie propre. » Xénophon lui paraissait délayé, Hérodote un peu froid, Diodore et Quinte Curce verbeux. Plutarque était, selon lui, parfait de tout point.

Son ouvrage avait été traduit deux fois en latin, d'abord par François Philelphe, puis par Raphaël Regius. Érasme, pour beaucoup de causes, aima mieux imiter. En ne s'assujettissant pas aux expressions grecques, il espéra être plus clair; car il écrivait, non pour Trajan, mais pour un jeune prince, le duc de Juliers, et aussi pour tous les écoliers appliqués aux études libérales, sans compter qu'au temps de Plutarque, ces faits et ces paroles étaient le sujet des conversations ordinaires. Il voulait de plus se réserver la faculté

d'expliquer la finesse du bon mot, quand elle était obscure pour nous. Bien des fois il dut se torturer en conjectures. En beaucoup de points il eut à lutter contre les altérations des textes qui ne s'accordaient pas entre eux. Quelquefois il intercala des détails qui étaient donnés par d'autres auteurs. Il ajouta même un très grand nombre d'apophthegmes qui ne se trouvaient pas dans l'ouvrage grec. Quant à l'ordre, Érasme avouait qu'il était encore plus confus dans son livre que dans celui de Plutarque tel qu'il nous était parvenu. Ce qui en était cause, c'est que dans le principe il avait résolu de ne recueillir qu'un petit nombre d'apophthegmes ; mais une fois à l'œuvre, son ardeur l'avait emporté plus loin. Il voulut, comme pour les *Adages*, obvier par un *index* à ce défaut de composition. Il est singulier qu'Érasme, attachant tant de prix à l'ordre dans l'enseignement, en ait mis si peu dans ses ouvrages. Il s'était presque renfermé dans le cercle de l'antiquité ; car ce qui était consacré par elle avait plus de poids. Toutefois on trouve dans son ouvrage un mot de l'archevêque de Cantorbéry, adressé à Érasme lui-même. Il y en a aussi plusieurs d'Alphonse, roi d'Aragon (1).

Le livre des *Similitudes* avait beaucoup moins de valeur. Il avait de l'analogie avec les *Adages* et le *Traité de l'Abondance* par le sujet, comme par la date de sa composition ; il en était comme un appendice. En effet les similitudes sont plus encore que les proverbes un des principaux ornements du discours. Ajoutez qu'un proverbe renferme d'ordinaire une métaphore qui n'est qu'une comparaison concentrée et plus vive. Ce livre était un recueil de comparaisons choisies dans quelques auteurs. En relisant Aristote, Pline et Plutarque pour enrichir ses *Adages*, en corrigeant Sénèque défiguré et, pour ainsi dire, détruit par des altérations sans nombre, Érasme les avait notées en passant. Il n'avait pas eu la prétention de faire une collection complète de ce qui était infini.

(1) *V.* t. IV, liv. III, p. 156 ; — liv. VIII, p. 377 et suiv.

Il avait voulu seulement par cet essai exciter les jeunes gens à des recherches semblables. Il avait puisé dans Plutarque beaucoup plus que dans les autres, parce que cet écrivain lui paraissait exceller en ce genre. Outre les auteurs déjà cités, il avait mis à contribution Lucien, Xénophon, Démosthène, Théophraste. Il ne s'était pas toujours contenté de recueillir les comparaisons. Il en avait fait quelquefois des applications aussi ingénieuses que justes. Mais on comprend qu'une semblable compilation ne pouvait avoir l'importance et l'intérêt d'un grand ouvrage comme celui des *Adages*. Elle fut dédiée à Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers, dont nous avons parlé ailleurs. L'épître dédicatoire est du 15 octobre 1514.

Dans cette lettre, Érasme fait ressortir l'importance littéraire des comparaisons. « Une comparaison, dit-il, n'est qu'une métaphore développée. Or le discours doit non-seulement son éclat, mais presque toute sa dignité aux métaphores. Chacun des autres ornements prête à la diction un agrément et une vertu particulière. La métaphore toute seule les donne tous et plus complétement. Voulez-vous charmer? Rien n'est plus aimable. Désirez-vous instruire? Il n'est point de preuve plus efficace et plus péremptoire. Voulez-vous émouvoir? Il n'est rien de plus véhément. Recherchez-vous l'abondance? Il n'est point de trésor plus riche. Aimez-vous le laconisme? Rien ne laisse plus à la pensée. Aspirez-vous à l'élévation? Elle rehausse toute espèce de sujet autant que l'on veut. Voulez-vous au contraire amoindrir un objet? Rien n'a plus qu'elle le pouvoir de rabaisser. Cherchez-vous la clarté et la lumière? Rien ne met mieux la chose sous les yeux... Enlevez aux orateurs la ressource des métaphores, il n'y aura partout que sécheresse. Otez les paraboles aux prophètes et aux évangélistes, vous les privez d'une grande partie de leur charme. » Ces paroles montrent qu'Érasme a bien senti la puissance des images; mais selon la remarque de Budé, son livre était peu digne de son nom et de son génie.

Il n'en est pas de même des *Colloques*. Si le moyen âge était inculte et barbare dans ses livres et ses discours d'apparat, comme dans ses controverses d'école, il était bien plus barbare et plus grossier dans la conversation familière. Polir le discours habituel des écoliers, remplacer un affreux jargon par un langage pur, élégant, gracieux et en même temps simple et facile, substituer à une grossièreté bouffonne et souvent obscène un badinage libre et léger, mais exempt d'une grossière licence, corriger les mœurs des enfants en même temps que leur langage, dissiper les préjugés et les superstitions vulgaires, tel est le double but qu'Érasme se proposa dans les *Colloques*, entretiens familiers, pleins de grâce et d'enjouement qui devinrent sur-le-champ populaires et furent bientôt le manuel favori de la jeunesse. Le succès fut si grand qu'Érasme lui-même en était surpris comme d'un caprice et d'un jeu de la fortune. Les premières éditions furent rapidement enlevées. Il fallut en donner d'autres. Bientôt les *Colloques* furent traduits en espagnol, en italien, en français.

Plus encore que les *Adages*, ils *vulgarisèrent* la Renaissance et la firent pénétrer surtout dans l'esprit de la jeunesse. Jamais le génie facile, gracieux, enjoué, satirique d'Érasme, jamais sa fine ironie, jamais sa verve mordante et inépuisable ne se montrèrent avec plus d'éclat. On trouvait bien encore dans ces dialogues, comme dans ses autres ouvrages, un défaut de composition ; mais ce défaut était moins sensible dans des entretiens familiers qui pouvaient sans inconvénient s'enrichir de plus en plus. Ces formules de langage pour les diverses circonstances de la vie, qui sont mêlées aux *Colloques*, nuisent certainement à l'effet de l'ensemble ; mais Érasme voulait faire un livre élémentaire et pratique plutôt qu'un livre artistement ordonné. Quand il l'avait commencé, il ne le destinait pas au public. Il voulait seulement exercer et aider quelques écoliers d'un esprit paresseux. Mais un certain Hollonius s'en procura une copie qu'il vendit fort cher à Froben.

Ils furent donc imprimés (1) mais en fort mauvais état. Outre des additions ridicules, ils renfermaient des fautes grossières de langage. Ils n'en furent pas moins accueillis avec un prodigieux applaudissement. Érasme alors les revit, leur donna un accroissement considérable et en fit un livre digne d'être dédié à son filleul Jean-Érasmius Froben, enfant de six ans, mais d'un naturel merveilleux. Comme la plupart des enfants trop précoces, il trompa les espérances qu'il avait données. C'était en 1522. Dans l'intérêt des écoliers et de l'imprimeur, Érasme fit souvent encore des additions, principalement sur des sujets qui intéressaient la morale et la religion ; mais ce livre, qui avait joui de la faveur universelle, tant qu'il ne s'occupait que de bagatelles, se trouva en butte aux plus violentes attaques, lorsqu'on vit qu'il abordait avec une légèreté hardie et indiscrète les questions de la morale et de la religion.

On peut rapprocher des *Colloques* le *Traité sur la manière d'écrire les lettres* (2), non qu'il ait la même valeur, le même agrément, la même célébrité ; mais de même que les *Colloques* aspiraient à réformer la conversation, de même le livre que nous venons de nommer prétendait polir et féconder la composition épistolaire qui est l'image de la conversation. Là aussi régnaient la barbarie et la sécheresse scholastiques, érigées en système par des maîtres illettrés, qui, nouveaux Phalaris, tyrannisaient la jeunesse et la torturaient. Le livre sur la *manière d'écrire les lettres* était un traité didactique où l'auteur exposait les principes de l'art épistolaire, les formules qui convenaient selon les personnages et les circonstances. Enfin il passait en revue les diverses espèces de lettres, en donnant des exemples, sans mettre dans ce livre plus d'ordre et de méthode que daus ses autres ouvrages.

(1) Probablemeut dès 1519.

(2) Un homme assez distingué des Pays-Bas, Carolus Virulus, dont le vrai nom était Charles Manneken, avait composé un recueil sur l'art épistolaire, imprimé en 1476. C'est lui qui fonda la Pédagogie du Lis, à Louvain.

Tout comme les *Colloques*, il ne fut pas publié d'abord par Érasme. Il parut en 1522. Un nouvel Hollonius l'imprima en Angleterre sans son aveu. Il y avait environ trente ans qu'Érasme avait commencé à l'écrire à Paris pour un Anglais, ami peu sincère (1), sans avoir l'intention de le publier. Il avait voulu seulement faire à cet homme un présent digne de lui. Il ne consacra aux lectures et à la composition elle-même que deux jours. Puis il livra l'original tel quel à l'Anglais qui partait pour un long voyage, sans en conserver de copie. Quelque temps après, des amis qui avaient trouvé cet écrit, le copièrent et forcèrent Érasme par leurs instances à terminer ce qui n'était qu'ébauché. Il le reprit donc ; mais comme en le revoyant il ne le trouvait pas à son goût, il le rejeta entièrement, ne se doutant pas que quelqu'un de son vivant, et malgré lui, aurait l'effronterie de publier ses manuscrits. Mais l'Anglais dont on vient de parler mourut et, après sa mort, la cupidité de libraires sans pudeur livra au public cet ouvrage imparfait. Érasme dut alors perdre quelques jours à retoucher ce qui avait paru, non sans un très grand ennui; car il aurait mieux aimé donner son temps à des travaux plus sérieux, aux études sacrées qui convenaient mieux à son âge. Il dédia ce livre au français Nicolas Béraud.

C'était surtout par des exemples d'amplification qu'Érasme voulait remédier à la sécheresse et à la stérilité scholastiques. De là ces digressions que l'on trouve partout dans ses ouvrages. Il y en avait plusieurs dans le traité *sur la manière d'écrire les lettres*. Il y en avait une à la louange du mariage qu'il semblait mettre au-dessus de la virginité, car ces digressions n'étaient pas seulement un exercice d'amplification oratoire et littéraire, elles étaient pour lui une occasion d'exposer ses idées sur la morale et la religion, sur les vices et

(1) Burigny a cru bien à tort que c'était Montjoy. C'est le noble Anglais dont il a été question à la p. 29 du 1er volume. La lettre dédicatoire où nous avons pris ce détail est du 25 mai 1522. Érasme était donc à Paris vers 1492. *V.* 1er vol., p. 681.

les abus du temps. Elles rappelaient les *déclamations* des rhéteurs anciens. Comme eux, Érasme traitait quelquefois le pour et le contre; il soutenait les deux thèses opposées. Ces exercices devaient assouplir l'esprit, l'habituer à développer et à exprimer ses idées avec une facile et riche abondance. Après avoir fait l'éloge du mariage, il fit celui du célibat; mais, à vrai dire, il avait peu de goût pour l'ascétisme chrétien. Enfant de la Hollande et de l'Allemagne, son esprit était plus porté à célébrer le bonheur et les vertus de la vie conjugale.

Indépendamment de ces digressions insérées dans ses ouvrages, Érasme fit plusieurs déclamations séparées. En 1518, il publia un discours sur *l'éloge de la médecine*, composé jadis dans le temps où il s'essayait sur toute sorte de sujets. Plus tard, en 1529, il fit paraître une déclamation sur *l'éducation libérale des enfants*, qui devaient dès la naissance être formés à la vertu et aux lettres. Elle fut dédiée, comme les *Apophthegmes*, au jeune duc de Juliers, Guillaume de Lamarck (1).

Érasme n'est pas le seul des lettrés de la Renaissance qui ait composé des *Déclamations*. Thomas Morus a laissé des compositions pareilles sur des sujets même beaucoup plus étranges et plus éloignés de la vie réelle. C'était lui qui avait engagé son ami à s'exercer de la sorte. Ces deux hommes célèbres ont composé deux déclamations sur le même sujet; c'est la réponse à la déclamation de Lucien sur *le Meurtrier du tyran*. Mais en général les savants de la Renaissance se distinguaient des rhéteurs de l'ancienne Rome, en ce qu'ils ne cherchaient pas à traiter des questions étranges et bizarres. Au sortir du moyen âge, les esprits n'avaient pas besoin de cet attrait que demandait le goût corrompu des Romains de l'empire. Dans ses *Déclamations*, la Renaissance se contentait ordinairement de traiter des sujets d'un intérêt

(1) V. 1er vol., p. 573.

pratique et d'exposer dans ces compositions oratoires des idées morales, souvent empruntées à l'antiquité, mais parfois nouvelles et réformatrices, en rapport avec les besoins de l'époque.

Érasme croyait cet exercice extrêmement utile et désirait qu'il fût rétabli un jour dans les écoles. C'était, selon lui, faute de le pratiquer, que beaucoup d'hommes, même en lisant les orateurs les plus éloquents, n'en restaient pas moins incapables de s'exprimer éloquemment, quand les circonstances le demandaient. « Si, disait-il, à l'exemple de Cicéron, de Quintilien et des anciens, nous étions rompus dès notre jeune âge à de tels exercices, on ne verrait pas, sans doute, une si grande disette d'éloquence, une si misérable impuissance de langage, une si honteuse stérilité de parole même chez ceux qui enseignent publiquement les lettres. »

En parlant des ouvrages d'Érasme qui ont eu pour but de propager la Renaissance, nous ne devons pas oublier *l'Abrégé*, extrait des *Élégances* de Laurent Valla. Il avait environ dix-huit ans quand il le composa, sur les instances d'un maître d'école, pour l'usage des écoliers ignorants. Il n'en avait pas gardé de copie : « Car il ne songeait pas plus, dit-il, à le faire imprimer qu'à s'aller pendre. » Il fut publié cependant, et il s'en répandit une foule d'exemplaires. C'est une espèce de traité de synonymes tout à fait élémentaire, où sont déterminées les nuances délicates et la véritable acception d'un grand nombre de mots latins, semblables ou dissemblables. On lui avait donné le titre ridicule de *Paraphrases*. On y avait mêlé des choses ineptes qui n'étaient ni dans son livre, ni dans Valla, et qu'Érasme enfant n'aurait pas voulu dicter à des enfants. D'un autre côté, on avait omis ce qui n'aurait pas dû l'être. On avait ajouté à la mauvaise foi la dernière sottise. Au lieu de laisser réunis les mots comparés entre eux, comme avait fait Valla, on les avait séparés pour les ranger chacun d'après l'ordre alphabétique. Toutefois le petit livre avait eu déjà deux éditions et l'on en préparait une troisième.

Érasme revit alors ce qui avait été imprimé, ajouta, retrancha et fit de très nombreux changements, afin d'améliorer un peu l'ouvrage, puisqu'il ne pouvait être supprimé.

III

Les traductions qu'il donna des auteurs grecs contribuèrent aussi à favoriser le mouvement de la Renaissance.

On peut même dire qu'avec ses poésies, ses lettres, ses premiers *Adages* et son *Panégyrique*, elles commencèrent sa réputation. Les fautes de détail qui lui échappèrent ne pouvaient faire obstacle à l'heureuse influence que ces traductions devaient exercer à une époque où l'on ne connaissait guère les auteurs grecs que de nom. A Paris, lorsqu'Érasme y arriva, vers 1492, personne ne savait leur langue. Le seul George Hermonyme bégayait un peu de grec, mais si peu, qu'*il n'eût pas pu enseigner cette langue, s'il l'avait voulu, et qu'il ne l'eût pas voulu, s'il l'avait pu* (1). Les livres manquaient non moins que les maîtres. Érasme, qui dans son enfance avait pris quelque teinture du grec, y revint à l'âge de trente ans environ. Forcé d'être son maître à lui-même, il traduisit un grand nombre d'ouvrages, en partie dans le but de les lire plus attentivement. Son premier essai en ce genre, d'après son propre témoignage, fut une *déclamation* de Libanius, celle où Ménélas redemande son épouse aux Troyens. Il y joignit la traduction de deux autres petites déclamations bien inférieures en mérite, et d'auteurs incertains, un discours de Médée avant d'immoler ses enfants, et un discours d'Andromaque après la mort d'Hector. C'étaient, disait-il, trois petites fleurs cueillies dans le jardin des Grecs (2).

Vers le même temps, il entreprit à Louvain une œuvre plus ardue, la traduction de l'*Hécube* d'Euripide en vers latins. Ce qui l'avait excité à tenter ce travail, c'était l'exemple

(1) *Catalogue à Botzemus.*
(2) *V.* 1er vol., p. 72 et 79.

de Philelphe qui, dans un discours funèbre, avait traduit la première scène avec peu de bonheur, comme il en jugeait alors. Encouragé par le professeur Paludanus, son hôte, homme d'un jugement rare, il acheva ce qu'il avait commencé ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine. Le langage propre à la poésie, l'antiquité, l'obscurité tragique, la concision, la subtilité, la finesse de l'auteur, la rhétorique déliée qui abonde chez lui, enfin les chœurs qui demandaient un Œdipe ou un devin plutôt qu'un traducteur : telles furent les difficultés qu'il eut à vaincre, sans parler de l'altération du texte, de la disette des manuscrits et de l'absence de tout interprète auquel il pût recourir. A l'*Hécube*, il ajouta l'*Iphigénie en Aulide* qu'il traduisit en Angleterre d'une manière plus libre. Après avoir revu ces traductions une ou deux fois, il les retoucha encore en 1524. Dans l'*Iphigénie*, le style et la poésie lui semblaient avoir un autre caractère que dans l'*Hécube*. Il croyait y découvrir un peu plus d'éclat naturel, une diction moins concise. Dans l'une et l'autre pièce, il s'était permis de *tempérer la licence immodérée* de la versification dans les chœurs.

Dès la même époque, il traduisit aussi quelques dialogues de Lucien. Il publia *le Songe* ou *le Coq* dans la même année que *la Déclamation* de Libanius. Il dédia ce travail à Christophe Ursewic, aumônier du roi Henri VII. Il avait ressenti sur-le-champ un vif attrait pour un auteur dont le génie avait du rapport avec le sien. Le dialogue du *Coq* lui avait souri plus que tous les autres. « Lucien, dit-il, a égalé dans ce dialogue le génie mordant de l'ancienne comédie, en évitant la licence. Que de finesse ! Que de grâce ! Quelle moquerie piquante et intarissable ! Quelle verve merveilleuse ! Ses sarcasmes n'épargnent rien. Ennemi des philosophes, il s'attaque principalement aux pythagoriciens et aux platoniciens, à cause de leur charlatanisme. Il poursuit aussi de ses traits les stoïciens à cause de leur insupportable orgueil... Il a été appelé médisant et satirique, mais par ceux dont il mettait

les plaies à nu. Il a été accusé d'athéisme, mais par les impies et les superstitieux. Aucune comédie, aucune satire n'est comparable à ses dialogues, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité. Il dit la vérité en riant. »

Érasme traduisit successivement un grand nombre de ses écrits. En 1504, il adressa *le Timon* à Nicolas Ruthal, secrétaire du roi d'Angleterre, plus tard évêque de Durham. Il avait déjà dédié au même personnage trois autres dialogues, prémices de ses études grecques; c'étaient *le Cynique*, *le Devin qui évoque les morts*, et *le Meurtrier*. En 1505, se préparant à partir pour l'Italie, il offrit *le Faux Devin* à René, évêque de Chartres. Dans l'épître dédicatoire, il signalait les impostures de certains hommes qui, de son temps, s'efforçaient aussi d'en imposer au peuple par des merveilles magiques, ou par une superstition hypocrite, ou par d'autres artifices de ce genre. Le 1er janvier 1506, il dédia *le Toxaris* ou *Dialogue sur l'amitié*, à Richard Fox, évêque de Winchester. C'étaient des étrennes pour le nouvel an selon l'usage reçu en Angleterre. *Le Meurtrier du Tyran* fut traduit la même année. C'est une déclamation dans le goût des sophistes. Un individu étant monté à la citadelle pour tuer le tyran, ne le trouve pas; mais il tue son fils et laisse l'épée dans la blessure. Le tyran survient, et voyant son fils mort, se perce avec la même épée. Celui qui a tué le fils réclame la récompense promise au meurtrier du tyran.

Sur le point de partir pour l'Italie, Érasme traduisit le petit livre de Lucien *sur ceux qui vivent en mercenaires dans les maisons des riches;* mais il ne le publia que plus tard. Cette traduction fut adressée à son ami Paludanus qui avait éprouvé lui-même l'assujettissement et les ennuis de la vie de cour. Vers la fin de la même année, étant à Bologne, il envoya quelques dialogues du même auteur à Jérôme Buslidius, conseiller du roi de Castille. Il les avait traduits en peu de jours, lorsque, par crainte du siége, il s'était réfugié à Florence.

Ces traductions étaient comme une monnaie dont il payait

ses bienfaiteurs et avec laquelle il s'en ménageait de nouveaux. En 1512, on le voit encore dédier quelques dialogues de Lucien à l'archevêque de Cantorbéry, *qui seul encourageait et protégeait ses études.* C'est ainsi qu'il mit en latin le *Banquet*, les *Saturnales*, le *Cronosolon*, les *Lettres saturnales*, le *Traité sur le deuil*, la *Déclamation sur l'enfant abandonné*, l'*Icaro-Ménippe*, dix-huit petits dialogues choisis entre tous, l'*Hercule gaulois*, l'*Eunuque*, le *Traité sur les sacrifices*, l'*Astrologie*, *les Vieillards.* Il avait commencé encore à traduire *la Première goutte* où il trouvait un enjouement merveilleux ; mais il y renonça, désespérant de rendre en latin ces épithètes dont Lucien a rempli les chœurs à l'exemple d'Homère, et dont la composition en grec est si heureuse, grâce à l'admirable souplesse de cette langue.

Ces petites bagatelles, comme il disait plus tard, furent d'abord reçues avec une grande faveur par les hommes d'étude. On les recherchait avidement. La traduction d'un petit dialogue de Lucien était presque un événement littéraire à une époque encore barbare. La littérature grecque apparaissait aux gens éclairés comme un monde nouveau qui s'ouvrait devant eux. Ces traductions n'eurent pas seulement pour effet de mettre à leur portée quelques productions de cette riche littérature ; elles inspirèrent à tous le désir de les lire dans la langue originale. Érasme voulut aider encore plus directement à l'étude du grec. Il traduisit en latin la grammaire de Théodore Gaza, séparant chaque article par un titre distinct et ajoutant quelques petites observations pour faire mieux comprendre l'auteur. Il demandait dans les livres élémentaires destinés à l'enfance une brièveté convenable, la clarté, l'ordre, la simplicité. Ces qualités, il les trouvait merveilleusement réunies dans cette grammaire. Il n'ôta que les fautes reconnues. Cette traduction, qui lui avait coûté deux jours de travail, fut dédiée en 1516 à Jean Césarius qui était à Cologne avec le *Comte du Nouvel-Aigle*, le promoteur des bonnes études.

La connaissance de la langue grecque se répandit partout avec une incroyable rapidité et un succès prodigieux, à tel point que ces traductions, accueillies d'abord avec tant d'empressement, finirent par être délaissées. Érasme qui l'avait prévu s'en réjouissait. Il attribuait à l'ignorance de cette langue la ruine complète de tous les auteurs élégants et l'oubli de toutes les bonnes sciences. On pouvait espérer qu'avec elle renaîtraient les uns et les autres. Cependant, malgré le progrès des études grecques, il continua ses travaux de traduction. A ses yeux, il était toujours utile, pour mieux comprendre le texte, de le placer en regard d'une bonne version; et, ce qui était plus important, les traductions latines inspiraient le désir de connaître les originaux, en même temps qu'elles facilitaient les études de ceux qui étaient peu avancés. Après Lucien, il aborda Plutarque. Il osa traduire ses traités moraux dont l'expression était un peu plus difficile et les idées un peu plus obscures, à cause de l'érudition profonde de l'auteur. « Le style de Plutarque, dit Érasme, est subtil. Ses pensées, d'une grande profondeur, sont tirées de tous les auteurs et de toutes les sciences, comme des trésors cachés. C'est comme un centon, ou plutôt comme un ouvrage de mosaïque, un assemblage des pièces les plus délicates et les mieux assorties; mais le traducteur peut difficilement retrouver les prés où il a cueilli ces belles fleurs pour en former des couronnes. De plus il est concis, brusque dans le passage d'une idée à une autre. En un mot, Plutarque est Béotien de naissance; mais il ne veut pas être lu par un Béotien. »

Il commença par les traités qui roulent sur les sujets suivants : — *Manière de conserver sa santé;* — *L'Instruction est requise dans un prince;* — *Le Philosophe doit surtout vivre avec les princes;* — *Quelles sont les maladies les plus graves, celles de l'âme ou celles du corps?* — *A-t-on raison de dire : Vivez inconnu ou cachez votre vie?* — *Du Désir des richesses.* Il s'exerçait d'autant plus volontiers à traduire ces traités,

qu'ils servaient non-seulement à enseigner la langue, mais aussi à former les mœurs. « Après les divines Écritures, disait-il, je n'ai rien lu de plus pur que cet auteur. Socrate a fait descendre la philosophie du ciel sur la terre; Plutarque l'a introduite dans la chambre à coucher, dans le cabinet et le lit nuptial de chacun. Je suis d'autant plus étonné que les ouvrages moraux de cet auteur ne soient pas dans toutes les mains, et que les enfants ne les apprennent point par cœur. » Après les traités dont nous venons de parler, il traduisit le petit livre sur la *Manière de discerner l'ami du flatteur*. Il dédia sa traduction au roi Henri VIII, si peu capable d'en profiter. Il traduisit de même le traité intitulé : *Comment peut-on tirer avantage d'un ennemi?* Cette traduction fut offerte à Wolsey, depuis archevêque d'York et cardinal, alors aumônier du roi, mais destiné à la plus haute fortune; à tel point que l'auteur, avant de trouver l'occasion de lui faire hommage de son travail, dut changer trois fois la préface; et même avant qu'il pût être imprimé, Wolsey avait été promu à l'éminente dignité de cardinal.

Plus tard, en 1525, Érasme envoyait au trésorier du roi de Hongrie, Alexis Thurzon, la traduction des traités sur les *Moyens de réprimer la colère et sur la curiosité*. L'année suivante, il dédiait le traité de *la Mauvaise honte*, traduit en latin, à François Dilfe, jeune homme de belle espérance, qu'il fit entrer dans la maison de l'Empereur par l'entremise du chancelier Gattinara. Cette même année, il adressait au médecin Antoninus de Cassovie, la traduction de l'*Exhortation à l'étude des beaux-arts* par Galien. A ces opuscules il faut encore ajouter le petit écrit d'Isocrate à Nicoclès, *Sur l'éducation d'un prince*, et l'*Hiéron*, de Xénophon, dédié au riche banquier d'Augsbourg, Antoine Fugger. Érasme traduisit aussi un grand nombre d'ouvrages des Pères grecs. Nous parlerons plus loin de ces traductions.

IV

Là ne se bornèrent pas ses efforts pour la restauration des lettres profanes. Il consacra ses soins assidus à la recherche des manuscrits, à la restitution des textes, à la multiplication des livres anciens par l'imprimerie. Il ne cessa de stimuler le zèle des grands imprimeurs du temps, Alde Manuce, Mathias Schurer, Badius, Thierry Martens et surtout Froben. Il fit lui-même un long séjour à Venise dans l'imprimerie d'Alde, et à Bâle dans celle de Froben. Quelques années après, il se fixa dans cette dernière ville ; il y passa huit ans de suite, vivant avec les imprimeurs, devenu l'ami, le conseiller, le collaborateur et l'associé de Froben, l'excitant sans cesse à donner de belles éditions des bons auteurs ; et lorsque des raisons de convenance le forcèrent à quitter Bâle, il se transporta dans une ville voisine, à Fribourg. De là il pouvait encore donner son concours actif à une imprimerie qui rendait aux études de si éclatants services. Quand les circonstances le permirent, il revint à Bâle pour y veiller de plus près à l'impression de ses écrits. Il y mourut au milieu de ses travaux qui ne cessèrent qu'avec sa vie. Torturé par les souffrances de la maladie, assailli de tous côtés par les attaques les plus violentes, il poursuivit son œuvre jusqu'au bout. Cette application opiniâtre à l'étude, commune à tous les savants de la Renaissance, ne fut jamais plus étonnante que dans cet homme d'un esprit si vif et si léger, d'un corps si frêle et si maladif.

Nous ne parlerons ici que des auteurs profanes, corrigés et imprimés par ses soins. Aux éditions qu'il en donna, il joignit des notices et des préfaces pleines d'intérêt qui devaient singulièrement exciter le désir de lire les auteurs publiés et les faire goûter des lecteurs. Dès l'année 1501, il avait préparé des annotations sur les *Devoirs* de Cicéron. Il joignit à

ce livre les traités de *la Vieillesse* et de *l'Amitié*, et dédia son travail à Jacques Tutor, professeur de droit canon à Orléans, son ami et son bienfaiteur. Il en fit paraître une seconde édition en 1519, ajoutant quelques notes très courtes et corrigeant quelques endroits altérés (1). A Venise, en 1508, il donna une édition de Térence et revit, pour Alde, les comédies de Plaute.

Un peu plus tard, il entreprit de rétablir le texte de Sénèque. Il avait trouvé à Cambridge quelques manuscrits précieux. Avec un compagnon de travail, il avait parcouru plutôt qu'il n'avait lu entièrement tous les ouvrages de Sénèque, notant à la marge les variantes, ou ses propres conjectures. Il y avait là un très grand nombre de points qui avaient besoin d'être examinés par un homme instruit et attentif. Obligé de quitter Bâle, il se reposa pour toute cette affaire sur un jeune lettré, appelé Nesenus, qui avait alors toute sa confiance. A vrai dire, il avait fait ce travail fort légèrement, s'il faut s'en rapporter au témoignage de B. Rhenanus, homme honnête, ami loyal (2). Le texte de la nouvelle édition se trouva donc très fautif et souvent même inintelligible. Érasme honteux se plaignit de l'incapacité et de la perfidie du correcteur. Il voulut devant le public faire retomber sur lui tout le déshonneur, au lieu d'en prendre sa bonne part. Il accusa même Nesenus d'avoir fait disparaître la partie du texte où se trouvaient les notes les plus nombreuses, pour qu'on ne pût le convaincre de sa négligence.

Autre mésaventure: il avait dédié cette édition de Sénèque à l'évêque de Durham et avait chargé un libraire de remettre l'ouvrage au prélat. Ce libraire, dont il eut plus d'une fois à se plaindre, assura qu'il avait fait sa commission. Érasme crut à une affirmation si positive, et dans ses lettres à l'évêque, il fit mention à plusieurs reprises du volume qui lui avait été

(1) *V.* 1er vol., p. 266. Il fut beaucoup aidé par le professeur Goclenius.
(2) *V.* 1er vol., p. 131.

dédié et remis. Le prélat qui n'avait rien reçu, s'imagina être le jouet d'une plaisanterie. Enfin, Érasme étant retourné en Angleterre, sans rien savoir de ce qui s'était passé, le trouva d'une singulière froideur à son égard et en rechercha la cause.

Au reste, la honte que lui causa cette édition de Sénèque, loin de le décourager, aiguillonna son ardeur. Quelque mauvaise qu'elle fût, elle avait corrigé d'assez nombreuses fautes, et elle pouvait faire espérer aux gens instruits que ce terrain, hérissé de broussailles, deviendrait par de nouveaux efforts un champ cultivé et fécond. Il pria donc un de ses anciens amis, l'anglais Aldrisius, de faire collationner le *Sénèque* publié par Froben avec un excellent manuscrit du collége royal de Cambridge et marquer en marge les différences. Il voulait par là remplacer ce qui avait disparu. Mais les gardiens de la bibliothèque trompèrent Aldrisius et lui communiquèrent un manuscrit sans valeur. Aussi prit-il beaucoup de peine sans grand profit. Érasme lui demanda de recommencer un travail fastidieux, mais qui ne serait pas payé d'ingratitude. Il fut aidé quelque peu dans son œuvre par les corrections du Hongrois Mathieu Fortunatus, qui avait revu avec le plus grand soin les *Livres des questions naturelles*.

Il fit aussi usage d'un *Sénèque*, imprimé à Trévise cinquante ans auparavant et qui avait appartenu à Rodolphe Agricola. Cet homme si pénétrant paraissait l'avoir lu avec la plus grande attention, comme l'attestaient les notes innombrables, écrites de sa main. En beaucoup de points, il avait suivi, selon toute apparence, les conjectures de son intelligence plutôt que l'autorité de quelque ancien manuscrit. « Mais, disait Érasme, on ne saurait croire combien de choses a devinées ce génie vraiment divin. » Enfin Sigismond Gelenius, correcteur dans l'imprimerie de Froben, homme très instruit, découvrit heureusement un grand nombre de fautes qui avaient échappé. Érasme, dans sa préface, rendit à chacun ce qui lui était dû. Appréciant son œuvre, il s'exprimait

ainsi : « J'ai fait disparaître des fautes monstrueuses et innombrables avec autant de bonheur que de hardiesse, grâce au secours de divers manuscrits dont quelques-uns sont d'une prodigieuse antiquité. J'ai peu donné à la conjecture, ayant appris par expérience combien ce moyen est peu sûr. Quelquefois cependant j'ai dû y avoir recours et je crois l'avoir fait assez souvent avec succès. » La première édition avait paru en 1515. La lettre dédicatoire de la seconde est du mois de janvier 1529.

Érasme signalait comme les deux causes principales de l'incroyable corruption du texte, d'abord un style affecté, subtil, énigmatique, coupé; en second lieu la faveur dont Sénèque jouit parmi les anciens chrétiens, qui le revendiquaient comme un écrivain presque orthodoxe. Saint Jérôme le plaça même dans son *Catalogue des Saints* qui, du reste, contenait des personnages d'une sainteté assez douteuse, le juif Josèphe, Tertullien, Novatien et Donat. Aussi les livres du philosophe étaient-ils lus et expliqués à la jeunesse dans des temps de barbarie où l'on dédaignait la littérature profane. L'ignorance littéraire et historique des maîtres du moyen âge devait inévitablement amener des altérations sans nombre dans un texte qui ne pouvait être compris qu'imparfaitement. De là une confusion étrange dans quelques parties où ils ne s'accordaient ni entre eux ni avec la vraie leçon qui ne se trouvait que dans de très anciens manuscrits. Les fautes des copistes étaient plus faciles à démêler et à corriger, parce qu'elles laissaient presque toujours quelques traces du véritable texte, qui pouvaient guider les esprits pénétrants dans leurs conjectures. Il en était de même des fautes commises dans les dictées. Mais les correcteurs ignorants, mêlant tout, brouillant tout à leur façon, déjouaient la sagacité des plus grandes intelligences. Toutefois, grâce à la bonne opinion que les chrétiens avaient de Sénèque, il avait été mieux conservé que tant d'autres écrivains éminents.

Érasme ne se flattait pas d'avoir corrigé toutes les fautes,



mais il espérait que si un homme plus savant, plus favorisé, ayant plus de loisir, améliorait son édition autant qu'il avait amélioré lui-même les éditions antérieures, on aurait enfin un Sénèque qui pourrait être lu sans ennui. Il avait ajouté des notes peu nombreuses et courtes, afin d'empêcher les altérations à l'avenir. Pétrarque avait écrit la vie du philosophe d'après Suétone, Tacite et saint Jérôme. Érasme en donnait un extrait, mais sans nommer l'auteur. A ses yeux, Sénèque n'était pas un chrétien semblable à Nicodème, comme certains le prétendaient vainement ; les lettres sur lesquelles s'appuyait cette opinion étaient apocryphes, et il était aisé d'y découvrir l'œuvre d'un écolier. Si Sénèque avait été chrétien, n'aurait-il pas laissé voir sa croyance au moins dans les derniers écrits de sa vieillesse ? Néron n'en aurait-il rien su, et en quête de crimes imaginaires, ne l'aurait-il pas accusé de christianisme ? Mais ce qui levait tous les doutes, c'est que dans ses derniers écrits Sénèque parlait quelquefois des dieux et des déesses et doutait même de l'immortalité de l'âme. On pourrait admettre qu'il eût dissimulé sa foi par crainte de la mort ; mais non que dans des livres publiés il se fût mis en contradiction avec les dogmes chrétiens.

Au reste, il valait mieux lire les livres de Sénèque comme ceux d'un païen ; « car, disait Érasme, si vous voyez en lui un païen, vous trouverez qu'il a écrit en chrétien ; si vous voyez en lui un chrétien, vous trouverez qu'il a écrit en païen. En effet, il y a dans les livres des païens des choses qui peuvent mieux nous exciter à la vertu, par cela même qu'elles nous viennent des païens. Certaines de leurs paroles, certaines de leurs actions, condamnables devant la sagesse chrétienne, ont cependant un singulier caractère de vertu, comme cette parole de Socrate, « je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien » : parole extravagante en elle-même, mais bien capable de nous faire rougir de notre arrogance ; comme aussi l'action de Lucrèce, détestable en elle-même, mais bien propre à nous inspirer l'amour de la

chasteté. De même, si on lit Sénèque comme un païen, le bien fera plus d'impression et le mal aura moins de danger. Il a de fausses notions sur Dieu. Son système est celui du panthéisme en opposition formelle avec les dogmes chrétiens. Il est plus près de la morale que de la théologie du christianisme. Combien donc la lecture de Sénèque serait dangereuse, si on lisait ses livres comme venant d'un chrétien ! »

Quant aux qualités de l'écrivain, Érasme acceptait le jugement de Quintilien. Aux yeux de ce critique, un de ses plus grands mérites, c'était d'élever l'âme du lecteur, de l'enflammer d'un merveilleux amour pour ce qui est honnête. Toutefois il fallait reconnaître ses défauts. Il fut un censeur peu équitable du génie d'autrui. On voit par là qu'Érasme regardait Sénèque le rhéteur et Sénèque le philosophe, comme un seul et même personnage; car c'est dans les *Déclamations* qu'on trouve ces jugements passionnés qui n'épargnaient ni Virgile, ni Cicéron. La satire des vices et des mœurs n'était pas elle-même irréprochable. Il tombait souvent dans l'exagération, la recherche, la bouffonnerie. Il allait jusqu'à peindre certains raffinements de luxure dont la description n'était pas sans danger pour les mœurs. Il voulait tout dire par sentences; il visait sans cesse aux traits brillants et aux pensées fines. Il déployait un pathétique affecté et à tout propos. Dans les grands sujets, il n'était dépourvu ni de grandeur, ni de pompe tragique; son éloquence était éminemment théâtrale. Il manquait d'ordre dans la composition. L'unité, si importante dans toute œuvre littéraire, tant recommandée par Aristote, lui faisait défaut. En écrivant, il suivait plutôt l'élan de son esprit que le jugement de sa raison. Il s'avançait avec impétuosité et par saillies. Sa construction était mauvaise. Il n'employait guère les conjonctions qui sont comme les nerfs du discours. Il affectait de parler autrement que les autres. Il réprouvait les questions subtiles, et il donnait souvent lui-même dans cet abus. Pour ce qui regarde les *Tra-*

gédies, quelques-uns les attribuaient à son fils, d'autres à son frère. Érasme croyait qu'elles n'étaient pas l'ouvrage d'un seul homme.

J'ai voulu donner une idée de cette préface regardée comme très judicieuse par Joseph Scaliger lui-même. Elle mérite d'être méditée par tous ceux qui veulent lire Sénèque avec profit. Je ne m'arrêterai pas sur le *Quinte-Curce*, corrigé et enrichi de quelques notes, qui fut imprimé à Strasbourg chez Mathias Schurer en 1517. L'année suivante, Érasme donna Suétone et les autres historiens des Césars. Par un hasard heureux, Suétone n'avait pas été trop altéré. Érasme, avec le concours d'autres hommes instruits, croyait l'avoir rétabli à peu près dans son intégrité, grâce à un manuscrit très ancien que Montjoy, gouverneur de Tournai, avait trouvé dans la bibliothèque du couvent de Saint-Martin. En 1525, il publia Pline l'Ancien, pour lequel il ressentait la plus grande admiration. « Ce n'est pas un ouvrage, disait-il ; c'est un trésor, l'encyclopédie universelle de tout ce qui mérite d'être su... Pline fait connaître l'univers... Un tel auteur a rendu illustres tous ceux qui ont travaillé sur son œuvre. Ce monument divin était perdu pour les modernes, si de très grands esprits n'avaient rivalisé d'efforts pour le tirer de ses ruines. Ici la première gloire appartient sans contestation à Hermolaüs Barbarus qui a fait plus de *restitutions* que tous les autres. G. Budé a aussi donné à cette œuvre un concours assez actif avec la science consommée et l'exactitude qui lui sont propres. Après lui, Nicolas Béraud, joignant à la culture des lettres la profonde connaissance des mathématiques et la rectitude du jugement, s'y est appliqué avec un zèle consciencieux. »

« Enfin le dernier de tous, Jean Césarius, habile en tout genre de savoir, a rendu de notables services ; mais il reste toujours à faire. La négligence des imprimeurs oblige les savants à recommencer sans cesse *la toile de Pénélope*. Aucun auteur assurément ne mérite mieux que Pline une restaura-

tion complète. Tous les hommes doctes doivent y apporter leur tribut. Ne rien oser ici, lorsque tant d'autres l'ont fait avec bonheur, c'est être superstitieusement scrupuleux; changer une ancienne leçon sur la plus légère conjecture, c'est être téméraire; noter ce que l'on a découvert d'après des indices dignes de foi et fournir aux savants des données pour les progrès ultérieurs, c'est montrer un zèle religieux. »

Érasme, à l'aide d'un manuscrit fort ancien, mais d'une écriture très fautive, avait restitué un assez grand nombre d'endroits qui ne pouvaient être corrigés sans un tel secours et que personne jusque-là n'avait signalés. Pline fut imprimé avec un grand soin par Froben et dédié à l'évêque d'Olmutz.

Il ne négligea pas les Grecs. En 1531, il donna son concours à Simon Grynœus qui fit paraître à Bâle, chez Jean Bebelius, une édition grecque d'Aristote. La principale part dans cette œuvre revenait à Grynœus; mais il y ajouta une préface qui n'était pas sans valeur. Il rendait justice au grand imprimeur de Venise, Alde, qui le premier avait donné au public Aristote en grec. Mais cette édition avait l'inconvénient d'être chère et, par suite, peu à la portée des hommes studieux qui n'étaient pas favorisés du côté de la fortune. Elle ne se trouvait guère qu'en Italie où elle avait même fini par devenir fort rare. L'édition de Bebelius vint donc fort à propos. Elle était en beaux caractères et d'un prix accessible à toutes les fortunes. De plus, le texte était beaucoup plus pur, grâce aux efforts habiles et consciencieux de Grynœus. Il avait consulté d'excellents manuscrits. Pour les ouvrages de dialectique en particulier, il avait eu dans les mains un texte très correct où il ne se trouvait presque aucune page dont on ne retirât quelque profit. Pour la *grande Physique*, on avait eu recours à Simplicius et, au VIIe livre, au lieu de la *Paraphrase* de Themistius, on avait rétabli le texte même d'Aristote d'après l'autorité de ce commentateur. Dans les livres *sur les Animaux*, des passages assez nombreux avaient été

corrigés avec le secours de la traduction de Théodore Gaza. Les livres de *la Métaphysique* paraissaient peu altérés ; mais l'auteur ne semblait pas avoir mis la dernière main à cet ouvrage. La *Morale à Nicomaque* était en bon état et n'avait pas grand besoin d'être corrigée.

Érasme appelait la faveur et la reconnaissance du monde savant sur cette édition de Bebelius qui n'avait reculé ni devant la fatigue ni devant la dépense pour donner au public un auteur si digne d'être lu, ne voulant pas, comme tant d'autres, chercher un gain prompt et assuré par des publications frivoles. Judicieux appréciateur du génie d'Aristote, il le regarde comme le prince et l'organisateur véritable de la philosophie. « Jusque-là elle était, dit-il, éparse, mutilée, fragmentaire; seul Aristote l'ordonna et en fit un corps. Commençant par la poésie et la rhétorique, il passe ensuite à la logique. Puis, après avoir traité avec soin tous les points de la morale, il conduit dans toutes les parties de la nature. Enfin il nous élève aux choses qui dépassent la nature inférieure et jusqu'à la suprême intelligence. Aussi est-ce à bon droit que Cicéron appelle Aristote un fleuve d'or, quoiqu'il eût été encore plus juste de voir en lui une sorte de *microcosme* renfermant toute sagesse. Sylla racheta presque ses crimes en sauvant ce trésor inestimable; mais il reste encore le regret de tant d'ouvrages perdus. Ce qui doit consoler un peu de cette perte, c'est que les meilleurs sont parvenus jusqu'à nous. »

Érasme en donna la classification en quatre catégories : la première comprenant les livres sur la rhétorique, la poésie, la musique ; la seconde renfermant tous ceux qui se rapportent à la logique; la troisième revendiquant ceux qui traitent de la morale et de la politique; la quatrième enfin se composant de ceux qui roulent sur la physique et la métaphysique. Il fait remarquer que nous avons plus d'ouvrages d'Aristote traduits en latin qu'on n'en trouve en grec. Parmi les uns et parmi les autres, il y en a d'une authenticité douteuse, d'abord les petits livres sur *la Vie* et sur *la Mort*, sur *la Mé-*

moire et le Souvenir, sur *la Longueur et la Brièveté de la Vie*, et beaucoup d'autres du même genre, presque tous écrits avec science et dignes d'être lus, mais qui ne sont pas cités par Diogène Laërce, si exact dans sa revue des ouvrages d'Aristote. Le livre sur *la Pomme* ou le fruit, *de Pomo*, est reconnu comme l'ouvrage d'un chrétien. Quant au livre *des Végétaux*, la préface même dit qu'il est traduit de l'arabe, et il est probablement l'œuvre d'un Arabe; car on y cite un auteur inconnu aux Grecs.

Selon Érasme, la *grande Morale* est un extrait de la *Morale à Nicomaque*. Parmi les *livres de la Morale à Eudème*, les premiers montrent clairement la force et la sagacité d'Aristote; les derniers semblent avoir été ajoutés par une main étrangère; car on y reprend dans les mêmes termes ce qui a été discuté dans la *Morale à Nicomaque*. Le livre des *Récits merveilleux* est évidemment une compilation de divers auteurs, où l'on ne reconnaît pas le génie d'Aristote. L'ouvrage *des Problèmes*, remarquable par la science, semble avoir été altéré par des écoliers, à en juger seulement par les répétitions sans nombre qui s'y trouvent. Diogène ne compte qu'un livre d'*Economique;* et pourtant Léonard Arétin en a traduit deux; mais on ne trouve pas l'original du second qui, d'ailleurs, ne se rattache pas au premier et ne porte pas l'empreinte d'Aristote. Ce même auteur ne parle que d'un livre sur l'âme; peut-être quelque écolier l'a-t-il divisé en trois. La *Rhétorique à Alexandre*, quoique très savante, peut paraître d'une authenticité douteuse à un double titre : d'abord l'auteur, contre la coutume d'Aristote, débute en orateur; en second lieu, ce livre n'est pas cité par Diogène. Le *livre des Plantes* n'est pas un ouvrage séparé; c'est une partie, ou, si on l'aime mieux, le troisième livre de l'ouvrage *sur les Couleurs*. Le livre *sur le Monde à Alexandre* est d'un écrivain élégant, mais dont le style diffère beaucoup de celui d'Aristote. Enfin, dans le *Traité des Lignes indivisibles*, œuvre d'un homme très savant, on ne sent pas l'esprit du

Stagirite, et Diogène n'en fait pas mention. « En ceci, dit Érasme, j'ai mon sentiment, laissant chacun libre de juger d'une autre manière. » La science moderne a poussé plus loin ses recherches; mais il est intéressant de remonter au point de départ et de suivre sur le terrain de la critique les premiers pas d'un esprit supérieur.

Dans le même hiver de l'année 1531, il donna une préface pour Tite-Live qu'il appelle le prince de l'histoire latine. Ce qui faisait surtout le prix de l'édition nouvelle, c'étaient cinq livres récemment découverts. Grynæus, par une sorte de bonne fortune, les avait trouvés dans le monastère de Lors, près de Worms, fondé par Charlemagne, et pourvu d'une magnifique bibliothèque. Le manuscrit était d'une prodigieuse antiquité, les lettres se suivant sans interruption, selon la coutume primitive, en sorte qu'il était très difficile de distinguer un mot d'un autre. Aussi la copie livrée à l'imprimeur avait-elle coûté beaucoup de peine. « Si le fragment, tel quel, donné par Mayence, disait Érasme, a été reçu par les hommes d'étude avec une joie légitime, quel applaudissement doit exciter un tel accroissement apporté à *l'Histoire de Tite-Live !* » Il faisait des vœux pour que l'on pût retrouver cet historien tout entier. Ce qui donnait quelque espoir, c'était le bruit répandu qu'en Danemark, en Pologne, on en Allemagne, on avait certaines parties de Tite-Live, non encore imprimées. Il invitait les princes à proposer des récompenses pour déterminer les hommes instruits à rechercher un si grand trésor, ou ceux qui en étaient les détenteurs à le livrer au public.

Quant à l'authenticité de cette demi-décade, elle reposait sur deux preuves : d'abord le style avait tous les caractères du style de Tite-Live; ensuite les *arguments* ou *sommaires* de Florus répondaient exactement à ces livres. Cette raison était péremptoire. On avait ajouté à cette édition une chronologie de H. Glareanus, homme d'une science profonde. Cette chronologie indiquait l'ordre des temps, les espèces de guerres,

les noms des personnages, toutes choses où régnait jusque-là une étrange confusion. « Une bonne chronologie, disait Érasme, est la *lumière* de l'histoire, le *fil conducteur* au milieu du labyrinthe inextricable des faits, l'*astre propice* qui guide le navigateur sur un océan inconnu. » Il multipliait les images selon la coutume des écrivains de la Renaissance.

L'année suivante, il ajouta une préface à la nouvelle édition de Démosthène donnée par Hervagius, libraire de Bâle. Il payait encore un tribut de reconnaissance à l'infatigable Alde Manuce qui le premier avait imprimé le prince des orateurs grecs. Au reste, il ne croyait pas que l'étude de cet auteur convînt beaucoup aux écoliers : « Car il a, disait-il, plus d'art au fond qu'il n'en montre au premier aspect. La beauté sévère et vraiment divine de Démosthène ne peut plaire qu'à ceux qui sont exercés aux préceptes de la rhétorique et versés dans la connaissance de l'histoire. » Il permettait à l'enfant d'effleurer cet orateur, mais pour y revenir plus tard, quand sa vue serait plus capable de comprendre cette beauté attique, ce goût exquis, ces raisonnements enchaînés avec un art si parfait, enfin cette force merveilleuse et inimitable.

Il fit paraître, la même année, une nouvelle édition de Térence. Dans sa préface, il préfère ce comique à Plaute. « Il y a, dit-il, plus de goût exquis dans une seule comédie de Térence que dans toutes celles de Plaute réunies. » Suivant lui, nul écrivain n'était plus approprié au jeune âge. Ses comédies pouvaient servir aussi à former les mœurs et l'éloquence. Elles apprenaient à manier les passions mieux qu'aucun rhéteur. Elles étaient aussi de la plus grande utilité pour développer en nous la faculté de trouver les preuves en tout genre de discours. Comme la versification de Térence et des comiques en général est plus libre et s'écarte un peu des règles ordinaires, il crut devoir ajouter à son édition quelques remarques sur la métrique de la comédie. Relevant un assez grand

nombre de fautes qui avaient échappé jusque-là, il rétablit de son mieux la véritable leçon.

Ptolémée fut le dernier auteur profane dont il donna une édition. Elle parut chez Froben en 1533. La lettre dédicatoire portait le nom d'un certain Théobald Fettichius, personnage tout dévoué au progrès des études et qui avait en sa possession un grand nombre de manuscrits précieux. Érasme, toujours en quête de semblables trésors, en fut informé. Sur sa recommandation, Fettichius, qui ne le connaissait que par ses ouvrages, communiqua gratuitement à l'imprimeur un manuscrit de Ptolémée. Ce géographe éminent n'avait jamais été traduit convenablement en latin. Bilibald Pirckheimer avait commencé à le traduire avec assez de succès ; mais la mort l'avait empêché de terminer ce travail. Un grand nombre d'auteurs chez les Grecs et chez les Romains avaient écrit sur la géographie. Parmi eux, nul n'était plus abondant et plus exact que Strabon ; mais Ptolémée avait, le premier de tous, soumis cette science à une méthode régulière, imaginé la latitude avec la longitude et comparé la terre au ciel. Érasme recommandait aux maîtres d'exciter par tous les moyens la jeunesse à l'étude de la géographie. Grâce aux travaux de beaucoup de savants, elle ne demandait ni grand travail, ni grand temps. Ptolémée, plus que tous les autres, avait frayé la voie.

Bien avant la mort de Jean Froben, Érasme avait concouru à son édition des *Tusculanes* de Cicéron. Froben l'avait prié d'ajouter quelque chose de son fonds, afin de donner à cette publication un intérêt de nouveauté. Depuis plusieurs années, il avait cessé presque tout commerce avec les *muses plus douces* de la littérature profane. Il accueillit avec d'autant plus d'empressement la proposition de l'imprimeur, son ami. Laissant à ses secrétaires le soin de collationner les textes, il se réserva le rôle de juge et, après avoir lu attentivement le livre tout entier, il mit en ordre les vers cités en si grand nombre par Cicéron. Là où les textes n'é-



taient pas d'accord, il adopta la leçon la plus probable; dans les cas douteux, il conserva les deux leçons, une dans le texte et l'autre à la marge. Il rétablit quelques endroits sans s'appuyer sur les manuscrits; mais assez rarement, et là seulement où il ne pouvait y avoir aucune incertitude pour un homme instruit et exercé. Il ajouta même quelques mots. Il consacra deux ou trois jours à ce travail. Il y prit tant de goût, qu'il désirait, s'il le pouvait, revenir à ces anciens amis et vivre intimement avec eux pendant quelques mois.

Il sentait qu'il avait retiré un fruit merveilleux de cette lecture, non-seulement pour dérouiller son style, ce qui avait bien son prix; mais bien plus pour modérer et réprimer ses passions. « Que de fois, tout en lisant, dit-il, je songeais avec dégoût à ces hommes stupides qui ne trouvent de bien dans Cicéron que le clinquant des mots! Quelle lecture variée! Quelle force! Quelle abondance de préceptes aussi purs que salutaires! Quelle connaissance de l'histoire! Quelles hautes pensées sur la félicité véritable! Comme elles font voir qu'il mit en pratique ce qu'il enseignait! En exposant des vérités éloignées du sens commun et du langage populaire, que l'on désespérait même de faire passer dans la langue latine, quelle netteté! quelle aisance! quelle richesse! quel agrément! Socrate a fait descendre la philosophie sur la terre; Platon et Aristote ont cherché à l'introduire dans les cours des rois et dans les hautes assemblées. Cicéron semble l'avoir fait paraître sur le devant même de la scène pour la mettre à la portée de la foule... Je ne sais ce qui arrive aux autres: pour ce qui me regarde, la lecture de Cicéron produit sur moi un tel effet, surtout quand il parle de bien vivre, que je ne puis m'empêcher de croire qu'il y avait quelque chose de divin dans une âme d'où sont sorties de telles vérités. Et ce jugement personnel me sourit davantage encore, quand je songe en moi-même combien est immense et au-dessus de tout calcul la bonté de cette puissance éternelle que certains

hommes s'efforcent de rétrécir à l'excès, la jugeant sans doute à la mesure de leur cœur. »

« Il n'appartient peut-être pas au jugement humain de décider où se trouve maintenant l'âme de Cicéron; mais assurément, s'il fallait émettre son avis, je ne m'opposerais pas beaucoup au sentiment de ceux qui espèrent que Cicéron vit en paix dans le ciel... Il croyait sans aucun doute à l'existence d'un être très grand et très bon, à l'immortalité des âmes, aux peines et aux récompenses de la vie future, comme le montre la lettre à Octave, écrite, à ce qu'il paraît, au moment même où il était voué à la mort. Si un juif pouvait parvenir au salut avec une foi grossière et confuse en Dieu, un païen qui ne connaissait pas la loi de Moïse ne pouvait-il pas se sauver avec une notion de Dieu encore plus imparfaite, surtout quand sa vie avait été non-seulement honnête, mais sainte? Il y a des taches dans celle de Cicéron; mais Job et Melchisédech furent-ils exempts de toute faute durant tout le cours de leur vie? Il a peut-être sacrifié aux idoles; mais il suivait la coutume consacrée par les lois. Il aurait dû confondre la folie du peuple même au péril de sa vie; mais pouvait-on exiger cette force de Cicéron, lorsqu'on voit les apôtres eux-mêmes ne pas l'avoir avant la descente du Saint-Esprit? »

Toutefois Érasme laissait chacun libre à cet égard de penser comme il voulait. Dans une lettre, il parle avec la même admiration, avec le même respect religieux du livre des *Devoirs* et oppose cette belle morale à la vie de la plupart des chrétiens. Enfant, il préférait Sénèque à Cicéron. Il avait déjà atteint sa vingtième année qu'il ne pouvait en supporter la lecture pendant longtemps, tandis que tous les autres auteurs lui plaisaient. « Ai-je fait des progrès avec l'âge, disait-il? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que Cicéron me plaît dans la vieillesse plus que jamais, non-seulement par son style merveilleusement heureux, mais aussi par la sainteté de son docte génie. Il a certainement enflammé mon âme; il m'a

rendu meilleur. » Aussi engageait-il les jeunes gens à lire beaucoup ses livres, à les apprendre par cœur, au lieu de donner leur temps aux écrits de polémique et de controverse qui remplissaient le monde.

Dans son zèle pour l'avancement des études, il prêta son aide et son patronage à des publications peu éclatantes, mais d'une grande utilité. On comprend quelle difficulté présentait l'étude du grec, quand on n'avait qu'un lexique incomplet où manquaient un très grand nombre de mots, ainsi que leurs diverses significations. Alde le premier avait publié un lexique grec-latin, accompagné d'un *index* latin-grec. Cette première édition était naturellement fort imparfaite. Depuis, le lexique reçut bien des fois des additions; mais le progrès merveilleux des études grecques faisait désirer d'autant plus un bon dictionnaire. Érasme pensait avec raison qu'on devait de la reconnaissance à tous ceux qui avaient contribué pour leur part à augmenter ce trésor. Il souhaita longtemps que Budé, si riche en science, pût ou voulût consacrer une partie de son temps à cette œuvre et principalement au soin de noter les figures et les idiotismes des Grecs. En attendant, Froben donna une nouvelle édition du lexique. Érasme en fit la préface et ajouta quelques mots; mais la plus grande partie des additions nouvelles étaient dues à Jacques Ceratinus. Ce savant modeste, à la prière d'Érasme, recueillit dans les meilleurs écrivains un nombre immense de mots qui ne se trouvaient pas dans les éditions précédentes. On supprima dans la nouvelle l'*index* latin-grec, comme inutile et ne faisant que grossir le volume. Très incomplet, il ne pouvait servir qu'à ceux qui voulaient écrire en grec. Or, selon Érasme, il fallait demander aux bons auteurs une faculté que les dictionnaires ne donnaient pas. Les travaux supérieurs d'Henri Estienne et de Portus ont fait oublier celui de Ceratinus qui avait du mérite en son temps.

C'est aussi pour rendre service aux études, et répondre aux désirs de Colet, fondateur de l'école de Saint-Paul, qu'É-

rasme corrigea le petit livre de Lilius, principal directeur de cette école, sur la *Construction des huit parties du discours.* Il le modifia si profondément que Lilius ne voulait pas y reconnaître son ouvrage et que le correcteur *ne le pouvait pas non plus malgré sa bonne volonté.* Aussi le petit livre parut-il d'abord sans nom d'auteur ; mais plus tard on le mit sous le nom d'Érasme. C'était un traité de syntaxe latine où il avait cherché à être aussi bref et aussi clair que possible.

Érasme ne se contentait pas de servir la Renaissance par ses publications personnelles. Il ne cessait de provoquer et d'encourager celles d'autrui. On vient de voir à quel travail il invitait Budé. Lorsque ce savant se décida enfin à mettre au jour ses *Observations sur la langue grecque*, quoique brouillé avec lui, il reconnut le service éminent rendu aux amis des langues. Il pressa aussi l'anglais Linacer de livrer au public les fruits de ses veilles. Il lui offrit même son concours pour cette affaire, bien qu'il eût contre lui quelque sujet de rancune. Il vantait sans cesse le mérite de ce personnage afin d'exciter les autres à l'étude. Linacer avait traduit le traité de Galien sur *la Santé.* Cet ouvrage fut imprimé à Paris chez Badius. Érasme, qui l'attendait avec impatience, loua la fidélité, la clarté lumineuse, l'éclat de cette traduction latine. Il revint à la charge et exhorta le savant anglais à publier ses autres travaux. Linacer, qui avait débuté par *la Sphère de Proclus*, donna les livres de la *Thérapeutique* de Galien qui étaient auparavant dans le plus triste état. Il aborda ensuite les *Météores* d'Aristote qu'il corrigea et traduisit avec une patience infatigable. Érasme annonça cette œuvre avant qu'elle parût, et lui donna les plus grands éloges.

Il mit un zèle pieux à faire connaître les ouvrages de R. Agricola. Il en pressa la publication ; il se plaignait des retards de l'imprimeur Mathias Schurer. Il publia lui-même le discours prononcé à Milan par Agricola. Il engageait son compatriote et son parent Hermann Phrysius à donner une édition de sa *Rhétorique* et à rechercher avec soin tous les

écrits de cet homme divin qu'il croyait éminemment utiles au progrès des études.

Un savant distingué, Lazare Baïf, avait composé un petit livre excellent sur *les diverses espèces de Vêtements.* Ayant appris que la publication de ce livre éprouvait des retards, Érasme lui offrit de le faire imprimer à Bâle. Il citait plus tard ce travail comme un modèle et invitait les savants à composer des écrits semblables qui étaient d'une utilité universelle. Bientôt Baïf prépara un petit livre sur *les Vases de cuisine.* Il le fit passer à Érasme avec le petit livre sur *les Vêtements* corrigé et enrichi d'un appendice. Érasme le lut, ôta les fautes nombreuses du copiste et remit le manuscrit à Froben pour être imprimé.

Il ne refusa pas non plus son patronage au dialogue de George Agricola sur *la Métallurgie* et disposa l'imprimeur à le publier. Il agit de même pour le petit traité de Cœlius Calcagnino sur *le Libre arbitre.* Il montra plus de zèle encore pour hâter l'impression des ouvrages de Thomas Morus. Ce qu'il faisait pour un ami, il n'hésita pas à le faire pour un rival qui l'accusait de jalousie et de plagiat. A son instigation ou plutôt grâce à ses instances, Froben imprima les *Proverbes* de Polydore Virgilius en beaux caractères sur un papier magnifique. Il y ajouta l'ouvrage des *Inventeurs célèbres* du même auteur. Il est vrai qu'en cette circonstance l'amour des lettres ne paraît pas avoir été le seul mobile d'Érasme. Il voulait repousser tout soupçon de jalousie auprès de ses amis en Angleterre où Polydore remplissait la fonction de *collecteur pontifical.*

Zazius, professeur à l'université de Fribourg, avait écrit un petit livre sur l'*Origine du droit*, et l'avait soumis à Érasme pour savoir s'il devait le publier. Celui-ci, après l'avoir parcouru rapidement, engagea Froben à l'imprimer, assurant que Zazius méritait cet honneur ; il rendit le même service à Vivès qui avait préparé de savants commentaires sur la *Cité de Dieu,* de saint Augustin.

V

Érasme aida plus efficacement encore au progrès des lettres par la grande part qu'il eut dans la fondation du *Collége des trois langues.* Jérôme Buslidius, qui légua pour cet objet toute sa fortune se montant à plusieurs milliers de ducats, était son ami. Il est permis de croire que son influence ne fut pas étrangère aux dispositions du testateur. Ce qui est certain, c'est qu'il présida véritablement à l'institution de ce collége. Elle ne s'accomplit pas sans difficulté. Les adversaires des langues et des lettres firent tout au monde pour l'empêcher; mais les amis des bonnes études, ayant Érasme à leur tête, surmontèrent tous les obstacles (1). Non content d'avoir contribué plus que tout autre à la fondation de ce collége, il voulut travailler de toute manière à son succès. Il eut toujours la plus grande part dans le choix des professeurs. Il leur adressait souvent d'utiles conseils, leur recommandant un zèle infatigable, une modération prudente et habile, afin de ne pas donner prise aux accusations de leurs ennemis.

Lorsque Luther parut au milieu de l'Europe chrétienne et la divisa, Érasme, l'œil toujours ouvert sur le *Collége des trois langues*, avertit expressément les professeurs de rester étrangers à toutes ces controverses, pour ne pas compromettre la cause des bonnes études. Non content de veiller avec une vigilance paternelle sur leur conduite morale et sur leur enseignement, il s'occupa de faire augmenter leur salaire insuffisant. Il ne rougit pas de solliciter pour eux, non-seulement auprès des exécuteurs testamentaires, mais auprès d'autres personnages puissants, généreux et amis des lettres. Il provoquait leur munificence par tous les moyens et faisait briller à leurs yeux le mérite de l'œuvre et aussi la gloire qui

(1) *V.* la note D, à la fin du volume.

s'attacherait à leur nom. Jusqu'à la fin de sa vie, il persévéra dans cette sollicitude pour un établissement si utile. Il ne contribua pas moins au succès du collége par le relief que lui donna son brillant patronage, par la popularité que lui valurent ses éloges. Sa voix était entendue de toute l'Europe. Quand le *Collége des trois langues* fut créé, son influence et sa gloire étaient à lenr comble.

Nous avons dit plus haut que ce collége fit naître l'idée de fondations semblables. A Tournai, on commença de professer publiquement les langues, et Jacques Ceratinus y enseigna le grec pendant quelque temps; mais il en fut chassé par la peste et la guerre. Les franciscains se joignirent à l'Université de Louvain pour faire abandonner l'entreprise commencée.

En Angleterre, dès 1519, l'évêque de Winchester fonda un collége magnifique (1) à ses frais et le consacra principalement à l'étude des trois langues, des belles-lettres et des anciens auteurs. Érasme célébra, non sans emphase, cette sage libéralité. « Voilà, disait-il, comment on est l'appui de l'Église; voilà comment on se montre véritablement évêque... Divers monuments ont illustré divers pays; Rhodes avait son colosse; la Carie, le tombeau de Mausole; Memphis, ses pyramides; Cnide, la statue de Vénus; Thèbes, celle de Memnon, qui rendait des sons magiques. Mon esprit présage que ce collége, comme un temple sacré dédié au culte des bonnes lettres, sera un jour aux yeux de tout l'univers un des principaux ornements de l'Angleterre, et le désir de voir cette bibliothèque des trois langues, comprenant tous les bons auteurs, attirera plus d'étrangers à Oxford que n'en appelèrent jadis à Rome tant de merveilles réunies. » Il félicita Claymond, théologien distingué qui avait été mis à la tête du collége nouveau. Après avoir loué chez lui une vertu éprouvée, l'alliance des bonnes lettres et des bonnes mœurs,

(1) Le collége de *Corpus Christi.*

la gravité modeste, la modération éclairée, plus capables de servir la cause des belles études que les déclamations violentes, il ajoutait : « Celui-là fait plus qui rend les lettres aimables que celui qui se dispute sans cesse avec d'opiniâtres détracteurs. » C'est ainsi qu'il croyait avoir agi lui-même dans les Pays-Bas.

En France, la fondation du Collége royal, qui ne fut accomplie qu'en 1530, était arrêtée dans l'esprit du roi dès 1518 et même avant (1). Les guerres qui se succédèrent presque sans interruption et les malheurs qui frappèrent le royaume retardèrent l'exécution d'un projet dont la première idée précéda même l'ouverture du testament de Buslidius. Lorsqu'enfin le Collége de France fut fondé, Budé eut la haute main dans cette œuvre et surtout dans le choix des professeurs. Mais le nouvel enseignement ayant excité l'opposition et les murmures des ennemis des lettres, Érasme écrivit aux maîtres distingués qui avaient repoussé les premiers assauts pour les féliciter de leur succès, leur donner de sages avis et les consoler de préventions injustes. « Pour les vaincre plus facilement, ils devaient, disaient-il, s'efforcer de gagner tout le monde par la politesse, la civilité, les bons offices. » Il rappelait ce qui s'était passé lors de la fondation du Collége de Louvain. « Pour moi, disait-il, j'ai toujours regardé comme d'un heureux présage cette conjuration si violente et si acharnée contre les langues et les lettres renaissantes. C'est de tels commencements que sont toujours sorties les choses vraiment grandes et destinées à un long empire. » Tous les pays de l'Europe ne virent pas s'élever dans leur sein des établissements aussi célèbres; mais les langues furent enseignées presque partout avec plus ou moins de succès.

(1) V. 1er vol., p. 166 et suiv.

VI

On vient de voir quelle circonspection prudente Érasme recommandait aux professeurs des nouvelles sciences. Ce n'est pas qu'il s'abstînt lui-même de toute polémique. Il évitait cependant les luttes personnelles autant que le lui permettait sa nature irritable à l'excès. Toutes les fois que les accusations de ses adversaires lui laissaient son sang-froid, il préférait cacher la portée de sa polémique sous le voile de la modération ou déguiser les traits les plus piquants de la satire sous un air d'enjouement qui en rendait l'effet plus redoutable et plus sûr.

Ici nous avons particulièrement en vue l'*Eloge de la Folie*(1) qui, en peu d'années, fut imprimé plus de dix fois. C'était un livre singulier, une satire comique, spirituelle, ingénieuse, des travers de l'humanité, de ses ridicules et de ses vices : satire d'autant plus piquante qu'elle était plus dissimulée; car la Folie célèbre par ses louanges tous ces traits de démence qui remplissent la vie humaine. Sous une forme légère et une apparente bonhomie, on voit jaillir une moquerie qui n'épargne rien, ni rois, ni savants, ni théologiens, ni hommes du monde, ni hommes d'église, ni prêtres, ni cardinaux, ni pontifes : véritable pamphlet d'une nature originale et badine, où tout se mêle et se confond, le sophisme à côté des spéculations les plus hautes, l'épigramme mordante, les discussions philologiques, les jeux de mots plaisants, où l'on effleure toutes les grandes questions de la théologie et de la morale, sans approfondir aucun sujet. Ce sont de vives saillies, des insinuations audacieuses qui révèlent à tout moment l'esprit satirique et novateur, qui attaquent le présent en vue d'un avenir mal défini que l'on pressent, que l'on appelle de ses vœux, sans oser l'envisager en face.

(1) *V.* 1er vol., p. 100.

Dans ce petit livre, on retrouvait l'ironie socratique des dialogues de Platon, la verve comique et licencieuse d'Aristophane, la légèreté satirique de Lucien. Érasme du reste ne le présentait pas comme un ouvrage sérieux, pour ne pas exciter les défiances ombrageuses de ceux qu'il attaquait. Qui pouvait blâmer la Folie dans les écarts les moins supportables de son langage? D'ailleurs tout le monde avait sa part dans cette revue générale des vices et des ridicules. Nul n'avait le droit de se mettre en colère. Écrit en peu de jours, ce petit livre fut dédié à Thomas Morus dont l'esprit était fort enjoué. Il y avait d'aillenrs une analogie apparente entre le nom de Morus et le mot grec qui désignait la folie (1), « quoi qu'il n'y eût pas, dit Érasme, de naturel plus éloigné de cette maladie. »

Un très grand nombre de passages étaient obscurs, non-seulement à cause du mélange du grec et du latin, mais surtout à cause des allusions nombreuses et dissimulées, des plaisanteries fines qui demandaient, pour être comprises, un esprit pénétrant. Un médecin lettré, savant en grec et en hébreu, Gérard Lystrius, qui avait vécu quelque temps avec Érasme dans une intimité domestique, y ajouta des notes et des commentaires. Il dédia son travail à son ancien maître Paludanus. Le peintre Holbein, de son côté, orna ce petit livre de peintures grotesques, parlant aux yeux. Il fut traduit en français par un noble personnage de Flandre, Georges de Halluin, et mis ainsi à la portée de ceux qui n'en comprenaient pas la savante latinité.

Érasme, dans sa préface, répondait d'avance à certaines critiques qui pouvaient être dirigées contre cette *petite déclamation* : c'est ainsi qu'il l'appelait. « L'ouvrage, disait-il, paraîtra peut-être bien léger et bien frivole pour un théologien : chaque genre de vie a ses jeux; pourquoi l'étude n'aurait-elle pas les siens? Souvent un sujet, traité plaisamment, est plus

(1) Μωρία.

utile qu'une lourde et pédantesque dissertation. Nous avons loué la Folie, mais non pas tout à fait en fou. On m'accusera d'être mordant, mais la satire mordante est permise contre la vie commune des hommes, pourvu qu'elle n'ait rien de furieux... exempte d'attaques contre les personnes, elle devient une leçon morale. Elle s'en prend aux vices et non aux hommes... Nous avons cherché à rire plutôt qu'à mordre. A l'encontre de Juvénal, nous avons poursuivi les ridicules plus que les infamies. » Il invoquait l'exemple d'Homère, de Virgile, d'Ovide, de Lucien, de Plutarque et de saint Jérôme qui était allé bien plus loin que lui, sans même s'abstenir quelquefois de nommer.

Dans cette satire générale de la vie humaine, la Scholastique devait avoir sa bonne part. Mais, à vrai dire, l'*Éloge de la Folie* n'avait point pour objet particulier de venger les lettres des attaques et du mépris d'une barbarie ignorante. Il n'en était pas de même du livre des *Antibarbares* dont le titre indique suffisamment le sujet. La première ébauche de cet ouvrage remontait à la jeunesse d'Érasme. Dès son enfance, il avait ressenti, comme par une sorte d'instinct naturel, un vif attrait pour les belles-lettres, alors généralement oubliées et méprisées. Il avait de la haine pour leurs ennemis, du respect et de l'admiration pour ceux qui les aimaient et les cultivaient avec quelque succès. Il ne condamnait pas les autres études; mais il pensait que la science, sans le secours des lettres, était froide, imparfaite, aveugle. Certains hommes avaient cependant voulu flétrir ce goût sous le nom de *manie poétique*. Ainsi contrarié dans *ses amours* pendant son enfance, il avait résolu de s'en venger avec la plume, mais sans nommer personne. Il n'avait pas encore vingt ans, quand il avait commencé cet ouvrage. Plusieurs années après, il trouva bon de le retoucher et de le mettre en dialogue pour en rendre la lecture plus agréable.

Il avait partagé tout l'ouvrage en quatre livres. Le premier réfutait ce que certains hommes superstitieux ou hypocrites

avaient coutume d'objecter contre les lettres. Le second, par la bouche d'un personnage supposé, comme le Glaucon de Platon, censurait l'éloquence de toutes ses forces et déployait contre la rhétorique toutes les armes empruntées à l'arsenal même de la rhétorique. Aussi dans un entretien intime Jean Colet, après avoir lu ce livre, disait à Érasme : « Votre livre m'a pleinement convaincu qu'il faut négliger l'éloquence. » Comme l'auteur l'engageait à suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il eût entendu la défense de la rhétorique, Colet lui refusa le pouvoir de détruire ce qu'il avait dit contre elle. Le troisième livre renversait les arguments du second; mais à cette époque, Érasme ne l'avait pas encore achevé. Le quatrième plaidait séparément la cause de la poésie qu'il avait tendrement aimée dans son enfance. Il n'avait pas encore ordonné ce livre; il avait seulement rassemblé d'immenses matériaux.

A Bologne, il enrichit le premier livre, se préparant à le publier ; il corrigea le second. Au moment de quitter l'Italie, il les déposa chez R. Pace, à Ferrare. L'un et l'autre furent perdus par la faute de ceux dont cet homme trop confiant avait mesuré la bonne foi sur son propre caractère. La perte du premier livre, qui sentait trop l'enfance, fut peu sensible à Érasme. Il y avait entassé ce qu'il y avait de plus grossier ; il eût mieux aimé conserver les autres. « Mais il en fut autrement, dit-il, par la perfidie de ces frelons qui, incapables de rien produire de remarquable, cherchent à mettre la main sur les travaux d'autrui. »

De retour à Louvain, il trouva le premier livre, tel qu'il l'avait écrit autrefois, répandu de tous côtés ; et même certains amis, *plus zélés que prudents*, avaient voulu le faire imprimer. Pour empêcher une telle publication, il revit et livra à l'impression un écrit qu'il eût mieux aimé supprimer tout à fait, surtout depuis qu'avait paru l'ingénieux ouvrage d'Hermann Buschius, intitulé *Rempart* ou *Défense des belles lettres*. Érasme dédia le sien à Jean Sapidus, principal du

collége de Schlestadt, ami des bonnes études et des bonnes mœurs (1).

Ce dialogue commence par des plaintes sur la décadence déplorable des lettres dans les écrivains modernes, comparés aux anciens. L'un attribue ce dépérissement à l'influence des astres ; un autre, à la religion chrétienne ; un troisième accuse la vieillesse de la nature. Alors un des interlocuteurs, Battus, cet ami et ce bienfaiteur d'Érasme, signale les vraies causes du mal. C'est d'abord l'incapacité des maîtres, *véritables roussins* d'Arcadie, ignorants et présomptueux, que l'on devrait chasser de toute ville ou jeter dans la mer, après les avoir cousus dans des sacs pleins *de puces et de punaises*. La mauvaise éducation gâte les naturels les plus heureux. En second lieu, c'est le peu de protection que les princes accordent aux lettres et à ceux qui les cultivent. C'est enfin l'ignorance tyrannique des moines qui regardent comme une hérésie de savoir le grec et de parler la vraie langue de Cicéron, qui détournent la jeunesse de la lecture des poètes comme d'une impiété. On dit que la lecture des païens est dangereuse pour les mœurs des jeunes gens, que les maisons où ils sont expliqués sont des lieux de débauche et non des écoles.

Érasme, par l'organe de Battus, établit que le plus souvent on ne hait les lettres que parce qu'on ne les connaît pas ; c'est faire preuve d'envie et non de religion que de haïr ce qu'on ignore ; on a tort de condamner une chose par la raison seule qu'elle est une invention des païens ; il y a des objets qu'on peut se faire gloire de mépriser et d'autres que l'on ne saurait dédaigner sans honte ; les sciences ont été perfectionnées par les païens, selon les conseils de la divine Providence, pour servir à notre usage, et non pour être l'objet de notre mépris. Les hommes sont rendus insolents par l'ignorance plus que par l'instruction ; l'ignorance est la mère de l'orgueil et la science au contraire la mère de la modestie.

(1) Ce livre parut en 1520. *V.* 1er vol., p. 317.

Il montre en quel sens il faut entendre la parole de Saint-Paul, *la science enfle*. Non content de réfuter les barbares par la raison, il les combat par d'imposantes autorités. Il cite l'exemple des pères les plus célèbres de l'Eglise, qui ont recommandé la science et en ont fait un excellent usage. Il nomme particulièrement saint Augustin et saint Jérôme. Il remonte même jusqu'à Moïse et Daniel, savants, l'un dans la science des Egyptiens et l'autre dans celle des Chaldéens. Il fait voir que la religion condamne, non pas l'usage, mais l'abus de la science profane.

Dans aucun de ses ouvrages, Érasme ne se montre plus agressif et plus acerbe contre l'ignorance, l'hypocrisie et la corruption des moines et des prêtres de son temps. On ne trouve point ici la fine ironie qui règne dans l'*Éloge de la Folie*. C'est un plaidoyer véhément, impétueux, où éclate l'invective souvent grossière, où l'on reconnaît le feu de la jeunesse, mais aussi une effervescence immodérée et verbeuse. Il ne veut pas souffrir que l'on dispose à son gré du ciel et de l'enfer. Il vante les vertus des païens et va jusqu'à dire que si certains païens ne sont pas sauvés, aucun homme ne l'est.

Il n'a publié que ce premier livre. Il avait promis de donner le second, s'il parvenait à le retrouver, et de refaire à fond les autres. Il invitait ceux qui seraient contents de ce qu'il publiait à joindre leurs efforts pour découvrir le reste. On le voit souvent dans ses lettres redemander son manuscrit à R. Pace. Plus tard, il fit faire des recherches à Ferrare et dans d'autres villes de l'Italie. Quelques passages obscurs de sa correspondance semblent trahir la crainte que certains de ses manuscrits ne fussent publiés indiscrètement. Avait-il en vue les livres confiés à R. Pace ? On est réduit sur ce point à des conjectures. Vers la fin de sa vie, il recommandait encore au Portugais Damien de Goës, voyageant en Italie, de rechercher certains manuscrits et de les détruire.

Dans le livre dont nous venons de parler, la lutte des let-

trés contre les adversaires des lettres est le sujet même de l'ouvrage. Cette lutte se retrouve dans la plupart des autres sous forme épisodique et par digression. Elle se montre surtout dans la correspondance d'Érasme. Enfant, il rompait des lances en faveur de Laurent Valla qui avait démasqué l'ignorance des barbares. Jeune homme, il adressait une exhortation véhémente à un poète du temps, l'engageant à redoubler d'efforts pour égaler les Italiens et dompter les monstres qui tenaient les lettres comme assiégées. Ailleurs il raillait avec une impitoyable ironie le langage barbare des auteurs scholastiques, tandis qu'il parlait d'Homère avec le plus vif enthousiasme. « C'est, disait-il, l'unique consolation de mes ennuis. Je suis épris d'un tel amour pour ce poète que, lorsque je ne puis le comprendre, sa vue seule me ranime et me nourrit. » Homme mûr, il écrivait à Rome en faveur de Reuchlin persécuté. Il félicitait Budé, qui avait entrepris d'affranchir les *bonnes* lettres de la *tyrannie d'hommes dont la science n'était qu'ignorance*, et de rendre à la Gaule la gloire littéraire d'autrefois. Mais pourquoi nous étendre sur ce sujet ? Toute sa correspondance respire l'amour des lettres et la haine de la barbarie. Elle concourt dans une large mesure à son œuvre régénératrice.

VII

Tels furent ses efforts pour propager et vulgariser la Renaissance. Il nous reste à dire quel en fut le succès. B. Rhenanus, son ami, il est vrai, mais froidement sincère, écrivant à l'empereur Charles V une lettre dont tous les termes devaient être pesés, s'exprime ainsi : « En Allemagne et en France, les lettres étaient étrangement délaissées. A peine une ou deux personnes savaient le latin, nul ne savait le grec ; et voilà que tout à coup, dès que les *Chiliades* des

Adages et les livres de l'une et l'autre *Abondance* eurent été publiés, comme si le soleil était apparu au milieu des nuages, la science des langues commença de prendre son essor. On voyait paraître successivement une foule de petits livres propres à la développer, la *Grammaire* de Gaza traduite en latin, les monuments d'un grand nombre d'auteurs grecs également traduits et publiés dans les deux langues, très commodes pour ceux qui voulaient apprendre le grec sans maître; car c'est par ce moyen, dit-on, qu'Hermolaüs lui-même, cette gloire immortelle de Venise, fit des progrès jadis, conférant en son particulier les versions de Gaza avec les originaux; et déjà les hommes les meilleurs dans ces pays favorisaient la cause des lettres.

« Mais ce qui apporta le plus grand secours, ce fut le *Collége des trois langues*, institué à Louvain par le conseil d'Érasme... De ce collége, ainsi que du *cheval de Troie*, sont sortis jusqu'à ce jour une foule innombrable d'hommes instruits dans la connaissance des langues; et, s'il plaît au Ciel, il en sortira d'autres encore... Cet établissement attira aussi l'attention du roi François Ier. Il résolut de fonder à Paris un collége semblable et invita par lettres Érasme à venir en France, voulant que tout fût disposé d'après ses conseils. Déjà celui-ci avait reçu une patente royale pour la sécurité de son voyage; mais survinrent des circonstances qui empêchèrent son départ. Toutefois, là aussi furent institués des professeurs. Il est donc reconnu que les progrès des lettres dans nos contrées sont dus principalement à Érasme. Que ne fit-il pas, en effet, pour favoriser l'avancement des études? Avec quelle candeur il communiqua tout, voulut être compris de tout le monde, tandis que bien des savants rendent beaucoup plus obscures des choses obscures par elles-mêmes, en les expliquant!

« Sur le point de publier le livre des *Adages*, il fut forcé d'entendre ce reproche de la bouche de certains lettrés : « Érasme, vous divulguez nos mystères. » Mais lui désirait

ouvrir à tout le monde les trésors de la science, afin que tous pussent y puiser une instruction parfaite. Il n'avait pas une telle candeur, celui qui, un jour à Venise, voyant Alde Manuce se préparer à publier les Commentaires grecs sur Euripide et Sophocle, lui dit : « Gardez-vous d'en rien faire, de peur que les Barbares, aidés par ce secours, ne restent chez eux, et que moins d'étrangers ne viennent en Italie. » Il n'y eut pas de travail si humble auquel ce grand homme ne s'abaissa, dans l'intérêt des gens d'étude. Il daigna même corriger et interpréter la pièce de vers qui porte le nom de Caton, ne voulant refuser ses services ni dans les grandes choses ni dans les petites. Il est vrai qu'on pourrait difficilement nommer un homme qui ait plus servi la cause commune des études. »

Ainsi parle Rhenanus. Érasme a décrit lui-même avec un légitime sentiment de satisfaction ce mouvement prodigieux de la Renaissance, qui était dû principalement à ses efforts. « Je ne suis pas bien avide de vivre, écrivait-il à Fabricius Capiton; j'ai presque assez vécu pour mon cœur, car je suis déjà entré dans ma cinquante-et-unième année; et d'ailleurs, dans cette vie, je ne vois rien de magnifique ou de doux pour une âme pénétrée de la foi chrétienne; mais, en ce moment, je rajeunirais presque volontiers pendant quelque temps, uniquement pour voir bientôt se lever l'aurore d'un âge d'or... Les lettres rendues à leur pureté native, les plus belles sciences vont revivre ou briller d'un nouvel éclat. De tous côtés elles trouvent de puissants protecteurs : à Rome, Léon X; en Espagne, le cardinal de Tolède; en Angleterre, Henri VIII, lettré lui-même; dans les Pays-Bas, le roi Charles, jeune prince d'une nature supérieure; en France, François I[er], qui appelle de tous côtés auprès de lui les hommes éminents dans les lettres et dans la science; en Allemagne, beaucoup de princes et d'évêques distingués. Grâce à leur bienfaisante influence, de toutes parts, comme à un signal donné, on voit s'éveiller et surgir de beaux génies, qui sem-

blent travailler de concert à la restauration des belles lettres. Ils se sont partagé le travail en quelque sorte, et l'œuvre marche heureusement. Les lettres, pendant si longtemps presque anéanties, sont cultivées jusqu'en Écosse, jusque dans le Danemark et l'Irlande. Nicolas Léonicus, à Rome ; Ambroise Léon de Nole, à Venise ; Guillaume Copus et Jean Ruel (1), en France ; Thomas Linacer, en Angleterre, ressuscitent la médecine ; G. Budé, à Paris ; Zazius, en Allemagne, restaurent le droit romain ; Henri Glareanus, à Bâle, les mathématiques. »

Les hommes supérieurs qui forment la tête de l'humanité ont leurs moments d'ivresse, de naïf enthousiasme, de folles espérances. Ils se prennent à rêver un progrès impossible, ce merveilleux âge d'or célébré par l'imagination des poètes. Ces moments durent peu, mais ils se renouvellent souvent ; et quand les événements viennent démentir ces espérances exagérées et rappeler à l'homme que dans la voie du progrès, au lieu de voler comme l'aigle, il se traîne comme la tortue, la déception est amère. L'antiquité retrouvée, un monde nouveau découvert, la paix rendue à l'Europe chrétienne par un grand pontife, un mouvement intellectuel embrassant tous les pays et toutes les branches du savoir humain, toutes ces merveilles étaient bien propres à faire naître, au commencement du XVIe siècle, ces espérances sans mesure, ces rêves de perfection sociale, de paix, de félicité universelle, que nos pères connurent aussi dans un moment solennel. Érasme éprouva cet enivrement d'autant plus qu'il s'y joignait l'ivresse de sa gloire personnelle, qui déjà remplissait le monde.

Chose remarquable, ce mouvement de renaissance à l'occident et au nord de l'Europe commença en Angleterre. Nous ne rechercherons pas ici les causes de ce fait, qui nous paraissent complexes. On pourrait peut-être les trouver dans

(1) De Soissons, un des fondateurs de la botanique.

l'impulsion imprimée aux esprits par Wiclef, dans les terribles orages de la guerre des *deux Roses*, suivis d'une grande fatigue et d'un grand calme, dans l'activité intellectuelle que les parlements et les lidertés anglaises éveillaient sans cesse ; enfin, dans l'humeur voyageuse des Anglais. Nous ferons seulement observer que les rapports entre l'Angleterre et l'Italie étaient dès-lors assez fréquents. Le premier médecin d'Henri VII était de Gênes. Au commencement du règne d'Henri VIII, un italien, Ammonio de Lucques, allait à la plus haute fortune, quand la mort l'arrêta. La correspondance d'Érasme nous montre plusieurs anglais voyageant en Italie. Grocin et Linacer y avaient entendu des maîtres célèbres et y avaient appris le grec. Lorsqu'Érasme se rendit pour la première fois en Angleterre, il trouva dans ce pays plusieurs savants d'un mérite supérieur. « Il y a là, écrivait-il, une science non pas rebattue et commune, mais profonde, accomplie, vraiment antique, en littérature grecque et latine... Il est merveilleux comme partout ici les lettres anciennes renaissent et croissent comme une moisson épaisse (1). »

Tout en faisant la part de l'enthousiasme reconnaissant qu'un bon accueil devait inspirer à une nature sensible et vive, il faut reconnaître que les lettres étaient déjà relativement assez florissantes en Angleterre. Il n'est donc pas étonnant que le mouvement de la Renaissance s'y soit développé plus promptement qu'en d'autres pays. Bientôt on y étudia le grec avec ardeur sous l'impulsion d'Érasme. Il enseigna lui-même à Cambridge, pendant un grand nombre de mois, et expliqua les grammaires de Chrysoloras et de Théodore devant un auditoire peu nombreux, car c'est là que la Renaissance en Angleterre trouva d'abord le plus de résistance. Dès lors ce fut la mode de mêler dans ses lettres le grec au latin, à l'exemple des anciens. On alla plus loin, on composa de petites pièces de vers grecs qui remplissaient Érasme d'un

(1) V. 1er vol., p. 46.

joyeux étonnement. Les théologiens eux-mêmes, subissant son influence, se mirent à étudier cette langue. Des hommes graves par l'âge et la dignité ne rougirent pas de se faire écoliers. Le vertueux et savant évêque de Rochester, Jean Fisher, qui devait être un jour envoyé à l'échafaud par son royal élève et mourir pour ne pas manquer à sa conscience, voulut apprendre le grec, malgré son âge assez avancé. Il croyait que cette connaissance était nécessaire à celui qui voulait pénétrer à fond les lettres sacrées. Érasme passa quelques jours auprès de lui pour l'initier aux secrets de cette langue. Il fut chargé par le prélat d'obtenir que G. Latimer, un des plus savants hommes de l'Angleterre, consentît à lui donner un mois pour l'aider dans cette étude; mais Latimer, n'attendant pas un grand profit d'un temps si court, déclina cette mission. Le doyen de Saint-Paul, Jean Colet, eut aussi la pensée d'apprendre le grec dans sa vieillesse, comme Caton. Il en exprima l'intention formelle dans ses lettres et se mit à l'œuvre avec énergie; mais sa mort, qui survint peu après, l'arrêta dans l'exécution de ce dessein.

Dès 1515, la réforme des études était complète à Cambridge, grâce à l'influence d'Érasme et à l'orthodoxie éclairée, quoique rigide, de Fisher, chancelier perpétuel de cette université. De l'aveu et sous les auspices de l'archevêque de Cantorbéry, dont il était suffragant, Fisher y avait établi à grands frais trois colléges où, par l'étude des véritables sciences et par de sages exercices de discussion modérée, se formaient de graves et éloquents prédicateurs de la parole de Dieu. Trente ans auparavant, on y enseignait seulement Alexandre de Villedieu, la *Petite Logique*, les *Dictées* d'Aristote et la théologie de Scot. Avec le temps on y ajouta les *bonnes lettres*, comme disait Érasme, les mathématiques, Aristote renouvelé, les lettres grecques, des auteurs sans nombre dont les noms étaient autrefois inconnus, même aux plus savants. Ces progrès rendirent cette université florissante

et capable de lutter avec les premières écoles de l'époque. « Elle possède, disait Érasme, des théologiens tels, qu'auprès d'eux leurs devanciers ne semblent que des ombres de théologiens. »

Le collége pour l'enseignement des trois langues, fondé à Oxford par l'évêque de Winchester, consomma et consolida la Renaissance en Angleterre. Au commencement, il y eut quelque résistance par le fait de certains moines; mais elle fut promptement vaincue par l'autorité du roi et du cardinal, qui ne voulaient pas priver d'un si grand bien une école si célèbre et si ancienne. Henri VIII, Wolsey, le cardinal Campége, tous donnaient la main au progrès des études, protégeaient les lettrés et imposaient silence à leurs détracteurs. « La cour, disait Érasme, compte plus d'hommes éminents par la science qu'aucune université. » Il félicitait Wolsey de ses efforts pour la restauration des études libérales, des salaires magnifiques assignés aux professeurs, des bibliothèques formées de toute sorte de bons auteurs, de ces trois langues enseignées à Oxford, et sans lesquelles toute science était imparfaite : exemple magnifique qui devait réveiller enfin l'indolence des autres princes.

Les femmes elles-mêmes ne restaient pas étrangères à cette renaissance. Marie, la fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, écrivait des lettres dont Érasme vantait la bonne latinité. La famille de Morus était vouée tout entière au culte de la science. Il instruisit lui-même dans les lettres et dans tous les arts sa première femme qui était fort jeune quand il l'épousa. Il fit de même pour la seconde, bonne et vigilante mère de famille, qui n'était ni jeune ni belle. Ses filles, Marguerite, Aloïse et Cécile, formées à l'étude et au travail, lisaient Tite-Live ainsi que les ouvrages d'Érasme. Elles écrivaient en latin avec élégance et correction. Morus, comme plus tard Fénelon, avec lequel il eut plus d'un point de ressemblance, pensait qu'une instruction solide était pour une femme la meilleure sauvegarde de la vertu. L'aînée, la belle

Marguerite Roper (1), l'honneur de l'Angleterre, illustrée par son dévouement filial, dont l'âme était encore plus belle que le visage, recevait des lettres d'Érasme et lui répondait avec une délicatesse et une grâce charmante, l'appelant son maître. Elle aussi éprouva plus tard que si les lettres sont l'ornement de la prospérité, elles sont la consolation de l'infortune, suivant la parole de Cicéron. Le grand peintre Holbein a peint cette admirable famille. Érasme en a fait lui-même une peinture ravissante dans une lettre à Ulric de Hutten : famille à la fois patriarcale et cultivée, véritable sanctuaire de toutes les vertus domestiques, elle nous offre, dès le commencement du XVIᵉ siècle, le type de la famille anglaise, telle qu'on la retrouve aujourd'hui dans sa plus pure et sa plus noble expression.

Après l'Angleterre, l'Allemagne fut le pays où l'œuvre de la Renaissance s'accomplit avec le plus de rapidité. Elle trouva de la résistance en quelques endroits, à Cologne principalement; mais elle en triompha avec une impétuosité que l'on ne devait pas attendre de la lenteur allemande. Quand Érasme se rendit à Bâle pour diriger l'impression de ses ouvrages, la haute Allemagne l'accueillit avec un empressement enthousiaste qui le charma. Les hommes les plus distingués aspirèrent à devenir ses amis, lui rendirent visite, ou ambitionnèrent l'insigne honneur de le recevoir chez eux. Aucun cependant n'égala l'admiration hyperbolique du jurisconsulte Zazius, l'ornement de l'Université de Fribourg. Érasme ne put jamais obtenir de lui des épithètes modérées. Zazius l'appelait *trois fois très grand*, un demi-dieu, l'égal des Platon, des Cicéron, des Quintilien. Les lettres qu'il écrivait au jurisconsulte faisaient le tour de l'Université, les étudiants se les arrachaient. On admirait ces flots d'une éloquence si pure ; on adorait le génie divin descendu du ciel, les délices du monde lettré, le Socrate de l'Allemagne (2). Un billet d'É-

(1) *V.* 1er vol., p. 570 et 571.
(2) *V.* 1er vol., p. 127 et suiv.

rasme suffisait pour donner une haute valeur à celui qui le recevait.

Un autre lettré, conseiller de l'empereur, zélé défenseur de Reuchlin, Bilibald Pirckheimer, rechercha son amitié qu'il cultiva jusqu'à sa mort. Ce personnage avait deux sœurs, toutes deux religieuses, qui écrivaient des lettres en bon latin. Plus instruites que beaucoup d'hommes qui se donnaient pour des demi-savants, elles lisaient assidûment les livres d'Érasme. Œcolampade et Zwingle, ces deux chefs futurs de la Réforme en Suisse, unissaient leurs voix à ce concert universel d'éloges. Les poètes latins du temps chantaient à l'envi sa naissance et célébraient son génie. Le jeune Mélanchthon faisait mieux encore : il louait dans des vers grecs celui qu'il appelait son maître et dont il fut l'ami jusqu'au dernier jour. Jean d'Eck, cet ardent champion du catholicisme contre la Réforme, ce théologien guerrier, comme l'appelait Érasme, admirait ses dons éminents, ainsi que Luther lui-même. Dès l'enfance, il avait été formé par la lecture des premiers *Adages*. Plus tard, quand les dissentiments éclatèrent, il avouait encore qu'il avait beaucoup profité à ses ouvrages. Même alors, il reconnaissait que toute l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, le pape lui-même, rivalisaient de louanges et accueillaient ses écrits avec enthousiasme, que presque tous les hommes instruits étaient *érasmiens*, excepté un petit nombre de *moines et de théologastres*. Les princes laïques et ecclésiastiques rendaient hommage à son mérite incomparable, comme les savants. Le prince Ernest de Bavière, ami sincère des lettres, voulant donner du lustre à l'Université d'Ingolstadt, qu'il avait fondée, s'informait avec soin comment il pourrait y attirer Érasme.

Un enthousiasme si vif, si général, embarrassait un peu sa modestie ; il se croyait indigne de tant d'honneur ; « et pourtant, disait-il, je me réjouis de voir les bonnes lettres renaissant de tous côtés ; et j'espère que bientôt Érasme passera pour un homme illettré et muet. » Il écrivait un peu plus

tard au cardinal Wolsey : « L'Allemagne possède quelques jeunes gens qui donnent de grandes espérances de savoir et d'éloquence; et je présage que, grâce à eux, ce pays pourra se vanter d'une gloire qui fait maintenant le légitime orgueil de l'Angleterre. Je n'en connais aucun de visage, excepté Eobanus, Hutten et Rhenanus. Ils luttent avec toute espèce d'armes contre les ennemis déclarés des langues et des bonnes lettres qui ont la faveur de tous les gens de bien... Pour moi, applaudissant à la félicité publique, je me réjouis de voir mon nom obscurci par l'éclat des talents qui s'élèvent partout... Il me suffit d'avoir l'honneur, si toutefois je le mérite, de passer pour un de ceux qui se sont efforcés de bannir de ces contrées la barbarie si grossière et la honteuse ignorance que nous reprochaient les Italiens. Avec quel bonheur l'ai-je fait, je l'ignore; du moins je l'ai tenté, non sans m'exposer à la haine qui d'ordinaire accompagne les nobles efforts, comme l'ombre accompagne la lumière (1). Toutefois la plupart s'adoucissent. Il n'y a maintenant de rebelles que certains hommes en petit nombre, trop âgés pour espérer, trop stupides pour pouvoir, trop arrogants pour vouloir apprendre une science meilleure. »

Il se félicitait des progrès obtenus; il en espérait de plus grands, si, à l'exemple des ducs de Saxe et de l'archevêque de Mayence, les princes et les grands commençaient enfin à rendre hommage aux talents. « Quant à moi, disait-il, au milieu des mouvements tumultueux que font naître tous les jours les *sycophantes* conjurés contre les meilleures études, je me tiens en équilibre avec le lest de la raison et de la philosophie; et je lutte contre la tempête avec art autant qu'il m'est permis. » Il ajoutait : « Pour la perte des lettres, il n'est pas besoin des Turcs. Certains moines et certains théologiens trament leur ruine par tous les moyens. En effet, quelle portion des études nous est laissée par celui qui ne veut d'autre

(1) *V.* 1er vol., p. 244.

science qu'une théologie sophistique et une connaissance confuse des lois, qui rejette les langues et condamne tout ce qui appartient aux lettres polies? Mais les efforts de ces hommes aussi impudents qu'insensés sont vains. Toute la France, toute l'Allemagne, toute l'Angleterre embrassent avec ferveur le culte des lettres. »

L'Allemagne en particulier voyait de jour en jour s'élever dans son sein les talents les plus heureux. Il y avait presque autant d'universités que de villes. La plupart appelaient par de gros salaires des professeurs de langues. Érasme applaudissait à ce fécond épanouissement de génies supérieurs, sans approuver pourtant la licence de leurs écrits. Il craignait que ces excès ne rendissent odieuses les lettres elles-mêmes. Ce merveilleux essor de la Renaissance en Allemagne fut arrêté ou du moins ralenti par les troubles de la Réforme. Les controverses absorbèrent l'activité des esprits ; on ne lut, on ne publia bientôt que des écrits de polémique ; les bons auteurs furent négligés; les écoles devinrent languissantes et désertes. Érasme déplora cette décadence momentanée des études ; il en accusa les sectes qui se plaignirent en vain de ces reproches. Il les renouvela fréquemment.

La France embrassa d'abord la Renaissance avec moins d'ardeur ; elle comptait dès le commencement du XVIe siècle des hommes égaux, sinon supérieurs, aux savants de l'Angleterre et même de l'Allemagne (1), Budé, Lefebvre d'Etaples, le médecin Copus, Germain de Brie, Nicolas Béraud et d'autres encore. Toutefois les progrès des lettres dans la foule des hommes d'étude y furent au commencement plus lents et moins universels. La Sorbonne était la première école de

(1) Aléandre, appelé en France par Louis XII, y développa un peu l'étude du grec, ainsi que Jean Lascaris, qui fut le maître de Budé et de Rabelais. Toutefois, lorsque Glareanus vint à Paris en 1517, personne n'expliquait ni publiquement, ni en particulier, aucun auteur remarquable. Il assista à une leçon de la Sorbonne, où l'on agita, *s'il faut l'en croire,* cette question : Pourquoi Adam avait mangé des pommes et non des poires. *V.* t. III, p. 1621.

l'Europe ; mais la théologie y régnait en souveraine. Son autorité était immense; elle avait donc plus de force pour rejeter les nouvelles études qni prétendaient faire brèche à son empire, et peut-être la supplanter.

La France, il est vrai, avait à sa tête un souverain ami des lettres qui, dès la première année de son règne, s'était déclaré leur protecteur. Il roulait dans sa pensée de généreux projets qui devaient imprimer une puissante impulsion au mouvement de la Renaissance. Il était entouré d'hommes dévoués à la cause des lettres. Dans l'ordre ecclésiastique, c'était, entre autres, Guillaume Petit, son confessenr, grand théologien et en même temps partisan éclairé des bonnes études; c'était surtout Etienne Poncher, évêque de Paris, habile diplomate, esprit ouvert à tous les progrès que poursuivait la Renaissance; c'était enfin François Dumoulin de Rochefort, ancien précepteur du monarque. Dans l'ordre laïque, les lettres avaient des amis et des protectenrs distingués, Budé, de Loin, membres du parlement; Ruzé, sous-préfet de Paris; tons influents à la cour; l'infortuné Louis de Berquin, conseiller du roi qui l'aimait beaucoup et qui ne put cependant le sauver du bûcher. Mais les guerres malheureuses de Louis XII et de François I[er], les désastres qui accablèrent la France, la captivité du monarque, ralentirent les progrès de la Renaissance dans notre pays et retardèrent l'exécution des projets formés pour hâter son essor. Cependant les guerres d'Italie la servirent en un sens; elles mirent les Français en contact avec les Italiens qui dans les arts comme dans les lettres avaient devancé depuis deux siècles les autres peuples de l'Europe.

Aussi, malgré ses malheurs passagers, la France répara le temps perdu, et tandis que les Muses étaient muettes ou languissantes vers la fin de la vie d'Érasme dans les pays de l'Europe que troublaient les querelles de religion, elles trouvaient dans son sein une résidence paisible et semblaient même dès lors vouloir lni donner une prééminence qui

échappait à l'Italie. L'influence d'Érasme ne fut guère moins grande chez nous qu'en Allemagne. Ses écrits allaient merveilleusement à l'esprit français. Les *Adages*, l'*Eloge de la Folie*, le traité de *l'Abondance* et un livre d'un tout autre caractère, le *Manuel du chrétien*, y furent reçus avec enthousiasme. Nous avons vu plus haut en quels termes Budé lui-même, Germain de Brie, de Loin, parlaient des *Adages*. L'espagnol Vivès, qui se trouvait de passage à Paris dans l'été de 1519, fut témoin de l'admiration passionnée qu'excitaient les ouvrages de son maître et de son ami. Il avait écrit lui-même depuis peu contre les faux dialecticiens et en particulier contre ceux de Paris. Aussi n'avait-il pas été sans inquiétude sur leurs dispositions à son égard. Mais, contre son attente, on le remercia d'avoir réfuté des extravagances ridicules. Les esprits avaient bien changé dans cette ville depuis le temps où il y étudiait la philosophie ; il fut comblé d'honneur non-seulement par de grands personnages, amis des bonnes lettres, mais même par les principaux théologiens de la Sorbonne. Il fut charmé de leur candeur, de leurs appréciations larges et bienveillantes, qui contrastaient avec les défiances ombrageuses d'autres théologiens. « Ils ignorent quelque chose, écrivait-il à Érasme ; ils s'en affligent ; mais ils ne portent pas envie à ceux qui savent. Ils excitent même ceux qui s'instruisent. »

Vivès se trouva souvent à table avec eux et se loua beaucoup de leur urbanité. Dès les premiers mots, la conversation tombait sur Érasme et se prolongeait longtemps même après le repas. Le *Saint-Jérôme*, le *Nouveau Testament*, les *Paraphrases*, comme les écrits profanes, les *Adages*, *l'Abondance*, *la Folie*, qui ne blessait personne et faisait les délices de tout le monde, étaient tour à tour l'objet des éloges et de l'admiration. En tout Érasme leur apparaissait comme un homme éminent, admirable, parfait. Plus de dix personnages de cette classe se montraient disposés à tout faire pour lui, à mettre à son service leurs maisons, leurs biens, leurs gens, leur for-

tune, lenrs amis ; ils lui offraient toute leur favenr et tout leur zèle. Ils l'exhortaient avec prière à continner ses travaux, sans craindre les murmures des ignorants. A la Sorbonne même, on ne souffrait plus dans les luttes théologiques ces arguties, ces énigmes inextricables, ces toiles d'araignée, qui n'avaient rien de solide. Quand une thèse ou une argumentation de cette nature apparaissait, on l'accueillait par des clameurs, des sifflets, des huées. Ce spectacle avait beaucoup réjoui Vivès, quoique la Sorbonne n'eût pas pu encore se débarrasser de ces *sphinx* d'une nouvelle espèce.

Ce fut seulement quelques années plus tard que la France se vit à la tête de la Renaissance. Érasme écrivait en 1528 à un Français : « S'il est souvent très pénible à mon cœur de voir les Muses, effrayées par le trouble présent des affaires bnmaines, se taire ou languir dans la plupart des contrées, je me réjouis vivement en voyant votre France leur offrir un asile paisible et charmant ; car depuis longtemps l'Italie, cette mère, cette nourrice antique du génie, est en proie au barbare dieu de la guerre. L'Espagne elle-même n'est pas tranquille. Chez les Allemands, il ne manque pas de gens qui, à l'ombre de la piété évangélique, trament la perte de toute instruction libérale. » Vers la même époque, écrivant à Germain de Brie, il reconnaissait que les lettres ne s'étaient nulle part épanouies plus beureusement qu'en France. Ailleurs il parle avec admiration des savants nombreux et illustres qui brillent au milieu de ce pays. Enfin le Collége royal fut fondé, et cette création assura le triomphe de la Renaissance. Toutefois l'étude du grec excita beaucoup de préventions et de défiances, malgré le progrès des temps, dans cette France qu'Érasme appelait déjà la nourrice des études et des talents. « Mais, disait-il, j'espère que sous les beureux auspices de François I[er], ce roi éminent, les grenouilles coassantes seront forcées de se taire, et que bientôt aucun théologien ne sera regardé comme digne de ce nom, s'il est étranger à la connaissance des langues. »

La Renaissance ne rencontra d'abord nulle part plus d'obstacles à vaincre que dans les Pays-Bas et surtout dans le Brabant que Vivès appelait le *boulevard de la barbarie.* Les théologiens de Louvain étaient presque tous ennemis des lettres. Chez la plupart des hommes, il y avait indifférence profonde pour les études. La cour était trop ignorante et trop pauvre pour accorder sa protection généreuse aux lettrés et fonder des établissements utiles au progrès de l'instruction. On sait quelle opposition souleva la création du Collége des trois langues, quels obstacles Érasme dut surmonter et quelles haines il attira sur sa tête ; mais, grâce à cette création faite avec l'héritage de Buslidius, grâce à ses efforts et à ceux de quelques amis, parmi lesquels il faut compter Vivès, tout à coup les études se développèrent dans les Pays-Bas avec un succès inespéré. Un moment la phalange lettrée avait failli succomber sous les assauts des barbares conjurés. Pour la sauver, il avait fallu qu'Adrien d'Utrecht lui-même, alors cardinal, d'ailleurs peu ami des lettres, prononçât cet oracle : « Je ne condamne pas les *bonnes* lettres; je condamne les hérésies et les schismes. »

En 1519, les Pays-Bas se trouvaient encore en retard. Érasme écrivait au Français Louis Ruzé : « Je félicite la France ; je félicite les excellentes lettres qui trouvent non-seulement place chez vous, mais même dignité, grâce surtout à la protection de celui qui a l'autorité suprême. Elles sont florissantes aussi en Angleterre par la faveur des premiers personnages de l'État. L'Allemagne s'éveille de tous côtés ; seuls nous résistons encore; la barbarie en déroute semble s'être réfugiée chez nous comme dans sa dernière place d'armes. La cause, c'est en partie notre cour qui n'a pas appris encore à rendre honneur aux lettres ; c'est en partie l'égoïsme d'un petit nombre d'hommes; ils se persuadent que des études meilleures nuiront à l'ascendant qu'ils ont eu jusqu'ici sur la foule. » Deux années après les choses avaient bien changé de face. A Louvain, la jeunesse se livrait à l'étude des lettres

avec la plus vive ardeur. Nulle part cette ardeur n'était plus grande. Beaucoup en tiraient un profit merveilleux. Malgré la résistance vaine des fauteurs de la vieille ignorance, nulle part ne se développaient des talents plus heureux ; nulle part il n'y avait des professeurs plus nombreux et plus distingués.

Plus tard, en 1527, Érasme écrivait à un Polonais que les lettres étaient très florissantes dans le Brabant ; les écoles de théologie, au contraire, étaient languissantes et peu fréquentées. « Les emportements des théologiens, disait-il, leur ont aliéné les cœurs honnêtes. Au lieu d'accueillir par une hospitalité bienveillante ces lettres meilleures qui prétendaient entrer même de force, et de répondre ainsi à la tendance de l'époque, ils les ont repoussées, comme des ennemies acharnées. De là cette langueur des études théologiques à Louvain, tandis qu'elles sont si florissantes à Paris et à Cambridge. » Nous lisons encore dans une lettre d'Érasme à Vivès : « Je ne sais par quelle fatalité les lettres polies ne furent jamais appréciées à Cologne ; c'est, dit-on, parce que les dominicains et les franciscains y règnent ; mais du moins il a toujours été permis, à qui voulait, de professer même en faisant payer. A Louvain, avec quels mouvements tumultueux les chefs de l'Université s'opposèrent à ce que l'on professât des sciences honnêtes, même gratuitement ! Par combien de trames ne conspira-t-on pas contre une chose qui devait avoir une si grande utilité, qui devait être d'un si grand ornement pour l'Université ? On exhuma un vieux règlement ; on employa l'autorité de toute l'Université ; on implora l'appui de la cour ; on invoqua le secours des magistrats laïques ; enfin, on eut recours à la violence ; on remua ciel et terre ; on eut recours à tous les moyens : vous avez été vous-même, non-seulement témoin, mais un peu acteur dans ce mouvement tumultueux. A Paris, il fut permis à Fauste d'expliquer toute sorte de poètes et jusqu'aux *Priapées*, et de les expliquer à sa façon, ce qui est tout dire. A Louvain, il n'a pas été permis à Nesenus d'interpréter la géographie de Pompo-

nius Mela (1), et cependant il n'y a peut-être aucun pays où les bonnes lettres se développent plus qu'en Brabant. »

Elles faisaient aussi des progrès dans les autres parties des Pays-Bas. La Frise, patrie de R. Agricola, jadis plus livrée *au culte de Comus et de Bacchus qu'à celui de Minerve*, s'appliqnait aux bonnes études et devenait le séjour des Muses. Elle avait produit quelques beaux talents, sans compter Agricola, le plus grand de tous. La Hollande elle-même, qui avait donné le jour à Érasme, possédait plusieurs autres savants distingués, Martin Dorpius, théologien lettré, Hermann Letmann qui avait dû à la connaissance des lettres grecques l'honneur du premier rang dans les épreuves théologiques de la Sorbonne. Fécond en tout le reste, ce pays produisait maintenant de tous côtés les plus heureux génies, et voyait cette richesse nouvelle s'ajouter aux autres.

L'Espagne entra anssi dans le mouvement de la Renaissance avec plus de promptitude qu'on n'aurait pu l'attendre d'une contrée où dominait déjà l'Inquisition. Les ouvrages d'Érasme s'y répandirent d'assez bonne heure et furent lus avec avidité. Le cardinal de Tolède, le célèbre Ximenès protégea lui-même les lettres. Bientôt l'université de Complute ou d'Alcala, fondée par lui, vit briller dans son sein tous les genres d'études. A la tête de ce mouvement de renaissance se trouvaient les trois frères Vergara. Jean Vergara, théologien très distingué, était protégé du successeur de Ximenès, Alphonse Fonseca, sur lequel il exerçait une heureuse influence en faveur des lettres. Son frère François professait le grec à l'université d'Alcala. Érasme fut charmé quand il reçut du jeune professeur une lettre parée de tous les orne-

(1) Un article des statuts académiques requérait l'inscription, sur les registres de l'Université, de tout docteur, licencié ou bachelier qui voulait être admis à enseigner; et, de plus, une permission du recteur donnée au nom du corps universitaire. L'interdiction dont Érasme se plaint doit être placée en 1519 et non en 1520, comme le veut M. Nève, dans son ouvrage sur *le Collége des trois langues*. *V.* la correspondance, t. III, p. 523 et 536.

ments des Muses et des Grâces, une lettre parlant grec avec un rare bonheur. Le père de la Renaissance reconnaissait ses propres enfants dans ces jeunes talents qui s'élevaient de toutes parts. Bien loin de leur porter envie, il s'abandonnait à toute l'ivresse de l'orgueil paternel. Dans sa joie, il envoya cette lettre si élégante au Collége des trois langues, alors très florissant, pour aiguillonner encore davantage les professeurs. Il félicitait l'Espagne qui revendiquait sa gloire antique dans la science et la voyait refleurir après tant de siècles écoulés.

Les érasmiens ne se contentèrent pas de lire les écrits de leur maître, ils les traduisirent pour les rendre accessibles à la foule. En quelques années les lettres firent de grands progrès, au point que ce pays pouvait servir d'exemple aux contrées les plus favorisées. François Vergara en reportait l'honneur à Érasme pour une bonne part. Celui-ci s'en défendait avec modestie. « Peut-être, disait-il, ai-je aidé ou excité un peu les esprits de nos contrées ; pour vous, après Dieu, vous devez votre bonheur à la très illustre reine Isabelle, au cardinal Fr. Ximenès, à Fonseca, maintenant archevêque de Tolède, et à ceux qui leur ressemblent, s'il s'en trouve dont l'autorité protège, dont la bonté nourrisse et encourage les arts honnêtes. » Aux Vergara, il faut ajouter les deux frères Alphonse et Jean Valdès qui aimaient tous deux les belles lettres avec passion et avaient pour Érasme autant d'admiration que d'attachement, les deux frères Mésia, de Séville, qui entrèrent en correspondance avec lui. On peut nommer encore le chanoine Alcoranus, qui traduisit le *Manuel du chrétien;* Jean Poblation, mathématicien lettré comme François Mello; Gabriel Aquilino; Jean de la Enzina; Martin de Portugal, parent du roi; Emmanuel le Fortuné.

Parmi les Espagnols qui se mirent à la tête de la Renaissance dans leur pays, plusieurs avaient voyagé en France et en Brabant. Ils avaient étudié à Paris et à Louvain. Le plus célèbre de tous est Louis Vivès, qui passa presque toute sa vie hors de sa patrie, soit en France, soit en Belgique, soit

en Angleterre, mais qui entretint de constantes relations avec l'Espagne. C'était un esprit plein d'originalité dans les idées, et de verve dans l'expression; mais sa latinité manquait de poli et même de correction. Ce ne fut pas lui qui eut la principale influence dans la renaissance des lettres en Espagne. Les écrits d'Érasme y eurent infiniment plus de part que les siens. François Vergara avait dit : « L'Espagne a maintenant un nouveau *Géryon*, monstre formé de trois corps, celui d'un légiste, celui d'un moine, celui d'un théologien. » Érasme lui répondit : « Elle a aussi son Géryon propice dans ces trois frères si distingués, qui ne forment qu'une âme. » Bientôt, en effet, les deux Géryons devaient se prendre corps à corps. D'abord les *érasmiens*, protégés par les archevêques de Tolède et de Séville, soutinrent la lutte avec assez d'avantage; mais Érasme vivait encore, lorsqu'on apprit que les frères Vergara avaient été jetés en prison.

Le mouvement imprimé à l'esprit humain par ses ouvrages s'étendit au nord comme au midi. A une autre extrémité de l'Europe, en Pologne, grâce à quelques grands personnages amis des lettres, à l'esprit éclairé et pacifique du roi Sigismond, les études se développèrent assez heureusement. Mais ce progrès rapide s'arrêta en Pologne, comme en Allemagne, à la suite des dissensions religieuses. Toutefois le commerce des lettres adoucit la barbarie primitive de la nation. Plusieurs grands du royaume et le monarque lui-même entrèrent en correspondance avec le prince des lettres et se déclarèrent les protecteurs des bonnes études. Quelques jeunes gens de distinction se rendirent même à Bâle auprès d'Érasme et passèrent quelque temps avec lui pour s'instruire dans son commerce si spirituel et si docte. Ils rapportèrent dans leur pays une vive admiration pour leur maître en même temps que le goût des lettres polies et sa libre manière de penser.

La Hongrie, voisine de la Pologne, ne resta pas étrangère à l'influence heureuse de la Renaissance; elle produisit quelques hommes d'un beau talent; mais les invasions des Turcs

empêchèrent le développement des germes féconds que le génie civilisateur de Mathias Corvin et les écrits d'Érasme avaient déposés au sein de la nation. Les Italiens eux-mêmes, si dédaigneux pour les barbares, subirent le prestige de ce génie brillant et facile. Lorsque l'Anglais Watson fit un voyage en Italie, il trouva la réputation d'Érasme partout solidement établie, surtout chez les plus doctes : on lisait le traité de *l'Abondance*, *l'Eloge de la Folie* aussi bien que *les Adages*. On les aimait avec passion ; on y reconnaissait une sagesse consommée.

Mais ce qui prouve plus que tout le reste l'influence prépondérante d'Érasme sur le mouvement général de Renaissance qui alors embrassa toute l'Europe, c'est que tous, amis et ennemis, se mirent à parler sa langue, à reproduire sa manière de penser et d'écrire. Aussi croyait-on reconnaître son style dans tous les écrits qui venaient à paraître. On se persuada qu'il était l'auteur du *Dialogue anonyme de Jules II*, qu'il avait écrit le *Discours* de Pierre Mosellanus *contre les sophistes*, qu'il avait fait les *Lettres des hommes obscurs*. De même, on supposa qu'il avait eu une grande part dans les premiers écrits de Luther, tant on avait une haute idée de la fécondité et de la souplesse de sa plume. L'*Utopie* de Morus, la *Captivité de Babylone*, le livre de *l'évêque de Rochester contre Lefebvre*, celui du roi Henri VIII contre Luther, ouvrages d'un caractère si différent, lui furent attribués. Il semblait impossible qu'un écrit, tant soit peu remarquable par l'esprit et par le style, pût être l'ouvrage d'un autre que lui.

A tous ces caractères, reconnaissons l'influence souveraine et universelle de cet homme merveilleux. Érasme peut être à bon droit regardé comme le père de la Renaissance dans l'occident et le nord de l'Europe. Il trouva sans doute de dignes coopérateurs; en Angleterre, Grocin, Linacer, Morus ; en Allemagne, Agricola, Reuchlin, Œcolampade, Mélanchthon et beaucoup d'autres; en France, Nicolas Béraud, Germain

de Brie et surtout Budé, le chef des lettrés français. Il eut pour aide Vivès, dont l'érudition, la dialectique et la vigueur d'esprit philosophique méritent encore de fixer l'attention de l'histoire.

Budé (1), à certains égards, lui était supérieur ; il avait une érudition plus solide et plus sûre. Son esprit était peut-être plus judicieux, plus méthodique et plus ferme ; sa pensée plus profonde et plus élevée ; son style plus riche, plus savant, plus soutenu. En grec, de l'aveu de tous et même d'Érasme, il n'avait de rival nulle part ; en latin, il était l'égal d'Hermolaüs et d'Ange Politien, les deux premiers écrivains de l'Italie moderne. Beaucoup de lettrés, ses contemporains, Longueil, Vivès, l'Anglais Tunstall, sans parler des Français, le mettaient au-dessus d'Érasme. Mais s'il réalisait l'idéal du savant accompli, il n'avait pas le génie facile, séduisant, communicatif, vulgarisateur, de son rival. Il n'y avait pas en lui cet esprit cosmopolite, si remarquable dans Érasme et qui faisait une partie de sa puissance. Il était légiste et non théologien ; dès lors son influence était plus bornée ; elle n'atteignait pas également l'ordre laïque et l'ordre ecclésiastique. Il fut sans contestation reconnu comme le prince des savants français ; il les dominait d'une hauteur prodigieuse. Mais même en France, auprès de la foule des lettrés, auprès du roi lui-même, le nom d'Érasme avait plus de lustre que celui de Budé. C'est lui que François I[er] voulut mettre à la tête du Collége royal ; son choix était dicté par l'opinion.

Plus tard, il est vrai, le nom de Budé grandit, tandis que celui d'Érasme perdait quelque chose de son éclat au milieu des troubles de la Réforme. Mais la postérité, ce juge souverain, a prononcé en sa faveur. Aux yeux de l'histoire, le nom d'Érasme marque un moment solennel dans la marche de l'esprit humain ; celui de Budé ne rappelle qu'un admirable érudit. On ne lit plus ses ouvrages, à moins que ce ne soit

(1) Sur Budé, v. l'essai historique de M. Rebitté. Paris, 1846.

pour éclaircir quelque point d'érudition. On lit toujours avec plaisir certains écrits, certaines lettres d'Erasme. Il a laissé dans toutes les mémoires une foule de saillies piquantes qui nous font encore sourire et qui, sous une forme vive et légère, caractérisent un personnage, un événement, un parti, une révolution.

CHAPITRE III

Érasme modérateur de la Renaissance. — *Le Cicéronien.*

I

La Renaissance avait pour mission de combattre la Scholastique et la barbarie du moyen âge, de retrouver l'antiquité perdue dans les ténèbres des temps antérieurs, de la faire revivre en quelque sorte au milieu de l'Europe du xv[e] siècle, dans sa pensée et dans sa forme, pour préparer le mélange de la civilisation païenne et de la civilisation chrétienne qui, par une heureuse alliance, devaient enfanter la civilisation moderne. Mais cette réaction fut violente, comme toutes les réactions. Aux yeux de certains hommes de la Renaissance, il fallait retrancher quatorze siècles de la vie de l'humanité, les regarder comme non avenus, ne tenir aucun compte ni de l'Évangile ni des docteurs de la foi chétienne,

ni des instincts féconds apportés par les peuples du Nord. A les en croire, on devait reprendre le monde au règne d'Auguste, ou même remonter plus haut jusqu'à Cicéron, dont ils admiraient avec raison le beau génie et la pure éloquence, mais dont ils prétendaient follement reproduire la pensée et le style après tant de siècles écoulés.

Érasme ne donna pas dans ces excès. Il fut en quelque sorte le modérateur de la Renaissance. Malgré son admiration pour les auteurs anciens, quoiqu'il fût tenté de donner à plusieurs sages du paganisme une place dans le ciel (1), il ne croyait pas qu'il fût bon ou même possible de recommencer purement et simplement l'antiquité. Il prétendait débarrasser la théologie des subtilités épineuses et sophistiques qui la déparaient, et non pas la bannir des écoles. Au lieu de vouloir supprimer l'Évangile, il demandait au contraire qu'on le fît pénétrer davantage dans les esprits et dans les âmes. A ses yeux, la mission de la Renaissance était de polir la rudesse du moyen-âge, mais sans rompre avec la tradition. Elle devait faire tous ses efforts pour retrouver et pour bien comprendre l'antiquité païenne, pour imiter son style admirable, mais sans effacer le christianisme dans les esprits et dans les cœurs (2), surtout sans ressusciter les mœurs païennes. Selon lui, la Renaissance, engagée dans une autre voie, bien loin de faire avancer la civilisation, ne pouvait que la faire reculer et déchoir. Dès l'année 1517, dans une lettre remarquable, écrite à Fabricius Capiton, il disait : « Tout me promet que l'affaire aura un très heureux succès : un seul scrupule préoccupe mon âme; je crains que,

(1) Quand je lis ces paroles de Socrate, je puis à peine m'empêcher de dire : Saint Socrate, priez pour nous. T. I, p. 683, *Colloques*. — *V.* plus haut, chap. II.

(2) Érasme, se trouvant à Rome, vit un lettré qui, peu convaincu de la vérité du christianisme, montrait à ses amis un passage de Pline où le dogme de l'immortalité de l'âme était tourné en dérision. L'autorité d'un tel savant leur semblait irréfragable. Érasme leur fit sentir la faiblesse et la vanité de ses raisons. T. III, *Prédicateur*. L. II, p. 938. *V.* 1er vol., p. 624.

sous le voile de l'antique littérature qui renaît, le paganisme ne s'efforce de relever la tête; car il y a même parmi les chrétiens des hommes qui ne connaissent pour ainsi dire le Christ que de nom. Au fond ils ne respirent que gentilité. » Et il ajoutait : « Telle est la nature des affaires humaines; toujours à l'ombre du bien, quelque chose de mauvais cherche à se glisser dans le monde. »

Dans son petit livre sur *la Prononciation*, où il parle aussi de l'éducation de la jeunesse, il se demande si, dans le commerce d'Homère, de Démosthène, de Virgile et de Cicéron, l'enfant ne court pas risque de s'imprégner d'un peu de paganisme. Il n'est pas loin de le croire, et il recommande d'y veiller autant que possible.

Lorsqu'il envoya le *Babylas* de saint Chrysostome à Nicolas de Marville, président du collége de Buslidius (1), il s'exprimait ainsi : « Une grande éloquence et une grande piété se trouvent réunies dans ce petit livre dont le sujet n'est par lui-même ni varié, ni vaste, ni brillant. Quoi de plus utile pour la jeunesse que de puiser la connaissance de la langue et l'art de l'éloquence dans des auteurs dont le discours respire le Christ non moins que Démosthène? Je connais beaucoup de lettrés qui n'aiment que ce qui est entièrement étranger au christianisme. Quant à moi, mon avis est que les auteurs païens doivent être lus des professeurs à cause de l'élégance du style plutôt qu'expliqués aux adolescents. » Cette dernière parole semble étrange dans la bouche d'Érasme ; mais il ne faut pas lui donner une portée générale et absolue. Il est certain que, dans cette réprobation pour les auteurs païens, il faisait des exceptions en faveur de ceux qui ne pouvaient pas exercer une fâcheuse influence sur les mœurs de la jeunesse. Dans une lettre écrite à un jeune homme, il lui recommandait surtout l'étude des historiens et des moralistes.

(1) Il écrivit cette lettre en 1527, quelques mois avant la publication du *Cicéronien*.

Ailleurs, il blâme ceux qui ne s'occupent durant toute leur vie qu'à bien parler, sans même atteindre le but de leurs efforts. C'était encore un des travers de certains hommes de la Renaissance, de ne voir en tout que le beau langage. Rien n'était plus capable d'arrêter les progrès des lettres elles-mêmes, de frapper la pensée de stérilité et d'impuissance. Telle était en partie la source de la servile imitation des cicéroniens. Aspirant uniquement au beau langage et voyant dans Cicéron le modèle le plus parfait de l'éloquence latine, ils s'évertuaient à reproduire son style inimitable avec une scrupuleuse exactitude qui allait jusqu'à la puérilité, jusqu'au délire. Tout mot qui ne se trouvait pas dans Cicéron était impitoyablement proscrit par eux. « Obligés, dit M. Nisard, de parler des matières religieuses dans la langue de leur modèle, ils disaient : *Jupiter optimus maximus* pour Dieu, la *sainte assemblée* pour l'Église, la *faction* pour l'hérésie, la *sédition* pour le schisme, la *persuasion chrétienne* pour la foi chrétienne, la *proscription* pour l'excommunication, *interdire l'eau et le feu* pour excommunier, les *présides des provinces* pour les évêques, les *pères conscrits* pour l'assemblée des cardinaux, la *munificence de la Divinité* pour la grâce de Dieu, la *société des dieux immortels* pour la vie éternelle. »

Nouveaux Isocrates, mais sans génie et sans originalité, ils passaient toute leur vie à polir des expressions, à mouler des phrases sur les formes cicéroniennes; efforts aussi vains qu'insensés, car, suivant la remarque d'Érasme, on trouvait bien dans leurs écrits les mots et les tours de Cicéron, mais on n'y trouvait ni son âme, ni son génie, ni cette diction naturelle qui coule de source, comme un fleuve abondant et majestueux. Lui aussi admirait le prince des orateurs latins. Il voulait qu'on l'offrît à la jeunesse comme le modèle le plus parfait, qu'elle en fît une étude attentive et prolongée, qu'elle s'exerçât même à reproduire son beau langage; mais il ne croyait pas qu'on dût bannir l'étude et l'imitation des autres auteurs, dont la bonne latinité était reconnue, ni

qu'on fût obligé de rejeter un mot, par la seule raison qu'il ne se trouvait pas dans Cicéron.

Il avait à cet égard des vues plus larges. Suivant lui, les cicéroniens étouffaient toute originalité, effaçaient tout caractère spontané et personnel dans la pensée et dans le style. Leur langage pouvait être pur, élégant, travaillé avec art, mais il était fatalement condamné à être froid et vide. C'était un vêtement sans corps ou plutôt un corps sans âme. Érasme nous semble être dans le vrai. En écrivant dans une langue morte, la Renaissance avait à choisir entre deux inconvénients; elle ne pouvait éviter l'un ou l'autre. En se condamnant à n'employer que les mots et les formes qui se trouvaient chez les auteurs d'une bonne latinité, elle ôtait à son style tout caractère moderne et individuel; elle tombait forcément dans une imitation servile; elle se voyait dans la nécessité de sacrifier sans cesse la pensée aux exigences du langage. Pour exprimer des idées nouvelles que l'on devait au christianisme ou au progrès du temps, il fallait recourir à des équivalents, à des périphrases. Assurément on pouvait déployer dans ce travail beaucoup d'art, de patience, de tact même et de goût, mais au fond c'était une œuvre ingrate, un véritable tour de force que l'on pouvait proposer aux écoliers comme exercice, mais que des écrivains mûrs devaient repousser comme indigne de leur génie, car toute leur force s'épuisait ainsi sur des mots, et encore le fruit de tous ces efforts n'était qu'une diction affectée, sans couleur et sans originalité.

Buffon a dit un mot profond dont on a eu tort de se moquer : le style est l'homme même. C'est en effet dans le style que l'écrivain imprime le cachet de son génie propre. Les idées appartiennent à tous. « Elles se transportent, dit-il, et souvent elles gagnent à être maniées par un autre. » Mais le style, c'est-à-dire l'expression de la pensée, la forme, le tour, la couleur, le mouvement, l'attitude, l'accent qu'on lui donne, voilà ce qui porte l'empreinte originale de l'écrivain ; c'est



par le style qu'il se rend immortel; c'est sa propriété que nul ne peut lui ravir; car elle est la création de son travail, de son génie, de son âme. Or l'âme et le génie ne peuvent s'enlever; ils sont l'apanage incommunicable de la personne. On voit donc combien la prétention des cicéroniens était stérile et chimérique.

Mais si la Renaissance, pour se conformer à la nature des choses, voulait donner au style l'empreinte des temps modernes et laisser chacun libre de lui communiquer une physionomie personnelle et originale, il se présentait à elle un autre écueil inévitable, le néologisme. Or, si le néologisme employé sobrement est permis à l'écrivain de génie, et par néologisme j'entends non-seulement les mots, mais les tours nouveaux et ce je ne sais quoi qui appartient à chaque écrivain supérieur et forme son originalité, dans une langue morte, il mène au barbarisme et à l'incorrection. Il produit un effet discordant : c'est un vêtement qui recouvre des idées pour lesquelles il n'est pas fait; il est antique et la pensée est nouvelle. De là un défaut d'harmonie qui choque le goût. Mais du moins, en corrompant la langue, l'écrivain peut donner à son style une puissante originalité. La séve de la vie circulera sous cette langue morte. Là point d'équivalents, point de périphrases; ou tout au moins on y a recours plus rarement. La langue perd en pureté, mais elle gagne en force. On ne peut faire un livre parfait; on peut du moins faire un livre vivant qu'on lise avec intérêt.

Érasme, comme plus tard Bacon et Descartes, choisit la seconde manière; il aima mieux avoir un style moins pur; mais il sut être naturel; il donna la vie à ses œuvres, et quelques-unes nous plaisent encore. Pourquoi? C'est qu'il n'a pas énervé son langage et sa pensée par une imitation servile. Il a su imiter les anciens en donnant à son style une allure libre et spontanée. La langue qu'il parle, toute morte qu'elle est, redevient pour ainsi dire vivante dans ses *Colloques*, dans son *Éloge de la Folie*, dans *le Cicéronien* lui-même, enfin

dans ses lettres si vives, si gracieuses, si variées. A la pureté absolue, mais artificielle et froide des cicéroniens, il a préféré une correction relative, mais exempte de recherche, un langage qui se plie aux besoins de la pensée, sans jamais l'asservir, sans jamais lui faire violence. En agissant de la sorte, il a montré la sagesse judicieuse de son esprit.

Les exagérés de la Renaissance ne manquèrent pas de lui reprocher sa latinité équivoque, ses barbarismes, son style commun et sans éclat, sa phrase négligée et sans nombre, le défaut d'ordre et d'art que l'on remarquait dans ses compositions accumulées les unes sur les autres, fruits d'un travail précipité. Érasme, à son tour, n'épargna pas les partisans idolâtres de l'antiquité païenne. Les cicéroniens devinrent le but de ses traits les plus piquants. Dans un de ses *Colloques*, celui du jeune homme et de l'écho (1), il leur décocha un de ces sarcasmes qui jettent sur un homme ou sur une secte un ridicule indélébile. Il écrivait à Vivès : « Je me réjouis de voir les Muses rappelées au sein des écoles publiques d'où elles étaient exilées auparavant. Toutefois, je voudrais qu'en y entrant, elles fissent sortir seulement la barbarie et les frivoles subtilités, mais sans étouffer des sciences nécessaires. Elles doivent même aider à leur étude approfondie, bien loin de leur nuire ; car il ne faut pas seulement s'appliquer aux bonnes lettres, comme certains hommes chez les Italiens le font d'une manière trop païenne. Après avoir inséré dans leurs vers Jupiter, Bacchus, Neptune, Apollon, Mercure, ils se regardent comme des lettrés accomplis. Les lettres ne sont appréciées à leur juste valeur que lorsqu'elles servent d'assaisonnement à d'autres sciences plus importantes. »

Chose singulière, le principal foyer de ce paganisme littéraire et même moral était en Italie, à Rome, au centre de la

(1) T. I, p. 818. Le jeune homme : *Decem jam annos ætatem trivi in Cicerone.* — L'écho : ὄνε.

catholicité. C'est là que la Renaissance avait commencé; c'est là aussi que l'on vit ses partisans les plus exagérés. Érasme dans ses lettres les flétrit plusieurs fois sous le nom de païens de Rome. « Là, disait-il, fermente le paganisme de certains hommes qui condamnent tout ce qui n'est pas cicéronien; et ne pas être appelé cicéronien est à leurs yeux beaucoup plus déshonorant qu'être appelé hérétique. On ne saurait imaginer combien ils me sont hostiles, parce que je ne reproduis pas Cicéron qui n'est peut-être reproduit par aucun d'eux. Moi, du moins, je n'y aspire pas; et si j'avais cette prétention en traitant un sujet chrétien, je serais ridicule. »

Un peu plus tard, il parlait encore d'une manière plus catégorique dans une lettre adressée à François Vergara : « J'ai une autre espèce d'ennemis qui viennent récemment de s'élancer sur moi, comme d'une embuscade. Ils sont importunés de voir les bonnes lettres prononcer le nom du Christ, comme s'il n'y avait d'élégant que ce qui est païen. Jupiter *très bon et très grand* sonne plus agréablement à leurs oreilles que Jésus-Christ, rédempteur du monde. *Pères conscrits* a pour eux un son plus doux que *saints Apôtres;* ils élèvent Pontanus jusqu'au ciel par leurs louanges; ils dédaignent saint Augustin et saint Jérôme. Mais moi, j'aimerais mieux une seule ode de Prudence chantant Jésus, qu'un navire tout chargé des vers de Pontanus dont cependant je ne méprise ni l'érudition, ni l'éloquence. Auprès d'eux, il est presque plus honteux de n'être pas cicéronien que de ne point être chrétien; et pourtant si aujourd'hui Cicéron revenait à la vie, ne parlerait-il pas sur des sujets chrétiens autrement qu'il parlait de son temps, puisque le premier mérite de l'éloquence consiste à s'exprimer selon la convenance?

« Personne ne nie que Cicéron ait excellé dans l'art de bien dire, quoique cependant tout genre d'éloquence ne convienne pas à toute espèce de personnes et de matières. Que signifie cet engouement insupportable pour son nom? Je vous le dirai en peu de mots, mais pour ainsi dire à l'oreille. Sous

ce fard, ils cachent le paganisme qui leur est plus cher que la gloire du Christ. Pour moi, je ne regrette pas beaucoup d'être rayé de la liste des cicéroniens, pourvu que je sois inscrit dans le catalogue des chrétiens. Si quelqu'un parmi nous joignait les qualités du style de Cicéron à la piété chrétienne, je le préférerais même à dix Cicérons. Quant à moi, j'ai toujours été si éloigné de reproduire le type du style cicéronien que, même dussé-je y parvenir, j'aimerais mieux un genre de diction plus ferme, plus serré, moins paré et plus mâle... Enfin, s'il faut dire la vérité, parmi ceux qui n'admirent que Cicéron, personne encore ne nous en donne la reproduction fidèle. Car je ne me soucie nullement d'un vain clinquant de style et d'une dizaine de mots pris çà et là dans ses écrits. Je veux retrouver son âme tout entière. Si je parle ainsi, ce n'est pas qu'à mes yeux il y ait un modèle plus digne d'être proposé à ceux qui aspirent à l'éloquence, mais je ne puis m'empêcher de rire de ces singes qui ne trouvent beau que ce qui reproduit Cicéron. Et pourtant il n'est pas de beauté si parfaite qui ne laisse quelque chose à désirer. Comme le peintre, l'orateur doit prendre dans plusieurs modèles le type de la perfection. »

De tous les lettrés qui avaient vu le jour au-delà des Alpes, le seul Christophe Longueil avait obtenu des Italiens le nom envié de cicéronien, et encore ce n'était pas sans peine. « Toutefois, disait Érasme, il est mort à propos; car peut-être l'étude du grec et la lecture des livres sacrés auraient pu obscurcir cette gloire. » Au reste, les Cicéroniens trouvèrent un brillant défenseur dans cet homme du nord que plusieurs pays se sont disputé, comme Homère, mais qui était, paraît-il, Hollandais d'origine et compatriote d'Erasme (1). Esprit stu-

(1) D'après l'opinion la plus commune, Longueil serait né à Malines, en 1490. Quelques-uns lui ont donné la France pour patrie. Érasme, dans une lettre, affirme avoir entendu dire à Pierre Longueil, personnage très docte et oncle de l'écrivain, que celui-ci était originaire de Schoonhoven, petite ville à douze kilomètres de Gouda, ainsi nommée à cause de la beauté de ses jardins. T. III, p. 1507.

dieux, élégant, poli, mais plein de recherche, sans originalité dans la pensée et dans le stylo, il rendit une nouvelle vie à cette secte déjà vieille; et l'on vit, à côté de la secto de Luther, surgir aussi violente la secte des cicéroniens.

Érasme assure avoir toujours été chaud partisan de la science et du talent do Longueil. Il avait largement loué son mérite. Il se trouva cependant fort maltraité dans ses écrits publiés après sa mort prématurée (1). « Quelle que soit la source de sa colère contre moi, disait-il, je m'afflige de voir cet homme enlevé avant le temps aux lettres dont il devait faire l'ornement et hâter les progrès. Comme s'il n'y avait pas assez de factions dans lo monde, la faction des cicéroniens a repris une force nouvelle. Leur but est de retrancher Érasme et Budé du catalogue des savants ot de les bannir des mains des hommes. J'avoue que la première gloire dans l'éloquence appartient à Cicéron ; mais je crois ridicule de ne travailler toute sa vie qu'à reproduiro Cicéron. »

Parmi ces nouveaux cicéroniens, les plus ardents et les plus acharnés contre Érasme étaient Albert Pius, prince de Carpi, Balthasar, comte de Castilion, le vénitien Navagero, André le Napolitain. Ils se déchaînaient tous contre son style négligé. « Érasme, disaient-ils, de latin, est devenu barbare. » Un Italien, précepteur des enfants de France, Bénédict Theorunus, le flétrissait du nom de Batave. On reconnaissait pourtant de l'art dans l'*Eloge de la Folie*, un art qui sentait Lucien. Érasme supposait que l'âme de toutes les menées des cicéroniens était Aléandre, son ennemi secret. Il accusait cet homme, qu'il croyait plein de ruse et de dissimulation, de vivre à Venise en épicurien et de réaliser dans les mœurs le paganisme qu'il préconisait dans le style.

Toutefois les cicéroniens les plus illustres ne partageaient pas cette antipathie et ces préventions injustes. Sadolet,

(1) Longueil mourut en 1522. Il n'avait guère que trente ans. Critiquant l'*Éloge de la Folie*, il avait plaisanté sur l'orateur batave, comme s'il eût été lui-même un enfant d'Athènes.

avant de publier ses commentaires sur l'*Épître aux Romains*, les soumit à la critique d'Érasme. Le chef des lettrés ne put qu'admirer l'abondance cicéronienne et l'éclat merveilleux du langage. Il craignait pourtant que l'élégance exquise du style ne convînt pas à de telles matières qui demandaient avant tout une diction simple et naturelle. A ses yeux, la parure du langage énervait la vigueur de la philosophie chrétienne.

L'année qui précéda sa mort, un de ses jeunes amis, qui se trouvait en Italie, lui recommandait de polir ses ouvrages. C'était un peu tard, et d'ailleurs son génie improvisateur se refusait invinciblement à ce travail. « J'ai écrit, disait-il, non pour les Italiens, mais pour d'épais Bataves, parmi des Allemands barbares et dans un temps moins favorisé que l'époque présente. » Il ajoutait: « Certains sujets n'admettent pas cette élégance recherchée du discours. Ce style parfumé de Cicéron ne convient pas aux ouvrages qui ont pour but d'instruire, ou qui traitent de la religion. Au premier genre appartiennent les *Adages*; au second, les *Paraphrases*, les *Annotations du Nouveau Testament* et beaucoup d'autres écrits. Si vous vous efforcez d'y ajouter l'éclat du style cicéronien, je ne sais comment, ils perdent toute faveur auprès des adeptes de la vraie piété, qui cherchent la véhémence de l'esprit et non les séductions du langage.

« Les sujets mystiques demandent en quelque sorte une diction particulière. Quel est celui que Lactance enflamme pour la vraie piété? Et pourtant rien n'est plus éloquent. On dirait un Cicéron chrétien qui parle; et encore il ne traite pas des Ecritures; il combat les païens. Mélanchthon lui-même, dans les commentaires où il explique l'*Epître aux Romains*, abaisse son style avec intention, parce qu'il veut là surtout paraître théologien.

« Jacques Sadolet, cet ornement remarquable de notre époque, a publié sur la même épître trois livres d'un merveilleux éclat de style, d'une abondance toute cicéronienne;

et l'onction digne d'un évêque chrétien n'y manque pas. Il ne peut se faire qu'un tel ouvrage, venant d'un tel homme, ne soit pas approuvé par les suffrages de tous les gens de bien. Je crains cependant qu'auprès d'un grand nombre, le brillant même du style n'émousse un peu la force pénétrante de la piété... Est-il juste enfin de nous demander plus que nous ne pouvons?

« L'Italie elle-même a eu des hommes dont les écrits n'ont pas ce poli achevé : Pétrarque, Le Pogge, Guarini, Philelphe, Léonard et François Arétin, sans parler de beaucoup d'autres... Et ils ne veulent rien pardonner à des Bataves ! Mais si nous dédaignons tous les écrivains qui ne ressemblent pas à Cicéron, quels sont ceux qui nous resteront? L'élégance du style cicéronien me charme beaucoup dans les autres. Quant à moi, sans la dédaigner, je ne la recherche pas avec affectation. » Ses pressentiments au sujet du livre de Sadolet furent justifiés par l'événement. Érasme l'avait averti dans ses lettres autant qu'on pouvait avertir un si grand prélat. Cet ouvrage, qui lui avait coûté d'immenses travaux, ne plut pas même à la Sorbonne.

Quand on trouve dans la correspondance d'Érasme des passages si nombreux et si catégoriques, il serait difficile d'attribuer seulement sa manière de voir, si franchement exprimée, au dépit que pouvaient lui causer les critiques des cicéroniens et au désir d'excuser les défauts qu'on lui reprochait. Il y avait là quelque chose de plus et de mieux. C'était une pensée étendue, profonde, appuyée sur le bon sens et sur la vérité, quoiqu'il s'y ajoutât certainement l'excitation de l'intérêt personnel et de l'amour-propre blessé. De cette double disposition naquit *le Cicéronien*.

II

Cet écrit trouva peu d'approbateurs et fit à Érasme beaucoup d'ennemis; mais il obtint le suffrage de Vivès (1), un des esprits les plus ouverts et les plus judicieux de la Renaissance. Ses éloges ont d'autant plus de prix qu'il n'avait pas été nommé dans ce petit livre où Érasme passait en revue les écrivains distingués de son temps. *Le Cicéronien* était dédié à Jean Ulattenus, personnage mêlé à beaucoup d'affaires et d'ambassades, qui avait alors la haute direction de l'enseignement à Aix-la-Chapelle. Dans la lettre dédicatoire, Érasme se plaignait de la décadence des études qui, après un heureux essor, étaient déjà partout languissantes et comme près de périr. « Pour comble de malheur, disait-il, une secte nouvelle est apparue, les cicéroniens; c'est le nom qu'ils se donnent. Ils condamnent superbement tous les écrits qui ne sont pas calqués sur Cicéron. Ils engagent la jeunesse à n'étudier que lui, à l'honorer d'un culte superstitieux; et cependant rien ne ressemble moins à Cicéron que ces prétendus cicéroniens. » A ses yeux, il y avait dans ce culte exclusif un grand danger pour les études. C'était une sorte de paganisme littéraire. « Je soupçonne, poursuivait-il, qu'à l'ombre de ce nom, on trame autre chose ; de chrétiens, on veut nous faire païens. Les belles lettres doivent, au contraire, servir à exalter la gloire de Notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, comme Cicéron orna de son éloquence les choses profanes. Cet enthousiasme maladif s'observe chez certains jeunes gens que

(1) Un de ses amis, qui se trouvait en Italie, lui avait conseillé de ne lire que Cicéron pendant deux ans entiers, après quoi il surpasserait Longueil et bien d'autres. Vivès riait de cet étrange conseil. Il regardait une telle imitation comme une puérilité, comme une espèce de délire. *Correspondance d'Érasme*, t. III, p. 1126.

nous renvoient l'Italie et surtout Rome. » Érasme croyait agir dans l'intérêt des lettres, comme de la religion, en combattant cette exagération funeste; il n'entendait pas proscrire l'imitation de Cicéron; « ce qui serait, disait-il, le comble du délire ; » mais il voulait montrer comment on pouvait le reproduire véritablement et concilier son éloqueuce avec la piété chrétienne.

Il employa la forme du dialogue, comme plus attrayante et plus persuasive. Il mit en scène trois interlocuteurs, Buléphore, Hypologus et Nosoponus (1), dans lequel on a voulu voir Longueil. Nosoponus était autrefois un gai compagnon, au teint frais, aux joues arrondies, d'un enjouement plein d'esprit et de grâce. Mais une maladie nouvelle l'a rendu méconnaissable. Elle a attaqué le sanctuaire du cerveau. Elle n'a pas de nom chez les Latins. Les Grecs l'appellent amour de la servilité. C'est une espèce de démence, une monomanie. Buléphore et Hypologus essaient de guérir cette maladie qui dure depuis dix ans. Nosoponus est amoureux de la *Persuasion*, et il possède toute espèce d'éloquence, hors l'éloquence cicéronienne. C'est la nymphe dont il est épris et pour laquelle il languit. Jamais il ne se met à écrire que dans le calme et le silence parfait d'une nuit profonde. Il a dans la partie la plus retirée de sa maison un cabinet, sanctuaire des Muses, aux murs épais, à doubles portes, à doubles fenêtres, dont toutes les fentes sont bouchées avec du plâtre et de la poix, afin qu'il n'y pénètre aucun jour, aucun bruit, persuadé qu'on ne peut prétendre à cette gloire si l'on n'est pur de toute passion, libre de tout souci ; il s'est voué au célibat, sans méconnaître la sainteté du mariage ; il a repoussé toute charge, toute dignité. Pour avoir l'esprit plus dispos, il ne soupe jamais, et, à son dîner, il prend six grains de raisin sec de Corinthe avec trois grains de coriandre confits dans du sucre.

(1) Ce nom, formé de deux mots grecs qui signifient *maladie* et *travail*, marque l'effort maladif de celui qui le porte.

Il désire bien plus être compté parmi les cicéroniens que parmi les saints. Il a passé sept années entières à ne lire que Cicéron, évitant de toucher tout autre livre aussi scrupuleusement que les chartreux évitent de manger de la chair; tous les autres auteurs écartés et enfermés, Cicéron seul a été conservé dans sa bibliothèque. L'image de l'orateur romain est chez lui partout, dans son oratoire, dans sa bibliothèque, sur toutes les portes. Il la garde toujours avec lui, gravée sur des pierres précieuses. En songe, il ne voit que Cicéron. Dans son calendrier, il lui a donné place parmi les apôtres. Il le sait par cœur presque tout entier. Toute son ambition sera satisfaite, s'il obtient un jour, eût-il soixante-dix ans, la gloire d'être appelé cicéronien. Être cicéronien a plus de prix à ses yeux qu'être consul et même pontife-roi (1).

Dans un dictionnaire alphabétique, il a noté tous les mots de son idole. Dans un autre volume plus grand, il a recueilli, d'après l'ordre des lettres, toutes les formes de langage et de style propres à Cicéron, tropes, figures, épiphonèmes et le reste. Un troisième volume contient toutes les mesures employées par lui dans ses périodes, ses phrases, ses membres de phrase, au commencement, au milieu, à la fin... Il a marqué non-seulement tous les mots, mais aussi toutes les acceptions qu'un mot a reçues dans son auteur. A côté de chaque mot, il a ajouté ce qui précède et ce qui suit. Toutes les fois que le même mot se présente, il note la page, le côté de la page, la ligne, le point de la ligne où il se trouve. Il ne suffit pas qu'un mot soit employé par Cicéron; il faut trouver chez lui le même cas, le même temps, le même mode, la même personne. Parler avec pureté, n'est pas pour Nosoponus un grand mérite; mais parler comme Cicéron, c'est parler divinement. Il marque d'un rouge éclatant ce qui se trouve dans son auteur et de noir ce qui ne s'y rencontre

(1) Lazare Buonamicus déclarait qu'il aimerait mieux parler comme Cicéron, que d'être pape. Pierre Bembo préférait la réputation de bien écrire en latin au marquisat de Mantoue.

pas. Il ne fait d'exception ni pour Térence, ni pour aucun des bons écrivains. Suivant lui, Cicéron seul a le droit de frapper à son coin les mots de la langue latine. Toute phrase qui renferme quelque mot non cicéronien est une phrase condamnable, comme une monnaie de mauvais aloi.

C'est ainsi qu'Érasme poursuivait de sa moquerie un des travers de son siècle. Il montrait ensuite combien était vicieuse la manière de composer chez les cicéroniens. D'abord ils s'occupaient des idées générales qui devaient entrer dans leur composition ; puis ils recherchaient les mots, les tours, les fleurs, les figures cicéroniennes; ils revenaient alors aux pensées qui pouvaient s'adapter à ces ornements de langage. C'était le renversement de l'ordre naturel ; les mots n'étaient plus subordonnés aux idées; c'étaient les idées qui devaient s'accommoder aux mots. Des nuits entières étaient consacrées à une période ; un temps infini était employé à polir, à repolir, à s'assurer que chaque expression était bien de Cicéron. Le cicéronien devait s'abstenir de parler latin dans la conversation, de peur de prendre des habitudes de langage peu cicéroniennes (1). Il ne devait pas souiller par une causerie vulgaire et profane une langue sacrée. Quand il fallait absolument parler latin sans préparation, il avait des formules cicéroniennes apprises par cœur et toutes prêtes pour les circonstances semblables. Dans tous les autres cas, il confiait à sa mémoire ce qu'il avait écrit, et n'improvisait jamais à l'exemple de Démosthène.

Dans la seconde partie de son dialogue, Érasme essayait de guérir cette exagération maladive avec tous les ménagements possibles. Il reconnaissait que Cicéron réunissait toutes les perfections de l'éloquence, séparées dans les autres; qu'il

(1) A Venise, Bernard Ocricularius, de Florence, historien à la manière de Salluste, ne voulut jamais parler latin avec Érasme. Vainement Érasme lui disait : « Vous parlez à un sourd; je ne suis pas moins étranger à votre langue vulgaire qu'à l'indien. » Il ne put obtenir de lui un mot latin. T. IV, *Apophth.*, l. VIII, p. 363.

était parmi les orateurs ce qu'Appelle était parmi les peintres. Mais quelque parfait qu'il fût, il ne devait pas être le modèle unique de celui qui aspirait à l'éloquence. Zeuxis, voulant produire un type achevé de beauté dans Hélène, ne se borna pas à prendre pour modèle la plus belle de toutes les femmes, mais choisit chez les plus belles ce qu'elles avaient de plus beau. Cicéron, malgré ses perfections de tout genre, n'avait-il pas des taches? Les anciens du moins le croyaient.

Érasme rappelait les critiques diverses qui lui avaient été adressées. « Ces critiques, disait-il, n'ont pas pour but de rabaisser l'orateur romain ; mais elles vont à sa gloire, pour nous empêcher de mal rendre l'image de son éloquence, comme de mauvais peintres ; elles vont à notre intérêt, afin que nous n'embrassions pas une vaine ombre, comme Ixion amoureux de Junon, ou Pâris d'Hélène. Cette perfection sans tache, que l'on veut aujourd'hui trouver dans Cicéron, dépasse les forces humaines; on n'a jamais vu de perfection semblable dans aucune branche des arts, à plus forte raison dans l'éloquence qui résume et réunit en quelque sorte tous les autres... Il faut étudier surtout Cicéron, mais non pas Cicéron seul, conformément au précepte de Quintilien. Celui-là est véritablement cicéronien qui peut, comme lui, traiter supérieurement toute espèce de sujets. »

Érasme raillait les méprises des cicéroniens qui avaient tourné en ridicule un fragment de Cicéron attribué à un Allemand, tandis qu'ils accordaient leur enthousiasme et presque leur adoration à des ouvrages apocryphes. En tout cas l'art devait se cacher. Il fallait donc déguiser l'imitation même de Cicéron. Autrement on n'avait que le mérite d'écrire des centons et d'ajuster des pièces de mosaïque. L'orateur ne parlait pas seulement pour l'ostentation et la parade ; il voulait être utile ; viser à la faible gloire de paraître cicéronien, c'était une ambition bien peu noble. Érasme se moquait de l'imitation frivole et puérile de Cicéron, déjà tour-

née en dérision par Quintilien. Il n'approuvait pas ceux qui bannissaient absolument les pensées et les formules chrétiennes. Pour lui, le christianisme était une mine féconde d'idées que Cicéron n'avait pu ni connaître ni exprimer. Il regardait même la pensée chrétienne comme supérieure à la pensée païenne. Il allait plus loin encore lorsque, devançant Pascal, il écrivait : « Toute la philosophie des Grecs auprès de la philosophie du Christ n'est que songe et frivolité. »

« L'orateur, disait-il encore, doit exprimer les idées, les mœurs, les allures de son temps, tout comme les peintres et les sculpteurs. Un peintre ne peut représenter le Christ sous les traits d'Apollon, ni la Vierge sous ceux de Diane, ni sainte Agnès sous ceux de Laïs. La convenance est la loi suprême de l'orateur. Nous avons aujourd'hui devant nous un monde qui ne ressemble guère à celui de Cicéron. Or il faut que notre discours convienne aux personnes et aux choses présentes, que la parole soit l'écho expressif du monde au milieu duquel on vit. Afin de pouvoir reproduire Cicéron, il faudrait avant tout se trouver au milieu de la Rome de Cicéron. En un mot, pour être véritablement cicéronien, il ne faut pas lui ressembler... Qui donc aujourd'hui peut parler selon la convenance, s'il ne s'écarte beaucoup de cet orateur?... Chrétien, je dois parler à des chrétiens de la religion chrétienne, de la pénitence, de l'aumône, du mépris des vanités du monde, de l'étude des divines Écritures. De quel secours me sera ici l'éloquence de Cicéron? Les idées sur lesquelles je dois parler lui étaient inconnues, comme les mots qui sont nés avec elles pour les exprimer. Qu'un orateur paraît froid, quand, à ces matières, il coud des lambeaux de pourpre enlevés à Cicéron ! »

Érasme, pendant son séjour à Rome, avait entendu les premiers prédicateurs de son temps, Pierre Phédrus et Camille. Leur éloquence était toute païenne. Dans un sermon prononcé devant Jules II par un ardent cicéronien, en présence d'une assemblée nombreuse et savante, l'exorde et la

péroraison plus longue que le discours presque tout entier, étaient consacrés aux louanges du pontife que le prédicateur appelait *Jupiter très bon et très grand.* Un autre cicéronien, dans un sermon sur la *Passion*, rappelait les Décius, les Curtius, Socrate, Phocion, Aristide; il comparait les triomphes de Scipion, de Paul Emile et de César au triomphe de la croix. Son discours, froid, insipide, n'était qu'une amplification cicéronienne, sans émotion, sans véritable éloquence. Le sujet religieux et moral de la *Passion* n'était pas traité. Il divisait son sermon en deux parties. Dans la première, il prétendait montrer que la mort du Christ était douloureuse, et il donnait envie de rire; dans la seconde, il s'efforçait de la faire voir glorieuse et triomphante, et il donnait envie de pleurer, contre son intention. « Celui qui voulait, dit Érasme, exalter dans ses paroles la gloire de la croix, devait se proposer pour modèle l'apôtre Paul plutôt que Cicéron... Ce romain parla un langage si latin, qu'il ne dit pas un mot de la mort du Christ. Un tel sermon pouvait tout au plus être loué comme un exercice d'écolier.

« On ne saurait croire avec quel superbe dédain les cicéroniens détestent la barbarie de saint Thomas, de Scot et de leurs pareils; et pourtant ces barbares sont plus cicéroniens en réalité que ces hommes qui se croient des Cicérons; car ils parlent d'une manière plus appropriée au sujet qu'ils traitent. Nul n'est bon orateur, s'il n'entend bien et s'il n'aime son sujet : or les cicéroniens ne comprennent ni n'aiment la doctrine du Christ dont ils négligent l'étude... Même sur un sujet profane, un chrétien ne doit pas parler comme un païen; car toutes nos actions doivent être réglées sur la morale du Christ... Si l'on traite de barbare tout mot nouveau ou récemment trouvé, il n'y a point de mot qui n'ait été barbare dans un certain temps. »

Érasme oubliait que le latin était une langue morte et qu'il ne pouvait acquérir des expressions nouvelles sans se corrompre. Mais il avait raison d'ajouter : « Tous les arts ont



leur langage technique. Pourquoi notre religion n'aurait-elle pas le sien? Des mots ont été forgés ou détournés de leur sens pour faciliter l'intelligence des dogmes sublimes du christianisme. Faudra-t-il s'abstenir de parler de ces choses, ou en parler avec d'autres termes, choisis arbitrairement? Comment rougir d'employer des expressions consacrées par la tradition chrétienne depuis le Christ et les apôtres? A la rigueur, il serait plus juste de dire que la majesté de la philosophie chrétienne est souillée par les mots, les figures et les mesures de Cicéron. Ne pouvons-nous pas citer les prophètes, les *Proverbes*, les *Évangiles*, les *Epîtres*, comme Cicéron, Homère, Sophocle, Ennius, Platon? »

Érasme protestait contre la superstition païenne qui dédaignait les livres et les auteurs chrétiens; il attaquait avec force un excès qu'il regardait comme funeste, prêt à se retourner contre l'excès contraire. Il comparait Moïse à Hérodote, la création du monde et la sortie d'Egypte aux fables de Diodore, les Livres des Rois à Tite-Live, la céleste morale du Christ à l'ironie de Socrate, les *Psaumes* animés d'un souffle surhumain aux adulations de Pindare, les cantiques de Salomon aux idylles frivoles de Théocrite. Il montrait la profonde différence qui éclatait dans les personnages comme dans le fond des choses. « La philosophie céleste, disait-il, a son éloquence propre, comme elle a une sagesse distincte de la sagesse humaine; et il n'est pas étonnant qu'elle diffère un peu de celle de Démosthène ou de Cicéron. *Tempé* de Thessalie n'a pas un son plus doux à notre oreille que *montagne* de Sion. »

Érasme effleurait en passant un sujet traité plus tard par Fénelon et développé par Châteaubriand. « C'est du paganisme, ajoutait-il; oui, du paganisme. Nous ne sommes chrétiens que de nom... Le nom de Jésus, celui de la Vierge, ceux de Pierre et de Paul, les citations de l'Écriture, voilà des ornements plus éclatants pour un sermon que dix mille passages d'Ennius et d'Accius. Pour mériter le titre de vrai

cicéronien, il faut puiser comme lui à diverses sources, approfondir les pensées chrétiennes, comme il a lui-même approfondi les pensées païennes. Par là on pourra, sinon l'égaler, du moins produire quelque œuvre qui soit digne de lui... Il y a dans Cicéron des qualités générales qui peuvent être transportées à tout sujet, la netteté, la clarté, l'élégance, l'éclat... Mais chercher à reproduire la forme cicéronienne, c'est s'attacher à la couleur de la peau, à un vain reflet qui se ternit en peu de temps... Il faut imiter Cicéron, comme il a lui-même imité les autres ; faire comme l'abeille pour son miel qu'elle recueille sur différentes fleurs et qu'elle prépare ensuite intérieurement. L'éloquence a pour but de persuader; celle qui ne fait que plaire n'est pas digne d'un homme de bien. »

C'est ainsi que Fénelon disait plus tard : « L'homme vraiment digne d'être écouté, est celui qui ne parle que pour la vérité et la vertu. » On peut voir qu'Érasme a tracé à l'éloquence chrétienne la route où elle marcha avec tant d'éclat au XVIIe siècle. Seulement elle abandonna la langue latine qui ne pouvait être entendue que des savants; elle parla au peuple chrétien dans un idiome vulgaire, mais vivant, poli par la marche du temps et l'influence des bons écrivains, expression vraie du génie national.

Aux yeux d'Érasme, non-seulement les cicéroniens se proposaient un but mauvais et funeste, mais ils visaient à l'impossible ; ils faisaient tort à Cicéron, comme ferait un méchant peintre à une belle femme dont il ébaucherait le portrait; le plus souvent ils n'en reproduisaient que les défauts. « Il leur suffit peut-être, disait-il, d'être appelés les ombres de Cicéron. Pour moi, je ne désirerais même pas être appelé l'ombre d'Apollon. J'aimerais mieux être Crassus vivant que Cicéron passé à l'état de fantôme ou d'école... Le peintre le plus habile ne peut exprimer que les linéaments du corps, la forme, l'âge, la santé, les sensations ; mais le fond de l'homme lui échappe ; il ne lui est donné de peindre que ce

qui apparaît à la surface ; il en est de même dans l'éloquence ; l'imitation ne peut jamais faire revivre les éminentes qualités de l'orateur ; c'est en soi-même qu'il faut les trouver. Si ce fantôme de Cicéron, que nous voulons reproduire, manque de vie, d'action, de sentiment, de nerfs et d'os, quoi de plus froid que notre imitation ? »

Érasme racontait l'histoire d'un peintre qui, ne pouvant tracer le portrait fidèle d'un homme vivant, s'attachait à des détails accessoires et étrangers, changeant tous les jours quelque chose aux vêtements, aux signes accidentels qui se voyaient sur le corps et le visage. C'était l'image piquante de l'imitateur sans génie et sans hardiesse qui, ne pouvant nous rendre Cicéron vivant, ne nous donnait qu'une ombre inanimée et vaine. Il y avait dans l'orateur romain des qualités propres que l'imitateur ne réussirait jamais à lui dérober ; c'étaient le cœur, l'invention, le génie et tant d'autres dons remarquables. Ce n'était pas tout. Souvent il y avait danger à imiter les qualités dominantes des auteurs. Certaines même seraient des défauts, si elles n'étaient jointes à d'autres mérites. A vrai dire, les grands génies étaient inimitables. On trouvait dans Cicéron des choses qui n'étaient peut-être pas un défaut, mais qui le deviendraient dans un génie moins heureux. « Il y a, disait Érasme, des natures si heureusement douées, que tout ce qu'elles font leur sied. Au jugement de tous, ce serait être détracteur effronté que de chercher à reprendre quelque chose dans l'éloquence de Cicéron. Toutefois la plupart de ses qualités confinent à des défauts. Essayez d'y ajouter, et son abondance deviendra redondance ; sa libre hardiesse, impudence ; son badinage, bouffonnerie ; son nombre oratoire, musique. »

Après avoir montré que le cicéronien était une chimère impossible, Érasme établissait qu'en fait il n'a jamais existé. Il parcourait la série des auteurs qui avaient paru dans le monde depuis l'orateur romain, et faisait voir qu'aucun d'eux n'avait été cicéronien : les uns ne cherchant pas à l'être,

et ce sont les plus grands ; les autres le cherchant sans pouvoir y réussir. Il suivait ainsi l'histoire jusqu'au sein de l'époque contemporaine et osait juger les écrivains encore vivants, entreprise téméraire qui devait exciter bien des ressentiments et lui causer d'amers ennuis. Arrivé au bout de cette longue énumération où se trouve plus d'un jugement bizarre, il conclut ainsi : « Jusqu'ici nous n'avons pas trouvé le cicéronien ; il ne reste plus qu'à aller le chercher dans les îles Fortunées. Il faut donc supporter un mal commun à tous. »

En effet, Érasme n'était pas cicéronien ; il ne l'était ni dans la phrase, ni dans l'expression ; il prenait partout où il trouvait quelque chose de vif et d'heureux. Il ne visait pas au purisme ; il cherchait la facilité naturelle, la grâce, le piquant, la vivacité spirituelle et enjouée. C'étaient là ses qualités brillantes ; c'était son originalité. Il sentait que l'imitation servile de Cicéron devait glacer l'inspiration et frapper l'esprit de stérilité. Il fit voir avec mesure et avec force dans quelles bornes doit se maintenir l'imitation des modèles. Suivant lui, l'orateur doit avant tout porter l'empreinte des choses et du temps, s'il ne veut pas manquer à la convenance. Un chrétien doit parler comme un chrétien, s'il veut rester dans la vérité, s'il veut agir puissamment sur les âmes. « Longueil, dit-il, s'appliqua tout entier à reproduire Cicéron, et ce ne fut pas sans succès. Mais combien il est plus froid que lui-même dans les écrits où il combat les doctrines de Luther ! Que serait-ce, dites-moi, si, au lieu de combattre, il eût expliqué les mystères des divines écritures ?... Une imitation trop minutieuse détruit, en effet, toute originalité, toute physionomie personnelle, toute vie, toute chaleur, tout mouvement vrai et naturel dans la pensée et dans le style. »

On a vu ailleurs (1) quelles colères le *Cicéronien* excita contre Érasme, surtout en France et en Italie. Les Italiens ne pouvaient lui pardonner d'avoir osé critiquer Cicéron. Ils l'accu-

(1) 1er vol., p. 532 et suiv. — *V.* Burigny, t. I, p. 551 et suiv.

sèrent d'avoir voulu en quelque sorte anéantir les ouvrages de ce grand homme, afin que dans la suite on ne lût que les siens. Mais les deux écrivains qui le traitèrent avec le plus d'indignité, ce furent deux Français, Jules-César Scaliger et Etienne Dolet. Dans un premier libelle, Scaliger appelait le *Cicéronien* un ouvrage misérable que les libraires repoussaient avec dégoût comme tous ceux du même auteur. Il représentait Érasme lui-même comme un bourreau, un parricide, comme un nouveau Porphyre, comme le véritable auteur du luthéranisme, qui avait commencé par attaquer Jésus-Christ pour de là passer à Cicéron, s'efforcer de le renverser et se mettre à sa place.

Cet écrit, où la violence était poussée jusqu'au ridicule, excita l'indignation générale. Bedda lui-même, le fougueux syndic de la Sorbonne, soupçonné d'y avoir pris part, le trouva trop violent et le désavoua. Un ami d'Érasme lui écrivait : « Les honnêtes gens approuvent tous que vous ne répondiez pas aux calomnies de Scaliger. Quel que soit l'auteur de ce libelle, c'est un bouffon, un ridicule conteur de fables qui manque de sens commun. »

Scaliger, informé des doutes élevés sur le véritable auteur de son écrit, en revendiqua la propriété avec colère. Il en composa un second plus violent encore. Il peint Érasme comme un avare, un ivrogne, un orgueilleux, une furie déchaînée contre la religion, comme l'écueil de la véritable éloquence, comme un monstre odieux à l'Italie, à la France, à l'Allemagne, et dont les écrits sont la honte du nom chrétien. Il avoue que son premier ouvrage a paru plein de fureur même aux ennemis d'Érasme. Mais il prétend l'avoir composé à la sollicitation de plusieurs savants, Leonicenus, Pomponace, Cœlius Rhodiginus, Louis Gauric et Jean Jucundus. Il écrivit aussi plusieurs lettres qui dépassent les deux libelles en furieuses injures. Joseph Scaliger, son fils, sans approuver le *Cicéronien*, disait plus tard : « Mon père attaqua Érasme en soldat. Depuis, après avoir étudié, il vit que c'é-

tait un grand homme... Peut-être mon père ne l'avait pas lu, ou ne l'entendait pas. Après avoir vu ses ouvrages, il se repentit d'avoir écrit contre lui. »

Dolet ne montra pas moins de fureur. Il fit imprimer un dialogue sous ce titre : *De l'Imitation de Ciceron contre D. Érasme en faveur de Christophe Longueil.* Les interlocuteurs étaient Thomas Morus et Simon de Villeneuve qui parlait d'Érasme avec le plus grand mépris. Il le traitait de bouffon, de radoteur, d'homme léger et double, d'escroc et de parasite. Il l'accusait d'avoir voulu empêcher qu'on ne se proposât pour modèle le style de Cicéron, d'avoir jugé les modernes d'une manière fausse et partiale, d'être prévenu contre la nation française, attaquée sans cesse dans ses écrits. Le seul mérite de ce libelle, c'est d'avoir justifié Cicéron au sujet de certaines critiques peu fondées.

Dolet ne s'en tint pas là; il mit au jour un second écrit aussi injurieux que le premier. « Je pense, disait-il, que l'auteur du *Cicéronien* n'avait pas la tête saine quand il le composa. » Mais Érasme à peine mort, il regretta publiquement d'avoir outragé un si grand homme. Il l'appela l'honneur de l'Allemagne, l'ornement de sa patrie, un savant comparable à ce que la France et l'Italie avaient de plus illustre.

CHAPITRE IV

Érasme fondateur de la république des lettres. — Son esprit cosmopolite.

Érasme a vu de bonne heure que les lettrés, pour résister aux efforts de leurs adversaires conjurés, devaient eux-mêmes réunir leurs forces et opposer aux phalanges ennemies des bataillons non moins serrés. Il a jugé, en même temps, que le concert des savants pouvait singulièrement hâter les progrès de l'érudition ; car c'étaient surtout les œuvres d'érudition qui occupaient l'activité studieuse de la Renaissance. S'il n'était pas permis aux lettrés, épars dans les diverses contrées de l'Europe, de siéger dans la même académie pour exposer leurs découvertes devant leurs doctes collègues et faire jaillir de la discussion de nouvelles lumières, ils pouvaient du moins converser à distance par des lettres fréquentes qui, établissant pour eux une sorte de vie commune et comme un lien indissoluble, devaient leur ménager le moyen de s'aider mutuellement, de s'éclairer les uns les autres par une bienveillante et judicieuse critique, de mettre, pour ainsi dire, en contact leurs idées malgré l'éloignement, et de constituer une sorte de république savante. Dès lors agissant, non pas chacun pour son compte, mais tous de concert, unissant leurs forces jusque-là isolées en un faisceau invincible, les lettres pourraient défier leurs adversaires, commander à l'opinion et par elle gouverner le monde.

Cette espèce d'académie universelle, où la correspondance

épistolaire devait tenir lieu d'une présence impossible, Érasme pouvait seul la fonder. Seul, il avait une fécondité d'esprit et une facilité de plume capables de suffire à une correspondance écrasante pour tout autre que pour lui. Seul, il avait une renommée répandue dans toute l'Europe, une supériorité reconnue par tous les savants. Né chez un peuple qui n'avait pas encore une existence indépendante, un caractère bien tranché, il pouvait plus facilement se faire cosmopolite. Hollandais par le sang, sujet du roi d'Espagne qui était en même temps prince des Pays-Bas, il tenait à la France où il avait passé plusieurs années de sa jeunesse dans l'étude, à l'Angleterre où il avait fait un long séjour à diverses reprises et où il comptait des amis aussi nombreux que puissants; à l'Italie où il était resté longtemps, où il avait donné sa grande édition des *Adages*, fondement solide de sa réputation, et où il avait acquis l'amitié de tant de personnages illustres; enfin à la Belgique et à l'Allemagne où il résida successivement pendant une bonne partie de sa vie.

On lui reprocha souvent son humeur voyageuse, l'instabilité de sa résidence ; on trouvait que cette vie errante et vagabonde était peu digne d'un érudit, d'un religieux, d'un théologien. Érasme convenait de ce penchant. Durant toute sa vie, on le voit rouler dans son esprit divers projets d'établissement définitif. Tantôt c'est en Angleterre qu'il veut aller finir ses jours ; tantôt c'est en France ; tantôt c'est en Italie ; tantôt dans les Pays-Bas ; tantôt dans la Bourgogne qui produit un vin nécessaire à sa santé. Il est même question de l'Espagne, de la Pologne, de l'Autriche. De tous côtés on l'appelle, on cherche à l'attirer par des offres plus ou moins séduisantes. Il ne prend jamais de parti décisif. La ville où il fait le plus long séjour, c'est Bâle où il passe huit ans de suite, sans en sortir pour ainsi dire ; c'est là qu'il meurt. Trois motifs l'y attachent : son zèle pour les études : il est là au milieu de l'imprimerie de Froben ; l'intérêt de sa sûreté : il a peu à craindre de certains moines et de certains théolo-

giens, ses ennemis, dans une ville libre et portée aux idées nouvelles; enfin son amour do l'indépendance : il se trouve dans une république où il n'est obligé de fairo la cour à personne, qui est fière de le posséder, sur laquelle sa présence jette un grand lustre, en y attirant de nombreux étrangers.

A ses yeux, la véritable patrie d'un lettré, c'est la science. Il regarde tous les savants du monde comme ses concitoyens. L'amour de la patrie, tel qu'on l'entend communément, le sentiment national, est faiblo ou presque nul en lui. Il ne voit ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Espagne, ni l'Italie; il envisage le genre humain dont les savants sont la tête, la véritable et uniquo aristocratie, la seule légitime, la soule devant laquelle son esprit veuille s'incliner. Nous reviendrons ailleurs sur cotte matière; ici nous essayons d'exposer ce qu'il a fait pour fonder la république intellectuelle.

Dès sa jeunesso, on le voit dans des lettres parvenues jusqu'à nous confronter ses idées avec celles d'un ami au sujet de Laurent Valla qu'il défend, et du Pogge qu'il attaque. Il sentait dès lors l'utilité que pouvait avoir pour la science et le réveil de l'esprit ce choc d'idées contraires d'où jaillissait la vérité, d'où sortait une appréciation plus juste et plus complète du mérito des hommes et de la valeur des opinions. Plus tard il entretient, avec Thomas Morus et un poète natif de la Frise, établi en Angleterre, un commerce de lettres qui n'est qu'un échange d'éloges, d'encouragements et de critiques bienveillantes. Car, dans la correspondance qu'Érasme cherche à établir entre les savants, il veut qu'ils se soutiennent et se fassent valoir mutuellemont, qu'ils s'adressent des critiques, mais sous une forme douce et aimable, exempte surtout d'amertume et d'envie. Seulement il est plus facile de donner que de suivro un tel avis, comme nous le verrons bientôt. Vers la mêmo époque, il déclare dans ses lettres que la société des gens instruits est une chose sainte; on a beau ne pas se connaître de visage; on a beau être aux doux extré-

mités du monde, la vertu et l'instruction doivent former entre les hommes une liaison indissoluble.

Dès l'année 1516, cette république littéraire est en quelque sorte constituée, et les lettres se sentent vivre d'une vie commune sur le sol de l'Europe. Elle a un président qui, de l'aveu de tous, est Érasme; elle a un sénat qui comprend les hommes les plus distingués des divers pays du monde chrétien; puis vient le peuple des lettrés qui n'ont qu'une réputation médiocre, ou qui débutent dans la carrière de la science. La correspondance épistolaire est le lien principal qui les unit, mais ce n'est pas le seul. Dans leurs ouvrages, les lettrés se citent mutuellement, presque toujours avec éloge; quelquefois ils se critiquent l'un l'autre, mais en général ce sont des critiques dont la science doit profiter.

Ce n'est pas tout encore; ils voyagent, se visitent réciproquement, et, dans des conversations savantes, ils resserrent les liens de cette société intellectuelle en contrôlant tour à tour leurs pensées. C'est ainsi, par exemple, que Thomas Morus, Cutbert Tunstall, les deux plus savants hommes de l'Angleterre, Longueil qui, né parmi les barbares, égale la pureté de langage des cicéroniens, ont des entrevues avec Érasme. Il est le centre principal autour duquel gravitent les hommes distingués du temps. A Louvain, à Bâle, à Fribourg, il est visité par une foule de savants déjà connus du monde, ou aspirant à se faire un nom. Les jeunes gens briguent l'honneur de le voir, de recevoir un billet écrit de sa main : plus heureux encore quand le chef des lettrés cite leur nom dans une préface ou dans un de ses innombrables ouvrages.

C'était en effet le devoir de celui qui était à la tête de la république littéraire, de protéger tous les talents naissants, de les guider, de les exciter, de les encourager, de les produire, de les recommander aux personnages puissants. Érasme n'y manqua pas. On connaît les dispositions si libérales de son testament. Durant toute sa vie, il accorda sa protection à tous ceux qui joignaient à l'amour de l'étude un heureux na-

turel. Il ne cessa de les recommander aux grands de l'ordre ecclésiastique et civil. Plus d'une fois il eut à se repentir d'avoir donné son appui à des gens qui firent honte à leur protecteur ou qui le payèrent d'ingratitude. Il ne renonça pas cependant à exercer son patronage toujours puissant en faveur des jeunes gens qui lui paraissaient bien doués, mais qui étaient peu favorisés du côté de la fortune.

Pour se développer et devenir florissantes, les lettres avaient besoin d'être protégées, nourries, encouragées par les monarques d'abord, et puis par les prélats et les grands seigneurs. La nouvelle république, jetée au milieu d'un monde profane, avait des intérêts à débattre avec les diverses puissances à côté desquelles elle vivait. Ce fut Érasme qui, en sa qualité de chef reconnu de cette république, se chargea de traiter avec elles. Dans son propre intérêt, comme pour l'avantage de la science elle-même, il entra en correspondance avec presque tous les souverains de l'Europe; avec les papes Léon X, Adrien d'Utrecht, Clément VII, Paul III, d'un caractère si différent; avec l'empereur Charles V et son frère Ferdinand, pour lesquels il fit son *Institution du prince*, ce manuel d'une nouvelle politique; avec Henri VIII, qui se piquait de littérature et de théologie; avec François Ier, le père des lettres; avec le roi de Danemark, Christiern, ce Néron du nord; avec le monarque polonais, Sigismond le Pacifique; avec Jean III, le riche souverain du Portugal; avec les princes de Saxe, George et Frédéric, d'opinions si opposées au sujet de Luther, mais rivalisant de zèle pour le progrès des études; avec les ducs de Savoie et de Juliers; avec les cardinaux Grimani et de Saint-George, auxquels il recommanda la cause de Reuchlin; avec le cardinal Wolsey, plus puissant qu'un roi; avec l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Rochester, promoteurs éclairés de la nouvelle science; avec l'évêque de Paris, Etienne Poncher, à qui revient peut-être la première idée du Collége de France; avec les cardinaux Trivulce et de Lorraine, ministres de François Ier; avec les électeurs

de Mayence et de Cologne, qui affectaient de protéger les lettres; avec le cardinal de Trente et l'évêque d'Augsbourg, chefs du parti modéré parmi les prélats allemands; avec le chancelier Gattinara et les archevêques de Tolède et de Séville, défenseurs des lettrés en Espagne; avec l'archevêque de Palerme, chancelier des Pays-Bas; avec le prince évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, et le prince évêque de Liége, Érard de Lamarck; enfin avec une foule d'autres personnages considérables par leur dignité ou leur fortune, qui pouvaient devenir ses protecteurs ou les soutiens des *bonnes* lettres.

Les nouvelles études avaient à lutter contre beaucoup de préventions. Elles avaient des ennemis répandus sur toute la surface du monde chrétien, agissant avec un merveilleux concert, insaisissables, invincibles, sans cesse renaissants. Par son active correspondance, Érasme s'occupa sans relâche de réunir les membres épars de la république littéraire, d'en former un corps puissant, capable de résister aux efforts de ses adversaires coalisés. Sans doute, son intérêt personnel joua dans ces luttes comme dans toute sa polémique un très grand rôle. Mais à côté de cet intérêt personnel qu'il servait de son mieux, ainsi qu'il en avait le droit, il y avait la cause des bonnes études qu'il croyait unie à la sienne et à laquelle il cherchait des appuis dans les personnages de tout rang, depuis les monarques jusqu'aux plus simples dignitaires de l'ordre ecclésiastique et civil, jusqu'aux bourgeois enrichis des villes d'Allemagne ou des Pays-Bas.

Mais comme président de la nouvelle république, il avait à remplir d'autres devoirs qui n'étaient pas moins difficiles. Il fallait maintenir la paix dans le monde savant. On a beaucoup parlé de l'irritabilité des poëtes; celle des savants n'est guère moindre. Aussi la république des lettres ne pouvait-elle pas manquer d'avoir ses dissensions intestines. C'était à celui qu'elle acceptait pour chef d'employer son influence et ses efforts à cicatriser les plaies de l'amour-propre blessé, à

ramener la sérénité au milieu des nuages soulevés par une susceptibilité ombrageuse, à rétablir la paix et l'harmonie parmi les disciples des Muses et des Grâces. C'est ainsi qu'Érasme s'interposa heureusement entre Morus et Germain de Brie pour calmer une querelle qui menaçait de s'échauffer beaucoup, au grand scandale des amis des lettres; car elle avait sa source dans deux sentiments très forts, l'orgueil national et la vanité d'auteur froissée (1). Plus d'une fois il intervint pareillement dans les dissensions des lettrés et les apaisa.

Mais la prééminence qui lui était généralement concédée d'un bout de l'Europe à l'autre, demandait pour se maintenir une grande habileté, beaucoup de tact et de mesure dans la conduite, une singulière égalité de caractère. Elle fut reconnue d'abord par tout le monde savant, si l'on fait abstraction de quelques Italiens; et encore les plus illustres, comme Bembo, Sadolet, Alciat, ressentaient pour Érasme la plus vive admiration. Ils avaient l'esprit trop large et le cœur trop loyal pour ne pas rendre hommage à son influence souveraine. Ils pouvaient bien voir, exagérer même ses défauts; mais cette universalité d'influence et d'action qui embrassait pour ainsi dire l'Europe entière et imprimait dans tous les pays jusqu'alors barbares une si heureuse impulsion, ne pouvait manquer de frapper leur intelligence et d'exciter leur sympathique enthousiasme.

En France, Budé supérieur à tous les lettrés, Budé qui avait résolu sans peine des problèmes regardés comme insolubles, avait conscience de sa haute valeur. Il voyait la plupart de ses compatriotes et le roi lui-même lui préférer un étranger, un Hollandais. Une telle préférence était bien faite pour exciter un peu de jalousie. Mais Budé avait des sentiments nobles, un cœur ferme et loyal, une probité et une générosité d'âme qui relevaient en lui les dons éminents de l'es-

(1) Voir la note E, à la fin du volume.

prit et le mérite du savoir; aussi croyons-nous que la réputation supérieure d'Érasme n'excitait chez lui, dans le principe du moins, aucun mouvement jaloux. Écrivant à Érasme et lui parlant de Guillaume Petit, son ardent admirateur, il disait avec une gracieuse ingénuité et une charmante bonhomie : « Quoique je l'aime pour son caractère et pour beaucoup d'autres raisons, j'ai cependant pour le haïr un motif unique, car je parlerai franchement, et j'ai lieu de m'irriter contre lui, c'est qu'il est trop partisan d'Érasme, d'un étranger auquel j'ai déjà commencé à porter envie, à cause de cette gloire trop grande qui remplit de son éclat éblouissant non-seulement l'Allemagne, sans parler des autres pays, mais même notre France, au point d'éclipser notre petite renommée et de nous réduire à être et à paraître obscur. » Toutefois l'amitié des deux savants, qui avait commencé sous de bons auspices, fut bientôt troublée par des nuages inquiétants.

Érasme, il faut le reconnaître, malgré les qualités rares de son esprit, malgré la largeur de ses idées, malgré la grâce délicate qui savait couvrir d'un voile séduisant de modestie l'éclat de son éloquence et de son savoir, avait dans le caractère certains défauts qui devaient promptement mettre en péril une autorité précaire, appuyée seulement sur la supériorité du génie et la faveur de l'opinion. Son irritabilité était excessive. Vainement il affectait de provoquer les avis, les critiques même; au fond il était intraitable. Le plus souvent il dissimulait, au moins dans ses publications, son violent dépit; mais sous cette modération affectée qui s'efforçait d'être calme et même reconnaissante, on sentait l'amertume du ressentiment contenu. De plus, il commettait dans sa conduite des inconséquences qu'il attribuait à son ingénuité naturelle, mais dont il faut aussi accuser sa légèreté. Il manquait surtout de réserve dans ses conversations intimes. D'une liberté extrême dans ses paroles, il ne se refusait jamais au plaisir d'une saillie, sans réfléchir si elle était con-

forme aux lois de la bienséance ou d'une prudente discrétion.

Lui qui recommandait sans cesse la modération aux autres, il ne la gardait pas toujours dans la censure qu'il faisait des vices, des superstitions, des abus du siècle, dans la critique de quelques institutions, de quelques croyances. Épargnant d'ordinaire les personnes qu'il s'abstenait de nommer, il flagellait impitoyablement d'une manière générale certains moines, certains théologiens, la cupidité, la corruption du clergé et des agents de la cour pontificale. Tant que la chrétienté fut tranquille, les murmures que ces attaques immodérées excitèrent furent étouffés par les applaudissements enthousiastes de ses innombrables admirateurs; ils ne trouvèrent point d'écho dans la masse des hommes instruits. Mais lorsque Luther déchira violemment l'unité religieuse, alors beaucoup de gens accusèrent Érasme d'être la source des nouvelles sectes; ils lui opposèrent ses attaques indiscrètes contre des pratiques, des usages et même des dogmes reçus dans l'Église. Beaucoup d'hommes éclairés, mais sincèrement attachés à l'unité catholique, se séparèrent de lui ou devinrent beaucoup plus froids à son égard; lui-même regretta souvent les écarts dangereux de sa plume et particulièrement la licence légère de l'*Éloge de la Folie*, mais sans se corriger.

Ce ne fut pas seulement dans les questions religieuses qu'il manqua de prudence et de mesure. Il montra peu de tact dans ses démêlés avec Lefebvre d'Étaples, avec Budé, dans toute l'affaire du *Cicéronien*. Il avait assurément raison contre Lefebvre qui lui avait suscité une mauvaise querelle (1). Cutbert Tunstall, homme de beaucoup de sens, mais anglais, il est vrai, et ami intime d'Érasme, se prononça catégoriquement pour lui et traita même assez durement le théologien français. L'italien Paul Bombasio pensait comme Tunstall. Mais Lefebvre était un homme savant et honnête;

(1) Voir 1er vol., p. 185 et suiv.

il avait rendu des services aux études sacrées; il méritait des ménagements. L'irritabilité d'Érasme ne tint compte de rien. Il soumit le bon vieillard à tous les traits de sa verve satirique. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il s'aveuglait lui-même et croyait avoir eu pour son adversaire des ménagements infinis. Les savants français, Budé à leur tête, s'émurent et reprochèrent à Érasme sa violence contre un théologien qui avait bien mérité des lettres, des langues savantes et de la théologie, que la bonté désarmait encore plus que la vieillesse. L'apologie outrageante d'Érasme leur parut un abus impie de la force contre la faiblesse vertueuse. Le chef des lettrés, voyant le mauvais effet de son apologie, eut du moins la sagesse de faire les premiers pas pour la réconciliation. Il craignait le scandale qu'une réponse de Lefebvre pouvait produire parmi les lettrés. Il prit un langage plus mesuré et s'efforça de prévenir un nouvel éclat par des paroles conciliantes qui n'étaient pas cependant pures de toute menace. Lefebvre, d'abord très irrité, se calma plutôt par bonté d'âme que par crainte. Mais le refroidissement persista même après la cessation des hostilités.

Érasme fit également preuve de peu de tact et d'esprit de conduite vis-à-vis de Budé. D'abord il était imprudent d'engager une correspondance d'apparat qui n'était qu'un échange mutuel d'éloges exagérés ou de critiques bienveillantes. Se jeter des louanges à pleines mains était moins dangereux pour leur amitié que fastidieux pour les lecteurs qui pouvaient en être importunés; et encore y a-t-il bien des louanges qu'un esprit ombrageux peut prendre pour des critiques déguisées ; c'est en effet ce qui arriva. Ainsi vanter la facile clarté d'Érasme, c'était peut-être censurer la superficielle vulgarité de sa pensée et de son style. Louer dans Budé la richesse de ses images et le savant tissu de son discours, c'était lui reprocher un style recherché et emphatique. Mais si les éloges n'étaient pas sans péril, les critiques mutuelles qu'ils osaient s'adresser devant le public étaient

bien plns dangereuses, car leurs lettres étaient imprimées et semblaient avoir été faites pour l'être, quoique Budé s'en défendît et se plaignît à Érasme de cette publication comme d'une indiscrétion fâcheuse. Il était difficile, pour ne pas dire impossible, que les deux rivaux, dans l'appréciation qu'ils faisaient l'un de l'autre, eussent le bonheur de se satisfaire mutuellement. Il était à craindre que tout jugement trop peu favorable au gré de l'intéressé, que toute critique, quelque douce, quelque voilée qu'elle fût, ne parût, aux yeux de celui qui en était l'objet, dictée par la jalousie et le désir de rabaisser un rival.

Budé, avec sa brusque franchise et sa prétention à l'esprit, ne pouvait guère éviter l'écueil. Sa plume un peu lourde devait inévitablement blesser la fibre délicate d'Érasme. Celui-ci, dans les premiers nuages qui s'élevèrent au sein de leur amitié, nous paraît avoir eu l'avantage du tact et de l'urbanité. Les premiers torts semblent être venus de Budé. Pendant qu'Érasme, avec une grâce facile et charmante, appréciait ses écrits, sans laisser de place aux équivoques et aux soupçons, le savant français laissait naître sous sa plume de ces mots piquants qui devaient offenser d'une manière irrémédiable un homme peu accoutumé à la critique, ombrageux de sa nature et gâté par l'ivresse du succès. Il sembla lui reprocher la bassesse et la maigreur de son style, la trivialité de sa pensée, le peu de valeur de certains travaux, indignes de son talent, enfin une fécondité vulgaire qui ne produisait rien d'accompli et qui s'épuisait en écrits innombrables de toute espèce dont on ne savait pas même les titres.

Nous sommes porté à croire que les intentions de Budé étaient loyales, exemptes d'arrière-pensée, comme de basse jalousie. Il exprimait avec franchise son jugement sur les écrits d'Érasme, et il croyait sincèrement donner à son docte ami des conseils utiles pour l'avenir en lui signalant les défauts de ses ouvrages déjà publiés. Mais il nous semble aussi

qu'il manqua de mesure dans la forme sur un sujet périlleux qui avait besoin, pour ne pas choquer, d'adoucissements infinis. Il y avait au contraire dans le langage de Budé une fougue, une chaleur qui étaient l'effet d'un naturel vif et franc; mais ceux qui ne connaissaient pas l'homme à fond pouvaient les prendre pour le signe d'une passion jalouse. Ses paroles avaient quelque chose de brusque et de provocateur; ses saillies semblaient méprisantes. Érasme en fut blessé. Il les releva avec une humeur que déguisait mal une modestie affectée. Il crut que Budé avait eu une intention malveillante, qu'il avait voulu rabaisser les productions de sa plume. A son tour Budé récrimina contre une susceptibilité excessive et chercha dans les paroles d'Érasme des équivoques blessantes. On continua ainsi de batailler avec une amertume toujours croissante, jusqu'à ce qu'enfin Budé, avec une impétuosité toute française, voulant couper court à ces débats et prévenir une rupture éclatante, jugea qu'il était à-propos de prendre congé d'Érasme.

Plus tard, grâce à l'intervention d'amis communs et particulièrement de L. Vivès, il y eut une sorte de réconciliation; mais ce n'était plus cette amitié verbeuse et expansive des premières lettres. La correspondance fut reprise à divers intervalles; mais elle était compassée et pleine de froideur. Les traits que les deux rivaux s'étaient décochés réciproquement étaient restés profondément enfoncés dans leur cœur. Des amis mal inspirés nourrissaient le fiel qu'ils conservaient au fond de l'âme. Tunstall et Vivès lui-même, en faisant avec enthousiasme l'éloge de Budé, Longueil, en le proclamant supérieur à Érasme, ne permirent pas au chef des lettrés d'oublier qu'il avait un rival préféré même de plusieurs. Les rois, possesseurs du trône, n'aiment pas à voir s'élever autour d'eux des prétendants qui menacent de les supplanter. Il se réconcilia donc avec Budé; mais c'était une réconciliation toute politique, un sacrifice fait à sa renommée et aussi à l'intérêt des lettres auxquelles une scission écla-

tante entre les deux chefs de la science ne pouvait être que fort nuisible. La rancune couva sourdement dans son cœur et l'entraîna plus tard à une des plus grandes maladresses de toute sa vie.

Mais, avant cet éclat, Érasme subit dans ses amitiés les pertes les plus douloureuses par des circonstances indépendantes, il est vrai, de sa volonté. Luther, avec la fougue de son caractère, s'était séparé de l'église de Rome. Le monde, partagé entre le pape et lui, attendait avec une impatience inquiète de quel côté Érasme, en se décidant, ferait pencher la balance. A la rigueur, les luthériens se seraient contentés de son silence, faute de mieux. Ils l'auraient exploité en faveur de leurs doctrines et l'auraient représenté comme une véritable connivence. Érasme aurait bien voulu pouvoir se taire. D'abord il n'approuvait entièrement ni l'un ni l'autre parti. En second lieu, s'il se déclarait pour l'un des deux, il fallait encourir des haines et des périls sans nombre. Il n'était pas de ceux qui se plaisent dans les luttes hasardeuses. Tranchons le mot : le danger lui faisait peur. Comme le poète Horace, objet de son admiration, il n'était pas loin de jeter son bouclier pour échapper à un péril pressant.

Mais les adversaires de Luther étaient indignés de son silence ; de tous côtés on l'accusait de collusion avec les ennemis de la foi. Ses plus puissants amis, l'évêque Tunstall, le cardinal Wolsey, le roi Henri VIII, le pape, les cardinaux, l'empereur, le duc de George de Saxe, tous le sommaient d'écrire contre Luther. Il s'y décida, quoique à regret, et il écrivit son petit *Traité du Libre arbitre* avec des égards et des ménagements extrêmes pour Luther. Mais les luthériens ne tinrent aucun compte de sa modération. Dès lors Érasme se vit abandonné de la plupart des lettrés allemands qui avaient embrassé la cause de la Réforme. Parmi eux il ne conserva guère d'autre ami que le *doux* Mélanchthon, encore y eut-il quelques ombrages ; mais ils se dissipèrent et leur

amitié dura jusqu'à sa mort. Ce que cette désertion dut avoir d'amer pour son cœur comme pour sa vanité, on peut l'imaginer aisément. Cette république des lettres, qui était son œuvre et son empire, se trouvait irrévocablement démembrée. Ses doctes amis qui se séparaient de lui, c'étaient son trésor, sa richesse; c'était sa couronne dont il perdait la moitié. Jadis on ne trouvait pas d'épithètes assez pompeuses pour lui. Maintenant on se taisait sur son compte, ou bien on le peignait sous des couleurs tout opposées. On ne s'en tint pas longtemps à un silence méprisant. Ulric de Hutten commença l'attaque avec une rare violence; d'autres suivirent. Ces luttes troublèrent sa vieillesse et la remplirent d'amertume.

Ici du moins il avait le droit de s'en prendre aux circonstances, à une sorte de fatalité inévitable. Il pouvait avec quelque raison décliner la responsabilité de ce schisme du monde savant, suite naturelle du schisme religieux. Mais il n'en fut pas de même du déchirement produit par le *Cicéronien*. Assurément on ne peut lui faire un reproche d'avoir attaqué les excès de cette secte littéraire. Budé luimême, dans une lettre, se prononce ouvertement contre elle. Il pouvait bien entrer dans la censure d'Érasme un peu de rancune personnelle; toutefois il soutenait une thèse juste. Il ne devait pas sacrifier la vérité et le progrès à la crainte de blesser des hommes qui voulaient réduire le rôle de la Renaissance à une imitation frivole et stérile. Mais n'était-ce pas une étourderie impardonnable dans un homme comme lui, que de prétendre passer en revue, à cette occasion, les contemporains encore vivants? Il ne pouv[illegible] nommer tous; dès lors, ceux qui étaient omis ne devaient pas lui pardonner une omission qui semblait les faire rentrer dans l'obscurité d'où ils se croyaient sortis. Ceux même qui étaient nommés devaient être difficilement satisfaits de leur lot, quelque belle que fût la part qui leur était faite. C'était bien mal connaître la nature humaine.

L'entreprise, en elle-même, était une idée malheureuse. La manière dont il l'exécuta fut plus malheureuse encore. Il omit le nom de Vivès. Le docte Espagnol s'en plaignit, mais sans aigreur. Érasme s'excusa en déclarant que c'était un oubli. Ailleurs il dit qu'il ne savait pas si Vivès aurait vu avec plaisir son nom cité dans ce livre. A vrai dire, il ne l'aimait pas; il lui trouvait le caractère susceptible et difficile. Cependant Vivès lui avait toujours témoigné une respectueuse affection, l'appelant son maître et mettant le plus haut prix à son amitié. Mais il avait été l'ami de Lée; il avait fait l'éloge de Budé et avait cru à la sincérité d'Aléandre; il avait risqué une critique au sujet des *Colloques* et s'était plaint qu'Érasme n'eût pas montré assez de chaleur pour engager Froben à imprimer ses ouvrages.

Un tort beaucoup plus grave, inconcevable même, ce fut de comparer le *grand Budé* à l'imprimeur Badius, un homme supérieur à un lettré médiocre. C'était faire au prince des savants français la plus sanglante injure; c'était outrager en même temps tous les lettrés, ses compatriotes, qui admiraient son incomparable science, vénéraient son beau caractère et marchaient sous ses ordres avec une discipline qu'Érasme célébrait et enviait à la France, en voyant l'anarchie intellectuelle de l'Allemagne (1). Aussi le *Cicéronien* souleva-t-il parmi eux le plus violent orage. On se déchaîna contre Érasme avec une *furie* toute française : l'affaire fut portée jusqu'aux

(1) Dans une lettre adressée à Germain de Brie, il félicite la France d'avoir institué une sorte de république littéraire où tous les savants se prêtent une aide mutuelle. Puis, il ajoute : « En Allemagne, au contraire, les Grâces ont tellement rompu tout commerce avec les Muses, que ceux même qui sont d'accord sont plutôt unis par l'esprit de faction que par une sincère bienveillance. Mais je voudrais que votre cité s'ouvrît plus largement et qu'elle admît comme Francs tous ceux qui cultiveraient les Muses, que ce fût en un mot une confédération d'esprits et non de contrées. Cette union contribuerait très grandement à faire avancer les nobles sciences et à réduire au silence les ennemis des bonnes lettres, car la barbarie n'est pas entièrement vaincue, elle a encore des forces et se prépare en quelques endroits à recommencer la guerre. » T. III, p. 1315; — *V.* 1er vol., p. 581.

oreilles du roi. Jacques Tussanus attaqua publiquement sa science et releva certaines erreurs qu'il avait commises. Il composa même un distique injurieux dont Érasme se vengea dans une courte lettre. Le célèbre Jean Lascaris, alors résidant à Paris, et plein d'admiration pour Budé, flagella son détracteur dans une pièce satirique, aussi amère que méprisante. Germain de Brie lui-même, non moins admirateur d'Érasme que de Budé, s'était ému de l'outrage fait à un homme qui était l'idole des lettrés français. Il écrivit à l'auteur du *Cicéronien* pour l'engager à réparer ses torts.

Érasme ne s'était pas attendu à une si violente explosion. Il protestait de ses intentions inoffensives; il affectait de ne pas comprendre un si grand trouble, né, disait-il, à propos de rien. Car s'il avait comparé Budé à Badius, ce n'était que sur un seul point, par rapport au style cicéronien. Il n'avait pas voulu mettre sur la même ligne Budé et Badius qui cependant était un homme de valeur. Il reconnaissait le mérite éminent du premier et déclarait qu'il n'avait point d'égal pour le grec. Au lieu d'accuser sa maladresse ou sa rancune, il rendait le destin responsable de ces divisions qui menaçaient de troubler les lettres comme la religion. Budé, malgré la magnanimité de ses sentiments, se montra blessé. Il laissa percer son mécontentement dans son ouvrage sur la langue grecque qui parut peu de temps après. Érasme y était assez maltraité. Toutefois, grâce à l'intervention d'amis officieux, les deux rivaux n'en vinrent pas à une lutte ouverte qui n'aurait servi qu'à remplir les vœux de leurs communs ennemis.

Germain de Brie, en cette circonstance, joua un rôle honorable; il servit de médiateur; il réconcilia Tussanus avec Érasme; il aurait voulu de même opérer une réconciliation sincère entre les deux chefs des lettrés. Mais une cordiale amitié n'était plus possible entre ces deux hommes. L'attaque d'Érasme, outre qu'elle était injuste, manquait de franchise. Elle ne pouvait faire de tort qu'à celui qui en était

l'auteur. Loin d'atteindre la réputation de Budé, elle lui donna un nouveau lustre. De tous côtés, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre s'élevait un concert de louanges en l'honneur du savant français. L'Italien Bembo était d'accord avec l'Allemand Ursinus Velius pour célébrer son érudition et son éloquence. Érasme lui-même, dans plusieurs de ses lettres, exprime en si bons termes son admiration pour son rival, qu'on peut se demander sérieusement si l'on doit voir dans le passage du *Cicéronien* une étourderie ou une rancune jalouse.

Ce ne fut pas seulement en France que cette revue critique des lettrés contemporains fit des mécontents. Tous ceux qui n'avaient pas été nommés ou qui n'avaient pas été traités selon leur désir en conçurent un ressentiment profond et s'en vengèrent en prodiguant à Budé les éloges les plus pompeux. Leur colère était d'autant plus vive qu'Érasme avait donné place à une foule d'hommes obscurs. Il mourut au milieu même de ces dissensions qui se prolongèrent pendant plusieurs années. Ses adversaires oubliaient sa vieillesse et ses services : ils auraient dû respecter le vieillard désarmé par l'âge et la maladie, le restaurateur infatigable des bonnes études. Leurs emportements étaient impuissants contre tant de gloire. Les torts que pouvait avoir le chef des lettrés ne dispensaient pas le monde savant de la reconnaissance qu'il avait si bien méritée.

CHAPITRE V

Érasme réformateur des études sacrées. — Ses travaux sur les Écritures et sur les Pères.

I

Érasme prétendit restaurer les études sacrées comme les études profanes. Toutefois il pressentait les difficultés propres et les écueils dangereux qui l'attendaient dans cette carrière. Il écrivait en 1517 à Fabricius Capiton : « Dans la théologie l'œuvre est un peu plus difficile; car jusqu'ici les théologiens de profession, étrangers aux lettres, couvrent leur ignorance du faux prétexte de la piété et ameutent la foule contre quiconque attaque leur barbarie. Ils croient qu'un grammairien ne peut être un philosophe, qu'un rhéteur ne sera jamais un jurisconsulte, qu'un orateur ne saurait être théologien. Mais là aussi la renaissance s'accomplira, si les trois langues continuent d'être enseignées publiquement dans les écoles, comme on a commencé de le faire. Bientôt on comprendra que l'éloquence est la compagne inséparable de la sagesse, selon la parole de saint Augustin. Les théologiens les plus instruits et les plus vertueux favorisent eux-mêmes la réforme, entre autres Jacques Lefebvre d'Étaples. Naturellement je me suis chargé de la partie la plus humble de la tâche. A en juger par la colère de ceux qui ne veulent pas que le monde devienne meilleur, mon faible travail a quelque importance. Au

reste, sans avoir la prétention de rien enseigner d'éclatant, j'ai voulu seulement préparer la voie à de plus grands efforts, à des enseignements plus élevés. Pourtant les hommes instruits accueillent mon œuvre sans défaveur. Elle n'excite des murmures que de la part de quelques individus dont la sottise est bafouée même des ignorants tant soit peu sensés. » Érasme avait en vue son ouvrage sur le Nouveau Testament, publié depuis quelques mois.

Il adressait à la Scholastique un triple reproche. Il l'accusait de parler un langage barbare et rebutant, d'épuiser ses forces sur des questions insolubles, inutiles, dangereuses, enfin de négliger les sources mêmes du christianisme (1), c'est-à-dire les Écritures et les Pères. Au lieu d'étudier les livres sacrés et les docteurs des premiers siècles, elle cherchait la doctrine chrétienne dans les auteurs du moyen âge, principalement dans Scot et dans saint Thomas. Le seul père des premiers siècles qu'elle connaissait un peu, était saint Augustin, dont la dialectique déliée convenait aux tendances de l'époque. Pour corriger le langage barbare des théologiens, Érasme recommanda sans cesse l'union des lettres avec la théologie. C'était, suivant lui, le moyen de la guérir de son incorrecte sécheresse, comme de son goût pour les questions subtiles, de la rendre accessible et même attrayante pour tous les esprits. En même temps, il posa en principe qu'on ne pouvait être vraiment théologien, sans étudier les sources (2), sans connaître à fond le Nouveau et l'Ancien Testament, sans interroger les docteurs des premiers siècles, qui, placés au berceau du christianisme, alliaient la plus profonde science à la plus grande sainteté. C'était donc surtout à leurs ouvrages qu'il fallait demander l'explication vraie de la doctrine chrétienne.

(1) Gerson fait le même reproche à la dialectique de son temps. L'auteur de l'*Imitation* censure aussi l'abus des questions subtiles. *V.* la note F, à la fin du volume.

(1) *In fontibus versetur oportet, qui velit esse vere theologus.* T. V, p. 183.

Dans une *exhortation à l'étude de la philosophie du Christ*, placée en tête de son livre sur le Nouveau Testament, il rappelait le vœu de Lactance qui, s'apprêtant à défendre le christianisme contre les païens, souhaitait une éloquence approchante de celle de Cicéron. Pour lui, il eût désiré une éloquence tout autre et moins diaprée, mais beaucoup plus efficace pour exciter les âmes. Il déplorait l'abandon, l'oubli, le dédain même où cette étude était laissée, tandis que l'on cultivait les autres avec tant d'ardeur. « Jamais, disait-il, ces plaintes n'ont été plus légitimes; et pourtant, que sont les maîtres de la science profane, malgré les vérités utiles que l'on trouve dans leurs écrits, auprès du Christ, ce docteur suprême, venu du ciel pour instruire les hommes? Peut-on se dire théologien, peut-on même se dire chrétien, quand on n'a pas lu son Évangile? Sa doctrine s'accommode à tous les esprits; comme le soleil, elle luit pour tout le monde, elle ne repousse personne. » Il ajoutait : « Il y a des gens qui rendent la philosophie du Christ sombre et triste; mais, à vrai dire, il n'y a rien de plus doux. »

Il exposa ses vues sur la réforme des études sacrées dans un petit livre qu'il intitula : *Méthode abrégée de la vraie théologie*. C'était d'abord une simple préface de son ouvrage sur le Nouveau Testament. Plus tard, il la refondit et la développa au point d'en faire un petit livre. Il montrait d'abord l'importance d'une bonne méthode en toute matière et confessait modestement son insuffisance pour une tâche si grande, si relevée et si difficile, en avertissant qu'il écrivait pour les esprits ordinaires, tandis que ses devanciers, saint Augustin, par exemple, s'adressaient aux génies d'élite.

Son premier précepte regardait le cœur. « Il faut, disait-il, apporter à cette philosophie céleste une âme, non-seulement pure de la souillure de tout vice, mais dégagée du trouble de toute passion et parfaitement calme, afin que l'image de l'éternelle vérité puisse s'y reproduire d'une manière éclatante, comme dans un miroir. A une grande pureté d'intention, on

doit joindre un désir extrême d'apprendre, bannir la jactance et l'orgueil, l'amour de la renommée, l'entêtement, source de disputes, l'aveugle témérité. Il faut avec toute l'humilité de la foi écouter l'enseignement de l'esprit céleste, adorer les mystères sacrés, ce que l'on ne comprend pas comme ce que l'on comprend, se garder de toute curiosité indiscrète ou impie. Souvent l'esprit saint récompense cette foi respectueuse en révélant ses mystères avec une pleine évidence... La rhétorique a pour objet d'apprendre à parler avec abondance et avec éclat; la dialectique enseigne l'art de raisonner avec finesse, et d'enlacer son adversaire; le premier et l'unique but de la théologie, c'est de transformer notre esprit et notre cœur. Nos mœurs doivent être l'image fidèle de ses préceptes. » On voit qu'Érasme lui donnait un caractère et un rôle essentiellement pratiques.

Parmi les sciences qui pouvaient lui être d'un secours utile, il assigna la première place à la science des trois langues. Saint Augustin, peu versé lui-même dans le grec (1), étranger à l'hébreu, déclarait cette connaissance nécessaire ponr l'intelligence comme pour la restitution des textes sacrés. « On voit pourtant, disait Érasme, des théologiens endurcis qui, vieillissant dans les subtilités de l'École, ont coutume de dire : pour moi, la version de saint Jérôme me suffit. Ils savent d'ailleurs si peu le latin qu'ils ne la comprennent même pas, sans compter qu'il y a certaines nuances délicates qui ne peuvent passer d'une langue dans une autre. Il faut encore ajouter les altérations des livres sacrés dans les temps anciens et modernes. Je suis même porté à croire que certaines parties des Écritures, rétablies dans leur vérité par saint Jérôme, se sont perdues, et en particulier le Nouveau Testa-

(1) Cependant, au IVe livre des *Confessions*, saint Augustin dit qu'à vingt ans environ, il avait lu les *Catégories* d'Aristote dans l'original. Plus tard, ayant conversé avec des professeurs qui commentaient cet ouvrage traduit en latin, il reconnut qu'ils n'apportaient rien qu'il n'eût vu lui-même à fond.

ment, corrigé d'après les textes grecs (1). Enfin saint Jérôme, étant homme, a pu se tromper, comme il est arrivé plus d'une fois. » Érasme, du reste, ne demandait pas que l'on se rendît capable de parler parfaitement les trois langues. Il exigeait seulement une connaissance suffisante pour l'intelligence des textes. Afin de rendre cette étude facile, il importait d'avoir de bons maîtres et de saines méthodes. A cette occasion, Érasme célébrait la fondation des frères Buslidius à Louvain et les offres généreuses d'Étienne Poncher en France pour attirer des maîtres habiles.

Après les langues, il nommait la dialectique, la rhétorique, la science des nombres, la musique, la physique, la géographie, principalement celle des lieux dont parlent les Écritures. Il y joignait la morale et l'histoire, surtout la partie qui avait du rapport avec les récits des livres saints.

Il ne croyait pas que la dialectique fût suffisante pour mettre à même de discuter sur toute sorte de matières, et il repoussait les dédains de certains hommes pour la grammaire et la rhétorique. « A quoi bon, disait-il, savoir définir, diviser, construire un raisonnement, si l'on ignore la nature des objets sur lesquels il faut argumenter? Pour l'intelligence de certains passages des Écritures, non-seulement les auteurs qui ont traité de la physique et de l'histoire naturelle sont utiles, mais aussi les poètes dans les descriptions fréquentes qu'ils font des objets naturels. Il est bon encore de connaître les superstitions des païens. »

Quelques chrétiens des premiers siècles, comme Eusèbe et peut-être saint Jérôme, s'étaient occupés d'expliquer le nom et la nature des objets seulement dont parlent les livres saints. Avant la Renaissance, quand on rencontrait dans les auteurs quelque nom d'une langue inconnue, on consultait *maître Ébrard* pour le grec et un petit livre très confus pour l'hé-

(1) Le Concile de Trente, dans sa quatrième session, a proclamé l'authenticité de la Vulgate, avec défense de la contester sous quelque prétexte que ce soit.

breu (1). Quelques-uns même se contentaient du seul *Catholicon* ou du dictionnaire d'Isidore.

Il ne devait pas être non plus sans utilité pour le futur théologien d'être exercé avec soin sur les figures des grammairiens et des rhéteurs, sur les allégories des fables mythologiques, surtout celles qui avaient une portée morale, comme la fable de Tantale, sur les upologues, les comparaisons, les preuves, les amplifications, les passions si exactement décrites par Aristote. Aussi voit-on saint Augustin rappeler au culte des Muses Licentius qui se préparait à les quitter. Il pensait que ces études donnaient à l'esprit plus de force et plus de séve pour les sciences plus sérieuses. « Une dialectique sèche et pointilleuse, disait Érasme, peut rendre invincible dans la dispute; mais quand il s'agit d'expliquer les divines Écritures ou de faire entendre en chaire la parole sainte, elle laisse ses meilleurs élèves languissants et froids, sans élan, sans éclat et sans vie. Cependant le propre de la parole chrétienne, c'est d'enflammer les âmes. »

Il citait comme exemple la belle *Homélie* d'Origène, *sur le sacrifice d'Isaac*. « Nous n'avons, ajoutait-il, qu'à comparer la manière des anciens pères avec celle des auteurs nourris dans les questions épineuses de la Scholastique. Là on voit couler un fleuve d'or; ici de maigres ruisseaux qui ne sont ni purs ni semblables à leur source. C'est surtout dans les panégyriques des saints et dans les hymnes que ce défaut d'éclat et de chaleur est sensible. D'un côté, on entend retentir les oracles de l'éternelle vérité ; de l'autre, on trouve de petites inventions humaines qui s'évanouissent comme des songes. Là, comme dans les jardins les plus fertiles, on peut se récréer tout ensemble et se rassasier; ici, au milieu de

(1) Il est connu sous le nom barbare de *Mammotrect*. *V.* la note A. Érasme, t. VI, p. 1 et 7, signale de singulières étymologies enfantées par l'ignorance du moyen âge. Ainsi, dans *Isidore*, *Metropolis* est dérivé de *metron* et de *polis*, et *acolytos*, ἀκόλουθος, est traduit par *ceroferarius*. Érasme était porté à croire que ces étymologies bizarres avaient été ajoutées à l'ouvrage d'Isidore par d'autres plus modernes.

ronces stériles, on est déchiré et torturé. Là tout est plein de grandeur; ici rien qui ne soit terne et sans éclat; le plus souvent on ne découvre qu'une barbarie peu digne du caractère théologique. »

Si des sciences profanes méritaient d'arrêter plus longtemps celui qui devait être un jour théologien, c'étaient celles qui avaient quelque relation avec les livres sacrés. « Je n'ignore pas, poursuivait-il, avec quel orgueil certains hommes dédaignent la poésie comme chose puérile et vaine, ainsi que la rhétorique et tout ce qu'on appelle *bonnes* lettres. Ce sont elles cependant qui ont formé ces grands théologiens plus faciles à négliger qu'à entendre ou à imiter. Les livres des prophètes sont pleins d'images et de figures poétiques. Le Christ a présenté le plus souvent sa doctrine en paraboles. Pourquoi ne pas imiter les anciens qui ne craignaient pas d'exprimer en vers les mystères du christianisme? Pourquoi ne pas suivre saint Augustin qui, dans un ouvrage de théologie, ne néglige pas les questions de grammaire et de rhétorique? Les livres sacrés parlent-ils de figures syllogistiques, de *formalités*, de *quiddités*, *d'eccéités*, de conclusions, de corollaires? Quelle différence entre le langage des prophètes, du Christ, des apôtres, et celui des modernes disciples de Scot et de saint Thomas! » Sans condamner absolument les études suivies partout dans les écoles, il ne voulait pas qu'on s'en tînt à elles seules. « On n'ose pas, disait-il, se donner comme théologien sans la connaissance de la philosophie d'Aristote; et l'on ne craint pas de se déclarer théologien sans la connaissance de la grammaire et de la rhétorique, en un mot sans la moindre teintures des lettres anciennes et polies! On prononce hautement sur des questions que saint Paul, descendu des hauteurs du troisième ciel, n'ose effleurer! permis aux esprits rares, favorisés d'en haut, de se livrer à ces études, s'ils ont du temps à perdre. Ici je ne parle que pour l'écolier vulgaire, pressé d'acquérir la science théologique. »

A vrai dire, le futur théologien ne devait pas s'arrêter trop longtemps sur les sciences profanes; car il était à craindre que cette étude trop prolongée ne le rendît moins propre à entendre sainement les divines Écritures. Nourri de la doctrine de Pythagore, de Platon, d'Aristote, d'Averroès et d'autres auteurs plus profanes encore, il voyait dans les livres sacrés, non ce qu'il y trouvait, mais ce qu'il apportait avec lui. « Il peut être agréable, disait Érasme, de mêler en passant à l'explication des saintes Écritures quelques richesses empruntées; mais il est ridicule de n'avoir à la bouche que des auteurs profanes en des matières si éloignées de toute sagesse mondaine, comme il est dangereux d'appuyer sérieusement les dogmes de la religion chrétienne sur les opinions et les raisonnements de la philosophie païenne, source de la plupart des hérésies. C'est, non pas assaisonner, mais transformer la philosophie du Christ. Quel spectacle que de voir un théologien octogénaire n'enseigner que la dialectique et la philosophie, passer son temps dans les luttes de l'école, tandis qu'il est muet pour enseigner l'Evangile! Et pourtant le but principal de la théologie est d'expliquer avec sagesse les divines Écritures, de rendre compte de la foi et non de résoudre des questions frivoles, de parler sur la piété avec une force efficace, de faire couler les larmes, d'enflammer les âmes de l'amour des choses célestes. C'est là que doit tendre le futur théologien dès le commencement de ses études, plutôt que de vieillir sur des sciences profanes. La philosophie du Christ, qui doit servir de modèle aux lois humaines et non pas leur être subordonnée, est la source pure, l'ancre sacrée, l'étoile de la vie humaine. »

Érasme demandait que l'on mît sous les yeux de l'écolier en théologie les dogmes du christianisme, résumés d'une manière succincte (1), en les tirant principalement de la source

(1) Ce qu'Érasme demandait a été fait par le Concile de Trente, dont le *Catéchisme* est la base de tous les autres.

des évangiles et des épîtres apostoliques. Il voulait avant tout que, par l'étude comparée de l'Ancien et du Nouveau Testament, on saisît l'admirable unité de la doctrine chrétienne, la merveilleuse concordance de l'enseignement et de la vie du Christ malgré des différences et des contradictions apparentes. Cette harmonie dans la variété même, cet accord parfait de toutes choses était, à ses yeux, le signe le plus frappant de la vérité de la religion. Le jeune homme, novice dans l'étude de la théologie, pouvait s'étonner de ces différences apparentes dans la conduite et la doctrine du Christ; mais un esprit attentif et exercé démêlait facilement la cause de tout et faisait disparaître des contradictions qui n'avaient au fond rien de réel. Pour résoudre ces difficultés, on pouvait invoquer les lumières des Pères de l'Église.

Érasme enseignait en peu de mots comment on devait étudier le Nouveau Testament, en saisir le sens moral et en faire l'application à tous les temps. Il montrait la double nature du Christ. Il expliquait pourquoi les Juifs avaient été rejetés. Il faisait voir la sainteté de Jésus-Christ, la manière dont il avait attiré le monde à sa loi, la conduite des Apôtres et de saint Paul en particulier, conforme aux préceptes et aux exemples de leur maître, la doctrine évangélique réprimant toutes les passions terrestres et enseignant à tout sacrifier au devoir. Il voulait que pour toutes les actions on prît exemple dans les divines Écritures et particulièrement dans les Évangiles.

Tout en reconnaissant les difficultés et l'obscurité même qui pouvaient naître du langage figuré et des paraboles, il en sentait, comme plus tard Fénelon, la grâce populaire et la force persuasive pour graver la vérité dans les esprits. Il remarquait même que les vérités saintes ont plus de majesté quand on les présente enveloppées d'un voile, que lorsqu'on les montre toutes nues. Celui qui voulait faire un usage convenable des livres sacrés, ne devait pas se contenter de recueillir quatre ou cinq mots. Il devait rechercher plutôt d'où

était né ce qui était dit; car souvent le sens d'un passage dépend de ce qui précède et de ce qui suit. Il fallait considérer la personne qui parlait, celle à qui elle parlait, les termes mêmes, la circonstance, l'occasion; donner une grande attention aux figures de langage et de rhétorique, aux idiotismes, aux inversions, aux hyperboles, aux phrases ironiques, aux amphibologies plus fréquentes en grec qu'en latin, au sens particulier que prennent les mots dans chaque auteur sacré, à la force expressive de certaines locutions.

Érasme insistait particulièrement sur les allégories qui seules donnaient l'intelligence de l'Ancien Testament; mais il blâmait l'abus qu'on avait fait de l'*allégorisme*. « En affirmant ce qui est faux ou douteux, disait-il avec raison, on risque d'enlever toute créance à ce qui est vrai. » Il avait luimême ébauché un livre sur les *Allégories théologiques*, mais il ne l'acheva pas.

A l'exemple de saint Jérôme, il condamnait ceux qui rapportaient au Christ les fictions des poètes. Il voulait seulement que l'on en fît des applications morales, quand l'occasion s'en présentait; mais la façon la plus familière et la plus efficace d'instruire, c'était de recourir aux analogies et aux paraboles.

Ce qu'il fallait surtout recommander au jeune théologien, c'était d'apprendre à citer les Écritures avec à-propos, non d'après de petits résumés, ou des catalogues, ou d'autres recueils de ce genre, mais en puisant aux sources mêmes. Il ne devait pas imiter ceux qui osaient sans pudeur détourner violemment de leur vrai sens les oracles de la sagesse divine. Pour éviter cet écueil, il fallait posséder le sens vrai de tous les livres sacrés d'après les anciens interprètes. Érasme rappelait qu'il avait entendu, dans les luttes de la Sorbonne, des hommes très exercés d'ailleurs, discuter longuement au milieu d'un très nombreux auditoire, sans comprendre la lettre même du texte proposé. « Quelques-uns, disait-il, au lieu de puiser leurs croyances dans l'Écriture, la forcent de servir

leurs opinions et leurs préjugés. Il y en a qui l'accommodent aux passions et aux mœurs publiques. »

Il ajoutait en passant une recommandation qu'il regardait comme éminemment utile, si l'on savait en user convenablement. Il conseillait au futur théologien de préparer lui-même ou d'emprunter à autrui *quelques lieux* ou *cadres* théologiques, où il pourrait déposer, comme dans des espèces de cases, tout ce qu'il aurait lu de remarquable dans les deux Testaments, dans les Pères, ou dans les livres des païens, afin de le retrouver plus aisément, quand il faudrait discuter ou expliquer un point quelconque. Dans chacun de ces cadres on devait ranger tous les passages analogues ou contraires, relatifs à chaque sujet. Il avait prescrit un travail semblable pour les études profanes dans son livre sur *l'Abondance*. Il croyait voir dans les écrits de saint Jérôme que ce docteur avait fait usage de cette méthode.

Ainsi préparé, le jeune théologien devait méditer sans cesse les livres sacrés, les étudier jour et nuit, les avoir toujours dans les mains, en occuper constamment ses yeux, ses oreilles, son esprit, afin que la doctrine, gravée dans l'âme, devînt comme une seconde nature. Érasme pensait aussi avec saint Augustin qu'il serait bon d'apprendre par cœur les Écritures divines, même sans les bien comprendre, ou du moins sans en saisir le sens mystique. Il conseillait de commencer par le Nouveau Testament qui pouvait maintenant suffire presque à l'exposition de la doctrine chrétienne. Il n'en était pas de même, quand il fallait amener les Juifs à la foi. Il était alors nécessaire d'employer l'autorité de l'Ancien Testament. Toutefois l'étude de ces livres pouvait être encore très utile si, usant avec mesure des allégories, on en faisait des applications au Christ et à la morale. Érasme donnait donc la seconde place à l'Ancien Testament, et il voulait que l'on étudiât d'abord les livres qui ont le plus de rapport avec le Nouveau, comme ceux d'Isaïe. Le travail ne devait pas rebuter celui qui voulait devenir vraiment théologien.

« On apprend par cœur, disait-il, les préceptes d'une sophistique déliée, les commentaires ou même les paraphrases d'Aristote, les conclusions de Scot avec leurs preuves; et l'on refuse de donner le même soin aux Écritures divines, source de toute véritable théologie! Ne vaut-il pas mieux prendre une bonne fois cette peine que d'être obligé en toute occasion de recourir aux dictionnaires, aux résumés, aux *index* et de recommencer toujours le même travail, comme ces gens pauvres en mobilier et en vaisselle qui ont sans cesse besoin d'emprunter un verre ou un plat à leur voisin. Il faut donc laisser de côté ces recueils confus et impurs et former dans son esprit comme une bibliothèque vivante du Christ, où l'on pourra, en père de famille prévoyant, prendre à toute heure des provisions nouvelles ou anciennes, selon le besoin du moment. »

Érasme se demande en passant si les Écritures peuvent être entendues sans commentaires. « Oui, dit-il, jusqu'à un certain point, assez pour arriver à une saine doctrine, sinon pour atteindre une science pompeuse et théâtrale. Les premiers commentateurs n'avaient pas de modèle; et pourtant Origène n'a point de rival en ce genre. Tertullien, plus ancien que lui, a merveilleusement approfondi la connaissance des livres sacrés, au point que saint Cyprien l'appelait son maître. » Érasme semblait oublier que les Origènes et les Tertulliens sont rares et qu'il s'adressait à des étudiants en théologie. Mélanchthon allait beaucoup plus loin : il ne craignait pas d'avancer ce paradoxe qui étonne dans un tel homme : « Ce ne sont pas les commentateurs qui donnent de la clarté aux Écritures; ce sont les Écritures qui donnent de la clarté aux commentaires. »

Érasme, du reste, n'empêchait pas d'avoir recours au travail des anciens interprètes. Mais il voulait que l'on choisît les meilleurs, avant tout Origène, auquel nul ne pouvait être comparé, ensuite, parmi les docteurs orthodoxes, Basile, Grégoire de Nazianze, Athanase, Cyrille, Chrysostome, Jérôme,

Ambroise, Hilaire, Augustin. De plus, on devait les lire avec respect, mais avec discernement, sans oublier que ces docteurs étaient des hommes, qu'ils ignoraient certaines choses, qu'ils se sont trompés en quelques endroits, qu'ils ont sacrifié quelquefois au *désir de triompher des hérétiques* (1). Il importait aussi de prendre garde aux livres supposés et aux interpolations. Il fallait d'un œil pénétrant démêler ce qui appartenait à ces grandes docteurs et ce qui était l'œuvre d'une main étrangère. Il était donc nécessaire de choisir, non-seulement entre les auteurs, mais aussi entre les livres d'un même auteur. Aux yeux d'Érasme, les Grecs étaient supérieurs aux Latins, les anciens aux modernes. Celui-ci était éminent dans un genre, celui-là dans un autre. Enfin, comme on ne pouvait tout lire, il convenait de lire d'abord ce qu'il y avait de meilleur.

Quant aux compilateurs modernes, indignes du nom d'interprètes, ils contenaient, suivant lui, une foule de choses qu'il faudrait ensuite désapprendre avec beaucoup de peine. Tout ce qu'il y avait de bon en eux était emprunté aux anciens, mais mutilé par ignorance, encore même beaucoup ne puisaient-ils pas aux sources, se contentant de piller en secret des compilations confuses, transvasées dix fois pour ainsi dire et ne conservant plus rien de la saveur primitive. « Ils y mêlent aussi, disait-il, leurs propres songes, sans compter la barbarie et l'aridité d'une forme repoussante. Saint Jérôme au contraire sait assaisonner et enrichir tout ce qu'il traite. Même quand il s'écarte de son sujet ou de la vérité, on trouve plus de profit dans son enseignement que dans celui de tels hommes exposant la vérité. D'ailleurs, en lisant ces auteurs, on devient insensiblement semblable à eux. On prend leur froideur, leur sécheresse, leur esprit pointilleux et disputeur. Mais, objectera-t-on, si l'on s'en tient aux anciens, on sera mal préparé aux luttes de l'école. Je réponds

(1) Ceci fut vivement relevé par les adversaires d'Érasme.

que nous ne formons pas un athlète, mais un théologien, et un théologien qui aime mieux exprimer sa doctrine par sa conduite que par des syllogismes. Il n'y a pas à rougir de passer pour faible théologien auprès de ces hommes, armés pour la dispute, au milieu desquels peut-être saint Jérôme et même saint Paul se seraient trouvés embarrassés.

« Ce n'est pas la faute de la théologie qui n'est point née telle ; c'est le fait de ceux qui l'ont détournée de sa nature pour la soumettre aux arguties de la dialectique et à la philosophie d'Aristote. A quoi bon cependant mêler à cette science ce qui ne lui appartient pas et ce qui l'embarrasse de difficultés inextricables, de questions sans cesse renaissantes? Il y a des mystères que la véritable piété doit s'interdire de sonder. Il y a des choses que l'on peut ignorer sans péril pour son salut, des points sur lesquels il est plus sage de suspendre son jugement que de prononcer. Saint Chrysostome donne l'exemple de cette réserve, quand il ne veut pas que l'on recherche comment s'est faite l'union des deux natures en Jésus-Christ, sa conception dans le sein de la Vierge, la génération éternelle du Verbe. »

Plus tard, Bossuet pensait de même au sujet de certaines difficultés insolubles. Cependant les disputes de la Scholastique roulaient la plupart du temps sur des questions de ce genre. Elle s'épuisait en subtilités pour les résoudre, cherchant toute occasion de déployer les ressources de sa dialectique, son analyse déliée, ses distinctions sans fin. La jeunesse et la vieillesse des théologiens se consumaient sur ces problèmes inutiles, étranges, souvent même dangereux. On regardait presque ces recherches comme les plus dignes d'un théologien. Si un jeune homme qui n'avait pas lu encore l'Évangile ou les Épîtres de saint Paul, montrait un peu d'habileté en ces matières, il devenait aussitôt bachelier en théologie.

Aux yeux d'Érasme, de telles controverses étaient supportables tout au plus comme passe-temps. Mais que l'on en fît

l'objet d'un enseignement sérieux dans les écoles, c'est ce qu'il ne pouvait comprendre. Discuter si minutieusement et avec des raisonnements humains les choses de la foi, lui semblait non-seulement superflu, mais périlleux. « J'ai vu, disait-il, certains hommes qui déclaraient avoir été amenés par les arguties de Scot, traitant de l'Eucharistie, à chanceler dans leur croyance et avoir eu de la peine à se débarrasser de ce commencement de doute. C'est pour cela que saint Chrysostome détournait les chrétiens de lire les livres des philosophes qui discutaient sans fin d'une façon pénible sur la nature du bien. Lorsqu'il fallait pratiquer la vertu, ils passaient leur vie à chercher en quoi elle consistait... Le Christ enseigne sa doctrine sous la forme la plus simple, la mettant à la portée même des laboureurs... Ne vaut-il pas mieux pratiquer la charité, que de raisonner si subtilement sur la nature de Dieu et sur la charité elle-même ? « Si nous cherchons, dit saint Chrysostome, nous ne croyons plus. » En effet, la foi donne le repos à l'âme et à la pensée. « Le Christ, ajoute le saint docteur, nous a ordonné de scruter les Écritures avec ardeur pour y trouver la vie, et non de sonder de petites questions humaines. » Il condamne souvent ces discussions subtiles parmi les chrétiens et s'appuie des paroles de saint Paul. Il faut donc approfondir la connaissance des Écritures en vue de la foi et de la charité, mais non pour y trouver des nouveautés paradoxales propres à exciter l'admiration du vulgaire. »

Érasme, pourtant, ne rejetait pas sans restriction ceux qui n'avaient laissé que des questions et des controverses. Souvent, en effet, dans ces luttes, la vérité jaillissait, comme la flamme jaillit du choc de deux cailloux. Mais il voulait que l'on y mît de la sobriété et du discernement. Il reconnaissait qu'il y avait dans les livres des modernes beaucoup de choses dignes d'être connues; mais on devait y toucher légèrement et avec réserve, car ce genre d'études était inconnu à l'ancienne théologie. Il s'y était glissé plus tard, et comme il

arrive presque toujours, grâce à l'attrait de la nouveauté, il avait pris une immense extension. « Mais, ajoutait-il, on a déjà commencé à s'occuper de ces recherches avec plus de modération dans quelques universités; dans celle de Cambridge, en Angleterre, dans celle de Louvain, en Brabant. Ces études n'y sont pas moins florissantes, mais elles brillent d'un éclat plus vrai. N'est-il pas triste de voir des vieillards de quatre-vingts ans se nourrir de sophismes et se payer d'arguties? J'ai connu à Paris beaucoup de théologiens semblables, qui se croyaient transportés dans un autre monde quand il fallait citer quelques passages de saint Paul. Pour moi, j'aimerais mieux, avec saint Chrysostome, être un pieux théologien, que d'être invincible avec Scot. S'il est honteux d'ignorer ce que tel ou tel docteur du moyen âge a écrit ou défini, il est plus honteux encore de ne pas savoir ce que le Christ a ordonné, ce que saint Paul a écrit. Les anciens ont éclairé et défendu la doctrine chrétienne. Les arguties et les subtilités des Scholastiques n'ont ni converti un infidèle, ni convaincu ou changé un hérétique. Si les hérésies sont aujourd'hui moins nombreuses, à dire vrai, nous le devons aux fagots plus qu'aux syllogismes. »

Érasme avait raison de rappeler les théologiens de son temps sur un terrain plus solide, heureux s'il l'eût fait avec mesure et sans tomber dans l'excès opposé. Comme Socrate ramenant la philosophie du ciel sur la terre, il invitait la théologie à descendre de ces hauteurs transcendantes et à prendre pied sur le sol ferme des Écritures interprétées avec le secours des anciens docteurs. La direction qu'il indiquait dans un langage trop peu circonspect, fut suivie avec sagesse et mesure dans le siècle suivant. On renonça généralement aux subtilités de la Scholastique; on écarta les questions insolubles et inutiles, pour ne pas dire indiscrètes et téméraires. On donna aux études théologiques leur véritable base, c'est-à-dire l'Écriture et les Pères. Mais on ne renferma pas la théologie dans l'interprétation des livres sacrés, comme

Érasme semblait le demander; car son esprit avait trop peur des questions métaphysiques. On reconnut aux grands docteurs du moyen âge, aux Thomas d'Aquin, aux Gerson, pour ne parler que des plus illustres, l'autorité qu'ils méritaient d'obtenir par la viguenr et la solidité de la doctrine. Le chef de la Renaissance, adversaire naturel de la Scholastique, ne pouvait pas être juste envers elle. Le moyen âge, on en est convenu, déploya dans la déduction une merveilleuse puissance. La rude et forte discipline à laquelle il soumit les esprits, a préparé la rigueur méthodique des temps modernes. La Scholastique n'a ni sang, ni chair, ni moelle; elle n'a que des os, des nerfs, une charpente vigoureuse. Modérez-la dans ses excès de subtilité par le bon sens pratique. Joignez-y l'inspiration du génie avec la culture des lettres, avec la science des Écritures et des Pères, vous aurez Bossuet, ce modèle accompli de l'exposition doctrinale et de l'éloquence religieuse.

II

Érasme ne se contenta pas d'indiquer la route à suivre dans cette réforme des études sacrées. Il mit lui-même la main à l'œuvre avec un zèle qui ne se démentit jamais. S'il faut l'en croire, c'était principalement en vue des lettres sacrées qu'il étudia le grec avec tant d'ardeur et de persévérance. Il débuta dans cette carrière en publiaut les *Annotations* de Laurent Valla sur le Nouveau Testament. Il fit lui-même de grands travaux sur les Écritures. Il contribua de tous ses efforts à l'impression des Pères de l'Église, à la restauration et à l'interprétation de leurs ouvrages. Mais son œuvre capitale en ce genre d'études fut son livre sur le Nou-

veau Testament, dont nous parlerons plus loin. Il eut pour suite et pour complément les *Paraphrases* qui devaient répandre le goût des Écritures, en faciliter l'intelligence et en expliquer le sens. C'était, comme il le dit lui-même, un commentaire d'un nouveau genre.

Il commença par l'*Épître* de saint Paul *aux Romains*. Aucune partie du Nouveau Testament n'avait plus besoin d'être éclaircie, à cause des tournures hébraïques et des inversions qui abondent dans son langage, de la nature des sujets qui sont traités, et de la manière concise, brusque, *décousue*, *irrégulière*, *confuse* même, dont les mystères de la foi sont exposés dans une langue propre à l'Apôtre. Aussi à peine s'était-il essayé sur un ou deux chapitres, qu'il voulut y renoncer, tant l'entreprise lui semblait hardie, téméraire, pleine de péril. Mais ses amis, avec un merveilleux accord, l'en empêchèrent et ne le laissèrent point en repos jusqu'à ce qu'il eût achevé non-seulement les Épîtres de saint Paul, les seules qu'il avait eu dessein de paraphraser, mais toutes les Épîtres apostoliques. Afin de mieux préparer le lecteur à l'intelligence de ces paraphrases, il ajouta des sommaires où il expliquait le sujet en peu de mots, mais d'une manière nette et judicieuse. Dans celles des *Épîtres aux Corinthiens*, il suivit de préférence, mais avec discernement, saint Ambroise et Théophylacte, archevêque des Bulgares, auteur plus moderne, mais qui avait lu les commentaires des anciens interprètes, perdus pour nous. Ces paraphrases de saint Paul furent dédiées à divers princes de l'Église, au cardinal Grimani, à l'évêque de Liége, au cardinal Campége, à l'évêque d'Utrecht. Par ces dédicaces, Érasme voulait donner à son entreprise des protecteurs capables de la défendre contre les préventions et les ombrages. Ce fut en partie pour le même motif qu'il offrit au cardinal Wolsey la paraphrase des deux Épîtres de saint Pierre. « Le volume est petit, lui disait-il, mais il ne faut pas mesurer la peine à l'étendue. Le langage de saint Pierre est beaucoup plus embarrassé que celui de

saint Paul, et l'on ne trouve pas ici le même secours dans les écrits des anciens. Ce que donne *la Glose* a été pris mot pour mot dans les commentaires de Bède. »

Il joignit l'Épître de saint Jude à celles de saint Pierre, parce qu'il y avait beaucoup de rapport entre elles pour les pensées, le style et même les mots. Les Épîtres de saint Jacques et de saint Jean présentaient moins de difficulté. « Saint Jean, dit-il, par la clarté même de son langage, est en quelque sorte son propre interprète. Quant à saint Jacques, il se renferme presque dans les préceptes moraux, plus difficiles à suivre qu'à exposer. » Mais le cardinal de Sion l'exhortant à poursuivre son œuvre, il paraphrasa ces épîtres, ainsi que celle de saint Paul aux Hébreux, dont l'authenticité lui semblait quelque peu douteuse.

Il croyait avoir achevé sa tâche, quand le cardinal, de retour à Bruxelles après la diète de Worms, l'engagea dès la première entrevue à faire le même travail sur saint Mathieu. Il voulut décliner cette invitation, déclarant que c'était assez d'avoir osé une telle entreprise sur les Épîtres des Apôtres qui étaient sans doute des hommes divins, mais pourtant des hommes. La majesté du Christ était trop grande pour qu'il fût permis de paraphraser ses paroles. D'ailleurs la nature même du sujet s'opposait à une pareille tentative. D'abord il y avait dans l'Évangile des personnages auxquels il fallait nécessairement accommoder le discours; de là pour la plume des barrières très resserrées. En second lieu, une bonne partie de l'Évangile consistant dans une narration simple et claire, essayer une paraphrase, c'était allumer une lanterne en plein midi. En outre, les anciens, dans l'explication des allégories, ne s'accordant pas entre eux, comment rapporter leurs explications? Sous le nom du Christ ou sous celui des évangélistes?... Il y avait enfin des endroits qui semblaient inexplicables, comme le passage de saint Mathieu où il est question du péché irrémissible contre le Saint-Esprit. Dans un commentaire, on pouvait sans danger rapporter les senti-

ments divers; on pouvait avouer avec ingénuité qu'on n'entendait pas clairement; mais dans la paraphrase, on n'avait pas la même faculté.

Ce n'était pas tout encore; s'il faisait ce travail sur saint Mathieu, on ne manquerait pas de lui imposer la même tâche pour les autres évangélistes, et s'il se rendait à ce désir, il devrait se répéter toutes les fois que les évangélistes étaient d'accord. S'il essayait de former un récit unique et continu de tout ce qui était rapporté par eux, obligé d'expliquer les endroits discordants, c'est-à-dire de marcher dans un labyrinthe, il ne pouvait prétendre à la clarté de la paraphrase. L'éloquence et l'autorité du cardinal triomphèrent de ces raisons qui pourtant semblaient invincibles. Pour cette paraphrase de saint Mathieu, il suivit de préférence Origène, saint Chrysostome et saint Jérôme.

Après saint Mathieu, il paraphrasa saint Jean qui présentait des difficultés encore plus redoutables. La majesté du sujet était plus auguste; car une grande partie de cet évangile était consacrée à l'explication des mystères de la nature divine et de son union merveilleuse avec la nature humaine. La génération éternelle du Fils par le Père, la procession du Saint-Esprit, la parfaite unité de la nature divine avec la distinction des trois personnes, l'incarnation ineffable du Dieu fait homme étaient d'inexplicables mystères qui enlevaient à la paraphrase toute liberté. Un changement en pareille matière était quelquefois un sacrilége. Il fallait suivre une route semée d'obstacles et de précipices. Aucun évangile n'avait donné lieu à plus de questions embarrassantes sur la foi. Aucun n'avait demandé plus d'efforts aux plus beaux génies des temps anciens. Aucun n'avait fait naître des interprétations plus diverses. De plus, les paroles attribuées au Christ avaient quelquefois un caractère énigmatique, et la paraphrase ne pouvait les éclaircir sans détruire la vérité du discours et la cohésion du récit. Enfin, saint Jean avait une manière de dire particulière qui se plai-

sait dans les oppositions, les analogies, les répétitions. Ainsi chaque membre du discours répondait au précédent, de telle façon que la fin du premier devenait le commencement de celui qui suivait. De là naissait une grâce propre qui disparaissait en grande partie dans la paraphrase.

Malgré ces difficultés, Érasme, vaincu par les exhortations d'amis considérables et encouragé par le succès de la paraphrase de saint Mathieu, passa outre. Les paraphrases de saint Luc et de saint Marc suivirent de près. Enfin celle des *Actes des Apôtres* compléta le travail qu'il avait entrepris. Il laissa l'*Apocalypse* qui ne lui semblait pas susceptible de paraphrase ni même de commentaire.

En écrivant ces paraphrases, il ne prétendait pas substituer son œuvre au texte sacré, comme on l'en accusa. Il voulait seulement en rendre la lecture plus facile et plus profitable. « C'est ainsi, disait-il, qu'on assaisonne les mets pour les faire prendre plus volontiers et avec plus de plaisir. » Le lecteur qui s'attachait par goût au texte sacré avait dans la paraphrase les éclaircissements indispensables, sans avoir besoin de feuilleter de lourds et fastidieux commentaires. Celui qui était rebuté par la simplicité négligée du langage évangélique ou apostolique, trouvait dans les paraphrases les mêmes pensées, les mêmes doctrines, exposées dans un langage plus pur, plus élégant, plus clair, plus abondant. Érasme croyait contribuer ainsi à la diffusion de la philosophie chrétienne.

Le Nouveau Testament était la partie des Écritures qui avait sa prédilection. Il avait moins de goût pour l'Ancien. Tout en reconnaissant que le même esprit avait inspiré l'un et l'autre, il redoutait l'influence du judaïsme au sein de la société chrétienne, et il craignait qu'une étude trop assidue de l'Ancien Testament ne contribuât à développer les tendances judaïques qui ne se montraient que trop dans les mœurs du temps. D'ailleurs, n'ayant de l'hébreu qu'une teinture très légère, il ne pouvait guère exercer sa critique sur le

texte. En conséquence, les travaux qu'il fit sur quelques parties de l'Ancien Testament ne devaient avoir et n'ont en effet qu'une portée morale. Il s'appliquèrent exclusivement aux Psaumes, qui se prêtaient mieux à cette destination.

Dès l'année 1515, il adressa un commentaire ou plutôt une explication du *premier Psaume* à son ami B. Rhenanus. Il l'avait composée à Saint-Omer, où il avait été obligé de s'arrêter quelques jours pour laisser reposer ses chevaux. Il voulait offrir à son compagnon d'études, comme présent d'amitié, *une fleur exquise cueillie dans les jardins verdoyants des Écritures*. Il déclare lui-même que dans ce travail il envisage de préférence le point de vue moral et en fait l'application aux mœurs du temps. Toutefois il ne néglige pas entièrement les questions de critique, lorsqu'elles se présentent. Il discute les opinions des anciens commentateurs et cherche à éclaircir certaines difficultés sur le titre et le rang de ce psaume. Il fit un travail analogue sur le *second*, probablement à la prière de l'évêque de Bâle. Un peu plus tard, il essaya même de paraphraser le *Psaume III*, sur les instances d'un théologien qui le pressait d'accomplir pour les Psaumes ce qu'il avait fait pour le Nouveau Testament. Il paraît s'y être décidé à contre-cœur. Il croyait que les Psaumes ne se prêtaient pas à la paraphrase. Aussi ne voulut-il faire cet essai que sur un psaume très court. L'explication d'un psaume soulevait une foule de difficultés sur le sens historique, allégorique et moral, sur l'ordre des pensées, le titre, la variété des sens. Ces difficultés avaient besoin d'être éclaircies dans un commentaire.

A l'explication du *Psaume IV*, il donna la forme d'un sermon. Il l'offrit à l'évêque de Lincoln qui, depuis un grand nombre d'années, l'engageait à commenter les Psaumes. Érasme s'était déjà trois fois appliqué à ce travail, essayant toutes les formes pour voir s'il pourrait réussir. « Mais, disait-il, je ne suis pas encore parvenu à me satisfaire suffisamment. » Trois ans plus tard, il adressa au même prélat

une exposition oratoire du *Psaume LXXXV*. En 1530, il donna l'explication du *Psaume XXXIII*. Ici encore le commentaire a la forme d'un sermon. Érasme y considère non-seulement ce psaume, mais tout l'Ancien Testament comme la figure du Christ et de l'Église. On retrouve les mêmes caractères dans l'explication du *Psaume XXII*, adressée au père d'Anne de Bolyen. Il en fait une triple application au Christ, au corps mystique du Christ, ou l'Église, enfin à la morale.

Vers la même époque, il dédia l'explication du *Psaume XXXVIII* à l'évêque d'Olmutz. Dans cette explication, où il s'écarte souvent des anciens commentateurs, on trouve de fréquentes allusions aux affaires du temps dont le plus grand fléau était les langues empoisonnées qui n'avaient jamais régné avec plus d'empire. Pour ce psaume, il était revenu à la forme du simple commentaire. On la retrouve aussi dans l'explication du *Psaume XIV*, qui roule sur la pureté du tabernacle ou de l'Église chrétienne. Ce commentaire fut offert à un receveur d'impôts de Popparde, sur le Rhin, Christophe Eschenveld, qui s'occupait beaucoup d'études sacrées.

A ces travaux, on peut encore ajouter la courte explication du *Psaume XXVIII*, qui est intercalée dans sa *Consultation sur la guerre des Turcs*, et le petit livre sur *l'Union de l'Église*, qui n'est en quelque sorte que l'explication du *Psaume LXXXIII*.

Ces commentaires, ces paraphrases, ces sermons, indépendamment de leur valeur critique et morale, de leurs explications ingénieuses ou solides, avaient pour effet de développer de plus en plus le goût de l'Écriture sainte, de donner l'exemple d'études approfondies sur les textes sacrés. Ils contribuaient à la restauration de la vraie théologie, comme l'entendait Érasme, et à l'expansion de la philosophie chrétienne.

III

Ses travaux sur les Pères de l'Église eurent plus d'éclat et plus d'influence. Ils sont de deux sortes. Il a donné des éditions d'un grand nombre d'entre eux; il a traduit en latin plusieurs ouvrages des Pères grecs. Saint Jérôme le premier fut l'objet de ses études et de son admiration. Dans sa jeunesse, il le mettait bien au-dessus de tous les docteurs.

Dès l'année 1499, il écrivait : « Depuis longtemps déjà mon âme désire avec une incroyable ardeur éclaircir par des commentaires les lettres de saint Jérôme, et je ne sais quel *Dieu* m'enflamme le cœur et me pousse à oser concevoir une entreprise si grande et que personne encore n'a tentée. La piété de cet homme qui, sans contredit, est le plus docte et le plus éloquent de tous les chrétiens, m'y engage. Ses écrits, dignes d'être lus par tous et appris par cœur, sont peu lus, moins admirés encore et très peu compris. O Dieu immortel ! Scot, Albert et d'autres auteurs plus barbares retentiront dans toutes les écoles; et cet athlète incomparable, cet interprète, cette lumière de la religion, lui qui a mérité d'être célébré par-dessus tous, restera seul enseveli dans le silence ! Ce qui me révolte le plus, c'est que je vois saint Jérôme négligé pour une raison qui aurait dû principalement l'empêcher de l'être. Il porte la peine de son éloquence qui a servi la religion. Beaucoup sont éloignés de lui par sa science si profonde qui aurait dû tout particulièrement le recommander. Peu admirent ce que très peu comprennent. Mais si un tel auteur est éclairé par des commentaires convenables, je prévois que la gloire de saint Jérôme, recevant en quelque sorte un nouveau jour, brillera du plus grand éclat. Il sera lu et appris par cœur dans les écoles, dans les cours publics, dans les temples.

« Certes, je n'ignore pas quel projet audacieux j'ai formé dans mon âme. D'abord quelle tâche que d'extirper des fautes qui pendant tant de siècles ont pris de profondes racines ! Ensuite quelle connaissance de l'antiquité, des lettres grecques, de l'histoire ! Et puis quel style, quelle éloquence pleine d'art ! Il n'a pas seulement laissé bien loin derrière lui tous les chrétiens; mais il paraît rivaliser avec Cicéron lui-même. Pour moi, quand je compare le style de saint Jérôme à celui de cet orateur, il me semble que le prince même de l'éloquence latine laisse désirer je ne sais quoi, tant il y a dans notre auteur de variété, de force dans les pensées, de souplesse dans les raisonnements ! Montrer cet art dans les écrits des hommes éloquents est un travail malaisé, mais en même temps très utile. Pourvu que saint Jérôme me soit propice lui-même, je me flatte de remplir cette mission de telle sorte que ceux qui admiraient déjà l'éloquence de ce docteur reconnaîtront avoir ignoré qu'il fut éloquent. Tout ce que les veilles, une étude assidue, une science ordinaire, un esprit assez clairvoyant pourront accomplir, sera fait avec zèle pour saint Jérôme. »

Douze ans après, Érasme n'avait pas encore exécuté son dessein; mais il conservait toujours pour ce père la même admiration. Il écrivait à son ami Ammonio : « Mon âme est si pleine d'ardeur pour corriger et éclaircir par des scolies les ouvrages de saint Jérôme, que je suis inspiré, ce me semble, par quelque esprit céleste. J'ai déjà presque tout conféré et corrigé à l'aide de nombreux et anciens manuscrits, et il m'en coûte un argent incroyable. » Ce long et laborieux enfantement ne se termina qu'en 1516 (1). Dans

(1) Érasme eut pour collaborateurs plusieurs savants et surtout les frères Amerbach. « Cette famille, disait-il, semble née pour ressusciter saint Jérôme. » Leur père les avait fait instruire dans les trois langues. Avec un chartreux appelé Grégoire, il avait commencé à préparer l'œuvre. Érasme, qui ne s'était réservé que les volumes des lettres, paraît ne pas s'être acquitté entièrement de cette tâche et en avoir laissé une partie à ses collaborateurs. — V. 1er vol., p. 120.



la lettre qu'il écrivit alors à Léon X, il parlait assez longuement de cette publication importante : « Je voyais parfaitement, disait-il, que saint Jérôme était non-seulement le premier des théologiens latins, mais presque le seul digne de ce nom ; non point que je condamne les autres, mais tout illustres qu'ils sont, comparés à ce père, ils sont obscurcis par sa supériorité. Enfin il est comblé de dons si éminents que la Grèce elle-même si savante possède à peine quelque génie qui lui soit comparable... Quelle mémoire fidèle ! Quelle heureuse réunion de toutes les qualités ! Quelle connaissance parfaite des saintes Écritures ! Mais par-dessus tout quel feu ! quelle admirable inspiration d'un génie vraiment divin ! Plus que tout autre, il charme par son éloquence, il instruit par sa science, il entraîne par sa sainteté... Et pourtant ce père, le plus digne d'être lu de tous, était si altéré, si défiguré, si souillé de fautes, qu'il ne pouvait être compris même des doctes. Je voyais que ce serait une très belle œuvre que de rendre au monde, par nos efforts, un docteur si éminent ; mais j'apercevais tant de difficulté dans l'entreprise, qu'elle me semblait demander plusieurs Hercules. »

Cependant les exhortations des gens instruits, les instances de plusieurs évêques l'avaient décidé. Aiguillonné, encouragé, soutenu surtout par Caraffa, nonce en Angleterre, qui plus tard fut pape sous le nom de Paul IV, il avait repris son travail interrompu. Il avait corrigé les lettres de saint Jérôme, soit avec le secours d'anciens manuscrits, soit avec ses propres conjectures. Il avait rétabli le grec qui manquait entièrement ou avait été ajouté d'une manière fautive. Il avait fait de même pour l'hébreu, mais non sans aide. Comme saint Jérôme aimait singulièrement à étaler ses richesses d'érudition, insérant dans ses écrits tout ce qu'il trouvait de nouveau ou de peu connu dans les écrivains de toute langue, il avait placé des notes convenables dans tous les endroits qui pouvaient embarrasser le lecteur. En outre, il avait remis tout en ordre autant qu'il l'avait pu. Les traités apocryphes que

le hasard, l'avidité, l'ignorance des copistes ou la fourberie téméraire des imposteurs, avaient mêlés aux écrits authentiques de saint Jérôme, avaient été, non pas retranchés, mais relégués dans un tome séparé. « De cette manière, disait-il, un lecteur plus avide que délicat n'aura rien à désirer; mais on ne mettra plus de ridicules fadaises sous le nom d'un homme supérieur. Pour faire voir qu'il avait agi avec jugement, il avait ajouté des préfaces et des examens critiques où il apprenait au lecteur les motifs qui l'avaient guidé. Enfin on n'épargna ni argent ni peine pour rendre cette édition digne de saint Jérôme : « J'oserais affirmer, disait-il, que depuis vingt ans il n'est sorti d'aucune imprimerie une œuvre aussi soignée et aussi coûteuse. »

En 1524, il donna une nouvelle édition des *Lettres* dans lesquelles il corrigea de très nombreux passages. Les autres volumes suivirent. Il écrivait en 1526 : « Saint Jérôme tout entier a été achevé assez heureusement. » Cependant son édition souleva beaucoup de critiques ; mais toute imparfaite qu'elle était, elle répandait le goût des études sacrées. L'autorité d'Érasme, si grande alors, inspirait le désir de connaître un docteur dont il faisait un si pompeux éloge. Grâce à lui, saint Jérôme trouva d'innombrables lecteurs. C'était son premier travail sur les Pères ; ce fut celui qui eut le plus de retentissement.

Trois années après la première édition du *Saint-Jérôme*, il publia saint Cyprien. Parcourant le catalogue de l'abbaye de Gemblours, qui lui avait été communiqué, il avait découvert qu'il s'y trouvait deux manuscrits très anciens de saint Cyprien. Il désirait vivement donner au monde ce docteur; car parmi les latins il n'en voyait aucun qui approchât davantage de la vigueur apostolique. « On sent partout, disait-il, un vrai pasteur destiné au martyre; et nous, théologiens, nous laissons dans l'oubli de tels hommes pour mieux admirer les insipides sottises des modernes! » Il pria donc l'abbé de Gemblours de lui communiquer ces manuscrits. L'abbé

répondit affectueusement qu'il lui envoyait très volontiers tous les volumes de saint Cyprien trouvés dans la bibliothèque de l'abbaye, qu'il mettait à sa disposition tout ce qu'il pouvait y avoir, qu'il lui enverrait même la bibliothèque tout entière, s'il le voulait; car on ne pouvait rendre un plus grand service aux lettres sacrées, qu'en donnant des éditions correctes qui enflammeraient l'ardeur des esprits pour les saintes études, tandis que les textes altérés et inintelligibles détournaient de la lecture des auteurs sacrés.

Dans la lettre dédicatoire, Érasme fit un grand éloge de l'éloquence, du savoir, de la dignité pastorale et de la vigueur apostolique du docteur martyr. « Je ne puis nier, dit-il, qu'autrefois, parmi les écrivains orthodoxes, j'ai donné le premier rang à saint Jérôme. Mais depuis que j'ai considéré de plus près saint Cyprien, que jusque-là j'avais lu par morceaux détachés et avec peu d'attention, je ne sais lequel je dois préférer, tellement l'un et l'autre ont leurs qualités supérieures. Que si Démosthène est préféré justement à Cicéron, parce qu'il s'est approché davantage d'une diction vraie et naturelle, saint Cyprien l'emporte de beaucoup à ce titre sur saint Jérôme. » Il déplorait la perte de la plus grande partie de ses nombreux ouvrages. On avait mêlé à ses écrits beaucoup de choses qui ne lui appartenaient pas; mais plus heureux que saint Jérôme, on ne lui avait rien attribué qui ne fût l'œuvre d'hommes doctes et distingués. Aussi Érasme n'avait-il retranché aucun écrit de ce genre. Il avait même fait certaines additions d'après de très anciens manuscrits. Il avait corrigé beaucoup de fautes et séparé les ouvrages apocryphes. Il avait joint à son travail des notes brèves et peu nombreuses. Dom Prudent Maran, savant éditeur de saint Cyprien, parle ainsi de son œuvre : « Érasme, qui a rendu de si grands services à ceux qui aiment les lettres et les matières ecclésiastiques, a travaillé aussi sur saint Cyprien. Son édition est beaucoup plus ample que celles qui avaient précédé : ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il donna comme étant

vraiment de saint Cyprien, un livre qu'il avait découvert et qui a pour titre : *Du double martyre de Fortunat*, dans lequel il est parlé de Dioclétien et des Turcs (1). »

Il ne fut pas plus heureux au sujet du *Commentaire d'Arnobe sur les Psaumes.* Il attribua cet ouvrage au grand apologiste qui a écrit avec éloquence contre les païens. Mais tous les critiques ont rejeté cette opinion, trouvant qu'Érasme a trop loué ce commentaire, composé seulement après le concile de Chalcédoine. La simplicité plus que négligée du style, les incorrections manifestes et fréquentes ne purent l'empêcher de rapporter cet écrit à un auteur dont on vantait le style élégant. A ses yeux, c'était le même Arnobe qui avait écrit l'ouvrage contre les Gentils pour les gens instruits et le commentaire sur les Psaumes pour le peuple. Ne trouvait-on pas une différence analogue entre certains *Sermons* ou certaines *Conférences populaires* de saint Augustin et les *Traités sur la Trinité* ou la *Cité de Dieu?* Ce rapprochement était assez ingénieux. Érasme s'y laissa tromper d'autant plus facilement que, dans les premiers temps du christianisme, les Psaumes étaient chantés par tout le monde, ainsi qu'on peut le voir dans les *Confessions de saint Augustin.*

Presque en même temps, il avait consacré ses soins à un auteur plus digne de son admiration, en préparant une édition de saint Hilaire, cette *lumière incomparable des Gaules.* Dans la lettre dédicatoire, longue préface qui faisait connaître ce Père, ses luttes, ses opinions, ses ouvrages, son éloquence, son style, son habileté dans l'interprétation du Nouveau Testament, il déclarait que la publication de ses œuvres lui avait coûté plus de travail encore que le *Saint Jérôme.* « Tel est, dit-il, le caractère propre du langage de saint Hilaire, que, traitant des sujets clairs par eux-mêmes, il serait difficile à comprendre et facile à altérer. Quelle doit être la difficulté, lorsqu'il discute plutôt qu'il n'expose les sujets

(1) *V.* Burigny, t. I, p. 323.

les plus difficiles, ou même des sujets inexplicables! et pourtant la téméraire hardiesse des demi-savants ne s'est exercée sur aucun auteur plus que sur saint Hilaire, principalement sur les livres *de la Trinité et des Conciles.* » Le *Saint Hilaire* fut dédié à l'archevêque de Palerme, chancelier des Pays-Bas. Ce n'était pas seulement dans des vues intéressées qu'il faisait hommage de ces publications aux grands dignitaires de l'Église, il espérait leur assurer par là plus de faveur et d'autorité.

L'édition qu'il donna de saint Irénée, en 1526, a peu de valeur aux yeux de la critique ; mais elle avait le précieux mérite de mettre dans les mains du public un auteur qui n'avait pas été encore imprimé. La lettre dédicatoire qui rappelait la vie et les travaux de ce Père devait faire naître le désir de lire son ouvrage en cinq livres où il expose et réfute les *opinions monstrueuses* des anciens hérétiques. Aussi l'édition fut-elle épuisée promptement et il en parut bientôt une seconde. Mais bien qu'Érasme prétendit avoir corrigé le texte autant qu'il l'avait pu avec le secours de très anciens manuscrits, il le laissa fort défectueux. Il avait eu souvent recours à ses conjectures ; et lorsqu'elles lui paraissaient douteuses, il les avait seulement notées en marge. Il avait d'abord paru croire que saint Irénée avait écrit en latin : opinion repoussée par tous les critiques. Il professait un très grand respect pour ce Père ami de la concorde et de la paix dont son nom était comme le symbole. Il aimait en lui l'antique vigueur de l'esprit évangélique, son âme prête au martyre, son style grave, fort et mâle. Irénée touchait presque aux temps apostoliques. Enfant, il avait entendu en Asie saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Érasme se félicitait d'avoir retiré en quelque sorte du tombeau et de l'oubli ce glorieux défenseur de l'Église qui avait combattu les hérésies avec les seules armes des Écritures.

Après saint Irénée, il publia saint Ambroise avec une préface pleine d'intérêt. Il rappelait les principaux faits de sa

vie. Il caractérisait avec justesse la nature de son style et marquait son mérite propre. Saint Jérôme lui semblait plus habile dans les langues. Saint Hilaire avait un style plus savant. Saint Augustin était plus subtil pour dénouer les questions difficiles. D'autres avaient été supérieurs par des qualités différentes. Mais nul n'avait expliqué les Écritures avec plus de vérité que saint Ambroise. Nul n'avait évité avec plus de circonspection les doctrines suspectes. Nul ne s'était montré évêque chrétien comme lui. Nul n'avait eu un cœur aussi paternel, n'avait su joindre au même degré l'autorité la plus haute à la plus grande douceur. Érasme croyait, du reste, qu'il avait puisé la plus grande partie de ce qu'il avait écrit dans les Commentaires des Grecs et principalement dans Origène. Malgré ses efforts pour rétablir le texte de saint Ambroise dans son intégrité, son édition n'a pas obtenu les suffrages des critiques. Les bénédictins l'ont accusé d'avoir suivi ses conjectures beaucoup plus que les manuscrits.

Érasme termina ses grandes publications sur les Pères latins en donnant une édition de saint Augustin, regardée comme le chef-d'œuvre de l'imprimeur Froben. Dans sa jeunesse, il avait peu d'estime pour ce grand docteur. Il voyait en lui le père des subtilités scholastiques. Il lui reprochait même ses emprunts à la philosophie platonicienne. Il l'accusait d'avoir introduit dans la théologie l'abus de la dialectique. Dans un de ses écrits, il le déclarait bien inférieur aux Grecs poûr l'interprétation des épîtres de saint Paul. Ailleurs il affirmait qu'une page d'Origène lui apprenait plus de philosophie chrétienne que dix pages de saint Augustin. Dans une lettre, il allait jusqu'à dire qu'on ne pouvait sans une très grande impudence le comparer à saint Jérôme pour l'intelligence des Écritures. Dans la préface du *Saint Hilaire*, il avançait que saint Augustin, en combattant les Pélagiens, avait donné au libre arbitre moins de place que ne lui en accordaient les principaux théologiens, qu'il n'avait pas reconnu l'autorité de la chaire romaine, enfin, qu'il avait laissé dans ses écrits,

même après ses *rétractations*, diverses choses que l'on ne pourrait maintenant soutenir sans être accusé d'hérésie.

Revenu à des idées plus justes, Érasme résolut de réparer ces écarts de langage en donnant tous ses soins à l'édition que Froben projetait depuis longtemps. Il avait d'abord reculé devant l'immensité de cette tâche : une œuvre si grande semblait réclamer la vigueur de la jeunesse, un homme vraiment d'airain ; son âge, sa mauvaise santé le détournaient de ce genre de travaux. Mais Froben, à force de prières, l'avait décidé à corriger quelques pages des *lettres*, afin de pouvoir montrer un échantillon de l'ouvrage à la prochaine foire de Francfort. Érasme avait promis, à condition qu'il ne lui demanderait rien de plus, mais voyant que Froben avait résolu de compléter le volume des *lettres* et qu'il n'avait près de lui personne qui pût, ou du moins qui voulût se charger de corriger le texte, la volonté opiniâtre de cet ami rare et la sainteté de l'entreprise avaient triomphé de sa répugnance obstinée. Il se chargea donc de ce volume tout entier, mais de ce volume seul, déclarant à diverses reprises que si Froben voulait continuer, il devait chercher un autre correcteur.

Cependant personne ne voulant prendre sur ses épaules une charge si lourde et l'imprimeur assurant qu'il était décidé, faute de mieux, à imprimer de nouveau saint Augustin tel qu'il était, Érasme se laissa mettre le bât sur le dos, en partie par égard pour un ami auquel il ne pouvait rien refuser, mais bien plus parce qu'il regardait comme un crime inexpiable de laisser paraître de nouveau sur le théâtre du monde un si grand docteur de l'Église avec tant de fautes grossières qui le défiguraient et qui seraient d'autant plus frappantes que l'élégance des caractères et la beauté des volumes attireraient les yeux de tous, comme une pourpre magnifique souillée de taches hideuses. Mais lorsque, entré dans une mer si vaste, il eut mis à la voile, il trouva bien plus de difficultés qu'il n'avait prévu. Plusieurs fois il perdit courage et voulut renoncer à l'entreprise. Le péril manifeste où

se trouvait sa santé l'y invitait ou plutôt l'y forçait. Il était effrayé de l'exemple de Froben qui venait de succomber à la tâche, quoiqu'il eût un corps vigoureux et fût digne de la vie la plus longue.

Mais ce qui, au premier abord, le détournait de ce travail, quand il y réfléchissait plus attentivement, était ce qui animait son ardeur. Il songeait que l'amitié des gens de bien ne devait pas finir à la mort. Tout le poids d'une affaire si difficile retombait sur les fils de son ami. Il fallait d'autant moins leur manquer, qu'ils se trouvaient privés d'un tel père. Dès lors, fermement résolu à mourir dans l'accomplissement d'une œuvre si sainte plutôt que de ne pas achever ce qui était commencé, il avait surmonté tous les ennuis. Plus il avait avancé, plus l'habitude lui avait rendu ce travail léger. « Sans doute, disait-il, Augustin, du haut du ciel, favorisait notre entreprise. » Enfin le port apparut au loin ; et grâce au secours d'en haut, ils l'atteignirent.

Mais que d'obstacles il avait fallu vaincre ! Saint Augustin n'avait été imprimé que fort tard. L'énormité de la dépense effrayait les imprimeurs. Le premier de tous, Jean Amerbach, assez bien partagé du côté de la fortune, mais mieux partagé encore du côté des qualités de l'âme, avait donné une édition complète de ce Père. Il y avait apporté tout le soin, toute la vigilance possible dans un temps encore un peu barbare. Érasme trouva cependant une quantité prodigieuse de fautes dans un texte dont le public ne se plaignait pas. « En effet, dit-il, saint Augustin a son style propre, ingénieux, enveloppant beaucoup de choses dans de fort longues périodes qui demandent un lecteur familiarisé avec sa manière, pénétrant, attentif, doué de beaucoup de mémoire, capable de supporter le travail et l'ennui, et de tels lecteurs sont assez rares. Bien qu'il étale avec plus de réserve que saint Jérôme la connaissance des auteurs profanes, il y fait pourtant de fréquentes allusions. De là beaucoup de changements opérés dans le texte par l'inattention, l'ignorance ou même le caprice sacri-

lége des copistes. » Souvent aussi d'étranges interpolations l'avaient défiguré. Enfin un assez grand nombre d'écrits étaient faussement attribués à saint Augustin. Les uns ne manquaient pas de science, d'autres étaient à peine supportables, plusieurs étaient pleins d'ignorance; mais, aux yeux d'Érasme, aucun de ces ouvrages supposés ne l'emportait en sottise et en impudence sur les *Sermons aux ermites*, où l'on ne trouvait rien de saint Augustin, ni les mots, ni les pensées, ni l'âme. On avait ajouté des notes critiques pour indiquer ce qui était faux, ou douteux, ou altéré par un mélange bizarre. Les matières avaient été rangées par ordre. La *Cité de Dieu* avait été revue et annotée avec soin et science par l'espagnol Vivès, qui l'avait publiée à part antérieurement.

Érasme ne se flattait pas d'avoir ôté dans cette édition toutes les fautes. Quelquefois les anciens manuscrits avaient fait défaut; quelquefois aussi le sommeil avait pu le surprendre au milieu d'une œuvre si longue. Dans la lettre dédicatoire, il parle avec le plus grand respect de saint Augustin ; il l'appelle *incomparable docteur* et *invincible défenseur* de l'Église. « Dans Athanase, dit-il, nous admirons la netteté grave et exacte de l'enseignement; dans Basile, outre la finesse, nous aimons la suavité d'une éloquence pieuse et douce. Dans Chrysostome, nous nous attachons à l'abondance du style qui coule de source; dans Cyprien, nous vénérons une force inspirée, digne du martyre; dans Hilaire, une éloquence grande comme la matière qu'il traite et pour ainsi dire une pompe tragique; dans Ambroise, certains traits doux et pénétrants avec une réserve digne d'un évêque. Nous louons à bon droit dans saint Jérôme la science si riche des Écritures. Nous reconnaissons dans saint Grégoire une sainteté pure et que n'altère aucun fard... mais je ne pense pas que le Saint-Esprit ait répandu tous ses dons et toutes ses richesses sur aucun docteur avec une libéralité plus grande que sur saint Augustin, comme s'il avait voulu tracer dans un seul tableau le modèle vivant de toutes les vertus d'un

évêque. » Érasme proclame surtout sa supériorité dans le genre didactique. « Aucun Grec, aucun Latin, dit-il, ne saurait lui être comparé. Dans ses discussions avec les hérétiques, il montrait une douceur, une insistance pressante, qui en guérirent plusieurs et triomphèrent de tous. » De tels éloges rachetaient les paroles indiscrètes qui lui étaient échappées en d'autres temps, au grand scandale des théologiens et des hommes pieux.

Après tant de travaux et d'éditions, Érasme, toujours infatigable dans son zèle pour le progrès des études, publia saint Chrysostome traduit en latin. Cette édition était remarquable par la grandeur du format et la beauté des caractères. Quant aux traductions, les unes furent revues par les auteurs encore vivants; des hommes instruits, avec le secours des textes originaux, corrigèrent les anciennes dont les auteurs ne savaient pas suffisamment le grec. Pour les six livres du *Sacerdoce* et le *Babylas*, on donna la traduction élégante de Germain de Bric. Enfin l'édition nouvelle fut augmentée de nombreux ouvrages qui n'avaient pas encore été imprimés, tels que les *Commentaires sur la première épître aux Corinthiens*, que François Arétin avait traduits jusqu'à la vingtième homélie. Simon Grinœus compléta ce travail. Érasme traduisit lui-même les *Commentaires sur la seconde épître aux Corinthiens* jusqu'à la huitième homélie. Il n'alla pas plus loin, ayant cru, d'après le style, que l'ouvrage n'était pas de Chrysostome. Déjà précédemment il avait publié une partie du commentaire sur les *Actes des Apôtres*. Il ajouta deux nouvelles homélies; mais là encore, le même motif l'empêcha de continuer.

Après la lettre dédicatoire, il plaça une vie du saint docteur composée d'après les anciens documents. Le monde savant était alors dans l'attente du *Chrysostome grec* qui était annoncé comme devant paraître à Vérone, sous les auspices de l'évêque Mathieu Gilberti, dataire du pape Clément VII. Stimulé par cet exemple, Érasme détermina Jérôme Frőben

et son associé Nicolas Episcopius à imprimer saint Basile dans le texte original. C'était celui de tous les Pères grecs qui lui plaisait le plus. Il reprochait à saint Chrysostome je ne sais quelle redondance un peu fastidieuse, à saint Grégoire de Nazianze une certaine finesse affectée et roulant en grande partie sur les mots. Dans saint Basile, rien ne le choquait. Il l'appelle un Démosthène chrétien et un orateur céleste. Il rapportait le mot de Philostorgue, disant qu'Athanase, tout grand qu'il était, comparé à l'évêque de Césarée, paraissait un enfant. Dans sa lettre dédicatoire, après un magnifique éloge du grand docteur dont l'éloquence lui semblait supérieure, non-seulement à celle de tous les autres Pères, mais même à celle de tous les Grecs et de tous les Latins, il s'étendait sur l'imperfection des traductions latines qui ne donnaient qu'une ombre de son génie vraiment divin. « Il y a, disait-il, autant de différence entre saint Basile traduit et saint Basile parlant sa propre langue, qu'entre le chant d'un rossignol et le croassement d'un corbeau. » A cette édition manquaient les livres *contre Eunomius*.

Pour la restauration des études, Érasme roulait dans son esprit un double projet dont il attendait les fruits les plus abondants, si le succès dédommageait les imprimeurs de leur peine et de leur dépense. Il s'agissait de les engager à consacrer chaque année une presse à l'impression des auteurs grecs; en second lieu, de faire corriger par des hommes habiles les anciennes traductions des Pères, comme on l'avait essayé pour les *Vies* de Plutarque. On a vu ailleurs qu'il était occupé à revoir Origène, quand il mourut. Ainsi fut close la longue liste des éditions dont il enrichit le monde chrétien. Elles ont donné lieu à beaucoup de critiques. Mais il ne faut pas mettre en oubli les difficultés inhérentes à l'époque, l'insuffisance des manuscrits, les occupations multipliées qui partageaient l'activité merveilleuse d'Érasme. On doit au moins reconnaître que ces éditions, malgré leurs défauts, propagèrent le goût des études sacrées et frayèrent la route à ceux qui,

plus tard firent mieux. Les lettres dédicatoires, véritables préfaces, écrites dans un style lumineux, facile, populaire et d'une façon très attachante, répandirent beaucoup d'idées nouvelles sur les Pères de l'Église. Elles firent connaître leur vie, leur caractère, la nature de leur éloquence et de leur génie. Elles excitèrent chez tous le désir de lire les écrits des grands hommes dont Érasme leur donnait une si haute idée.

Ses traductions latines contribuèrent aussi à la restauration des saintes études. Ses premiers essais dataient de loin. Dès l'année 1513, il avait commencé à traduire le *Commentaire* de saint Basile sur *Isaïe*. L'ouvrage d'abord lui plaisait beaucoup. Mais bientôt il changea d'avis et s'imagina sans raisons suffisantes que ce commentaire n'était pas de saint Basile. Il conserva cependant cette ébauche et la publia dans la suite. A part ce court fragment, ses travaux en ce genre appartiennent à la dernière partie de sa vie. En 1527, il dédia la traduction de plusieurs discours de saint Chrysostome à Jean III, roi de Portugal, qui, à l'exemple de son père Emmanuel, se faisait gloire de protéger toutes les nobles études. C'étaient cinq *Sermons contre les Juifs*, qui passaient pour être le premier de tous ses ouvrages et qu'il avait composés étant encore lecteur à Antioche; quatre *Sermons sur Lazare;* cinq homélies sur la vision d'Isaïe et sur le roi Ozias; un sermon sur l'*Éloge de Philogonius* et sur la manière de *recevoir dignement l'Eucharistie*. Érasme avait trouvé ces discours dans un manuscrit très ancien qu'on lui avait envoyé de Venise. Ils n'avaient pas été encore traduits, quoique fort dignes de l'être; car on y reconnaissait au plus haut degré cette *bouche d'or*, cette éloquence aussi douce que le miel.

Ils étaient moins travaillés que les *Livres sur le sacerdoce* que l'auteur écrivit, étant déjà diacre, et qui sont regardés par les Grecs comme son chef-d'œuvre oratoire. Ce sont les seuls que saint Jérôme déclare avoir lus comme étant les plus célèbres.

« Ceux-ci, dit Érasme, avaient été composés pour le docte Basile ; ceux-là pour le peuple. » Il espérait donner bientôt la traduction d'autres écrits de saint Chrysostome qu'il avait en sa possession, lorsque ses occupations multipliées le lui permettraient. En effet, le 29 juillet de la même année, il adressa au cardinal de Lorraine l'*Explication de l'épître aux Galates*, traduite pour la première fois en latin. Nulle part l'apôtre ne montrait mieux la sollicitude et l'ardeur de sa charité. Il avait trouvé dans saint Chrysostome un interprète lumineux et zélé dont les entrailles toutes paternelles ne respiraient que pour son peuple. A cette traduction étaient jointes deux homélies sur l'*Épître aux habitants de Philippes.*

Quelque temps après, Érasme donna la traduction de deux discours *sur la Prière*. Il avait composé lui-même un petit livre *sur la manière* de prier. Mais après avoir lu les deux discours, il aurait voulu détruire son œuvre, s'il l'avait pu. Toutefois il était porté à croire que le second était, non de Chrysostome, mais d'un homme instruit qui avait voulu rivaliser avec lui pour s'exercer. En 1533, il publia la traduction de huit homélies qui n'avaient été encore ni traduites ni imprimées. C'étaient des entretiens qui s'adressaient au peuple et qui roulaient sur le devoir de réprimer ses passions. Il avait voulu en ajouter quelques autres ; mais il avait cru s'apercevoir qu'elles étaient altérées ou faussement attribuées à Chrysostome.

Il traduisit aussi quelques ouvrages de saint Athanase. Toujours en quête de manuscrits, il en trouva un qui contenait plusieurs écrits de ce Père. Il fut ravi de la découverte, persuadé qu'il était désirable pour la religion qu'aucun ouvrage de cet éloquent défenseur de l'Église ne fût perdu. Jusque-là on possédait seulement quelques-uns de ses écrits en petit nombre, traduits tant bien que mal. Quant aux *Commentaires sur toutes les épîtres de saint Paul*, faussement attribués à saint Athanase, ils portaient le nom de Théophylacte, archevêque des Bulgares ; et d'ailleurs le style diffé-

rait beaucoup de celui d'Athanase. De plus ces commentaires citaient fréquemment saint Chrysostome et saint Basile, postérieurs à saint Athanase de quarante ans environ. L'auteur reproduisait souvent, presque mot pour mot, plusieurs lignes de suite empruntées à Chrysostome, sans toutefois le nommer, tant il avait puisé dans ce père. « Ce Théophylacte, dit Érasme, inconnu à saint Jérôme, à Gennadius, à ceux d'après lesquels a été faite l'*Historia tripartita*, paraît avoir rempli chez les Grecs le même rôle que chez les Latins Remigins Claudianus, rédigeant en abrégé ce qui avait été exposé par d'autres plus longuement... »

Écrasé de travaux divers, il publia seulement une petite partie des ouvrages que renfermait son manuscrit. Il fut même obligé de dicter le plus souvent ces traductions dans les heures d'après-midi, tout en reconnaissant qu'il y avait une grande différence entre écrire soi-même et dicter à un secrétaire. Indépendamment de la difficulté qu'il avait rencontrée pour déchiffrer la mauvaise écriture du copiste, il avait découvert de temps en temps des titres menteurs qui attribuaient à saint Athanase ce qui pouvait à peine paraître l'œuvre d'un homme ayant son bon sens. Il perdit ainsi beaucoup de temps et de peine. Il donna pourtant quelques fragments de cette espèce, rien que pour montrer l'audace impie des copistes grecs, égale à celle des copistes latins qui avaient supposé, *tronqué, mutilé, ajouté tant de choses dans les commentaires des écrivains orthodoxes.* « Athanase, dit-il, possède la qualité principale d'un évêque, le don d'enseigner. Il est merveilleusement clair, sobre, exact. En un mot, il n'a ni la dureté de Tertullien, ni l'ostentation de saint Jérôme, ni le style pénible de saint Hilaire, ni la diffusion de saint Augustin et de saint Chrysostome, ni le nombre d'Isocrate, ni l'arrangement de Lisias, que l'on retrouve en Grégoire de Nazianze; mais il est tout entier à exposer son sujet. »

C'était par saint Basile qu'Érasme avait commencé ses traductions des auteurs sacrés. Après un long intervalle, vers la



fin de sa vie, il traduisit le *Livre du Saint-Esprit à Amphiloque*. Le sujet avait de l'à-propos. « Car, dit-il, l'erreur détestable des Ariens sur le fils qui n'est pas Dieu et sur le Saint-Esprit qui n'est que le serviteur d'une substance créée, se renouvelle au milieu des dissensions impétueuses qui battent le vaisseau de l'Église. » Pressentant cette tendance de certaines gens à retrancher de la divinité le Fils et le Saint-Esprit, Érasme avait saisi avec d'autant plus d'empressement l'occasion de traduire et de publier l'ouvrage d'un auteur si estimé sur ce sujet, ouvrage fort loué par Grégoire de Nazianze et qui n'avait pas été encore traduit en latin. Mais il crut que ce livre avait été interpolé, comme ceux de tous les écrivains les plus célèbres. Cette traduction fut faite à la hâte et d'un seul trait. Aussi a-t-on repris plusieurs inexactitudes. Casaubon a réfuté son opinion sur la prétendue interpolation de l'ouvrage. Tillemont et les meilleures critiques ne l'ont pas suivie non plus. Érasme traduisit encore deux homélies de saint Basile sur l'*Eloge du jeûne*. Elles avaient été déjà traduites par Raphaël de Velaterra; mais il entreprit ce travail précisément pour montrer combien il était dangereux de se fier à la version du premier venu, et combien il valait mieux puiser aux sources. La seconde homélie ne lui paraissait pas être de saint Basile. C'était plutôt, suivant lui, l'œuvre de quelque étudiant s'exerçant à rivaliser avec la première. Ici encore Érasme a été réfuté par Tillemont.

A toutes ces traductions des Pères, nous devons ajouter celle d'un fragment d'Origène sur l'évangile de saint Mathieu. Au milieu du vaste naufrage qui avait englouti les nombreux ouvrages de ce docteur, il semblait puéril de reregretter un seul fragment. « C'est, disait-il, comme si dans le naufrage d'un navire, on regrettait un manteau perdu. Toutefois nulle perte n'est plus regrettable que celle de ses écrits sur le Nouveau Testament. Sur ce terrain la connaissaissance de l'hébreu était moins nécessaire, et il n'était pas besoin de recourir si souvent à des allégories douteuses pour

expliquer des choses obscures. Origène est toujours plein de chaleur; mais il ne l'est jamais plus que lorsqu'il s'agit des paroles et des actes du Christ, et, parmi les évangélistes, *aucun n'a mieux embrassé toute la vie et toute la doctrine du Rédempteur que saint Mathieu.* »

Le commentaire d'Origène sur cet évangile appartient à la classe de ses écrits appelés *tomes*, quoi qu'il ait été partagé sans raison en homélies. Les titres du manuscrit grec annonçaient qu'il y avait dix *tomes* dans les commentaires mutilés des Latins. Érasme, d'après ce manuscrit, ajouta le onzième et une partie du douzième qu'il traduisit, regrettant de ne pouvoir rendre au monde l'ouvrage entier. Il remonte même, dans sa traduction, une ou deux pages plus haut que l'endroit où s'arrêtait le fragment des Latins, pour montrer que ce qu'il donnait appartenait réellement à l'ouvrage d'Origène, et en même temps pour faire voir combien le traducteur latin avait pris de licence. Il fit précéder ce fragment d'une étude intéressante sur la vie, la doctrine, les ouvrages, la méthode d'enseignement et le style de ce docteur dont il exaltait la supériorité. Il se livrait à des considérations savantes et critiques sur chacun des ouvrages qui lui sont attribués.

IV

Tels furent les travaux par lesquels Érasme s'efforça de provoquer et de seconder la renaissance de l'ancienne théologie et l'étude des Pères de l'Église. Grâce à l'éclat de son nom que ses *Adages* avaient rendu populaire parmi les gens instruits et qui déjà remplissait l'Europe, grâce à son style clair, facile, attrayant, qui faisait contraste avec les formes pesantes et barbares de la Scholastique, grâce encore à je ne sais quel souffle mystérieux qui, à la fin du moyen âge, pous-

sait les âmes à des aspirations inconnues, les idées nouvelles dont Érasme était le promoteur triomphèrent au-delà de ses espérances, au-delà de ses désirs, et aboutirent à des excès d'innovation que le chef de la Renaissance ne voulut pas suivre, qu'il s'efforça même de modérer. Il avait attaqué sérieusement la Scholastique au nom des *bonnes* lettres, au nom de la culture de l'esprit et de la pureté du langage, comme au nom de la raison et de la doctrine chrétienne, rappelant la religion à ses sources, condamnant l'intrusion abusive de la philosophie et en particulier de la philosophie d'Aristote dans la théologie du christianisme. Aux solides raisons, il avait ajouté le sarcasme avec une liberté licencieuse qui pouvait sembler sacrilége et qu'il regretta lui-même plus tard. Ses lettres, pleines d'un badinage moqueur, même avant d'être publiées, passaient de main en main. On en faisait des copies qui se répandaient au loin.

Dès le temps où il étudiait à Paris la théologie scholastique, il écrivait à un jeune Anglais une lettre fort irrévérencieuse pour la Sorbonne. « Nous sommes, disait-il, tellement plongés dans les songes de Scot, que la voix de Stentor pourrait à peine nous réveiller : j'ai éprouvé comme une sorte de sommeil théologique, semblable à celui d'Épiménide. On dit que la peau de cet homme fut trouvée, longtemps après sa mort, marquée de caractères d'écriture et qu'elle est encore de nos jours conservée à Paris dans le temple sacré de la théologie scholastique, la Sorbonne, et qu'elle est aussi précieuse que les livres sibyllins le furent chez les Romains; car on lui demande, dit-on, des oracles, dès que l'on manque de syllogismes. Retiré dans une profonde caverne, à force de méditer sur les *instances*, les *quiddités*, les *formalités*, Épiménide s'endormit, et ce sommeil dura quarante-sept ans; trop heureux encore de s'éveiller... Pendant tant d'années, que peut-il avoir rêvé, sinon ces subtilités raffinées dont se targuent aujourd'hui les scotistes? Épiménide a revu le jour avec Scot. » Il ajoutait en finissant : « Au reste, je n'attaque

pas la théologie elle-même, que j'ai toujours honorée particulièrement; mais j'aime à rire de ces *théologastres* du temps, au cerveau plein de fatuité, à la langue barbare, à la science épineuse, au langage violent, au cœur noir. »

Dans cette lettre s'annonçait déjà l'auteur de l'*Éloge de la Folie.* Ce pamphlet, d'autant plus piquant et plus redoutable qu'il n'avait rien d'amer, était avant tout la satire de la Scholastique. Écoutez plutôt; c'est la Folie qui parle : « Il m'a pris envie de jouer un moment devant vous le rôle d'un sophiste, non de la race de ceux qui maintenant inculquent aux enfants certaines frivolités et leur enseignent une opiniâtreté plus que féminine pour la dispute. Mais j'imiterai ces anciens qui, pour éviter le nom diffamé de sages, préférèrent se laisser appeler sophistes. » Ailleurs, parlant des dialecticiens, elle a en vue ceux du moyen âge. « Ajoutons encore les dialecticiens et les sophistes, race d'hommes plus loquace qu'aucun bassin de Dodone, au point qu'un seul d'entre eux pourrait lutter de bavardage avec vingt femmes d'élite. Ils seraient cependant plus heureux, s'ils étaient seulement grands parleurs, et non pas disputeurs bataillant avec opiniâtreté pour un rien et, à force de disputer sans mesure, perdant le plus souvent la vérité. »

Enfin la Folie nomme les théologiens par leur nom : « Peut-être vaudrait-il mieux passer les théologiens sous silence, sans remuer ce marais pestilentiel, sans toucher à cette herbe de mauvaise odeur, car c'est une race d'hommes singulièrement sourcilleuse et irritable, de peur qu'ils ne m'attaquent en masse avec un millier de syllogismes et ne me forcent à me rétracter, prêts, si je refuse, à me proclamer hérétique... Heureux dans leur amour-propre, ils regardent de haut les autres mortels comme des animaux rampant à terre. Ils ont presque pitié d'eux, entourés qu'ils sont d'une armée innombrable de définitions magistrales, de conclusions, de corollaires, de propositions explicites et implicites, possédant une telle abondance d'échappatoires que les chaînes

même de Vulcain auraient beau les lier, elles ne pourraient les empêcher d'échapper, grâce à leurs distinctions qui coupent tous les nœuds aussi facilement que la hache la plus tranchante. Ils sont si riches de locutions nouvellement inventées et de mots monstrueux !... »

Puis, avec une verve moqueuse, la Folie passe rapidement en revue les questions frivoles, inutiles, indiscrètes ou indécentes que la Scholastique soulevait sans mesure au sujet des mystères de la religion et qu'elle prétendait résoudre. Elle rappelle ses recherches plus subtiles encore sur les *instances*, les *notions*, les *relations*, les *formalités*, les *quiddités*, les *eccéités*, toutes choses si menues qu'elles sont imperceptibles aux yeux et ne peuvent être saisies que par un Lyncée capable de voir au milieu des plus profondes ténèbres ce qui n'est pas. Elle signale ses opinions étranges auprès desquelles les paradoxes des stoïciens paraissent communs et rebattus. « Et encore, dit-elle, ces subtilités si subtiles le deviennent davantage, grâce aux dédales des Scholastiques. On se tirerait plus aisément des détours d'un labyrinthe que des replis inextricables des *réaux* et des *nominaux*, des *thomistes* et des *albertistes*, des disciples d'Occam et de Scot... En toutes ces subtilités, il y a tant de science, tant de difficulté que, selon moi, les Apôtres auraient besoin d'un autre esprit, s'ils étaient forcés de se mesurer sur ces matières avec cette nouvelle espèce de théologiens... En fait de définitions, de distinctions, de divisions, d'argumentations, ceux-ci leur sont bien supérieurs. Toutes ces questions que saint Paul condamne n'étaient que recherches grossières, que discussions rustiques, auprès de ces subtilités plus que stoïciennes de ceux qui se font impérieusement appeler nos *maîtres*.

« Ne condamnant pas ce qui est écrit par les Apôtres, mais l'interprétant favorablement, ils traitent moins bien les Pères et rejettent hardiment leurs opinions. Et pourtant les Apôtres réfutèrent les philosophes païens et les Juifs, gens très obsti-

nés, mais par leur vie et leurs miracles plus que par leurs syllogismes. »

La Folie propose ironiquement d'envoyer contre les Turcs, non pas d'épais bataillons de soldats, mais ces scotistes si criards, ces thomistes si entêtés, ces albertistes invincibles avec toute la troupe des sophistes. « Quelle lutte plaisante, dit-elle, quelle victoire inouïe l'on verrait! Qui donc serait assez froid pour ne pas s'enflammer à leurs arguments pointilleux? Qui serait assez endormi pour ne pas être réveillé par leurs traits pénétrants? Qui aurait l'œil assez perçant pour ne pas être aveuglé par leurs ténèbres? »

Elle remarque cependant qu'il y a des théologiens qui, nourris d'une instruction meilleure, n'éprouvent que du dégoût pour ces arguties frivoles. Il en est même qui regardent comme un sacrilége, comme une impiété, de parler si légèrement sur des objets si mystérieux et qui doivent être adorés plutôt qu'expliqués, de recourir aux subtilités profanes des païens, de définir avec tant d'arrogance et de souiller la majesté de la théologie divine par des pensées et un langage si futiles et si bas. Mais ces scholastiques s'applaudissent eux-mêmes. Absorbés par ces sottises qui les enchantent, ils n'ont pas le temps de lire l'Evangile et les épîtres de saint Paul. Occupés de bagatelles dans leurs écoles, ils se regardent comme les colonnes de l'Église, comme des Atlas qui soutiennent le monde chrétien avec leurs syllogismes. Ils façonnent et refaçonnent, selon leur caprice, les textes sacrés qui sont dans leurs mains comme la cire, présentent leurs conclusions approuvées par quelques-uns d'entre eux, comme des règles plus inviolables que les décrets des pontifes, se font les censeurs de l'univers et forcent à se rétracter quiconque s'écarte un tant soit peu de leurs conclusions ou de leurs formules. « Ne vous étonnez pas, dit-elle, si vous voyez leur tête si soigneusement enveloppée de bandelettes dans les discussions publiques; sans cela elle éclaterait. Quelquefois aussi, je ne puis m'empêcher de rire quand je les vois ne

se croire vraiment chrétiens que s'ils parlent le langage le plus barbare et le plus incorrect, car ils prétendent qu'il est contraire à la dignité des lettres sacrées de les forcer d'obéir aux lois des grammairiens : étrange majesté vraiment pour des théologiens, que d'avoir seuls le droit de parler d'une manière fautive; ce qui leur est commun avec les savetiers! »

A la fin de son discours, avec une audace qui touche au blasphème, la Folie prétend fonder son propre éloge sur les témoignages des Écritures. Ce ne sont pas les Muses de l'Hélicon qu'elle invoque de nouveau; elle ne veut pas leur imposer un si long voyage. D'ailleurs ce n'est pas leur place; elle va faire de la théologie. « Maintenant que je pénètre dans cette route épineuse, dit-elle, puisse l'âme de Scot, plus hérissée d'épines qu'un porc-épic ou qu'un hérisson quelconque, abandonner un moment sa chère Sorbonne pour entrer dans mon cœur! Libre à elle ensuite de retourner où elle voudra, même à la voirie.» — « Vraiment, continue-t-elle, il ne doit pas sembler étonnant que je sache tant de théologie... Il y a si longtemps que je suis lié par les relations les plus étroites avec les théologiens, je puis bien avoir retenu quelque chose. »

Enfin, pour montrer l'entêtement opiniâtre des Scholastiques, elle ajoute : « Certains Grecs s'efforcent par leurs accusations d'offusquer la vue perçante de tant de théologiens de notre temps; et le premier ou tout au moins le second de ce troupeau est mon cher Érasme, que je nomme souvent par honneur. Mais moi, je suis ces grands, ces lourds, ces épais théologiens, pleinement approuvés de la foule et avec lesquels une grande partie des hommes instruits aimeraient mieux se tromper que d'avoir raison avec ceux qui sont maîtres dans les trois langues. »

On a dit plus haut quel succès eut l'*Éloge de la Folie*. L'auteur avait mis sept jours à le composer. Une copie fautive et même tronquée ayant été apportée en France, il fut imprimé

à Paris. En peu de mois on en donna plus de sept éditions. Érasme s'étonnait d'une telle vogue. « Je ne comprenais pas moi-même, dit-il, ce qui pouvait plaire dans un tel écrit. » Morus, qui plus tard devait sceller de son sang sa foi catholique, accepta la dédicace de ce petit livre qui, sous une forme légère, montrait un esprit si libre, pour ne pas dire plus. « Cet ouvrage, tel quel, disait Érasme, plaît à tous les hommes instruits de l'univers. Il plaît aux évêques, aux archevêques, aux rois, aux cardinaux, au pape Léon lui-même, qui l'a lu tout entier d'un bout à l'autre et a loué l'esprit de l'auteur. » — « Le souverain pontife, dit-il ailleurs, a tout lu et a ri. Il a seulement ajouté : « Je me réjouis que notre ami Érasme soit aussi dans la Folie. » Dans la seconde *apologie* contre Stunica, il déclare que vingt mille exemplaires de cet écrit ont été imprimés, que beaucoup d'évêques, de princes, de moines, lui ont rendu grâces pour ce petit livre qui, aux yeux de quelques-uns, avait été *dicté par la bouche du Diable.*

L'anglais Watson, se trouvant en Italie, lui écrivait en 1515 : « On ne saurait croire avec quelle avidité on recherche votre *Folie*, que l'on regarde comme la suprême sagesse. » Barland, professeur de langue latine à Louvain, s'exprimait ainsi dans une lettre où il donnait à son frère le catalogue des écrits d'Érasme : « Ce petit ouvrage lui a mérité beaucoup de véritable gloire. On y trouve un art merveilleux, une grande liberté, un peu trop même de causticité et de sel. Cette liberté avait offensé au commencement certains hommes qui ne voulaient pas que leur folie fût censurée par la *Folie*. Mais assurément tous les gens instruits et honnêtes ont été charmés de la science très enjouée et du docte jugement qui règnent dans ce petit livre. » S'il faut s'en rapporter à Vivès, les théologiens de la Sorbonne elle-même ne paraissaient pas s'offenser de ce badinage si hardi. « J'ai dîné souvent avec eux, écrivait-il; à table, dès le troisième mot, on parlait d'Érasme et longuement; on en parlait beaucoup

encore après dîner... Je vous dirais tout, si vous souffriez la louange dans une lettre qui vous est adressée. Il faudra donc, malgré moi, taire ce qu'ils disaient de saint Jérôme, rendu à lui-même par vos soins, du Nouveau Testament rétabli dans son intégrité, travail bien plus utile à la piété chrétienne que toutes les disputes des écoles depuis mille ans. Combien ils admirent les *Paraphrases*, c'est-à-dire saint Paul énonçant avec plus de clarté ses pensées divines ! »

Cependant quelques théologiens et quelques moines protestèrent contre le sentiment général. Un jeune théologien de Louvain, qui donnait beaucoup d'espérance, mais qui fut enlevé par une mort prématurée, écrivit le premier contre l'*Éloge de la Folie*. Il condamnait ce badinage comme indigne d'un théologien, comme manquant de mesure et de décence. Érasme blessé répondit pourtant avec beaucoup de modération et de politesse. « A parler franchement, disait-il, je suis presque fâché d'avoir publié la *Folie*. Ce petit livre m'a valu quelque gloire ou, si vous aimez mieux, quelque renommée ; mais la gloire que les animosités accompagnent n'a point d'attrait pour moi. Dans tous mes écrits, je ne me propose que d'être utile. Dans l'*Éloge de la Folie*, j'ai voulu essayer de guérir les folles opinions qui, dans tous les états, corrompent l'esprit et les mœurs du vulgaire. Mon badinage peut être frivole, mais il n'a rien d'obscène ni de trop caustique... Pourquoi les grands, pourquoi les évêques, aussi peu ménagés que les théologiens et les moines, n'ont-ils pas été blessés ? »

Bientôt l'ouvrage fut traduit dans la plupart des langues vulgaires. Un gentilhomme de la Flandre, George Halluin, seigneur de Comines, en publia une traduction française en 1517, avec des additions, des retranchechements et des inexactitudes de tout genre. Cette satire, mise ainsi à la portée de tous, exaspéra les théologiens et les moines. Ils crièrent à l'impiété, au scandale, déclarant partout en public et en particulier que c'était l'ouvrage le plus

dangereux pour la religion. Plus tard, le prince de Carpi le comparait à ceux de Porphyre et de Julien. Érasme lui-même reconnut qu'il avait poussé le badinage trop loin. Dans sa *réponse* au prince de Carpi, il convient qu'il a eu tort d'introduire Jésus-Christ dans l'*Eloge de la Folie,* et qu'il aurait dû faire un usage plus sérieux de l'Écriture.

Sous une forme bien différente, la *Méthode de la vraie théologie* n'attaquait pas moins la Scholastique. Elle énonçait des idées hardies qui devaient plaire aux hommes animés de l'esprit nouveau. Jean Faber, vicaire de Constance, plus tard évêque de Vienne, à qui Rhenanus, sans l'aveu d'Érasme, avait dédié la première édition de ce petit livre, remercia l'auteur par une lettre qui témoignait en termes expressifs du sentiment général en Allemagne. « Nous vous souhaitons, disait-il, une excellente santé, afin que vous enrichissiez notre pauvreté par de nouveaux enfants de votre génie. Car toutes vos productions sont telles qu'elles méritent d'être non-seulement comparées, mais préférées même à celles de la savante antiquité.

« Innombrables sont ceux qui, en Allemagne, lisent et étudient les fruits de vos veilles, les monuments de votre génie. Ils ont accompli tant de progrès dans l'éloquence, la science et la piété, qu'ils font déjà le plus grand honneur à leur maître à qui ils sont redevables de tout. Innombrables sont ceux qui, guidés par vous, ont secoué la poudre d'un passé plein d'ignorance et qui marchent à grands pas vers la bonne voie, non-seulement parmi les jeunes, ce qui m'étonne moins, mais même parmi ceux d'un âge avancé. Sous la conduite du chef éminent des lettres, déclarant comme à un signal donné la guerre à toute espèce de barbarie, ils espèrent dès à présent en triompher. Car la force de votre éloquence est si grande que vous avez attiré à votre sentiment des barbares d'un endurcissement désespéré, qui bien tard sans doute unissent leurs efforts à ceux des Phrygiens et consacrent aux véritables lettres et à la vraie philosophie les heures précieu-

ses que jusque-là ils avaient employées à des bagatelles tout à fait hors de saison.

« Qu'ai-je besoin de parler de moi-même qui, jouissant dans ces dernières années de votre présence et de votre conversation si douce, ai été ravi, transformé, au point de devenir tout autre? Moi qui me suis adonné jadis à des études de mauvais aloi, qui, avec l'âge, m'étais attaché opiniâtrement à la théologie moderne, vous m'avez tout d'abord tellement persuadé par votre éloquence insinuante que désormais aucune lecture ne me charme à l'égal de la solide théologie. Vous ne vous indignerez donc pas, très doux Érasme, que B. Rhenanus m'ait dédié récemment votre *Abrégé de la vraie Théologie;* et pourtant un si grand honneur méritait d'être recherché de toute manière par les personnages les plus vertueux et les plus savants. Vous regretterez d'autant moins cette publication que vous avez enflammé, non pas moi seulement, mais d'autres en grand nombre, de l'amour de l'ancienne théologie. Car ce petit livre, vraiment parfait, montre si clairement votre science dans les écritures sacrées et votre génie pénétrant, que par cet écrit vous avez apaisé et rendu bienveillants beaucoup d'hommes même barbares et jusque-là ennemis déclarés d'une théologie plus belle. J'attends votre *Nouveau Testament* réimprimé et magnifiquement enrichi, je n'en doute pas, avec plus d'impatience qu'une mère n'attend un fils chéri au retour d'un lointain voyage. Tout le temps que me laissent les ennuis de ma charge et mes grandes occupations, je l'emploie à lire et à relire vos ouvrages. Adieu, prince des théologiens, comme de toute science. »

Ainsi parlait celui qui devait être un des adversaires les plus énergiques de la Réforme. Bien d'autres partageaient son enthousiasme. Un théologien de Louvain ne put lire la *Méthode de la vraie Théologie* sans verser des larmes. Un grand nombre de personnes écrivirent à Érasme que ses ouvrages les avaient réveillées à la lumière de la vérité évangélique.

Quelques hommes cependant osèrent lutter contre le cou-

rant de l'opinion. La *Méthode de la vraie Théologie* avait à peine paru que Latomus, théologien de Louvain, publia deux dialogues où il exprimait des sentiments contraires à ceux d'Érasme. Il lui reprochait d'avoir proscrit les études théologiques et dénigré les docteurs du moyen âge. Il voulait que l'on mît dans les mains des enfants, non pas Homère et Lucien, mais Juvencus, Prudence, Paulinus, Lactance, saint Cyprien. Selon lui, une connaissance moyenne de la grammaire était suffisante; mais il fallait s'exercer à fond sur la vraie dialectique. Par là il faisait entendre qu'il y avait une dialectique fausse et critiquait la méthode vulgaire. Il pensait que, pour la physique, on pouvait se borner à la physique générale, que pour les mathématiques, à part l'arithmétique, il suffisait de les effleurer, mais que l'on devait étudier avec ardeur la métaphysique et la morale.

Ainsi préparé, on pouvait aborder les questions délicates de la théologie. Il permettait d'employer chaque jour un peu de temps à la lecture des livres sacrés. On pouvait même en apprendre quelque peu par cœur. Si l'on était embarrassé, on n'avait qu'à interroger *la Glose*, au lieu de se torturer sur les langues et les traductions. Il attaquait l'hébreu comme barbare et comme ayant altéré la pureté du latin dans saint Jérôme lui-même. Il permettait aussi de lire les anciens interprètes, Origène, Ambroise, Augustin; mais seulement après qu'on aurait étudié avec soin les Scholastiques; il les préférait tellement aux anciens que, d'après lui, le jeune théologien devait s'appliquer à les connaître avant de toucher aux Écritures; et la raison, c'est que si l'on commençait par Cyprien, Hilaire, Jérôme, Ambroise, on éprouverait peut-être ensuite du dégoût pour Scot et les autres auteurs du moyen âge. Il croyait qu'un théologien, formé selon sa méthode et portant avec lui une règle inflexible, pourrait lire sans danger des ouvrages apocryphes attribués aux Pères de l'Église. Il ajoutait que certains hommes de son temps étaient tombés dans l'erreur pour avoir négligé ou méprisé les Scholastiques.

A l'exemple de Gerson, il n'empêchait pas le futur théologien de feuilleter en courant et aux heures perdues les historiens, les orateurs et les poètes, mais il prétendait qu'on n'avait pas besoin d'apprendre la rhétorique; car, selon la parole de saint Augustin, elle suivait d'elle-même la sagesse, comme sa compagne inséparable. Parlant des anciens docteurs, il disait que leur manière oratoire et peu serrée, en traitant des choses divines, aurait pu mettre en péril la religion chrétienne, si les modernes n'étaient pas venus à son secours avec leurs écoles. Il s'élevait pourtant contre les prétentions de la sophistique nouvelle qui affectait de mépriser les orateurs et les poètes. Quant à la philosophie, il était nécessaire de l'étudier à fond pour réfuter les erreurs des philosophes. Il déclarait que toutes les sciences étaient comme les servantes de la théologie. Enfin il consentait au retranchement de ce qui pouvait s'être introduit de vicieux ou d'inutile dans les exercices de l'école, à condition qu'on maintiendrait ce qui était bon.

On voit que Latomus, tout en combattant d'une manière indirecte la méthode théologique d'Érasme, faisait cependant aux idées nouvelles de notables concessions. Le chef des lettrés publia une apologie qui obtint les suffrages de beaucoup d'hommes instruits. Selon B. Pirckheimer, cet écrit d'une brièveté merveilleuse était d'une perfection achevée. S'il ne répondait pas victorieusement à toutes les critiques de son adversaire, il n'avait pas de peine à réfuter le paradoxe barbare de Latomus au sujet des auteurs païens. Il disait avec raison qu'Averroès, Aristote, Pline, Le Pogge, Pontanus et certaines chansons licencieuses étaient plus dangereux pour la foi et les mœurs des enfants qu'Homère, Virgile, Cicéron, Quintilien, Sénèque et même Lucien.

Latomus avait critiqué la *Méthode* d'Érasme avec assez de modération. Bedda et Sutor l'attaquèrent avec violence. Ils prirent hautement la défense de la Scholastique et accusèrent l'auteur d'avoir voulu réduire la théologie à la lecture des

deux Testaments. Luther montra plus d'emportement encore. Il prétendit que cet ouvrage n'était qu'une dérision du Christ et de toutes ses actions, que le lecteur en un mot ne pouvait y puiser que le dégoût de la religion chrétienne.

Les *Paraphrases* furent accueillies d'abord avec beaucoup de faveur. Après avoir lu celles des deux *Épîtres aux Corinthiens*, l'anglais R. Pace écrivait à l'auteur : « J'ai retiré le plus grand fruit de votre travail, et j'oserais affirmer, maintenant enfin, que je comprends dans une certaine mesure, pour ne pas trop accorder à mon entendement, ce que dit et ce que pense saint Paul. A présent, cet esprit divin de l'Apôtre qui auparavant me semblait manquer de *chaleur* et de *force*, m'apparaît plein de vigueur. A présent, ces préceptes sacrés qui jusque-là étaient pour moi de l'aloès, se sont changés en miel. Auprès de cette Paraphrase qui explique tout, les autres commentaires ne me semblent que ténèbres. » Il louait Érasme d'avoir conservé la simplicité du langage apostolique dans l'élégante pureté de son style. Il ajoutait : « Si saint Paul ressuscitait aujourd'hui, pourrait-il ne pas se préférer à lui-même ? »

On ne saurait dire si Érasme goûtait beaucoup ces éloges exagérés jusqu'à l'indécence ; mais assurément il se réjouissait en voyant le succès de ses Paraphrases. « Je n'ai pas toujours eu, disait-il, à m'applaudir d'avoir obéi aux conseils de mes amis ; toutefois, en cette circonstance, je me suis félicité que le succès de mon audace ait dépassé mon attente. » Mais bientôt des propositions indiscrètes troublèrent le brillant succès de cet ouvrage. Les théologiens de Paris et de Louvain attaquèrent les *Paraphrases*, comme la plupart de ses autres écrits. Celle de saint Mathieu ayant été traduite en italien, fut condamnée à Rome.

Ses travaux sur les *Psaumes* donnèrent moins de prise aux censures ; et pourtant là encore se rencontraient des opinions hardies sur les Pères, sur la *Confession*, sur les *Décrets* et les *Décrétales*. La manière peu respectueuse dont il parle de

saint Augustin en divers endroits de ses écrits dut paraître un blasphème aux nombreux théologiens qui voyaient dans ce Père l'oracle de l'Église. Ce qui ne devait pas moins exciter les ombrages, c'était l'admiration enthousiaste qu'il professait pour Origène, lui donnant toujours la première place parmi les interprètes des Écritures. Les théologiens ne pouvaient qu'être singulièrement choqués de cette préférence exclusive pour un auteur dont les doctrines n'étaient pas orthodoxes.

Malgré les indiscrétions de langage et les témérités d'opinion auxquelles Érasme se laissait aller et qui étaient pour plusieurs un nouvel attrait, ses éditions des Pères de l'Église furent accueillies avec empressement et bientôt épuisées. Il fallut en donner de nouvelles. Le *Saint Jérôme* ajouta beaucoup à sa réputation. Budé parlait de cet immense travail comme d'une *restauration complète*, François de Loin comme d'une *renaissance* des ouvrages de ce Père. L'archevêque de Cantorbéry, écho de l'opinion commune, déclarait ne pouvoir assez louer cette œuvre. Les autres éditions eurent un succès moins bruyant. Néanmoins elles s'écoulèrent avec rapidité. Le goût de l'ancienne théologie se propagea de plus en plus. La Scholastique tomba en discrédit et fut négligée. Le mouvement s'étendit du centre de l'Europe à ses extrémités, en Espagne, en Pologne, en Hongrie. Les pays les plus éloignés comptèrent de nombreux *Érasmiens* qui abandonnèrent les docteurs du moyen âge et les manuels scholastiques pour étudier la théologie dans ses sources. Mais ce mouvement studieux se ralentit au milieu des troubles et des passions que fit naître le luthéranisme. Les Universités elles-mêmes furent délaissées. Presque partout les études solides devinrent languissantes. On ne s'occupait plus que de polémique.

Érasme déplorait ce dépérissement des bonnes sciences. Il désirait que l'enseignement de la théologie et de la philosophie fût simplifié, mais non pas détruit. La Réforme paralysa

donc momentanément la Renaissance. Les théologiens, attaqués avec violence par les novateurs, devinrent plus ombrageux et plus défiants. Ils condamnèrent hautement ce qui était auparavant inaperçu ou toléré. La réforme qu'Érasme avait voulu introduire dans les études sacrées, légitime et utile dans son principe, bien que manquant de mesure dans l'application, fut exagérée par les uns, repoussée absolument par les autres. Il faut tout dire : Érasme lui-même en avait compromis le succès. Il recommandait sans cesse la prudence et la modération. Mais son esprit singulièrement libre, sa nature irritable, son penchant à la raillerie et à la satire, l'entraînaient souvent au-delà du vrai. Ses propositions hardies sur les personnes et sur les choses, ses attaques contre divers abus plus ou moins réels, ses satires violentes et renouvelées à tout propos contres les moines et les théologiens devaient exciter des préventions et des animosités que toutes les séductions de sa plume et de sa rhétorique ne pouvaient dissiper. Les théologiens et les moines, attaqués, déchirés, ridiculisés de toute manière, se vengeaient en relevant ses opinions téméraires, ses paroles irréfléchies qui avaient l'air de saper en se jouant la discipline et la foi de l'Église. Confondant le bon grain avec l'ivraie, ils condamnaient tout en lui, le déclarant plus coupable et plus dangereux que Luther.

C'est ainsi que la réforme des études théologiques demeura incomplète et fut ajournée, en partie du moins, chez les nations restées catholiques. Mais la semence déposée dans les esprits, quoique longtemps arrêtée dans son développement par la crainte des nouveautés dangereuses, germa peu à peu et produisit enfin ses fruits au XVIIe siècle. Ce principe d'Érasme, que nul n'est vraiment théologien s'il ne remonte pas aux sources, fut admis en pratique ainsi qu'en théorie. On étudia l'Écriture et les Pères avec une ardeur consciencieuse. Les grands hommes qui surgirent de tous côtés au sein de l'Église après le concile de Trente, les Bellarmin, les François de Sales, les Bossuet, les Fénelon, les Fleury, sans

parler des solitaires de Port-Royal et de beaucoup d'autres, puisèrent dans cette étude une grande partie de leur force.

Quant aux moines et aux théologiens qui, au commencement du XVIe siècle, repoussaient les lettres et les langues, esprits sincères pour la plupart, mais étroits et peu clairvoyants, ils ne s'apercevaient pas que le moyen âge était passé. Leur erreur était de croire qu'ils pouvaient arrêter l'essor des idées nouvelles : tentative chimérique et insensée! Au lieu de s'opposer au mouvement qui entraînait le monde, il fallait s'efforcer d'en prendre la direction pour le modérer. Ainsi avaient fait les grands pontifes du moyen âge. Ceux du XVe et du XVIe siècles eurent aussi la sagesse de se mettre en Italie à la tête de la Renaissance. Dans les autres parties de l'Europe, les prélats les plus vertueux et les plus éclairés firent comme eux, Ximenès en Espagne, Fisher en Angleterre, Étienne Poncher en France, Adrien d'Utrecht lui-même, quoique avec plus de réserve, dans les Pays-Bas. Mais les papes, distraits par des intérêts temporels et des passions mondaines, ne surent pas modérer la Renaissance et lui imprimer un caractère vraiment chrétien. Au moment où l'esprit d'examen s'éveillait avec la restauration des lettres antiques et la découverte de l'imprimerie, ils ne songèrent point à fortifier l'enseignement théologique par l'étude approfondie de l'Écriture et des saints Pères. Un grand nombre de théologiens et de moines, s'obstinant dans l'immobilité, ne virent pas que la science des langues était désormais nécessaire pour la défense de la doctrine catholique. Au lieu d'accepter de bonne grâce cette renaissance de l'antiquité profane et sacrée, et de s'en faire une arme contre la présomption ou la mauvaise foi des nouveaux interprètes, comme on l'a fait plus tard, ils se bornèrent à déclamer sans fin et sans mesure contre les études nouvelles. Leurs clameurs furieuses ne servirent qu'à jeter dans le parti de Luther la plupart des lettrés. C'est ainsi que les novateurs, armés de la science des langues,

pleins des Écritures qu'ils interprétaient à leur façon, soutenus par le prestige de la forme littéraire, eurent le champ libre et triomphèrent aisément de leurs contradicteurs aux yeux du public qui les écoutait.

CHAPITRE VI

Érasme réformateur de la Prédication. — Grand rapport entre la méthode qu'il recommande et celle qu'ont suivie Bossuet, Fénelon et Fleury.

I

La réforme des études théologiques conduisait naturellement à la réforme de la prédication. Dans l'*Eloge de la Folie*, les prédicateurs du temps ne sont pas mieux traités que les théologiens. La Folie se moque de ces moines qui cherchent dans la chaire chrétienne à suivre les préceptes des rhéteurs, gesticulant, changeant leur voix et leur visage, chantant et criant tour à tour : « Ils commencent d'abord par une invocation, usage emprunté aux poètes. Puis, ayant à parler de la charité, ils prennent leur exorde du Nil, fleuve d'Égypte; ayant à expliquer le mystère de la Croix, ils commencent à parler du Dragon de Babylone. Doivent-ils disserter sur le jeûne? ils débutent par les douze signes du Zodiaque. Doi-

vent-ils prêcher sur la foi? ils font un long prélude sur la quadrature du cercle.

« Un jour un de ces prédicateurs, très sot, que dis-je, très sage, au milieu d'une assemblée fort nombreuse, se proposant d'expliquer le mystère de la Trinité et voulant sortir des routes battues, pour satisfaire les théologiens qui l'écoutaient, se mit d'abord à parler des lettres, des syllabes et du discours, puis de l'accord du nom avec le verbe, de l'adjectif avec le substantif, et finit par montrer la Trinité aussi clairement représentée dans les éléments de la grammaire que peut l'être une figure mathématique dans la poussière. Ce grand théologien avait travaillé huit mois entiers à composer son discours, au point qu'il en était devenu plus aveugle qu'une taupe, la faculté de voir ayant passé tout entière de ses yeux à son esprit.

« Un autre prédicateur octogénaire, un vrai Scot en théologie, voulant exposer le mystère du nom de Jésus, voyait l'image de la Trinité dans les trois inflexions latines de ce nom; puis dans les trois lettres *s*, *m*, *u*, qui distinguent chacune d'elles, il trouvait un mystère profond. Ces lettres indiquaient, d'après lui, que Jésus était *summus*, *medius*, *ultimus*. Enfin, partageant le nom en deux parties, il découvrait un mystère plus profond encore; car la lettre du milieu avait en hébreu un nom qui en écossais voulait dire péché; ce qui signifiait clairement que Jésus effaçait les péchés du monde. Tous, mais surtout les théologiens, demeurèrent ébahis et faillirent avoir le sort de Niobé. » Quant à la Folie, il lui arriva presque le même accident qu'au Priape d'Horace, regardant les sacrifices nocturnes de Canidie.

Elle nous montre ces prédicateurs préludant par des exordes étranges, tout à fait en dehors du sujet; puis, en guise de narration, expliquant quelques paroles de l'Évangile qui auraient dû remplir tout le discours, ensuite soulevant une question théologique sans rapport avec le sujet, accumulant les citations empruntées aux docteurs de la Scholastique,

étalant des syllogismes avec des majeures, des mineures, des conclusions, des corollaires, des hypothèses frivoles ; enfin, pour terminer, empruntant au *Miroir historique*, ou à l'histoire des Romains quelque récit insipide qu'ils expliquent à un triple point de vue, allégoriquement, moralement, mystiquement ; commençant leur sermon d'un ton si bas qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes ; puis tout à coup jetant sans raison des cris furieux ; s'échauffant vers la fin de chaque partie de leur discours jusqu'à perdre la respiration ; hasardant des plaisanteries sans agrément et sans à-propos, quelquefois même sans décence ; essayant d'être mordants, mais sans blesser, et jamais plus flatteurs que lorsqu'ils affectent de paraître hardis. « En un mot, dit-elle, quand on entend leurs sermons d'un bout à l'autre, on jurerait qu'ils ont pris des leçons auprès des charlatans de la place publique, qui leur sont du reste bien supérieurs. »

Plus tard, Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence* (1), adressait des reproches analogues à certains prédicateurs de son temps. Sous une forme plus sérieuse et plus mesurée, mais vive et piquante, il censurait les raffinements affectés d'une prédication subtile et théâtrale. Comme Érasme, mais d'une manière moins exclusive, il invitait l'orateur sacré à prêcher avec simplicité et abondance de cœur la doctrine contenue dans les saintes Écritures. Ce n'est pas seulement dans l'*Éloge de la Folie* qu'Érasme a critiqué les abus qui régnaient dans la chaire et indiqué en passant la réforme qui devait y être apportée. Dans ses autres écrits et surtout dans ses lettres (2), il revient souvent sur ce sujet; mais il ne donna au public son volumineux traité de la *Prédication* que dans la dernière année de sa vie (3). Cet ouvrage ne brille ni par la composition, ni par la belle ordonnance; mais l'on y trouve beaucoup d'idées saines et fécondes dont les grands

(1) *V.* la note G, à la fin du volume.
(2) *V.* lettre à Jonas, t. III, p. 446 et suiv.
(3) *V.* 1er vol., p. 663.

prédicateurs du XVIIe siècle semblent avoir fait leur profit et qui peuvent servir aussi aux disciples de l'éloquence profane. Il est divisé en quatre livres. Dans le premier, Érasme considère le but, l'utilité, la dignité auguste et la difficulté de la prédication, ainsi que les qualités nécessaires au prédicateur.

A ses yeux, l'orateur profane et l'orateur sacré ont des fonctions diverses, mais non opposées. Elles concourent au même but moral qui est la paix de l'État et de l'Église. Les vrais organes de l'éloquence sacrée sont d'abord l'évêque, puis les pasteurs placés sous son autorité; en troisième lieu, tous ceux qui ont été légitimement délégués pour ce ministère. Érasme veut que les évêques soient capables de remplir par eux-mêmes leur principale fonction qui est d'enseigner et de nourrir les âmes de la parole divine. Il compare ceux qui ne le peuvent pas à des chiens muets, à des statues muettes; il demande aussi qu'ils veillent à ce que chaque église ait des pasteurs convenables et en état d'instruire le peuple. « Former des jeunes gens propres à ce ministère, voilà, dit-il, leur plus grand devoir. La négligence en ce point est la source principale des maux de l'Église. »

Pour montrer la dignité de la prédication évangélique, il emprunte à la Bible d'éclatants passages. Le prédicateur est figuré dans l'Ancien Testament par Aaron, dont tous les ornements ont un sens mystique et spirituel. « Que sa mission est haute, dit-il! elle est plus grande que celle d'un roi. Les rois veillent sur les biens matériels et sur les corps ; le pasteur veille sur les biens spirituels et sur les âmes. Convertir un pécheur, c'est plus que ressusciter un mort. Les miracles qui frappent nos sens nous étonnent; ceux qui s'accomplissent dans l'homme intérieur n'excitent pas notre admiration, quoiqu'ils soient plus merveilleux. Aussi est-il difficile de comprendre comment des évêques dédaignent leurs fonctions les plus hautes pour des occupations profanes. Ils rougissent de confesser et de prêcher, mais non de servir

un prince ou de chevaucher parmi des soldats. Puissent tous les évêques reconnaître lenr dignité et imiter la fierté apostolique! Le prédicateur, à l'exemple du Christ, doit s'élever sur la montagne où rien d'impur ne puisse l'atteindre et d'où il veille sur le peuple chrétien, comme une sentinelle vigilante. »

Un peu plus loin, il ajoute : « Le prédicateur doit avoir les *ailes argentées de la colombe,* c'est-à-dire la simplicité évangélique jointe à l'éclat sans tache des mœurs, avec le *son agréable* de la doctrine salutaire qui nous parle, non de la terre, mais du ciel. Pourquoi donc le nombre de ceux qui se vouent à la prédication apostolique et pastorale est-il si petit? Et pourtant quel vaste champ ouvert au prédicateur par les découvertes récentes! On aime mieux asservir ou piller les nations barbares que de les gagner au Christ par la douceur et la bienfaisance. » — Érasme adresse un appel éloquent aux religieux particulièrement voués à la prédication, pour qu'ils travaillent à la conversion de ces peuples infidèles.

Mais si telle est la dignité de la prédication, il faut aussi se bien pénétrer de la rude tâche qui s'impose au ministre de la parole sainte. Celui qui aspire à ce ministère auguste doit se former à la piété dès le premier âge, étudier assidûment les Écritures, écouter la voix du maître avec tremblement, attention, obéissance. Il ne faut pas attendre maintenant ce que l'on vit jadis dans les Apôtres. Les miracles convenaient au berceau de l'Église naissante. D'ailleurs les Apôtres furent préparés à leur mission par le docteur suprême. Ils jeûnèrent et prièrent dix jours avant de recevoir le Saint-Esprit. Ils firent de même après l'avoir reçu. On voit saint Paul demander ses livres, sans doute l'Ancien Testament. Le Saint-Esprit hait la paresse; il aime l'activité et la vigilance. Il n'ôte point les qualités naturelles ou acquises; mais il les achève et les tourne au bien, comme il a fait dans saint Paul, dans saint Cyprien, dans saint Augustin. ·

Dès l'enfance, les parents et les maîtres doivent préparer le futur prédicateur, afin que l'Esprit divin trouve en lui un instrument convenable. Ils doivent le former par les mœurs et par les sciences, par celles principalement qui se rapportent de plus près à la faculté de la parole. A l'étude patiente et approfondie des livres sacrés, à la lecture variée des grands docteurs (1), il est nécessaire de joindre la connaissance des préceptes oratoires et la pratique de la parole, enfin une suffisante facilité d'élocution dans la langue où l'on doit parler au peuple.

Mais avant tout il faut un cœur pur et nouveau. La parole sert à exprimer ce qui est dans l'homme intérieur. Rien de plus salutaire qu'un discours partant d'une âme saine et pieuse; rien de plus pernicieux qu'un discours venant d'une âme perverse et impie. La divine sagesse ne peut entrer dans les cœurs souillés par les vices. Une langue souple, une voix sonore, une complexion forte, une mémoire fidèle, la connaissance des Écritures, sans la pureté du cœur, ne sont que du vin mêlé à de la ciguë; car ce mélange augmente la force du poison. Pour obtenir cette pureté, il faut joindre à la prière les bonnes œuvres. Ces bonnes œnvres sont de deux espèces. Les unes se rapportent aux pratiques et ont pour but de dompter la chair; les autres, qui font connaître le bon arbre, sont les œuvres de la foi et de la charité. Les vrais prédicateurs doivent être, comme les Apôtres, convenablement ornés de pudeur, de sobriété, de jeûnes, de veilles, de prières assidues, d'aumônes et d'autres bonnes œuvres, mais intérieurement fermes et forts dans la vigueur de l'esprit évangélique. C'est la séve de l'âme; les autres choses en sont comme les feuilles et les fleurs.

Non-seulement le prédicateur doit être pur de toute passion mondaine, amour des richesses, vanité, ambition; mais il

(1) *V.* Fénelon. Dialogue III. Il faudrait avoir longtemps étudié et médité les saintes Écritures, avant que de prêcher...

doit éviter l'apparence même du mal et se mettre à l'abri du soupçon. L'autorité s'attache à la vertu qui éclate dans le discours, dans la vie, dans le visage. Tout ce qui donne une mauvaise renommée, tout ce qui offre une apparence fâcheuse, sans être mal en soi, la fait perdre plus ou moins. Il devra se préserver tout à la fois du découragement et de l'orgueil; mais l'orgueil est plus à redouter. Il imitera les apôtres Pierre et Paul, pleins de courage et de sérénité dans les maux, de modestie et d'humilité dans le succès. Il ne recherchera ni son avantage, ni sa gloire. Il ne se proposera que l'intérêt et la gloire de Dieu. Il doit encore posséder à un haut degré la sagesse. La science n'est pas la sagesse. Le sage est celui qui sait, non pas tout, mais ce qui importe au vrai bonheur; et il ne suffit pas d'avoir cette connaissance, il faut en avoir été touché et comme transformé. Ce ne peut être l'effet de la philosophie et des forces humaines. Il faut donc avoir recours à la prière. C'est Dieu qui donne un cœur nouveau, qui, par son esprit, fortifie, conserve et augmente ce qu'il a donné.

Vertueux, sage, courageux, le prédicateur doit remplir sa mission en dispensateur fidèle. Il est nécessaire qu'il unisse à la fidélité la prudence, qu'il ait égard aux temps, aux lieux, aux personnes. Saint Paul est ici le grand modèle. Sans ce bon sens naturel, fortifié par l'éducation et la pratique, les préceptes et l'art font seulement que l'on parle d'une manière plus fâcheuse. De même nul ne raisonne plus sottement qu'un esprit faux qui a étudié la dialectique avec un soin minutieux. Il faut donc non-seulement exercer, mais choisir les hommes propres au ministère de la prédication. « Sans doute, dit Érasme, l'Esprit-Saint donne à l'orateur sacré cette prudence; mais il règle son énergie selon l'instrument qu'il a trouvé. On ne forme pas à la prédication un homme dont la voix est grêle, la poitrine faible, la langue embarrassée et bégayante, la laideur monstrueuse, la mémoire nulle; et pourtant ces défauts peuvent être corrigés

en partie. La lentenr d'esprit, le manque de jugement, la colère, la sottise, l'indiscrétion et les autres défauts semblables, qui ne frappent pas les yeux, on les néglige, quoiqu'ils soient beaucoup plus graves. Saint Chrysostome nous montre dans saint Paul la prudence et le conseil naturels en lui, mais portés à la perfection par l'Esprit-Saint. »

A ces qualités morales doivent s'ajouter une grande force de foi, une ardeur extraordinaire de charité. Il faut aimer soi-même ce que l'on conseille aux autres. C'est la principale condition pour persuader. L'amour donne au discours la chaleur et la vie. Si vous faites vous-même ce que vous prescrivez aux autres, votre exemple aide merveilleusement à l'efficacité de la doctrine. Érasme rappelle la parole trois fois répétée du Christ : Pierre, m'aimez-vous? Saint Jean-Baptiste est représenté comme un flambeau allumé et brillant. Il faut brûler d'abord, puis éclairer. La chaleur vient de l'âme, la lumière de la science. « Nul chrétien, dit Érasme, ne peut être réputé ignorant; car le Symbole des Apôtres contient une philosophie snrhumaine, enseignée aux hommes par le Fils de Dieu. Mais ceux qui ont reçu de l'Esprit divin la mission d'enseigner aux autres la science de la justice, doivent paraître meilleurs entre les bons et plus lumineux entre ceux qui sont brillants de lumière. On voit pourtant des jeunes gens légers et ignorants qui s'imaginent que, pour exposer la doctrine céleste devant le peuple, il suffit de payer d'audace et de remuer la langue avec volubilité!... Le prédicateur suprême, c'est le Christ. Ceux qui transmettent fidèlement sa parole, qui sont animés de son esprit, méritent seuls ce beau nom de prédicateur. »

II

Après ces considérations générales, qui sont comme le préambule de l'ouvrage, Érasme entre dans le cœur du sujet. « La vraie piété, dit-il, suggère l'éloquence des paroles. Il semble donc que le prédicateur n'aura pas grand besoin de préceptes et d'avis longuement exprimés, parce qu'une piété sincère et parfaite lui fournira d'elle-même des paroles dignes de la doctrine sacrée avec une prononciation appropriée et des gestes convenables, même sans qu'il les recherche. Car il arrive, je ne sais comment, que la disposition intérieure de l'âme passe dans l'homme extérieur et le transforme à son image. Tout ce qui est dans l'âme se reflète dans le corps, même les sentiments les plus calmes, les plus délicats et les plus cachés... Il y a des yeux et des visages où semble re-luire le Saint-Esprit commençant déjà cette transfiguration des corps que la résurrection achèvera. Il en est d'autres qui paraissent manifester au dehors Satan lui-même. On peut ajouter qu'un grand nombre d'hommes sont éloquents sans connaître les préceptes de la rhétorique. L'art est même nuisible, à moins qu'il ne soit dissimulé. Autrement l'auditeur se méfie et s'applique à observer si l'orateur parle avec esprit et habileté, et non point s'il parle d'une façon salutaire. Dès lors, on ne voit pas de quel secours seront les préceptes des rhéteurs pour l'orateur sacré, homme remarquablement vertueux, éclairé d'en haut et doué de la prudence évangélique. Mais on pourrait en dire autant de la dialectique apprise à fond dans les écoles; car elle paraît forcer l'assentiment et entraîner l'homme par des liens qui l'enchaînent, et pourtant nous aimons mieux être conduits doucement que traînés de force. »

Érasme écarte donc l'objection et passe outre. Au reste, il se propose, non pas d'enseigner tout ce que le prédicateur doit avoir appris, mais de faire sur chaque point quelques observations qui touchent de plus près à son sujet. La grammaire est pour lui la base de tout enseignement; et par grammaire il entend, non pas seulement les déclinaisons, les conjugaisons, la syntaxe, mais aussi l'art de parler avec correction et propriété. Il félicite son époque de la suppression des méthodes barbares. On croyait abréger, mais c'était seulement une très grande perte de temps. Il condamne l'étude prématurée de la dialectique. Elle est aveugle sans la grammaire, car elle fait tout à l'aide du discours, propositions, définitions, divisions, raisonnements. Il faut donc avant tout connaître les mots qui servent à l'expression de chaque chose, ainsi que leur arrangement.

Un grand nombre d'objets existent dans un pays et non dans un autre, ou s'y trouvent sous une forme différente. Érasme se moque des peintres qui donnent pour vêtement à l'anachorète Paul un tissu de branches de buis et non de feuilles de palmier. Il y a désaccord pour les noms même chez les anciens. La difficulté est encore plus grande pour les produits des arts qui se modifient sans cesse, pour les vêtements, les armes, les bâtiments, les monnaies, les mesures et le reste. De là naissent des difficultés dans l'explication de l'Écriture. Les mots ont des significations diverses. Il arrive souvent que les noms des villes, des montagnes, des fleuves, des lacs, des fontaines, sont remplacés par d'autres. En outre, la nature a opéré des modifications dans les objets physiques. «Les visages même, dit Érasme, paraissent avoir changé quelque peu depuis quatre-vingt-dix ans, si l'on en juge par les statues et les peintures.» Enfin la connaissance des objets naturels et de leurs propriétés est requise pour l'intelligence des *similitudes* et des *allégories* dont les Écritures sont pleines. Il est donc nécessaire qu'un grammairien instruit enseigne ces choses à celui qui veut devenir prédicateur.

La grammaire embrasse l'histoire, la poétique, la science des antiquités, la connaissance des trois langues. L'histoire sans la géographie et la chronologie est aveugle. La poétique est prise ici au sens le plus large. Érasme envisage celle qui enseigne, non pas comment on met un vers sur ses pieds, mais comment on donne au discours de la dignité, de la force, de l'agrément; le charme de la peinture et une sorte d'inspiration surhumaine. Or, d'après lui, cette faculté poétique n'appartient qu'à celui qui a rempli son âme de toute espèce de connaissances. On trouve dans ces pensées quelque analogie avec ce que Fénelon a développé d'une manière supérieure dans le second de ses *Dialogues*. Cependant Érasme ne semble pas avoir saisi la nature intime de la poésie, qui lui apparaît comme une *pâtisserie* composée de ce qu'il y a de plus délicieux dans toutes les sciences, comme une sorte de miel formé des fleurs les plus exquises.

« Apprendre ces sciences dans le jeune âge, c'est un jeu, dit-il, plutôt qu'une fatigue. Mais le moyen de venir en aide à la paresse, c'est d'enseigner le principal de ce qui est le meilleur, et, par la méthode la plus avantageuse, de retrancher ce qui vise à la parade et à une minutie scrupuleuse; d'apprendre chaque science pour en avoir une notion suffisante, et non pour tout rechercher avec exactitude. Une légère connaissance de l'astronomie, de la géométrie, de la perspective, sera utile au prédicateur. Ceux qui sont chargés d'une ambassade importante apprennent beaucoup de choses en passant, mais sans s'arrêter, à moins qu'ils ne rencontrent ce qui doit être de la plus grande utilité pour le succès de leur mission. Ainsi doit faire le futur prédicateur. La science de la nature peut lui servir, mais non la magie et l'alchimie, ni même cette physique abstraite qui roule sur les principes. » Érasme préfère l'histoire naturelle qui fait connaître les animaux et les plantes. « L'habileté du maître, ajoute-t-il, rend tout facile. Nul n'enseigne avec plus de brièveté et de clarté

que celui qui sait parfaitement. On enseigne mal, lorsqu'on apprend en enseignant (1).

« Quant aux spéculations transcendantes de Scot et de ses pareils, elles peuvent être ingénieuses; mais en quoi peuvent-elles servir au prédicateur? La science du droit est utile, surtout celle du droit canon; mais un grand nombre sont détournés de cette étude par la foule des énormes volumes, par la confusion indigeste des matières, par la loquacité des commentateurs, comme par la multitude inextricable des opinions. La connaissance des langues savantes importe beaucoup pour le jugement. L'hébreu est la première pour la dignité auguste, le grec pour l'utilité. Mais il faut que le prédicateur soit élevé parmi ceux qui parlent bien la langue vulgaire propre à chaque nation. Cet avantage fut jadis d'un grand secours à d'illustres orateurs, s'il faut en croire Cicéron. Il ne coûte d'ailleurs aucune peine; car les enfants ont une merveilleuse aptitude pour retenir ce qui est confié à leurs oreilles. La chaire, où se discutent les plus grandes questions, demande une parole nette, précise, expressive, facile, abondante. A moins qu'elle ne soit toujours prête et présente, grâce à une pratique assidue, le prédicateur se trouvera embarrassé. »

Il y a des mots honnêtes en eux-mêmes, mais dont l'usage a changé le sens grave ou chaste. Érasme veut que le prédicateur les connaisse pour les éviter. Il devra aussi lire les livres de ceux qui ont écrit éloquemment dans la langue vulgaire, comme Dante et Pétrarque chez les Italiens. « Point de langue si barbare, dit le chef de la Renaissance, qui n'ait son éloquence et sa vertu propre, si elle a été cultivée. Ceux qui savent à fond l'italien, l'espagnol, le français, assurent fermement qu'il y a dans ces langues, toutes corrompues qu'elles sont, un charme que la langue latine ne peut atteindre. Ils

(1) Fénelon, Dial. III. Il faut être bien instruit pour instruire les autres. — *V.* Fleury, *Discours sur la prédication*, nos IV et X.

affirment la même chose de la langue anglaise, bien que formée de plusienrs langnes, comme aussi de la langue saxonne. Dans chacune d'elles, il s'est rencontré des hommes qui, par des livres publiés, ont mérité des louanges peu communes. Que le prédicateur ne négligc donc pas de donncr à ces volumes quelque portion de son temps. Quoique les gens instruits éprouvent plus de plaisir à la lecture des Latins ou des Grecs, le langage par lequel on attire le prochain au Christ ne paraît point barbare à la charité chrétienne. Seulement il faut éviter l'affectation de certains prédicateurs qui, laissant les mots propres de leur langue, y mêlent des mots étrangers tirés du français et du latin, de façon que, parlant chez les Brabançons, ils ne sont compris que de ceux qui savent aussi le latin et le français. » — « On ne saurait croire, poursuit Érasme, combien de choses l'esprit de l'homme pourrait apprendre, si nous ne consumions pas dans l'oisiveté et les futilités ce premier âge qui est de beaucoup le meilleur. Mais quels auteurs doit-on lire de préférence? Démosthène et Cicéron à qui on ne peut préférer personne, à qui on peut à peine comparer quelqu'un pour les qualités de la diction. Aristote sert beaucoup pour le jugement, peu pour l'éloquence. Platon est beaucoup plus propre à former l'orateur. Il est abondant, agréable, et avec ses comparaisons il nous mène comme par la main à la connaissance du vrai. Dans les discours de Tite-Live, qu'il les développe, ou qu'il se borne à proposer les pensées, il y a tout à la fois beaucoup de jugement et beaucoup d'éloquence. En maniant les affections douces que les Grecs appellent *mœurs*, il est plein d'agrément, comme aussi Virgile. Le pathétique véhément a des modèles dans les tragiques grecs et dans les tragiques latins, plus véhéments encore. Tacite, d'ailleurs un peu dur, est dans ses discours fin et abondant. Sénèque, dans la satire des vices, est plein de mordant, d'éclat, de véhémence; mais personne n'écrit plus heureusement sur la morale que Plutarque. Saint Basile et saint Chrysostome semblent avoir beaucoup puisé chez lui.

« Parmi les auteurs ecclésiastiques, aucun ne me paraît supérieur à saint Basile. Lumineux, plein de piété, sage, agréable avec gravité, grave avec agrément, il ne présente aucune trace d'abondance affectée. Saint Athanase, admirable pour l'enseignement, serait sans doute semblable à lui-même pour le sermon, si ses discours étaient parvenus jusqu'à nous. Le plus près de saint Basile est saint Chrysostome dont presque tous les écrits sont populaires. Il est facile d'imiter beaucoup en lui, parce que très abondant il répète certaines pensées et les fait entrer comme de force dans les esprits, réveillant par de fréquentes interrogations l'auditeur qui sommeille ; mais reproduire Chrysostome lui-même n'est nullement facile. Immédiatement après lui se place saint Grégoire de Nazianze, qui a beaucoup de finesse et assez de véhémence, quand le sujet le demande. Origène méritait le premier rang, lui qui a éveillé le génie de tous les Grecs, comme l'avoue Athanase, et qui les a non-seulement éveillés, mais préparés. La plupart de ses écrits sont populaires ; mais dans ses discours, qu'il appelle homélies, il ne s'élève presque jamais. Il est tout entier au soin d'enseigner, ne touchant jamais aux passions, à moins que le sujet même ne les mette en mouvement, ce qui est propre aux attiques. Toutefois, de la lecture attentive d'Origène, le prédicateur peut tirer de grandes ressources pour l'éloquence.

« Pour en venir aux Latins, Tertullien est dur, quoique plein de sel dans la réfutation des hérétiques. Il est pénétrant dans la satire des vices où l'on voudrait pourtant qu'il se fût éloigné davantage de la bouffonnerie ; mais il était Africain. Saint Hilaire est peu utile pour donner de l'agrément au discours, surtout au discours populaire. Saint Cyprien sert davantage. Il est clair, véhément, plein de force, assez coulant. Le genre d'éloquence que saint Ambroise adopta ne convient pas beaucoup à l'époque présente. Il a des pensées fines et affectées, souvent même obscures. Saint Jérôme est propre à former toute la faculté de l'orateur. Il est plein de

chaleur et de pathétique, mais étant seulement prêtre et non évêque, il ne s'exerça jamais dans le discours populaire. Saint Augustin, dans le sermon improvisé, est heureux et fin. S'il a plus de douceur que de force, s'il se plaît aux nombres et aux désinences semblables, si par de fréquentes digressions il captive l'esprit de ses auditeurs, c'est une concession de cet homme pieux et bon au caractère de sa nation. Le pape saint Grégoire est simple et pieux dans ses sermons populaires; mais, se conformant au goût de l'époque, il recherche les nombres, les incises des périodes, les chutes et les désinences semblables, comme saint Augustin. Dans Prudence, bien qu'il ait écrit en vers, respire beaucoup d'éloquence chrétienne. Saint Bernard est prédicateur plutôt par la nature que par l'art. Il est ingénieux, agréable, pathétique même; mais on voit que la plupart de ses sermons ont été prononcés devant des religieux. D'autres encore ont traité ce genre, non sans bonheur, saint Léon, Fulgence, Maxime.

« Gerson aidera fort peu le prédicateur, au moins pour ce qui regarde la faculté de la parole. Il dissèque tout et, par suite, il est froid. Il recherche souvent le pathétique, mais il le sent en lui-même plus qu'il ne l'excite dans les autres. Saint Thomas n'était pas sans aptitude naturelle pour l'éloquence, s'il s'était exercé dans ce genre. Scot et ses disciples peuvent être utiles pour la connaissance des choses, mais non pour développer la faculté oratoire; vient ensuite un genre de prédicateurs, peut-être appropriés à leur auditoire, mais tout à fait ignorants de l'art et ne faisant pas voir beaucoup de sagesse. De là naquirent les sermons appelés *sermons du Paradis*, *sermons de l'Abîme*, comme aussi les sermons de Robert de Licio. Sans doute il n'est pas de livre si mauvais qui ne puisse servir en quelque chose ; mais comme la vie et l'esprit de l'homme ne peuvent suffire à tout, il faut prendre exemple sur les meilleurs. »

Pour ce qui regarde la dialectique, le prédicateur doit l'avoir apprise, mais non pas à fond. L'étude de cette science

convient à la première jeunesse, mais il ne faut pas s'y attacher outre mesure et y vieillir. La manière dont elle est enseignée importe beaucoup. Il faut que le maître consulte l'avantage des élèves, sans viser à faire montre de sa propre science. Il doit les exercer à la palestre plus qu'à la guerre. « Tourmenter sans nécessité des esprits tendres par des difficultés et des énigmes, dit Érasme, c'est leur nuire de trois manières : d'abord on rebute souvent de nobles intelligences; puis on emploie inutilement un âge très favorable, mais fugitif; enfin, quand on en vient aux affaires sérieuses, on paraît plutôt incapable que bien préparé. C'est ainsi que ceux qui ont appris l'escrime toute leur vie sont presque les moins propres pour un combat véritable. »

Érasme veut que les exercices du jeune homme soient appropriés à la fonction qu'il doit remplir un jour. Celui qui est élevé pour la prédication sera exercé dans la dialectique, mais autrement que celui qui est élevé pour l'école. Par ces exercices on acquiert une certaine dextérité pour bien juger et discuter convenablement. « Le Saint-Esprit, dit-il, ne détruit pas cette faculté, mais lui vient en aide. Seulement il faut bannir une confiance impie en nous-mêmes. Nul aujourd'hui, peut-être, ne reçoit ses dons dans leur plénitude, comme les apôtres les ont reçus. Il faut y suppléer par le secours des sciences, des préceptes et des exercices. » La pratique sans les préceptes ne suffit pas d'ordinaire. L'expérience est lente et tardive. Un médecin, qui apprendrait de l'expérience l'art de guérir, tuerait bien des malades avant de savoir son métier. Dans une fonction publique et qui importe au salut de l'état, on ne doit pas attendre les leçons de l'expérience.

Mais les préceptes sont peu utiles sans une pratique assidue qui en fait une habitude et comme une seconde nature. Pour bien dire, il convient de mépriser l'art, mais après que l'usage de cet art a formé la faculté de la parole. C'est ce qui a lieu dans la musique et aussi dans la peinture où d'abord

on se sert du compas ; mais plus tard on peint mieux sans son aide à cause des exigences de la perspective. L'avocat et le prédicateur doivent user des ressources de la dialectique, mais en cachant l'art et en simplifiant les finesses du raisonnement, de façon que la multitude sente la vérité des paroles plus que l'esprit de l'orateur.

Il en est des préceptes des rhéteurs comme des leçons raffinées des dialecticiens. Beaucoup de choses sont pour la parade plus que pour l'utilité. Un grand nombre d'auteurs ont écrit sur la rhétorique, chacun s'efforçant d'ajouter aux inventions de ses devanciers. Le maître réduira en abrégé la multitude des préceptes et appellera bientôt les élèves à la pratique, en montrant dans l'occasion ce qui est conforme à l'art et ce qui ne l'est pas. Il sera bon de les faire assister aux sermons des hommes éloquents et de les habituer peu à peu à reproduire ce qu'ils auront entendu. On leur indiquera les passages dignes d'être notés, un exorde bien choisi, une division neuve et heureuse, les difficultés habilement vaincues, les endroits des Écritures expliqués avec exactitude, la force de quelque mouvement pathétique, les pensées ingénieuses et brillantes. Il faudra de même signaler ce qui sera digne de critique, mais avec mesure et sans violence, de peur de faire naître le mépris du prédicateur en développant le vice de la médisance. « Quelquefois aussi, dit Érasme, il est utile d'entendre les mauvais orateurs pour mieux voir ce qui sied et ce qui ne sied pas. C'est ainsi que chez les Lacédémoniens, les ilotes ivres détournaient les enfants de l'ivresse. »

La rhétorique s'apprend vite ou jamais ; on naît orateur. Le naturel se révèle de bonne heure par la faculté d'imitation dans l'enfant, puis bientôt par la souplesse de la langue, la bonne articulation, la présence d'esprit. Chez plusieurs, la timidité est invincible. En général, les défauts naturels peuvent être surmontés, s'ils sont médiocres ; mais non pas, s'ils sont grands. On a observé que les enfants qui commencent à parler tard ont la parole plus ferme. Chez certains



hommes l'élocution a un charme naturel. C'est une faculté rare, merveilleuse en quelques-uns. Les personnes calmes sont plus propres à l'éloquence que les gens irascibles. Il y a diverses qualités qui dès l'enfance jettent comme des étincelles. A ces qualités naturelles, il faut joindre une préparation convenable et attentive.

Touchant les préceptes de la rhétorique, saint Augustin n'a rien omis de ce qui peut servir au prédicateur. « Mais, dit Érasme, la très grande différence des temps demande que certains points soient exposés d'une manière plus nette et plus sensible. » Il traite d'abord de la matière même de la prédication. Il distingue l'éloquence sacrée du genre judiciaire et du genre délibératif. Le prédicateur n'a point affaire aux juges, mais aux consciences. Il parle non des lois humaines, mais des oracles divins. Il ne plaide pas la cause de certaines personnes déterminées ; mais il accuse en général les consciences de tous ceux qui vivent mal. Il console ceux qui sont dans la tristesse. Il ramène doucement au vrai ceux qui s'égarent de bonne foi. Il ne s'agit pas de gagner le juge à tel ou tel accusé, mais de gagner à Dieu tous les auditeurs. D'autre part, il ne peut y avoir délibération là où il n'y a point de doute. On ne délibère pas pour savoir s'il faut garder chastement la foi conjugale ; mais on conseille de la garder. Quelquefois le sermon roule sur un point de controverse, sur la lettre et le sens, sur des passages de l'Écriture contradictoires en apparence, sur la qualité d'un acte, ou sur la nature d'une chose, ce qui amène une définition. Mais l'œuvre principale de la prédication, c'est d'enseigner, de conseiller, d'exhorter, de consoler, d'avertir soit en reprenant, soit en priant.

Le prédicateur ne conseille assurément que ce qui est honnête ; mais on le conseille autrement aux hommes pieux, autrement aux méchants, aux séditieux, aux gens pleins de préjugés, aux hommes flottants. Il faut tenir compte aussi de la différence des nations. On ne parle pas non plus aux audi-

teurs instruits comme aux ignorants. L'exhortation ne diffère du conseil qu'en un point : celui qui conseille, enseigne par des preuves ; celui qui exhorte, stimule par des sentiments. Érasme cite comme exemple l'exhortation de saint Paul aux Galates.

La consolation est publique ou privée. Elle se fait de deux manières. L'une consiste à montrer qu'il faut ne pas s'affliger, ou s'affliger moins ; l'autre a lieu quand nous avouons qu'il y a motif de s'affliger et que nous transportons en nous-même le sentiment dont nous voulons délivrer les autres. Une douleur violente repousse le remède. Alors on imite les médecins habiles de certains fous qui se croient morts. Ce n'est pas tromper, c'est user de charité chrétienne. Le prédicateur montrera ensuite ce qui doit nous faire supporter les afflictions avec moins de peine.

Quant à la réprimande ou censure, il faut qu'il avertisse plutôt qu'il ne réprimande. Quelquefois cependant l'énormité des fautes demande une censure plus sévère, mais toujours préparée par l'enseignement et adoucie par une prière pleine d'onction. Érasme blâme les prédicateurs qui révèlent devant la multitude certains crimes monstrueux qu'il importe de ne pas lui faire connaître. D'ailleurs, en rappelant certains excès, on se souille soi-même. Mais avant tout il faut ménager les enfants, les jeunes filles, les âmes simples et pures. On doit toucher à ces choses avec une grande réserve, quand l'Écriture en donne l'occasion. Il faut en parler d'une manière générale et avec horreur pour les faire détester et non pour les faire connaître à ceux qui les ignorent.

« On voit, dit Érasme, des prédicateurs qui déclament tragiquement contre certaines frivolités, faites pour exciter le rire plutôt que la colère, tandis qu'ils se taisent sur d'autres désordres qui sont véritablement des péchés horribles. Il faut sans doute avertir de temps en temps le peuple que ses vêtements doivent être dignes de chrétiens, d'une apparence et d'un prix modestes. Il faut recommander aux femmes une

toilette décente. Elles ne doivent chercher à plaire qu'à leurs maris dans leur intérieur. Il y a sans contredit des abus dans le vêtement des hommes, des femmes et surtout des jeunes filles. Le prédicateur doit donner des avertissements sur beaucoup d'articles, mais affectueusement et avec calme. Un avertissement mesuré fait plus qu'une déclamation furieuse. Il est des censures qui flattent beaucoup les femmes, comme celles qui s'adressent à leurs grandes queues et à d'autres bizarreries de la mode. Les bons mots des prédicateurs sur ces sujets prêtent à rire plutôt qu'à se corriger ; car la femme aime que l'on fasse son portrait par la parole comme par le pinceau. »

Se déchaîner trop violemment contre les vices des princes et des magistrats, ne convient pas au prédicateur. Il ne doit être ni flatteur ni séditieux. S'il y a censure, il faut qu'elle soit générale autant que faire se peut. On ne doit attaquer aucun personnage, aucune nation, aucun ordre particulier. Il faut s'affliger plutôt que se mettre en colère, adoucir certains reproches à l'exemple de saint Pierre et de saint Paul, se rappeler qu'on est soi-même sujet à pécher. Si l'on s'indigne, que ce soit l'indignation d'un père et non celle d'un ennemi. Que celui qui est repris sente l'affection sous la réprimande, et non la vengeance. Il faut abaisser le pécheur, mais pour le relever. Une manière d'adoucir l'amertume d'une réprimande, c'est de s'y mêler pour son propre compte.

Les discours du prédicateur se rapportent au genre démonstratif, quand ils ont pour objet de louer Dieu et les saints, principalement les martyrs. Érasme montre l'origine de l'oraison funèbre chez les anciens chrétiens. De même que les personnages illustres étaient loués publiquement devant le peuple par un discours funèbre, de même l'évêque ou le prince, après sa mort, fut loué publiquement dans le temple par la bouche du prêtre. Il cite deux oraisons funèbres de saint Ambroise. L'une est l'*Éloge* de Théodose ; l'autre est l'*Éloge* de Valentinien. Il parle aussi de la *Monodie* de saint

Grégoire de Nazianze en l'honneur de saint Basile, et de quelques homélies de saint Chrysostome. « Les oraisons funèbres, dit-il, sont aujourd'hui moins en usage que jadis. Il en est de même des *Doxologies* ou glorifications de Dieu, qui sont chantées plutôt que prêchées. Cependant, pour détourner du péché, il est souvent nécessaire d'exalter la majesté de Dieu, son omniscience, sa sainteté, son infinie miséricorde, sa suprême véracité, fondement de notre foi et gage de notre espérance... Le prédicateur n'a pas seulement pour but de nous faire comprendre la grandeur de Dieu, il veut nous le faire craindre et aimer. »

Une manière de louer Dieu, plus usitée chez les modernes, c'est de raconter les merveilles opérées par sa grâce dans les saints destinés à le glorifier même devant les impies. Les anciens l'ont employée assez fréquemment. Érasme fait voir comment il faut louer dans les saints les biens extérieurs. « En général, dit-il, on doit montrer que tous les avantages personnels de celui qui est loué ont tourné au bien de ses semblables. Il faut traiter de même certains dons de l'âme, communs aux bons et aux méchants. Pour les autres, on peut adopter deux ordres, ou suivre la vie du saint dans toutes ses actions, ou considérer ses vertus principales ; par exemple, sa chasteté, sa patience, sa charité envers les pauvres. » Pour louer les biens communs aux bons et aux méchants, Érasme indique une forme oratoire dont Fléchier s'est servi dans son oraison funèbre de Turenne : « Je ne louerai pas dans ce saint l'illustration remarquable de sa naissance. Car pourquoi louerais-je en lui ce qu'il a rejeté ou méprisé lui-même à cause du Christ? C'est plutôt du côté des véritables biens qu'il doit être célébré. »

Les vertus de l'âme louées trop fastueusement excitent l'envie. Il faut y mêler la modestie du personnage. Cette précaution sera plus nécessaire encore si la louange s'adresse à un vivant. Il faut célébrer en lui les dons de Dieu. Les discours adulateurs pour les mariages des grands et des princes,

les félicitations, les panégyriques menteurs doivent être relégués dans les cours des rois et des satrapes. La comparaison peut se rencontrer dans l'éloge d'un saint, mais le prédicateur doit en user avec mesure et ne pas imiter ces religieux qui élèvent les saints de leur ordre au-dessus de tous les autres (1). Les saints ne veulent pas être loués ainsi. Érasme condamne encore davantage les miracles imaginaires. « Le pasteur, dit-il, ne doit pas ressembler à l'imposteur. En fait de miracles, il ne doit parler que de ceux qui sont rapportés par des auteurs graves et qui renferment quelque chose que nous puissions imiter, afin que grâces soient rendues à Dieu et que le peuple soit stimulé par l'exemple... Les miracles sont moins utiles depuis la propagation du Christianisme; cependant ils ne manquent pas à l'Église. Mais ce sont presque toujours des bienfaits comme ceux du Christ. » En un mot, Érasme ne rejette pas les panégyriques des saints, pourvu qu'il n'y entre ni affection humaine, ni ambitieuse contention, ni mensonge. Mais, suivant lui, cet usage emprunté aux païens doit être admis avec beaucoup de réserve par nos prédicateurs. Il faut que les auditeurs, non-seulement emportent une magnifique opinion de celui qui est loué, mais soient excités surtout à imiter ses bonnes actions.

Érasme passe ensuite aux devoirs du prédicateur. Il doit instruire, plaire et toucher. En instruisant, il fait comprendre ce qu'il veut insinuer et produit la persuasion. Sans cela, le reste est inutile; car nul n'est charmé ou touché de ce qu'il ne comprend pas ou ne croit point. Plaire se doit prendre de deux façons. Il y a un agrément répandu dans tout le discours, comme le sang est répandu dans tout le corps. Ainsi, dans les écrits de saint Bernard, on sent je ne sais quoi de doux et d'aimable. Il y a un autre agrément que réclame le

(1) V. Imitation, liv. III, ch. LVIII : « Garde-toi aussi de disputer du mérite des saints... C'est moi qui dois être loué dans tous mes saints... Ils se portent vers un saint plutôt que vers un autre, par une inclination tout humaine.

sujet même. Les choses joyeuses demandent des paroles plus riantes que les choses tristes, comme par exemple la félicité des Anges et des Saints dans le ciel.

Quant à cette espèce d'agrément que donnent les plaisanteries et les bons mots, Érasme laisse à d'autres le soin de voir si ces jeux d'esprit conviennent au prédicateur. « Dans l'Écriture il y a des traits d'ironie, dit-il, mais point de plaisanteries ni de jeux d'esprit. Il est visible que les anciens prédicateurs se sont donné beaucoup de peine pour plaire au peuple. Quintilien et Tacite se plaignent de ce que les juges veulent être non-seulement instruits, mais amusés. Ce besoin venait de l'habitude des spectacles où tout était donné au plaisir. On trouve des traces de cet état moral chez les chrétiens. Les évêques sont obligés de satisfaire les oreilles de la multitude. Toutefois ceux qui recherchèrent l'applaudissement populaire par des récits fabuleux ou des plaisanteries déplacées, ne furent pas à l'abri de la critique. Les mœurs du théâtre sont maintenant écartées des églises. Néanmoins il y a des prédicateurs qui souvent réveillent l'attention par un badinage inconvenant où quelquefois même la pudeur est peu respectée (1). Les belles paroles des anciens ayant un sens moral et salutaire, pourront dans l'occasion être convenablement insérées dans un sermon, pourvu que ce soit avec sobriété et qu'on excuse ce mélange du sacré et du profane.» En un mot, le prédicateur doit rendre très agréable ce qui est très salutaire, mais sans blesser la convenance.

Aux yeux d'Érasme comme aux yeux de Fénelon, le principal effet de l'éloquence, c'est de toucher. « Les passions, dit-il, sont presque nécessaires à l'orateur qui s'adresse au peuple. On enflamme la foule plus facilement qu'on ne l'instruit. Ajoutez que beaucoup pèchent par corruption du cœur plus que par ignorance du vrai. Il faut donc opposer la passion

(1) Érasme cite un ou deux exemples dont il avait été lui-même témoin et qui auraient été mieux placés dans un conte de Boccace ou dans un fabliau que dans un sermon. — T. V, p. 861.

à la passion. Le pathétique peut seul réveiller ceux qui toujours sommeillent. Saint Jean-Baptiste prépare les cœurs des Juifs par la terreur. C'est par la douleur, la joie, la honte, l'émulation, l'espérance que nous formons les enfants à la vertu. L'enseignement fait que l'auditeur comprenne; le pathétique fait qu'il aime ou haïsse. » Il y a deux sortes de passions, les passions douces et les passions vives. Les passions douces règnent dans la comédie. Mêlées au discours, elles lui donnent un grand charme, l'empêchent de languir et disposent à la persuasion. Érasme cite Homère et l'Écriture. De la *parabole de l'enfant prodigue*, il croit qu'on pourrait tirer une assez belle comédie. Il rappelle que saint Augustin, dans sa jeunesse, ne pouvait lire l'histoire de Didon sans verser des larmes, tout en sachant que c'était une fiction composée à faux sur une femme pudique.

Ces deux sortes de passions sont mises en mouvement par les circonstances du sujet, convenablement présentées. Selon Érasme, il est beaucoup plus facile et en même temps plus utile au prédicateur qu'à l'avocat d'exciter les passions de ses auditeurs. « Car, dit-il, la plupart des choses dont il doit parler sont d'abord d'une certitude indubitable, plus certaines même que celles qui frappent les yeux et tous les sens; ensuite elles sont si grandes que tout ce qui arrive réellement dans le monde et même tout ce qui a été imaginé par les hommes dans le but de nous émouvoir, est froid en comparaison. » Érasme compare la mythologie païenne et les mystères de la foi chrétienne au point de vue qui l'occupe en ce moment : « Entre la sagesse des philosophes et la sagesse prophétique n'y a-t-il pas autant de différence qu'entre la lumière et les ténèbres? Que sont les Décius comparés aux martyrs, les mensonges monstrueux des païens mis en parallèle avec les miracles des chrétiens? Si l'on considère les idées des uns et des autres sur la Providence divine, quelle distance les sépare. Dans les sujets que traite le prédicateur, tout est si grand, si assuré, si frappant, si plein d'une flamme

ardente que, même simplement exposées sans amplification, ces choses arracheraient des larmes aux cœurs les plus durs. Là il n'est rien à quoi chacun de nous ne soit intéressé. Que nous sert le dévouement d'Alceste? Mais l'amour du Christ pour nous, mais les martyrs et tout le reste nous parlent de nos plus grands intérêts. Le prédicateur ne doit pas tant avoir pour but de nous attrister par leurs souffrances que de nous porter au désir de les imiter. » Ce passage éloquent suffirait seul pour séparer profondément Érasme des païens de la Renaissance.

Le principal, pour exciter les sentiments pieux, c'est d'être pieusement affecté soi-même. Pour inspirer l'aversion du mal, il faut la ressentir dans son cœur. Il n'y a que le feu qui enflamme. Il est nécessaire que la piété du prédicateur parle dans toute sa personne et se communique aux autres. On a vu pourtant des prédicateurs dont la vie était publiquement mauvaise, et qui, par une éloquence véhémente, arrachaient des larmes aux auditeurs malgré eux et pleuraient eux-mêmes (1). Il y a des sentiments passagers. Ce ne sont pas ceux que l'orateur sacré cherche à faire naître. Il ne ressemble pas à un avocat ou à un histrion. Il veut exciter des sentiments durables, qui germent, se fortifient et portent des fruits de piété. Un discours sans art, mais partant d'une âme embrasée, produira cet effet plutôt qu'un discours pourvu de toutes les machines de la rhétorique, mais coulant des lèvres et non du cœur. « Il faut, dit Érasme, avoir en soi la source des bons sentiments. Toutefois il importe de réveiller de temps en temps notre âme qui sommeille, afin que le discours ait plus de force. Le Saint-Esprit est reçu dans des vases d'argile. »

Il y a trois manières de réveiller l'ardeur de l'âme. On la réveille en soi par l'imagination en se représentant vivement les objets sur lesquels on doit parler. Le prédicateur, étant ainsi plus ému lui-même, touchera plus fortement ses audi-

(1) Voir la note H, à la fin du volume.

teurs par une peinture tellement vive et sensible qu'ils croiront voir l'action se passer sous leurs yeux. Les Galates n'avaient pas vu Jésus-Christ sur la croix ; mais la prédication expressive de saint Paul l'avait mis en quelque sorte sous leurs yeux. Érasme prend des exemples dans saint Chrysostome et dans saint Basile. « Ce dernier, dit-il, nous a laissé une peinture admirable. C'est le récit de la mort de quarante martyrs condamnés à mourir de froid dans un lac glacé. Vous voyez cette mort dans sa narration mieux que si vous en aviez été spectateur. Mais il se représenta ce lamentable spectacle dans son âme avant de le retracer aux autres, et il s'émut lui-même avant d'enflammer autrui du sentiment de la pitié. » On trouve aussi une peinture expressive dans le *Babylas* de saint Chrysostome. Fénelon a donné pour exemple un récit plus profane, la mort de Didon dans Virgile. L'aptitude naturelle ou acquise pour se représenter ainsi les objets n'est pas la même chez tous. Au reste, le prédicateur doit maîtriser sa sensibilité, si elle est trop grande, réprimer ses larmes et tempérer au besoin les mouvements immodérés de son cœur. Quelquefois en effet l'excès de sensibilité est un défaut et ne convient pas plus au prêtre qu'au médecin.

Il est une autre manière d'exciter l'ardeur de son âme, c'est de lire quelque passage de l'Écriture, très propre à enflammer, jusqu'à ce que l'on sente son cœur s'échauffer, et avant qu'il se refroidisse, de monter en chaire. Selon la parole de saint Chrysostome, l'Écriture est comme une peinture remarquable ; plus on la contemple, plus on trouve de quoi admirer. Le prédicateur, après avoir examiné attentivement chaque partie, sera plus ému lui-même et enflammera plus vivement les autres.

Mais le moyen le plus efficace de tous, selon Érasme, c'est avant le sermon une profonde prière à Dieu (1) pour deman-

(1) *V.* Fénelon, Dialogue III. — Bossuet, dans ses sermons à peine préparés, s'inspirait surtout par la méditation de l'Écriture et par la prière.

der la sagesse, la parole et le bon succès de son discours. « La prière, dit-il, est d'un merveilleux effet sur tout homme qui entreprend une œuvre difficile. C'est une prétention déplacée de certains prédicateurs, que de monter en chaire sans s'être recueillis. Ici la seule ambition légitime, c'est de gagner les âmes à la piété. Mais il ne faut pas oublier que les émotions violentes durent peu. Le prédicateur ne doit pas rester trop longtemps sur ces passions si vives qui ébranlent l'homme tout entier. Il ne faut pas non plus y revenir trop souvent. C'est par les paroles et plus encore par les choses qu'il faut les exciter, et non par les contorsions du visage ou par des gestes bouffons. Certains faits sont de telle nature que, racontés simplement et clairement, ils excitent d'eux-mêmes les passions. L'étrangeté peut quelquefois produire un effet analogue. Le vêtement ensanglanté de César, montré au peuple, excita sa pitié et sa colère. Le prédicateur se gardera de recourir à de tels moyens qui souvent ne servent qu'à faire rire...

« Au reste le peuple est naturellement admirateur de ce qui est étrange ou nouveau. Le prédicateur ne doit pas abuser de ce penchant. Le Christ et les apôtres ne nous ont point donné l'exemple d'une semblable affectation. On voit des prédicateurs qui, montant en chaire, se couvrent le visage avec leur capuchon, à peu près comme on voile en partie les yeux aux chevaux ombrageux. D'autres ont une manière bruyante de tomber à genoux. Le véritable prédicateur n'a pas recours à ces moyens singuliers qui peuvent émouvoir les simples, mais seulement pour un temps. On dit qu'il y a des gens grossiers qui ne peuvent être remués autrement. Mais autre chose est instruire la multitude ; autre chose est se moquer d'elle ; et il n'est aucun peuple assez grossier pour ne pas profiter d'un enseignement assidu. »

III

L'invention dans le discours est ce que la charpente osseuse est dans le corps. La disposition remplit l'office des nerfs qui unissent toutes les parties de l'animal. Elle aide l'intelligence et la mémoire. L'élocution est comme la chair et la peau dans le corps. Les lettres sacrées ont leur éclat et leur beauté propre, bien qu'elles n'admettent ni le fard ni les ornements recherchés. La mémoire, c'est le souffle et la vie qui rend le tout vivant. Enfin la prononciation est l'action et le mouvement de l'être animé qui autrement ressemble à une statue. C'est la vie de la vie. Un discours prononcé avec la même voix et le même geste, ou plutôt sans geste, est une chose à moitié morte.

La majesté des Écritures que le prédicateur explique et les grands intérêts qu'il traite concilient naturellement l'attention, la docilité, la bienveillance, surtout quand il parle à des chrétiens. Dès lors l'exorde est inutile ; car ce que l'on cherche par l'exorde, on l'a déjà. Cependant il y a des prédicateurs qui ne commencent jamais un sermon sans un exorde travaillé avec soin et, ce qui est le comble de l'absurde, tout à fait étranger au sujet. Érasme approuve l'usage des modernes qui commencent leurs sermons par quelque pensée de l'Écriture, appelée *Texte*, pourvu qu'elle embrasse tout le sujet et qu'elle soit tirée de l'endroit même qu'on interprète. « Ils sont dans l'erreur, dit-il, ceux qui regardent comme grossier tout ce qui est simple et non affecté. Ils cherchent donc à imaginer une pensée aussi étrangère que possible au sujet ou tout au moins tirée de fort loin, quelquefois même de mots détournés de leur sens et qui à leur place signifient tout autre chose. » Érasme cite cet exemple : un prédicateur

devant parler sur le martyre de saint Barthélemy, prit son exorde dans le passage d'Abacuc : *Turbabuntur pelles terræ Madian*, où il est question des peaux du camp, c'est-à-dire des tentes. Si le prédicateur doit éviter tout ce qui est déplacé, forcé, affecté, à plus forte raison, il doit fuir toute apparence de bouffonnerie (1).

Cette coutume de commencer par un texte sacré s'appuie sur des exemples anciens. Origène, saint Basile et saint Chrysostome commencent quelquefois ainsi. Il faut donc approuver ceux qui prennent pour exorde un texte de l'Écriture, pourvu qu'ils le fassent à propos. Mais on a tort de croire qu'il n'est pas permis de faire autrement. Il se présente souvent des circonstances où il est bon de commencer d'une manière différente. Saint Pierre, annonçant le Christ aux Juifs, ne commence point par la prophétie de Johel. Érasme cite son exorde comme un modèle d'adresse et d'insinuation. L'exorde tiré d'un récit historique ne lui déplaît pas, pourvu qu'il soit remarquable, intéressant, et qu'il se rapporte à ce qui va être dit. Le prédicateur pourra en user d'autant mieux que l'allégorie est propre à l'Écriture. L'exorde peut être pris dans les paraboles comme dans les histoires véritables. Ce qui importe, c'est le choix. Érasme donne comme modèle d'une narration vraisemblable, bien ordonnée, claire, expressive, naturelle, l'histoire de l'aveugle-né dans l'Évangile.

Il ne s'oppose pas à ce que l'on tire quelques exemples des animaux, des plantes, des pierres précieuses et d'autres choses naturelles. Pour en excuser l'emploi, on peut s'appuyer de l'Écriture. Salomon nous renvoie à la fourmi pour ap

(1) Érasme raconte qu'un prédicateur, encore à moitié endormi, étant monté en chaire pour parler de la mort du Seigneur, commença par ces mots, comme pris dans saint Paul : *Ebrii sunt et ego*. Il était Français et l'on sait que les Français prononcent aiguë la première syllabe du mot *Hebræi*, de manière qu'il diffère peu du mot *ebrii* dans la prononciation. Mais en reprenant l'exorde selon la coutume, il s'éveilla tout à fait et, s'apercevant de son erreur, avec une merveilleuse adresse, il détourna le sens à l'ivresse des Juifs préparant la mort du Sauveur.

prendre d'elle l'activité et le travail. Jésus-Christ rappelle à ses disciples l'exemple des passereaux et des lis. On est plus touché, quand le modèle est emprunté à des êtres inégaux. Saint Basile, dans son Panégyrique de Gordius, prend son exorde dans la république des abeilles. Comme exemple d'exorde tiré de la circonstance, Érasme cite celui de saint Paul devant l'Aréopage. Saint Chrysostome use assez souvent de ces exordes. On peut quelquefois commencer par une louange qui n'est qu'une exhortation déguisée, comme fait saint Paul devant Agrippa. Saint Basile prélude à une réprimande en disant que sa parole est rendue languissante par les mœurs du peuple chrétien, changées dès le soir de la fête de Pâques. Prudence, dans un hymne sur Noël, demande si le soleil élargit de nouveau son cercle, parce que le Christ naît, lui qui agrandit le sentier de la lumière.

Quelquefois il suffira de proposer le sujet avec une brève recommandation; mais quelquefois aussi un exorde est nécessaire, comme, par exemple, quand on doit expliquer un passage de l'Écriture, qui en apparence est choquant pour la raison. On peut alors prévenir la fâcheuse impression qu'il pourrait produire, en disant : C'est la coutume des Écritures d'enfermer d'adorables mystères dans une enveloppe grossière, au rebours des livres humains qui offrent souvent tout l'opposé.

L'invocation de Dieu convient au prédicateur. Elle peut être placée après la proposition, comme dans Virgile, ou mêlée à la proposition, comme dans Homère. On peut recourir encore à l'invocation dans la suite du discours, quand la circonstance le demande ; c'est conforme à la piété chrétienne et utile pour réveiller l'attention. Cependant l'invocation n'est pas toujours nécessaire ; car dans un discours sacré il y a toujours invocation tacite (1).

(1) Érasme n'approuve pas trop la coutume d'invoquer la Vierge au commencement du sermon. Sans la condamner absolument, il dit que les anciens ne la connaissaient pas. Cette manière de voir fut censurée par le théologien Bedda. — *V.* Burigny, l. II, p. 402 et suiv.

Les divisions sont utiles; mais elles ont aussi quelques inconvénients (1). Elles aident l'intelligence et la mémoire des auditeurs; elles marquent au prédicateur des points de repère où il revient après les digressions; mais elles peuvent nuire, car en parlant il vient parfois à l'esprit certaines choses qu'il n'est pas bon d'omettre et qui ne conviennent à aucune des parties annoncées; sans compter que des prédicateurs d'une mémoire malheureuse en ajoutent ou en retranchent dans la suite du sermon. Pour ceux qui se défient de leur mémoire, il vaut mieux se borner à énoncer l'ensemble du sujet, sinon il faut avoir sous la main les points du discours notés sur le papier. « Saint Augustin, dit Érasme, a fait ainsi pour quelques psaumes et peut-être pour tous; car il a de longues et fréquentes digressions, improvisant la plupart du temps, doué d'ailleurs d'une mémoire merveilleuse. » On doit toujours avoir préparé quelque plan dans son esprit; mais il n'est pas pour cela nécessaire de l'annoncer. On peut corriger aisément ce qui est dans la pensée, mais on n'est pas également libre de changer ce qu'on a promis.

Ainsi, dans un sujet qui par lui-même ne fournit pas l'occasion d'une division, rechercher la subtilité en divisant, c'est non-seulement se tourmenter par un travail inutile, mais affaiblir l'autorité du prédicateur et l'effet de son discours; car nous croyons plus volontiers ceux qui puisent leur éloquence dans leur cœur que ceux qui l'empruntent à l'art, et ce qui est recommandé par l'attrait de la nouveauté, comme improvisé, nous est plus agréable que ce qui est promis et attendu. La division est nécessaire lorsqu'on doit traiter un sujet obscur. Alors une division bien faite donnera beaucoup de lumière et aidera l'auditeur à comprendre les points principaux qui seront comme séparés de la foule et placés sous les yeux. Il en sera de même si le sujet a naturellement des

(1) *V.* Fénelon.

parties distinctes et si l'on n'a aucun motif pour éviter la division.

Mais il faudra se garder de ces divisions qui coupent le sujet en petites sections, en fragments plutôt qu'en membres. La multitude des parties l'obscurcit, même quand il n'est pas obscur de sa naturo. Elle offusque l'intelligence et la mémoire des auditeurs, au lieu de les aider. Érasme critique les sections des Scholastiques. Recherchant la subtilité, ils divisent, en beaucoup de parties ce qui est un ou ce qui est lié de façon à n'être séparé qu'avec peine. Ce genre de division peut convenir aux écoles à cause de la subtilité des matières. Il ne convient nullement à la chaire où la doctrino doit être exposée au peuple avec toute la clarté possible. Pour bien diviser, il faut examiner quelles sont, pour ainsi dire, les colonnes de tout le sujet et promettre le moins de parties que faire se peut. Quant aux parties plus petitos, il suffira, en traitant le sujet, de les joindre aux parties principales. Il n'est pas facile de faire une bonne division. La difficulté consiste à trouver les parties principales et à les bien disposer. Le prédicateur, comme l'avocat, doit chercher le point capital du sujet et tout rapporter à ce point, sans s'en écarter par des digressions inutiles.

Pour trouver les preuves, la force du génie fait beaucoup. Les préceptes et l'exercice peuvent l'aider, mais ne sauraient la remplacer. L'argumentation est une œuvre difficile, mais il y a moins de péril pour le prédicateur que pour l'avocat auquel l'adversaire peut répliquer. La faculté de raisonner est antérieure à la dialectique dont l'abus engendre la passion de la dispute. « La sophistique moderne, dit Érasme, née de cet abus, apprend plutôt à ne jamais se taire qu'à discuter. S'exercer à soutenir le *pour* et le *contre* n'est peut-être pas bon pour le prédicateur. Plus encore que le magistrat, il doit avoir une conviction forte et inébranlable devant la multitude. Comment croire à ce qu'il conseille, si l'on sait qu'il pourrait avec une égale force conseiller le contraire? La dia-

lectique doit montrer à bien juger du vrai et du faux et non à faire étalage d'esprit. L'art est employé pour éclaircir plus vite et plus convenablement ce qui est en question... Il ne doit pas ressembler à ces machines compliquées qui augmentent le travail, au lieu de le diminuer. Ainsi, pour trouver les preuves, il faut le concours de la nature et de l'art. »

Toute preuve étant tirée des circonstances de la personne et de la chose, il faut connaître ce qui est propre à chaque personne et à chaque chose. La lecture des comiques, des historiens et des philosophes servira beaucoup et aidera l'expérience. Il sera utile aussi de connaître les *lieux communs* des rhéteurs. Érasme indique l'usage que le prédicateur peut faire de chaque lieu. Il ne prétend pas épuiser le sujet; mais donner des indications, laissant au génie de l'orateur le soin de trouver des choses analogues ou meilleures. Il apprécie d'une façon remarquable la méthode d'Aristote qui expose d'abord le sommaire et les points principaux du sujet, puis, revenant sur ses pas, il ajoute sur chaque point des détails précis et complets, à l'exemple de l'artiste qui dégrossit d'abord la statue et la polit ensuite dans toutes ses parties.

Comme saint Basile et Bossuet (1), Érasme pense que la meilleure manière d'enseigner la religion et chaque dogme en particulier, c'est de procéder par degrés en remontant aux premiers commencements et en montrant la suite de la religion depuis Adam. « Quoique cette méthode d'enseignement, dit-il, appartienne plutôt à ceux qui écrivent des livres ou professent dans les écoles, il convient cependant que le prédicateur y soit exercé, quand même il n'en userait pas. Il arrive d'ailleurs quelquefois qu'il en use, comme lorsqu'il faut exposer une matière d'une façon continue, par exemple le *Décalogue* ou le *Symbole* des apôtres. »

Avant Pascal, il a vu l'importance de la définition dans l'enseignement. « Si l'on ne définit pas bien, dit-il, la discussion

(1) *V.* Fénelon et Fleury.

est aveugle. » La définition est traitée par les dialecticiens d'une manière froide et sèche. Le prédicateur la développe avec abondance. Il doit faire de même pour *chaque lieu*. Il ne s'attachera pas seulement à ce que la description soit conforme à l'objet décrit; mais il le mettra tout entier sous les yeux, comme peint dans un tableau, afin d'enflammer l'auditeur d'amour, s'il retrace l'image de la vertu ou de haine, s'il dépeint le vice.

L'argument rétorqué est d'un fréquent usage chez le prédicateur. On en voit un bel exemple dans l'Évangile à propos de l'esclave qui s'excuse sur l'avide sévérité de son maître. Érasme se moque en passant des sophismes fameux, le menteur, le crocodile, *jeux d'enfant qui ne sont pas sans grâce.* La réduction des arguments à la forme syllogistique est facile; mais elle n'est pas nécessaire ni même utile devant le peuple. Elle est employée plus à propos dans les écoles. « Et pourtant il est puéril de ne pas comprendre la force de l'argumentation, à moins qu'elle ne soit réduite à la forme analytique. C'est un exercice qui peut convenir aux jeunes gens. Qu'il convienne aux maîtres et aux vieillards, à d'autres d'en juger. » Quelquefois une affirmation peut avoir l'efficacité et le poids d'une preuve. Elle montre la confiance de celui qui parle, et l'auditeur rougit de ne pas se rendre. Souvent la supplication, la prière, le serment, ont plus d'effet auprès de quelques-uns que l'argumentation. Saint Paul agit ainsi fréquemment. Il faut égayer et animer l'argumentation par des mouvements, des interrogations, des apostrophes, des exclamations, un enjouement de bon goût, des transitions ingénieuses.

Le sermon se termine par l'épilogue et la péroraison. L'épilogue résume le discours. Il ne faut pas oublier qu'au barreau l'autorité appartient à l'auditeur et qu'en chaire elle appartient au prédicateur. La péroraison s'adresse au cœur et aux passions. Elle s'étend quelquefois avec abondance. Érasme combat l'erreur des stoïciens sur les passions, qu'ils

prétendaient supprimer. Il indique celles que le prédicateur doit mettre en mouvement.

Après l'invention et la disposition vient l'élocution. Il semble croire quo celui qui forme le prédicateur n'a pas besoin de s'appesantir beaucoup sur cette partie. Il montre pourtant les moyens de rendre le discours véhément, agréable, abondant. Il parle d'abord de l'amplification. « L'orateur du barreau, dit-il, doit par elle s'efforcer de faire paraître une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est. Pour le prédicateur, il suffit qu'elle paraisse aussi grande qu'elle est, mais plus grande ou moindre qu'elle ne paraît à la foule. »

Les figures produisent la vraisemblance, la clarté, l'évidence, l'agrément, la véhémence, l'éclat, la sublimité. Ici Érasme snit la *rhétorique à Herennius*. Mais, comme toujours, il prend de préférence des exemples dans lo domaine sacré. Ennemi du faux, il veut que le pathétique dans la répétition, l'exclamation et les autres figures du même genre soit l'effet du mouvement naturel de l'âme et pour ainsi dire l'explosion même de la passion. Il réfute les théologiens qui ne voulaient pas reconnaître des hyperboles dans l'Écriture, contrairement à l'opinion d'Origène, de saint Jérôme et de saint Augustin. Il y a des hyperboles même dans l'Évangile. Le prédicateur doit user sobrement de l'ironie. Saint Pierre se sert de la figure appelée *licence*, et saint Paul aussi dans l'*Épître aux Galates*. Il y a des prédicateurs qui flattent à l'aide de cette figure. La flatterie est ici d'autant plus coupable qu'elle est dissimulée sous une apparence de liberté. Dans l'*hypotypose*, l'orateur ressemble beaucoup au peintre. C'est une figure propre surtout aux poètes; mais il faut avoir soin de garder les bienséances.

Les épithètes qui n'ajoutent rien doivont être évitées du prédicateur; mais jamais elles ne doivent être multipliées outre mesure. Les *chutes*, les *désinences semblables* et en général cette modulation savante qui résulte d'une construction symétrique, sont une affectation peu digne de la chaire chré-

tienne. « Il faut sans doute tâcher de plaire, dit Érasme, mais sans recherche, et avoir en vue l'utilité. Le plaisir ne doit être qne l'accompagnement. Ces ornements ôtent à l'orateur la confiance de ceux qui l'écoutent, et le plaisir fait bientôt place au dégoût. »

Le *dialogisme* convient particulièrement au prédicateur. Saint Chrysostome et saint Augustin, dans leurs sermons au peuple pour expliquer les Écritures, en font souvent usage. Il réveille l'attention, dispose à écouter et rend le discours clair et animé avec agrément. Mais ici encore il faut garder la bienséance. Érasme cite l'exemple d'un prédicateur qui, se tournant vers l'image du Christ, l'interrogeait et le faisait répondre.

La *gradation* a beaucoup d'agrément et de vivacité; mais il faut éviter l'affectation. Saint Paul et surtout saint Jean l'ont employée heureusement. Au sujet de l'*éthopée*, Érasme parle des *caractères* de Théophraste qui lui paraissent à peine dignes d'un si grand auteur. Quant à la figure par laquelle on prête à chaque personnage des paroles qui lui conviennent, les anciens se sont donné quelque liberté sur ce terrain. Il désapprouve ceux qui usent de cette liberté dans l'histoire du Christ, sans avertir que ce qui est raconté repose sur des traditions humaines ou sur des conjectures probables.

On a multiplié les *épiphonèmes* à mesure que le goût s'est corrompn. Elles se tronvent en grand nombre dans saint Jérôme, dans saint Ambroise, dans saint Grégoire. Elles sont rares dans Cicéron. « Nous sommes touchés surtout, dit Érasme, pas les exemples tirés des personnes dont l'autorité est irréfragable. Elle est au suprême degré dans le Christ. » Les exemples fabuleux sont interdits au prédicateur. Il peut cependant reproduire certaines histoires, rapportées par des auteurs graves et vraisemblables au point qu'on peut les croire vraies.

Les livres sacrés et surtout l'Évangile sont pleins de *similitudes* presque toujours tirées de choses très connues du

peuple. Les images abondent dans les Écritures comme dans tout discours humain. Certaines gens pensent néanmoins qu'il faut laisser aux grammairiens la connaissance des figures comme indigne d'un théologien. Saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostome ont donné un exemple contraire. Cette connnaissance est indispensable pour l'intelligence des livres sacrés. Il faut par-dessus tout s'attacher au vrai sens du texte, sans jamais s'en écarter. On ne doit pas recourir aux figures, si le sens propre est pieux, sain et d'accord avec le reste des Écritures. Érasme s'élève contre ceux qui leur font violence et traitent les textes sacrés comme des livres humains. Le prédicateur, pour les interpréter convenablement, doit aller aux sources mêmes et chercher le sens vrai dans l'enchaînement de ce qui précède et de ce qui suit. Il ne doit pas se contenter de prendre quelques pensées dans des recueils ou dans des *index* (1).

L'Écriture, selon les modernes, présente quatre sens, le sens historique ou littéral, le sens *tropologique* ou moral, le sens allégorique, le sens *analogique* ou inductif. Les anciens n'en reconnaissent que deux, le sens littéral et le sens spirituel qu'ils désignent sous divers noms. Dans la *tropologie*, ou explication morale, Origène ne manque ni de vigilance ni d'habileté; mais il y mêle des sens tirés de trop loin. Saint Chrysostome ne traite guère que cette partie, et il le fait avec autant de pénétration que de succès. « Il a préféré, dit Érasme, s'attacher à ces explications, sans doute en vue de l'utilité qu'on peut en retirer pour former les mœurs des hommes, et elles touchent davantage l'auditeur, parce qu'elles sont reconnues par chacun et qu'elles s'adressent à chacun. Elles sont écoutées avec plus de foi que les allégories; et les analogies trouvées par le génie de l'interprète jusqu'à un certain point arbitraires, celles-ci n'ont que peu de poids pour confirmer les dogmes de la religion. Mais

(1) *V.* Fénelon.

l'histoire porte avec elle le sens *tropologique* et le livre à la conscience de tous. Ce n'est pas tant un sens différent du sens littéral que l'explication de ce sens. Ainsi un peintre montre aux spectateurs dans un tableau fait avec un grand art ce qui est beau et digne d'admiration. Tous ne jngent pas également bien d'une peinture ; mais tous reconnaissent ce qui leur est indiqué. Il en est de même pour ceux à qui l'on indique le sens moral d'nn passage des Écritures. »

L'interprétation qui se borne au sens littéral est l'abus opposé à celui de l'*allégorisme* qui détruit le sens historique. Il a produit beaucoup d'erreurs et d'hérésies. « Il faut, poursuit Érasme, conserver en même temps le sens littéral et le sens figuré. Renverser le premier sans nécessité, c'est renverser le fondement de l'Écriturc; c'est cn faire une chose arbitraire, humaine. La faute est plus impudente encore, quand après avoir forgé une allégorie, on l'étaie par le mensonge. » Il se moque en passant dc certains prédicatenrs qui voient les douze apôtres dans les douze signes du Zodiaqne, ou qui expliquent la Trinité par le triangle équilatéral, ou qui prêchent la *Parabole de l'Enfant prodigue* pendant un carême entier. avec toute espèce de fictions allégoriques. « La divine Écriture, dit-il, est trop riche pour que l'on emploie une heure à de telles fables, ct, s'il fant charmer l'auditoire, elle a ses bosquets verdoyants où l'on peut récréer plus convenablement son esprit. Un prédicateur prudent s'éloignera le plus possible de ces fictions déplacées, imaginées par des hommes qui font profession de s'adonner à la vie contemplative. »

Il est quelquefois nécessaire de reconnaître dans les livres sacrés les allégories et lcs figures. Ainsi les prophéties qui annoncent le règne du Christ ont en vue un règne spirituel ; les Juifs, au contraire, attendent un règne temporel. « Ne pas admettre ici la figure, continue Érasme, c'est une impiété; car si le sens historique est le corps de l'Écriture, le sens caché en est l'âme. C'est donc s'écarter de l'Écriture que de re-

jeter ce qu'il y a de meilleur. Quelquefois même on fait bien de ne pas s'en tenir au sens littéral, quoique ce ne soit pas nécessaire; c'est lorsque le sens mystique ou moral, ajouté au sens historique, est d'un plus grand fruit ponr l'auditeur. Ainsi tantôt la nécessité, tantôt l'utilité seulement nous engage à nous écarter du sens historique.

« Les allégories ne prouvent les dogmes de la foi que lorsque la lumière de témoignages manifestes éclaire ce qui est obscur. Il n'est pas permis de douter de celles dont l'Écriture sainte a ôté les voiles pour nous; telles sont celles du serpent d'airain, de Jonas, et cette prophétie allégorique de Jésus: détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. Il faut que ce qui est destiné à fortifier l'homme chancelant soit accompagné d'évidence. Toutefois, les allégories sont très utiles pour réveiller les esprits languissants. S'il n'est pas certain que le sens spirituel soit vrai, il peut l'être, pourvu qu'il soit conforme aux dogmes d'une foi saine et aux autres passages de l'Écriture. Un homme pieux doit même croire que l'Esprit céleste peut avoir révélé à un saint docteur le sens mystique caché dans la lettre. De plus, l'Écriture peut engendrer quelquefois divers sens, de même que la manne avait ponr chacun une saveur particulière. Ce n'est pas incertitude, c'est fécondité. »

Si donc les allégories ne prouvent pas en général les dogmes de la foi, elles les confirment, les mettent en lumière et les présentent sous une forme agréable. Les hommes pieux ne doivent donc pas les rejeter. Mais comment faire un choix entre les sens divers? Toutes les fois que les docteurs interprètent le même passage d'nne manière différente, il faut adopter l'interprétation qui paraît le plus se rapprocher du sens vrai. « On peut même, dit Érasme, donner la sienne, mais avec beaucoup de réserve. » Au reste, il n'est pas nécessaire de poursuivre l'allégorie jusqu'aux moindres détails. Il suffit de prendre les traits principaux et les plus remarquables. Ainsi fait Jésus-Christ, ainsi fait saint Paul.

Comme le sublime et le pathétique véhément, les allégories doivent servir d'assaisonnement et non de nourriture. Autrement elles deviennent fastidieuses. Origène et ses imitateurs opposent souvent l'Église à la Synagogue. Cette méthode était plus opportune dans les premiers temps du Christianisme qu'elle ne le serait maintenant. L'allégorie et l'analogie ne peuvent pas être introduites avec un égal bonheur dans toutes les parties de l'Écriture. Tout n'a pas un sens mystique, et il y a des endroits où elles sont froides. Cependant saint Augustin, Eucherius et quelques autres ont tourné tout à un sens spirituel.

Érasme a une préférence marquée pour l'interprétation morale, et il en donne des exemples pris dans l'histoire de Jacob, de Lia et de Rachel. « Si le prédicateur, dit-il, tombe sur des passages de cette nature, il s'abstiendra des allégories, ou s'il croit devoir en faire usage, il y touchera superficiellement, en peu de mots et comme en courant. Les actions de Notre Seigneur, dont l'Ancien Testament présente la figure, sont aussi pour nous comme la figure et le modèle de ce que nous devons faire. Pour expliquer les obscurités des Écritures, le discours du prédicateur doit être clair, selon le précepte de saint Augustin. Pour dissiper les ténèbres, il faut qu'il soit lumière. »

IV

Érasme s'étend sur la mémoire. A ses yeux, les méthodes artificielles l'embarrassent plus qu'elles ne la servent. Trop d'art émousse la force de l'esprit, refroidit la chaleur de la parole, affaiblit la vigueur naturelle de la mémoire dont la capacité est très grande, si à la nature s'ajoutent l'intelligence, le soin, l'exercice et l'ordre. La mnémotechnie repose principalement sur les images. Il faut de temps en

temps en trouver de nouvelles. C'est ajouter un travail qui n'est pas petit. Cet inconvénient est surtout sensible aux vieillards. S'il faut citer un grand nombre de noms ou un long passage de l'Écriture, le prédicateur peut sans honte recourir à son cahier. Le témoignage de l'Écriture a ainsi plus de poids. Il en est de même pour les citations des docteurs célèbres. Il n'est pas toujours nécessaire d'ajouter le nombre du psaume ou du chapitre, comme font les jurisconsultes qui indiquent la loi, le paragrapho et même quelquefois la ligne, afin de pouvoir plus aisément comparer les passages. Les anciens disaient seulement : *Saint Paul, épître aux Romains.* Si la pensée est telle qu'elle n'obtienne créance qu'à la condition d'être appuyée sur un passage positif de l'Écriture, alors on peut être plus précis.

Il en est qui ne disent rien sans citer l'Écriture, lors même que le sujet peut se passer de toute citation. Il y a là une apparence d'affectation déplacée. Le discours est comme interrompu, et il en résulte même une certaine obscurité ; c'est ce que l'on voit dans les *Commentaires* de saint Thomas sur saint Paul. Le principe est bon ; mais il est poussé jusqu'à l'abus. Pour fortifier la mémoire, les médecins promettent quelque secours. A ce que nous avons dit, il faut ajouter une perpétuello sobriété. Si la débauche et l'ivrognerie émoussent l'esprit, elles éteignent la mémoire. La variété des soucis et la foule des affaires lui nuisent, comme aussi la lecture précipitée de volumes divers. Une timidité excessive, la nouveauté de l'auditoire, trop de préoccupation, la paralysent. Démosthène se troubla chez Philippe, ce qui no lui arriva jamais chez les Athéniens.

Reste l'*action* ou *prononciation*. Ici la nature forme ce que l'art et la pratique perfectionnent. Il faut suivre la nature, mais en y appliquant l'art. Pour corriger les défauts de la nature, de l'imitation et de l'habitude, il est bon de consulter le jugement d'un ami libre et sincère. Érasme rappelle le grand miroir de Démosthène. A un homme d'ailleurs instruit

échappe souvent ce qui paraît aux autres très malséant et l'est en effet. Nous nous plaisons quelquefois à nous-mêmes dans ce qui déplaît aux auditeurs non sans raison. Chacun a donc besoin de s'examiner avec les yeux d'autrui. Le mieux sera de prendre exemple sur les autres, d'imiter ce qui est bien, d'éviter ce qui est mal, en tenant toujours compte du personnage; car les mêmes choses ne conviennent pas à tous, à Caton et à Cicéron, à un jeune homme et à un vieillard, à un simple prêtre et à un évêque.

Les défauts dans la voix et dans l'articulation, s'ils sont peu prononcés, peuvent être corrigés par l'exercice et pour quelques-uns par la sobriété de la vie. L'art des médecins peut aussi donner quelque secours. La voix est quelquefois gâtée par une mauvaise habitude. « Il y a, dit Érasme, des gens qui se font une voix grêle, comme celle des femmes, des eunuques, des malades ; c'est un défaut propre même à certaines nations. On en voit, au contraire, qui, ouvrant la bouche démesurément, donnent à leur voix beaucoup de volume et ressemblent assez à des ânes qui braient. Cette voix plaît tellement à certains qu'ils cherchent à l'acquérir artificiellement, non sans péril pour la santé. Il y en a qui ont la voix mugissante, nasillarde, glapissante, comme celle du coq. D'autres précipitent les paroles plutôt qu'ils ne les prononcent. Quelques-uns roulent les mots ensemble et dévorent une grande partie des syllabes dans leur bouche.

« J'en ai vu qui, avant de parler, poussaient un gémissement. Avertis, ils s'étonnaient, ne sachant pas qu'ils avaient ce défaut, tant ils en avaient pris l'habitude. Il y en a qui de temps en temps coupent le discours de paroles futiles ou n'ayant aucun sens, comme pour chercher ce qu'ils veulent ajouter. D'autres, par une affectation de gravité, interposent un silence presque à chaque mot... J'en ai entendu qui, toutes les fois qu'ils citaient l'Écriture, chantaient. D'autres, moins supportables encore, récitent leurs paroles, comme si chaque syllabe formait un mot séparé par des intervalles

égaux. Ces défauts et d'autres sans nombre doivent être corrigés dès l'enfance. La meilleure voix est celle qui transmet doucement au loin les mots bien articulés. Il y a des voix puissantes qui portent le son à une grande distance, mais non les paroles. Il y a au contraire des voix grêles qui pénètrent dans les oreilles des auditeurs avec la facile intelligence des paroles. Point de voix si malheureuse qui ne se puisse changer, comme on l'a remarqué dans les animaux eux-mêmes, dans les chiens, dans les chevaux.

« Le prédicateur doit tenir un juste milieu, de façon que la prononciation ne soit ni morte, ni sommeillante, ni variée comme celle des histrions. Il y a une imitation qui lui sied et une autre qui ne lui sied pas. Il en est qui parlent toujours du même ton, comme faisaient Pie II et le professeur Guarini. J'ai entendu moi-même un homme remarquablement docte et pieux qui récitait tout son sermon, les yeux immobiles, avec le même visage et la même voix, comme s'il avait lu un livre. C'était une statue, à part la voix et le mouvement des lèvres. Or, ce n'est pas même parler; et pourtant l'orateur sacré doit avoir quelque chose au-dessus de la conversation ordinaire.

« Non moins désagréable est l'égalité uniforme de certains prédicateurs dans l'élévation et l'abaissement de la voix, qu'ils déroulent par un double ton, jusqu'à ce qu'ils l'abaissent au dernier membre, de manière que le ton bas dans sa relation au ton haut forme une quinte. Une inflexion convenable dans la voix sert, non-seulement à mettre en mouvement les passions, mais aussi à produire la conviction. On ne paraît point parler de cœur, quand on prononce des choses opposées avec le même visage et la même voix. Suivre ici la nature est le meilleur ; car tout ce qui s'en écarte notablement, même s'il plaît, détruit la créance. Mais il ne faut pas imiter les histrions qui reproduisent la manière de parler des femmes et des enfants. La prédication demande une imitation ingénieuse et modérée qui plaise et qui touche,

sans avoir rien de théâtral et d'affecté. Ainsi il serait ridicule de vouloir exprimer les *onomatopées* par le son de la voix. Quelquefois cependant on pourra les accompagner d'une légère modification de la voix et du geste. Il convient que la voix soit douce plutôt que notablement éclatante. Il ne faut pas que l'on puisse dire du prédicateur, comme de ce parleur à la voix retentissante : « Si tu parles, tu chantes; si tu chantes, tu chantes mal.

« Quelques-uns usent d'un effort perpétuel de la voix. Cicéron avoue que dans le principe il était assez près de ce défaut. Certains prédicateurs prétendent reproduire le Stentor d'Homère et disent imiter saint Dominique qui se faisait entendre à la distance de sept milles espagnols, beaucoup plus courts, il est vrai, que ceux des Allemands. Ils ne pèchent pas moins, ceux qui de temps en temps élèvent tout à coup la voix et l'abaissent tout à coup, lorsque les paroles en elles-mêmes n'ont aucune véhémence. Cela ressemble à de la folie. Les gens sensés qui voient que ces cris ne partent point du cœur, ne sont pas émus; ils sont choqués plutôt. La voix qui touche est celle qui vient du cœur vivement ému, surtout si elle est aidée par le visage et le geste. Une trop grande élévation de voix ne peut être supportée longtemps par l'auditoire. On condamne de même celle qui est trop grave, parce qu'elle est sourde et frappe moins l'oreille. Un juste milieu convient au prédicateur; mais ce juste milieu comporte beaucoup de variété, comme le demande la pensée ainsi que le besoin de rompre la monotonie. Il y a une mauvaise imitation de l'art. »

Érasme insiste sur la nécessité d'une prononciation distincte. Il traite ce sujet en peu de mots, se rappelant qu'il forme un prédicateur et non un orateur profane. Il signale le défaut de ceux qui prononcent uniformément sans s'arrêter, jusqu'à ce que la respiration leur manque. D'autres s'arrêtent chaque fois après un ou deux mots, non sans ennui pour l'auditeur. D'autres toussent ou crachent de temps en

temps. Il y en a qui tirent un long soupir du fond de leurs entrailles, comme s'ils étaient fatigués. Quelques-uns ne reprennent pas leur haleine, mais la refoulent en quelque sorte avec les dents.

Le visage tient souvent lieu de discours. Un homme grave ne doit pas fréquemment remuer la tête en parlant. Agiter sa chevelure, c'est ressembler à un fou. Le front, les sourcils ont leur expression ; mais ici les yeux jouent le premier rôle ; un regard du Christ rappelle Pierre à lui-même. Sainte Paula n'avertissait ses religieuses que par son regard. Mais il importe de s'éloigner le moins possible de la nature. On voit des prédicateurs qui ferment les yeux pour être moins troublés.

Les mouvements des narines expriment les diverses passions ; il en est de même des joues et du rire. Ces trois choses sont de peu d'usage pour le prédicateur. On voit des gens qui rient toujours. Érasme parle d'un orateur dont le seul défaut était de rire au bout de chaque phrase. Il faut ouvrir la bouche modérément, ni trop ni trop peu. On ne doit lui donner que le mouvement nécessaire pour une prononciation nette. Quelques-uns remuent tout le visage en parlant. Élever ou abaisser le cou modérément et à propos ne messied pas; mais le fléchir sur une épaule est chose déplacée, bien que pour quelques-uns ce soit une marque de piété. Le mouvement des bras n'est pas désapprouvé, quand la pensée l'exige. Il y a des prédicateurs qui ont toujours la main sous le manteau et ne s'échauffent jamais. D'autres, après avoir étendu prodigieusement les deux bras, les ramènent avec impétuosité et frappent leurs mains l'une contre l'autre avec bruit et ajoutent de grands cris avec une agitation violente de tout le corps.

Parmi les gestes corporels, les plus expressifs sont ceux des mains. En général le prédicateur ne doit pas les élever au-dessus de la poitrine, ni les abaisser au-dessous de la ceinture. Mais aucun geste n'est malséant toutes les fois

qu'une passion vive et en rapport avec la circonstance le demande. Les pieds sont cachés dans la chaire qui ne permet pas de se promener, de s'avancer, de *se frapper la cuisse*, geste qui paraît venu des Hébreux... Le prédicateur peut se tourner à droite et à gauche; mais le faire sans cesse ne convient nullement. Quelques-uns, affectant les gestes oratoires, prennent la posture des moissonneurs. Il y en a qui s'appuient tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre et balancent leur corps par un mouvement aperçu du peuple. Le redresser ou le courber d'une façon immodérée ne sied pas non plus; car si les paroles sont élevées, ce n'est pas une raison pour prendre une pose altière. C'est ressembler aux mimes qui doivent même en ceci montrer du tact et du goût.

Érasme raconte qu'un prédicateur de son temps, à force de gesticuler, se laissa tomber de chaire. Un autre portant sous son vêtement deux crânes, les heurtait l'un contre l'autre à l'endroit le plus pathétique de son sermon. Tout ce qui émeut les simples ne sied pas à un prédicateur grave. Le vêtement doit être digne de celui qui explique l'Évangile. Cette bienséance diffère selon le lieu, le temps, la personne, la coutume. Agiter son vêtement, le baisser, le relever, le ramener en arrière ou en avant, ne convient pas. On peut ajouter qu'il y a une convenance particulière et relative aux personnes. Il en est à qui tout sied bien par un charme mystérieux attaché à tout ce qu'ils font. C'est un secret inexplicable et l'art ne peut l'enseigner. Chez quelques-uns tout plaît jusqu'aux défauts. Chez d'autres les qualités même déplaisent. Le prédicateur doit donc se connaître et prendre conseil, non-seulement de l'art, mais de sa nature propre.

Ce que nous venons de résumer fait l'objet des trois premiers livres. Dans le quatrième qui est à peine esquissé, Érasme se proposait de dresser une table des matières que l'orateur sacré traite le plus ordinairement. Il veut qu'elles soient classées sous différents titres et qne l'on rassemble des matériaux rangés selon cet ordre pour s'en servir au besoin.

« L'Écriture, dit-il, est le vrai champ de la prédication. Il est d'une fécondité inépuisable (1). Il peut fournir amplement matière à tous les sermons, dût-on prêcher quatre fois par jour. Le Christ est le parfait modèle de toutes les vertus... Moïse et les prophètes se trouvent confirmés par son témoignage... Les livres sacrés sont d'accord entre eux, pourvu qu'on les entende bien, accord qui ne se rencontre dans aucune philosophie humaine... L'Écriture ne cherche pas comme les philosophes; elle prononce et définit avec certitude... Son autorité est comme sanctionnée par sa force efficace... Enfin la doctrine qu'elle contient est merveilleusement en harmonie avec la nature de l'homme... La foi éclaire et consomme la raison obscurcie par le péché... Elle est la première des vertus, parce qu'elle est la porte du salut. »

(1) *V.* Fénelon, Dialogue III.

CHAPITRE VII

Erasme fondateur de l'exégèse biblique chez les modernes. — Son ouvrage sur le Nouveau Testament.

Aux yeux d'Érasme, la théologie repose avant tout sur la connaissance approfondie des Écritures. Lire les livres sacrés, les bien entendre, les goûter, en nourrir son âme, telle est pour lui l'œuvre principale du théologien. Mais l'étude approfondie des Écritures suppose la science des langues, car les livres sacrés ont été primitivement écrits en hébreu ou en grec ; ils ont été traduits en latin. Un théologien, vraiment digne de ce nom, doit donc savoir les trois langues, s'il veut étudier à fond le texte biblique et en posséder le sens aussi parfaitement que le comporte l'humaine faiblesse.

Cette connaissance paraît d'autant plus nécessaire, que la traduction latine, appelée Vulgate, est remplie de formes grecques ou hébraïques, qui ne sauraient être pleinement comprises, quand on ignore les deux langues d'où elles sont venues. Elle renferme, d'ailleurs, des fautes manifestes contre la grammaire latine ; ce qui rend quelquefois le langage non-seulement incorrect, mais obscur. De plus, elle n'est pas toujours d'accord avec le texte grec ; enfin les manuscrits de la Vulgate, que nous possédons, diffèrent aussi entre eux sur des points qui semblent avoir peu d'importance pour la doctrine ; mais le vrai théologien doit chercher à tout éclaircir, s'efforcer d'arriver à l'intelligence pleine et entière du texte qui est la base de sa foi.

Dès lors il doit conférer les manuscrits, faire disparaître les fautes que l'ignorance ou la témérité des copistes peuvent y avoir introduites; et pour que ce travail de correction soit bien fait, il ne suffit pas de comparer entre eux les manuscrits latins, il faut s'aider des textes grecs ou hébreux pour reconnaître la vraie leçon. Il convient aussi de consulter les citations des anciens interprètes, leurs corrections, leurs commentaires. Le texte de la Vulgate ainsi restitué, pour en bien saisir le sens, il est nécessaire de le rapprocher du texte grec ou hébreu, rétabli lui-même autant que possible dans son intégrité, afin qu'ils deviennent clairs et lumineux l'un par l'autre. Il faut enfin expliquer les passages obscurs ou ambigus, ainsi que les figures qui se rencontrent si fréquemment dans le style biblique.

On voit quel travail de critique grammaticale Érasme impose au théologien qui veut étudier à fond le texte sacré; mais ce travail n'est pas encore la plus difficile partie de sa tâche. Il doit examiner l'authenticité des livres saints, rechercher leur origine historique, les suivre à travers les siècles, se mettre en garde contre les interpolations, les retranchements et les altérations de tout genre, d'autant plus à craindre que le texte est le fondement d'une doctrine de religion et de foi, résoudre toutes les questions d'histoire, de géographie, de chronologie, qui peuvent se présenter dans les Écritures, concilier ou expliquer les différences et les oppositions apparentes ou réelles qui se trouvent non plus dans les copies diverses d'un même texte, mais dans les différents livres dont se composent les deux Testaments. Telle est la tâche compliquée, ardue, périlleuse, qui s'impose au théologien dans la carrière où Érasme l'appelle; telle est l'exégèse biblique envisagée sous ses divers points de vue; telle est la science que la critique moderne a poursuivie et où la studieuse Allemagne a porté son érudition si vaste et son audacieuse liberté d'investigation. Érasme en est le véritable fondateur dans le monde moderne, au moins pour ce qui re-

garde le Nouveau Testament, où la connaissance de l'hébreu était moins nécessaire (1).

Son ouvrage est assurément fort défectueux dans le fond comme dans la forme. On y trouve beaucoup d'observations vulgaires, futiles, superflues, indignes de la majesté de l'œuvre et du grand nom de l'auteur. Il y a même des erreurs grossières qui ont été durement relevées. On sent qu'il est le fruit de lectures faites à la hâte et mal digérées. On y chercherait en vain cette sobriété, ce choix, cette méthode sévère, ce tact judicieux, qui font la perfection de la critique. Tranchons le mot : il y a du fatras dans les *Annotations* du Nouveau Testament, comme il y en a dans beaucoup de livres, d'ailleurs fort savants, qui nous viennent d'outre-Rhin. Mais il ne faut pas oublier, en appréciant l'œuvre d'Érasme, qu'il a frayé la route. Le premier, il a embrassé dans ses recherches l'ensemble des questions que l'exégèse biblique peut se proposer. Il a fait preuve d'une prodigieuse lecture. Hardi quelquefois jusqu'à la témérité, il a ouvert à la critique des horizons inconnus et jeté en passant une foule d'idées nouvelles. En un mot, il a montré partout un esprit libre, chercheur, pénétrant, ne voulant se reposer qu'au sein de la lumière et de l'évidence.

Toutefois Érasme n'est pas le premier savant de la Renaissance qui ait publié un ouvrage de critique sur le Nouveau Testament. Sans remonter jusqu'à Nicolas de Lyra qui, vers la fin du moyen âge, avait écrit sur les évangiles et les épîtres de saint Paul (2), Laurent Valla, en Italie, Jacques Le-

(1) Reuchlin a fondé l'exégèse de l'Ancien Testament, comme Érasme celle du Nouveau. Chez les anciens, Origène et saint Jérôme furent les créateurs de cette science. Pour faire excuser la hardiesse de son entreprise, le chef de la Renaissance rappelait la distinction établie par saint Jérôme entre l'interprète inspiré, *propheta*, qui explique le sens spirituel et mystique, et le simple traducteur qui cherche le sens littéral avec le secours de la science des langues. Toutefois ces deux fonctions peuvent être liées l'une à l'autre.

(2) Moins dépourvu de science que de littérature, il avait changé aussi beaucoup de choses dans l'Ancien Testament, d'après les livres des Juifs.

febvre, en France, l'avaient précédé sur ce terrain. Il connaissait les *Annotations* de Valla qui furent publiées à Paris par ses soins avec une préface dont il était l'auteur; mais il affirme avoir ignoré que Lefebvre préparait ses *Commentaires* sur les Épîtres de saint Paul, quoiqu'ils fussent liés et qu'ils eussent entrepris en même temps un travail analogue.

Il avait beaucoup d'estime pour l'ouvrage de Valla, qui avait comparé avec les textes latins quelques manuscrits grecs d'une haute antiquité et d'une grande correction, ainsi que l'Ancien Testament, et avait indiqué par quelques annotations ce qui était en désaccord, ce qui avait été mal rendu par le traducteur latin, ce qui était plus net et plus expressif dans le grec, enfin ce qui semblait altéré dans le texte reçu. Mais il voyait en lui un lettré plutôt qu'un théologien. Il se séparait de son sentiment en quelques endroits, et particulièrement sur certains points qui touchaient à la théologie. Il faisait de même à l'égard de Lefebvre. Au reste leur entreprise n'était pas la même. Valla n'avait annoté qu'un petit nombre d'endroits en courant et, pour ainsi parler, *d'un tour de bras;* c'étaient ceux où les manuscrits latins étaient en désaccord avec les textes grecs, ou qui ne présentaient pas un sens satisfaisant. Lefebvre n'avait publié des commentaires que sur les Épîtres de saint Paul qu'il avait traduites à sa façon. Érasme donna une version latine de tout le Nouveau Testament d'après les livres grecs, mettant l'original en regard de sa traduction, pour qu'il fût aisé à chacun de comparer.

Il déclarait avoir revu le texte de la Vulgate avec un soin scrupuleux. Il l'avait conféré avec le texte grec, auquel conseillaient de recourir, comme à la source, non-seulement les exemples de théologiens illustres, mais aussi les avis tant de fois répétés de saint Jérôme et de saint Augustin, ainsi que les décrets des pontifes. Il l'avait ensuite comparé avec des manuscrits latins, remontant à une époque très reculée : un manuscrit des Évangiles extrêmement ancien de la biblio-

thèque de Constance, communiqué par le chanoine Botzemus ; deux manuscrits, procurés par Colet, doyen de Saint-Paul à Londres, d'une écriture si vieille que, pour la déchiffrer, il avait dû apprendre de nouveau à lire comme un enfant ; un manuscrit appartenant à Marguerite, tante de Charles V, écrit en beaux caractères dorés et tout recouvert d'or, cité souvent sous le nom de manuscrit de Malines ; puis quelques autres d'une prodigieuse antiquité, trouvés au Collége de Saint-Donatien, à Bruges. Quelques-uns, d'après leur titre, avaient plus de huit cents ans ; l'un contenait tout le Nouveau Testament ; un autre plus vieux encore, très usé, mutilé et tronqué, n'avait que l'Epître aux Romains, les Epîtres de saint Jacques, de saint Jude et de saint Jean.

Érasme avait eu aussi sous les yeux un manuscrit d'une grande correction, propriété du collége de Corsendonck, sans compter ceux que les frères Amerbach avaient mis à sa disposition. Il avait donc fait certaines corrections, non d'après les rêves de son esprit, comme il disait, mais sur la foi de ces manuscrits et d'autres encore. Enfin il avait confronté le texte de la Vulgate avec les passages cités, corrigés ou expliqués par les auteurs les plus approuvés, Origène, saint Basile, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Jérôme, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, Théophylacte et Bède le Vénérable. Il avait rapporté en plusieurs endroits leur témoignage pour montrer l'accord de ses corrections avec leur manière de juger et inspirer confiance au lecteur à l'égard des passages que les anciens docteurs n'avaient pas commentés. Mais songeant que la nouveauté déplaît d'ordinaire, surtout dans la science, et réfléchissant aussi combien il est plus facile d'altérer les textes quand ils sont purs, que de les corriger quand ils sont corrompus, il avait ajouté des notes pour indiquer aux lecteurs les motifs de ses corrections, dissiper leurs défiances et empêcher les altérations futures d'un texte qui avait coûté tant d'efforts et de peine pour être rétabli dans un état de pureté relative.

Ainsi, là où il l'avait trouvé corrompu, soit par la négligence et l'ignorance des copistes, soit par l'injure du temps, il avait restitué la leçon véritable en appelant à son aide tous les moyens d'investigation. Il avait éclairci ce qui était obscur, expliqué ce qui était ambigu ou embarrassé. Là où la variété des leçons, la différence de ponctuation, l'ambiguïté même du langage, faisaient naître des sens différents, il les avait exposés, montrant celui qui semblait le plus probable et laissant le reste à la décision du lecteur.

Tout en ne se séparant qu'à regret de la version consacrée par le temps et l'usage, là où l'évidence attestait que le traducteur avait sommeillé ou qu'il s'était mépris, il n'avait pas craint de le marquer, défendant la vérité sans faire injure à personne. Il avait écarté les solécismes manifestes et monstrueux. Il avait recherché la correction et la pureté, mais sans altérer la simplicité du langage évangélique ou apostolique. « Dieu, disait-il, ne s'offense pas des solécismes ; mais il n'en est pas charmé non plus. Il hait une éloquence orgueilleuse, j'en conviens, mais bien plus encore une barbarie superbe et arrogante. » Toutes les fois que le grec présentait un idiotisme, ou avait une force expressive qui importait aux mystères de la religion, il n'avait pas négligé de l'indiquer et de l'expliquer. Quant aux citations de l'Ancien Testament qui étaient nombreuses et qui avaient été prises ou dans la version des Septante, ou dans les livres hébreux, il avait conféré les deux textes là où ils n'étaient pas d'accord et avait examiné ces différences. Mais comme il n'avait pas une connaissance suffisante de l'hébreu pour juger par lui-même avec autorité, il avait emprunté le secours d'un ami, du savant Œcolampade, qu'il appelait son Thésée.

Il n'ignorait point que ces menues choses, véritables épines de la science, coûtaient plus de peine qu'elles ne rapportaient de gloire, que ce genre de travail n'obtenait guère la reconnaissance du public et que le lecteur en retirait plus de profit que de plaisir. « Ce sont, disait-il, de bien petits détails ; mais



quelquefois, pour ces menus détails, il faut examiner les plus graves questions, et à cause d'eux, on voit même de très grands théologiens faillir quelquefois et s'abuser d'une étrange manière. Je l'ai fait voir en quelques endroits, non pour dénigrer autrui, mais pour montrer l'utilité et l'à-propos de ces annotations. Les hommes si minutieux pour ce qui touche à la nourriture, à la mise, à la fortune, ne doivent pas être moins soigneux pour ce qui regarde les saintes Écritures. Telle est d'ailleurs leur majesté qu'en elles il n'y a rien de petit. Là tout doit être l'objet d'une étude respectueuse. On a beau regarder avec dédain ce qui semble se traîner sur des mots et sur des syllabes. On ne doit négliger aucune parole de ce Verbe que les chrétiens adorent. Il ne faut pas mépriser la lettre; car sur elle repose le sens mystique et sacré. Ce sont des gravois, si l'on veut; mais ils soutiennent la masse de cet édifice admirable.

« Saint Jérôme n'hésitait pas à censurer quelques écrivains éminents de la Grèce, qui dédaignaient le sens historique, aimant mieux se jouer dans les allégories, et il regrettait lui-même d'avoir expliqué allégoriquement dans sa jeunesse le prophète Abdias dont il ignorait l'histoire. Sous des mots qui semblent vulgaires, sous des syllabes, sous des lettres, se cachent les mystères augustes de la divine Sagesse. Pour savoir ces menues choses, saint Jérôme prit pendant la nuit des leçons d'un maître Juif et ne recula devant aucune fatigue ; saint Augustin, évêque et déjà vieux, se remit à l'étude du grec dédaigné dans sa jeunesse; Origène, blanchi par l'âge, se soumit comme un enfant à étudier les premiers éléments de la langue hébraïque. Saint Ambroise examine volontiers ces bagatelles en se jouant; saint Hilaire s'y arrête; saint Chrysostome les discute partout avec un soin pieux. Saint Cyrille fait sortir un grand mystère de l'article grec ὁ, et en tire une arme invincible contre les hérétiques.

« D'ailleurs, en expliquant les mots, on est forcé de temps en temps de découvrir la force des pensées. Enfin, pour cons-

truire la maison de Dieu, la fonction même la plus humble est glorieuse, nous avons apporté des matériaux grossiers; d'autres plus riches ajouteront de l'ivoire, de l'or, du marbre, des pierres précieuses. Nous avons par nos efforts frayé la route pleine d'écueils et de fondrières, afin que les grands théologiens puissent ensuite s'y avancer plus commodément *sur leurs chars* ou *sur leurs chevaux*. Ceux qui préfèrent l'ancienne théologie, trouvent dans mon travail un grand secours. Celui, au contraire, qui néglige l'ancienne théologie pour la nouvelle, a une base plus sûre et plus vraie pour ses études. En tout cas, il ne peut rien perdre, parce que ces nouveaux secours seront donnés à ceux qui aiment mieux puiser la doctrine aux sources les plus pures qu'à des ruisseaux et à des *mares* tant de fois déversées d'un lieu dans un autre, pour ne pas dire troublées par les pieds *des pourceaux* et *des ânes.* »

Ces expressions peu mesurées firent scandale. Les adversaires d'Érasme les censurèrent avec amertume. « Les divines Écritures, poursuivait-il, ont je ne sais quel parfum natif quand elles sont lues dans la langue même que parlèrent les disciples du Christ, instruits par sa voix, éclairés par son esprit. Si les paroles du maître avaient été conservées en hébreu ou en syriaque, avec quel zèle nous voudrions, non-seulement connaître la valeur et la signification propre des mots, mais examiner en quelque sorte le moindre signe de l'écriture. On adore, on baise avec respect ce qui est présenté comme la robe du Christ, comme l'empreinte de ses pieds, et l'on néglige les Évangiles et les écrits apostoliques, qui sont sa plus fidèle, sa plus vive et sa plus parfaite image ! Je ne veux cependant imposer à personne ces délices sacrées. A ceux qui préfèrent d'autres études, je ne demande qu'une chose, c'est de ne point troubler de leurs murmures et de leurs envieuses attaques ceux qui cherchent une science meilleure... Je ne condamne ni ne renverse la Vulgate qui demeure entière. On peut la lire dans les écoles, la chanter dans les églises et la citer dans les sermons. J'en ai seulement cor-

rigé le texte, devenu par mes soins plus clair et plus pur. Quant à ma traduction, elle rendra celui qui la lira plus capable de bien entendre la Vulgate.

« J'ai tâché dans les notes de garder un juste milieu entre un soin minutieux et la négligence, d'exprimer mes observations avec une brièveté propre à les faire paraître moins fastidieuses. J'ai voulu accomplir une œuvre de religion et de piété. On ne doit pas lire mon livre, comme on lit *les Nuits* d'Aulu Gelle, ou les *Mélanges* de Politien. Je n'ai point cherché à faire preuve de génie, d'éloquence ou de science humaine. Je n'ai eu pour but que de rendre plus agréable, plus facile et en même temps plus profitable l'étude de la philosophie sacrée. » Bien loin d'avoir cherché par ce travail quelque avantage personnel, il n'avait pas reculé devant de grands sacrifices d'argent. La douceur de la renommée le séduisait si peu, qu'il n'aurait pas même mis son nom à cet ouvrage, s'il n'avait pas craint de le rendre suspect en le publiant comme anonyme. Il ne refusait pas de donner des explications sur les observations justes qu'il pouvait avoir faites, ni de reconnaître franchement les erreurs, si l'on montrait qu'il en avait commis.

« S'il y a, disait-il, des esprits moroses et malveillants, je leur demande seulement de ne point prononcer d'après une opinion préconçue et sans examen... Ceux qui craignent que l'autorité des Écritures ne soit en péril, s'il se rencontre quelque différence dans les textes, doivent savoir que depuis plus de mille ans les textes grecs et les textes latins ne sont point d'accord sur tous les points. Comment en aurait-il été autrement avec une si grande foule de copistes, avec leur ignorance, leur incurie, leur audace téméraire?... Je trouve certaines choses retranchées ou ajoutées par les factions qui bouleversèrent tout jadis, surtout dans l'Église d'Orient, chacun modifiant le texte pour la défense de sa cause. C'est ce que déclare formellement saint Jérôme en de nombreux endroits... L'altération était plus légère, quand le lecteur ins-

crivait à la suite du texte quelque passage analogue, pris ailleurs; elle était plus grave, quand il faisait passer dans le texte même ce que le commentateur avait noté dans l'interligne ou à la marge.

« Les Pères de l'Église ont non-seulement des leçons différentes, mais quelquefois des leçons opposées, bien qu'en somme elles soient d'accord avec la foi chrétienne. Ainsi le récit sur la femme adultère, qui se trouve dans saint Jean, manque dans la plupart des manuscrits grecs. Selon Eusèbe, qui s'appuie sur Papias (1), il a été pris dans l'évangile apocryphe des Nazaréens ou des Hébreux. Pour se convaincre de ces différences, on n'a qu'à lire les manuscrits imprimés avec les notes marginales qui les indiquent. Les commentaires de Bède, de Rabanus, de saint Thomas, de Nicolas de Lyra, du cardinal Hugues, attestent la même chose. Origène se plaignait déjà des différences inextricables qui se trouvaient dans les textes évangéliques. L'Église grecque n'avait pas la même leçon que l'Église occidentale. Vers le temps de saint Jérôme, certaines Églises avaient la *Traduction* des Septante; d'autres avaient adopté une version nouvelle, faite d'après les textes hébreux. Même après cette époque, les Églises de la Gaule suivaient une autre leçon que l'Église romaine. Enfin lorsqu'on examine les livres dont on usait alors dans le culte public, on en trouve à peine deux qui soient d'accord entre eux.

« Il est bien reconnu que saint Augustin s'est servi de textes qui n'étaient pas exempts de fautes; et pourtant depuis tant de siècles, l'autorité des Écritures n'a pas été ébranlée.

(1) Édouard Lée, cet adversaire d'Érasme, enseigna le premier, d'après Eusèbe, que Papias avait ajouté ce récit à l'Évangile de saint Jean. Le retranchement du passage dans beaucoup de manuscrits a sa raison dans un faux scrupule de ceux qui ne comprenaient pas la mansuétude infinie du Christ. On peut expliquer de même la suppression des versets de saint Luc, cap. IX, 54 et suiv., où le Christ reprend ses disciples qui voulaient faire tomber le feu du Ciel sur un village samaritain.

La différence des textes chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Latins, n'a pas détruit la confiance qu'ils inspiraient. Saint Jérôme rétablit l'Ancien et le Nouveau Testament dans leur intégrité d'après l'hébreu ou le grec, à une époque où le monde commençait à vieillir. Quelques-uns réclamèrent; mais il les satisfit pleinement par ses livres mêmes; et sans doute ceux qui s'étaient récriés ignoraient ces langues. Son travail ne compromit pas le moins du monde la religion chrétienne. Saint Augustin avouait que le désaccord même des textes ne lui avait pas peu servi; car ce que l'un disait moins bien, l'autre l'expliquait plus nettement et mieux. Juvencus n'affaiblit en rien la majesté des Évangiles en les mettant en vers héroïques, ni Arator en osant faire de même pour les Actes des Apôtres.

« J'aurais souhaité moi-même qu'il n'y eût dans les Écritures sacrées ni altérations ni différences; mais il n'en a jamais été ainsi dans le passé... En ôtant les fautes qui ont pu se glisser dans le texte, on corrige, non les écrivains sacrés, mais les interprètes et les copistes, tous ceux en un mot qui ont altéré leurs livres. Ces altérations étaient inévitables. Pour les empêcher, il eût fallu que les copistes fussent inspirés par l'Esprit céleste, comme les prophètes et les évangélistes. Sans doute le Saint-Esprit est partout présent; mais il manifeste sa force de manière à nous laisser une partie du travail. Ce qui fait même la plus grande gloire des Écritures, c'est qu'après avoir passé dans tant de langues, après avoir été tant de fois mutilées ou altérées par les hérétiques, souillées par la négligence des copistes, elles conservent toujours la vigueur de l'éternelle vérité. C'est se faire le serviteur du Saint-Esprit que de travailler à rétablir dans son intégrité ce qui a été corrompu par le fait des hommes; ce n'est pas lui faire outrage. »

Au lieu de crier sans motif contre le sacrilége, on devait comparer sa traduction avec la version reçue et voir quelle était la plus fidèle, la plus claire, la plus expressive. Il ne fallait

pas se révolter, si l'on trouvait qu'il s'écartait quelquefois des lettres et des syllabes et ne rendait pas mot pour mot; car l'ancien traducteur avait partout usé de cette liberté, même sans profit et sans nécessité. Les évangélistes et les apôtres ne s'étaient pas montrés si minutieusement exacts; tantôt ils suivaient les Septante; tantôt ils puisaient aux sources hébraïques; quelquefois ils rendaient à leur gré la pensée, suivant la remarque de saint Jérôme, sans être en tout d'accord avec les uns et avec les autres. Si l'on n'était pas content de la traduction nouvelle, on devait, avant de prononcer, consulter les notes qui pouvaient satisfaire le lecteur par l'autorité des témoignages ou la force des raisons. Tantôt il y avait diversité dans la leçon; tantôt les mêmes mots pouvaient faire concevoir plusieurs sens. Il ne donnait d'abord qu'une leçon; mais dans ses notes il rapportait les leçons et les sens divers, indiquant ce qui lui semblait préférable, ou s'en remettant au jugement du lecteur.

Quelquefois il accordait la préférence à la Vulgate ou à la leçon *ambrosienne*. Cependant, quand les textes grecs étaient tous d'accord, comme il ne pouvait les changer, il avait dû conformer la traduction latine au grec placé en regard pour être comparé avec elle. Mais alors il discutait la question dans les notes. Il croyait avoir découvert que les Grecs avaient ajouté certaines choses consacrées par l'usage, comme la fin du *Pater* (1) et certains articles de la *Salutation angélique*. C'était ainsi que les Latins terminaient les Psaumes par *Gloria Patri*... Ces choses ainsi ajoutées, il ne les avait pas retranchées; mais il avait averti le lecteur. Au reste, il ne donnait pas tout comme certain et indubitable; mais il croyait ne pas avoir préparé un médiocre secours pour celui qui serait attentif et vigilant... En beaucoup d'endroits, il avait répété à dessein les mêmes remarques pour venir en aide au défaut de mémoire ou à la paresse du lecteur. Il avouait

(1) *Quia tuum est regnum et potentia et gloria in secula seculorum.*

d'ailleurs ingénument qu'un très grand nombre de points auraient dû être traités d'une manière plus docte, qu'en certains endroits il s'était laissé aller au sommeil. Mais même après les travaux de Valla et de Lefebvre, il pensait avoir fait une œuvre opportune et utile.

S'il avait relevé les erreurs où étaient tombés des maîtres du premier ordre, tels que saint Hilaire, saint Augustin, saint Ambroise, et parmi les modernes, saint Thomas, pour ne point parler des autres, il l'avait toujours fait avec candeur, avec ménagement. Ces erreurs étaient trop manifestes pour être dissimulées. Il ne se croyait pas plus pénétrant que ces grands hommes ; mais il avait à sa disposition plus de ressources. Ces saints docteurs, bien loin de s'offenser, lui sauraient gré d'avoir rendu leurs textes plus purs ; car une virgule de plus ou de moins, un signe d'interrogation ajouté ou omis pouvaient quelquefois engendrer un sens hérétique, suivant la remarque de saint Augustin qui a noté plusieurs exemples.

Telle était la manière dont Érasme lui-même faisait l'apologie de son livre devant le public. On voit que sous une forme spécieuse, séduisante, modeste même et pieuse, mais avec une sagacité pénétrante et hardie, il posait et discutait librement la plupart des questions que la critique du XIX[e] siècle devait agiter sans ménagement et sans mesure. Son esprit naturellement investigateur, tout à la fois circonspect et léger, effleurait de redoutables problèmes. Il disait hautement que ses recherches, ses découvertes, ses conjectures, ses doutes, n'ébranlaient en rien l'autorité des livres saints, qu'ils n'intéressaient que fort peu la foi chrétienne, et je suis porté à croire qu'il était sincère en parlant ainsi. Il soulève pourtant des questions grosses d'orages. Il montre dans les textes sacrés des différences et même des oppositions. Il fait plus ; il soutient que cette diversité, inquiétante pour la foi, ne date pas du moyen âge, qu'elle a toujours existé pour ainsi dire ; qu'elle est presque aussi ancienne que le christianisme. Il va

plus loin encore ; il suppose dans le texte reçu des interpolations de divers genres. Une fois entrée dans cette voie, la critique s'arrête difficilement ; elle se laisse aller au mouvement aventureux de la pensée. Elle bâtit des conjectures sur des rapprochements plus ou moins spécieux que trouve un esprit ingénieux et hardi, appuyé d'un vaste savoir et d'une puissante imagination. Nous savons ce qu'elle a fait d'Homère ; on a vu aussi de nos jours ce que le Nouveau Testament est devenu dans ses mains.

Érasme était loin de poursuivre, même en rêve, ce terme extrême de la critique ; mais il faut reconnaître qu'il a mis l'esprit humain sur la voie. A plusieurs égards, l'exégèse biblique dans ses plus grandes témérités n'est que le développement de certaines semences que l'on trouve dans son livre sur le Nouveau Testament et dans ses autres écrits.

Ses annotations ont le plus souvent un caractère grammatical. Toutefois, dès la première page, il pose une question historique d'une grande importance. Il se demande si l'évangile de saint Mathieu a été écrit en hébreu. Saint Jérôme l'affirme comme un fait reconnu. Origène, saint Chrysostome sont moins affirmatifs. *On dit, on rapporte* : telles sont les expressions qu'ils emploient. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut traduit par saint Jean. « Pour moi, dit Érasme, j'aimerais mieux que le texte nous eût été conservé... Car, autant que je puis me le rappeler, nulle part saint Jérôme n'indique nettement qu'il ait vu le texte hébreu de saint Mathieu, quoiqu'il déclare avoir corrigé les quatre évangiles sur le texte grec, et quoique celui de saint Mathieu soit le seul sur lequel il ait écrit des commentaires. » Ici Érasme se trompe ; saint Jérôme le dit expressément dans son *Catalogue des écrivains* ecclésiastiques, au mot Mathieu. Une autre raison qui fait douter le critique, c'est que dans cet évangile se trouvent de nombreux passages de l'Ancien Testament qui paraissent en désaccord avec les sources mêmes. C'était, suivant lui, un motif suffisant pour que saint Jérôme eût recours au texte

original, s'il avait existé. Enfin, on ne sait en aucune façon qui a traduit cet évangile de l'hébreu en grec.

Ainsi raisonnait Érasme. On pouvait répondre que, selon toute vraisemblance, l'évangile de saint Mathieu fut traduit en grec sous les yeux des Apôtres ; car à cette époque l'hébreu n'était pas compris du peuple. On conçoit, dès lors, pourquoi le texte hébreu fut négligé, surtout si l'on songe à la dispersion du peuple juif, à l'opposition de l'Église et de la Synagogue. Pour les chrétiens, la langue hébraïque cessa d'être la langue de la religion.

Vainement Érasme, s'apercevant qu'on pouvait lui opposer le témoignage formel de saint Jérôme, conjectura que le texte, vu par lui, était l'évangile des Hébreux ou des Nazaréens écrit en langue syriaque et en caractères hébraïques. Cette supposition est contredite par ce docteur lui-même qui fait nettement la distinction des deux évangiles et cite deux endroits du texte hébreu. Il paraît d'ailleurs que l'évangile des Nazaréens, adopté aussi par les Ebionites, n'était que l'évangile de saint Mathieu altéré. Enfin, de ce que saint Jérôme n'a pas recours au texte hébreu à l'occasion du désaccord mentionné plus haut, on ne doit pas conclure qu'il n'avait jamais vu ce texte. On peut tout au plus en induire qu'il ne l'avait pas alors dans les mains, ce qui n'a rien d'invraisemblable, puisque ce texte était devenu extrêmement rare (1). Il est même permis de croire qu'ayant été négligé de bonne heure, il avait dû être plus facilement altéré que le texte grec. Remarquons-le d'ailleurs, contrairement à l'appréciation de critiques plus modernes qui ont attaqué l'authenticité de l'évangile de saint Mathieu, Érasme déclare quelque part que cet évangile embrasse mieux que les autres l'ensemble de la vie et de la doctrine du Christ (2).

Un peu plus loin, au sujet de la généalogie de Jésus, il si-

(1) V. la note I, à la fin du volume.
(2) V. Fragment d'Origène, t. VIII, p. 439. — V. plus haut, chap. V.

gnale la difficulté résultant de ce que saint Mathieu ne compte que quatorze générations depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, tandis que l'Ancien Testament en reconnaît dix-sept. Il se montre pen satisfait des explications d'Origène, de saint Jérôme et de saint Hilaire qui pensent que l'Évangéliste a omis trois générations à dessein et non par oubli ou mensonge. Selon saint Hilaire, trois princes ont été passés, parce que le premier était fils d'une femme étrangère et idolâtre. Érasme laisse au lecteur le soin d'examiner comment il convient que l'évangéliste ait été choqué par l'impiété de quelqu'un, lorsqu'il nomme auparavant l'épouse d'Urie et Rahab. Il n'en dit pas davantage se bornant à poser la question (1). Il renvoie pour le reste à saint Jérôme en disant qu'une telle discussion n'entre pas dans son plan; car ici tous les manuscrits grecs et latins sont d'accord. On le voit consulter l'évêque de Rochester sur cette question de la *généalogie*, qui lui semble insoluble. Nous pouvons dire, en passant, qu'Érasme rapproche à tort ici le crime d'impiété et les désordres moraux; il n'aurait pas fait ce rapprochement, s'il avait réfléchi à la mission providentielle du peuple hébreu, telle que l'entend le christianisme.

Nous arrivons à un point plus important encore. Lorsque les princes des prêtres et les Scribes du peuple sont interrogés par Hérode sur le lieu où le Christ doit naître, ils répondent en citant les paroles du prophète Michée. Or, ce qui est rapporté par saint Mathieu n'est d'accord en tout ni avec la version des Septante, ni avec le texte hébreu (2). Saint Jérôme en convient franchement et cherche à l'expliquer. Il en donne deux raisons. Il pense qne saint Mathieu, voulant

(1) On a reconnu, du reste, que dans les généalogies, les Juifs s'attachaient à suivre la ligne droite, sans se préoccuper de marquer tous les degrés intermédiaires. — *V.* l'excellent ouvrage de M. Wallon : *De la croyance due à l'Évangile*, 2e édit., p. 431 et suiv.

(2) L'hébreu donne : *Parvulus es in millibus Juda*. Les Septante : *Modicus ut sis in millibus Juda*. L'évangéliste : *Nequaquam minima es in mllibus Juda*.

montrer la négligence des Scribes et des prêtres dans la lecture de l'Écriture sainte, reproduit la citation telle qu'ils l'avaient faite. Puis il ajoute : mais il en est qui prétendent que dans presque toutes les citations tirées de l'Ancien Testament l'ordre est changé, ou que les paroles et même quelquefois le sens sont différents, les apôtres ou les évangélistes ne prenant pas leurs citations dans le livre, mais se fiant à leur mémoire qui est quelquefois trompée.

Érasme croit que ce docteur si savant s'est trouvé ici dans un grand embarras, d'où il a peine à sortir. La raison qu'il présente comme sienne semble peu naturelle. D'abord, la citation peut tout aussi bien être rapportée à l'évangéliste qu'aux Pharisiens. Elle appartient même plutôt à l'évangéliste. Ensuite, les Pharisiens et les Scribes ne sont nulle part accusés d'ignorer la lettre de la loi. La seconde explication que saint Jérôme rapporte sous le nom d'autrui, mais sans la condamner comme impie, est encore un peu plus difficile à admettre. Il a noté le même passage dans le petit traité à *Pammichius sur la meilleure manière de traduire*, montrant ouvertement que l'évangéliste non-seulement s'écarte dans les mots des paroles du prophète, mais même que le sens est tout à fait opposé. Cependant il proteste qu'il n'accuse pas les évangélistes d'imposture, ce qui serait une impiété digne de Celse, de Porphyre et de Julien. Mais il ne repousse pas de même chez eux les fautes de mémoire : « Car, ajoute Érasme, l'autorité de l'Écriture ne serait peut-être pas sur-le-champ ébranlée, parce qu'il y aurait en quelques endroits des différences dans les mots ou même dans le sens, pourvu que l'ensemble des choses dont il s'agit et desquelles dépend notre salut, subsiste dans son intégrité. Si cet esprit divin qui conduisait l'esprit des apôtres leur a laissé ignorer certaines choses, les a même laissés faillir et errer quelquefois par jugement ou par sentiment, non-seulement sans préjudice pour l'Évangile, mais de manière à faire tourner cette erreur à l'avantage de notre foi, il a pu

diriger aussi l'instrument de la mémoire chez les apôtres, de telle façon que même si quelque chose leur échappait, comme il arrive d'ordinaire aux hommes, ce fait, loin d'amoindrir l'autorité de la divine Écriture, servît à confirmer cette autorité; car autrement on aurait pu dire à tort que ce qui était écrit avait été arrangé à dessein et de concert, qu'en un mot il n'y avait là qu'un récit de convention. »

Ainsi, de l'aveu même de saint Augustin, un nom a pu être écrit pour un autre (1). Quelquefois aussi l'ordre du récit n'est pas conservé, ce qui met à la torture les anciens interprètes. Dans la préface de ses commentaires sur saint Mathieu, saint Jérôme atteste que saint Marc, en rapportant ce qu'il avait appris de la bouche de saint Pierre, s'est attaché plutôt à la vérité des faits qu'à l'ordre dans lequel ils s'étaient accomplis. « L'esprit céleste, dit Érasme, a conduit tout le mystère de notre salut par des conseils cachés, par des voies impénétrables à l'intelligence humaine. Il n'appartient ni à notre faiblesse ni à notre humilité chrétienne de déterminer de quelle manière il a ordonné son œuvre. Le Christ seul est appelé vérité; seul, il a été exempt de toute erreur. Le Saint-Esprit paraît avoir assisté saint Cyprien, saint Jérôme, saint Augustin, et pourtant certains articles, admis par eux, ont été rejetés par les orthodoxes ou par eux-mêmes postérieurement... »

« La première autorité, ajoute-t-il, doit sans doute appartenir aux apôtres et aux évangélistes; mais il a pu se faire que le Christ, par un conseil qui nous est caché, ait voulu aussi laisser en eux un certain reste de l'humaine faiblesse, voyant que cela même était utile à la régénération de l'humanité. Il aurait pu affranchir une fois pour toutes ses disciples de toute ignorance et de toute erreur; et pourtant, selon saint Augustin, même après avoir reçu le Saint-Esprit, Pierre a failli et a mérité d'être vivement repris par Paul. Paul est

(1) Comme Jérémie pour Zacharie. Saint Mathieu, cap. XXVII-9.

en désaccord avec Barnabé, ce qui n'a pu avoir lieu sans qu'il y ait eu erreur chez l'un ou chez l'autre. Si l'on croit l'autorité de toute l'Écriture ébranlée, parce qu'il y aura quelque part une erreur même très légère, il est certes plus que probable que parmi tous les exemplaires dont se sert maintenant l'Église catholique, il n'y en a aucun tellement pur que le hasard ou un zèle fâcheux n'y ait mêlé quelque faute. Mais il ne faut pas se montrer plus exigeant avec les auteurs sacrés qu'avec les auteurs profanes. Suétone ne cesse pas d'être un auteur digne de foi, parce qu'il sera convaincu d'erreur en un ou deux endroits. Si l'on n'admet pas cette manière d'échapper à la difficulté, j'aime mieux croire que cet endroit a été altéré chez les Hébreux, ou chez nous, ou que s'il a été changé par l'évangéliste, il a été changé en mieux par un conseil divin, ou bien enfin que l'Écriture n'a pas été altérée, mais qu'elle cache un mystère au-dessus de notre faiblesse. »

Érasme essaie à son tour une explication qu'il présente avec une modeste réserve. Il suppose que les Pharisiens ou l'évangéliste ont pu rapporter les paroles du prophète en y mêlant sciemment quelque chose de leur propre fonds, mais qui ne fût pas contraire au sens de la prophétie. Ainsi l'évangéliste, au lieu de répéter simplement les paroles du prophète, en aurait développé le sens, comme s'il avait dit : ce qui a été prédit jadis par le prophète, à savoir que toi, la plus petite des villes, tu deviendras très grande, est déjà accompli par la naissance du Christ. Il est certain que le sens complet de la prophétie est tel : tu es la plus petite ville de Juda; mais tu seras un jour considérable... Cette explication est ingénieuse et semble vraie dans son principe ; mais elle est forcée dans le développement précis que lui donne Érasme. Il en propose une autre beaucoup moins naturelle : « Peut-être l'Évangéliste a-t-il dit par hyperbole, tu n'es pas la plus petite parmi les villes de Juda, pour mieux marquer son obscurité et sa petitesse. C'est ainsi que nous disons d'un homme

sans valeur : ce n'est pas un homme. » Érasme lui-même ne semble pas fort satisfait de ces explications. Il n'ose pas dire que certaines difficultés aperçues par saint Jérôme sont insolubles. Il n'ose pas non plus émettre ou défendre l'opinion, que les apôtres ou les évangélistes se sont trompés par défaut de mémoire ; mais il soutient qu'une ou deux erreurs de mots ne doivent pas ébranler l'autorité de l'Écriture tout entière.

Sous la réserve du théologien, il est facile d'apercevoir la libre hardiesse du critique. Un des plus vigoureux champions de l'orthodoxie catholique dans les luttes de la Réforme, Jean d'Eck, en fut vivement frappé. Il écrivit à Érasme pour l'engager à s'expliquer sur certains points qui semblaient équivoques. La lettre était polie et fort modérée dans la forme. Il ne lui ménageait pas les louanges, promettant l'immortalité à ses ouvrages. Puis il lui soumettait, non pas des critiques, mais quelques difficultés, seulement pour lui donner occasion de s'expliquer et de mettre ses partisans en état de le défendre contre les objections de ses adversaires. Ces difficultés se réduisaient à trois : Érasme avait choqué plusieurs personnes en insinuant que les évangélistes s'étaient trompés dans leurs citations. En second lieu, dans ses notes sur le second chapitre des Actes, il disait que les apôtres, écrivant en grec, avaient conservé le caractère de leur langue maternelle et qu'ils avaient appris le grec, non pas dans Démosthène, mais dans le commerce du peuple; tandis que, suivant la croyance commune, ils avaient dû à l'inspiration du Saint-Esprit la connaissance des langues. Enfin il montrait peu d'estime pour saint Augustin, la plus grande lumière de l'Église après les apôtres, et cherchait à obscurcir sa gloire par une appréciation injuste qui prouvait qu'il n'avait pas lu ses ouvrages. Pour adoucir ces observations adressées au prince des lettres, Jean d'Eck finissait en l'appelant le plus grand ornement et le phénix de son siècle.

Érasme répondit avec l'aigreur d'un homme qui se sentait accusé dans sa foi à une époque où une telle accusation pou-

vait conduire au bûcher. Il se retranchait derrière saint Jérôme pour ce qu'il avait dit du défaut de mémoire chez les apôtres, ajoutant qu'il n'avait fait que répéter ses paroles. Ce n'était pas entièrement exact, car saint Jérôme citait cette opinion comme celle d'autrui, sans l'attaquer, il est vrai, mais sans l'adopter. Il se contentait de reconnaître assez souvent un défaut de conformité entre le texte de l'Ancien Testament et certaines citations des évangélistes. Quant au don des langues, accordé aux apôtres, Érasme ne le niait point; mais il ne s'ensuivait nullement qu'ils n'eussent pas pu apprendre le grec dans leur commerce avec ceux qui parlaient cette langue. Ce qui était certain, c'est qu'il y avait de la barbarie dans leur langage; et il semblait que cette barbarie ne pouvait leur avoir été inspirée par l'Esprit céleste. Saint Luc était plus pur dans son langage que les autres évangélistes, parce qu'il était versé dans les lettres grecques selon le témoignage de saint Jérôme. Il avait cependant mêlé à son style beaucoup d'hébraïsme. Le même docteur, en plusieurs endroits, déclarait ouvertement que saint Paul était fort peu habile dans la langue grecque et que saint Luc était plus savant en grec qu'en hébreu. Enfin, tout en soutenant la supériorité de saint Jérôme, il s'irritait de voir qu'on l'accusait de n'avoir pas lu les ouvrages de saint Augustin, lorsque ses écrits étaient pleins de citations de ce Père. Il assurait que c'était le premier qu'il avait lu, qu'il le relisait tous les jours; mais que cette lecture le confirmait de plus en plus dans ses préférences pour saint Jérôme. La querelle n'alla pas plus loin; mais dans la suite il se plaignit souvent de l'hostilité du docteur d'Ingolstadt.

Au fond, il s'agissait d'une des plus graves questions que l'esprit investigateur puisse soulever dans les limites du christianisme positif. Jusqu'où s'étendait l'inspiration du Saint-Esprit dans les livres sacrés? Fallait-il rapporter tout à cette inspiration, l'expression comme la pensée, les moindres détails comme les points importants qui pouvaient intéresser

la religion et la foi? Tel était le redoutable problème qu'Érasme avait abordé dans ses notes. Sa hardiesse avait alarmé l'orthodoxie de Jean d'Eck; et ce n'était pas sans raison, car une fois la porte ouverte au doute, il était à craindre qu'il ne se donnât libre carrière et ne finît par tout envahir. Quant à l'inspiration même du Saint-Esprit, Érasme ne la nie pas. Il la proclame au contraire comme une vérité hors de toute discussion. Il déclare toujours professer la foi de l'Église, mais, cette réserve faite, il envisage toutes les difficultés que peuvent présenter les livres saints avec l'entière liberté de la critique.

Il soumet à son examen, dans tous les détails, la traduction reçue par l'Église. Il critique en elle non-seulement la mauvaise latinité, l'incorrection, l'obscurité, l'inexactitude; mais il en conteste l'intégrité et l'authenticité même, s'efforçant de montrer que ce n'est pas la version corrigée par saint Jérôme, car elle contient ce qui est condamné ou corrigé par ce père non-seulement dans les mots dont il faisait peu de compte, mais aussi dans les choses et dans le sens (1). Ainsi, le dernier chapitre de saint Marc est cité par lui dans son écrit contre les Pélagiens en des termes différents de ceux qui se trouvent dans la Vulgate, quoiqu'il ait écrit cet ouvrage étant fort vieux et lorsqu'il avait déjà corrigé la traduction reçue. Dès lors il faut admettre que la Vulgate n'est pas la version revue par saint Jérôme ou qu'il a négligé ce qu'il avait lui-même donné.

Érasme fait voir que les textes latins ne sont d'accord ni entre eux, ni avec les textes grecs. Il croit découvrir en plusieurs endroits des interpolations, des additions, des commentaires introduits dans le texte, des citations, des passages même, ajoutés ou complétés avec d'autres citations, avec d'autres passages tirés d'autres livres. Il ne se montre

(1) V. *Apologie* contre Sutor, t. IX, p. 751 et suiv. La critique moderne n'a pas adopté les raisons d'Érasme et l'Église a condamné son opinion. — *V.* plus haut, chap. V.

guère moins hardi dans sa critique des textes grecs. Là aussi il signale l'imperfection et l'obscurité du langage, particulièment dans saint Paul. Là aussi, il trouve divergence entre les textes d'un même livre, comme entre les divers livres du Nouveau Testament. Il examine ces différences qui vont quelquefois jusqu'à la contradiction, en apparence du moins. Il cherche à rétablir la véritable leçon; il essaie de concilier les textes entre eux et avec les faits, admettant d'ailleurs que les évangélistes ont pu se tromper sur certains détails, sans que ces erreurs légères et de nulle importance puissent compromettre l'autorité des Écritures et l'ensemble des vérités de la foi.

Il ne s'arrête pas là; prétendant s'appuyer de traditions et de témoignages anciens, il élève des doutes sur plusieurs parties du Nouveau Testament, sur l'évangile de saint Mathieu qui n'aurait pas été écrit en hébreu, et par suite sur l'évangile de saint Marc, qui n'est guère que l'abrégé de celui de saint Mathieu, sur l'Épître aux Hébreux, dont le style ne ressemble pas à celui de saint Paul, sur la seconde épître de saint Pierre, sur celles de saint Jacques et de saint Jude, sur les deux dernières de saint Jean, enfin sur l'Apocalypse où il ne reconnaît pas l'apôtre et l'évangéliste (1). Dans une de ses notes, il parle avec une grande hardiesse de la restauration des livres de l'Ancien Testament qui *avaient péri* pendant la captivité de Babylone et qui *furent écrits* par Esdras, non en hébreu, mais en syriaque et en chaldéen (2). Il ne veut pas que l'on accorde une autorité égale aux diverses parties des Écritures. Il pense que le livre de *la Sagesse*, attribué par le plus grand nombre à Philon (3), est d'une date postérieure au Christ. Il se demande comment il se fait que nous ne possédions pas plusieurs livres de l'Ancien Testament dont il est question

(1) Bossuet et Fénelon apprécient tout autrement l'Apocalypse. — *V.* la note K, à la fin du volume.
(2) V. *Apologie* contre Sutor, t. IX, p. 759.
(3) T. V, p. 1049, *Prédicateur.*

dans les écritures canoniques et qui doivent avoir eu beaucoup d'autorité, puisqu'elles s'appuient souvent sur leur témoignage. Il laisse à d'autres le soin de décider s'ils faisaient partie du *Canon* des Hébreux. Il ne comprend pas surtout que certains commentaires, qui étaient entre les mains des docteurs du moyen âge et dont ils se sont servis, aient disparu et soient perdus pour nous.

Ainsi cet esprit libre et investigateur avait beau réserver la foi, l'autorité de l'Église, l'inspiration surnaturelle des livres saints, un germe de scepticisme se montrait au milieu de ses recherches, au milieu même de ses affirmations. Autorité, intégrité, authenticité des livres consacrés par la tradition catholique, tout se trouvait jusqu'à un certain point mis en discussion, exposé au regard pénétrant de la critique. Le voile du sanctuaire était déchiré. La foi naïve du moyen âge avait fait son temps. Désormais la libre investigation de l'esprit humain allait remonter jusqu'aux sources mêmes du christianisme pour y trouver la négation ou la confirmation de ses croyances, le doute critique ou la conviction raisonnée.

Jusque-là tous avaient regardé la Vulgate comme l'arche sainte. Y toucher semblait un sacrilége. C'était sur elle que s'appuyaient les décrets des papes et les décisions des conciles. Aussi, quand la Renaissance osa l'attaquer au nom de la pureté du langage, comme au nom de la critique, le scandale fut grand. On se récria contre les blasphémateurs. On s'éleva contre l'ouvrage d'Érasme, même avant qu'il parût. On réclama plus vivement encore après sa publication. Les attaques se succédèrent nombreuses, implacables. Érasme les repoussa par des apologies de plus en plus amères. Sa plume, si féconde et si facile, s'épuisa dans cette lutte sans cesse renaissante. Bien des fois il fut tenté de la briser ; bien des fois il regretta de s'être jeté dans une carrière si orageuse, au lieu de rester dans les bosquets paisibles des Muses. Vains regrets ! Il dut jusqu'à la fin soutenir une polémique ardente, sans pouvoir obtenir ni repos ni trêve. Dorpius avait com-

mencé la lutte. Nicolas d'Egmond, Édouard Lée (1), Stunica, Sanctius Caranza, les moines espagnols, Sutor, Bedda et la Sorbonne, le prince de Carpi, Sépulvéda, Titelmann et d'autres encore la continuèrent avec plus ou moins de violence. Ils relevèrent ses attaques contre la Vulgate, ses doutes sur l'authenticité de certaines parties des Écritures, ses interprétations téméraires qui ébranlaient le dogme, ses paroles indiscrètes sur les pères de l'Église et même sur les apôtres et les évangélistes.

Érasme expliqua, adoucit, corrigea beaucoup de choses ; mais sa pensée libre et hardie, en se contenant sur un point, s'échappait par un autre endroit. Les propositions mal sonnantes glissaient sous sa plume légère et soulevaient de nouvelles tempêtes. Pouvait-il en effet y avoir une paix solide entre le représentant aventureux de l'esprit critique et les défenseurs intraitables de l'autorité traditionnelle ? Tout en prétendant rester dans le sein du christianisme et de l'Église, Érasme ne fut-il pas dans une certaine mesure le précurseur et le père du scepticisme moderne ? Au milieu de ses ménagements et de ses tergiversations, sacrifia-t-il jamais le droit de juger librement de toutes choses, de chercher les titres légitimes de toute autorité ?

Son caractère propre au sein de la Renaissance, c'est d'avoir maintenu sa pensée affranchie de toute espèce de joug. Il ne secoua pas l'autorité d'Aristote pour subir celle de Platon ou de Cicéron. Il ne brisa pas la domination des scholastiques pour se soumettre sans réserve à celle des pères de l'Église. Malgré son respect et son admiration pour eux, il garda la liberté de son jugement ; il s'éclaira de leurs lu-

(1) Lée terminait son livre par ces paroles : « Que l'Église se souvienne qu'il faut prendre garde aux commencements. La fumée devient flamme et flamme difficile à éteindre, flamme qui finit par tout consumer. Il est temps que le pasteur veille sur l'Église. La fumée, grâce à Dieu, n'a pas encore produit la flamme. Celui qui garde Israël ne sommeillera pas, si la sentinelle qui veille sur Israël ne sommeille pas elle-même. » Le livre de Lée fut publié en 1520. — *V.* 1er vol.

mières et de leurs décisions, mais il ne renonça pas à les apprécier; il ne les accepta point sans contrôle, il trouvait des taches dans leurs écrits et des erreurs dans leurs doctrines. Il reconnut l'autorité irréfragable des Écritures, mais, plus hardi que Luther lui-même, il porta le libre examen jusque dans ces monuments augustes de la religion pour vérifier leurs titres et leur valeur comme pour les interpréter et n'abdiqua jamais le droit de sa pensée indépendante, si ce n'est devant l'évidence de la vérité.

Il posa le premier cette règle en matière d'exégèse et d'interprétation : quand on est en présence d'un texte, il faut en chercher le sens naturel et vrai, sans se préoccuper des conséquences et des opinions préconçues. Appliquant cette règle aux livres sacrés, il essaya de montrer que les pères de l'Église, dans l'ardeur de la lutte contre les hérétiques, avaient forcé le sens de certains passages. Il adressa surtout ce reproche à saint Augustin. Il n'épargna pas même saint Jérôme, objet de sa prédilection. Malgré son admiration pour la sagacité, la science et le soin scrupuleux d'Origène, il signale en plusieurs endroits ses explications hasardées, chimériques, s'égarant bien loin de la lettre.

Toutefois il abandonne souvent lui-même le sens naturel et littéral pour suivre des conjectures qui s'écartent du texte et semblent prêter secours aux hérétiques. Mais souvent aussi il découvre et choisit avec une judicieuse sagacité la leçon et l'interprétation les meilleures. Toujours il montre son vaste savoir, bien qu'il ne prenne pas toujours soin d'approfondir et de mûrir sa pensée. Sur toutes les questions il donne des ouvertures; il les pose quand il ne peut ou ne veut pas les résoudre. En un mot, il éveille partout l'esprit critique; il fait naître le désir de se rendre compte de tout, de sonder tous les mystères de l'histoire et de la philologie. Avant Descartes, il proclame le principe fondamental de la méthode philosophique dans ces remarquables paroles : Celui qui cherche la vérité ne doit se soumettre à l'autorité de per-

sonne. Il n'est pas juste d'attribuer aux hommes ce qu'ils ne revendiquent pas eux-mêmes; et s'ils le revendiquaient, ce serait une raison de plus pour ne pas le leur accorder.

CHAPITRE VIII

Érasme préparateur de la Réforme. — *Manuel du Chrétien.* — *Éloge de la Folie.* — *Dialogue de Jules II.*

I

La Renaissance, telle qu'Érasme l'entendait, se proposait pour but, non-seulement la restauration des études profanes et sacrées, mais la réforme de la société tout entière dans les deux ordres qui la composaient, l'ordre ecclésiastique et l'ordre civil. Les plaintes contre les abus et la corruption de l'Église n'étaient pas nouvelles. On connaît cette page remarquable qui ouvre l'*Histoire des variations.* « Il y avait plusieurs siècles, dit Bossuet, qu'on désirait la réformation de la discipline ecclésiastique. Qui me donnera, écrivait saint Bernard, que je voie, avant de mourir, l'Église de Dieu comme elle était dans les premiers jours?... Les désordres s'étaient encore augmentés depuis. L'Église romaine, la mère des Églises... n'était pas exempte de mal; et dès le temps du concile de Vienne, un grand évêque, chargé par le

pape de préparer les matières qui devaient y être traitées, mit pour fondement de l'ouvrage de cette sainte assemblée, qu'il y fallait réformer l'Église dans le chef et dans les membres. Le grand schisme, arrivé un peu après, mit plus que jamais cette parole à la bouche, non-seulement des docteurs particuliers, d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailly..., mais encore des conciles, et tout en est plein dans le concile de Pise et dans le concile de Constance.

« On sait ce qui arriva dans le concile de Bâle où la réformation fut malheureusement éludée. Le cardinal Julien représentait à Eugène IV les désordres du clergé, principalement de celui d'Allemagne. « Ces désordres, lui disait-il, excitent la haine du peuple contre tout l'ordre ecclésiastique, et si on ne le corrige, on doit craindre que les laïques ne se jettent sur le clergé à la manière des Hussites...» Si on ne réformait promptement le clergé d'Allemagne, il prédisait qu'après l'hérésie de Bohême, et quand elle serait éteinte, il s'en élèverait bientôt une autre encore plus dangereuse... « On se jettera sur nous, continuait ce grand cardinal, quand on n'aura plus aucune espérance de notre correction. Les esprits des hommes sont en attente de ce qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique. Le venin qu'ils ont contre nous se déclare. Bientôt ils croiront faire à Dieu un sacrifice agréable en maltraitant ou en dépouillant les ecclésiastiques comme des gens odieux aux hommes et plongés dans la dernière extrémité du mal... On rejettera la faute de tous ces désordres sur la cour de Rome qu'on regardera comme la cause de tous les maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire. » Il le prenait dans la suite d'un ton plus haut : « Je vois, disait-il, que la cognée est à la racine; l'arbre penche; et au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre... Dieu nous ôte la vue de nos périls, comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir. Le feu est allumé et nous y courons. »

Dans une adresse présentée un peu plus tard au même pontife, Pierre de Versailles, moine de Cluny, évêque de Meaux, l'un des ambassadeurs du roi Charles VII, s'exprimait en ces termes : « Comme Roboam, en suivant les conseils des hommes jeunes, dit saint Chrysostome, donna occasion à la querelle qui éloigna de lui la plus grande partie des enfants d'Israël, de même à la fin des siècles les évêques abandonneront les conseils des vieillards, c'est-à-dire les enseignements des apôtres, des prophètes, ainsi que les décrets des saints pères ; et, suivant les conseils des hommes de leur temps, ils donneront occasion au schisme dernier et final. Ces paroles prophétiques du saint docteur font craindre à des hommes prudents que les temps dont il a parlé ne soient arrivés ; car le schisme a pris naissance des causes qu'il indique et continue de la façon qu'il prédit... C'est pourquoi, très saint père, vous devez vous employer de toutes vos forces pour extirper ces causes qui ne peuvent être supprimées que par un concile général ; et à ceux qui demanderaient si on ne finira jamais de réunir des conciles généraux, nous répondrions qu'on ne peut se dispenser d'avoir recours aux remèdes, tant que dure la maladie... Si vous mettez votre confiance dans les princes, vous vous appuierez sur un roseau. Que si vous pensez réprimer les auteurs et les fauteurs du schisme par vos censures et vos peines canoniques, autant vaudrait essayer de dompter la bête la plus féroce avec une verge de bois. Vous voyez avec quelle force ils résistent à votre puissance... Croyez-le bien, très saint Père, la maladie a trop profondément pénétré dans le corps de l'Église... et il n'y a plus qu'un moyen de salut pour votre autorité, c'est le retour à son air natal, c'est-à-dire à la doctrine et aux décrets des saints Pères...

« On dit encore que les doctes et les superbes font seuls la guerre à votre autorité... Nous répliquons au contraire que ce sont les gens simples et les petits selon l'Évangile, qui se scandalisent et périssent en bien plus grand nombre dans le

schisme, séduits par l'appât de quelques avantages temporels et par l'espérance de s'affranchir des charges sous lesquelles ils gémissent. Ces simples, ces petits courent en foule vers les hommes qui leur font ces promesses et ils les suivent...»

Cette réforme violente que le cardinal Julien et Pierre de Versailles avaient annoncée, Luther l'accomplit ; mais Érasme la prépara. Bien avant que le moine de Wittemberg eût affiché ses propositions contre l'abus des indulgences, il avait attaqué, tantôt avec une éloquence véhémente, tantôt avec une ironie pleine de sarcasme, la corruption du clergé, la dissolution et l'ignorance des moines, l'orgueil intolérant et la subtilité sophistique des théologiens, l'ambition et les vices de la cour romaine, la simonie effrontée qui faisait des choses les plus saintes trafic et marchandise, les pratiques *puériles ou superstitieuses* qui étouffaient la vigueur de la foi et de la charité sous le masque *d'une dévotion toute pharisaïque*, ce réseau de constitutions humaines qui *enlaçaient les libres enfants du Christ* dans *les liens d'un nouveau judaïsme.*

Deux petits livres surtout, l'un sérieux, l'autre léger, le *Manuel du soldat chrétien* et l'*Eloge de la Folie* jetèrent dans les esprits des semences que la parole enflammée de Luther devait faire éclore. Ce *Manuel*, commencé dès 1502 et bientôt publié, eut un succès extraordinaire. Les éditions se succédèrent avec rapidité. En 1518, il y en avait eu déjà un grand nombre. Dans ce petit livre qui est divisé en treize chapitres, Érasme avait voulu porter remède à *l'erreur trop répandue qui faisait consister la religion dans des pratiques et des observances plus que judaïques.*

A ses yeux, les armes du chrétien sont la prière et la science des choses saintes. La connaissance des Écritures nous met plus à portée de savoir ce que nous devons demander à Dieu. Il faut donc prêter une grande attention à ce qu'on lit ; car la souveraine piété ne consiste point à réciter un grand nombre de psaumes que souvent on ne com-

prend pas. On doit s'efforcer d'en saisir l'esprit et s'y arrêter longuement, parce que la méditation des saintes Écritures nous fera connaître les moyens de résister à nos ennemis qui sont nos passions. En un mot, Érasme demande que le chrétien ne se contente pas de réciter des formules convenues de prières dont souvent il n'entend ni la lettre, ni l'esprit, ni la portée. Il veut qne le simple fidèle, comme le clerc, se nourrisse de la parole sacrée, qu'il s'en pénètre et se l'incorpore en quelque sorte par une lecture attentive et une constante méditation.

On a reconnu un des principes essentiels de la Réforme; mais, à vrai dire, ce principe n'est pas en contradiction avec la doctrine catholique, s'il est appliqué avec mesure. Les esprits les plus sérieux et les plus orthodoxes du XVII[e] siècle l'ont adopté et mis en pratiqne. Pour beaucoup d'hommes, la religion n'est qu'une forme extérieure et vaine sans influence sur le cœur et sur la vie. Elle n'effleure pour ainsi dire que la surface de l'âme. Tel était an commencement du XVI[e] siècle l'état moral du plus grand nombre. Le principe proclamé par Érasme et poussé jusqu'à l'abns le plus extravagant par la Réforme, enfanta des excès monstrueux. Mais s'il a causé de grands maux, il a produit aussi un effet salntaire. La doctrine évangélique a repris possession des âmes. L'Évangile n'a plus été ponr elles une lettre morte. Bien ou mal interprété, il a puissamment agi sur les esprits et sur les cœnrs. Chacun a cherché à le comprendre, à se l'approprier en quelque façon, pour en faire la règle vivante de ses pensées et de ses actions.

Érasme a montré le mal et le remède ; mais il ne l'a pas toujours fait avec mesnre et convenance. Souvent sa verve satirique et railleuse l'entraînait au-delà de ce que demandaient la décence et la vérité. Ainsi, en attaquant les superstitions populaires, il semblait aller plus loin et s'en prendre au culte des saints consacré par l'Église. « L'un, disait-il, va faire tons les soirs sa prière à saint Christophe et se met à

genoux le matin devant sa figure dans la persuasion que ce jour-là il ne lui arrivera aucun accident mortel. Un autre va prier saint Roch, parce qu'il croit que ce saint le préservera de la peste. Celui-ci jeûne en l'honneur de sainte Apolline, afin de n'avoir pas mal aux dents. Celui-là va voir un tableau de Job, parce qu'il espère par là éviter la lèpre. Quelques-uns destinent une partie de leur bien aux pauvres, afin que les marchandises qu'ils ont sur des vaisseaux ne périssent point par un naufrage. Il y en a qui allument un cierge à saint Hiéron en vue de retrouver ce qu'ils ont perdu. Enfin, suivant nos craintes ou nos désirs, nous donnons aux saints de l'occupation. Saint Paul est chargé de faire en France ce que saint Hiéron fait chez nous ; et ce que saint Jacques ou saint Jean peuvent dans un pays, ils ne le peuvent pas dans un autre. Ces sortes de dévotions qui ne se rapportent point à Jésus-Christ ne sont pas fort éloignées de la superstition des païens qui offraient la dixième partie de leurs biens à Hercule pour s'enrichir, ou qui sacrifiaient un coq à Esculape pour recouvrer la santé, ou qui, pour avoir une navigation heureuse, immolaient un taureau à Neptune. »

C'était sous cette forme ironique et légère qu'Érasme censurait les superstitions du peuple. Ces attaques devaient exciter les plaintes de ceux qui en profitaient et les scrupules de ceux qui redoutaient le fâcheux effet de ses railleries sur des esprits peu éclairés ou enclins à l'irréligion. Les murmures éclatèrent surtout avec force, lorsque Luther renouvela les mêmes attaques, en y mêlant des dogmes opposés à la doctrine de l'Église. Dans la suite, Érasme reconnut formellement l'invocation des saints qu'il n'avait jamais repoussée d'une manière absolue. Mais il appelait superstitieux tout culte qui ne se rapportait pas à Dieu même, et il ne voulait pas qu'on eût moins de confiance en lui que dans les hommes.

Traitant de la nécessité du culte intérieur sans lequel l'extérieur n'est d'aucune utilité, il prenait de là occasion de s'élever contre les moines avec beaucoup de violence. Il disait

que toute leur religion consistait en cérémonies (1), en travaux corporels, qu'il y en avait très peu qui ne fussent pas charnels, c'est-à-dire étrangers à toute spiritualité. Plus loin, donnant un libre cours à son humeur contre les théologiens, il s'étonne que les évêques et les papes aient revendiqué à leur profit les termes de *puissance* et de *domaine*, et que les théologiens n'aient pas rougi de se faire appeler *nos maîtres*, lorsque Jésus-Christ a interdit à ses disciples les noms de *maître* et de *seigneur*. Enfin, ce livre où il montre que l'on peut se sauver dans le monde, et qu'ainsi il n'est pas nécessaire de se faire moine pour être dans la voie du salut, se termine par ce trait offensif : « Le monachisme n'est pas la piété ; mais c'est un genre de vie utile ou nuisible suivant les caractères ou les tempéraments. Je ne vous conseille ni ne vous détourne de l'embrasser. »

Le *Manuel du soldat chrétien* fut bientôt dans toutes les mains et trouva des partisans enthousiates. Adrien Barland, dont nous avons parlé plus haut, l'appelait un livre d'or et le regardait comme très utile à tous ceux qui voulaient s'arracher aux plaisirs du monde, suivre le chemin de la vertu et approcher de Jésus-Christ. Un prédicateur d'Anvers soutenait qu'il n'y avait pas de page dans ce livre, qui ne fournît le sujet d'un beau sermon. Budé en parlait comme d'un ouvrage approuvé par tout le monde. L'évêque de Bâle le portait toujours avec lui et avait rempli de ses notes toutes les pages.

Le professeur Pierre de la Moselle faisait lire le *Manuel* d'Érasme avec le traité de saint Augustin, *de la Doctrine chrétienne*. Ce qui est plus étonnant, Adrien d'Utrecht le lut et l'approuva lorsqu'il parut.

Cependant il n'en fut pas ainsi de tous les théologiens. Quelques-uns prétendirent qu'il ne fallait pas une grande science pour faire un livre qui en contenait si peu. Stunica et

(1) *Si tantum in istis exterioribus observantiis profectum religionis ponimus, cito finem habebit devotio nostra.*

(*Imitation*, liv. I, ch. XI.)

le prince de Carpi l'attaquèrent avec vivacité. Mais les critiques ne l'empêchèrent pas de se répandre partout. Il fut traduit dans les principales langues de l'Europe. Ces traductions le rendirent populaire; mais en même temps elles excitèrent la colère des moines et des théologiens. La traduction espagnole, œuvre do l'archidiacre Alcoranus, grâce au nom d'Érasme et à la nature du livre, eut plus de lecteurs qu'aucun autre ouvrage. Les imprimeurs, après en avoir tiré des milliers d'exemplaires, ne pouvaient satisfaire l'avidité du public. Les moines avaient fait tous leurs efforts pour arrêter cette traduction avant qu'elle parût. Un dominicain prétendit qu'il y avait dans le *Manuel* deux propositions insoutenables, celle où l'auteur avançait que le monachisme n'était pas la piété, et celle qui semblait faire consister les supplices de l'enfer dans les seules peines de l'esprit (1). Érasme, défendu par le théologien Coronelli, se justifia lui-même en peu do mots. Il traita de calomnie le reproche qu'on lui faisait do nier le fou réel do l'enfer. Seulement il croyait que la doctrine du feu matériel de l'enfer était plus nettement enseignée dans les livres des théologiens que dans l'Écriture. Il répondait à la seconde accusation en disant : « Si le monachisme est la piété, tous les moines sont donc pieux. »

Louis de Berquin traduisit le *Manuel* en français. Porté pour les opinions nouvelles, il altéra l'ouvrage qu'il traduisait. Aussi les théologiens le poursuivirent-ils avec un acharnement implacable. Dans l'édition de 1518, plus correcte et plus belle que les précédentes, Érasme ajouta comme préface une longue lettre qui laisse voir déjà l'influence de Luther. Il y retrace avec de vives couleurs la religion de ceux qui faisaient consister la théologie chrétienne dans les subtilités scholastiques et la piété dans l'observation do constitutions humaines et dans de froides pratiques do dévotion. On avait

(1) Voici le passage : *Nec alia est flamma in qua cruciatur dives ille comessator evangelicus; nec alia supplicia inferorum... quam perpetua mentis anxietas quæ peccandi consuetudinem comitatur.*

dit que le *Manuel* aurait pu être écrit par un écolier. « Que mon traité révèle peu de sagacité, répondait-il, j'y consens, pourvu qu'il soit plein de piété. Qu'il ne prépare pas les lecteurs aux luttes de l'école, pourvu qu'il les prépare à la paix chrétienne. Qu'il ne serve pas aux discussions théologiques, pourvu qu'il serve à la vie théologique. Dans cette rapidité fugitive du temps, on a besoin d'un remède tout prêt et à la portée de chacun. »

Il poursuivit dans l'*Éloge de la Folie*, sous une forme plus légère, l'œuvre de critique et de réforme qu'il avait commencée dans le *Manuel*. Ce petit livre, composé en 1510, fut probablement imprimé en 1511, trois ans avant la première lettre des hommes obscurs, six ans avant les thèses de Luther sur l'abus des *indulgences*. La Folie censure le culte superstitieux des saints avec une liberté pleine d'irrévérence. Elle attaque les colporteurs de faux miracles, sources de profits pour les prêtres et pour les prédicateurs, miracles *d'autant plus agréables et d'autant mieux acceptés qu'ils sont plus éloignés de la vérité*. Elle rit du matelot qui se croit sûr de ne point périr, du moment qu'il a regardé une image en bois de saint Christophe représenté sous les traits de Polyphème, du soldat qui se persuade qu'il reviendra sain et sauf du combat, parce qu'il a fait une certaine prière à une figure sculptée de sainte Barbe, de l'avare qui espère devenir bientôt riche, parce qu'il a honoré saint Érasme *certains* jours par un *certain* nombre de cierges et par *certaines* formules de prières. « On a trouvé, dit-elle, dans saint Georges un second Hercule, et l'on en a fait un second Hippolyte avec son cheval pieusement caparaçonné que l'on adore presque et auquel on fait de temps en temps quelque offrande. Jurer par le casque de saint Georges est une coutume vraiment royale...

« Que dire de ceux qui, abusés par des indulgences trompeuses et croyant leurs crimes pardonnés, se repaissent de la plus douce illusion et mesurent, comme avec une clepsydre, la durée des peines du purgatoire, marquant avec une exac-

titude infaillible, ainsi que dans une table mathématique, les siècles, les années, les mois, les jours, les heures; ou de ceux qui, pleius de confiance en certains caractères magiques, ou en certaines petites prières, imaginées par quelque pieux imposteur à plaisir ou en vue du gain, osent tout se promettre, richesses, honneurs, voluptés, satisfaction de tous les appétits, santé toujours florissante, longue vie, verte vieillesse, enfin une place dans le ciel tout près du Christ; place qu'ils ne voudraient cependant obtenir que fort tard, c'est-à-dire lorsque les voluptés de ce monde, qui les retiennent impérieusement et malgré eux, les auront abandonnés pour faire place aux délices célestes? Représentez-vous ici un marchand, un soldat ou un juge qui, après tant de rapines, se dépouillant d'un seul petit écu, croit avoir purifié tout d'une fois le marais infect de tous ses crimes, s'imagine racheter à un prix convenu tant de parjures, tant d'excès de débauche ou d'ivresse, tant de rixes, de meurtres, d'impostures, de perfidies, de trahisons, et se figure qu'il lui est permis ensuite de recommencer toute une nouvelle série de crimes.

« Quoi de plus insensé? que dis-je? quoi de plus heureux que ces gens qui, récitant chaque jour sept versets déterminés des psaumes sacrés, se promettent une félicité parfaite? Et ces versets magiques, c'est un démon facétieux, mais plus étourdi que rusé, qui les indiqua, dit-on, à saint Bernard. Le malheureux fut pris au piége. Et ces sottises, qui me font rougir presque moi-même, sont approuvées pourtant, et non-seulement du vulgaire, mais aussi des maîtres de la religion!

« N'est-ce pas encore par une illusion du même genre que chaque pays revendique particulièrement quelque saint qui lui appartient en propre, que l'on attribue à chacun un pouvoir spécial?... Mais pourquoi entrer dans cette mer de superstitions? La vie entière des chrétiens est pleine de folies de ce genre, et cependant les prêtres eux-mêmes les admettent sans peine et les entretiennent, n'ignorant pas combien

elles ajoutent d'ordinaire à leurs profits. Sur ces entrefaites, si quelqu'un, fâcheux dans sa sagesse, vient leur dire, ce qui est la vérité : Tu ne périras pas malheureusement, si tu vis bien ; tu rachèteras tes péchés, si au petit écu tu ajoutes la haine de tes méfaits, puis les larmes, les veilles, les prières, les jeûnes, et si tu changes entièrement ta manière de vivre ; veux-tu que ce saint te soit favorable, imite sa vie ; si, dis-je, ce sage leur fait entendre ces paroles et d'autres semblables, voyez de quelle félicité il les privera tout à coup et dans quel trouble terrible il les jettera. »

La Folie prétend que les saints dont l'histoire est fabuleuse et poétique sont plus honorés que saint Pierre ou saint Paul, et que le Christ lui-même. Ailleurs elle se moque de ceux qui allument à la Vierge un cierge en plein midi, et n'en sont ni plus chastes ni plus vertueux. Elle signale en passant l'idolâtrie de ceux qui adorent les images mêmes et non pas les saints qu'elles représentent. Les pèlerins qui laissent à la maison leurs femmes et leurs enfants pour aller à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle, ne sont pas ménagés (1). L'on a vu plus haut comment elle traite les théologiens.

Après cette satire ironique, mordante, incisive de la Scholastique, elle s'en prend aux moines qu'elle représente comme l'objet de la haine universelle ; ce qui ne les empêche pas de s'applaudir eux-mêmes. « Tout à fait sans lettres, ils font consister, dit-elle, la perfection de la piété à ne savoir pas lire. Ils passent leur temps à *braire* dans les églises avec des voix d'*ânes*, à psalmodier leurs psaumes qu'ils comptent, mais qu'ils ne comprennent pas. Il en est parmi eux qui font grand étalage de leur mendicité et de leur saleté, qui demandent du pain avec un long gémissement aux portes des maisons, non sans faire un grand tort aux autres mendiants ; et

(1) *Sæpe in talibus videndis curiositas est hominum et novitas invisorum : et modicus reportatur emendationis fructus.*
(*Imitation*, liv. IV, ch. I.)

c'est ainsi que ces hommes charmants prétendent nous retracer les Apôtres. Mais ce qu'il y a de plus délicieux, c'est qu'ils font tout dans un ordre tracé d'avance avec une rigueur toute mathématique de laquelle il serait sacrilége de s'écarter. Le nombre des nœuds de leurs souliers, la couleur de leur ceinture, la forme et l'ampleur mesurée dn froc, la dimension exacte de la chevelure, le nombre d'heures qu'ils doivent dormir, tout est réglé; et cette égalité dans une si grande inégalité des corps et des esprits, qui ne voit combien elle viole l'égalité de la justice?

« C'est pourtant à cause de ces bagatelles que non-seulement ils dédaignent les autres, mais qu'ils se méprisent entre eux; et ces hommes qui font profession d'une charité apostolique, pour un habit ceint d'nne autre façon, pour une couleur un pen plus foncée, troublent le ciel et la terre par d'étranges orages. Certains d'entre eux sont tellement rigides dans leur religion qu'ils mettent l'étoffe la plus grossière par-dessous et la plus fine par-dessus... Tous cherchent avec une bizarre application à n'avoir rien de commun avec les autres dans leur genre de vie. Ils s'attachent, non pas à ressembler au Christ, mais à ne point se ressembler entre eux. Ils font consister une grande partie de leur félicité dans les surnoms qu'ils se donnent. Ils aiment à se faire appeler Cordeliers, Récollets, Mineurs, Minimes, Bullistes, Bénédictins, Bernardins, Brigidiens, Augustins, Guillelmites, Jacobins, comme si c'était trop peu d'être appelés chrétiens.

« Un grand nombre d'entre eux ont tant de confiance dans leurs pratiques et leurs observances d'institution humaine qu'ils regardent le ciel tout seul comme une récompense peu digne de tant de mérites, sans réfléchir que le Christ leur demandera s'ils ont observé son grand précepte, je veux dire le précepte de la charité. L'un étalera son ventre gonflé par toute espèce de poissons; un autre présentera un tel amas de pratiques qu'elles pourraient à peine être contenues dans sept bâtiments de transport; un autre se glorifiera de n'avoir,

pendant soixante années, touché aucun argent, sinon avec des doigts doublement gantés; un autre apportera un froc si grossier et si sale qu'aucun matelot ne daignerait en couvrir son corps; un autre rappellera qu'il a vécu plus de onze lustres, comme une éponge, toujours attaché au même lieu; un autre montrera sa voix enrouée par un chant assidu; un autre fera valoir sa léthargie contractée par une longue solitude; un autre, sa langue engourdie par un perpétuel silence.

« Mais le Christ les interrompant, car ils ne finiraient jamais de se vanter; d'où est sortie, dira-t-il, cette nouvelle espèce de Juifs? Je ne reconnais comme vraiment mienne qu'une seule loi de laquelle je n'entends rien dire; et pourtant un jour, ouvertement et sans user du voile de la parabole, j'ai promis l'héritage de mon père, non au froc, non aux petites prières, non aux jeûnes, mais à l'accomplissement des devoirs de la charité. Je ne reconnais pas non plus ceux qui reconnaissent trop leurs bonnes actions, qui veulent paraître plus saints que moi-même. Qu'ils aillent, s'ils veulent, occuper les cieux des *Abraxasiens* (1), ou bien qu'ils se fassent préparer un ciel nouveau par ceux dont ils ont préféré les petites prescriptions à mes préceptes. Lorsqu'ils entendront ces paroles et qu'ils verront des matelots et des cochers préférés à eux, de quels yeux, pensez-vous, se regarderont-ils mutuellement? »

C'était ainsi qu'Érasme couvrait de ridicule les moines de son temps et la vie monastique elle-même avec une verve licencieuse qui rappelait Aristophane et Lucien. Il accusait les religieux, surtout les mendiants, d'abuser de la confession pour se faire craindre, de chercher dans leurs sermons à plaire aux femmes pour les soumettre à leur influence, et aux marchands enrichis par le vol pour se faire donner une partie du bien mal acquis. Dans cette revue satirique, toutes les parties de l'ordre ecclésiastique avaient leur tour. Les

(1) Gnostiques.

papes, les cardinaux, les évêques rivalisaient depuis longtemps avec les princes pour les vices comme pour l'ignorance; et pourtant la blanche tunique de lin était le symbole d'une vie sans tache. La mître à deux cornes rattachées par le même nœud signifiait la connaissance parfaite de l'un et de l'autre Testament. Les mains revêtues de gants annonçaient l'administration pure et désintéressée des sacrements. La crosse leur rappelait le soin vigilant du troupeau qui leur était confié. La croix était le signe de la victoire sur toutes les passions humaines. La folie censurait leur négligence à remplir les fonctions épiscopales qu'ils abandonnaient au Christ, ou bien aux religieux, ou bien encore à leurs vicaires, ne se montrant évêques et n'ayant de vigilance que pour amasser de l'argent.

Elle ne ménageait pas davantage les cardinaux, ces *successeurs des Apôtres*, qui devraient sacrifier non-seulement leurs richesses, mais même leur vie pour le bien du peuple chrétien. Qu'était devenue la pauvreté apostolique? Mais c'était pour le pape et la Cour romaine qu'elle réservait ses traits les plus acérés. Elle montrait le souverain pontificat acheté quelquefois à prix d'argent, acquis par toute sorte de moyens, défendu par le crime, le poison, la violence. « Mais, du milieu de tant de richesses, d'honneurs, d'une si vaste domination, de tant de victoires, d'offices, de dispenses, de tributs, d'indulgences, de chevaux, de mules, de soldats, de plaisirs, pour quoi, disait-elle, le rappeler aux veilles, aux jeûnes, aux larmes, aux prières, aux sermons, aux études, aux soupirs et à mille pénibles travaux? Pourquoi tant de scribes, de copistes, d'avocats, de promoteurs, de secrétaires, de palfreniers, d'écuyers, de financiers, d'entremetteurs?... »

La Folie allait parler de quelque chose plus infâme encore; mais elle s'arrête de peur d'offenser les oreilles (1).

(1) On trouve les mêmes pensées dans le *Dialogue* de Jules II.

Puis elle poursuit ainsi : « Pourquoi réduire à la faim cette immense foule de gens qui sont une charge, je me trompe, qui sont un ornement pour le siége pontifical? Ne serait-ce pas inhumain et abominable? Mais ce qui serait plus horrible, ce serait de ramener à la besace et au bâton les chefs suprêmes de l'Église, vraies lumières du monde. Maintenant, au contraire, s'il y a quelque travail, on le laisse à saint Pierre et à saint Paul qui ont assez de loisir. Mais s'il y a quelque honneur ou quelque plaisir, on le prend pour soi. C'est ainsi que, grâce à moi, il n'y a pas une classe d'hommes qui vive plus mollement, avec moins de sollicitude; car ils pensent avoir assez fait pour le Christ, si par un appareil mystique et presque théâtral, par des cérémonies, par les titres de *béatitude*, de *révérence*, de *sainteté*, par des bénédictions et des malédictions, ils remplissent leur rôle d'évêques. Faire des miracles, c'est une chose vieille et surannée qui n'est pas de ce temps; instruire le peuple, c'est pénible; expliquer les saintes Écritures, c'est l'affaire d'un homme d'école; prier, c'est bon, quand on n'a rien à faire; répandre des larmes, c'est misérable et digne de faibles femmes; être dans le dénûment, c'est bas; être vaincu, c'est honteux et peu convenable pour celui qui admet à peine les plus grands rois à baiser ses pieds bienheureux; enfin mourir, c'est déplaisant; être mis en croix, c'est ignominieux. Pour seules armes, il leur reste ces douces bénédictions qu'ils prodiguent avec une extrême générosité, les interdits, les suspenses, les anathèmes, les peintures vengeresses et ces foudres terribles par lesquelles un simple mouvement de leur tête envoie les âmes des morts même au-delà du Tartare.

« Toutefois, ces pères très saints en Jésus-Christ, ces vicaires du Sauveur, ne les lancent jamais avec plus de violence que contre ceux qui, à l'instigation du diable, s'efforcent d'amoindrir et de rogner le patrimoine de saint Pierre. Quoique dans l'Évangile cet apôtre dise : « Nous avons tout laissé et nous t'avons suivi, ils appellent son patrimoine des

champs, des places, des impôts, des péages, des États ; et lorsque, enflammés du zèle du Christ, ils combattent pour ces possessions avec le fer et le feu, non sans faire couler des flots de sang chrétien, c'est alors seulement qu'ils croient défendre apostoliquement l'Église chrétienne, après avoir bravement défait ceux qu'ils appellent ennemis publics : comme s'il y avait pour l'Église des ennemis plus funestes que les pontifes impies qui laissent abolir le Christ par leur silence, qui le lient à des lois de trafic, qui l'altèrent par des interprétations forcées, qui l'immolent par une vie pernicieuse ! »

Par cette critique amère de la papauté, au commencement du XVIe siècle, Érasme laissait peu à faire à Luther. Aussi un de ses adversaires (1) l'accusait-il, non sans raison, d'avoir détruit le respect pour la chaire de saint Pierre. On ne trouve pas dans l'*Eloge de la Folie* ces emportements bouffons, ces saillies grotesques où se plaisait le génie du chef de la Réforme et qui faisaient une partie de sa puissance auprès du peuple. Il y a dans la satire d'Érasme une vigueur contenue, une ironie fine et incisive, moins capable d'entraîner la foule, mais plus faite pour séduire les esprits cultivés.

Il achevait cette esquisse générale des mœurs ecclésiastiques, en parlant des habitudes guerrières de certains évêques allemands. Avaient-ils donné aux papes l'exemple de ces abus, ou avaient-ils pris modèle sur la conduite des pontifes ; la Folie ne pouvait le dire avec certitude. Ce qui était positif, c'est qu'ils y mettaient moins de façons. Ayant renoncé même au costume ecclésiastique, aux bénédictions et aux cérémonies de ce genre, ils vivaient en vrais Satrapes. Ils croyaient que c'était le propre d'un lâche, que c'était peu digne d'un évêque, de rendre son âme à Dieu autre part que

(1) Édouard Lée. — Il ne faut pas oublier qu'Érasme composa ce pamphlet en revenant d'Italie. Ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu, l'avait peu édifié.— V. 1er vol., p. 86 et 624.— Dans une lettre adressée au cardinal Grimani pour lui dédier la *Paraphrase de l'Épître aux Romains*, il osait dire : « Prends garde, ô Rome, de te laisser corrompre et de devenir une Babylone. »

sur un champ de bataille. La foule des prêtres, regardant comme un sacrilége de dégénérer de la sainteté de leurs chefs, faisait aussi bravement la guerre pour le droit des dîmes avec toute espèce d'armes. Ils cherchaient à tirer des livres anciens quelque passage propre à effrayer le peuple et à lui persuader qu'il devait plus que les dîmes. Mais ils ne songeaient pas aux endroits innombrables où leurs devoirs étaient tracés, à la tonsure qui les avertissait qu'ils devaient être affranchis de toutes les passions du monde et n'avoir en vue que les choses célestes.

Ce qui était commun aux prêtres et aux laïques, c'est que tous veillaient à la moisson. Quant aux charges, chacun les rejetait prudemment sur les épaules d'autrui. On les faisait passer de main en main comme une balle. Les princes laïques laissaient au peuple, par modestie, tout le zèle de la piété. Le peuple s'en déchargeait sur les ecclésiastiques, comme s'il était lui-même étranger à l'Église et qu'il ne fût pas lié par les vœux du baptême. Les prêtres dits séculiers, comme s'ils étaient initiés au monde et non au Christ, renvoyaient le fardeau aux réguliers, les moines plus relâchés aux moines plus rigides, tous en commun aux mendiants, ceux-ci enfin aux chartreux chez lesquels seuls la piété était cachée et comme ensevelie; et elle y était si bien cachée, qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La Folie s'arrête; elle ne veut pas avoir l'air de faire une satire au lieu d'un éloge; mais elle en a dit assez.

A l'*Éloge de la Folie*, nous rattachons le dialogue de Jules II qui fut publié au commencement de l'année 1518. C'est le même esprit, le même fonds de pensées, la même ironie, le même style, le même langage avec une allure plus simple, plus dégagée, plus vive, qui annonce déjà la manière des *Colloques*. Quoique ce pamphlet eût paru sous le voile de l'anonyme, les contemporains crurent généralement y reconnaître la plume d'Erasme. Il est à peu près démontré pour nous qu'il en était l'auteur, mais qu'on l'imprima sans son

aveu et contre son gré (1). Ce petit livre contenait une satire violente contre la Cour de Rome. Jules II, arrêté à la porte du paradis par saint Pierre, s'indigne d'être ainsi repoussé. Il raconte sa vie, son pontificat, ses exploits guerriers, et ajoute : « Si vous m'aviez vu entrer en triomphe dans Bologne, ainsi qu'un roi, vous auriez peut-être méprisé tous les triomphes des Octave et des Scipion; vous ne me désapprouveriez pas d'avoir donné tant de preuves de valeur pour conquérir Bologne. Vous eussiez vu dans ce moment d'un seul coup d'œil l'Église militante et l'Église triomphante (2). » On a dit ailleurs avec quel empressement ce dialogue fut accueilli partout, avec quelle avidité il était lu en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas.

II

Cette censure satirique des abus de l'Église, ces idées de réforme religieuse et morale où se complaisait la Renaissance se montrent jusque dans les ouvrages qui semblent les plus étrangers à ces questions. Dans les *Adages*, on rencontre des digressions où Érasme critique avec force les mœurs du temps. Parlant des *Silènes d'Alcibiade*, il compare la vie présente des chrétiens à la vie du Christ leur modèle, à celle des prophètes et des apôtres. « Chez ceux-ci, dit-il, quel contraste de bassesse et de grandeur, de pauvreté et de véritable richesse, de faiblesse et de puissance ! L'extérieur est humble; l'intérieur est sublime. Chez les modernes, c'est précisément le contraire, à peu d'exceptions près... Il n'y a point d'hommes plus éloignés de la vraie sagesse que ceux qui, par leurs titres magnifiques, leurs bonnets de sages, leurs ceintures éclatan-

(1) *V.* la note L, à la fin du volume.
(2) *V.* Burigny, t. I, p. 121.

tes, leurs anneaux ornés de pierres précieuses, font profession d'une sagesse parfaite. Aussi n'est-il pas rare de trouver plus de véritable et pure sagesse dans un simple particulier, ignorant selon l'opinion vulgaire, mais instruit par l'esprit céleste du Christ, que dans beaucoup de théologiens au masque théâtral, trois et qutre fois *nos maîtres*, émules de Scot le subtil, tout gonflés de leur Aristote, tout remplis de définitions magistrales, de propositions et de syllogismes. »

« Ce que je dis, ajoutait-il, s'adresse non pas à tous, mais hélas! à un trop grand nombre. On verrait de même que parmi les évêques les moins dignes de ce nom sont ceux qui tiennent le premier rang et que souvent les gens les plus éloignés de la vraie piété sont ceux qui, par leur titre, leur costume, leurs pratiques, font profession d'une piété parfaite... Il en est que vous entourez de votre respect comme des prêtres, en voyant le sommet de leur tête rasé. Mais si vous regardez l'intérieur, vous trouverez des hommes plus que laïques. De même aussi pour quelques évêques, si vous considérez leur consécration solennelle, leur costume, leur mître, leur crosse, en un mot toute cette armure mystique dont ils sont couverts, vous vous attendrez à voir des personnages célestes et au-dessus de l'humanité. Retournez la figure, vous ne trouverez quelquefois qu'un guerrier, un marchand, un maître tyrannique, et vous jugerez que ces ornements magnifiques n'étaient qu'un masque de comédie.

« Il en est d'autres qui, si l'on regarde leur barbe touffue et négligée, leur pâleur, leur froc, leur cou penché, leur ceinturon, leur front triste, leur visage austère, vous rappelleront les Sérapion et les Paul (1). Mais si vous déployez la figure intérieure, vous ne trouverez que des gourmands, des vagabonds, des débauchés, des voleurs même et des tyrans, procédant par une voie nouvelle, d'autant plus pernicieuse

(1) *Habitus et tonsura modicum confert; sed mutatio morum et integra mortificatio passionum verum faciunt religiosum.*
(*Imitation*, liv. I, ch. XVII.)

peut-être qu'elle est plus cachée... Ce qui distingue le mondain et le chrétien, c'est que l'un admire et cherche surtout ce qu'il y a de plus grossier, ce qui frappe d'abord les regards, tandis que l'autre recherche seulement ce qui n'est pas visible aux yeux, ce qui s'éloigne le plus de la nature corporelle, négligeant ou méprisant le reste... Mais en général on préfère à l'esprit la chair, à la vraie piété les cérémonies, aux préceptes du Christ les décisions des hommes, à la vérité le masque, aux choses l'ombre, au naturel le fard, à l'éternel le temporaire. On appelle Église les prêtres, les évêques, les papes, tandis qu'ils ne sont en réalité que les ministres de l'Église. L'Église, c'est le peuple chrétien qui est couché, pendant que les évêques le servent, inférieurs par ce côté, mais supérieurs par un autre, pourvu qu'ils soient l'image du Christ, non-seulement en succédant à sa charge, mais aussi en imitant la vie de celui qui, étant maître absolu de tous, a pris l'office de serviteur et non de maître.

« On accable de toutes les foudres, on appelle ennemis de l'Église et presque hérétiques ceux qui ont fait tort de quelques écus à la bourse des prêtres... On dit qu'elle est enrichie et honorée, non lorsque la piété s'accroît dans le peuple, lorsque les vices diminuent et que la doctrine sacrée fleurit, mais lorsque les autels brillent d'or et de pierreries, ou plutôt lorsque les prêtres égalent les Satrapes par leurs domaines, leurs domestiques, leur mollesse, leurs chevaux, leurs maisons somptueuses ou, pour mieux dire, leurs palais; et ces choses sont tellement dans l'ordre que dans les bulles pontificales elles-mêmes on insère cet éloge : attendu que ce cardinal en nourrissant chez lui tant de chevaux, tant de courtisans, honore grandement l'Église de Dieu, nous lui accordons un quatrième évêché. A-t-on entamé quelque peu les domaines ou les revenus des prêtres, on s'écrie de tous côtés que l'Église est opprimée. Lorsque l'univers est excité à la guerre, lorsque la vie des prêtres est mauvaise, lorsque tant de milliers d'hommes sont entraînés à leur perte, nul ne dé-

plore le sort de l'Église qui alors est véritablement accablée.

« Mais, dira-t-on, vous voulez donc dépouiller les prêtres de leur puissance, de leur dignité, de leur gloire, de leurs richesses..... Dieu m'en garde ! Je ne les dépouille pas ; mais je les enrichis des biens qui sont préférables. Je ne leur ôte pas ce qu'ils possèdent, mais je les appelle à ce qui est meilleur. » Érasme demande que le chef de l'Église surtout, que le prince céleste d'un peuple céleste, soit affranchi de toutes les passions humaines. Il désire son triomphe, mais non un triomphe sanguinaire, comme ceux de Marius et de César. Ce qu'il souhaite pour lui, c'est le triomphe de l'apôtre décrit en termes magnifiques par saint Paul. Il veut que les successeurs des apôtres possèdent les richesses célestes qui sont inépuisables, qu'ils soient pourvus des armes apostoliques, du bouclier de la foi, de la cuirasse de la justice, du glaive du salut qui est la parole de Dieu ; qu'ils soient grands guerriers, mais contre les vrais ennemis de l'Eglise, contre la simonie, l'orgueil, la débauche, l'ambition, la colère, l'impiété.

Il veut qu'ils soient respectés, mais pour l'intégrité et la gravité de leur vie et non pas seulement pour leurs titres ou leur appareil imposant, qu'ils soient craints, mais comme des pères, et non comme des tyrans, et par les méchants seuls. Le vicaire du Christ doit reproduire dans sa vie celui dont il occupe la place, et non les César et les Alexandre, les Crésus et les Xerxès qui n'étaient que des brigands couronnés. « Le Christ, disait Érasme, a déclaré que son royaume n'est pas de ce monde. Convient-il à son vicaire, non-seulement d'accepter une domination mondaine, mais de la rechercher par tous les moyens ? Il y a deux mondes opposés, l'un grossier et matériel ; l'autre céleste, se préparant dès à présent à ce qu'il doit être un jour. Pourquoi vouloir donner au chef des chrétiens ce que les philosophes païens eux-mêmes ont condamné ? Pourquoi placer sa majesté dans ces choses qu'il est beau de mépriser ?.... Le prêtre est quelque chose de céleste qui dé-

passe l'humanité. Rien n'est digne de son caractère sublime, sinon ce qui est céleste. Pourquoi mesurer sa dignité à l'opulence que possèdent les voleurs et les tyrans?.... Pourquoi voulez-vous plonger mon chef vénéré dans cette sentine d'une vile populace? Pourquoi faire descendre cet homme divin à des affaires à peine dignes d'un homme? Pourquoi appeler patrimoine de saint Pierre ce que saint Pierre lui-même s'est glorifié de ne point avoir?

« Le dispensateur des grâces célestes est réduit à s'occuper des soins les plus bas. Le monde chrétien attend de lui le pain de la doctrine sacrée; et celui qui est voué à cette mission si haute, on le jette dans les chaînes des occupations vulgaires. Convient-il à celui qui a les clefs du royaume du ciel, de saper les murailles des villes avec des machines de guerre? Qu'y a-t-il de commun entre le Christ et Bélial, entre la mître et le casque, entre le manteau sacré et la cuirasse de Mars? Celui qui salue le peuple en lui souhaitant la paix, doit-il être l'instigateur de la guerre? Comment enseigner le mépris des richesses, quand on place dans l'argent toute sa grandeur? Comment prêcher le pardon des injures, quand pour la possession d'une petite place ou pour un impôt de salines, on livre le monde aux orages de la guerre? On prétend orner l'Église par l'accession de cette puissance et de ces richesses; mais que de maux un si faible avantage entraîne à sa suite! En lui déférant l'empire, on lui impose le soin d'amasser de l'argent; on lui donne des gardes comme aux tyrans, des troupes couvertes de fer, des espions, des chevaux, des mulets, la guerre, les massacres, les traités d'alliance, les combats, en un mot tout ce qui est nécessaire à l'administration de l'empire.

« Au milieu de tous ces soins divers, le pontife aura-t-il temps de s'acquitter de ses fonctions apostoliques, quand même il en aurait la volonté? Est-ce bien comprendre la dignité éminente des pontifes et des cardinaux que de les distraire de leurs occupations divines pour les faire descendre

aux soins vulgaires du gouvernement temporel? Ajoutez que la royauté réussit beaucoup moins bien entre les mains des prêtres qu'entre les mains des laïques, pour deux causes principales : d'abord le peuple obéit plus volontiers dans l'ordre temporel aux séculiers qu'aux ecclésiastiques; en second lieu les séculiers, devant laisser leurs États à leurs enfants, cherchent à les rendre aussi florissants que possible. Les changements de règne s'opèrent sans trouble. On voit en quelque sorte le souverain revivre dans son fils et l'on est disposé naturellement à reconnaitre le nouveau monarque. Enfin il est presque impossible qu'un seul homme soit capable de gérer deux charges si difficiles (1). Il est très mal aisé d'être un bon prince ; mais il est bien plus mal aisé d'être un bon pontife. Comment être à la fois l'un et l'autre?

« En chargeant ses épaules d'un double fardeau, il arrive nécessairement que l'on ne peut porter ni l'un ni l'autre. Aussi voit-on les villes des prêtres languir et tomber en ruine. Pourquoi donc ne pas laisser aux profanes ce qui est profane? Ce qu'il y a de plus humble dans un évêque est bien au-dessus du pouvoir royal. Les plus grands ennemis des pontifes chrétiens, ceux qui les trahissent véritablement, ce sont précisément ceux qui semblent le plus les favoriser. Au lieu de protéger la dignité pontificale, ils la souillent. Si les prêtres appréciaient sainement ce sujet, c'est-à-dire les inconvénients que le pouvoir temporel entraîne avec lui, ils devraient le refuser, quand même il leur serait déféré volontairement. Ils sont attaqués par des séditions, enveloppés dans des guerres où ils trouvent quelquefois la mort. Devenus monarques, ils se voient entourés d'un nombreux cortége de domestiques ; mais en attendant, où sont les pères du peuple chrétien? où sont les pasteurs? Ils ont des bras et des

(1) Bossuet, se plaçant à un autre point de vue, a dit : Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement quand on les confond ensemble.
(*Orais. fun. de la reine d'Angleterre.*)

épées pour tuer les corps; ce qu'ils appellent justice; ils n'ont pas de langue pour guérir les âmes, pour instruire, exhorter, consoler. Ils sont armés de javelots, de balistes, de bombardes; mais ils sont complétement dépourvus des armes de l'Écriture sainte... Le Seigneur couronnera la patience du peuple qui supporte de tels chefs par amour de la paix; mais je crains qu'ils ne trouvent en Dieu un juge d'autant plus inexorable! »

Telle était la liberté, telle était la force véhémente, avec lesquelles Érasme agitait, au commencement du XVI[e] siècle, une question qui devait être débattue de nos jours avec une ardeur si passionnée. Il y avait cependant un côté qu'il laissait dans l'ombre. Il n'examinait pas si le chef spirituel de tant de millions d'hommes pouvait avoir la dignité et la pleine indépendance, nécessaires à l'accomplissement de sa haute mission, sans posséder dans l'ordre temporel une souveraineté réelle, quoique resserrée dans les plus étroites limites.

Les exactions du clergé, le trafic honteux des choses saintes n'étaient pas censurés avec moins de hardiesse et de vigueur. « J'ai vu, disait-il, quand je vivais dans la campagne de Bologne, après que Jules II se fut emparé de cette ville, des laboureurs d'une extrême pauvreté, dont toute la fortune consistait dans une paire de bœufs, obligés de payer un ducat pour chacun d'eux. » Il ajoutait un peu plus loin : « Il est horrible assurément que des princes chrétiens se montrent plus inhumains en cette matière que ne l'ont jamais été les tyrans païens; mais ce qui est plus exécrable encore, c'est que chez les prêtres il n'y a rien qui ne soit vénal et soumis à une redevance. Pour le baptême, le mariage, la confession, la messe, le chant des psaumes, les prières, l'imposition des mains, la bénédiction d'une pierre, d'une coupe, même pour la communion et la prédication, ils reçoivent de l'argent, sans parler de la moisson si riche que leur donnent les dispenses, les indulgences, la collation des bénéfices, la confirmation des évêques et des abbés.

« Mais quo peut-il y avoir de gratuit chez ceux qui vendent le droit de sépulture même dans le terrain d'autrui. Chez les païens, le peuplo misérable avait un tombeau commun... Chez les chrétiens, il n'est pas permis aux morts d'être recouverts d'un peu de terre, si l'on n'a pas loué au prêtre un étroit espace. Si vous donnez une forte somme, il vous sera permis de pourrir dans l'église près du maître-autel. Si vous donnez peu, vous serez exposé aux intempéries avec les plébéiens. Hébron barbare et païen offre à un hôte inconnu, Abraham, le don gratuit d'un tombeau ; et nous, prêtres, nous vendons le droit de sépulture dans un terrain qui ne nous appartient pas ! On dit : l'ouvrier mérite un salaire, commo s'il n'y avait aucune différence entre un évêque et un soldat mercenaire ou un fossoyeur ! Les ouvrages serviles sont payés. Les fonctions des princes et des prêtres sont trop hautes pour être estimées au taux d'un salaire. »

Ailleurs, Érasme s'élevait contre le trop grand nombre de fêtes. Instituées jadis en vue de la piété, le peuple en profitait maintenant pour s'abandonner à l'ivrognerie, à la débauche, au jeu, aux rixes, à do véritables combats. Aussi n'y avait-il point de jours où il se commît plus d'excès. L'institution, détournée de son but, menaçait de devenir pernicieuse pour la religion, et pourtant les pontifes ajoutaient sans cesse de nouvelles fêtes. Érasme était d'avis qu'il fallait imiter les sages médecins et changer de remèdes selon la marche des maladies, sans se proposer d'autre but que la santé. Il ne condamnait pas les fêtes ; mais il ne fallait pas les multiplier à l'infini. « Il vaut mieux, disait-il, ramener à leur but primitif le petit nombre de celles que l'autorité des anciens avait instituées. Car pour les vrais chrétiens tous les jours sont des jours de fête ; mais pour los méchants, qui forment la très grande majorité, les jours de fête sont bien plutôt des jours profanes. »

On trouve encore çà et là dans les *Adages* des traits épars contre les subtilités et l'orgueil des théologiens, contre les

flatteries adressées par les prédicateurs aux princes et aux riches, contre la cupidité et la tyrannie des évêques, contre l'ambition et la rapacité de la Cour pontificale, contre les vices et l'hypocrisie des moines. Les religieux mendiants surtout sont en butte à ses attaques. « Ce que les seigneurs pervers sont pour l'État, dit-il, quelques ordres mendiants le sont peut-être pour l'Église. Je n'accuse pas ceux qui sont pieux. Je désigne les méchants, qui sont partout les plus nombreux. Ils se sont répandus dans tout le corps de l'État, où rien ne se fait sans eux. Ils règnent dans la prédication. Ils se sont emparés du gouvernement des écoles. C'est par eux que sont administrés les sacrements, par eux que nous sommes prêtres. Ils prononcent en censeurs plus que sévères sur la foi de chacun. C'est dans leur sein que le peuple épanche les actes cachés de la vie et les pensées les plus secrètes de l'âme.

« Ce n'est pas encore assez pour eux. Il n'y a point de traité entre les princes où ils ne jouent un rôle. Aucun mariage ne se contracte sans eux. Il n'est point de Cour princière où ils ne se soient glissés. Si les princes ont résolu quelque acte impudent, c'est par eux qu'ils l'exécutent. Si les pontifes trament quelque chose qui soit un peu trop contre la pureté apostolique, c'est leur ministère qu'ils emploient de préférence. Cependant leur sainteté apparente en impose à la simplicité du peuple. Les prêtres comparés à eux ne sont pas des prêtres. Les évêques, se confiant en eux, dorment sur leurs deux oreilles. Le peuple, délaissé au lieu d'être conduit par ses seuls pasteurs, est en proie à deux espèces de loups... Les abeilles peuvent chasser de leurs ruches les frelons dépourvus d'aiguillon. Mais les frelons de cette espèce, mieux armés que les guêpes, ni les rois, ni les pontifes ne pourraient les bannir de l'État sans un grand désastre pour la religion, tant ils ont su fortifier leurs factions et prendre possession du monde... Chaque jour ils bâtissent des nids nouveaux, sous prétexte que la piété des anciens monastères a péri,

comme si la pureté de ces ordres nouveaux, fût-elle réelle, ne devait pas périr aussi en peu de temps (1). C'est ainsi que le monde se trouve surchargé de troupeaux de moines pervers et oisifs, que les princes sont privés de leur peuple, les évêques de leurs ouailles, le peuple de ses pasteurs, que la pureté et la liberté de la religion chrétienne retombent peu à peu dans les cérémonies judaïques. Leur union et leurs discordes sont également un fléau public. »

Plus loin nous lisons encore : « Parmi tant de milliers de moines mendiants, combien peu il y en a qui fassent le sacrifice de leur vie pour étendre l'empire de la religion chrétienne! Ces rigides observateurs de la vraie piété habitent des villes opulentes et molles où ils se corrompent eux-mêmes, au lieu de corriger les autres. Ils fréquentent les cours des princes. Qu'y font-ils? Ils convoitent des testaments ; ils sont à la piste du gain. Ils se font les serviteurs de la tyrannie des princes et, pour ne point paraître inactifs, ils censurent des propositions erronées, suspectes, scandaleuses, irrévérencieuses, hérétiques, schismatiques... Enfin, qui nous croira, quand nous mettons en avant la croix et le nom de l'Évangile, si toute notre vie ne respire que le monde? Des mœurs dignes du Christ, voilà la fin de la loi évangélique. »

Dans un autre endroit, il se plaint des altérations diverses que le christianisme primitif lui semble avoir subies. « Tout mal, dit-il, se glisse à l'ombre du bien. Ainsi d'abord la science a fait irruption dans le christianisme, comme pouvant aider à la réfutation des hérétiques. Peu à peu on en vint jusqu'à faire entrer dans la théologie tout Aristote, et son autorité fut presque plus sacrée que celle du Christ. C'est lui qui nous a enseigné que la félicité de l'homme n'est point parfaite, si les biens du corps et de la fortune ne s'y ajoutent pas... Nous nous efforçons de souder toutes ses opinions à

(1) *Ahtepor et negligentia status nostri, quod tam cito declinanus a pristino fervore!*

(*Imitation*, liv. I, ch. XVIII.)

la doctrine du Christ, c'est-à-dire de mêler l'eau et la flamme. »

Le même esprit critique et novateur se révélait dans la *Méthode de la vraie théologie* et dans les *Annotations du Nouveau Testament* d'une manière plus marquée encore que dans les *Adages*. Érasme ne reconnaît pas l'autorité des décisions scholastiques. « Qu'elles aient, dit-il, leur poids dans les disputes des écoles; qu'on les présente comme des opinions humaines, comme des thèses de discussion, mais non comme des articles de foi, lorsque surtout les écoles elles-mêmes ne sont pas d'accord entre elles et ne restent pas toujours attachées au même sentiment. Ce qui est plus intolérable encore, c'est que chaque jour on formule des décisions nouvelles. Sur ces décisions comme sur des fondements sacrés et inébranlables, nous bâtissons des tours de Babylone, s'élevant jusqu'au ciel. Pour les défendre, nous combattons avec plus d'acharnement que pour soutenir les dogmes du Christ; et parmi ces opinions, il en est certaines qui ne sont pas nécessaires à l'intégrité de la foi; il en est même qui donnent occasion à la perte de la véritable piété. »

Comme exemple de la première espèce, Érasme citait la confession que la théologie de l'École regarde comme ayant été instituée dans sa forme actuelle par le Christ lui-même, attendu qu'elle est une partie essentielle du sacrement. « Pour moi, disait-il, je ne crois pas que ce dogme soit bien nécessaire à la piété; car pour elle il importe peu que le Christ lui-même ait institué une chose, ou bien l'Église inspirée par l'esprit du Christ. »

Il donnait aussi un exemple de la seconde espèce. « Quelquefois, disait-il, nous attribuons aux princes plus qu'il ne faut, soit que nous captions auprès d'eux quelque faveur, soit que nous suivions l'opinion vulgairement reçue. Ainsi il y a des gens qui concentrent le corps de l'Église dans le pontife romain seul, qu'ils déclarent infaillible quand il prononce sur la morale et sur la foi. Selon eux, le monde entier serait-il

d'accord dans un sentiment contraire? il doit se rendre au sentiment du pape seul, sous peine de devenir schismatique. Des dogmes semblables n'ouvrent-ils pas une large porte à la tyrannie, si un si grand pouvoir vient à tomber entre les mains d'un homme impie et corrompu? On peut encore citer certaines décisions des scholastiques et des moines sur les *vœux*, les *dîmes*, les *restitutions*, la confession et la rémission des péchés, qui enlacent fortement, séduisent et trompent les âmes simples ou superstitieuses au très grand préjudice du peuple, mais au très grand avantage de certains hommes. Il n'appartient ni à moi ni à mes pareils de renverser ce qui est reçu généralement par l'usage. Toutefois il est permis de souhaiter que l'esprit divin inspire les âmes des pontifes et des princes, afin qu'ils veuillent examiner à fond ces matières, de façon que le peuple ait plus de piété véritable et moins de superstition. »

Quelquefois il semble regretter la complication du dogme. « Plût à Dieu, dit-il, que notre foi se fût contentée du symbole des Apôtres! A mesure que la ferveur des chrétiens diminua, le nombre et l'étendue des symboles s'accrurent... L'Évangile est la règle de la foi, comme elle est le modèle de la vie. » C'était à l'oubli de la morale évangélique qu'il attribuait tous les maux de la chrétienté, toutes les divisions de l'Église, comme aussi les bornes étroites dans lesquelles le christianisme restait, pour ainsi dire, confiné. « On fait, disait-il, consister la religion dans les cérémonies, la distinction des aliments, le jeûne, les petites pratiques de dévotion, tandis que la piété chrétienne n'est, à vrai dire, que la foi et la charité. » Il s'élevait surtout contre la rigueur avec laquelle on prescrivait l'abstinence. Il essayait de montrer le désaccord et l'inconséquence des règles qui se rapportaient à cette matière. Il ne condamnait pas l'abstinence pratiquée par piété; mais il s'étonnait qu'on en fît une obligation rigoureuse dont la violation devenait un crime capital. Il ne voulait pas que pour l'observation de semblables préceptes on

mît en péril la vie d'un chrétien, d'un frère. A ses yeux, la charité, qui était un précepte divin et non une prescription humaine, s'y opposait formellement.

Au reste, cette distinction des aliments ne lui plaisait pas. Loin d'être recommandée par les livres sacrés, elle semblait plutôt désapprouvée par les apôtres et en particulier par saint Paul. Il était porté à croire qu'en fait d'abstinence, le meilleur était de faire un usage sobre et modéré de la nourriture qui convenait à la santé et au tempérament de chacun. « Il ne faut pas, disait-il, charger d'observances plus que judaïques les fidèles affranchis par le sang du Christ. On a voulu remplacer la charité par la multiplicité des pratiques. »

Il revenait souvent sur le trafic des indulgences qui enrichissait moins de piété les âmes que d'argent les coffres de ceux qui les vendaient. Il parlait du vain nom du pontife, pompeusement étalé, de l'application des mérites, de la religion mal entendue. Il ajoutait : « Dans les premiers temps de l'Église, il n'est jamais question de cérémonies. La force de l'âme et la vraie piété sont les compagnes de la foi et de la charité. Lorsqu'elles languissent ou manquent, la superstition est dans toute son ardeur. Elle se fait valoir par les cérémonies. On retombe dans le judaïsme, mais le Père céleste aime ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. C'est par les pratiques surtout que l'hypocrisie en impose. » Toutefois il ne condamnait pas les cérémonies en elles-mêmes. Il approuvait les rites par lesquels le chœur ecclésiastique célébrait ses mystères. Ils avaient une signification symbolique. Ils ajoutaient de la majesté au culte divin, et cependant on devait y mettre de la mesure. Ce qu'il n'approuvait pas, c'est que la vie des chrétiens presque tout entière fût chargée d'observances par des constitutions humaines, qu'on accordât trop à ces pratiques, trop peu à la piété, que les simples, négligeant le zèle de la vraie religion, missent en elles toute leur confiance.

Lui qui devait plus tard combattre le dogme fataliste de

Luther *sur la justification par la foi sans les œuvres*, il s'en rapproche en quelques endroits. En présence du pharisaïsme qui, à ses yeux, corrompait la religion et la morale, il invoqua hautement la doctrine de saint Paul sur la grâce. Il rappela les hommes des œuvres stériles, comme il les appelait, à la foi et à la charité vivifiantes, de la matière à l'esprit, des cérémonies extérieures au culte intérieur. Renchérissant sur cette parole de saint Paul : tout ce qui ne part point de la foi est péché, il alla jusqu'à dire : « Telle est la force de la foi, que la vertu sans elle devient vice. » Dans ses *Paraphrases*, il prétendit que ce que disait saint Jacques sur *la foi sans les œuvres* semblait en désaccord avec la doctrine de saint Paul. Chose singulière ! tandis qu'il exaltait ainsi la foi et la grâce, il se montrait partout plus préoccupé de la morale que du dogme.

Il devançait encore la Réforme par son opinion sur le célibat ecclésiastique et sur le divorce. Il était d'avis qu'on devait permettre le mariage aux prêtres qui ne pouvaient garder la continence (1). Quant au divorce, il ne croyait pas qu'il fût absolument défendu par la doctrine chrétienne. Il inséra dans ses *Annotations sur le Nouveau Testament* une longue justification de sa thèse. Il parlait aussi dans un langage équivoque de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Capiton l'en avertit, l'invitant à mettre un frein à l'élan de sa plume et à ne toucher qu'avec une extrême circonspection à la *pénitence*, aux *sacrements*, aux *règles monastiques*, aux *erreurs vulgaires* sur les saints, à la réfutation des hérétiques faiblement combattus par une interprétation forcée des Écritures.

(1) On lit dans une note sur l'Évangile de saint Mathieu, t. VI, chap. XVIII : *In quâ classe ponemus eorum genus, qui vel arte, vel metu detruduntur in cœlibatum, ut scortari liceat, uxorem ducere non liceat : adeo ut si profiteantur concubinam, sint catholici sacerdotes; sin uxorem dici malint, conjiciantur in ignem. Meâ sententiâ clementius tractarent suos liberos, si quos cœlibatui destinassent, pueros etiamnum curarent exsecandos quàm si integros nolentes aut inscios conjicerent in hoc incendium libidinis.* — *V.* aussi première Épître aux Corinthiens, p. 685.

Définitions abusives de la Scholastique, subtilités et contradictions des casuistes, abus des indulgences, trafic des choses saintes, superstition des pratiques et des cérémonies, désordres des pèlerinages, judaïsme pharisaïque des moines, appel à la conscience individuelle, méditation des saintes Écritures, retour au christianisme pur et simple des temps primitifs; tous ces griefs, tous ces principes que les réformateurs du XVI[e] siècle firent retentir aux oreilles de la société chrétienne, on les trouve énoncés avec force dans les premiers ouvrages d'Érasme. Le chef de la Renaissance prépara donc la Réforme, mais Luther l'accomplit. La Renaissance, ne parlant que latin, ne pouvait agir sur le peuple. Ce qui fit en partie le succès de Luther et des autres réformateurs, c'est qu'ils osèrent lui parler dans sa propre langue. Dès lors la Réforme s'empara des multitudes et sa cause fut gagnée. Les classes élevées, plus froides, plus réfléchies, ne peuvent toutes seules faire une révolution. La tactique plus ou moins instinctive des chefs révolutionnaires consiste à exciter le peuple. Là est le foyer des grandes passions. La Renaissance ne s'adressa qu'au monde éclairé. Elle aurait cru déroger en laissant la langue savante pour la langue populaire. D'ailleurs, si elle voulait un changement profond dans la société chrétienne, elle ne voulait pas une révolution violente.

Elle s'effaça donc devant la Réforme, mais elle ne périt pas tout entière. Ses idées lui survécurent, pour reparaître plus tard dans ce qu'elles avaient de légitime. Ne pourrait-on pas dire sans paradoxe que l'explosion luthérienne a retardé à certains égards l'avénement des principes entrevus par la Renaissance, comme devant être la base de la société moderne? La Réforme, en déchirant l'unité catholique, rendit une force immense aux partisans exclusifs du passé, aux défenseurs du moyen âge, aux panégyristes de l'autorité aveugle et sans frein. La réaction est la loi du monde moral comme du monde physique. Les rigueurs de l'Inquisition

répondirent aux violences de Luther. Aux flammes de Wittemberg qui consumèrent la bulle du pape, elle opposa les bûchers qui brûlèrent les hérétiques. Érasme prévit ces conséquences extrêmes et essaya de les prévenir.

CHAPITRE IX

Érasme modérateur de la Réforme.

I

Érasme n'attendit pas les emportements de Luther pour embrasser le parti de la modération au milieu des querelles qui troublaient l'Allemagne. Il ne connaissait pas encore Reuchlin, quand il l'engagea par une lettre à s'abstenir de ces injures qu'il jetait à la face de ses adversaires dans son *Apologie* écrite en allemand. Quelque temps après, il arrêta l'impression de deux libelles intitulés *le Triomphe de Reuchlin* et *le Moine.* Il désapprouva hautement les *Nouvelles lettres des hommes obscurs.* Il condamna plus ouvertement encore la publication du *Dialogue de Jules II* qui pourtant, selon toute apparence, était son ouvrage, mais qu'il n'avait pas écrit pour le public (1). Le comte du Nouvel-Aigle ayant mis au

(1) *V.* la note L et 1er vol., p. 200 et suiv.

jour un petit livre qu'il disait venu de Rome et dont il fit répandre mille exemplaires, il le vit avec peine. Un écrit de Bilibald Pirckheimer, où les ennemis du savant persécuté étaient mis en pièces, n'eut pas davantage son approbation. Érasme le blâma de s'être laissé aller à des attaques personnelles.

D'autre part, il ne pouvait comprendre où le parti contraire voulait en venir avec toutes ces lamentations déplacées, avec toutes ces agitations tumultueuses. « Comment, disait-il, des théologiens, des docteurs d'une religion très sainte ne rougissent-ils pas d'exciter des troubles dont l'issue est incertaine?... Les astronomes prétendent que les âmes, comme les corps, sont exposées à certains fléaux envoyés par les astres. Quoi qu'il en soit, le mal présent a quelque chose de fatal. Que de fois j'ai eu la pensée d'avertir Jacques Hochstrate ! Mais je suis si loin d'être intimement lié avec lui, que nous ne nous sommes jamais vus et je sais qu'un avis trop libre n'a pas toujours du succès même entre amis. Aussi ai-je craint de devenir suspect comme soutenant la cause de Reuchlin. »

En poursuivant avec trop de violence les anciennes études pour exalter les nouvelles, les lettrés semblaient justifier en partie les défiances auxquelles ils se voyaient exposés. Écrivant au recteur de l'Université d'Erfurt, Érasme le félicitait d'exécuter sans trouble dans cette école une réforme qui était si tumultueuse ailleurs. « La sédition, lui disait-il, n'a jamais été de mon goût. Ou je vois mal, ou l'on fait plus par la modération que par la violence. Selon moi, les gens de bien doivent être utiles en nuisant à aussi peu de personnes que possible, et s'il se peut en ne nuisant à personne. Cette froide théologie de controverse était devenue si vaine qu'il fallait absolument la rappeler aux sources. Cependant mieux vaudrait, ce me semble, la corriger que la bafouer, ou tout au moins la supporter jusqu'à ce qu'on ait pour la remplacer une théologie préférable. Luther a donné beaucoup d'avis

excellents. Mais plût à Dieu qu'il l'eût fait avec plus de douceur ! il aurait plus de partisans et de défenseurs, et il récolterait une plus riche moisson pour le Christ. Toutefois il serait impie de le laisser sans défense dans ce qu'il a dit de bien, de peur qu'à l'avenir nul n'ose faire entendre la vérité. Il n'appartient ni à ma condition ni à ma fortune de prononcer sur sa doctrine. Il a été du moins utile au monde en ceci : plusieurs ont été forcés de feuilleter les livres des anciens théologiens, les uns pour se défendre, les autres pour embarrasser Luther. »

Il tenait le même langage à Pierre de la Moselle, à Mélanchthon, si digne de l'entendre. Il disait au premier : « Il convient de relever l'excellence de la cause par la supériorité de la modération. » Il écrivait au second : « Il n'est chez nous personne qui ne loue la vie de Luther; sur sa doctrine, les jugements sont partagés. Il donne certains avertissements qui sont justes. Mais plût à Dieu qu'il l'eût fait avec autant de bonheur que de liberté ! » Il osa même rappeler le fougueux théologien de Wittemberg (1) à une conduite plus modérée. Il faisait plus; il détournait Froben d'imprimer ses petits livres sur la *Confession* et sur la *Pénitence*, prévoyant dès lors que sa violence pourrait compromettre la cause des bonnes études et amener des troubles séditieux. On lit dans une lettre adressée vers le même temps au cardinal Wolsey : « J'estime l'esprit, mais je réprouve la licence, sans faire d'exception pour personne. L'Allemagne possède quelques jeunes gens de grande espérance. Ils font jouer toutes les machines de guerre contre les ennemis des langues et des bonnes lettres, chères à tous les hommes de bien. Je conviendrais moi-même que leur liberté n'est pas tolérable, si je ne savais par quelles provocations ils sont exaspérés. Je les ai avertis par mes lettres de modérer leur fougue licencieuse et d'épargner surtout les chefs de l'Église. »

(1) *V.* 1er vol., p. 250 et suiv.

On peut croire cependant qu'il ne faisait pas de grands efforts pour les retenir. Irrité contre les moines et les théologiens qui l'attaquaient personnellement, défenseur des nouvelles études que poursuivait leur hostilité, partisan de la réforme religieuse qu'il appelait de ses vœux et qu'il avait préparée par ses écrits, il ne pouvait guère agir avec chaleur pour ramener les esprits à la modération par son autorité encore toute puissante. Il écrivait au doyen de saint Paul : « Je vous envoie un exemplaire du discours prononcé par le cardinal Cajetan, de l'ordre des Frères prêcheurs, dans l'assemblée des princes, à Augsbourg, où l'empereur joue une jolie comédie. Il a déterminé l'archevêque de Mayence, un jeune homme, à déshonorer sa dignité en acceptant le chapeau de cardinal et en devenant le moine du pontife romain. O mon cher Colet, quel spectacle nous présentent aujourd'hui les affaires humaines! Nous métamorphosons les hommes en dieux, et le sacerdoce devient une tyrannie. Les princes, d'accord avec le pape et peut-être avec le Turc, conspirent contre la fortune du peuple. Le Christ est aboli et nous suivons Moïse. » — « L'affaire des dîmes, disait-il dans une autre lettre, déplaît à l'Allemagne. Ces Midas, fertiles en expédients, tendent bien la corde ! »

Aspirant au rôle de modérateur, il cherchait à garder une attitude indépendante entre Luther et ses adversaires. Mais ce n'était pas une neutralité impartiale. A cette époque, il penchait manifestement pour Luther qui, à ses yeux, avait écrit avec imprudence plutôt qu'avec impiété. Il ne lui reprochait guère que l'emportement de ses attaques. Il ne se prononçait pas sur ses principes, mais il ménageait peu ses adversaires. La *lettre à Volzius*, publiée en 1518, comme préface du *Manuel du chrétien*, la *Méthode de la vraie théologie*, refondue vers la même époque, portaient la trace de ces sentiments.

La lettre à Volzius avait un caractère singulièrement offensif. Érasme y condamnait les distinctions minutieuses de la

Scholastique qui voulait tout définir, qui multipliait les volumes sur la restitution, la confession, les vœux, les scandales et sur d'autres points innombrables, comme si elle se défiait de l'intelligence d'autrui, ou plutôt même de la bonté du Christ. Prescrivant à la lettre la récompense ou la peine due à chaque acte, elle ne parvenait pas toujours à expliquer les cas de conscience, tant était grande la variété des circonstances et des esprits. « Pour bien vivre, disait Érasme, le Christ a rendu la voie facile à tous. Il ne nous a pas jetés dans des labyrinthes inextricables de questions. Il ne nous a demandé qu'une foi pure, une charité vraie que l'espérance accompagne. C'est avoir enseigné en très grande partie la piété que d'avoir enflammé les cœurs d'amour pour elle... On ne croit jamais avoir assez discuté en quels termes il faut parler du Christ, comme si l'on avait affaire à un démon malfaisant qui voudrait notre perte... A une science sourcilleuse répondent des mœurs semblables, l'ambition, la cupidité, la débauche, la cruauté... L'étendue du royaume du Christ ne doit pas se mesurer à l'étendue des contrées où dominent le pape et les cardinaux, mais au nombre des âmes où règnent la piété, la charité, la paix, la chasteté. Son vrai triomphe, c'est la propagation des vertus célestes. Il n'est pas mort pour donner à quelques prêtres des richesses, des troupes, des armes et toute la pompe théâtrale d'un royaume mondain. »

A la corruption des passions et des jugements, il opposait le frein de la doctrine évangélique. Il comparait cette morale céleste, altérée par les passions mondaines, aux sources comblées par les Philistins, dont parle l'Écriture. De même qu'Isaac avec ses serviteurs avait ouvert de nouveau ces sources précieuses, de même il fallait, en dépit des murmures, en dépit des fausses interprétations, faire jaillir des sources évangéliques la pure doctrine, que l'on s'efforçait de corrompre de toute manière. « On ne parle, disait-il, que d'indulgences, d'accommodements, de dispenses et d'autres

choses semblables dont on fait trafic à prix d'argent; et ce qui augmente le péril, c'est qu'on met en avant des noms augustes, ceux de grands princes, celui du pape, celui même du Christ; car les vices deviennent incurables, lorsqu'ils se couvrent du masque de la piété et du devoir. » — « La perfection chrétienne, ajoutait-il, est dans les sentiments et non dans le genre de vie. Elle réside dans les âmes et non dans les costumes ou les aliments. Les grands de l'ordre ecclésiastique sont pour la plupart sujets à deux vices principaux, la cupidité et l'ambition. Le plus grand nombre des moines, sans parler d'autres maladies, sont enclins à la superstition, à l'orgueil, à l'hypocrisie, à la médisance. Même parmi les bons, il y en a dont la faiblesse ne s'élève jamais au-dessus d'un christianisme grossier, tandis qu'il y a des hommes deux fois mariés qui approchent de la perfection chrétienne. »

Mais tout en accordant aux observances et aux constitutions humaines moins de vertu que certains hommes ne leur en attribuaient, Érasme ne condamnait pas absolument la vie monastique. En blâmant les abus de la Scholastique, il ne repoussait pas entièrement les discussions des écoles. Il croyait qu'il était plus sûr de placer sa confiance dans les bonnes actions que dans les *indulgences* pontificales ; mais il ne condamnait pas ces *indulgences*. Il signalait les inconvénients et les désordres des pèlerinages ; mais il ne blâmait pas la pieuse ferveur des pèlerins : il pensait que l'abus des observances pouvait devenir le fléau de la religion; mais il ne rejetait pas ces observances pratiquées avec modération ; il ne trouvait pas mauvais que les religieux fussent attachés à leur règle ; mais il s'indignait de voir que certains d'entre eux lui accordaient plus d'autorité qu'à l'Evangile. « Que les uns, disait-il, vivent d'œufs, d'autres de poissons, d'autres de légumes ou d'herbes, je n'y trouve rien à dire ; mais ceux qui, avec un esprit judaïque, se croient sanctifiés par là, et qui, pour des bagatelles d'invention humaine, se mettent au-dessus des autres, sans se faire scrupule de flétrir par le men-

songe la réputation du prochain, sont dans une grossière illusion. Les observances multipliées des règles monastiques sont comme des liens dont les chefs des monastères enlacent des âmes simples et crédules. Ils parcourent les terres et les mers pour attirer dans leurs filets des jeunes gens sans expérience. » Érasme désirait qu'une loi protectrice défendît l'inexpérience de l'âge contre les séductions et que nul ne pût s'engager dans les vœux monastiques avant la trentième année. Il allait plus loin dans ses désirs; il souhaitait de voir la règle évangélique si profondément gravée dans tous les cœurs que chacun pût s'en contenter, sans rechercher celle de saint Benoît ou de saint François. « Tel est, ajoutait-il, je n'en doute pas, le désir de ces saints eux-mêmes. Ils verront avec joie leurs constitutions abolies, si les simples chrétiens vivent de telle façon que ceux qui sont appelés religieux paraissent auprès d'eux avoir peu de religion : ce qui du reste n'est pas rare... Les trois vœux imposés aux religieux ne font guère défaut à celui qui observe de bonne foi et avec vérité ce vœu premier fait dans le baptême, non pas aux hommes, mais au Christ... Pour ce qui est de la chasteté, combien peu de différence entre un célibat vulgaire et un chaste mariage... Mais quelque soit le genre de vie, le but et le modèle proposé aux efforts de tous c'est le Christ. Tous doivent tendre vers lui, selon leurs forces, s'exhortant, s'aidant les uns les autres, sans envier les forts qui marchent devant, sans mépriser les faibles qui restent en arrière. »

Érasme se montrait encore plus agressif et plus acerbe dans sa lettre au cardinal de Mayence, qui est du mois de novembre 1519. « Le monde, disait-il, a été surchargé de constitutions humaines, d'opinions et de dogmes scholastiques par la tyrannie des moines mendiants qui, tout en étant les satellites du Saint-Siége, sont devenus par leur puissance et leur multitude redoutables et au pape et aux rois eux-mêmes. Lorsque le pontife est pour eux, c'est plus qu'une divinité.

Mais dans ce qui est contre leurs intérêts, c'est moins qu'un songe. Je ne les condamne pas tous; mais le plus grand nombre est tel. En vue du lucre et de la domination, ils enlacent les consciences humaines. S'armant d'effronterie et laissant de côté le Christ, ils se sont mis à ne prêcher que leurs dogmes nouveaux et parfois même impudents. Ils parlent des indulgences d'une façon qui n'est pas supportable même aux simples. Par ces excès et d'autres semblables, la vigueur de la doctrine évangélique se perd peu à peu ; et le mal, empirant tous les jours, menace d'éteindre cette étincelle de la piété chrétienne, d'où la charité étouffée peut renaître. Toute la religion dégénère en cérémonies plus que judaïques. Voilà ce dont s'affligent, ce que déplorent les hommes de bien, ce que reconnaissent les théologiens eux-mêmes qui ne sont pas moines, et quelques moines aussi dans la conversation privée. »

Un peu plus loin, dans la même lettre, il ajoutait : « Luther a osé douter des indulgences ; mais d'autres avant lui avaient émis des thèses par trop effrontées. Il a parlé sans mesure du pouvoir pontifical ; mais auparavant d'autres avaient écrit sur ce pouvoir de la manière la plus excessive. Il a osé mépriser les assertions de saint Thomas ; mais les dominicains les préfèrent presque aux évangiles. Il a osé en matière de confession dissiper quelques scrupules ; mais les moines enchaînent les consciences sans fin et sans mesure. Il a osé abandonner en partie les décisions des écoles ; mais ce sont des décisions dont on exagère la portée, sur lesquelles on n'est pas d'accord et que l'on remplace quelquefois par de nouvelles. Dans les écoles, on ne parle presque plus de l'Évangile ni des Pères. Dans les sermons, il est fort peu question du Christ. Tout roule sur le pouvoir pontifical et sur les opinions nouvelles. Tout respire le lucre, la flatterie, l'ambition, la fausseté... C'est venir en aide à la piété du pontife que de l'exhorter à ce qui est le plus digne du Christ. Toutefois on n'en peut douter, certains hommes excitent le Saint-

Père contre Luther et contre tous ceux qui osent parler même à voix basse contre leurs décisions... Ce que sont les auteurs de tout ce tumulte, je pourrais le dire, si je ne craignais d'être médisant. Depuis longtemps déjà ils voient avec chagrin les bonnes lettres refleurir, les langues renaître, les vieux auteurs couverts de poussière et dévorés des vers revivre, le monde remonter aux sources mêmes de la vérité. Ils craignent pour leurs étangs bourbeux. Ils veulent paraître ne rien ignorer. Ils tremblent de voir leur majesté amoindrie. Leur colère, longtemps comprimée, a éclaté enfin et triomphé de leur dissimulation. »

Un des motifs qui le rendaient favorable à la cause de Luther, c'était l'espoir que de ce mouvement tumultueux, comme d'une crise salutaire, sortirait la restauration des mœurs et de la piété chrétienne. Il y avait en lui comme deux hommes divers, l'un clairvoyant, modéré, conciliant, l'autre passionné, personnel, satirique. Une irritabilité presque féminine l'entraînait souvent hors de la mesure et de la vérité. Il en convenait lui-même, quand il était de sang-froid. « Il est à peine possible, écrivait-il à l'évêque de Rochester, que dans des sujets où il s'agit d'une lutte, notre plume ne s'emporte pas quelquefois même à notre insu. C'est du moins ce qui m'arrive souvent. Quand je crois avoir écrit des douceurs toutes pures, quelques-uns trouvent que je suis mordant. » Il faut se rappeler cet aveu ingénu quand on lit ses lettres ou ses écrits de polémique. On sera plus indulgent pour les écarts de sa plume.

Ennemi du schisme, il s'étonnait qu'on ne cherchât pas à le faire cesser en Bohême. Écrivant à un personnage de ce pays : « Il vaut mieux, lui disait-il, avoir l'union à des conditions désavantageuses que la désunion à des conditions favorables. Je crains que l'amour de l'argent, partout fléau des bonnes mœurs, n'empêche la concorde. Si saint Paul était assis sur le siége de Rome, non-seulement il laisserait entamer ses revenus, mais il céderait quelque chose de son

autorité, pourvu qu'à ce prix il lui fût permis d'acheter l'union. »

La Bohême se trouvait alors partagée en trois sectes, les catholiques romains, les sectaires séparés de Rome et attachés à la commnnion sous les deux espèces, les Pyghards, ces prédécesseurs des anabaptistes. Érasme se prononçait ouvertement pour l'unité de la hiérarchie catholique, image de la hiérarchie céleste... « Il est assurément difficile pour celui qui préside à tout, disait-il, de satisfaire tout le monde; mais il faut mettre sur le compte de ses ministres une bonne partie de ce qui est fait sous son nom, se souvenir qu'il est homme et prendre toutes choses par leur bon côté. Pour maintenir la concorde, une condescendance réciproque est nécessaire. La doctrine apostolique veut que nous soyons soumis même aux mauvais princes. Aussi la seconde secte est-elle, selon moi, plus répréhensible en rejetant violemment la juridiction et la coutume de l'Église romaine qu'en regardant comme une chose pieuse la communion sous les deux espèces. Plût à Dieu que le pape Eugène IV eût préféré la concorde publique à ses sentiments personnels! Cependant j'aurais conseillé aux Bohémiens de se conformer à la coutume de la plus grande partie du monde chrétien. »

Un peu plus tard, un autre personnage très considérable de la Bohême lui demanda une sorte de *canon* ou de règle qui, disait-il, devait être plus puissante sur les Bohémiens que les foudres pontificales. Érasme se récusa, alléguant qu'il n'avait ni assez d'autorité, ni assez de science pour une telle mission. Il se refusait à prononcer sur la foi d'autrui et à rien décider en dehors de ce qu'avait décidé et de ce que suivait l'Église catholique. « Si j'étais convaincu, disait-il, que l'Église romaine a porté quelque décret mal fondé, je pourrais prier et avertir avec respect dans l'occasion; mais je repousse loin de moi la prétention de rien décider. »

Érasme voulait rester philosophe chrétien et non devenir chef de secte. Il croyait cependant que certains points, défi-

nis par les théologiens, auraient pu demeurer indécis, sans dommage pour la piété évangélique. Mais s'il n'avait mission de rien prescrire, il désirait vivement que la Bohême se mît en paix avec elle-même et avec les autres contrées. Le meilleur moyen, à son avis, c'était de remettre d'un commun accord l'affaire à la décision de quelques hommes d'une science et d'une vertu éprouvée, en ayant soin d'exclure absolument ceux qui faisaient profession de *ne se mêler de rien et qui se mêlaient de tout*. Il désignait par là les moines et surtout les dominicains. Il souhaitait dans le pape la clémence pastorale et dans tous les fidèles l'obéissance chrétienne. Il se prononçait ouvertement contre ceux qui aigrissaient le pontife romain par leurs injures, ou qui le dénigraient par leurs déclamations. « Je vois, ajoutait-il, presque toutes les Eglises lui déférer la première autorité. Je ne recherche pas l'origine de cette autorité ; mais entre tous les évêques il est bon qu'il y ait un pontife, non-seulement pour maintenir l'unité, mais aussi pour tempérer la tyrannie des autres évêques et même des princes profanes. Les plaintes qui s'élèvent contre la cour romaine me touchent peu. Il ne faut ni tout croire, ni imputer au pape tout ce qui se fait à Rome. Saint-Pierre lui-même, s'il était assis sur le trône pontifical, serait forcé de fermer les yeux sur bien des choses. En tout cas, des plaintes douces, des prières, une argumentation mesurée amèneront plutôt les changements désirés qne les accusations violentes ou les écrits satiriques. »

Cet amour de la concorde, ce sentiment de l'unité hiérarchique méritent de fixer l'attention. Ils ne permettent pas de confondre Érasme avec Luther et les autres chefs de la Réforme. Quand il vit le théologien de Wittemberg redoubler de violence, il regretta vivement qu'un tel esprit, qui semblait destiné à être un apôtre remarquable de la vérité évangélique, eût été ainsi exaspéré par les clameurs furieuses de quelques hommes. Il souhaitait cependant qu'il ne succombât pas sous la haine de ses adversaires. « Je ne suis pas ca-

pable, disait-il, de prononcer sur ses écrits ; mais la tyrannie présente ne me plaît nullement. »

Il essaya d'agir indirectement auprès de lui pour le détourner de ces violences qui rendaient sa cause odieuse. Voici ce qu'il écrivait à l'électeur Frédéric : « Je prie le Christ très bon et très grand de modérer la plume et l'âme de Luther, de telle manière qu'il puisse être le plus utile à la piété évangélique, et d'inspirer de meilleurs sentiments à ceux qui cherchent leur gloire dans l'opprobre du Maître divin et poursuivent leur avantage à son détriment. Dans le camp de ceux qui attaquent Luther, j'en vois beaucoup qui respirent le monde plus que le Christ. Et cependant il y a faute des deux côtés. Plût à Dieu que Hutten, dont j'aime singulièrement le génie, eût modéré sa plume ! je souhaiterais que Luther fît trève quelque temps à ces luttes et qu'il traitât purement l'affaire de l'Evangile, sans y mêler aucune passion. Peut-être la chose tournerait-elle un peu mieux. Maintenant il est à craindre que la corruption générale des mœurs qui, de l'aveu de tous, demandait un remède public, comme un foyer d'infection que l'on agite, ne devienne de plus en plus invétérée. Il ne faut pas toujours publier la vérité, et la manière dont on la publie importe beaucoup. On doit toujours la présenter avec à-propos, convenance et mesure. »

Le dénoûment de *la pièce qui se jouait*, lui paraissait fort incertain. Il prévoyait d'orageux tumultes, si de sages mesures de conciliation ne calmaient les esprits. Les théologiens prétendaient avoir vaincu Luther ; mais aux yeux d'Érasme cette victoire n'était pas définitive ; car la bulle du pape n'avait pas éloigné de cet homme l'esprit du peuple. « La foule, disait-il, commence à réfléchir, et s'ils n'appellent pas à leur secours de meilleures raisons, je ne vois pas ce qu'ils pourront faire. » Il exposait pleinement sa manière de voir dans la lettre qu'il écrivait au conseiller Peutinger vers la fin de l'année 1520. « Des préludes les plus insignifiants, disait-il,

sont nées souvent d'horribles dissensions qui ont déchiré le monde. Il ne suffit pas d'étouffer le mal pour un temps, s'il doit reparaître ensuite avec plus de force, comme il arrive quand les médecins font cicatriser une plaie avant que le sang vicié soit sorti suffisamment. Quelques-uns pensent que le mieux est de comprimer cette affaire par la rigueur... mais il est à craindre que la sévérité n'ait un effet malheureux. Il ne suffit pas de tendre fortement du côté où nous porte notre volonté. Il faut envisager plus d'un objet. En défendant l'autorité et la dignité du pontife romain auxquelles tous les chrétiens sincères sont dévoués, on doit veiller à ce que la vérité évangélique ne souffre pas d'atteinte ; et assurément le pape Léon ne doit pas être d'un autre sentiment. Il faut moins considérer ce que méritent Luther et ses partisans que ce qui est dans l'intérêt de la paix du monde chrétien.

« Dans cette affaire interviennent certains hommes qui, par un zèle maladroit, enveniment le mal, plus occupés de leur avantage que de l'autorité pontificale. Ils font la guerre aux *bonnes* lettres et aux langues non moins qu'à Luther. Il n'est pas juste d'attaquer ces langues innocentes et même saintes. Il n'est pas bon d'envelopper dans cette affaire plus de gens qu'il n'y en a. Beaucoup ne sont opposés aux adversaires de Luther que parce qu'ils voient en eux les ennemis des belles études. On ne peut considérer sans une profonde douleur comment en peu d'années la contagion du mal s'est propagée sur un vaste espace. On connaît le caractère des Allemands qui se laissent conduire plutôt que contraindre ; et il n'est pas sans danger d'irriter la fierté naturelle de la nation. La Bohême s'obstine dans ses erreurs et les pays voisins ne sont pas fort éloignés de les partager. Bien souvent jusqu'ici on a tenté les moyens de rigueur, et l'on n'a rien gagné; il faut user d'autres remèdes. La haine de Rome est profondément enracinée dans l'esprit de beaucoup de nations à cause de ce qu'on raconte partout des mœurs de cette cité, et aussi à cause de la méchanceté de certains hommes qui gè-

rent les affaires du pape contrairement à ses intentions et pour leur propre avantage.

« Jusqu'ici l'affaire a été conduite autrement que l'auraient voulu les hommes sages. Luther aurait toujours été fidèle à la vérité qu'il l'aurait empêchée de porter ses fruits. De leur côté, ses adversaires ont tenu une conduite capable de gâter la meilleure des causes. Malgré les avertissements, Luther écrit de jour en jour avec plus de violence. Ses ennemis n'ont pas mieux profité des avis, comme s'ils étaient d'intelligence avec lui. Il y a une race d'hommes qui s'engraisse des maux publics et qui ne peut souffrir la paix. Ils n'aspirent qu'au bouleversement des choses humaines. Ils aiment mieux étouffer cette affaire par la rigueur que de la terminer; et ils s'inquiètent fort peu que le monde s'en trouve fort mal, pourvu qu'ils s'en trouvent bien.

« A mon avis, on ne fera rien dans ce débat, si ceux qui l'agitent se proposent un autre but que la gloire du Christ. Ce qui part de son esprit ne peut être étouffé par les forces humaines, quoi que l'on fasse pour l'écraser. Ce qui est tenté par les conseils des hommes ne dure qu'un temps, quelque zèle que l'on déploie pour le soutenir et lui assurer la perpétuité. Il n'appartient pas aux gens comme moi de juger les bulles des pontifes. Il y en a cependant qui, dans la bulle portée par le Nonce pontifical, regrettent de ne pas trouver cette douceur, digne de celui qui est sur la terre le premier vicaire du Christ, ce modèle de la mansuétude; digne du caractère de Léon X, si pacifique jusque-là. Il faut sans doute imputer cette rigueur, non au pape lui-même, mais à ses conseillers. Quand même la violence anéantirait les livres et la personne de Luther, on doit craindre que le mal ne s'envenime au lieu de se cicatriser, et qu'à la place d'un Luther, il ne s'en élève bientôt plusieurs, jusqu'à ce qu'on en vienne à une lutte ouverte et au schisme. En un mot la tempête présente demande un pilote éminent qui sache modérer la course du navire, l'empêcher de sombrer dans les flots, de se briser

contre les bas-fonds du rivage, et lui faire éviter tout ensemble Charybde et Scylla. Il faut retrancher le mal de manière qu'il ne puisse renaître. »

Tel était le langage tout à la fois politique et hardi qu'il tenait à un conseiller influent de l'empereur quelque temps avant la diète de Worms. Écrivant au cardinal Campége lui-même, il ne craignait pas de blâmer les rigueurs déployées contre Luther. « Pourquoi, disait-il, sévir sur-le-champ contre un homme dont la vie est louée de tous et dont les écrits charment tant de grands personnages, remarquables par la vertu, la science et la piété?... Quand même son erreur ou son opiniâtreté aurait demandé ces remèdes extrêmes que l'on applique aux membres désespérés, on ne pouvait l'anéantir tout entier qu'à la condition de l'arracher des cœurs, puis bientôt des bibliothèques, sans ébranlement du monde chrétien. On l'aurait pu, si des hommes d'une science éprouvée, d'une vertu incorruptible, l'avaient réfuté par des arguments solides, par les témoignages des divines Écritures. Plus l'autorité du pape est imposante, plus elle doit agir avec circonspection, s'affranchir de toute passion humaine et prendre en considération les jugements tacites des hommes savants et pieux. Quel pouvoir fut jamais assez fort pour durer longtemps, soutenu par la crainte seule? Dieu lui-même a voulu être aimé et non pas seulement être craint.

« Au reste les hommes sages sont de mon avis, non-seulement parmi les profanes, mais même à Rome, même parmi les théologiens, même parmi les dominicains. Ceux qui approuvent la condamnation de Luther n'auraient pas voulu qu'il fût condamné ainsi... Maintenant, à la place des opinions réprouvées, on introduit des choses qui peuvent être plus sûres dans l'état présent du monde, mais qui sont beaucoup plus funestes à la piété évangélique et qui paraissent intolérables même à des théologiens, adversaires acharnés de Luther. Pour moi, attaché à la doctrine évangélique, à l'Église romaine qui, à mes yeux, n'est pas en désaccord avec l'Église

universelle, au pape chef de toute l'Église, je ne suis pas assez impie pour me mettre en opposition avec l'Église catholique, ni assez effronté pour résister à celui à qui les rois eux-mêmes ne résistent pas sans péril. »

Mais s'il désapprouvait la manière dont Luther était combattu, il ne condamnait pas moins les libelles violents et séditieux des Allemands, leur conduite inconsidérée ou factieuse. « Si nos Allemands, écrivait-il à Reuchlin, s'étaient attachés à la modération que je leur ai toujours recommandée, on n'en serait pas venu à l'état de trouble que nous voyons... » Les Luthériens ayant placardé des affiches où Jean d'Eck était tourné en dérision, il blâma hautement un exemple funeste qui pouvait retomber sur d'autres. Il trouvait peu convenable pour des Allemands, si renommés par leur bravoure militaire, de combattre par des libelles anonymes qui laissaient planer le soupçon sur des innocents et ne pouvaient que rendre meilleure la cause opposée. « Recourir aux armes sans nécessité, disait-il, n'entre pas dans mes vues; combattre par des libelles me semble déplacé et peu digne d'hommes de cœur. Il vaut mieux chercher le moyen de tout arranger sans trouble. Luther provoque des hommes qu'il ne saurait écraser, quand même leur cause serait mauvaise, ce que je ne décide pas; et en attendant il met en péril les lettres contre lesquelles il déchaîne des insectes malfaisants. A peine supportables quand leurs affaires vont mal, que feront-ils dans l'ivresse du triomphe? Ou je ne vois goutte, ou ils visent plus haut que Luther. Ils ont hâte d'emporter la citadelle des Muses. »

II

A mesure que Luther et ses partisans redoublaient de violence et se précipitaient dans une révolte ouverte, sa faveur pour eux se refroidissait et faisait place à un sentiment con-

traire. Ce changement est sensible dans la lettre qu'il écrivait à Jonas pendant la diète de Worms. « Je ne conteste pas, disait-il, les abus qui désolent l'Église du Christ. Que dès les temps les plus reculés, il y eût dans son sein de grands vices, les anciens orthodoxes l'attestent. Saint Jérôme appelle l'Église de Rome la Babylone de l'Apocalypse, et saint Bernard parle comme lui. Parmi les modernes, des auteurs très estimés ont demandé avec instance la restauration de la discipline ecclésiastique. Mais jamais peut-être, à aucune époque, les chefs de l'Église n'ont convoité avec tant d'ardeur et si ouvertement les biens de ce monde que le Christ ordonne de mépriser. L'étude des Écritures n'était pas moins perdue que les mœurs. Les lettres divines étaient accommodées aux passions humaines, et la crédulité du peuple exploitée par l'avidité d'un petit nombre. Les âmes pieuses gémissaient. Aussi dans le principe Luther a-t-il trouvé partout une faveur que peut-être aucun mortel n'a obtenue depuis quelques siècles. On croyait avoir rencontré l'homme exempt de passions humaines, destiné à guérir de si grands maux. Mais moi, sans désespérer, j'ai craint sur-le-champ que l'affaire ne dégénérât en sédition, en déchirement général du monde.

« Maintenant il y a danger que l'essai irréfléchi des mauvais remèdes ne redouble le mal au lieu de le guérir. Je ne puis comprendre quel *Dieu* a poussé Luther à se déchaîner avec tant de licence dans ses écrits contre le pontife romain, contre toutes les écoles, contre la philosophie, contre les ordres mendiants. Quand même tout ce qu'il dit serait vrai, ce qui est nié formellement par ceux qui censurent ses écrits, pouvait-il espérer, après avoir provoqué tant de gens, un autre dénoûment que celui dont nous sommes témoins?.... Car si la vérité est amère à la plupart des hommes, si c'est une entreprise séditieuse en elle-même que de renverser ce qui a été reçu par un long usage, il convenait d'adoucir par la modération de la forme un sujet naturellement désagréable plutôt que d'ajouter la haine aux haines.

« Pourquoi procéder par des paradoxes et présenter certaines choses sous une apparence plus capable de blesser que le fond lui-même vu de près et sérieusement examiné?... Une économie prudente devait présider à la dispensation de la vérité. Luther, au contraire, par la publication précipitée de tous ces petits livres, a tout divulgué à la fois et a communiqué aux artisans ce qui était regardé même parmi les doctes comme mystérieux et réservé aux initiés. Il se laisse emporter par son élan au-delà du juste. C'est ainsi qu'il condamne la philosophie d'Aristote comme la mort de l'âme. L'esprit évangélique a sa prudence, sa modération, sa douceur. Le Christ lui-même accommodait la vérité à ceux qui l'écoutaient. Saint Pierre ne poursuivait pas de ses injures les juifs meurtriers de son maître. Il les gagnait par des paroles douces et affectueuses. Saint Paul se faisait tout à tous pour conquérir les âmes au Christ. Avec quelle prudence et quelle modération insinuante il parlait aux Athéniens! Saint Augustin, en réfutant les Donatistes furieux et les Manichéens plus qu'insensés, mêlait toujours à ses censures les douceurs de la charité; car il avait soif de leur salut et non de leur perte.

« Si l'on veut être utile, il faut s'abstenir de toute injure, surtout lorsque ceux que l'on attaque sont revêtus d'une grande autorité... Sans doute un chrétien doit bannir tout fard; mais il se présente des circonstances où il convient de taire la vérité. Il faut imiter les médecins qui préparent le corps aux grands remèdes. Je n'écoute pas ceux qui prétendent que la maladie de notre époque est trop grave pour être guérie par des remèdes légers. Il vaut mieux laisser le mal tel qu'il est que de l'envenimer par des remèdes imprudents. Dieu sans doute fait sortir le bien du mal; mais il ne peut convenir à des hommes pieux d'exciter la guerre ou d'attirer toute autre calamité sur le monde chrétien. La croix du Christ a sauvé le monde, et pourtant on a en exécration ceux qui l'ont crucifié. Toute nouveauté enfantant des troubles, celui qui s'écarte des opinions reçues, lors même qu'il rap-

pelle les âmes à une doctrine meilleure, doit la présenter de telle façon qu'elle paraisse s'éloigner le moins possible de la croyance commune. Luther au contraire, à ce qu'on dit, même quand son enseignement est identique avec celui des autres, semble s'efforcer dans ses paroles de le faire paraître tout différent.

« Les mœurs des hommes étant portées au mal, il faut remédier aux vices du siècle, sans donner lieu à d'autres excès. En prêchant la liberté évangélique, on ne doit pas donner occasion à la licence de la chair. Il y a sans doute des gens franchement zélés pour la réforme de l'Église et de ses chefs. Il y en a d'autres peut-être qui convoitent ses richesses... Mais si l'on croit qu'il est permis de s'emparer des biens ecclésiastiques parce que certains hommes s'en servent pour le luxe ou pour des choses peu honnêtes, il y aura aussi des particuliers et des grands qui ne seront pas assurés de leurs propres biens. Ce serait, en vérité, un bel avantage pour le monde que d'enlever aux prêtres par une spoliation impie des richesses dont les hommes de guerre useraient plus mal encore !...

« On a beau dire, pour excuser les violences de Luther, que les provocations intolérables de ses adversaires l'ont fait sortir de la modération chrétienne. L'homme qui avait pris un si grand rôle devait rester ferme et impassible. Il fallait regarder devant soi avant de se jeter dans le parti où il s'est précipité. Même dans un but pieux, il est insensé d'entreprendre au-delà de ses forces. Quelques-uns attribuent sa conduite emportée à une impulsion étrangère. Mais pourquoi écouter ces hommes plutôt que d'autres amis éclairés et sages qui lui donnaient des conseils opposés? La plupart de ceux qui lui sont favorables, de quelle manière s'efforcent-ils de le défendre? Par de petits livres badins et de vaines menaces, comme si de pareilles sornettes pouvaient effrayer ses adversaires, ou faire plaisir aux gens de bien dont il fallait gagner l'assentiment par beaucoup de modération.

« Que de maux sont nés de cette conduite téméraire ! Elle a appelé de grandes haines sur les bonnes études et sur beaucoup d'hommes de bien, d'abord peu défavorables à Luther... On répand les petits livres des conjurés parmi lesquels on représente aussi Érasme. Pour moi, je ne hais rien tant que les mots de conjuration, de schisme ou de faction. Toute cette pièce que je ne qualifie pas a été commencée contrairement à mes exhortations. Du moins j'en ai toujours désapprouvé la forme. Mes écrits n'ont jamais servi la cause d'une faction, mais seulement la cause du Christ, commune à tous. Je ne sais ce que vaut mon talent, ce que valent mes écrits. Du moins mes efforts et mes désirs ont pour but d'être utile, non-seulement aux Allemands, mais aux Français, aux Espagnols, aux Anglais, aux Bohémiens, aux Rutènes et même aux Turcs et aux Sarrasins, si je pouvais : tant il s'en faut que je veuille m'associer jamais à une faction si périlleuse. Certes on s'abusait étrangement, si l'on croyait gagner par de tels moyens les hommes de sens; rien n'était plus capable de les aliéner.

« L'Allemagne, je le crains, va se couvrir d'opprobre aux yeux des autres nations. Tant de libelles violents, tant de menaces terribles, tant de fumée et tant d'emphase n'ont servi qu'à faire déclarer article de foi ce qui auparavant était discuté dans les écoles comme opinion probable. Déjà on ne peut plus enseigner l'Évangile sans péril ; car les âmes aigries tournent tout à mal. Luther aurait pu enseigner la philosophie chrétienne avec un grand fruit, s'il avait su éviter ces excès qui devaient nécessairement aboutir à la sédition. Tout au contraire, il a enlevé à mes travaux mêmes une bonne partie du fruit que j'ai recherché. S'il était permis de haïr quelqu'un, les partisans de Luther n'ont blessé personne plus que moi; et cependant je souhaiterais que cette sédition pernicieuse pût être calmée sans dommage pour lui et calmée de façon à ne pas renaître plus dangereuse dans la suite, comme font les plaies mal guéries. Je sais bien que

vous trouverez ces plaintes tardives; mais si l'affaire est allée plus loin qu'il n'aurait fallu, on doit faire d'autant plus d'efforts pour assoupir, si l'on peut, une si grande sédition... Si certaines choses nous blessent dans les arbitres souverains du monde, je suis d'avis qu'il faut les abandonner à Dieu leur maître. Si leurs prescriptions sont équitables, il est juste d'obéir; si elles ne le sont pas, c'est être pieux que de s'y soumettre pour éviter un plus grand mal. Si notre époque ne peut supporter le Christ tout entier, on peut du moins le prêcher jusqu'à un certain point. Ces réflexions que je vous soumets, je désire que vous les communiquiez à Mélanchthon et à d'autres, s'il en est qui lui ressemblent. »

Érasme, sans doute, n'espérait guère le succès de son intervention pacifique. Il écrivait au théologien Louis Berus : « Grâce à l'âpreté des luthériens et à la stupidité de certaines gens qui s'efforcent de remédier au mal avec plus de zèle que de prudence, l'affaire en est venue au point que je ne vois plus d'autre dénouement possible qu'un grand bouleversement du monde. Quel mauvais génie a répandu au milieu des hommes cette semence détestable? Quand j'étais à Cologne, je me suis efforcé de faire que Luther eût le mérite de la soumission et le pontife celui de la clémence. Le plan était goûté de certains princes. Mais voilà que *les Décrétales* livrées aux flammes, *la Captivité de Babylone*, des thèses hardies, ont rendu, à ce qu'il paraît, le mal incurable. Luther me semble agir comme un homme qui ne veut pas être sauvé. D'autre part, certains hommes traitent l'affaire si sottement qu'on les croirait d'intelligence avec lui et qu'ils ont l'air de trahir la cause pontificale. »

Il pensait que parmi les choses reçues dans l'Église, il y en avait qui pouvaient être changées au grand avantage du christianisme. « Mais, disait-il, je ne saurais approuver ce qui se fait par la sédition. Si les hommes instruits, après s'être entendus, avaient soumis aux chefs des deux puissances dans des mémoires confidentiels ce qu'ils auraient

jugé intéresser la pureté de la doctrine évangélique, peut-être aurais-je été le premier à donner mes avis avec tout le zèle possible. Des deux côtés on a mis trop de chaleur dans le débat. Le cardinal Cajetan, dans son livre publié récemment, a été beaucoup plus sage. Faisant abstraction des personnes, s'abstenant de toute injure, traitant l'affaire par de simples arguments et par les témoignages des auteurs, il a déployé non moins d'art que de talent. » Érasme aurait voulu qu'on écrivît des centaines de livres de cette nature, propres à éclairer la discussion et non à fomenter des troubles. « Si le parti contraire, ajoutait-il, a fait paraître peu de modération, ce n'était pas une raison pour l'imiter. La prudence seule commandait d'éviter tout ce qui pouvait compromettre la cause. Au reste, s'il est insensé d'approuver tout dans Luther, on ne doit pas, en haine de l'auteur, condamner ce qui est vrai, corrompre ce qui est sain. Je n'ai encore vu personne qui se repentît d'avoir lu ses livres, tout en désapprouvant bien des choses... Dans notre aversion pour tout ce qu'il a dit de mal, nous ne devons pas perdre le fruit de ce qu'il a dit de bien. Il faut prendre garde de lâcher la bride à certains prédicateurs et à certains théologiens peu sincères qui, voyant Luther réduit en cendres, s'arrogent de tous côtés la gloire du succès... Pour moi, je serai toujours ferme dans la résolution de me laisser mettre en pièces plutôt que de favoriser la discorde en matière de foi. »

Certains personnages croyaient qu'il était nécessaire d'ébranler le corps par un remède énergique, pour que bientôt après la santé se rétablît. Telle était l'opinion du roi Christiern qui paya cher le tort d'avoir voulu en faire l'expérience.

« Supposé que cela soit vrai, disait Érasme, j'aime mieux voir l'épreuve tentée par d'autres que par moi. Si les mœurs corrompues des hommes méritent ce châtiment, Dieu saura trouver un Nabuchodonosor pour châtier son peuple. Comme je ne vois pas que les hommes apostoliques aient rien fait de semblable, je ne suis pas d'avis qu'on tente quelque chose

par la sédition. Le Christ a chassé les marchands du temple; mais il n'a jamais donné cette mission à ses disciples. Il leur a confié la mission d'enseigner et non de combattre. »

Il souhaitait que la paix pût être conclue sur le terrain de la doctrine évangélique. Mais avant tout on devait rechercher pourquoi ce mouvement s'était emparé des esprits sur un si vaste espace. Peut-être pourrait-on extirper plus facilement le mal, si l'on en connaissait la source. Mais c'était aux souverains qu'il convenait de se mettre à la tête de cette affaire. « S'ils me demandent conseil, lisons-nous dans une lettre, et s'ils veulent me permettre de parler sans péril, avec ma franchise habituelle, je leur donnerai un avis, sinon sage, du moins sincère. Ce n'est pas sans cause que cette affection morale a envahi tant de nations et que le mal renaît de temps en temps. Peut-être faudrait-il imiter les médecins prudents qui chassent des veines la cause de la maladie plutôt que ceux qui coupent la fièvre de telle façon qu'elle revient bientôt. S'ils ne me demandent pas conseil, je me tiendrai tranquille, et, autant qu'il me sera permis, je *servirai l'intérêt évangélique.* S'il se fait quelque chose autrement que je voudrais, je prierai le Christ d'éclairer leurs âmes. »

Ces paroles d'Érasme méritent d'être remarquées. En séparant sa cause de celle de Luther, il ne renonçait pas à ses idées de réforme. Il était persuadé que le meilleur moyen de préparer l'avenir, c'était de gagner l'esprit de la jeunesse et d'y répandre les semences des bonnes études. Au lieu de lutter avec les défenseurs de l'ancienne ignorance, il valait mieux initier des âmes tendres et dociles à une science meilleure et à la vraie piété. « Si les princes, disait-il, ne veulent pas admettre les conseils de la sagesse, si les chefs de l'Église préfèrent les grandeurs du monde aux récompenses du Christ, si les théologiens et les moines ne peuvent renoncer à la synagogue qui leur est si chère, si le peuple ne peut être arraché à ses habitudes, il reste une voie pour faire espérer que

le monde deviendra un jour meilleur, c'est de mettre le *vin nouveau dans des outres neuves.* Cette semence poussera un jour et même sans combat étouffera ces hommes non moins ignorants que rebelles à tout enseignement. Bien élever les enfants, publier les écrits des anciens, voilà le moyen de faire disparaître peu à peu cette *superstition irréligieuse* et ces *lettres illettrées.* »

Quelques mois après, il publiait les *Nouveaux Colloques* où, sous une forme agréable et badine, il insinuait dans l'esprit de la jeunesse les principes de la réforme, telle qu'il l'entendait. Aucun écrit ne contribua, comme ces dialogues familiers, à les rendre populaires dans tous les rangs de la classe éclairée. Érasme, qui d'abord ne s'était proposé pour but que d'exercer les écoliers à une conversation décente, polie et en même temps enjouée, s'était aperçu qu'on pouvait les faire servir à propager des idées morales, à corriger les préjugés, les erreurs et les superstitions communes. Il y fit donc entrer ses observations critiques sur les pèlerinages, sur la confession, sur l'abstinence, sur les vœux, sur le culte des saints, sur la vertu attribuée à l'habit de saint Dominique ou de saint François, sur les constitutions humaines en général. Les théologiens et les moines murmurèrent : leur indignation redoubla, quand ils virent l'ouvrage traduit en langue vulgaire, comme le *Manuel* et l'*Éloge de la Folie.* Les esprits les plus sages s'étonnèrent qu'Érasme eût introduit de telles discussions dans un livre destiné à des enfants. On lui en demanda la raison. Il ne s'expliqua pas catégoriquement; mais son secret n'était pas bien difficile à deviner. Les censures n'arrêtèrent pas la vente de ces dialogues faciles, spirituels, amusants. Au contraire, elles accrurent le nombre et l'empressement des acheteurs. Jusqu'à la dernière année de sa vie, Érasme défia ses adversaires de prouver qu'il y avait dans cet ouvrage quelque chose de contraire à la doctrine catholique. Mais les théologiens n'en jugeaient pas ainsi. La Sorbonne le condamna et en fit interdire la lecture aux écoliers.

Sous une autre forme, la *lettre apologétique* à l'évêque de Bâle *sur le jeûne, l'abstinence et d'autres constitutions humaines de ce genre*, publiée aussi dans la première partie de l'année 1522, allait au même but que les *Colloques*. Érasme faisait d'abord l'éloge du jeûne qu'il appelait un secours pour la vraie piété. « Il a pour effet, disait-il, de réprimer les désirs de la chair et d'apaiser la colère de Dieu... L'Église naissante n'était occupée que de jeûnes et de prières. Plus tard, comme le zèle des chrétiens se refroidissait, les évêques et les pontifes confirmèrent l'usage de jeûner par des lois que l'on ne peut violer sans manquer à l'ordre public... Si les circonstances font désirer certains changements dans les constitutions humaines, ces changements doivent être accomplis sans trouble par l'autorité des chefs de l'Église. » Il parlait de même au sujet du célibat ecclésiastique et des fêtes dont il critiquait l'abus.

Si les mœurs publiques étaient retombées dans une corruption plus que païenne, c'était, d'après lui, parce que l'on avait négligé la doctrine du Christ. Assurément il s'était trouvé à toutes les époques des hommes qui avaient gardé le culte pieux de l'Évangile. Mais à parler franchement, depuis quatre cents ans la vigueur évangélique s'était affaiblie chez le plus grand nombre : raison de plus pour travailler de toutes ses forces à rallumer le flambeau que Jésus était venu allumer au monde. Érasme regardait cette doctrine céleste comme le remède général de toutes les maladies qui travaillaient l'individu et la société, si toutefois elle était entendue et pratiquée dans sa vérité, sans détours, sans accommodements avec les passions humaines. Il lui reconnaissait une efficacité merveilleuse. Aussi chacun devait-il lire l'Évangile et s'en nourrir.

Dans la préface de la paraphrase de saint Mathieu, qui est de la même époque, il s'exprimait ainsi : « Les évangélistes ont écrit l'Évangile pour tous. Je ne vois pas comment ce n'est point un devoir pour tous de le lire, et nous avons fait

en sorte par notre travail qu'il puisse être lu même par les gens illettrés. Mais pour en retirer un très grand fruit, il faut le lire en vue de se rendre meilleur, en vue, non d'accommoder l'Écriture sacrée à ses passions, mais de réformer sa vie et ses affections d'après cette règle. » Il ajoutait un peu plus loin dans un avertissement au lecteur : « Il ne faut pas condamner la connaissance des livres sacrés, parce que certaines gens tournent à leur perte ce qui de soi est bon et salutaire. Tout en donnant aux hommes instruits la première place dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, je ne vois pas pourquoi l'on interdirait aux simples fidèles la lecture des Évangiles, écrits pour les ignorants comme pour les doctes. Ce qu'ils enseignent, ce qu'ils promettent est commun à tous. Ils sont plus aisément entendus d'un homme simple et pieux que d'un philosophe arrogant. Il appartenait aux Juifs, qui vivaient dans les ombres, de cacher leurs mystères; la lumière évangélique ne peut être mise sous le boisseau. Depuis que le voile du temple a été déchiré à la mort du Seigneur, l'accès a été ouvert à tous vers le Christ qui est le saint des saints... On voit saint Jérôme exhorter les vierges, les veuves, les épouses à la lecture des livres sacrés, et pourtant il se plaint que des personnes s'attribuent de tous côtés l'enseignement de cette science. »

Érasme invitait à cette lecture le laboureur, le forgeron, le tailleur de pierres, les hommes de cour, les Turcs eux-mêmes. Ne pouvait-il pas, en effet, leur arriver ce qui advint à l'eunuque? Parmi les livres de l'Ancien Testament, il y en avait peut-être quelques-uns que l'on pouvait interdire aux ignorants. Toutefois il ne voulait défendre la lecture de ces livres à aucun de ceux qui étaient désireux de connaître la philosophie divine. Par là ils seraient mieux préparés à entendre les sermons de l'Église; ils écouteraient plus volontiers ce qu'ils reconnaîtraient en partie. « Je sais, disait-il, que c'est l office des pasteurs de distribuer au peuple le pain de la parole sacrée; mais, à leur défaut, on doit implorer le

secours du prince des pasteurs et nourrir son âme par une lecture privée. Quelquefois la brebis est plus sage que le pasteur lui-même. Le suffrage le plus certain, c'est le témoignage de sa conscience... »

Ici Érasme se rapprochait beaucoup de Luther. Il poursuivait : « Si vous ne comprenez pas quelque chose, consultez votre voisin. Peut-être l'Esprit-Saint vous parlera par sa bouche... Chassez les questions frivoles ou indiscrètes, si elles viennent à naître dans votre esprit. Ne discutez pas pour savoir comment le Christ est sorti de son sépulcre fermé; c'est assez pour vous qu'il en soit sorti. Ne recherchez pas comment à la table sacrée le Christ se trouve là où l'on avait mis du pain; il vous suffit de croire qu'il y a là le corps du Seigneur. Ne scrutez pas comment le Fils est autre que le Père, tout en étant avec lui une seule nature; c'est assez pour vous de croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes, mais un seul Dieu... Au reste, il n'est pas juste d'interdire aux simples fidèles la lecture des livres saints, parce que cette lecture aura été pour quelques-uns une occasion de chute; car c'est la faute, non de la lecture, mais de l'homme. Autrefois on ne défendait pas de lire l'Évangile dans les églises, parce que les hérétiques y avaient puisé le principe de leurs erreurs...

« Certains hommes croient que c'est un sacrilége de traduire les livres sacrés en français ou en anglais; mais les Évangélistes n'ont pas craint d'écrire en grec ce que le Christ avait dit en syriaque. Les Latins n'ont pas craint non plus de faire passer dans leur langue ce que les apôtres et les évangélistes avaient écrit, c'est-à-dire de le livrer à la foule. Saint Jérôme ne s'est pas fait scrupule de traduire les Écritures en dalmate... Le Christ désire que sa philosophie soit propagée le plus possible; il est mort pour tous; il veut être connu de tous. Ce but sera plus facilement atteint, si les Écritures sont traduites dans les langues de toutes les nations, ou si, par les soins des princes, les trois langues qui ont reçu de

préférence le dépôt de la philosophie divine sont apprises de tous les peuples. »

Érasme citait l'exemple des Romains qui avaient fait parler même vulgairement le latin et le grec à tant de peuples divers pour affermir leur empire passager. N'était-il pas plus juste d'employer le même moyen pour étendre l'empire éternel du Christ, resserré maintenant dans des limites si étroites? D'accord avec saint Jérôme, il pensait que la croix serait plus glorifiée, si elle était célébrée dans toutes les langues par toute espèce d'hommes, si le laboureur conduisant sa charrue chantait en sa langue quelque morceau des psaumes mystiques, si le tisserand, assis à son métier, se consolait de son travail en modulant quelque passage de l'Évangile, si le pilote, cloué à son gouvernail, en fredonnait quelque chose, si enfin une compagne ou une parente en lisait quelque partie à la matrone tenant sa quenouille.

Afin de remédier à la grossière ignorance de tant de gens étrangers aux premiers éléments de la religion, il voulait que chaque année le prêtre lût au peuple une exposition courte et lumineuse, simple et docte en même temps, des points principaux de la foi et de la doctrine chrétienne, exposition rédigée par des hommes savants et pieux. Cette doctrine devait être puisée, non dans les eaux fangeuses de la science humaine, mais aux sources évangéliques, dans les écrits des apôtres et dans le symbole qui leur était attribué. Cette lecture pouvait être placée très convenablement aux fêtes de Pâques. « Cela vaudrait mieux, disait-il, que de faire rire le peuple aux éclats par des bouffonneries déplacées et quelquefois obscènes. »

Il demandait encore dans le même but que les enfants baptisés et déjà parvenus à la puberté fussent tenus d'assister à des sermons où leur seraient expliqués les engagements du baptême. Ensuite ils seraient examinés en particulier par des hommes vertueux, chargés de voir s'ils avaient bien saisi et retenu ce que le prêtre leur avait enseigné. S'ils paraissaient

assez instruits, on leur demanderait s'ils ratifiaient les promesses que l'on avait faites pour eux. S'ils répondaient affirmativement, on leur ferait renouveler les vœux du baptême publiquement en présence des jeunes gens de leur âge avec des cérémonies graves, décentes, solennelles, en rapport avec la solennité d'un engagement si auguste. « Quel magnifique spectacle, disait-il, que d'entendre la voix de tant de jeunes gens se consacrant à Jésus-Christ, lui jurant fidélité, renonçant au monde, abjurant Satan avec toutes ses pompes, tous ses plaisirs, toutes ses œuvres; de voir le jeune troupeau s'avançant du baptistère sacré, et le reste du peuple unissant sa voix avec ses prières à celles des nouveaux soldats de Jésus-Christ. » A cette occasion il rappelait les cérémonies figuratives des professions monastiques, cérémonies si touchantes qu'elles faisaient fondre les spectateurs en larmes. Il parlait aussi des comédies que l'on donnait dans certaines églises et qui représentaient la *passion*, la résurrection, l'ascension du Christ, la descente du Saint-Esprit.

Pour donner à cette cérémonie quelque chose de plus imposant, il désirait qu'elle fût présidée par les évêques eux-mêmes. Cependant il éprouvait deux scrupules : le premier, c'est qu'on semblerait renouveler le baptême, ce qui n'était pas permis; le second, c'est que certains jeunes gens pourraient ne pas ratifier les engagements pris pour eux dans le baptême. Le premier serait facilement levé, pensait-il, si les cérémonies en question n'étaient que l'image et la représentation du baptême, comme l'est chaque jour l'aspersion de l'eau bénite. Il était plus difficile de résoudre la seconde difficulté. Mais d'abord on devait tout essayer pour empêcher le jeune homme de rompre son premier engagement. S'il résistait, il convenait peut-être de ne pas le contraindre, mais de l'abandonner à lui-même, jusqu'à ce qu'il vînt à résipiscence. Pour toute peine, on devait lui interdire l'Eucharistie et les autres sacrements, sans l'exclure de l'Église et du sermon.

Le même esprit, les mêmes principes se retrouvent dans tous les ouvrages d'Érasme, dans ses Paraphrases, dans ses explications des Psaumes, dans ses éditions des Pères, dans ses lettres, dans ses écrits de polémique, dans ses traités religieux et moraux. Tout en poursuivant à son point de vue la réforme de la religion, il se promettait de travailler au rétablissement de la concorde, s'il voyait les deux partis disposés à des concessions raisonnables. Les idées mêmes qu'il répandait par ses écrits devaient préparer la voie. A vrai dire, il avait peu d'espoir. « Les adversaires de Luther, disait-il, s'applaudissant d'avoir triomphé à Worms, dirigent leurs coups redoublés contre cet homme, comme faisaient jadis les Grecs contre Hector renversé. D'autre part, la tragédie du nouvel évangile, commencée aux applaudissements de l'univers émerveillé, mais empirant d'acte en acte, a fini par un dénoûment tumultueux et insensé... J'estime peu une foi contrainte et imposée de force ; mais il n'est ni sûr ni utile de mépriser l'autorité des chefs. Ce qui s'est enraciné avec le temps ne peut être arraché d'un seul coup. D'un côté je vois des bulles, des édits, des menaces; de l'autre des livres pleins de licence, pour ne pas dire de révolte. Si les princes, occupés d'autres soins, ne peuvent donner leur attention à ces maux, les gens de bien doivent s'entendre pour y remédier. Tandis que par intérêt on se tient en repos, l'incendie se propage. » Ainsi parlait Érasme peu de temps après l'assemblée de Worms.

Quelques mois plus tard, il écrivait au duc George de Saxe : « S'il est permis de s'exprimer librement devant un prince aussi sage que bon, il faut le reconnaître, le monde s'endormait dans les opinions scholastiques, dans les constitutions humaines. On n'entendait parler que d'indulgences, que d'accommodements, que du pouvoir du pontife romain. Quand même ces choses seraient d'une vérité indubitable, elles n'importent pas beaucoup à la vigueur évangélique. Elles ne nous excitent point au mépris du monde. Elles n'al-

lument pas en nous l'amour des biens célestes; et pourtant c'est là ce qui doit être de préférence insinué dans les âmes... Des hommes attachés au siècle appuyaient leur tyrannie sur ces abus. Une réforme était nécessaire. Le sommeil du monde devait être secoué, l'étincelle de la vertu évangélique rallumée. Au commencement il n'y avait de compromis que le trafic des indulgences; mais les fautes des deux partis ont rendu l'affaire très grave. » Les voyant entraînés par un mouvement aveugle, il s'était tenu à l'écart. En effet, bien loin de ramener dans de justes bornes ce qui était excessif, on l'exagérait encore.

A son avis, le meilleur moyen d'assoupir cette tragédie, c'était le silence. Tel était aussi le sentiment des cardinaux et des personnages les plus sensés. La bulle du pape n'avait fait que redoubler la violence de l'incendie. L'édit de l'empereur, encore plus rigoureux, pouvait bien retenir les plumes et les langues; mais il ne changeait pas les cœurs. Le zèle de Charles V était louable; mais les arbitres de cette affaire étaient peu autorisés par l'opinion. En attendant, on pouvait rappeler les évêques et les princes à leur devoir, pourvu qu'on le fît avec une douceur chrétienne. Il ne fallait pas diminuer l'autorité du pontife; mais c'étaient les bienfaits qui fondaient et conservaient le mieux l'autorité. Tout le mal, ou du moins la plus grande partie, avait sa source dans l'amour des intérêts terrestres, qui, sous le masque de la religion, exerçait une lourde tyrannie. Aussi les peuples, au lieu de s'attacher à leurs chefs comme à leurs pères, les détestaient et les repoussaient comme des tyrans.

En même temps qu'il cherchait à disposer les princes à des concessions nécessaires, il ne cessait de conseiller la prudence et la modération aux partisans de la réforme. « Ceux qui s'imaginent, disait-il, avoir dans les affaires du Christ le pouvoir qu'on leur reconnaît dans un banquet théologique, se trompent grandement. La vérité est efficace et invincible; mais le prédicateur doit unir la simplicité de la colombe à la

prudence du serpent. » — « Ce que font les dieux supérieurs ou même inférieurs, ajoutait-il avec ironie, on me l'écrit de différents côtés. Mais ce n'est pas à moi d'en juger ; c'est à la vile populace. Pour moi, je remplirai sincèrement mon rôle dans la pièce. » En parlant ainsi, il avait en vue les prédications séditieuses des luthériens et leurs libelles écrits en langue vulgaire. A un prédicateur qui lui demandait s'il fallait déserter entièrement l'Évangile, il répondait : « Ceux-là plus que tous désertent l'Évangile, qui le défendent mal. Avec quelle lenteur le Christ a révélé sa doctrine! Quoi de plus insensé que certains hommes qui maintenant veulent paraître évangéliques? A quoi songent-ils? Que prétendent-ils? »

Il appréciait avec sagacité les divers mobiles qui poussaient les sectateurs de Luther. « On met en avant la liberté évangélique, écrivait-il au chapelain d'Adrien VI. Mais tous n'ont pas le même but. Il en est qui, sous cette apparence trompeuse, cherchent une folle licence pour se faire les esclaves des passions charnelles. Il en est aussi qui envient les richesses des prêtres ; et il en est encore qui, ardents à dissiper leur avoir avec le vin, les femmes perdues et le jeu, convoitent le bien d'autrui pour le ravir. Enfin il y en a dont les affaires sont dans un tel état que la tranquillité publique n'est pas sûre pour eux. Il en est cependant quelques-uns qui désireraient voir réformer sans trouble, si c'était possible, ce qui s'est glissé peu utilement dans l'Église. Ainsi, au milieu de la confusion, comme il arrive d'ordinaire, chacun saisira ce qu'il aura désiré. »

Il chercha, mais avec peu de succès, à faire sentir aux papes Adrien VI et Clément VII, comme à Léon X lui-même, la nécessité de faire les concessions que demandaient les circonstaces présentes; car il importait de couper le mal dans ses racines. Or, une de ces racines, c'était la haine de la cour de Rome dont la cupidité et la tyrannie étaient, disait-il, devenues intolérables. Il y avait aussi quelques lois ecclésias-

tiques qui semblaient trop lourdes pour la liberté du peuple chrétien.

Il écrivit dans le même sens au cardinal Campége, chargé d'une mission pacifique en Allemagne. « Tous les gens de bien, lui disait-il, sont fatigués comme moi de ces troubles funestes. Quoique l'entreprise soit pleine de difficultés, j'ai confiance en votre sagesse et votre habileté supérieure. Je voudrais pouvoir moi-même quelque chose en cette affaire... Mais j'ai perdu mon crédit depuis que je *me suis opposé à l'Évangile;* car c'est ainsi qu'ils parlent. » Il ajoutait : « Je ne doute pas que votre sagesse ne conduise cette négociation par les voies les meilleures. Elle réussira mieux, si vous faites voir une équité parfaite, si vous manifestez l'intention de guérir le mal plutôt que de l'étouffer, si enfin vous montrez qu'en extirpant l'ivraie vous ne voulez pas aussi arracher le froment et que vous ne refuserez pas de faire certains changements qui peuvent et doivent être accomplis sans dommage pour la dignité apostolique et pour la piété chrétienne. En attendant, on devra s'abstenir de tout écrit séditieux et de toutes menées factieuses, jusqu'à ce que l'autorité du pape et des princes fasse un règlement général qui rétablisse la concorde et la raffermisse. L'Allemagne est fort vaste et vous ferez merveille si vous la pacifiez. »

Ces paroles laissent voir qu'il ne croyait guère au succès du cardinal. Tous les jours le mal s'étendait malgré les efforts des monarques, des chefs de l'Église, des universités, des hommes instruits. Ce mouvement semblait avoir quelque chose de fatal, quel que fût le principe d'où il partait. Voyant l'obstination invincible des deux partis, Érasme, qui, depuis longtemps annonçait trois *dialogues sur l'affaire de Luther* (1), avait renoncé à les mettre au jour.

Mais il ne lui fut pas permis de garder plus longtemps le silence, et le *Traité du libre arbitre* fut publié. Toutefois,

(1) V. *Catalogue à Botzemus*, t. I.

même après la publication de ce petit livre, il n'abandonna pas son rôle de modérateur. Il écrivait au dataire du pape : « Les esprits pourront peut-être s'adoucir, si l'on fait bientôt quelques concessions. Mais si l'on essaie d'employer la rigueur, je ne puis prévoir quel sera le dénoûment. Il y a beaucoup de gens qui, en cette affaire, ne cherchent qu'à mettre tout en confusion. » Nous lisons encore dans une lettre de la même époque : « Si chacun des deux partis persiste à maintenir opiniâtrement ce qu'il appelle son droit, je crains qu'il ne s'élève une lutte semblable à celle d'Achille et d'Hector. Héros indomptés, une guerre implacable les mit aux prises et la mort seule put les séparer. » On croirait, en lisant ce passage, qu'Érasme avait entrevu dans les ténèbres de l'avenir le drame sombre et terrible de la guerre de trente ans.

III

Après avoir fait à Mélanchthon la longue confidence de ses griefs contre les nouveaux évangéliques, il ajoutait : « Je n'ignore pas que le Christ sait faire tourner au bien les mouvements désordonnés des hommes. Aussi me serais-je abstenu volontiers d'intervenir dans cette tragédie, si je l'avais pu. Je ne veux pas être instigateur de sédition. Mais lorsque je verrai quelque espoir d'être utile, je ne manquerai pas à la cause évangélique. » Parlant des censures amères de Luther, il s'exprimait ainsi : « Peut-être nos vices ont-ils mérité cette amertume. Toutefois j'aurais préféré une liberté de langage assez mesurée pour attirer doucement les pontifes et les monarques à la réforme de la religion et des mœurs. Ce but a toujours été le mien et il l'est encore. Celui où vise Luther m'est inconnu. J'ai engagé Hédion, Œcolampade et Pélican à rendre compte de leur doctrine d'un commun accord au cardinal

Campége, si équitable et si bienveillant. J'ai parlé en vain. Cependant je ne crois pas Clément VII aussi opposé au rétablissement de la pureté chrétienne que certaines gens se le figurent... J'ai désiré la réformation religieuse des prêtres, mais sans perte pour leur autorité. J'aurais voulu qu'on vînt au secours des génies heureux, ensevelis vivants dans les cérémonies monastiques, mais sans donner ouverture aux méchants pour faillir avec plus de licence. Enfin je souhaitais que des abus anciens et invétérés fussent corrigés peu à peu, mais sans mettre le trouble partout et de manière à rendre la *liberté évangélique commune à toutes les nations*... Luther ne voit que le mauvais côté des choses, et, occupé uniquement de supprimer ce qui le choque, il tombe dans un excès pire encore. Il y aura toujours des abus dans le monde. On peut les atténuer; on ne peut les extirper entièrement. Malgré l'eau des fleuves et des pluies, la mer conserve toujours son amertume naturelle...

« Quoi de plus funeste que ce déchirement? Combien de lieux troublés par les plus violents désordres? Et nous en attendons de plus violents encore. N'est-ce pas payer trop cher l'avantage d'avoir un temple sans images et d'avoir changé quelque chose aux rites de la Messe... Plût à Dieu que Luther pût tourner les pontifes et les princes à l'amour de la piété évangélique aussi énergiquement qu'il se déchaîne contre leurs vices!... En cette affaire, aucun outrage ne me détournera de la droite voie. Jamais je ne prendrai sciemment les armes contre la vérité évangélique; et c'est pour cela que j'ai craint jusqu'ici de battre en brèche les points de doctrine qui me déplaisaient dans Luther, de peur d'ébranler en même temps d'autres choses que j'approuvais. En toute occasion je m'efforce de faire sortir de ce remède amer et violent, présenté par lui au monde, la santé morale de l'Église. Autour de moi, certains factieux se récrient contre mon inconstance. Je les défie de me montrer un seul point où je me sois démenti... Ma temporisation, ma modération n'ont

eu d'autre but que d'être utile aux deux partis. Si je pouvais, en épargnant les hommes, égorger tous les vices, on verrait en moi un grand bourreau. »

Cependant il ne désespérait pas. Il avait foi dans la Providence du Christ qui ferait sortir le bien du mal. Pour répondre aux désirs qui lui étaient souvent exprimés, il rappela dans l'occasion les esprits à l'union chrétienne, à des concessions réciproques, à la paix évangélique, mais sans croire que ces tentatives de conciliation auraient beaucoup de succès. Ferdinand, lieutenant général de l'Empire, qui sévissait avec rigueur contre les Luthériens, approuvait cependant sa mansuétude et sa modération chrétienne. « Dans les grandes tempêtes, lui écrivait Érasme, bien diriger le gouvernail et les voiles, n'est pas facile. De même au milieu d'une époque si profondément agitée, garder la modération est malaisé. Je me suis efforcé de m'y tenir et de conserver en cette affaire ma conscience pure devant le Christ. »

Il ajoutait : « Selon un vieil adage, un conseil mauvais porte malheur à celui qui l'a donné ; mais dans un si grand bouleversement, il semble à peine sûr de donner un bon conseil. L'affaire de Luther s'étend chaque jour plus loin. Les remèdes ordinaires, c'est-à-dire les rétractations, les emprisonnements, les bûchers ne peuvent avoir un grand effet. J'en avais donné avis à l'empereur par l'entremise de Glapion. J'ai averti Adrien VI, Clément VII, le cardinal Campége. Si l'on modifiait certaines choses qui peuvent être changées sans aucun préjudice pour la religion, et que cette réforme fût opérée par l'autorité des pontifes, des évêques et des princes, le monde, je le crois du moins, commencerait à prêter l'oreille et il y aurait espoir de voir renaître la concorde peu à peu. Jusqu'à présent chaque parti se refuse à toute concession, et, dans chacun d'eux, il y a des hommes qui préfèrent leur avantage à la cause du Christ. »

Il tenait à peu près le même langage au duc George : « Si cette contagion n'avait atteint qu'un petit nombre de per-

sonnes, la rigueur aurait pu l'extirper. Mais elle s'est propagée au point d'inspirer des craintes aux monarques eux-mêmes. Une rétractation arrachée par la crainte, un ou deux hommes brûlés ne peuvent qu'exaspérer les esprits. Le mal serait momentanément étouffé qu'il renaîtrait plus violent. Peut-être pourrait-on espérer des concessions raisonnables de la part des pontifes et des princes, si Luther en faisait de son côté. Mais autour de Bâle, je vois des Luthériens intraitables... Dans cet état de choses, je prie sans cesse le Christ d'envoyer, non un hibou de Minerve, mais une donce colombe qui puisse faire tourner au bien la témérité de certains hommes. »

Sa polémique dans le *Traité du libre arbitre* devait paraître froide à force d'être mesurée et contenue. « Vous voilà, bon gré, mal gré, devenu lutteur, lui écrivait Louis Vivès; mais vous triomphez de votre adversaire de façon à laisser voir aux spectateurs que vous épargnez celui qui aurait pu être terrassé par vous; et il convenait d'agir ainsi, pour ne pas donner la victoire à ceux dont l'applaudissement ferait le gémissement du monde. Il faut que le dénoûment ait l'approbation du Christ. » Telle était, en réalité, comme Vivès le disait, la pensée qui dirigeait Érasme. Il considérait Luther comme un mal nécessaire pour secouer l'Église endormie dans une corruption universelle. Supprimer Luther, c'était, pensait-il, supprimer le remède qui convenait le mieux à la maladie présente. Il était porté à croire que le Christ voulait réveiller les prêtres de leur ivresse et de leur sommeil. Voilà ce qui l'avait empêché si longtemps d'écrire contre Luther, et ce qui, encore maintenant, retenait sa plume. Aimant mieux être lapidé par les deux partis que de se faire le chef éclatant de la sédition, il déclarait qu'il n'assisterait pas les factieux, mais qu'il ne ferait pas défaut à la cause de l'Évangile; il poursuivait toujours son œuvre et avec plus d'activité qu'on ne croyait.

Il exposait longuement les raisons de toute sa conduite

dans une lettre adressée à Jean Henckell, prédicateur de la reine de Hongrie. « On ne pouvait que gémir, disait-il, en voyant la corruption des chrétiens, l'oubli de l'Évangile, la foi et la charité presque abolies. Un nombre infini d'hommes n'étaient chrétiens que de nom. Ils vivaient dans l'ignorance même du Symbole des apôtres, sans comprendre les vœux du baptême. Pour les punir de cette coupable indifférence, Dieu leur a envoyé des docteurs qui, au lieu de guérir leurs plaies secrètes, n'ont fait que chatouiller leurs passions. Mais telle est la puissance aimable de l'Évangile que le monde, à son nom seul, a semblé se réveiller de sa léthargie. Que serait-ce donc, si l'on voyait des mœurs et des sentiments évangéliques dans les prédicateurs de l'Évangile? Il s'est élevé de nouveaux prophètes, hommes obscurs, méprisés, qui par leurs clameurs puissantes et leurs magnifiques promesses, ont réveillé et attiré le monde profondément endormi dans les cérémonies et les prescriptions charnelles, comme dans l'ivresse de la mandragore.

« Au début, la pièce pouvait plaire même aux gens de bien, tant qu'on se bornait à relever l'autorité incomparable des Écritures, à prêcher qu'on devait placer sa confiance en Dieu et non dans les forces humaines, à mettre en avant le beau nom de la liberté évangélique. On accueillait avec faveur les libres attaques contre la Cour romaine, contre les évêques mondains, contre la tyrannie insupportable des moines, contre les théologiens sophistiques, dont la science n'était pas celle du Christ. On regardait cette courageuse liberté vis-à-vis de ceux qui étaient respectés à l'égal de Dieu, comme le signe d'une bonne conscience. Le nom même de Luther semblait de bon augure, car en allemand il signifie épuration. Il le devait au métier de son père qui épurait les masses brutes d'airain. On croyait reconnaître un mouvement providentiel à ce signe; c'est que plus les phalanges conjurées, soutenues par la puissance des monarques, redoublaient leurs efforts, plus la chose se propageait. On

croyait, en brûlant quelques hérétiques, en finir avec la révolte; mais le fléau s'accroissait par ses pertes mêmes et puisait de la force et de la sève dans notre cruauté.

« Pour moi, gardant le milieu entre ceux qui applaudissaient et ceux qui sifflaient, je vis que l'affaire aboutirait à la sédition. Mais le mal a dépassé mes craintes. Chacun des deux partis tendait en sens contraire la corde de la discussion. L'un égalait les constitutions pontificales à l'Évangile; l'autre s'écriait avec fureur qu'elles étaient le fléau de la piété chrétienne. Il y a plus de cinq ans, j'ai adressé à Luther de sages avertissements qui n'ont pas été sans effet; car alors il composa certains écrits plus louables sur *quelques psaumes*, sur *la prière dominicale*, sur *les quatorze spectres*. Mais après avoir achevé ces ouvrages avec une célérité incroyable, il entassa petits livres sur petits livres, d'une violence toujours plus grande. Je fus choqué de son arrogance, de ses bouffonnes injures, auxquelles l'excitaient des hommes indignes d'être consultés même pour la préparation des légumes. Il n'épargnait personne, ni les rois, ni les gens animés des intentions les plus droites.

« Dès lors, je commençai à m'inquiéter au sujet de l'esprit qui inspirait cet homme et à me féliciter de ne pas l'avoir suivi malgré les excitations de toute espèce qui m'y poussaient. Je vois déjà les lettres et les langues rendues odieuses par ses emportements et tombées dans l'abandon, les anciens écrivains et la théologie scholastique également délaissés, toutes les sciences libérales frappées de mort, enfin le nom même de l'Évangile devenu suspect, le joug appesanti sur les bons et la licence donnée aux méchants. Mon espérance est en Dieu qui a châtié des coupables et qui prendra en pitié le repentir. L'artiste suprême sait faire sortir le bien du mal. La maladie est trop profonde et trop invétérée pour être guérie par des remèdes doux et ordinaires. L'ellébore, administré depuis longtemps déjà, travaille violemment les entrailles du monde entier, à tel point qu'on

peut craindre que le malade ne succombe au remède, comme c'est arrivé pour beaucoup. Mais je ne désespère pas de la miséricorde du Christ et du rétablissement de la santé publique. Ce qui me donne bonne espérance, c'est de voir en quelques lieux de nouveaux prédicateurs, prêchant l'Évangile avec calme et prudence, sans dévier à droite ou à gauche, ennemis du désordre et de l'anarchie, confirmant leur doctrine par l'intégrité de leur vie et la civilité de leurs mœurs, ne mêlant jamais le rôle du prédicateur évangélique à celui du bouffon. » Parmi ces prédicateurs Érasme plaçait au premier rang Jean Henckell.

Il s'affermissait chaque jour davantage dans sa résolution de ne point donner à son attitude une allure plus décidée, mais de saisir toute occasion de contribuer au rétablissement de l'union religieuse. Il écrivait au duc de Saxe : « Quoique parvenu à l'âge de la retraite, je ne manquerai pas à mon devoir. Toutefois il convient que les princes fassent tourner la victoire non au profit des passions insensées de certains hommes, mais à la gloire du Christ et au salut du peuple chrétien. » — « L'amour violent, disait-il dans une autre lettre, loue toutes choses dans l'objet aimé ; la haine violente au contraire condamne tout dans l'objet haï. Les évangéliques veulent tout détruire; certains hommes du parti opposé veulent obstinément tout conserver, ne consentant pas même à la réforme des abus qui se sont glissés dans l'Église et qui sont la principale source de la corruption publique. On a beau dire aux premiers qu'il est injuste de vouloir détruire ce qui est bien établi sous prétexte des vices des hommes. Ils répondent avec leur audace accoutumée que les chefs de l'Eglise, depuis bien des siècles déjà, n'ont pu être réformés ni par la crainte de Dieu, ni par les avertissements des Écritures, ni par l'autorité des princes, qu'il n'y a de remède que dans un bouleversement universel... Ce n'est pas un arrêt momentané de la maladie qu'il faut souhaiter, c'est une guérison radicale et complète... On peut voir dans

le livre d'Esdras le modèle à suivre pour la restauration de l'Église. Un prince comme Zorobabel, un pontife comme Jésus (1), un prophète comme Aggée, un peuple qui, repoussant les dogmes impies et réformant les mœurs corrompues, édifierait par de bonnes œuvres la cité et la maison de Dieu : voilà ce qui donnerait bon espoir. Mais si toutes les espérances reposent dans les clameurs peu sages de quelques théologiens et de quelques moines, dans les armes et dans les forces des évêques et des cardinaux, le mal sera difficilement guéri par ce qui en est la source et l'occasion principale. »

Certains hommes condamnaient son écrit sur *la Confession* qui avait paru depuis peu. Érasme leur répondait qu'il avait cherché par cet écrit à ramener les évangéliques à des pensées plus conciliantes. Il leur avait fait des concessions que beaucoup de théologiens avaient approuvées. Il croyait toujours qu'il y avait dans les écrits de Luther certaines choses rejetées à tort et qui, discutées avec une sage modération entre les gens instruits et vertueux, pouvaient servir la spiritualité chrétienne et la vigueur évangélique de laquelle le monde avait assurément trop dégénéré; et cela, surtout par le fait de ceux qui, en Italie, avaient professé le droit pontifical avec un grand éclat de génie et d'efforts, mais avec des résultats moins satisfaisants pour la vraie piété. « Les constitutions humaines, disait-il, cherchent à rendre les manquements plus rares; la philosophie du Christ nous appelle plus haut et procède par d'autres voies. »

Il jugeait nécessaire d'attirer doucement ceux qui avaient été légèrement séduits par l'erreur. Il usait de son influence pour les éloigner ou les détacher de la faction luthérienne. Le cardinal Campége avait lui-même approuvé sa conduite modérée et civile envers plusieurs luthériens distingués, en vue de les rallier à la cause catholique. « Nous poursuivons,

(1) Jésus, fils de Josedech, fut le premier grand-prêtre des Juifs après la captivité de Babylone.

vous et moi, le même but, quoique par une voie différente, écrivait-il aux théologiens de Louvain. Vous espérez peut-être que le mal sera étouffé par les supplices. Plût à Dieu qu'il eût pu être calmé d'une façon quelconque ! Pour moi, je ne vois aucune fin, si à un mal extraordinaire on n'oppose des remèdes extraordinaires. On n'en serait peut-être pas venu à cette confusion universelle, si au commencement on avait écouté mes conseils. A quoi servent le fer et le feu, quand la fièvre s'empare de tout le corps ? Le mal est dans les veines. Si on ne l'en chasse pas, il n'y a aucun espoir de santé. La maladie comprimée reparaîtra après un certain temps avec un plus grand péril. Ferdinand avait commencé à user de remèdes violents. Il a changé d'avis. Si l'empereur était présent, il ferait peut-être de même. Ceci est dit, non dans l'intérêt des luthériens ou d'un peuple coupable et en révolte, mais dans l'intérêt de la paix publique. »

Le théologien Emser avait fait un livre où il traçait aux moines et aux prêtres les règles à suivre pour réformer leur vie. « Plût à Dieu, lui écrivait Érasme, qu'ils voulussent s'y attacher !... Maintenant les deux partis ajoutent de nouvelles semences de troubles. J'ai averti dans plusieurs lettres que l'affaire réussirait un peu mieux, si l'on supprimait les sources du mal. Mais jusqu'à présent il semble que je m'adresse à des sourds. Je dis plus : on s'expose presque à être flétri comme luthérien, si l'on demande que les pontifes, les évêques, les prêtres et les moines soient meilleurs qu'ils ne sont. »

Il était difficile de maintenir dans la juste mesure ce rôle de modérateur qu'il prétendait remplir. Il était plus difficile encore de le faire accepter. On avait divulgué un plan de réforme adressé par lui secrètement au magistrat de Bâle qui le lui avait demandé. Le duc George s'en inquiétait. Érasme essaya de se justifier. Il assurait qu'il ne s'était jamais volontairement ni involontairement séparé des dogmes et des prescriptions de l'Église. « Parmi les constitutions ecclésias-

tiques, il faut distinguer, disait-il, celles des conciles généraux, celles des évêques, celles des papes. Parmi les constitutions synodiques, les unes sont perpétuelles, les autres temporaires, les unes inviolables, les autres susceptibles d'être modifiées. Quand je parle de changements, je n'ai que celles-ci en vue ; et toujours j'ai demandé que ces changements fussent opérés par l'autorité légitime. J'avais cru d'abord que l'on pourrait par quelques réformes conjurer l'orage qui se formait. Ces changements faits par les chefs de l'Église ne pouvaient ébranler son autorité. Bien des fois dans le passé des changements semblables se sont accomplis... Il est sans doute très désirable de voir les prêtres embrasser la chasteté et la vie céleste ; mais dans l'état corrompu des mœurs, peut-être faut-il choisir le mal qui est moindre. Au reste, si cette opinion ne plaît pas aux chefs de l'Église, on peut la considérer comme un songe. J'ai réprimé la licence impie de beaucoup d'hommes, bien loin de l'exciter. Vous craignez le paganisme ; moi je vois le judaïsme presque partout. La plupart des hommes n'envisagent que leur intérêt privé. Telle est la véritable source des maux publics. »

Malgré ses préventions contre la vie monastique, il n'avait garde d'engager les moines à déserter leur couvent. Un religieux, bien portant de corps, avait l'âme et le cœur malades. Le mot séduisant de liberté évangélique l'avait sans doute fasciné. Il songeait à rejeter le froc, Érasme l'en détourna. « Croyez-moi, lui écrivait-il, si vous connaissiez mieux l'état des choses, vous seriez moins dégoûté de ce genre de vie. Il s'élève une race d'hommes pour laquelle mon cœur éprouve la plus vive répulsion. Je ne vois personne devenir meilleur. Tous ceux du moins que j'ai connus sont devenus pires, en sorte que je regrette vivement d'avoir jadis dans mes livres exalté la liberté de l'esprit, quoique je l'aie fait dans de bonnes intentions, ne soupçonnant en aucune manière qu'il naîtrait un pareil peuple. Je désirais voir ôter quelque chose des cérémonies humaines au grand profit de la vraie piété.

Maintenant on s'en affranchit si bien qu'à la place de la liberté évangélique règne une licence effrénée de la chair. Quelques cités d'Allemagne se remplissent de vagabonds, déserteurs de leurs monastères, de prêtres mariés, la plupart affamés et nus. On ne s'occupe que de danser, de manger, de boire, de faire l'amour. Ils n'enseignent point, ils n'instruisent point. Ni sobriété, ni pureté dans leur vie. Partout où ils sont, les sciences honnêtes périssent avec la piété. »

Érasme l'engageait donc à rester moine. Il allait plus loin. « Si mon frêle corps, lui disait-il, avait seulement assez de force, que je meure si je n'aimerais pas mieux passer là mon temps avec vous que d'être le premier évêque dans le palais de l'empereur ! Mais vous ignorez également et votre bonheur et la misère de ce siècle ; et il n'y a pas lieu d'attendre le concile. Il viendra tard, grâce aux divisions des princes ; et s'il s'ouvre enfin, on s'occupera pendant seize années de toute autre chose que des cérémonies. »

Dans ses lettres, il rappelait sans cesse les esprits à la modération, et marquait par de vives paroles son aversion pour la violence. « Quand je verrai, disait-il, une église meilleure que celle à laquelle je m'attache, je cesserai d'appeler celle-ci l'Église catholique ; mais je ne la vois pas encore. Jusqu'ici le remède a été pire que le mal. En général les moyens violents produisent de mauvais fruits. Que de sang déjà répandu ! Les bûchers font un merveilleux office en Hollande, allumés par des hommes plus habiles à brûler qu'à discuter. Ils s'étendent à d'autres pays, et ce ne sont que les préludes de maux bien plus grands. L'empereur fera la paix avec la France, et la condition essentielle de toute amitié entre les princes sera l'extermination de la faction luthérienne..... Charles V ne se croira pas empereur tant que cette œuvre ne sera point accomplie. Pour moi, j'aimerais mieux me taire sur dix articles ambigus ou douteux, que de donner occasion à de si grands maux... S'il vous arrive du mal, ne l'imputez

qu'à vous-mêmes. J'ai toujours prédit qu'une pièce ainsi conduite aurait un dénoûment funeste. »

Jean Faber, conseiller intime de Ferdinand, avait demandé confidentiellement son avis snr les moyens les plus propres à rétablir la paix de l'Église. Érasme lui répondit assez longuement. « La faction, disait-il, a de puissantes ressources, la prédication au peuple, l'enseignement des langues et des lettres, moyen d'influence sur la jeunesse et sur les amis de ces études, l'appât de la liberté présenté à la foule, l'intérêt des imprimeurs, la haine presque générale contre les moines méchants, les prêtres épicuriens et les théologiens entêtés, la cupidité des grands, de la basse noblesse surtout, alléchée par les biens ecclésiastiques, l'ambition de quelques princes espérant tirer avantage de la tempête, comme d'autres s'enrichissent dans les naufrages et les incendies. Si l'on continue d'envenimer le mal par des libelles mordants, par les emprisonnements, par les supplices, on doit craindre qu'il ne s'en suive une confusion universelle. Le pape a lui-même arrêté la plume de ceux qui écrivaient contre Luther et il a fait sagement. Les Italiens nous laisseront lutter entre nous et profiteront de notre délire. Il est temps pour nous aussi d'être sages. Mettant de côté tout intérêt personnel, occupons-nous de la chose publique avec dévouement, nous souvenant que nous sommes sur le même navire, qui ne peut périr sans causer notre perte commnne.

« Il est difficile d'indiquer des remèdes efficaces. Cependant, si les monarques le veulent, je dirai mon avis confidentiellement. On voit de quels livres les Luthériens remplissent le monde. Ceux qui sont composés contre eux par quelques théologiens ne sont guère plus sages. Cette guerre de plume ne fait que redoubler l'incendie. Les prédications opposées ne peuvent que produire le même effet. Les injures réciproques animent seulement la lutte et la prolongent. Retirer des écoles les maîtres factieux et les remplacer par des hommes qui feront oublier des études bonnes et nécessaires, c'est n'a-

boutir à rien. Que faut-il donc faire? Écarter les prédicateurs du parti condamné, au moins quelques-uns des principaux, mettre à leur place des hommes droits qui, sans toucher aux dogmes controversés, prêcheront seulement ceux qui importent manifestement à la piété et à la morale ; placer à la tête des écoles et de l'enseignement des langues des maîtres qui, exempts de tout esprit de parti, enseigneront aux enfants les choses utiles. En voulant anéantir les bonnes lettres et ceux qui les cultivent, on pousse dans le camp de Luther ceux qu'il faut attirer doucement. Sous prétexte de piété, on use de rigueur envers les bons. Sans doute on doit sévir contre les fauteurs de révolte ; mais en même temps il faut s'abstenir de frapper les innocents, ménager ceux qui peuvent être guéris, épargner la multitude. Peut-être dans les cités où le mal a pris un grand développement, le mieux est-il d'assigner à chaque parti un lieu propre et d'abandonner chacun à sa conscience, jusqu'à ce que le temps offre l'occasion de rétablir la concorde. En attendant, une peine terrible sera prête à frapper toute tentative de sédition. Nous, cependant, corrigeons au plus vite certains abus et réservons le reste pour le concile général. »

Il promettait d'en dire davantage dans une autre lettre, ou mieux encore dans un entretien de vive voix, si Faber le désirait. Les troubles présents de l'Église lui semblaient avoir la plus dangereuse gravité ; jamais on n'en avait vu de plus sérieux et de plus étendus, pas même au temps d'Arius. Quelquefois cependant il paraissait croire que la secte nouvelle finirait par se dissoudre et disparaître quand même personne ne la combattrait par ses écrits, quand même le pape et l'empereur fermeraient les yeux; tant était grande la discorde entre les sectaires. Dans une lettre écrite au duc de Saxe, on trouve ces paroles remarquables au sujet de Luther : « Je n'ai jamais pu considérer avec assez d'étonnement l'esprit et le caractère de cet homme. S'il est conduit par un esprit mauvais et pervers, vit-on jamais paraître rien de plus pernicieux

pour l'Église catholique? Si son esprit est bon, je regrette de ne pas trouver en beaucoup de choses, pour ne pas dire en toutes, les fruits de l'esprit évangélique. Si son esprit est un mélange du bon et du mauvais, comment deux esprits opposés peuvent-ils produire une si grande vigueur dans la même âme? Beaucoup de vices, il faut l'avouer, se sont glissés dans la vie des chrétiens et ils ne sont plus supportables. Quelques-uns même ont tellement passé en habitude qu'on les tient pour vertus. Aussi beaucoup de choses déplaisent-elles aux hommes pieux qui voudraient les voir changer, si cela pouvait se faire sans troubler le monde; et je sais que l'empereur est de ce sentiment; mais Luther condamne tout. »

Envoyant au même prince, en 1527, le second livre de *sa Défense*, il s'exprimait dans le même sens. « Cette tempête si étrange, disait-il, demande un pilote d'une habileté remarquable, qui par sa sagesse, son autorité et son génie, puisse calmer de si grands mouvements. Je ne vois personne qui soit tel. Je m'en étonne autant que je m'en afflige. Les théologiens, armés de syllogismes et de propositions, ne sont, à ce qu'on voit, théologiens que dans l'enceinte de l'école. C'est maintenant, certes, ou jamais, qu'il faudrait déployer cette sagesse profonde et surhumaine... Si ce qu'il y a de vicieux dans l'un et l'autre parti était retranché avec une sage modération par l'autorité et l'accord des princes, l'affaire aurait, je crois, une issue moins sanglante. Je demande à celui qui connaît ce qui est utile au genre humain, qu'il daigne leur inspirer des résolutions qui nous rendent la vraie piété avec la sainte concorde; car je vois qu'il ne nous reste plus rien à faire que des vœux. »

Il y avait à Strasbourg des gens qui allaient publiant que toutes les sciences étaient l'œuvre des démons. Bucer, un des chefs de la nouvelle église dans cette cité, était personnellement accusé d'avoir condamné l'étude des langues. « Partout où règne cette espèce d'hommes, disait Érasme, toutes les

études languissent délaissées. » Bucer lui écrivit pour se justifier. Il se demandait en même temps pourquoi le chef de la Renaissance n'était pas entré dans la nouvelle Église. Érasme répondit que trois choses l'en avaient détourné; d'abord sa conscience, en second lieu la présence dans ce parti de beaucoup d'hommes étrangers à toute pureté évangélique, enfin leur désaccord. S'il avait pu se persuader que ce qui se faisait venait de Dieu, il se serait déclaré depuis longtemps. Sans parler des prophètes et des anabaptistes, quels écrits pleins d'amertume Luther, Zwingle, Osiandre lançaient l'un contre l'autre! Il aurait fallu recommander l'Évangile par la douceur et la pureté des mœurs. Pourquoi ces bouffonneries de Luther contre le roi d'Angleterre? Ne devait-il pas songer au rôle qu'il remplissait sous les regards du monde, tournés vers lui seul? Par cette conduite emportée, il avait trahi la cause de l'Évangile. Il avait déchaîné contre les gens de bien les princes, les évêques, les faux moines et les faux théologiens.

« Il me semble, disait Érasme, voir apparaître une époque sanglante et barbare, quand le parti provoqué aura repris haleine. Il n'y a pas de mouvement, répondrez-vous, où ne se mêlent les méchants. Mais du moins il appartenait aux chefs de porter une attention particulière sur les mœurs, de ne pas daigner adresser la parole aux menteurs, aux parjures, aux ivrognes, aux débauchés... Si la femme était devenue plus soumise à son époux, l'élève plus respectueux pour son maître, le citoyen plus souple pour le magistrat, l'ouvrier plus fidèle à son patron, le vendeur moins trompeur pour le chaland, c'eût été pour l'Évangile une grande recommandation. Mais les mœurs de certains hommes font que ceux même qui d'abord, par amour de la piété et par haine du pharisaïsme, étaient favorables à cette affaire, sont à présent refroidis; et les princes, voyant surgir un peuple sans frein, composé de vagabonds, de fugitifs, de dissipateurs, d'indigents, de malheureux et en très grande partie de méchants, ont cette en-

treprise en horreur, y compris ceux qui avaient conçu au début une bonne espérance...

« Certains hommes attribuent à mes livres le mépris où sont tombés les théologiens scholastiques, les moines, les cérémonies, l'autorité du pontife romain; et pourtant l'origine du mal n'est pas obscure. La corde, trop tendue, a fini par se rompre, comme dit l'adage... Je crains terriblement qu'un jour la *même chose n'arrive aux princes, s'ils continuent eux-mêmes de tendre trop la corde...* D'un autre côté, le parti contraire a engagé l'action de telle manière qu'elle ne pouvait avoir un autre dénoûment. Les chefs auraient dû éviter non-seulement les vices, mais même toute apparence de mal, fuir tout ce qui pouvait être une pierre d'achoppement pour l'Évangile et s'abstenir avec soin de ce qui, sans être illicite, pouvait être nuisible. S'ils avaient traité l'affaire avec un esprit pur et modéré, la faveur des princes et des évêques se serait associée à leur entreprise, car ils ne sont pas tous désespérés. On devait aussi ne rien renverser, à moins d'avoir trouvé quelque chose de meilleur pour mettre à la place.

« Que voit-on, au contraire? Ceux qui ont rejeté les prières *des heures* ne prient plus du tout... Ceux qui méprisent les constitutions des évêques n'obéissent pas même aux préceptes de Dieu. Ceux qui traitent avec dédain la distinction des aliments sont esclaves de leur gourmandise et de leur ventre. C'est, en un mot, une longue tragédie à laquelle j'assiste en partie moi-même. Je n'ai jamais été partisan de l'abolition de la Messe, quoique j'aie toujours vu avec dégoût ces prêtres abjects qui en font un trafic. Il y avait encore d'autres abus qui pouvaient être réformés sans désordre. Maintenant, certaines gens désapprouvent tout ce qui est reçu, comme si tout à coup *un monde nouveau pouvait être fondé.* Il y aura toujours des misères que les hommes pieux devront supporter. Si on devait supprimer la Messe absolument, parce que beaucoup en faisaient abus, il fallait supprimer aussi la prédication, la seule chose à peu près que l'on ait conservée. »

Il pensait de même touchant l'invocation des saints et le culte des images.

Il entendait dire que Bucer avait d'éminentes qualités pour prêcher la parole de Dieu, et des mœurs plus civiles que n'étaient celles de beaucoup d'autres. Il souhaitait que sa sagesse, bien qu'il fût un peu tard, s'appliquât par la modération ferme de la doctrine et par l'intégrité des mœurs à conduire cette affaire, assez mal commencée; à un dénoûment digne de l'Évangile. A cette condition, il promettait son concours dans la mesure de ses forces. Mais dans l'état présent, les phalanges des moines et certains théologiens avaient beau l'attaquer par toute sorte de machines, rien ne le déterminerait à perdre sciemment son âme.

IV

Il regrettait, à dire vrai, que les luthériens eussent irrémédiablement gâté leur cause. « S'ils s'étaient abstenus, écrivait-il à Bilibad, de renverser l'Eucharistie, d'abolir la Messe, d'enlever les images, et s'ils avaient souvent invité ceux de leur parti à une vie pure, on aurait pu espérer une conclusion plus heureuse. » Il craignait que le triomphe du parti contraire n'eût pour effet de perpétuer et d'aggraver des abus invétérés. Nous lisons dans une lettre adressée à l'évêque de Plock, prélat polonais, qui avait composé un livre contre les novateurs : « La vie de certains dignitaires ecclésiastiques est beaucoup trop mondaine. Qu'adviendrait-il, si les princes, les petits surtout, enrichis aux dépens des biens ecclésiastiques, n'en devenaient que plus ardents au jeu et à la débauche; si les moines, depuis longtemps insupportables par leur tyrannie, étaient encore plus intraitables après la victoire? »

Certains religieux dominicains et franciscains exerçaient d'injustes rigueurs contre ceux qu'ils détestaient. En France, trois individus avaient été jetés en prison. Sans l'intervention du roi qui avait appelé la cause à Paris, l'un d'eux allait être brûlé pour avoir dit simplement qu'on emploierait mieux l'argent à secourir les orphelins, les veuves et les pauvres, qu'à bâtir un monastère magnifique. Les deux autres étaient accusés d'avoir fait gras deux jours de carême, pour cause de maladie. « Si cette tyrannie, disait Érasme, n'est pas arrêtée par les princes et les évêques, l'indignation du peuple finira par éclater en furieuse tempête, et au tumulte excité par Luther en succédera un autre plus violent encore... Quelques moines mendiants sont la source de tout le mal, et le monde ne sera pas tranquille, à moins qu'on ne les remette à leur place. L'intérêt même des bons religieux le demande. Abolir les monastères, c'est une mesure trop violente; il vaut mieux les réformer (1). En attendant, les lois doivent défendre d'attirer au couvent par des caresses et de vaines terreurs les enfants et les jeunes filles. Il convient de rendre à la liberté ceux qui ont été violemment séduits et de punir les séducteurs, de ne donner aux vrais religieux que des prédicateurs graves et intègres, en ne laissant personne dans l'oisiveté, de supprimer, autant que possible, dans l'intérêt de la concorde, la prodigieuse diversité des costumes, des noms et des règles. Un vêtement simple et grossier doit suffire; c'est surtout par le visage et les mœurs que le vrai moine se révèle. Il faut les contraindre de renoncer à leurs privilèges et de reconnaître leur évêque, selon l'intention des fondateurs. D'un autre côté, la modération chrétienne doit présider à toute correction et imiter l'exemple des anciens luttant contre les hérésies. Il ne faut pas vaincre le mal par le mal. L'Église, cette colombe du Christ, triomphe du mal par le bien. »

Nous lisons nans une autre lettre : « Si cet orage s'apaise,

(1) *V.* 1er vol., p. 435 et suiv.

on doublera les *annates* que l'on a obtenues pour trois ans et que l'on exige sans fin au grand dommage des églises et au préjudice de celui-là même pour qui on les lève; car il vivrait plus tranquille et plus convenablement, s'il n'avait pas de quoi nourrir des soldats et des troupes armées. Au reste, le cours des affaires humaines entraîne beaucoup d'abus plus faciles à reprendre qu'à réformer. » — « Il y a tant d'extravagance de part et d'autre, disait-il encore, qu'on pourrait hésiter entre les deux partis. Mais le plus sage est de prendre pied sur le rocher immobile qui est le Christ. Jamais la méchanceté des hommes n'aura le pouvoir de me séparer de l'Église. » Il avait toujours respecté ses sacrements, tout en faisant observer que les anciens avaient pensé différemment sur le mariage. Touchant l'Eucharistie, on pouvait raisonner sans fin; mais jamais il ne se persuaderait que le Christ, qui est vérité et charité, eût laissé si longtemps son épouse dans cette erreur abominable d'adorer comme lui-même un peu de pain.

Sans disciples, sans ambition, il avait en horreur le schisme et l'hérésie; s'il y avait dans ses écrits quelque chose dont on se trouvait choqué, on devait songer combien les abus signalés étaient plus choquants encore. Il ne se repentait pas d'avoir rappelé la théologie aux sources. Si l'on voulait rétablir son autorité et son influence, il fallait la rendre digne du Christ, comme elle commençait à l'être dans quelques écoles, suivre ce qu'il y avait de bon dans les avis et les enseignements de Luther, non parce que cela venait de lui, mais parce que c'était bon et conforme aux Écritures. Au lieu de garder la mesure, on risquait de se jeter dans l'excès opposé; Luther niait le culte des saints; on allait l'exagérer encore et ainsi du reste. Pourtant la modération pouvait seule conduire l'affaire à une heureuse issue. Tandis que la discorde divisait les plus grands monarques, les factions poussaient des racines profondes et envahissaient le monde presque entier. « Une alliance intime

entre les princes est nécessaire, écrivait-il au roi Ferdinand, afin que, joignant leurs conseils et leur autorité, ils puissent remettre en bonne situation la religion chrétienne ébranlée de toutes parts. Pendant que les rois se battent, que les évêques sommeillent, que les prêtres s'attachent avec obstination à ce qu'ils possèdent, que les moines travaillent pour leur domination, que les théologiens procèdent par des articles et des fagots, je ne vois pas de terme à nos maux. Je ne puis que prier Dieu pour que les rois et les chefs de l'Église, inspirés par sa miséricorde, puissent rétablir la vraie piété avec la paix et l'union. »

Jean Cochlœus, défenseur zélé de la cause catholique, lui avait envoyé quelques petits livres où se révélait un esprit ardent, une véhémence tragique. Érasme crut même y reconnaître la main d'Aléandre. Il ne goûtait guère cette hardiesse mordante qui, au lieu de guérir les divisions, ne faisait que les envenimer. Parlant dans une lettre de la condamnation de Louis de Berquin au supplice, il ajoutait : « J'approuverais beaucoup les sentiments religieux des Français, s'ils étaient aussi fermes dans la spiritualité qu'ils semblent maintenant enclins à la superstition. Jusqu'ici, du moins, ils se sont montrés serviteurs honnêtes du pontife romain. Ils sont dignes d'avoir d'excellents princes ceux qui servent fidèlement leurs souverains, quels qu'ils soient; et pourtant il vaut mieux peut-être pécher de ce côté que préparer une licence effrénée, comme celle que nous voyons apparaître dans quelques cités d'Allemagne où le pape est l'antechrist, les évêques des fantômes, les prêtres des pourceaux, les monastères des conciliabules de Satan, les princes des tyrans; où la direction suprême des choses appartient au peuple évangélique, mais à un peuple armé et mieux préparé à combattre qu'à discuter. »

Il revenait souvent dans sa correspondance sur le même sujet. « La foule des théologiens, disait-il, soumet toute l'Écriture au contrôle de certains dogmes scholastiques qui

lui servent comme d'équerre. Elle accorde fort peu aux anciens docteurs de l'Église. Puisse le Seignenr nous envoyer un autre Esdras pour rétablir le temple de Jérusalem!... J'entends les orthodoxes et les hérétiques; j'entends les catholiques et les antechrist; mais je ne vois nulle part le Christ... Depuis longtemps, le monde est en travail d'enfantement. Puisse-t-il mettre au jour quelque chose de bon avec l'aide du Seigneur! Autrement je ne vois nulle espérance. Tandis que le pharisaïsme lutte contre la vigueur de l'Évangile, le paganisme renaît... Jusqu'ici le Christ semble avoir dormi; mais je l'espère, éveillé par les prières des hommes pieux, il commandera enfin à la mer et aux vents, et à ces troubles succédera le calme si désiré. »

Ce qui lui paraissait de bon augure, c'est qu'il voyait en quelques endroits s'élever des évêques remarquables par la piété, la science sacrée et une sage modération. Il résumait ainsi sa pensée : « Je ne trouve rien de mieux que de tenir un juste équilibre, de manière à ne pas tomber dans le judaïsme et la tyrannie de certains moines; mais il ne faut pas non plus se jeter dans l'anarchie et le paganisme; jusqu'à ce que Dieu, intervenant tout à coup, apaise ces désordres du monde et ramène la paix; car seul il peut donner un dénoûment heureux à cette tragédie. »

Son langage était beaucoup plus hardi et plus incisif dans une lettre écrite à Jodocus Justus, secrétaire du roi de Pologne. « Je vois, lui disait-il, que la piété vous est à cœur; et à ce titre vous m'êtes très cher. Ce que Luther reproche aux nôtres avec tant de colère, est vrai plus que je ne voudrais. Les questions du libre arbitre, des bonnes œuvres, des mérites et les autres questions semblables pourraient être discutées avec avantage pour la piété entre les hommes instruits, si l'on mettait à part l'obstination, ennemie de la vérité, et la haine qui rend aveugle tout jugement, et ce que Luther introduit violemment, traité avec modération, se rapproche plus, à mon avis, de la vigueur évangélique. »

« Le Seigneur, disait-il dans une autre lettre, n'a envoyé ces censeurs impitoyables que pour réveiller les hommes ivres de délices et endormis dans les richesses mondaines, leur faire mépriser ce que jusqu'ici ils ont aimé d'un amour coupable et tourner leurs âmes vers des pensées meilleures. Certains hommes ont contribué beaucoup à faire naître ces troubles, en tendant la corde outre mesure, aimant mieux la rompre que de la détendre un peu pour la conserver intacte. Au milieu des passions qui animent actuellement les hommes, ceux qui aiment sincèrement la gloire du Christ n'ont pas mieux à espérer d'un parti que de l'autre. Les prétendus évangéliques paraissent n'avoir en vue que la corruption, les richesses, l'anarchie, la liberté de tout oser impunément. Dans l'autre parti qui veut paraître catholique, il y a des hommes qui non-seulement ne laissent rien retrancher des choses reçues, mais qui voudraient y ajouter beaucoup de superstitions et de pharisaïsme. Il y en a d'autres au contraire qui, détestant Luther de bouche, reproduisent ses dogmes en beaucoup de points, si toutefois ce sont les siens. Ils négligent les prières des *Heures*, ou même ne prient pas du tout. Ils n'observent point les jeûnes prescrits par les lois de l'Église, faisant même à souper meilleure chère ces jours-là que les autres jours de l'année. Ils méprisent bravement les constitutions des papes sur l'immunité des ecclésiastiques, sur la simonie, sur l'inviolabilité des clercs et sur d'autres points très nombreux; et nul peut-être n'ébranle plus les décrets des pontifes romains que ceux qui se déclarent les merveilleux protecteurs de l'Église. »

Par là, Érasme désignait le parti des politiques, faisant dès lors son apparition sur la scène. Adversaires de Luther, ils s'emparaient de ses principes pour saper le pouvoir pontifical et les immunités ecclésiastiques. Au moment où se tenait la diète d'Augsbourg, en 1530, Mélanchthon, qui portait la parole au nom des luthériens, faisait paraître un esprit de modération que n'approuvaient pas les exagérés du parti. Il

écrivait à Érasme : « Nous avons exposé notre cause avec simplicité et sans injures. On dira peut-être que notre modération est tardive. Nous voulons cependant montrer que nous ne sommes pas éloignés des pensées de paix, si des conditions raisonnables nous sont proposées. Les faits eux-mêmes déclarent qu'un grand changement se prépare dans l'État. Puisse-t-il être dirigé par ceux qui sont à la tête des affaires, de façon que l'Église ne soit pas renversée par une secousse soudaine! Je vous conjure de toutes mes forces, au nom du Christ, de ne point cesser d'exhorter l'empereur à ne pas entreprendre la guerre contre des citoyens qui ne refusent nullement d'accepter des conditions équitables; car les nôtres ne se proposent pas pour but le renversement de la constitution ecclésiastique. »

Érasme lui répondit : « Vous me priez de ne point cesser d'agir comme je fais. Que ne priez-vous plutôt ces hommes de ne point exciter le cœur des princes à la guerre par leur entêtement et leurs injures? Ce n'est pas seulement aujourd'hui, mais toujours, que j'ai arrêté de toutes mes forces la cruauté des théologiens et détourné de la rigueur l'âme des princes. Vous voyez quelle reconnaissance on m'en témoigne (1). Désormais, je n'ai pas dessein de m'entremettre pour calmer cette affaire, puisque, loin d'en rabattre, ils semblent eux-mêmes aspirer à des troubles sanglants. Que le Seigneur corrige le dénoûment en vous conservant à notre affection! » Le parti opposé ne montrait pas plus de modération. On avait accusé Érasme d'être le précurseur et le chef de la révolte. Il protestait avec force contre cette accusation. Il croyait que sa conduite, moins bruyante, avait été plus sage et plus favorable à la concorde que celle des hommes qui avaient cru étouffer cet incendie par la violence.

« Si ceux qui gouvernent maintenant, écrivait-il à l'évêque Tunstall, ressemblaient à saint Augustin, je serais parfaite-

(1) *V.* 1er vol., p. 537 et suiv.

ment d'accord avec eux. Mais je crois que si Augustin écrivait maintenant ce qu'il a écrit, ou ce que notre époque demande, il ne serait pas beaucoup mieux traité qu'Érasme. Je pourrais choisir dans cet auteur six cents passages qui maintenant seraient taxés d'hérésie. Je n'en trouve pas beaucoup moins dans saint Paul. Si les scholastiques et les moines croient rétablir par cette voie la paix de l'Église, ils se trompent grandement. Pour éteindre l'incendie, ils versent de l'huile sur le feu, comme dit le proverbe, voilà ce que nous voyons avec douleur (1). »

Aussi n'espérait-il guère de l'assemblée d'Augsbourg des mesures modérées. Il ne voyait pas avec plaisir le nombre des cardinaux s'accroître partout. « Je ne sais, disait-il, si je dois en féliciter l'Église. Les anciens, non sans raison, se sont efforcés d'empêcher cette foule de cardinaux. On voyait assez de faste dans la maison de Dieu. Il n'y avait que trop de gens dévorant les revenus des abbayes, des évêchés, des charges, sans ce chœur si nombreux de cardinaux. Jadis le cardinalat était une charge; aujourd'hui c'est une royauté. Mais de cette manière, à ce qu'il paraît, le pape fortifie sa puissance, et les princes ont des serviteurs brillants, grâce aux salaires de l'Église. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Le nom du pape a été assez en butte à la haine, sans qu'il fût besoin de l'y exposer encore davantage. Maintenant Florence, opiniâtrement assiégée et traitée avec peu de *clémence* par le pape *Clément*, jette sur la papauté un odieux incroyable. »

Un homme d'un talent distingué, plus tard évêque de Naumbourg, Jules Pflug, l'avait exhorté vivement à venir au secours de la chrétienté. « Travaillée par tant de maux, elle réclame, lui disait-il, un prompt remède pour ne point périr. Ce remède ne peut lui être présenté que par des hommes

(1) Nous trouvons dans une lettre de la même époque ces mots satiriques : « Qu'est-ce que j'apprends? Les *Pies* conspirent pour rétablir le marché des Indulgences. Quelle perte l'Église a faite! » — T. III, p. 1214.

sages et honnêtes. Tous ceux qui désirent la paix ont les yeux fixés sur Érasme. » Seul il avait l'autorité et l'éloquence nécessaires pour décider les princes à des concessions capables de mettre fin aux discordes et conciliables avec l'intégrité de la religion. S'il obtenait ces concessions, peut-être de l'autre côté s'élèverait-il un homme de bien, ami de la concorde chrétienne, tel que Mélanchthon, qui se ferait médiateur auprès de son parti et lui conseillerait de supporter, en raison des temps, ce qui en soi ne serait pas supportable. Ainsi agissait saint Paul, se soumettant à certains usages que la liberté chrétienne n'imposait pas. Le restaurateur des études et de la piété devait travailler aussi au rétablissement de la paix sans laquelle il ne pouvait y avoir ni piété ni études.

Érasme ne partageait pas la confiance de son admirateur. Il croyait avoir fait pour la pacification des esprits tout ce qui était en son pouvoir. Il ne reconnaissait pas en lui-même cette merveilleuse chaine de vertus. « Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, disait-il! Jamais peut-être il ne s'est rencontré une époque plus furieuse. Mille Érinnys semblent avoir pris leur vol du fond de l'enfer pour troubler l'ordre civil et l'ordre ecclésiastique dans toutes leurs parties. C'est assurément une calamité fatale à laquelle même un concile universel ne peut, selon moi, porter remède; tant il s'en faut que moi qui ne suis rien, je puisse donner quelque secours... Les sentiments du pape ne me sont pas bien connus. Mais pourtant je vois certains prêtres qui, remarquant le peu d'effet obtenu jusqu'ici avec les bûchers, songent à employer le fer. Ce parti serait-il avantageux, supposé même que nous fussions en repos du côté des Turcs? C'est ce qui n'est pas clair encore pour ma pensée. Le mal serait plus guérissable, si les monarques des deux ordres s'accordaient avec sincérité pour rétablir la piété évangélique, et si ensuite on confiait l'affaire à cent ou à cinquante personnages choisis dans chaque nation et recommandables par la sainteté de leur vie, un rare savoir et un bon jugement. Leurs décisions seraient rédigées d'une

manière succincte par un comité moins nombreux, composé avec soin de quelques-uns d'entre eux...

« On laisserait les doctrines des théologiens s'agiter dans les écoles et l'on ne tiendrait pas pour articles de foi toute sorte d'opinions. Certaines constitutions seraient abolies, d'autres changées en exhortations. Les princes et les cités mettraient leur soin principal à faire placer à la tête du troupeau du Seigneur des hommes armés de la parole de Dieu, exercés à instruire, à exhorter, à consoler, à reprendre, à réfuter. Maintenant que de satrapes sont nourris par les revenus des monastères et des églises! Pendant ce temps le peuple est flottant au milieu des sectes diverses, comme des brebis dispersées et sans pasteur. Et encore faut-il dire, ô douleur! que les brebis sont rares. J'entends ceux qui errent de bonne foi et sans malice opiniâtre. Je crains qu'il ne nous advienne ce qui arrive d'ordinaire dans les guerres. C'est seulement quand les deux partis sont rassasiés de maux, qu'ils songent à parler de paix. L'un des deux partis tend évidemment à la suppression de l'ordre ecclésiastique; l'autre ne ne veut pas souffrir qu'il soit réformé. Tous nous portons le monde dans le cœur et, comme nous sommes terrestres, nous avons le goût et le langage de la terre. Puisse le Seigneur donner aux uns et aux autres un cœur nouveau! »

Pour lui, il songeait depuis longtemps au repos. La Providence saurait bien trouver sa voie. Il espérait que tous ces troubles de l'Église, grâce à l'art divin de l'ordonnateur suprême, auraient enfin un dénoûment favorable. S'il avait le bonheur de le voir, il mourrait content; sinon, il se résignerait à la volonté de Dieu. Ce rôle de médiateur, que Jules Pflug lui proposait avec une sagesse éloquente, il ne se reconnaissait pas le pouvoir de le remplir avec succès et de mener à bonne fin une affaire si difficile; autrement il ne serait pas resté oisif; il ne l'avait même pas été complétement; il avait sondé par ses lettres l'esprit de l'Empereur et celui de son chancelier Gattinara, pour voir s'ils souffriraient

un conseil libre ; on avait répondu sur tout, excepté sur ce point. Dans quelques lettres et principalement dans celle adressée à Vulturius (1), il avait laissé deviner certains remèdes qui, suivant lui, pouvaient avoir quelque efficacité pour calmer ces troubles. Des deux côtés, on avait reconnu ce bon office par les libelles les plus hostiles.

Mélanchthon, outre sa rare éloquence, avait cette heureuse fortune, due à son bon génie plus encore qu'à son esprit, de plaire extrêmement à tous les hommes sincères et de n'être haï fortement d'aucun, pas même des ennemis de son parti. Il avait essayé à Augsbourg ce que Jules Pflug conseillait. Quant au succès qu'il avait obtenu, on ne l'ignorait pas. Il y avait là des gens qui déclaraient hautement hérétiques certains personnages irréprochables et assez élevés en dignité, parce qu'ils avaient eu quelques entretiens avec Mélanchthon. Que n'auraient-ils pas dit si Érasme avait souvent conféré avec lui? Et pourtant c'était nécessaire. Lors même qu'ils auraient trouvé ensemble les moyens de terminer les divisions, à quoi auraient servi leurs efforts, si les chefs et la foule n'avaient pas voulu accepter ce qu'ils auraient proposé? Il rappelait qu'à l'occasion du *plan de Cologne* (2) qui lui fut attribué, il avait failli être victime de ce soupçon. Il aurait donc pu avoir le sort de cet homme qui, voyant au théâtre deux gladiateurs aux prises, se précipita au milieu d'eux pour les séparer et tomba sous leurs coups.

Le duc de Juliers lui avait demandé conseil pour opérer dans ses États certaines réformes, propres à prévenir les troubles et à ramener les dissidents. Érasme se rendit à ce désir et son plan fut suivi avec assez de succès. Il écrivait à Ulattenus, conseiller intime du prince : « Il est très difficile, dans un si grand trouble des affaires humaines, de donner un conseil heureux. Mais pour moi ce n'est pas sans danger, car si à mon instigation on faisait quelque changement, aussitôt

(1) *V.* 1er vol., p. 587.
(2) *V.* 1er vol., p. 324.



les théologiens superstitieux qui viennent d'exciter à Paris de grands troubles, s'écrieraient qu'Érasme est le père d'une nouvelle secte qui serait appelée la secte des modérés. Si le conseil que j'ai donné a réussi heureusement, il faut l'attribuer plutôt à la dextérité de l'excellent prince qu'à ma sagesse. »

Le monde lui semblait être depuis longtemps dans un travail stérile d'enfantement. Les préludes lui souriaient peu. « Mais, disait-il, le Christ est vivant. Sa Providence gouverne le monde. Toutefois, avant que ce chef suprême conduise la pièce au dénoûment, j'aurai achevé la mienne. » En attendant, il recommandait la modération à tous ceux qui le consultaient. Il fit même un petit livre pour exhorter les esprits à la concorde; mais, à vrai dire, il la croyait impossible. Il publia l'explication du Psaume LXXXIII, où il plaida chaleureusement la cause de l'union religieuse. Il proposa de plus certaines concessions qui devaient être faites de part et d'autre.

D'abord il fallait imposer silence à toutes les passions humaines, s'abstenir de toucher aux principes immuables de la foi, ne pas s'écarter, sans de grandes raisons, de ce qui était consacré par la tradition et un long usage. Sur la question du libre arbitre, plus épineuse qu'utile, on devait se contenter de reconnaître que l'homme, par ses propres forces, ne pouvait rien et devait tout au don de la grâce. On pouvait concéder qu'il est justifié, c'est-à-dire purifié par la foi, si l'on avouait en même temps que les œuvres de la charité sont nécessaires au salut. Il ne fallait pas rejeter les mots de récompense et de mérite, parce que Dieu dans sa bonté acceptait et récompensait ce qu'il opérait en nous ou par nous. Mais on devait bien se garder de faire entendre à la foule ces propositions paradoxales : les œuvres n'importent nullement; ayez seulement la foi et vous serez sauvé; tout ce que fait l'homme est péché.

C'était un pieux sentiment de croire que les prières et les

bonnes œuvres des vivants sont utiles aux morts, surtout si, pendant leur vie, ils ont eu soin eux-mêmes d'en faire. Mais ceux qui n'en étaient pas persuadés ne devaient point troubler la simplicité des autres. Sur l'invocation des saints, Érasme demandait la même tolérance, pourvu que ce culte fût exempt de superstition. Il n'approuvait pas la proscription des images, pourvu qu'elles fussent décentes et employées avec discrétion. On pouvait également tolérer les reliques, tout en rappelant que la meilleure manière d'honorer les saints, c'était d'imiter leur vie.

Sur l'institution divine ou humaine de la *confession*, Érasme s'en remettait à la décision du concile général. Mais en tout cas il fallait en maintenir l'usage, qui était salutaire, avait de nombreux avantages et se trouvait consacré par une longue suite de siècles. On pouvait d'ailleurs en corriger les abus et en éloigner toute minutie superstitieuse.

La Messe devait être religieusement conservée; mais là aussi on devait corriger certains abus que l'ignorance, la cupidité ou d'autres causes avaient pu introduire dans la célébration de ce mystérieux sacrifice. Érasme professait le dogme de la présence réelle du corps et du sang du Seigneur dans l'Eucharistie. Quant aux autres points que l'on discutait au sujet de ce mystère, il en renvoyait la définition au concile.

Il demandait que le nombre des fêtes fût diminué, que le jeûne et l'abstinence ne fussent plus imposés comme une obligation essentielle. A ses yeux, il en était de même des autres constitutions épiscopales qui devaient être observées comme des conseils salutaires et non comme des lois absolues. Toutefois il ne donnait pas son opinion comme une règle certaine. Il s'en rapportait à la décision du concile. Il condamnait les anabaptistes auxquels ne suffisait pas un seul baptême qui avait suffi pendant quatorze cents ans.

Comme on devait s'y attendre, l'écrit sur *la concorde* chrétienne ne satisfit ni les catholiques ni les protestants. Les uns

et les autres trouvèrent excessives les concessions proposées. A Rome, ce petit livre déplut à certains cardinaux (1). D'autre part, Luther ne publiait rien sans flétrir son adversaire du nom de papiste et d'ennemi du Christ.

Là se bornèrent les efforts du chef de la Renaissance pour modérer la Réforme; efforts infructueux en grande partie. Dans les temps de révolution, la puissance appartient aux partis extrêmes. Les esprits ardents dominent d'ordinaire les esprits sages et modérés. Mais quand la fièvre des passions s'est calmée, quand chaque parti, impuissant à détruire ses adversaires, commence à sentir la fatigue, alors la modération reprend son légitime empire. On considère avec effroi les excès où l'on est tombé, les ruines qu'on a faites. Mais le temps de la sagesse ou des regrets inutiles était loin encore. On doit croire cependant que les conseils et l'influence d'Érasme ne furent pas étrangers aux dispositions conciliantes que les hommes sages des deux partis firent paraître en plusieurs occasions et particulièrement à l'assemblée d'Augsbourg.

A la fin du moyen âge, une réforme était nécessaire dans la religion. L'Église catholique, immuable dans son dogme et dans sa constitution apostolique, peut conformer sa discipline intérieure aux besoins du temps. Elle peut modifier ses rapports avec la société temporelle, selon la marche de la civilisation. Les deux sociétés, mêlées et confondues pendant plusieurs siècles, allaient se dégager l'une de l'autre, reprendre leur indépendance originelle et vivre d'une vie distincte. Érasme pressentit la grande transformation qui devait s'accomplir. Il fut le promoteur de la réforme. Puis, quand Luther apparut, il vit d'un regard pénétrant que ces préludes, applaudis de tous, aboutiraient à la révolte. Dès lors il essaya de modérer le mouvement, sans désirer pourtant qu'il fût étouffé; car il voulait la réforme, mais accomplie sans boule-

(1) *V.* 1er vol., p. 650.

versement, par une voie pacifique et légale, par l'initiative et l'autorité des chefs ecclésiastiques et civils, par le progrès des lumières et de la pensée publique. Son plan de réforme pouvait-il se concilier avec l'orthodoxie catholique? C'est une autre question. Toutefois Érasme, en proposant ses idées, les soumettait au jugement de l'Église. Au reste, il n'était pas le champion de l'orthodoxie rigide dans ce mouvement réformateur du xvie siècle; il était plutôt le père et l'organe de la liberté philosophique. Ce qui fait honneur à son bon sens, c'est d'avoir pris pour devise la modération; c'est d'avoir aperçu nettement cette vérité devenue banale, mais alors nouvelle, que les réformes volontaires, prévoyantes, opérées à propos, sont dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique, le meilleur ou plutôt l'unique moyen de prévenir les schismes et les révolutions.

CHAPITRE X

Érasme adversaire de la Réforme. — Il défend la liberté morale de l'homme contre la doctrine fataliste de Luther.

I

On a vu plus haut comment Érasme, après avoir essayé vainement de modérer la Réforme, fut amené à la combattre. La question du libre arbitre, sur laquelle la lutte s'engagea, était considérée par lui comme une de ces questions spéculatives, plus épineuses qu'utiles, qui pouvaient être discutées sobrement dans les écoles, mais qu'il fallait bien se garder de soumettre au jugement de la foule, car la solution qu'on en donnait pouvait avoir pour elle des conséquences dangereuses et immorales. En publiant son petit livre, il déclarait qu'il n'était pas sur son terrain; il avait raison en un certain sens. La question du libre arbitre, étroitement liée aux questions de la prescience et de la providence divine, compliquée encore dans le christianisme par la doctrine de la grâce, demande, pour être examinée à fond, un dialecticien exact et délié, un métaphysicien profond et en même temps un esprit juste qui, au milieu des spéculations les plus abstraites, ne perde pas le sentiment de la réalité. En effet, cette question n'est qu'une face de ce grand problème de la philosophie : comment concilier le fini avec l'infini, le contingent avec le nécessaire, ce qui commence à être par le fait d'au-

trui avec ce qui est par soi, avec ce qui par nature a la plénitude de l'existence?

De toutes les qualités requises, Érasme ne possédait à un haut degré que le bon sens, le sentiment de la réalité. Son esprit était plus étendu que profond, plus riche que précis, plus brillant que rigoureux. Les discussions subtiles et serrées de la dialectique, les recherches abstraites et approfondies de la métaphysique n'allaient pas à son génie. Il avait toujours eu pour elles peu de goût et peu d'estime. Cependant le *Traité du libre arbitre* est un de ses plus beaux titres de gloire. C'est mieux qu'un livre, c'est un acte. C'est une revendication modérée, trop modérée peut-être, mais suffisamment nette et positive de la liberté morale de l'homme, anéantie par la doctrine de Luther. Lorsqu'un esprit et un cœur, comme ceux de Mélanchthon, sans parler des autres, recevaient docilement ce dogme brutal qui tarissait dans sa source la moralité humaine, il est glorieux pour Érasme d'être descendu dans l'arène, d'avoir protesté au nom du bon sens et de la conscience. Tel est en effet le caractère, telle est la valeur de son petit livre. Il ne faut pas y chercher une argumentation vigoureuse, une investigation pénétrante et profonde des mystères de la métaphysique et de la théologie. Il ne vise pas si haut; il promet seulement une discussion et non une démonstration; il s'établit solidement sur le terrain de la réalité, de la conscience, du sens commun; il ne cherche pas à être original, il cherche à être vrai, ce qui vaut mieux, surtout dans un sujet si délicat et si riche en conséquences morales.

Il commence d'une façon simple et modeste, qui pourtant ne manque ni de finesse ni de malice. « Parmi les difficultés, dit-il, qui se rencontrent, non en petit nombre, dans les divines Écritures, à peine est-il un labyrinthe plus inextricable que la question du libre arbitre; car cette matière a jadis exercé merveilleusement la sagacité des philosophes, puis celle des théologiens anciens et modernes, mais, à mon

sens, avec moins de fruit que de peine. Dernièrement le débat a été renouvelé par Carlostadt et Jean d'Eck, mais avec assez de modération. Bientôt il est devenu plus ardent entre les mains de Martin Luther dont il existe une thèse dogmatique sur le libre arbitre. Quoique plusieurs lui aient déjà répondu, cependant, d'après l'avis de mes amis, j'essaierai moi-même si, par cette courte dissertation, je pourrai rendre la vérité plus claire. Je sais que certaines gens se bouchant les oreilles vont se récrier : Érasme oser se mesurer avec Luther ! C'est une mouche aux prises avec un éléphant. Afin de les calmer, s'il est possible d'obtenir un peu de silence, je dirai pour toute préface ce qui est vrai, c'est que jamais je n'ai juré sur la parole de Luther. Ainsi nul ne doit trouver révoltant que je sois sur quelques points en dissentiment ouvert avec lui, comme un homme peut être en désaccord avec un autre, pour ne rien dire de plus ; tant il s'en faut qu'il y ait crime à douter de quelqu'une de ses doctrines, surtout si c'est par amour de la vérité qu'on se mesure avec lui dans une discussion modérée. Certes je ne crois pas que Luther s'indigne qu'on soit en désaccord avec lui, lorsque lui-même se permet d'appeler des décisions, non-seulement de tous les docteurs, mais aussi de toutes les écoles, de tous les conciles, de tous les pontifes. »

Érasme réclamait avec esprit et mesure contre cette prétendue infaillibilité que l'adversaire du pouvoir pontifical s'attribuait. Luther le comprit et sa colère éclata. Le chef de la Renaissance insistait avec une maligne ironie : « C'est une liberté, disait-il, que Luther s'arroge ouvertement et franchement. Ses amis ne doivent pas me faire un crime de ce que je la réclame pour moi. Qu'on ne s'y trompe donc pas. Cette lutte ne ressemblera pas à un combat de gladiateurs mis aux prises. Je combattrai un seul point de sa doctrine, en vue de faire jaillir, s'il est possible, de la comparaison des textes sacrés et des raisonnements l'évidence de la vérité dont la recherche a toujours été le but le plus honorable des

hommes d'étude. Point d'injures; c'est le parti le plus convenable pour des chrétiens et le moyen le plus sûr de découvrir la vérité que l'on perd souvent dans l'ardeur de la dispute. »

Il avouait son éloignement pour les luttes de cette espèce, pour le dogmatisme présomptueux; son penchant même au scepticisme qu'il subordonnait pourtant à l'autorité de l'Église. « Je n'ignore pas, disait-il, combien je suis peu propre à une telle lutte. A peine assurément trouverait-on un autre homme moins exercé que moi qui, par un instinct secret de la nature, ai toujours eu les combats en horreur et qui pour cela ai toujours mieux aimé me jouer dans les libres champs des Muses que lutter avec le fer corps à corps. J'ai d'ailleurs si peu de goût pour le dogmatisme que je me rangerais volontiers à l'opinion des sceptiques partout où me le permettraient l'autorité inviolable des divines Écritures et les décrets de l'Église auxquels je soumets volontiers mon sens privé en toutes choses... Et je préfère ce caractère à celui que je vois en certains hommes qui, violemment attachés à leur sentiment, détournent tout ce qu'ils lisent dans les Écritures à l'appui de l'opinion à laquelle ils se sont une fois asservis, semblables aux jeunes gens qui, trop épris d'une jeune fille, de quelque côté qu'ils se tournent, croient voir partout ce qu'ils aiment; ou bien plutôt, pour employer une comparaison plus juste, comme des combattants acharnés qui se font des armes de tout ce qu'ils trouvent sous la main, *coupes* et *disques*. Chez des gens ainsi passionnés quelle peut être l'intégrité du jugement, ou quel peut être le fruit de semblables discussions, sinon que chacun se retire du combat, conspué par son adversaire? Or toujours il y aura un grand nombre d'hommes tels que les dépeint l'apôtre Pierre, ignorants et mobiles, qui corrompent les Écritures pour leur propre perdition. » C'était, sous un voile assez transparent, accuser Luther et ses partisans de torturer les textes sacrés au profit de leurs opinions.

Après ce préambule digne de son esprit élégant et fin, Érasme entrait en matière. Au milieu des opinions diverses des anciens, il n'avait de conviction arrêtée que sur un point, c'est que le libre arbitre avait une certaine force. Il avait lu la thèse de Luther avec une impartialité mêlée de cette faveur dont le juge d'ordinaire entoure un accusé. Tous ses arguments, toute sa véhémence n'avaient pu encore le persuader; c'était peut-être lenteur d'intelligence, incapacité; mais les esprits moins heureusement doués devaient pouvoir, ne fût-ce que pour s'instruire, se mesurer avec les génies plus favorisés de Dieu. Il croyait avoir compris Luther; mais il pouvait se tromper. Il venait pour discuter et non pour juger, pour chercher et non pour dogmatiser, prêt à s'instruire auprès de quiconque présenterait quelque chose de plus vrai et de plus clair. « Ce que je voudrais persuader aux esprits ordinaires, disait-il, ce serait de ne point apporter dans les questions de ce genre une opiniâtreté de controverse plus propre à blesser la concorde chrétienne qu'à servir la piété. »

Sous ce langage si mesuré et si calme, on sent une raillerie contenue qui dut exciter la véhémence éloquente de Luther. Érasme poursuivait ainsi : « Les Écritures ont leurs sanctuaires où Dieu ne nous a pas permis de pénétrer trop avant, et plus nous voulons avancer, plus nous sentons les ténèbres s'épaissir autour de nous, comme pour nous faire reconnaître la majesté insondable de la divine sagesse et l'infirmité de l'esprit humain : c'est l'antre de Corycus; d'abord il vous séduit et vous attire par un charme délicieux; puis quand on est entré plus avant, un certain frémissement et la majesté du Dieu qui l'habite vous forcent à reculer. Une fois donc que l'on est parvenu jusque-là, il est plus sage et plus pieux de s'écrier avec saint Paul : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu!* que de définir ce qui dépasse la mesure de l'esprit humain. Beaucoup de mystères sont réservés pour le temps où nous

verrons la gloire de Dieu sans miroir et sans énigme, face à face... Savoir que si nous sommes dans la voie de la piété, nous devons encore devenir meilleurs, que si nous sommes dans les langes du péché, nous devons faire tous nos efforts, recourir au remède de la pénitence, implorer la miséricorde de Dieu sans laquelle ni volonté ni effort humain ne sont efficaces, que nous devons imputer à nous le mal, à Dieu le bien, à Dieu dont la bonté nous a donné l'existence même; se persuader que tout ce qui nous arrive en ce monde de joyeux ou de triste, est envoyé par lui pour notre salut et que Dieu, juste par essence, ne peut faire injustice à personne, quoique certaines choses paraissent arriver à ceux qui ne les ont pas méritées; croire enfin que personne ne doit désespérer de la miséricorde d'un Dieu très clément par nature; voilà ce que nous enseigne l'Écriture au sujet du libre arbitre et ce qui suffit à la piété chrétienne, sans qu'on ait besoin de s'aventurer par une curiosité irréligieuse dans des questions obscures et inutiles. Il y a des mystères qu'il faut adorer en silence, sans prétendre en percer les voiles; mais Dieu nous a fait connaître expressément les préceptes pour bien vivre. Cet enseignement, nous n'avons pas besoin de le chercher dans les hauteurs du ciel, ni par-delà des mers éloignées. Il est, pour ainsi dire, placé près de notre oreille et de notre cœur. Voilà ce que tous doivent apprendre. Quant au reste, il vaut mieux adorer, sans le comprendre, ce qui ne peut être sondé.

« Ces controverses sur des questions insolubles sont non-seulement inutiles, mais dangereuses pour la concorde chrétienne... Quand même il serait vrai en quelque manière, comme l'a enseigné Wiclef, comme l'a soutenu Luther, que tout ce qui est fait par nous, l'est non par libre arbitre, mais par pure nécessité, quoi de moins utile que de livrer ce paradoxe au monde? D'un autre côté, lors même qu'il serait vrai en un certain sens, comme l'a écrit quelque part saint Augustin, que Dieu fait le bien et le mal en nous, qu'il récom-

pense en nous ses bonnes œuvres et qu'il punit en nous ses mauvaises œuvres, quelle porte ouverte à l'impiété du vulgaire, si ces paroles étaient abandonnées à la foule et interprétées par elle à sa façon! Lenteur d'esprit, indolence charnelle, penchant incurable au mal et à l'impiété, plus d'efforts pour se corriger, impossibilité d'aimer Dieu, telles sont les conséquences qu'elle en ferait sortir... Il est peut-être permis de traiter de telles matières dans les assemblées des doctes ou même dans les écoles théologiques; et encore faut-il y mettre de la sobriété; mais faire paraître des pièces de ce genre sur le théâtre d'une multitude confuse et ignorante, ce n'est pas seulement inutile, c'est pernicieux. »

Jusque-là Érasme n'a guère fait que préluder à la discussion. Il va maintenant aborder la matière de plus près. Luther repoussait l'autorité des docteurs et ne voulait écouter que les Écritures canoniques. Son adversaire accepte la lutte sur ce terrain. Cependant il rappelle pour mémoire la longue et illustre suite des défenseurs de la liberté morale : Origène, Basile, Chrysostome, Cyrille, Damascène, Théophylacte, Tertullien, Cyprien, Hilaire, Ambroise, Augustin, Jérôme, Thomas d'Aquin, Scot et d'autres grands dialecticiens du moyen âge. « Si mes arguments, dit-il, valent ceux de Luther, l'autorité de tant d'hommes éminents a bien aussi quelque valeur, ainsi que celle de tant d'universités, de conciles, de souverains pontifes... Les partisans du libre arbitre ont pour eux un chœur tout entier de saints. Je ne voudrais pas comparer à ces anciens docteurs certains prédicateurs du nouvel Évangile; car une telle comparaison aurait l'air d'une épigramme. Mais, dit-on, ce sont des hommes; sans doute, ce sont des hommes comparés à des hommes et non à Dieu. Aux apôtres on demandait des miracles; maintenant chacun se contente d'affirmer qu'il a l'esprit évangélique. C'étaient par des prodiges que les disciples du Christ faisaient croire aux dogmes nouveaux et aux mystères qu'ils annonçaient. Les nouveaux apôtres n'ont pu encore *guérir un*

cheval boiteux; et plût à Dieu que certains, même sans opérer des miracles, nous fissent voir la pureté et la simplicité des mœurs évangéliques qui seraient pour nous, hommes d'un esprit un peu lent, comme des miracles! »

C'était sans doute à ce passage que Mélanchthon faisait principalement allusion, quand il regrettait qu'Érasme eût semé dans son petit livre *du sel noir*. « Mais enfin, poursuivait le chef de la Renaissance, comment reconnaître celui qui a le don de l'Esprit parmi tant de gens qui prétendent l'avoir? Comment, d'un autre côté, supposer que l'esprit du Christ ait pu souffrir durant plus de treize cents ans une erreur de son Église, qui importe si fort au salut des hommes, et que parmi tant de saints personnages il n'y en ait eu aucun qui fût digne de recevoir par inspiration ce dogme que l'on regarde comme le principal de la doctrine évangélique. Mais, dit-on encore, qu'est-il besoin d'interprète là où l'Écriture est parfaitement claire? — Alors pourquoi tant d'hommes éminents ont-ils été aveugles sur un point de cette importance? Si l'Écriture n'a point d'obscurité, pourquoi, au temps des apôtres, était-il besoin de l'inspiration de l'Esprit céleste pour l'interpréter? »

Depuis le christianisme, nul n'avait encore osé supprimer totalement le libre arbitre, excepté les Manichéens et Wiclef. L'opinion de Manès était peut-être moins nuisible à la piété que celle de Wiclef; car il rapportait le bien et le mal à deux natures dans l'homme, attribuant le bien à Dieu dont nous pouvons implorer le secours. Wiclef, rapportant tout à la pure nécessité, ne laissait rien à nos prières, rien à nos efforts. Ainsi Érasme établissait d'abord qu'il avait pour sa cause l'autorité de la science, de la sainteté, du martyre, des conciles, de l'épiscopat, de la papauté. « Mais, disait-il, je ne veux pas faire comme dans les assemblées humaines, compter ou peser les suffrages. Le grand nombre n'a pas toujours raison et souvent la majorité se déclare contre la cause la meilleure. L'autorité de l'Ecriture sainte doit l'emporter sur

tous les suffrages des mortels; car en traitant la question présente je me place moins au point de vue de la philosophie qu'au point de vue de la religion. »

Il cherche donc à faire sortir la vérité de la confrontation des témoignages sacrés, comme le feu jaillit du choc des cailloux. Beaucoup de passages semblent établir clairement la liberté morale de l'homme; quelques-uns paraissent la supprimer entièrement. Or l'Écriture, œuvre de l'Esprit saint, ne peut se contredire. Comment donc expliquer et concilier cette contradiction apparente? Pour commencer, il détermine le sens du mot. « Par libre arbitre, dit-il, nous entendons ici une force de la volonté humaine par laquelle l'homme puisse s'attacher aux choses qui conduisent au salut éternel ou s'en détacher. » Puis il trace la méthode qu'il va suivre. D'abord il passera en revue les textes qui établissent le libre arbitre; ensuite il s'efforcera d'expliquer ceux qui paraissent le combattre.

On lit dans l'*Ecclésiastique*, livre admis par tous les chrétiens (1) : « Au commencement Dieu forma l'homme et le laissa dans la main de son conseil; il ajouta ses commandements et ses préceptes en lui disant : si tu veux observer mes commandements, ils te sauveront. » Adam fut donc créé libre avec la faculté de se détourner du bien vers le mal. Dans le Paradis terrestre il pouvait choisir librement entre la vie et la mort. Plus tard Dieu, parlant à Caïn, montre la récompense attachée au bien, la peine au mal, le penchant mauvais pouvant être dominé et vaincu par la volonté. Il dit à Moïse : « J'ai placé devant ta face la route de la vie et la route de la mort; choisis ce qui est bien. » Il laisse donc manifestement à l'homme la liberté du choix. Autrement ce seraient des paroles dérisoires.

Dans le *Deutéronome* la même doctrine est positivement enseignée. Les mots *proposer*, *choisir*, *détourner*, qui s'y

(1) *L'Ecclésiastique* a été rejeté par les protestants.

trouvent, impliquent la liberté; autrement ce serait dire à un homme dont les bras attachés ne pourraient s'étendre qu'à gauche : tu as à droite du vin excellent, à gauche du poison, étends la main du côté que tu voudras. Remarquons en passant qu'Érasme, tout en paraissant ne s'appuyer que sur les témoignages des Écritures, démontre le libre arbitre par les attestations mêmes de la conscience humaine; car les termes dont l'Écriture se sert, répondent à ce que chacun sent au dedans de soi.

Après le Deutéronome, il cite Isaïe où l'on trouve ces paroles : *Si vous voulez, si vous ne voulez pas... Si vous cherchez... tournez-vous vers moi et venez.* Si le libre arbitre n'existe pas, ce serait dire à un homme enchaîné : dégage-toi et viens. Ce passage de Zacharie, « tournez-vous vers moi et je me tournerai vers vous, » montre l'effort de la volonté libre et la grâce prête à le seconder. L'Écriture sainte est pleine de semblables exhortations; tout en elle respire l'effort, le travail et la conversion des pécheurs. On ne voit que promesses, menaces, reproches, instances, bénédictions, malédictions, préceptes; toutes choses qui, sans l'existence de la liberté morale, seraient vaines et n'auraient point de sens. L'Ancien Testament abonde en passages semblables. Vouloir les rassembler serait superflu.

Arrivant au Nouveau Testament, Érasme fait voir que les paroles du Christ sur Jérusalem seraient dérisoires, si le libre arbitre n'avait rien de réel. Ce n'était pas la nécessité que le Christ accusait, mais une volonté mauvaise et rebelle. On lit dans saint Mathieu : « Si tu veux entrer dans la voie de la vie, garde les commandements... Si tu veux être parfait, va et vends... » Dans saint Luc : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il fasse abnégation de lui-même. » Dans saint Jean : « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom... » Et plus loin : « Est-ce que vous aussi vous voulez vous en aller?... » Parler de bonnes et de mauvaises actions, de récompenses et de châtiments, c'est

proclamer la liberté morale de l'homme. Sans elle, quel sens pourrait avoir la parabole des ouvriers de la vigne? Doit-on appeler ouvriers ceux qui n'opèrent rien?

On dit que Dieu récompense la foi de l'homme à ses promesses. Mais la foi aussi dans une certaine mesure relève du libre arbitre qui s'applique à croire ou s'en détourne. Le serviteur qui a augmenté le bien de son maître est loué. Lorsque le Christ invite les justes au partage du royaume éternel, il ne parle pas de nécessité, mais de bonnes actions : « Vous m'avez donné à manger... vous m'avez donné à boire. » D'un autre côté, il reproche aux méchants placés à gauche, non la nécessité, mais l'omission volontaire des œuvres. L'Évangile est rempli d'exhortations, de paraboles sur l'obligation de garder la parole de Dieu. Tout nous excite au zèle, à la vigilance, à l'activité, afin de ne pas périr en négligeant la grâce divine. Les menaces, les reproches ne manquent pas non plus. Il est dit : *vous les connaîtrez à leurs* fruits, c'est-à-dire à leurs œuvres. Les passages de même nature sont innombrables et présents à la pensée de tous. Érasme ne veut pas fatiguer le lecteur en les recueillant. Il passe à saint Paul, cet énergique défenseur de la grâce.

Dans l'*Épître aux Romains*, nous lisons : « Est-ce que tu méprises les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité? Ignores-tu que la miséricordo de Dieu te conduit au repentir?... » Ces paroles supposent évidemment le libre arbitre. Un peu plus haut l'apôtre dit : « Car nous savons que le jugement de Dieu est selon la vérité contre ceux qui font de telles choses. » Mais où serait la justice de Dieu, si l'homme n'était pas libre? Il dit encore : « Selon ta dureté et ton cœur impénitent, tu amasses sur toi la colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres. » Les termes mêmes que saint Paul emploie attestent l'action volontaire, la liberté morale, la responsabilité humaino et en même temps la justice de Dieu, incompatible avec la doctrine do la nécessité. Si

Dieu nous imputait seulement les bonnes œuvres qu'il accomplirait par nous, on devrait applaudir à sa bonté; et pourtant même alors saint Paul représente l'homme se prêtant à l'action de la grâce, *patientiam boni operis*, et cherchant la vie éternelle. Mais si Dieu infligeait le châtiment au pécheur comme faisant le mal, tandis qu'en réalité il n'accomplirait rien volontairement et ferait tout par nécessité, où serait sa justice? Si rien ne doit être attribué à notre effort, que deviennent ces comparaisons de saint Paul où il est question de ceux qui courent dans le stade, du prix de la victoire, de la couronne? La couronne n'est donnée qu'à ceux qui combattent; elle est le prix du combat pour ceux qui ont mérité cet honneur. « Combattez, dit-il, le généreux combat de la foi; saisissez la vie éternelle. » Ailleurs, il ajoute : « Celui qui lutte dans les jeux n'est point couronné, s'il n'a pas combattu convenablement. » Et un peu plus haut : « Travaillez comme un bon soldat du Christ. » Dans la même épître, parlant de lui-même, il dit : « J'ai combattu un bon combat; j'ai achevé ma course; désormais est réservée pour moi la couronne de la justice que le Seigneur, ce juge plein de justice, remettra en ce jour. »

De même saint Jacques attribue le péché, non à la nécessité, mais à la concupiscence dépravée de l'homme. *Dieu ne tente personne*, dit-il. Comment d'ailleurs rapporter à Dieu le meilleur des êtres les fruits les plus mauvais? La concupiscence n'entraîne pas la nécessité de mal faire, si l'on veut résister avec l'aide de la grâce qui nous porte secours, sans nous forcer nécessairement. C'est ce que marque saint Paul, quand il dit : « Si donc quelqu'un s'est purifié de ces souillures, il sera un vase d'honneur. » Avec ces paroles s'accordent celles de saint Jean : « Tout homme qui a cette espérance en lui se sanctifie. » On lit encore dans saint Paul : « Rejetons les œuvres de ténèbres, dépouillant le vieil homme avec ses actes... vouloir est en mon pouvoir; mais accomplir le bien, je ne sais. »

On peut citer beaucoup d'autres passages du même apôtre où le libre arbitre est reconnu implicitement, comme ceux-ci : « L'esprit des prophètes est soumis aux prophètes... Ne négligez pas la grâce qui est en vous. » Saint Pierre veut que nous unissions nos efforts à la grâce divine, pour arriver par degrés à la perfection. Mais à quoi bon accumuler les citations? Partout dans les livres divins on retrouve le même témoignage en faveur du libre arbitre. « Toute l'Écriture, dit saint Paul, inspirée par Dieu, est utile pour enseigner, accuser, reprendre, instruire. » Mais ce serait inutile, si tout s'accomplissait par une nécessité absolue et inévitable. Pourquoi tant d'éloges donnés aux saints dans l'*Ecclésiastique*, si rien n'était dû à nos efforts? L'obéissance est louée partout. A quoi bon, si nous ne sommes qu'un instrument entre les mains de Dieu; comme la hache entre les mains de l'ouvrier?

C'est là pourtant ce que veut la doctrine de Wiclef, disant qu'avant et après la grâce tout bien et tout mal, les actions moyennes elles-mêmes, tout en un mot se fait par une nécessité absolue : opinion que Luther approuve; car telles sont ses paroles extraites de ses thèses : « J'ai eu tort de dire que le libre arbitre avant la grâce n'avait qu'une réalité nominale. Je devais dire absolument : le libre arbitre dans la réalité est une pure fiction ou un mot sans réalité, parce qu'il n'est au pouvoir de personne de penser quelque chose de mal ou de bien; mais tout, comme l'article de Wiclef, condamné à Constance, l'enseigne fort bien, arrive absolument par nécessité. » Sur ce point, Mélanchthon pensait comme Luther, quoique l'on ait prétendu le contraire. « Puisque tout ce qui arrive, disait-il, arrive nécessairement d'après la prédestination divine, notre volonté n'a aucune liberté. »

II

Mais il y a dans les Ecritures quelques passages qui paraissent détruire entièrement le libre arbitre. Érasme va les examiner. Il y en a deux plus frappants que les autres et de telle nature qu'à la première apparence saint Paul, en les interprétant, semble ne rien laisser aux œuvres humaines et au libre arbitre. L'un de ces passages, tiré de l'*Exode*, est expliqué dans l'Épître aux Romains : « Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon et celui-ci ne les écouta pas... Et plus loin : Je t'ai placé pour que je montre en toi ma force et que mon nom soit célébré dans toute la terre. » Saint Paul interprète ces paroles en les rapprochant d'un autre endroit de l'*Exode :* « J'aurai pitié de celui dont j'ai pitié et j'aurai commisération de celui dont j'ai commisération. » Le second passage se trouve dans le prophète Malachie : « Jacob n'était-il pas le frère d'Ésaü, dit le Seigneur? Et pourtant j'ai aimé Jacob et j'ai pris en haine Ésaü. » Saint Paul l'explique ainsi : « Car lorsqu'ils n'étaient pas nés encore et qu'ils n'avaient rien fait de bien et de mal, pour bien établir que la prédestination selon le choix était fondée non sur les œuvres, mais sur la vocation de Dieu, il lui fut dit : l'aîné sera assujetti au plus jeune ainsi qu'il est écrit : j'ai aimé Jacob et j'ai pris en haine Ésaü.»

Comme il semble contraire à la raison que Dieu, non-seulement juste, mais bon, endurcisse au mal le cœur de l'homme, afin de faire éclater sa puissance, Origène, pour résoudre la difficulté, rapporte l'occasion de l'endurcissement à Dieu, mais la faute à Pharaon qui, à cause de sa méchanceté, est rendu plus opiniâtre par ce qui devrait l'amener au repentir. La pluie qui féconde la terre cultivée ne produit que des ronces dans un sol inculte; le même soleil fait fondre

la cire et durcir le limon; de même la bonté de Dieu qui supporte les méchants, amende les uns et rend les autres plus obstinés dans le mal. Ici l'Écriture parle d'une manière figurée. Cette figure est même usitée dans le langage vulgaire. « C'est moi qui t'ai perdu, » dit un père qui a négligé tout d'abord de punir les égarements de son fils. On la reretrouve dans ce passage d'Isaïe : « Pourquoi avez-vous endurci notre cœur, pour nous empêcher de vous craindre? » Saint Jérôme l'explique à la manière d'Origène. Pharaon est coupable, parce que libre, il a fait le mal librement. Dieu tire profit de la malice de ce roi pour sa gloire et pour le salut de son peuple, afin qu'il soit manifeste que les hommes font des efforts vains quand ils résistent à la volonté de Dieu. Fénelon exprime une pensée analogue dans cette parole célèbre : l'homme s'agite; Dieu le mène.

Mais de même que Dieu tourne les efforts des méchants au bien des hommes pieux, de même les efforts des hommes pieux n'atteignent le but désiré que par le secours de la faveur gratuite de Dieu qui prévient notre volonté, l'accompagne dans son effort et la conduit au but désiré. C'est en ce sens que saint Paul dit : « C'est l'œuvre de la miséricorde de Dieu. » Cette parole, *le Seigneur endurcit*, peut être prise comme cette autre parole de saint Paul, *il les livra au sens réprouvé;* de telle sorte que le péché et le châtiment du péché soient une même œuvre; car ceux dont il est ici question, ont mérité par leurs actes précédents d'être punis. Mais là où règne la nécessité pure, il n'y a ni mérite ni démérite, ni bien ni mal. En outre il est certain que l'opération divine concourt à chacun de nos actes; car tout acte est une chose réelle et même un certain bien, si mauvais et si coupable qu'il soit; mais la malice de l'acte vient de l'homme et non de Dieu qui permet le mal et ne le fait pas.

Érasme aborde ensuite le second passage relatif à Esaü et à Jacob. D'abord il ne s'agit pas en cet endroit du salut éternel. En second lieu, Dieu n'aime pas comme l'homme. Il ne hait per-

sonne, s'il faut presser le sens de la lettre. En troisième lieu, saint Paul se propose ici, non de prouver la nécessité, mais de rabattre l'orgueil des Juifs qui voulaient s'attribuer la grâce évangélique à l'exclusion des Gentils. Enfin Dieu aime ou hait d'après de justes motifs; et la haine ou l'amour qu'il a pour ceux qui ne sont pas nés encore, ne nuit pas plus à la liberté de l'homme que son amour ou sa haine pour ceux qui existent déjà. Il hait ceux qui ne sont pas encore nés, parce qu'il sait d'avance leurs crimes futurs. Les Juifs sont rejetés, parce qu'ils ne veulent pas croire et les Gentils sont reçus, parce qu'ils croient à l'Évangile. Saint Paul le dit lui-même : ils ont été brisés à cause de leur incrédulité. Toutefois il fait espérer à ceux qui ont été retranchés d'être regreffés de nouveau, si, renonçant à leur incrédulité, ils veulent croire. Quant à ceux qui ont été greffés sur l'olivier, il leur fait craindre d'être retranchés de nouveau, s'ils se détournent de la grâce de Dieu. Réprimer l'arrogance des uns et des autres, tel est le but de l'apôtre.

Il y a dans les prophètes deux passages remarquables, l'un d'Isaïe, l'autre plus explicite de Jérémie, où Dieu est comparé au potier et l'homme à la boue qu'il façonne. Ils sont présentés plus fortement encore dans saint Paul : « Le potier n'a-t-il pas pouvoir sur la boue? Ne peut-il pas de la même matière former un vase d'honneur et un vase d'opprobre? Que si Dieu voulant montrer sa colère et manifester sa puissance a souffert dans sa longue patience les vases de colère destinés à la destruction pour montrer les richesses de sa gloire dans les vases de sa miséricorde, etc. »

Pour bien entendre la portée de ces deux passages, il faut faire attention que les deux prophètes réprimandent le peuple, murmurant contre les châtiments de Dieu, qui ont pour but de le corriger. L'homme alors doit être entre les mains de Dieu, comme la boue dans celles du potier. Mais ceci ne retranche entièrement ni la force du libre arbitre, ni notre coopération au salut éternel. En effet, Jérémie exhorte bien-

tôt le peuple à la pénitence; ce qui serait vain, si tout se faisait par nécessité. De même saint Paul veut seulement réprimer les murmures des Juifs contre Dieu; car il dit ailleurs : « Si donc quelqu'un se purifie de ces souillures, il deviendra un vase d'honneur, sanctifié et utile au Seigneur, préparé pour toute œuvre bonne. » Il ne faut pas abuser du langage figuré de l'apôtre. Le rapport exprimé par une figure n'est pas exact en tout point. Le mot *boue* ne doit pas être pris tout à fait à la lettre; autrement on arrive à des conséquences absurdes et contradictoires; c'est le potier qui est responsable; la boue est innocente; pourquoi donc est-elle punie? Il faut plutôt interpréter la figure en vue de l'enseignement que l'apôtre veut donner par elle, sans chercher une ressemblance minutieuse dans les détails. Saint Paul ne se contredit pas dans les deux passages cités. Dans le premier, il ferme la bouche à ceux qui murmurent contre Dieu; dans le second, il aiguillonne l'activité; il détourne à la fois de la sécurité et du désespoir.

Érasme rapproche de ces textes un passage analogue d'Isaïe : « La hache se glorifie-t-elle en face de celui qui coupe avec elle, ou la scie s'élèvera-t-elle contre celui qui la tire? » Ceci était dirigé contre un roi impie dont Dieu s'était servi pour châtier son peuple et qui s'enorgueillissait de son œuvre, comme si elle avait été sienne. C'était un instrument, mais vivant et raisonnable; la hache ne l'est pas. L'esclave aussi est l'instrument vivant de son maître; et pourtant on ne dit pas que l'esclave qui obéit à son maître ne fait rien. Ainsi la comparaison du prophète ne détruisait pas le libre arbitre; elle réprimait l'orgueil de ce roi impie qui rapportait ce qu'il avait accompli, non à Dieu, mais à sa propre force et à sa propre sagesse.

Il n'est pas plus difficile d'expliquer un passage d'Ézéchiel cité par Origène : « Je leur ôterai leur cœur de pierre et je mettrai en eux un cœur de chair. » Le maître aussi peut dire à l'élève : « Je t'enlèverai ta langue barbare et je mettrai à

la place une élocution pure. » Le libre arbitre ne supprime pas la nécessité de la grâce pour aider à la conversion d'un pécheur endurci. De nombreux passages de l'Écriture établissent la coexistence de l'un et de l'autre. Érasme en cite plusieurs. Nous n'en reproduirons que deux empruntés à saint Paul : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement, » et dans une autre épître : « Le même Dieu qui opère tout en nous. » Ces deux passages semblent se contredire. Le seul moyen de les concilier, c'est de reconnaître la coexistence et la coopération de la grâce et de la liberté. On peut en citer beaucoup d'autres dont la contradiction apparente s'explique de même. Les partisans de la nécessité donnent une interprétation forcée des innombrables passages qui leur sont contraires. Ils substituent partout l'action de la grâce à l'action humaine. Quand l'Écriture dit : « Étends la main vers ce que tu voudras. » Il faut, suivant eux, interpréter ainsi : « La grâce étendra ta main vers ce qu'elle voudra. » Dans la comparaison du potier, comme dans celle de la hache, on s'attache à la lettre; ici on s'en écarte, selon le besoin de la cause. C'est comme si l'on disait : *Pierre écrit*, et que l'on dût entendre : *Quelqu'un écrit dans la maison de Pierre.*

Pour saper le pouvoir du libre arbitre, Luther se fondait principalement sur les passages des livres sacrés qui déclarent le penchant de l'homme au mal. Mais ce penchant ne détruit pas entièrement le libre arbitre, quoiqu'il ne puisse pas être complétement vaincu sans le secours de la grâce divine. D'ailleurs, si tout dépend de la nécessité, pourquoi Dieu donnait-il au genre humain le temps de se repentir avant le déluge? Luther considère l'homme comme s'il n'était que chair. Mais il y a de plus en lui l'âme et l'esprit; l'esprit par lequel nous tendons au bien et que Platon nommait raison ou faculté dirigeante. Peut-on dire qu'il n'y a eu aucun effort vers le bien chez les philosophes qui enseignaient qu'on devait souffrir mille fois la mort plutôt que de

faire une action honteuse, dût-elle être ignorée des hommes et pardonnée de Dieu? Saint Paul montre qu'il y a dans les bons un esprit humain différent de l'esprit divin, quand il dit : « L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes les fils de Dieu. » Si l'on veut prétendre que ce qu'il y a de plus noble dans l'homme n'est que chair, c'est-à-dire affection ou penchant impie, il faut le faire voir par les témoignages de l'Écriture. Or l'Écriture dit : « Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'esprit est esprit. Saint Jean enseigne que ceux qui *croient à l'Évangile naissent de Dieu, sont fils de Dieu et même dieux*. Il faut donc admettre au moins que l'homme, né de nouveau par la foi, n'est pas seulement chair, puisqu'il est une *créature nouvelle dans le Christ*, selon la parole de saint Paul.

Érasme va plus loin; conformément à la doctrine des anciens, il reconnaît que certaines semences de bien sont déposées dans nos âmes, mais qu'il s'y est ajouté des tendances plus grossières qui nous sollicitent au mal. Le pouvoir qu'a la volonté de se tourner vers l'un ou vers l'autre constitue le libre arbitre. Quoique peut-être notre nature soit plus portée au mal qu'au bien à cause du penchant au péché qui a été laissé en nous, cependant nul n'est entraîné au mal que de son consentement. Luther citait un passage de Jérémie : « Je sais, Seigneur, que l'homme n'est pas le maître de sa volonté et qu'il ne dépend pas de lui de marcher et de diriger ses pas. » — « Ce passage, dit Erasme, prouve seulement la nécessité de la grâce pour bien régler sa marche; mais nous demandons du secours, sans renoncer à notre propre effort. Il établit le libre arbitre, bien loin de le détruire. » Luther empruntait encore au même chapitre ces paroles : « Le Seigneur a tout fait pour lui-même, même l'impie pour le jour mauvais. » Érasme répond : Dieu n'a formé aucun être mauvais en lui-même, et de plus il fait tourner le mal à notre bien et à sa gloire. Lucifer est devenu méchant par sa faute. Dieu se sert de sa méchanceté pour exercer les bons et punir les

méchants. Luther s'appuyait encore d'un passage du livre des *Proverbes* : « Comme les divisions des eaux, ainsi le cœur du roi est dans la main du Seigneur ; il l'inclinera du côté où il voudra. » Mais celui qui incline ne force pas nécessairement ; et d'ailleurs nul ne nie que Dieu puisse faire violence à la pensée humaine.

Enfin Luther apportait comme une preuve invincible en faveur de sa doctrine ce passage de saint Jean : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Mais ne rien faire peut être pris pour *ne pas atteindre le but désiré;* et alors le libre arbitre n'est pas anéanti. Si au contraire on devait prendre ce *rien* à la lettre, il s'ensuivrait qu'on ne peut pécher sans le Christ, ou que le péché n'est rien. Ce que dit saint Jean-Baptiste, « l'homme n'a rien pu recevoir qui ne lui ait été donné d'en haut, » ne détruit pas davantage le libre arbitre et son effort propre ; mais ce qui est fait par nous étant très peu de chose, on rapporte tout à Dieu, comme le pilote lui attribue le salut de son navire, le laboureur sa riche récolte, le père ses beaux enfants, le malade sa guérison, le général sa victoire. Rien ne vient sans la pluie céleste ; mais la bonne terre rapporte ; la mauvaise est stérile.

Il faut entendre de même cet endroit de saint Mathieu : « Ce n'est plus vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre père qui parle en vous. » Autrement les prédicateurs auraient tort de se préparer avec soin à prêcher. Cette inspiration accordée aux apôtres était une faveur spéciale à laquelle leur volonté consentait et concourait. Il y a dans saint Jean un passage qui peut paraître plus embarrassant : « Nul ne peut venir à moi, si mon père ne l'a pas attiré à lui. » Mais le mot *attirer* n'entraîne pas la nécessité. Dieu nous attire doucement et fait ce que nous voulons, ce que nous pouvons ne pas vouloir. Il nous touche par la grâce et nous cédons à son attrait volontairement.

On lit encore dans saint Paul : « Ce n'est pas que nous soyons capables de penser quelque chose de nous-mêmes *et*

en vertu de notre faculté propre; mais toute notre capacité vient de Dieu. » Ici il y a deux manières de sauver le libre arbitre. Certains pères de l'Église distinguent trois degrés dans l'acte humain : penser, vouloir, accomplir. Ils ne donnent place au libre arbitre que dans le second où la grâce et la volonté humaine concourent de telle façon que la grâce soit la cause principale. Le pouvoir même de consentir et de coopérer à la grâce divine étant un don de Dieu, l'homme ne peut rien s'attribuer dans l'œuvre bonne. En second lieu, le *de nous-mêmes* de saint Paul, marquant l'origine et la source, n'embarrasserait pas même celui qui croirait que l'homme par les forces de la nature veut efficacement le bien; car ces forces ne viennent pas de lui, tout bien partant de Dieu comme de sa source. Lorsque saint Paul écrit : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? » et ailleurs : « Qui accomplit tout selon le conseil de sa volonté, » ce sont des leçons d'humilité qu'il donne à l'homme. Il nous enseigne que nous devons tout rapporter à la grâce divine qui nous a appelés, lorsque nous nous détournions d'elle, qui nous a purifiés par la foi et qui a donné à notre volonté le pouvoir même de coopérer avec elle.

Dans l'épître aux habitants de Philippes, l'apôtre dit : « Car Dieu opère en nous le vouloir et le faire selon la bonne volonté. » Mais d'après saint Ambroise, ces mots *selon la bonne volonté* se rapportant à l'homme montrent la volonté qui agit avec la grâce agissante. Tous les passages analogues s'interprètent de même. Ils attribuent à Dieu la part principale; car Dieu ne veut pas que l'homme s'attribue quelque chose, lors même qu'il pourrait le faire avec quelque raison. Avant tout il doit éviter l'orgueil et dire : Je suis un serviteur inutile. Mais Dieu relève ceux qui s'humilient en leur disant : « Courage, serviteur honnête et fidèle..., je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis... Venez à moi les bénis de mon père. » Il raconte les bonnes œuvres qu'ils ne savent pas eux-mêmes avoir faites.

Quand nous lisons dans saint Mathieu : « Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as? et pourtant aucun d'eux ne tombe sur la terre sans la volonté de votre père, » il faut comprendre, non pas que tout est soumis à une nécessité fatale, mais que rien n'arrive sans la permission de Dieu et en dehors des conseils de sa providence, que ses disciples sont l'objet de sa sollicitude et qu'ils ne doivent rien craindre. Tantôt le Seigneur veut nous donner confiance en lui, nous ôter la crainte des hommes; tantôt il veut nous détourner de l'arrogance. Dans la parabole de l'Enfant prodigue, le double rôle de la grâce et du libre arbitre se trouve parfaitement marqué. Il l'est aussi dans la parabole de la Veuve. La grâce est à notre nature ce que l'architecte est à l'ouvrier. L'ouvrage est rapporté à l'architecte, quoique l'ouvrier ne soit pas demeuré sans rien faire. Si la grâce nous aide, nous dirige, elle ne fait pas tout. « L'*Esprit*, dit saint Paul, aide notre faiblesse. » Partout dans l'Écriture on trouve ces mots : aide, assistance, secours, appui. Or ces mots supposent dans l'homme l'action, la liberté. Ainsi tous les passages qui parlent de *secours* établissent le libre arbitre, et ils sont innombrables. A ceux qui disent : l'homme ne peut rien sans le secours de la grâce divine; donc aucune œuvre de l'homme n'est bonne; on a droit de répondre : l'homme peut tout avec la grâce de Dieu; donc toutes les œuvres de l'homme peuvent être bonnes.

Ce qui a fait naître des opinions diverses, c'est que ceux qui ont expliqué l'Écriture se sont proposé un but particulier et différent auquel ils ont subordonné leur interprétation. Les uns, pour nous réveiller de notre indolence et nous préserver du désespoir, ont trop accordé au libre arbitre; d'autres, pour réprimer l'orgueil humain et la confiance excessive dans les œuvres et les mérites, l'ont déclaré impuissant pour le bien ou même ont soumis l'homme à une nécessité absolue. Ils veulent que nous mettions toute notre confiance et tout notre espoir dans les promesses de Dieu et que, reconnaissant com-

bien par nous-mêmes nous sommes misérables, nous aimions et admirions son immense miséricorde qui nous prodigue gratuitement tant de biens; que nous nous soumettions entièrement à sa volonté, soit que sa providence veuille nous perdre ou nous sauver; que, bien loin de nous arroger quelque mérite de nos bonnes actions, nous en rapportions toute la gloire à la grâce divine, pensant que l'homme n'est rien autre chose que l'instrument vivant de l'esprit de Dieu qui l'a purifié et consacré lui-même par sa bonté toute gratuite, qui le dirige et le gouverne selon son impénétrable sagesse. Il n'y a rien là que nous puissions attribuer à nos forces; cependant nous devons, avec une confiance assurée, espérer de lui le prix de la vie éternelle, non que nous l'ayons méritée par nos bonnes actions; mais il a plu à sa bonté de le promettre à ceux qui ont foi en lui. Le rôle de l'homme, c'est de le prier sans cesse, pour qu'il nous accorde et augmente en nous son esprit, de lui rendre grâces du bien qui a pu être accompli par notre moyen, d'adorer en tout sa puissance, d'admirer sa sagesse, d'aimer sa bonté.

Cette doctrine, Érasme la croit digne d'approbation, conforme aux Écritures, en rapport avec les principes de ceux qui, une fois morts au monde, ensevelis avec le Christ par le baptême, doivent vivre en mortifiant la chair et être conduits par son esprit, étant devenus par la foi les membres de son corps; il y applaudit de bon cœur, jusqu'aux exagérations exclusivement. Mais quand on prétend qu'il n'y a pas de mérites humains, à tel point que toutes les œuvres même des hommes pieux sont des péchés, que notre volonté n'agit pas plus que l'argile dans la main du potier, qne tout ce que nous faisons ou voulons doit être attribué à la nécessité pure, il se sent arrêté par des difficultés nombreuses et insolubles.

D'abord si les actions des hommes les plus pieux sont des péchés tels que, sans le secours de la miséricorde divine, ils doivent faire descendre en enfer celui que le Christ a voulu sauver par sa mort, pourquoi l'Écriture nous représente-

t-elle les saints de la Loi comme pleins de bonnes œuvres, comme ayant pratiqué la justice? Comment est-il question de récompense là où il n'y a aucun mérite? Pourquoi louer l'obéissance aux ordres de Dieu et condamner la désobéissance à ces mêmes ordres? Pourquoi tant de fois est-il question du jugement, si les mérites ne sont nullement pesés? Que signifie un jugement pour ceux qui n'ont rien fait avec liberté? A quoi bon tant de préceptes, de reproches, de menaces, d'exhortations? A quoi bon la prière, la veille, la lutte, si nous sommes sous la loi d'une nécessité absolue? Le martyr qui souffre mille tortures n'a aucun mérite; il pèche même en exposant son corps aux supplices, dans l'espoir de la vie éternelle. Tel est le paradoxe que l'on ne craint pas de soutenir. Pour se tirer d'embarras, on dit que nous devons adorer ce que nous ne pouvons comprendre. Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il veut ne peut être que très bon, parce que lui-même est très bon par nature.

« Que Dieu, répond Érasme, couronne en nous ses dons, qu'il impute à ses fidèles par une bonté gratuite ce qu'il a opéré en eux, sa bonté peut nous aider, jusqu'à un certain point, à le concevoir; mais comment sa justice pourrait-elle punir de supplices éternels ceux qui n'ont pas eu de liberté morale? Si un roi accordait une récompense magnifique à un officier n'ayant pris part à aucun fait de guerre, sans priver de leur salaire accoutumé ceux qui auraient bravement rempli leur devoir, ces derniers après tout ne pourraient pas se récrier contre l'injustice. Mais un souverain serait-il juste, s'il récompensait un chef auquel il aurait procuré tous les moyens de vaincre, tandis qu'il punirait un officier malheureux qu'il aurait laissé dépourvu des ressources nécessaires? Celui-ci pourrait dire : Pourquoi punis-tu ce qui est l'effet de ta faute? Le maître qui affranchirait un esclave n'ayant rien fait pour mériter cette faveur et qui frapperait de verges un autre esclave pour un défaut corporel et indépendant de sa volonté, passerait à bon droit pour injuste et cruel, surtout

s'il avait le pouvoir de corriger ce défaut physique, ou s'il en était même l'auteur; et s'il commandait à un serviteur enchaîné des mouvements qui lui seraient impossibles, ne serait-ce pas une sanglante dérision? Si l'on se contentait d'exalter outre mesure la foi et la charité, on pourrait le supporter; car nos crimes viennent de la froideur de notre foi endormie, superficielle et purement verbale; mais en exaltant la foi, il ne faut pas anéantir le libre arbitre, sans lequel on ne peut expliquer la justice et la miséricorde de Dieu. »

Ce sujet a fort embarrassé les anciens. Certains d'entre eux imaginèrent deux dieux, le dieu de l'Ancien Testament qui était juste, sans être bon, et le dieu du Nouveau Testament qui était bon, sans être juste. Cette erreur a été suffisamment bafouée par Tertullien. Manès rêva deux natures dans l'homme, l'une qui ne pouvait ne pas faire le mal, l'autre qui ne pouvait ne pas faire le bien. Pélage, craignant pour la justice de Dieu, donna trop au libre arbitre. De lui se rapprochent un peu ceux qui veulent que l'homme, en vertu de ses forces naturelles, puisse mériter par des œuvres moralement bonnes la grâce suprême qni justifie. Ceux-ci paraissent avoir voulu encourager les efforts de l'homme en lui montrant l'espoir de parvenir au salut. Ils peuvent citer à l'appui de leur opinion l'exemple du centurion Corneille, de l'Eunuque, de saint Augustin qui, cherchant le Christ aveo zèle dans les épîtres de saint Paul, mérita de l'y trouver. Il est possible cependant de satisfaire ceux qui ne souffrent pas que l'homme puisse quelque chose par lui-même, en disant que tout l'ouvrage n'en est pas moins dû à Dieu sans lequel nous ne pouvons rien, que l'influence du libre arbitre est très petite, que ce pouvoir d'appliquer notre esprit aux ohoses du salut ou de coopérer à la grâce est lui-même un don de Dieu.

Saint Augustin devint moins favorable au libre arbitre dans sa lutte contre Pélage. De son côté Luther, qui auparavant donnait quelque chose à la liberté humaine, en est venu

dans la chaleur de la controverse à l'anéantir complétement. C'est comme Lycurguo qui fit couper les vignes en haine de l'ivresse. On peut cependant reconnaître l'existence du libre arbitre, tout en évitant la confiance trop grande en nos mérites et les autres inconvénients que Luther redoute.

Selon Érasme, l'opinion qui peut tout concilier est celle qui attribue entièrement à la grâce de Dieu l'attrait qui d'abord excite l'âme. Seulement dans la course, elle donne quelque chose à la volonté de l'homme qui ne s'est pas soustraite à la grâce de Dieu. Comme en toutes choses, il y a ici le commencement, le progrès et le résultat final ou consommation. On attribue les deux extrêmes à la grâce. On prétend seulement que la volonté et la grâce concourent dans la deuxième période. Mais la cause principale est encore la grâce, et la cause secondaire est la volonté qui ne peut rien sans la grâce, celle-ci se suffisant à elle-même.

Érasme ajoute des exemples et des comparaisons pour mieux faire comprendre sa pensée. L'œil de l'homme même sain ne voit rien dans les ténèbres; l'œil malade ne voit rien même à la lumière. Avant le péché, l'œil était sain; il est vicié par le péché. Que pent s'attribuer celui qui voit? Il peut néanmoins s'imputer quelque chose, s'il ferme volontairement les yeux, ou s'il les détourne. C'est l'image de la grâce et du libre arbitre. On la retrouve dans cette autre comparaison : à un enfant qui ne peut encore marcher, on montre un fruit; le père le relève dans sa chute, le soutient dans ses efforts pour marcher et lui fait attendre le fruit qu'il lui met enfin dans la main comme le prix de sa course. Que peut revendiquer l'enfant? Cependant il a fait quelque chose; mais il n'a pas à se glorifier de ses forces; car il est redevable de tout à son père.

Érasme veut bien que l'on fasse la part de la liberté humaine dans l'œuvre du salut un peu plus petite que celle de l'enfant; mais quelques-uns trouvent que c'est trop encore. Selon eux, la grâce agit seule en nous et notre esprit

est toujours l'instrument passif de l'esprit divin. Elle opère moins en nous par le libre arbitre que dans le libre arbitre, comme le potier opère dans l'argile et non par l'argile. On parlerait d'une manière plus digne d'être approuvée, si l'on disait que la volonté, mue par la grâce, agit à son tour. Ainsi le corps humain a dans l'âme le principe de son mouvement et ne peut se mouvoir sans elle. Toutefois, non-seulement il se meut lui-même, mais il meut aussi d'autres corps et, devenant le compagnon des travaux de l'homme, il participe à sa gloire.

Avec la doctrine de la nécessité absolue, Dieu est l'auteur du mal comme du bien. Il est injuste; il est cruel. Il n'y a plus de responsabilité humaine. On répond, il est vrai, que Dieu, du moment qu'il existe, ne peut faire que ce qui est très bon et très beau, si l'on considère la convenance de l'ensemble. Même ce qui est mal en soi est bon à ce point de vue et relève sa gloire. La créature ne doit pas juger le Créateur, mais se soumettre entièrement à lui; et s'il lui plaît de condamner celui-ci ou celui-là, elle n'a aucune raison de murmurer. Qui pourrait supporter l'homme disant à Dieu : Pourquoi ne m'as-tu pas fait ange? C'est comme si la grenouille se plaignait de ne pas être un paon. Dieu peut répondre simplement : « Ainsi j'ai voulu; cela convenait à la beauté de l'ensemble. Je ne t'ai pas fait injustice pas plus qu'aux mouches et aux autres insectes dont chacun présente en soi une merveille. L'araignée est plus merveilleuse que l'éléphant. C'est assez d'être parfait en son genre. Tout a son utilité, même le venin de la vipère, comme remède et aussi pour se défendre, elle et ses petits. »

« Mais, dit Érasme, il ne s'agit pas ici des êtres privés de raison. La discussion roule sur l'homme, créé par Dieu à son image et à sa ressemblance, pour qui toutes choses ont été faites. Comment expliquer dans le genre humain ces différences prodigieuses du physique et du moral, ces monstruosités de toute sorte, par rapport à la justice et à la miséri-

corde de Dieu ? C'est peut-être le cas de s'écrier avec saint Paul : « O profondeur! » On voit qu'Érasme touche ici à la question du mal physique; il en indique la gravité en passant, mais sans chercher à la résoudre. Puis il continue : « Ce qui est un problème plus difficile encore, c'est d'expliquer pourquoi Dieu couronne les uns et punit les autres d'éternels supplices, si l'on admet la doctrine de la nécessité absolue. Pour défendre le paradoxe, on a recours à d'autres paradoxes. On exagère immensément le péché originel. « Ce péché, dit-on, a tellement corrompu les plus nobles facultés de la nature humaine qu'elle ne peut par elle-même qu'ignorer et haïr Dieu ; le penchant au mal, dérivant de la faute de nos premiers parents, est invincible; l'homme même justifié par la foi ne peut accomplir aucun précepte divin et tant de commandements n'ont d'autre but que d'étendre la grâce de Dieu qui donne le salut sans égard aux mérites. » Ainsi tantôt on étend, tantôt on restreint la miséricorde divine, comme celui qui donnerait un dîner frugal pour faire mieux briller la somptuosité du souper, ou comme les peintres se servent des ombres pour faire mieux ressortir les effets de la lumière.

« Mais, dire que l'homme justifié par la grâce n'est encore que péché, n'est-ce pas accuser en elle une étrange parcimonie? En outre Dieu, chargeant l'homme de tant de préceptes qui ne servent qu'à lui faire haïr davantage son Créateur et qu'à rendre sa condamnation plus rigoureuse, ne devient-il pas plus impitoyable que ce tyran de Sicile qui faisait des lois pour avoir occasiou d'en punir la violation, avec cette différence que l'on pouvait, si l'on voulait, observer les lois du tyran, tandis que l'observation des commandements divins est impossible ?...

« Luther se plaît à ce genre d'exagérations, en vue de repousser d'autres excès. A l'exagération de ceux qui vendaient avec les indulgences les mérites des saints, il a répondu par une autre exagération en soutenant qu'il n'y a pas de mérites des saints et que tous les actes humains, même ceux des

hommes pieux, sont des péchés devant causer la damnation éternelle, si la foi et la miséricorde de Dieu n'étaient venues en aide. C'est par une exagération semblable qu'il appelle la confession une invention de Satan, qu'il nie le purgatoire et la nécessité d'une satisfaction, qu'il soutient enfin que toutes les constitutions des papes, des conciles, des évêques, sont hérétiques et antichrétiennes. On dit vulgairement que pour redresser un bâton il faut le fléchir en sens contraire. Ainsi a fait Luther, non-seulement pour corriger les mœurs, mais pour réformer les dogmes; et pourtant dans la discussion, quand on veut établir des principes, il est bon de s'abstenir de ces paradoxes... Luther a commencé par mutiler le libre arbitre en lui coupant seulement le bras droit; bientôt après il l'a immolé et anéanti...

« Quand un membre a éprouvé une luxation, on doit le remettre à sa place et non produire une luxation en sens contraire. Il faut donc s'attacher à la modération. Ainsi on reconnaîtra quelque œuvre bonne, mais imparfaite; et l'homme n'en pourra tirer aucune arrogance. Il y aura quelque mérite; mais la principale part doit en revenir à Dieu. L'homme est assez misérable pour déposer l'orgueil, sans qu'on ait besoin de prétendre que, même justifié, il n'est que péché. »

Mais voici que deux objections se présentent. Ne peut-on pas dire que la nécessité se trouve à un double titre dans les événements, puisque la prescience de Dieu est infaillible et sa volonté au-dessus de tout obstacle? « Toute nécessité, répond Érasme, ne supprime pas la volonté libre. Dieu savait d'avance que Judas trahirait son maître, et il voulait en quelque façon ce qu'il savait par prescience. Il devait donc arriver nécessairement que Judas trahît le Seigneur, et pourtant il pouvait s'abstenir de son dessein impie... La prescience n'est pas cause de ce qui arrive; mais ce qui arrive est plutôt la cause de la prescience. Il en est ainsi de l'éclipse prédite par les astronomes. » Érasme ne va pas plus loin. Il ne recherche pas comment la prescience des actes libres est possible; c'est

pourtant le point le plus délicat, pour ne pas dire le nœud insoluble de la question. D'après lui, nul n'a mieux expliqué la difficulté de la prescience que Laurent Valla.

Au sujet de la volonté et de la Providence divine, l'objection lui paraît plus difficile à résoudre ; car Dieu veut ce qu'il connaît par prescience. Il faut en effet qu'il le veuille en quelque façon, puisque, pouvant l'empêcher, il ne le fait pas ; et saint Paul dit : « Qui résiste à sa volonté? » Ainsi la volonté de Dieu, cause principale de tout ce qui se fait, semble détruire notre libre arbitre. Saint Paul ne lève pas la difficulté; mais il réprimande celui qui discute et murmure avec impiété : « O homme, qui es-tu, toi qui réponds à Dieu? » C'est comme si un maître disait à un esclave raisonneur : que t'importe de savoir pourquoi je donne cet ordre? fais ce que je commande. Il répondrait autrement au serviteur sage et bienveillant qui voudrait apprendre modestement de son maître la raison d'nn ordre nuisible en apparence. Dien a voulu la mort misérable de Pharaon; mais celui-ci n'a pas été forcé par la volonté de Dieu à persévérer dans son impiété. C'est comme si un maître, connaissant le mauvais naturel d'un esclave, lui confiait une charge où il trouverait occasion de mal faire, afin que découvert il servît par son châtiment d'exemple aux autres. Il sait d'avance que cet homme se mettra en faute, qu'il suivra son mauvais naturel; il veut donc sa mort et même en quelque sorte sa faute; et pourtant ceci n'excuse pas l'esclave qui a failli par sa propre méchanceté; car déjà auparavant il a mérité que sa méchanceté révélée à tous fût punie.

Au reste, il n'est pas exact de dire que Dieu fait tourner toujours les desseins des hommes autrement qu'ils ont vonlu. Ceci a lieu plus souvent pour les manvais desseins que pour les bons. Le centurion Corneille obtint ce qu'il désirait, et saint Paul, la couronne qu'il recherchait. Érasme ne veut pas examiner si Dieu, incontestablement cause première et suprême de tout ce qui se fait, accomplit certaines choses au



moyen des causes secondes, de telle façon que son action n'intervienne point, ou s'il accomplit tout de telle manière que les causes secondes coopèrent avec la cause principale, sans toutefois être soumises à la nécessité. Mais on ne peut douter en tout cas que Dieu, s'il veut, ne puisse changer en sens contraire l'effet naturel de toutes les causes secondes, faire par exemple que le feu rafraîchisse et rende humide, que l'eau durcisse et dessèche, et ainsi du reste. C'est ce que l'on appelle un miracle. C'est ce qui arriva pour Daniel dans la fournaise, pour Balaam voulant maudire et ne le pouvant pas. Dieu peut donc amortir les forces de la volonté et la contraindre de servir ses desseins. Mais même dans ces faits exceptionnels dont nous venons de parler, il veut d'après des motifs justes, quoique souvent ignorés de nous. Nul ne peut résister à une telle volonté ; mais on ne résiste que trop souvent à la volonté ordonnée de Dieu, à la volonté de commandement.

Arrivé au terme de son petit livre, Érasme conclut en ces termes : « Si donc la matière est telle qu'il n'est pas bon pour la piété de trop l'approfondir, surtout auprès des simples, si notre opinion s'appuie sur des témoignages de l'Écriture plus nombreux et plus évidents que l'opinion contraire, s'il est reconnu que l'Écriture sacrée est fort souvent obscurcie par les figures, ou en désaccord avec elle-même au premier aspect, si pour cette raison nous devons nous éloigner quelquefois des termes et de la lettre, modérer la pensée par l'interprétation, si enfin on considère les conséquences fâcheuses, pour ne pas dire absurdes, de la suppression du libre arbitre, si notre opinion laisse évidemment subsister ce que Luther a exposé pieusement et chrétiennement sur la suprême charité en Dieu, sur la défiance de nos mérites, de nos œuvres et de nos forces, sur la confiance qui doit être mise entièrement en Jésus-Christ et en ses promesses, je prie le lecteur de voir s'il est légitime de condamner la pensée de tant de docteurs de l'Église, approuvée par

tant de siècles et de nations, pour recevoir certains paradoxes qui maintenant portent le trouble dans le monde chrétien. S'ils sont vrais, j'avoue avec ingénuité ma lenteur d'esprit qui ne les comprend pas. Je ne résiste pas sciemment à la vérité, et j'applaudis de cœur à la liberté vraiment évangélique, comme je déteste tout ce qui est contraire à l'Évangile.

« Je ne remplis pas ici le rôle de juge, comme je l'ai dit; mais je discute; et pourtant je puis assurer que j'ai apporté dans la discussion l'impartialité religieuse que jadis on exigeait avec serment des juges dans les causes capitales. Quoique vieux, je ne rougirai ni ne ferai difficulté de m'instruire auprès d'un jeune homme, si, avec une douceur évangélique, il m'enseigne une doctrine plus évidente. Ici on me dira, je le sais : « Qu'Érasme *apprenne le Christ* et laisse de côté la sagesse humaine. Nul ne comprend ces choses, s'il n'a l'esprit de Dieu. » Certes, si je ne comprends pas encore ce qu'est le Christ, je me suis jusqu'ici égaré bien loin du but; et pourtant j'apprendrai volontiers quel esprit a possédé depuis treize cents ans tant de docteurs et de peuples chrétiens qui n'ont pas compris cela. J'ai conféré : que d'autres jugent. »

C'est en se plaçant sur le terrain du christianisme qu'Érasme a défendu la cause du libre arbitre. Concilier l'action divine, c'est-à-dire la grâce et l'action humaine, c'est-à-dire la liberté, tel est le but qu'il a voulu atteindre. Il a fait voir que d'innombrables passages des Écritures attestent ou supposent le libre arbitre, que des passages aussi nombreux et non moins péremptoires témoignent en faveur de la grâce, qu'aucun de ces passages sainement entendu ne détruit la liberté morale de l'homme, que la justice et la miséricorde divine sont incompatibles avec le système de la nécessité qui fait de Dieu un juge injuste et un tyran cruel, que la doctrine de Luther, en supprimant toute spontanéité dans l'homme, compromet la réalité même de la personne humaine, que

la question du mal physique et du mal moral, mystérieuse et peut-être impénétrable pour ceux qui admettent le libre arbitre, conduit à des conséquences absurdes ceux qui le nient et renverse la notion vraie de la divinité.

Maintenant si nous dégageons son argumentation de ce qu'elle emprunte aux Écritures et à la théologie chrétienne, pour ne voir que ce qui appartient proprement à la démonstration rationnelle et philosophique de la liberté morale, que trouvons-nous? D'abord ces innombrables passages de l'Écriture qui témoignent en faveur du libre arbitre sont l'écho de la conscience qui sent en elle la liberté toujours présente, toujours agissante.

Ils contiennent l'affirmation sourde et latente, pour ainsi dire, d'une vérité de sens intime que le raisonnement fait ressortir et que la conscience reconnaît. Ils nous conduisent donc naturellement à la source d'où dérive toute démonstration de la liberté humaine. L'existence du libre arbitre est une vérité de fait, une vérité immédiate. L'homme est libre, parce qu'il se sent libre dans la détermination de la volonté et dans l'effort qui la suit. Telle est la base sur laquelle repose la croyance au libre arbitre; aussi est-elle inébranlable. Un faux rationalisme essaie vainement de la saper en interprétant à sa manière des textes sacrés, en exagérant la doctrine de la grâce, en étalant à plaisir les mystères de la prescience et de la providence divine; la conscience proteste contre le paradoxe. Le langage comme la conduite le dément en toute occasion; et il est impossible même au fataliste le plus déterminé d'étouffer cette protestation invincible du sens intime déclarant sans cesse que non-seulement l'homme existe comme réalité individuelle, mais qu'il est libre comme personne morale.

De plus, Érasme fait voir nettement qu'une foule de notions, patrimoine du sens commun, telles que les notions de travail, d'action, d'effort, de commandement, de précepte, d'exhortation, de menace, de conseil, de prière, supposent

nécessairement le libre arbitre; puis, partant de l'idée de Dieu conçu comme juge, comme très juste et très bon, il en fait sortir la démonstration de la liberté morale dans l'homme. Aux preuves *à posteriori*, soit immédiates, c'est-à-dire puisées dans la conscience, soit médiates, c'est-à-dire tirées par le raisonnement des notions du sens commun, il joint les preuves *à priori* déduites de la nature morale de Dieu.

Il y a donc dans le petit *Traité du libre arbitre* une démonstration solide qui se dégage aisément des questions spéciales soulevées par les dogmes chrétiens. On y trouve ce bon sens, cette judicieuse mesure, ce sentiment de la réalité qui, sous une teinte de scepticisme, n'abandonne jamais Érasme. Même aujourd'hui, même après les recherches de la philosophie moderne, son petit livre peut être lu avec fruit par tous ceux qui veulent vérifier et approfondir la notion du libre arbitre ou concilier cette notion avec la doctrine chrétienne de la grâce. Remarquons encore que dans cet écrit Érasme, contrairement à la tendance qui le faisait pencher un peu vers le sentiment de Pélage, se prononce en faveur de l'opinion la plus favorable à la grâce, tout en conservant une petite place au libre arbitre. Il espérait par là trouver plus facilement accès auprès de Luther et de ses partisans.

III

Le *Traité du libre arbitre* fut approuvé des catholiques, même des catholiques ardents. Ils reprochèrent seulement à l'auteur d'avoir trop ménagé son adversaire. Le prince de Carpi, quoique mal disposé pour Érasme, s'exprimait ainsi : « Vous venez de nous faire voir par votre *Traité du libre arbitre* ce que vous pouvez faire. Non-seulement vous réfutez Luther, mais vous le confondez, vous le détruisez. Bon Dieu!

quelle abondance d'arguments! quelle force! quelle multitude de témoignages tirés de l'Écriture! Avec quel esprit et quel art vous avez renfermé un très grand nombre de choses en peu de mots! Avec quelle clarté vous avez expliqué les matières les plus difficiles! Ce que l'on peut seulement vous reprocher, c'est d'avoir traité avec trop de douceur un furieux et un hérétique obstiné. Il semble que vous le flattiez. On ne peut approuver ni le commencement ni la fin de votre livre. »

Ces ménagements que lui reprochaient les catholiques ardents, ne pouvaient le garantir contre la colère des luthériens. « Je n'ignore pas, écrivait-il, quels frelons je vais irriter contre moi. Mais m'apercevant que la plupart prenaient ma modération pour de la connivence, voyant aussi apparaître une nouvelle génération d'hommes, intraitable, insupportable à Luther lui-même qu'elle méprise, tout comme les évêques et les princes, je descends dans la lice à l'âge où Laberius parut sur la scène. » Les nouveaux évangéliques se vengeaient de ce qu'ils appelaient sa désertion par des libelles et des peintures diffamatoires. Luther lui-même dans ses lettres ne l'épargnait pas, le déclarant digne de pitié, étranger à l'intelligence du Christ, novice dans la science de l'esprit, cloué encore à la lettre. Érasme, de son côté, poursuivait de sa moquerie leurs emportements licencieux. Parlant de la guerre faite aux images, il ajoutait : « Plût à Dieu qu'on bannît des âmes les idoles que je vois plus montrueuses chez ceux qui prennent orgueilleusement le titre d'évangéliques! Autrefois, par amour de l'Évangile, ceux qui avaient des épouses les quittaient. Maintenant l'Évangile fleurit, si quelques hommes épousent des femmes bien dotées. Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je désapprouve absolument le mariage des prêtres, s'il est contracté par nécessité et avec l'autorisation des supérieurs, sans révolte, avec un cœur pur. A présent je crois que beaucoup se marient uniquement parce que c'est défendu par les lois des chefs. Si un moine déposait avec

son froc toute sa méchanceté, je n'empêcherais personne de le rejeter. Maintenant on en voit partout qui le rejettent sans raison et sans permission des supérieurs. De mauvais moines qu'ils étaient, ils deviennent laïques pires encore. Le changement d'habit n'a pour eux d'autre effet que de leur permettre de faire avec impunité tout ce qui leur plaît. Il en est, je l'avoue, dont le naturel est étouffé par le froc. Il en est d'autres dont la nature est telle qu'il faudrait les retenir par dix frocs plutôt que de les livrer à leur propre volonté. Assurément le froc en nourrissait beaucoup qui, sous l'inspiration de la pauvreté, courent risque de prendre où il ne faut pas. Mais que dire de ceux qui, dans un âge mûr, malgré le conseil de leurs amis, sciemment, volontairement, de propos délibéré, se sont voués au froc? Ceux-là du moins ont à rougir de leur inconstance; et pourtant ils proclament beau ce qu'ils ont fait et engagent les autres à suivre leur exemple. »

Mais c'était surtout dans une lettre confidentielle à Mélanchthon qu'Érasme mettait à nu toutes les plaies morales de la Réforme (1). Mélanchthon ayant répondu qu'il était injuste d'imputer à la doctrine ce qui était la faute des disciples, Érasme insista sur la légitimité de ses plaintes. « La téméraire audace de ces hommes, disait-il, perd tout à la fois les bonnes études et la cause de la doctrine évangélique. Je ne doute pas que Luther ne soit indigné contre de tels monstres. Au reste, ils dédaignent fièrement son autorité toutes les fois que cela leur convient, et je ne sais comment dans les deux partis le même fait s'est présenté. Nul n'a plus nui à la cause papale que ceux qui luttaient avec le plus de force pour le pape; nul n'a fait plus de mal à Luther que ceux qui veulent avec ardeur paraître luthériens...

« Quant à l'esprit qui l'inspire, ce n'est pas à moi de le juger. Beaucoup de points me blessent dans sa doctrine. Ce qui me déplaît surtout, c'est sa véhémence pour défendre toutes

(1) *V.* plus haut et 1er vol., p. 417 et suiv.

ses opinions. Dans sa fougue, il ne s'arrête pas avant d'avoir abouti à une révoltante exagération, et si on l'avertit, il renchérit encore. Car pour cette arrogance qui lui est propre, peut-être est-il permis de l'interpréter comme la confiance d'une bonne conscience... Les dogmes enseignés par lui fussent-ils vrais, en considération des méchants toujours prêts à saisir l'occasion de mal faire, il ne fallait pas, sans profit pour la piété chrétienne, dire à la foule ignorante, inculquer aux jeunes gens que le pape est l'Antechrist, que les évêques et les prêtres sont des génies malfaisants, que la confession est pernicieuse, que les œuvres, les mérites, les efforts sont des mots hérétiques, qu'il n'y a point de libre arbitre, que tout se fait par nécessité, que la qualité des œuvres humaines est indifférente. Ces propositions toutes nues sont colportées par quelques hommes et interprétées par les méchants dans le sens le plus dépravé. Vous direz sans doute qu'il ne faut pas imputer à Luther les fautes commises par quelques monstres, par les plus pervers des *êtres à deux pieds*, comme vous les appelez. Et pourtant ceux que Luther honore comme les chefs de la doctrine évangélique caressent ces monstres... Autrefois l'Évangile enfanta dans le monde une génération nouvelle. Maintenant quels hommes produit le nouvel Évangile? Mon esprit se refuse à le dire. Il est possible qu'ils soient autres chez vous. Mais ceux du moins que je connais ici sont tels presque tous que j'aimerais mieux avoir affaire aux papistes qu'à eux, si je devais conclure quelque contrat... Dans l'état tel quel des choses, il est très périlleux d'ébranler la voûte du monde. Platon, lorsqu'il rêvait sa république idéale, vit que la multitude ne pouvait être gouvernée sans mensonge. Chez les chrétiens, arrière le mensonge! Il n'est pas bon cependant de livrer à la foule toute vérité ni de toute manière.

« Il y a dans la thèse de Luther sur le libre arbitre bien des choses contre lesquelles je pouvais lancer de violentes invectives, non sans raison; mais j'ai mieux aimé plaider la cause que j'avais en main. Est-ce un crime d'être quelquefois en

dissentiment avec celui qui n'est peut-être pas toujours d'accord avec lui-même? Mais alors pourquoi ces hommes se séparent-ils des opinions du maître toutes les fois qu'ils le trouvent commode? Faut-il parler de Zwingle, d'Œcolampade, de Carlostadt, de certains évangéliques de Strasbourg, lorsque les plus infimes répondent : « Nous ne sommes pas les serviteurs de Luther ? » Il a écrit cela ; c'est vrai. Il a écrit avec l'esprit de l'homme. Il a écrit pour faire plaisir à Mélanchthon (1)? En quelques-uns de ces hommes, je vois, mon cher Philippe, des esprits si excessifs que, s'ils venaient à réussir, Luther, je le crains, regretterait lui-même la tyrannie des évêques et des papes. Qui en effet pourrait retenir ceux qui n'écoutent ni pontifes, ni princes, ni magistrats, ni même Luther? Ils n'ont à la bouche que l'Évangile ; mais un évangile dont ils veulent être eux-mêmes les interprètes. Peut-être serait-ce encore supportable, s'ils étaient aussi bien d'accord entre eux qu'ils sont en désaccord avec les anciens.

« Je n'ai aucun doute sur la pureté de vos intentions. Ce que vous faites, vous le faites de bonne foi. Quant à l'esprit qui anime Luther, il y a beaucoup de choses qui inspirent des doutes. Quoique je n'ose tout à fait me fier à mon jugement, je crois cependant surprendre les sentiments de cet homme dans ses écrits aussi bien que je le ferais dans le commerce de la vie. Son caractère est ardent et impétueux. Partout vous retrouvez la colère du fils de *Pélée qui ne sait pas céder*. Vous n'ignorez pas combien l'ennemi du genre humain est habile. Ajoutez le succès de cette affaire, la faveur, les applaudissements du théâtre, si étourdissants qu'ils pourraient corrompre même l'esprit le plus modeste. Vous pouvez déjà voir avec moi de quelles fortes ancres, de quel lest puissant, de quel gouvernail a besoin le navire qui s'est

(1) On lit dans une autre lettre : « Thrasymaque et Eubule n'osent se montrer, de peur d'être lapidés des deux côtés, s'ils voulaient tant soit peu lever la tête. » On reconnaît aisément Luther dans Thrasymaque et Mélanchthon dans Eubule.

confié à une telle tempête, pour ne pas être détourné de la droite route... » Il envisageait de plus en plus avec dégoût les emportements des nouveaux apôtres. Son esprit pénétrant apercevait dans un avenir prochain des maux plus grands encore. Les folies des anabaptistes semblaient apparaître déjà vaguement à son imagination épouvantée.

Comme l'anglais Tunstall, il voyait la Réforme se précipiter dans la confusion et l'anarchie. « Je ne suis pas bien pénétrant, disait-il ; mais depuis longtemps je prévois ce dénoûment. S'il se réalise, je crains qu'à la place des pontifes, des évêques et des princes renversés, nous ne subissions des maîtres subalternes cent fois plus durs. Car depuis longtemps, ceux qu'on appelle anabaptistes murmurent tout bas le mot d'anarchie. Il germe d'autres dogmes monstrueux, et, s'ils viennent à faire irruption, Luther paraîtra presque orthodoxe. On murmure aussi que le baptême n'est nécessaire ni dans les adultes, ni dans les enfants. Si l'on parvient à persuader, comme certains hommes s'efforcent de le faire, qu'il n'y a dans l'Eucharistie que du pain et du vin, je ne vois pas ce qu'ils nous laisseront des sacrements de l'Église. Il s'est produit un autre genre de délire ; il y en a qui se donnent comme prophètes ; mais tout le monde se rit d'eux. Il ne s'est encore élevé aucune secte qui parle du Christ avec une impiété ouverte. Toutefois ce tumulte d'opinions inspire à beaucoup une audace telle qu'ils osent non-seulement proférer des blasphèmes sur la nature divine du Christ, mais aussi mettre en doute l'autorité de toutes les Écritures. C'est ainsi qu'il arrive, quand une fois, ayant rompu toute barrière, la témérité humaine se précipite dans le champ de la licence. Elle ne met aucune borne à son délire, jusqu'à ce qu'elle enveloppe tout dans une commune ruine. »

De qui sont ces remarquables paroles? d'Érasme ou de Bossuet? On pourrait presque s'y méprendre. La réforme luthérienne avait marché vite. Il n'y avait pas encore huit ans que Luther avait donné le signal de la liberté évangéli-

que; et déjà on niait le christianisme tout entier. On attaquait la société elle-même dans sa base. L'insomnie maladive de Mélanchthon se comprend (1). Une âme comme la sienne ne pouvait porter légèrement sa part de la responsabilité commune. Mais, illusion étrange ! Érasme ne voyait pas que toutes ces négations, que tous ces excès, signalés par lui avec une éloquence incisive, se trouvaient en germe dans ses écrits.

Luther hésita longtemps à lui répondre (2). Il affectait de ne pas le craindre. « La vérité, disait-il, est plus puissante que l'éloquence. La victoire est à celui qui balbutie la vérité et non à celui qui débite éloquemment le mensonge. » Il parlait de son adversaire avec la verve sarcastique et la hauteur méprisante qui lui étaient propres : « Quoi ! tant d'éloquence pour une si mauvaise cause ! On dirait un homme qui sur des plats d'or et d'argent sert de la boue et du fumier. On ne peut vous saisir nulle part. Vous êtes comme une anguille qui glisse entre les mains, ou comme le Protée des Poètes qui se transforme dans les bras mêmes de celui qui veut l'étreindre. » Raillant les moines et les théologiens qui triomphaient de son silence, il les faisait parler ainsi : « Où est donc à présent votre Luther? Où est-il le grand Machabée? Qu'il paraisse dans la lice ; qu'il s'avance. Ah ! ah ! il a donc enfin trouvé l'homme qu'il lui fallait. Il sait maintenant rester sur les derrières ; il a appris à garder le silence. »

Il s'efforça d'établir que Dieu opère tout dans la conversion de l'homme. « Appeler notre volonté une volonté libre, disait-il, c'est faire comme les princes qui entassent de longs titres, s'appelant seigneurs de tels royaumes, de telles principautés et îles lointaines, tandis qu'ils n'y exercent pas le moindre pouvoir. » Plus loin il ajoutait sans se mettre en peine de la contradiction : « La volonté de l'homme peut

(1) *V.* 1er vol., p. 458.
(2) *V.* 1er vol., p. 465. — Dix-huit mois environ séparent la publication du traité d'Érasme et celle du livre de Luther.

être dite une volonté libre, non par rapport à ce qui est au-dessus de lui, c'est-à-dire à Dieu, mais par rapport à ce qui est au-dessous, c'est-à-dire aux choses de la terre. Quand il s'agit de mes biens, de mes champs, de ma maison, de ma métairie, je puis agir, faire, administrer librement. Mais dans les choses qui regardent le salut, l'homme est captif. Il est soumis à la volonté de Dieu, ou plutôt à celle du diable. Montrez-moi un seul de ces docteurs du libre arbitre qui ait su trouver en lui-même assez de force pour endurer une petite injure, une attaque de colère ou seulement un regard de son ennemi, et pour le faire avec joie. Alors, sans lui demander même d'être prêt à abandonner son corps, sa vie, ses biens, son honneur et toutes choses, je déclare que vous avez gagné votre cause (1). »

Il disait à Érasme : « Si les passages que vous citez établissent qu'il vous est facile de faire le bien, pourquoi disputons-nous? Quel besoin avons-nous du Christ et du Saint-Esprit? Le Christ a donc agi follement en répandant son sang pour nous obtenir une force que nous avons déjà de notre nature. » Ailleurs il ajoutait : « Que de fois n'arrive-t-il pas qu'un père appelle à lui son faible enfant et lui dit : « Mon fils, veux-tu venir? viens, viens donc; » afin que l'enfant apprenne à invoquer son secours et à se laisser porter par lui. » Plus loin il apostrophait la dissertation d'Érasme avec une véhémence bouffonne : « Chère dissertation, puissante héroïne, toi qui prétends avoir renversé cette parole du Seigneur dans saint Jean : *sans moi, vous ne pouvez rien faire*, que tu regardes pourtant comme la parole la plus forte et que tu appelles l'*Achille* de Luther, écoute-moi un peu. A moins que tu ne penses que ce mot *rien* non-seulement peut, mais encore doit signifier peu de chose, toutes tes hautes paroles, tous tes magnifiques exemples ne font pas plus d'effet que si un homme voulait avec des brins de paille com-

(1) V. l'*Histoire de la Réforme*, par Merle d'Aubigné.

battre un immense incendie. Que nous importent ces assertions? « Cela peut vouloir dire; on peut ainsi l'entendre ;... » tandis que tu devrais nous démontrer que cela doit être ainsi entendu... Si tu ne le fais pas, nous prenons cette déclaration dans le sens naturel et nous nous moquons de tous tes exemples, de tes grands préparatifs et de ton pompeux triomphe. »

Enfin, dans une dernière partie, Luther prétendait démontrer et toujours par l'Écriture que c'est la grâce de Dieu qui fait tout en nous... « En somme, disait-il, puisque l'Écriture oppose partout Christ à ce qui n'a pas l'esprit de Christ, puisqu'elle déclare que tout ce qui n'est pas Christ et en Christ est sous la puissance de l'erreur, des ténèbres, du diable, de la mort, du péché et de la colère de Dieu, il en résulte que tous les passages de la Bible qui parlent du Christ sont contre le libre arbitre. Or ces passages sont innombrables. Ils remplissent toutes les saintes Écritures. »

Luther ne se contentait pas d'argumenter contre Érasme. Il avait souvent recours à l'injure ou à l'ironie. « Je confesse, lui disait-il, que vous êtes un grand homme. Où a-t-on jamais vu plus de science, d'intelligence, d'aptitude à parler et à écrire? Quant à moi, je n'ai rien de tout cela; il est une seule chose dont je puisse tirer gloire... Je suis chrétien. Que Dieu vous élève dans la connaissance de l'Évangile infiniment au-dessus de moi, en sorte que vous me surpassiez autant à cet égard que vous le faites déjà en toute autre chose! »

Il avait d'abord voulu être modéré, si l'on s'en rapporte à ce qu'il écrivait à Spalatin, chapelain de l'électeur de Saxe. « Il m'est désagréable, lui disait-il, d'être obligé de répondre à un savant livre d'un si savant homme. » Mais en dépit de cette modération qu'il avait annoncée, il s'était abandonné à toute sa fougue et à toute sa fureur. Érasme ne s'attendait pas à tant d'injures, quoiqu'il dût suffisamment connaître ce caractère violent et emporté. Les amis même de Luther virent avec peine ces excès de polémique. Jonas osa lui faire



des représentations. S'il faut en croire l'historien Seckendorf, Érasme demanda justice à l'électeur de Saxe, protecteur de Luther; mais l'électeur répondit qu'il s'agissait d'une dispute théologique dans laquelle il ne convenait pas de faire intervenir un prince, comme si de telles injures appartenaient à une discussion théologique. Mais Luther avait prodigué bien d'autres outrages au pape et au roi d'Angleterre. On peut voir dans l'*Histoire des Variations* quelques-unes de ces saillies grossières où la bouffonnerie est poussée jusqu'à l'extravagance. Ce qui consolait un peu Érasme, c'est que les injures de Luther ne permettaient pas de supposer qu'il y avait entre eux collusion, comme on n'aurait pas manqué de le dire, si son adversaire avait été plus modéré.

Il avait cru dans le principe que Mélanchthon avait pris part au livre du *Serf arbitre*. Il exprima ce soupçon dans la première partie de sa *Défense*. Mélanchthon en ressentit du chagrin. Il écrivait à Camerarius : « Luther me fait beaucoup d'ennemis, sans que je l'aie mérité. Il est cause qu'on m'attribue la partie la plus odieuse de son ouvrage. » Il pria même un ami de détromper le chef de la Renaissance. « Érasme a grand tort, disait-il, de soupçonner que Luther se sert de ma plume..., car je n'aime pas ces disputes violentes; vous connaissez mon caractère. D'ailleurs je ne voudrais pas voir ces deux hommes écrire l'un contre l'autre. »

Le livre de Luther fut reçu avec applaudissement par ceux de son parti et lu avec avidité même par ses adversaires dont le plus grand nombre haïssait Érasme. En très peu de temps on en publia dix éditions. Érasme fit imprimer avec une incroyable rapidité la première partie de sa *Défense*. Quant à la seconde, il hésita longtemps à la mettre au jour. Mais voyant que d'une part les luthériens regardaient son silence comme l'aveu de sa défaite et que d'un autre côté les catholiques ardents lui reprochaient de ne pas avoir déployé toutes ses forces et d'avoir ménagé son adversaire, il reprit la plume et montra cette fois une violence qui remplit d'un

étonnement douloureux les luthériens demeurés fidèles à son amitié. Mélanchthon en parlait ainsi à Camerarius : « Avez-vous jamais vu un écrit plus violent que celui d'Érasme? C'est un vrai serpent. » Jonas qui avait blâmé la violence de Luther entra dans un autre sentiment, quand il vit les représailles de son adversaire. Luther l'en félicita : « Vous connaissez donc enfin cet Érasme dont vous faisiez tant l'éloge; vous voyez bien que ce n'est qu'une vipère remplie de dards mortels. »

En dépit de son arrogance dogmatique, il paraît avoir chancelé dans son opinion sur la nécessité absolue. Déjà dans son livre sur le *Serf arbitre*, il avait semblé un moment se ranger au sentiment de saint Augustin qui laissait une petite place à la liberté pour le bien et pour le mal. Il avait reconnu dans l'homme l'application et l'effort. Soit que les arguments d'Érasme eussent touché son esprit, soit que la force de la vérité eût parlé à son âme, il consentit à l'article de la *confession d'Augsbourg* qui admettait le libre arbitre dans tous les hommes ayant l'usage de la raison.

Les deux livres de la *Défense* n'ajoutaient rien de fondamental au traité du *Libre arbitre*. La plus grande partie du premier était consacrée à repousser des injures personnelles, à réfuter les accusations de scepticisme, de pélagianisme, d'épicuréisme, d'impiété, d'athéisme, que Luther ne lui avait pas épargnées. Il justifiait la définition qu'il avait donnée du libre arbitre et l'exposition qu'il avait faite des diverses opinions touchant la grâce. Il marquait la distance qu'il y avait entre la doctrine de Luther et celle de saint Augustin pour laquelle il se prononçait.

Dans le second livre, il développait et défendait contre les attaques de son adversaire la démonstration qu'il avait présentée du libre arbitre concilié avec l'action de la grâce. Il montrait que sur plusieurs points des textes sacrés, l'interprétation de Luther était forcée, fausse, contraire au sens commun. « La grâce, disait-il, au lieu d'exclure le libre



arbitre, l'aide, comme une lumière éclatante, frappant les yeux, dissipe la somnolence et fait voir clairement... Luther n'est pas d'accord avec lui-même. Tantôt il affirme que le libre arbitre n'a de pouvoir que pour le mal, tantôt il lui reconnaît une efficacité réelle dans les choses inférieures; ailleurs il déclare que ce n'est qu'un vain nom et que l'homme, par la force du libre arbitre, ne peut même lever de terre un brin de paille... Il attribue à une volonté mystérieuse de Dieu la perte de quelques hommes (1) abandonnés et réprouvés d'après un plan arrêté d'avance, tandis qu'il faut plutôt l'attribuer aux antécédents ou à la volonté humaine se détournant de la grâce qui lui était offerte .. Ne pouvant souffrir en rien la mesure, il raisonne ainsi : « Le libre arbitre est; donc la grâce n'est pas. Le libre arbitre peut; donc il peut tout sans la grâce. La volonté de l'homme agit; donc elle fait tout sans aucun secours surnaturel. Il n'y a pas nécessité absolue; donc il y a pleine liberté. Le libre arbitre ne peut pas tout; donc il ne peut rien. Il n'agit qu'avec un secours; donc il ne fait rien. »

« Pour soutenir son système, Luther est obligé de donner un sens forcé aux mots de récompense, de mérite, d'exhortation et aux autres mots de même genre, non sans faire violence au sens commun... Les passages des Écritures qu'il rejette sont reconnus par saint Augustin comme témoignant en faveur du libre arbitre... Il accorde une grande place aux figures dans l'interprétation des livres sacrés, quand elles paraissent favorables à ses opinions, et il les déclare sans valeur, quand elles favorisent ses adversaires. Il corrompt la vraie notion du libre arbitre, en le plaçant non dans la volonté, mais dans le pouvoir d'agir sur les choses inférieures et dans l'événement. Il confond la *volition* ou l'acte libre avec l'exécution qui ne dépend pas toujours de nous. Le libre arbitre n'est donc nullement détruit, parce que les événe-

(1) *Aliquos ex proposito.*

ments ne sont pas en toute circonstance conformes à la volonté de l'homme. Enfin la volonté n'est pas véritablement volonté, si elle n'est pas libre ; et si elle est quelquefois empêchée, elle n'en est pas moins libre par nature. L'insuffisance du libre arbitre sans la grâce ne prouve nullement sa non existence. »

Érasme examinait la question de l'origine du mal. Il faisait voir qu'on devait rapporter cette origine au libre arbitre et non à une volonté mystérieuse de Dieu ou à toute autre cause fatale, telle que le mouvement général imprimé par la cause première, l'opération de la toute-puissance divine, les lois de l'univers. Sur ce dernier point, il ne répondait pas d'une manière très satisfaisante ; il disait : « Dieu ne peut-il pas interrompre le mouvement du soleil, faire rebrousser le cours des fleuves ? » C'était recourir aux miracles. Leibnitz a été mieux inspiré en faisant intervenir la sagesse en Dieu et le libre arbitre dans l'homme, et en reconnaissant que les lois du monde physique sont subordonnées aux lois supérieures du monde moral.

C'est en s'élevant à la même hauteur, qu'il cherchait la solution de cette autre question indiquée par Érasme et posée plus tard par Bayle : « Pourquoi Dieu laisse-t-il périr tant de pécheurs ? » Érasme renonçait à la résoudre et s'en remettait à la justice de Dieu qui ne pouvait rien faire ou rien permettre, sinon avec jugement. « Il vaudrait mieux, disait Luther, que l'homme fût privé du libre arbitre et qu'il eût été formé ou fortifié de manière à ne pouvoir tomber dans le mal. » Érasme répondait que dans l'ordre établi brillaient davantage la justice et la bonté de Dieu (1) qui veut être craint de façon à être aimé, qui veut être aimé de façon à être craint. On sait comment plus tard Leibnitz repoussait la même objection renouvelée par Bayle. Pour lever la difficulté, le grand philosophe s'appuyait sur le système de l'op-

(1) *V.* tome X, p. 1409.

timisme et sur l'idée de la sagesse divine qui avait dû mettre des créatures libres dans le meilleur des mondes possibles. Érasme n'effleurait qu'avec répugnance de telles questions ; il était près de s'écrier avec saint Paul : « *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu!* Il est Dieu et il fait ce qu'il lui plaît. »

Il insistait sur le sujet de la prescience divine qui avait été traité un peu trop succinctement dans son petit livre. C'était un des points sur lesquels Luther le pressait le plus dans sa réponse, refusant à Dieu la connaissance certaine des actes libres. Érasme répondait que Dieu connaissait l'avenir de la même manière que le passé. Il faisait voir avec beaucoup de netteté que l'infaillibilité de la prescience en Dieu pour qui tout est présent pouvait très bien se concilier avec le libre arbitre dans l'homme, sans réussir pourtant à dissiper toutes les ombres, sans résoudre toutes les difficultés que soulève la prescience des actes libres ; ce que du reste il n'avait pas la prétention de faire. D'ailleurs Luther, en reconnaissant le libre arbitre dans les choses inférieures, n'échappait point à ces difficultés, sans compter qu'il se mettait en contradiction avec lui-même. Érasme disait ironiquement : « Avec son système, il faut refuser à Dieu le pouvoir de connaître d'avance si tel homme tuera ou ne tuera pas un chapon pour son dîner. »

La doctrine de Luther tendait à tout ramener à une cause unique, à supprimer les causes secondes; il était sur la pente suivie plus tard par Spinosa. C'est là, en effet, que mène logiquement le fatalisme : tout réduire à une cause unique, à une seule substance. Érasme montrait que cette doctrine éteignait l'ardeur de l'âme pour agir, qu'elle anéantissait la conscience et la raison dont la présence était attestée par les plus grands criminels comme Phèdre et Judas; qu'il y avait dans la raison même des païens un certain effort vers le bien; que Luther en plusieurs endroits, se contredisant lui-même, admettait la coopération, quelquefois même l'action et l'effort

du libre arbitre sans la grâce (1), tandis que partout ailleurs il déclarait que c'était l'esprit de Dieu qui pensait et qui priait en nous, mettant ainsi en péril de tout côté la personne et l'individualité humaine.

Dans sa *réponse aux moines espagnols*, il résumait sa pensée sur la question par ces remarquables paroles : « Il est reconnu qu'il y a quelque libre arbitre; mais on n'est pas encore bien d'accord sur ce qu'il est. Quelques passages des Écritures semblent le détruire entièrement et d'autres l'établir. C'est par la comparaison des uns avec les autres que nous avons défendu la liberté morale de l'homme ; mais le sujet s'enfonce dans des abîmes insondables sur la prédestination, les futurs contingents et la prescience divine sur lesquels l'Écriture elle-même nous impose silence. »

Tel fut en substance le grand débat entre Érasme et Luther au sujet du libre arbitre. Luther avait pour lui l'appareil de la dialectique, la moquerie tranchante, la fougue passionnée, la véhémence entraînante. Érasme avait de son côté la fine ironie, le bon sens, la raison, le sentiment de la réalité, la vérité enfin qui triomphe des paradoxes.

(1) *V.* tome X, p. 1489.

CHAPITRE XI

Érasme véritable promulgateur du principe de la liberté de conscience, incompatible avec le fatalisme de Luther. — Luther révolutionnaire et sectaire. — Érasme libéral et philosophe.

En défendant le libre arbitre contre Luther, Érasme plaidait la cause de toutes les libertés humaines ; car toutes ont pour condition et pour fondement la liberté morale, la conscience, la raison, la responsabilité. Le droit individuel repose sur le devoir qui lui-même implique le libre arbitre. La brute soumise à la loi de la nécessité n'a ni devoirs ni droits. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués aux êtres raisonnables et libres, aux personnes morales. Si l'on admet le système de la nécessité professé par Luther, on a beau dire ; il n'y a pour l'homme ni devoir, ni droit individuel, ni liberté religieuse et politique. Le despotisme ou l'anarchie ; telle est la conséquence logique du fatalisme. Avec lui, ce qu'on appelle droit, c'est la force qui empêche la société de se dissoudre et de tomber dans le chaos.

Cependant on croit communément que Luther a fondé la liberté de conscience. Aux yeux d'un grand nombre, c'est son honneur, c'est sa gloire ; mais nous venons de voir que le droit de la conscience est incompatible avec la doctrine de la nécessité, avec la négation du libre arbitre. L'opinion commune est-elle donc le jouet d'une illusion ? Sous une apparence de rigueur logique, Luther était l'inconséquence même. Il constitua le sens privé, arbitre suprême de la croyance ; car

il lui abandonnait sans contrôle l'interprétation des Écritures sacrées; il ne lui donnait d'autre frein que la parole divine; et il put voir de ses propres yeux, combien ce frein était léger pour la pensée humaine et pour la liberté évangélique. Par là il exaltait la raison individuelle. Mais en même temps par sa doctrine de la grâce et de la nécessité, il détruisait le libre arbitre, il supprimait la responsabilité, anéantissait la raison personnelle, affaiblissait, effaçait presque l'individualité. Il ne voyait dans l'homme que l'action divine, que l'esprit, et par esprit, il entendait l'esprit de Dieu.

La contradiction paraît étrange; elle étonne dans une intelligence de cette trempe. Toutefois, si l'on va au fond des choses, elle s'explique. S'il n'y a de réel dans l'individu que l'action de l'Esprit, c'est-à-dire l'action divine, s'opposer à l'individu, c'est s'opposer à l'esprit, c'est s'opposer à Dieu. L'homme, ainsi considéré comme instrument passif de l'esprit, est non-seulement libre, mais il est souverain; rien ne doit lui résister.

Ne voit-on pas apparaître ici le germe des deux systèmes de la philosophie allemande, qui, partant l'un du moi, l'autre de l'absolu, aboutissent en définitive au même abîme, c'est-à-dire absorbent l'homme en Dieu ou Dieu en l'homme? On comprend dès lors comment Luther pouvait à la fois établir la souveraineté de la raison individuelle et refuser à cette raison une véritable individualité. Mais on voit en même temps que tout droit personnel est anéanti. L'homme destitué de toute action propre, déshérité du libre arbitre, n'a point, à vrai dire, de devoirs à remplir; dès lors il n'a point de droits. S'il reste encore un droit, c'est le droit absolu de Dieu; et s'opposer à son action dans l'homme, ce n'est pas une violation de la liberté humaine; c'est un attentat sacrilége contre la volonté immuable de Dieu.

Luther n'a donc pas connu le principe de la liberté de conscience dans sa vraie nature; car ce principe a sa base légitime dans le devoir qui oblige moralement tout homme d'honorer Dieu selon sa conscience. Ce devoir engendre pour

lui un droit qui impose à ses semblables la tolérance. Or ce devoir et ce droit sont incompatibles avec la doctrine qui nie le libre arbitre. Ainsi Luther n'a pu légitimement promulguer le principe de la liberté de conscience, admis aujourd'hui plus ou moins par tous les peuples civilisés. Qu'a-t-il donc fait? Il a fondé une secte; il n'a pas fondé la tolérance. A l'autorité catholique, il a opposé ce qu'il appelait la liberté évangélique; à la souveraineté du pape, il a opposé la souveraineté de chacun, renfermée, il est vrai, dans le cercle de la doctrine révélée. Il a déchiré violemment l'unité religieuse; il a élevé église contre église.

Favorisé par les circonstances, protégé par des princes puissants, il a défié les foudres des pontifes; il a osé brûler leurs bulles, comme on brûlait ses livres. En un mot, il a opposé la force à la force; il a été assez heureux et assez habile pour réussir dans une entreprise où d'autres avaient échoué. Dès qu'il eut intéressé à sa cause les princes et les peuples, elle devint invincible. L'Europe se trouva partagée en deux camps, et comme aucun des deux partis ne put écraser l'autre, il fallut bien se résoudre à vivre côte à côte, à se tolérer mutuellement et à reconnaître enfin le principe de la liberté de conscience. Ce principe reçut une première consécration en France dans le mémorable édit de Nantes. Il fut reconnu définitivement en Allemagne après la guerre de Trente-Ans. Il passa chez nous par de rudes épreuves et ne triompha pleinement que sous l'influence des idées nouvelles qui allaient enfanter la révolution française.

S'il faut parler selon la vérité, Luther n'a connu ni la vraie nature, ni le véritable fondement de ce principe. Logiquement sa doctrine l'anéantissait; et cependant en fait il l'a servi; il en a préparé de loin le triomphe; il a rendu ce triomphe possible par le succès de sa révolte. En un mot, il a défendu le principe de la liberté de conscience en révolutionnaire et en sectaire. Érasme l'a établi en philosophe chrétien, dans sa vraie nature, sur sa véritable base, c'est-

à-dire sur le droit naturel, et en même temps sur l'Évangile.

Déjà dans l'*Éloge de la Folie*, il s'élève contre l'interprétation que Nicolas de Lyra donne d'un passage de saint Luc. Il s'agit de savoir si le Christ a commandé à ses disciples la résistance avec le fer. Par le glaive qu'il leur ordonnait d'acheter, ce théologien entend une défense modérée. Voici comment Érasme le combat par l'organe de la Folie. « Cette pensée, dit-elle, est aussi peu d'accord avec les sentiments du Christ que l'eau avec le feu. En effet, menacé d'un extrême péril, dans un de ces moments où les clients fidèles ont coutume d'assister surtout leurs patrons et de combattre pour eux par tous les moyens en leur pouvoir, le Christ voulant arracher de l'âme de ses disciples toute confiance en de pareils secours, leur demanda si quelque chose leur avait jamais manqué, lorsqu'il les avait envoyés quelque part, bien qu'il ne leur eût donné aucune provision pour le voyage et qu'il ne les eût pas même pourvus de chaussures pour les protéger contre les épines et les pierres de la route, ni de besace pour les garantir de la faim. Comme les disciples répondirent que rien ne leur avait manqué, il ajouta : « Maintenant, que celui qui possède un petit sac le prenne, comme aussi une besace, et que celui qui n'en a pas vende sa tunique et achète un glaive. »

« Lorsque toute la doctrine du Christ ne grave dans nos âmes que la douceur, la patience, le mépris de la vie, qui ne voit clairement quelle est ici sa pensée? Il veut que ses envoyés soient plus désarmés encore, qu'ils négligent non-seulement les chaussures et la besace, mais qu'ils rejettent même leur tunique, afin que nus et dégagés ils entreprennent la mission de l'Évangile et ne préparent pour eux que le glaive, non pas ce glaive dont s'arment les brigands et les parricides, mais le glaive de l'esprit qui pénètre jusque dans les replis intimes de l'âme, qui une fois pour toutes retranche si bien toutes les passions qu'on n'a plus à cœur que la piété.

« Mais voyez, je vous prie, comme ce célèbre théologien torture le sens de ce passage. Par le glaive, il entend la défense contre la persécution (1), par le sac des provisions suffisantes, comme si le Christ, adoptant une pensée contraire et trouvant qu'il avait envoyé ses ambassadeurs avec un appareil peu royal, rétractait ses enseignements antérieurs, ou comme si, oubliant qu'il leur avait dit qu'ils seraient heureux, quand ils seraient accablés d'injures, d'outrages et de supplices, leur défendant de repousser le mal par le mal; car la béatitude appartenait à ceux qui étaient doux et non à ceux qui étaient violents; comme si, oubliant enfin qu'il leur avait proposé pour exemple les passereaux et les lis, il ne voulait pas maintenant les laisser partir sans glaive, leur ordonnant même de vendre leur tunique pour en acheter et aimant mieux les voir aller nus que non armés de fer!... Et c'est ainsi que cet interprète de la pensée divine, après avoir pourvu les apôtres de lances, de balistes, de frondes, de bombardes, les conduit à la prédication du crucifié! Il les charge de coffres, de valises, de bagages, de peur qu'ils ne soient obligés de quitter l'auberge sans avoir dîné; et cet homme n'est pas même déconcerté, en voyant bientôt ce même maître ordonner avec reproche de remettre dans le fourreau ce glaive qu'il avait commandé si expressément d'acheter et en songeant qu'on n'avait jamais entendu dire que les apôtres se fussent servis de glaives et de boucliers contre la violence des païens; et certes ils s'en seraient servis, si le Christ avait eu la pensée que lui prête ce théologien. »

Un peu plus loin, la Folie condamne les supplices des hérétiques avec une verve pleine d'ironie. « Moi-même, dit-elle, j'ai assisté dernièrement à une discussion théologique, ainsi qu'il m'arrive fréquemment. Là, comme quelqu'un de-

(1) Érasme cite à l'appui de son sentiment Origène, saint Chrysostome, saint Basile, Théophylacte, saint Ambroise, saint Jérôme, Bède le Vénérable. Saint Augustin, il est vrai, oppose ce passage à Fauste qui condamnait absolument la guerre.

mandait avec insistance quel texte des divines Écritures ordonnait de vaincre les hérétiques en les brûlant plutôt que de les réfuter en discutant avec eux, un vieillard sévère et que l'on reconnaissait pour un théologien même à son front sourcilleux, répondit avec beaucoup de colère que saint Paul avait porté cette loi quand il avait dit : *Devita hominem hæreticum* (1), après une ou deux réprimandes. Comme il répétait plusieurs fois ces paroles d'une voix tonnante et que la plupart ne comprenaient pas ce qui avait pu arriver à cet homme, il expliqua enfin qu'il fallait retrancher de la vie l'hérétique, *devita tollendum hæreticum*. Quelques-uns se mirent à rire. Il y en avait cependant qui trouvaient cette explication parfaitement théologique. Mais comme quelques-uns se récriaient encore, un docteur d'une autorité irréfragable vint au secours de la cause et trancha, comme on dit, le nœud de la question. « Écoutez, dit-il, voici ; il est écrit : « Ne laissez pas vivre celui qui fait le mal. Or tout hérétique fait le mal; donc.... » Tous ceux qui étaient présents admirèrent le génie de cet homme et leurs têtes qui étaient rustiques se rangèrent à son avis... et nul ne songea que cette loi regardait les devins, les enchanteurs, les magiciens... ; autrement il eût fallu punir de mort la fornication et l'ivresse. »

Dans les *Adages*, Érasme ne parle pas avec moins de force contre ceux qui veulent défendre la religion par la violence et par le fer. « On appelle hérétique, dit-il, celui qui en quelque manière n'est pas d'accord avec les propositions magistrales des théologiens même en fait de grammaire, et l'on n'appelle pas hérétique celui qui, en opposition avec le sentiment du Christ, lorsque les apôtres vont partir pour prêcher l'Évangile, les arme du fer pour se défendre de la persécution au lieu du glaive de l'esprit ! et pourtant c'est lui qui, retranchant toutes les passions humaines, fait seul qu'il n'est pas besoin de fer. »

(1) Évitez l'homme hérétique.

Il exprimait plus tard les mêmes sentiments dans la lettre qu'il adressa au roi François I[er] en lui dédiant la *Paraphrase* de saint Marc : « Le Seigneur Jésus, disait-il, a enlevé le glaive à Pierre; il ne l'a pas enlevé aux princes... Il a voulu que Pierre n'eût point d'autres armes que le glaive évangélique, c'est-à-dire la parole céleste qui, comme l'enseigne saint Paul dans l'Épître aux Hébreux, est vivante, efficace, plus pénétrante qu'aucun glaive à deux tranchants, et parvient jusqu'à la division même de l'âme et de l'esprit. Car celui qui ordonne de remettre l'épée dans le fourreau fait plus que s'il l'enlevait. Pourquoi ordonne-t-il de remettre l'épée dans le fourreau? C'est pour que le pasteur évangélique ne fasse pas la guerre. Mais pourquoi n'ordonne-t-il pas ou ne défend-il pas de déposer le glaive? C'est pour nous faire comprendre qu'il ne faut pas préparer la vengeance, même quand on a la force suffisante pour venger une injure. Il a voulu arracher du cœur de ses disciples tout désir de se défendre par la force contre les persécutions. « Pourquoi, dit saint Ambroise, m'ordonnes-tu d'acheter un glaive, toi qui me défends de frapper? Pourquoi me recommandes-tu d'avoir ce glaive que tu m'interdis de tirer, sinon peut-être pour que la vengeance soit prête, de façon que je paraisse avoir pu me venger, mais ne l'avoir pas voulu? » Bientôt il ajoute : « Ceci paraît injuste à beaucoup; mais le Seigneur n'est pas injuste, lui qui, pouvant se venger, a mieux aimé être immolé. » Par les deux glaives de l'Évangile, ce docteur entend les deux Testaments : « Celui qui s'est muni de la doctrine des deux Testaments, dit-il, ne manque de rien. »

« Les pasteurs évangéliques ont donc un glaive évangélique qui leur a été remis par le Christ et avec lequel ils immolent les vices, pour ainsi dire, et retranchent les passions humaines. Les rois ont aussi leur glaive qui leur a été confié par le même maître pour effrayer les méchants et protéger les bons... Il y a deux espèces de glaives comme il y a deux espèces de royaumes. Les prêtres ont leur royaume,

comme ils ont leur glaive propre. Au lieu de diadèmes et de casques, ils ont des mîtres; au lieu de sceptre, la houlette pastorale. Ils ont leur cuirasse, leur baudrier, enfin une armure complète que saint Paul, ce guerrier intrépide, décrit en plus d'un endroit. Les rois évangéliques sont appelés pasteurs; mais les rois profanes sont dits aussi par Homère pasteurs des peuples. Les uns et les autres poursuivent le même but; mais leur fonction est différente, comme dans une pièce les acteurs remplissent différents rôles. Que si les uns et les autres tenaient toujours leur glaive prêt à frapper, c'est-à-dire se servaient comme il faut du pouvoir qui leur a été confié, nous, chrétiens, qui sommes appelés tels plutôt que nous ne le sommes réellement, nous ne tirerions pas tant de fois, je pense, un glaive impie contre les entrailles de nos frères. »

Aux traitements rigoureux et cruels dont on usait envers ceux que l'on appelait ennemis de l'Église, Érasme opposait la conduite du Christ et des apôtres. Pendant tout le cours de sa vie, le Christ ne voulut être que sauveur, consolateur, bienfaiteur. Dans le temple, dans les assemblées, en public, sur la route, en particulier, dans l'intérieur d'une maison, sur une barque ou dans le désert, il enseignait la multitude, guérissait les malades, purifiait les lépreux, rétablissait les paralytiques, les estropiés, les aveugles, mettait en fuite les démons malfaisants, ressuscitait les morts, délivrait ceux qui étaient en péril, rassasiait ceux qui avaient faim, réfutait les pharisiens, protégeait ses disciples et la pécheresse prodigue de ses parfums, consolait la chananéenne et la femme adultère... « Repassez toute la vie de Jésus, disait Érasme, il n'a jamais fait de mal à aucun mortel, quoiqu'il fût lui-même exposé à tant de mauvais traitements et qu'il lui eût été facile de se venger, s'il l'avait voulu. Partout il se montrait sauveur, partout bienfaisant. Il rétablit l'oreille de Malchus que Pierre avait coupée... Attaché à la croix, il sauva l'un des larrons. Mort, il attira le centurion à la foi chrétienne. Être

utile à tous et ne faire de mal à personne, c'était là être véritablement roi. »

Saint Paul, d'après les écrits apostoliques, *n'a livré à Satan* (1), c'est-à-dire n'a retranché de la société des fidèles que trois hommes, les deux premiers pour s'être opposés opiniâtrement à l'Évangile, quoique tenus pour chrétiens, et l'on ne voit pas qu'ils aient jamais été réintégrés; le troisième pour s'être uni à la femme de son père, pour avoir commis un inceste public et notoire; et cependant l'apôtre ne prononça contre lui qu'après avoir pris les suffrages de tous. Il ne fit connaître son nom nulle part, satisfait d'avoir signalé la faute dans la condamnation. En le réconciliant, il ne parle même pas du crime, de manière que l'on comprend qu'il a sévi contre la faute et non contre l'homme. Alors d'ailleurs être livré à Satan, c'était simplement être évité pour un temps par les autres, afin que la honte amenât le repentir. C'était, comme dit l'apôtre, affliger la chair, afin que l'esprit fût sauvé au jour du Seigneur. La sévérité par laquelle il est porté remède au mal respire chez lui la charité apostolique. Mais bientôt avec quel zèle il recommande le même homme aux Corinthiens, pour qu'ils le reçoivent dans leur société, après qu'il est corrigé! Dans sa sollicitude, il craint qu'il ne périsse victime d'un trop grand chagrin.

« Tel était, dit Érasme, le châtiment dont se contentait la douceur apostolique. En outre, quoique beaucoup fussent en faute, il ne voulut en punir qu'un seul qui servît d'exemple aux autres, et encore d'un châtiment modéré qui était un remède plutôt qu'un supplice. Il épouvante les autres dans ses lettres par de fréquentes menaces pour les amener à résipiscence, comme ne devant pas avoir le droit de punir ceux qui se seront repentis. Maintenant, avec quelle tyrannie nous sévissons contre le peuple faible, nous reconnaissant nous-mêmes coupables de plus grands méfaits!... Saint Paul sa-

(1) V. *Paraphrase des Épîtres aux Corinthiens*, t. VII, p. 850 et suiv.

vait que les faux prophètes étaient très pernicieux; toutefois il les tolère pour un temps, de peur de troubler l'état public de l'Église en sévissant contre quelques-uns. De même saint Augustin pense qu'il faut accuser certains hommes en secret et non en public, de crainte qu'ils ne soient poussés à un plus grand délire et que de pécheurs déréglés, ils ne deviennent tyrans ou hérésiarques. »

« Saint Ambroise, dans le livre des *Veuves*, poursuit Érasme, explique encore plus clairement quelle est la nature des armes dont parle l'apôtre. « L'Église, dit ce docteur, triomphe des puissances qui lui sont contraires, non avec les armes du siècle, mais avec les armes spirituelles qui sont puissantes par Dieu, » et un peu plus loin : « Les armes de l'Église, c'est la foi, c'est l'oraison qni triomphe de son adversaire. » Ce sentiment est approuvé du pape Nicolas... Avec ces armes, avec ces forces, avec des soldats ainsi préparés, saint Paul, ce conqnérant invincible, après avoir subjugué la Grèce et une grande partie de l'Asie-Mineure, attaqua le peuple romain et s'empara d'un empire inexpugnable aux armes de tous les rois. Mais tous les pays qu'il dompta, il les conquit pour le Christ et non pour lui-même. Fort de son aide, ce qui le rendit invincible, ce fut précisément qu'il ne s'appuyait sur aucun secours humain. Il revendiqua le royaume céleste avec des armes célestes; il fit la guerre évangélique avec des ressources évangéliques : corroyeur et pontife, balayure du monde, mais instrument choisi du Christ qui a voulu que la gloire de son nom fût publiée dans la Judée superstitieuse, dans la Grèce savante, dans Rome, reine du monde, par cet homme sublime dans sa bassesse, puissant dans sa parole inhabile, éloquent dans sa langue imparfaite et obscure. »

Telle était, aux yeux d'Érasme, la véritable force de l'Église. Elle devait triompher par les armes avec lesquelles le Christ avait vaincu. Plus elle était destituée de tous les secours humains, plus elle se trouvait fortement préparée à

cette guerre. Elle devait rejeter la besace et la tunique pour être plus dégagée et plus alerte. Elle n'avait besoin que du glaive du Christ qui retranchait et extirpait si bien toutes les affections charnelles que celui qui en était armé ne redoutait ni les tourments, ni la mort, bien loin de craindre la faim et la nudité. Toutefois le Christ n'avait pas ôté aux princes le droit de faire la guerre, pourvu qu'elle fût faite chrétiennement. On ne pouvait condamner le droit du glaive, quand il s'exerçait selon les lois; mais la piété évangélique aimait mieux guérir que mettre à mort. « Le Christ, disait Érasme, ne voulut ni condamner ni absoudre la femme adultère, avertissant tout à la fois les prêtres de leur mission qui est de guérir et non de perdre, sans enlever aux magistrats le pouvoir public qui sert la justice divine, lors même qu'ils sont idolâtres. Il refusait d'être arbitre dans le partage d'une succession. Il ne reconnaissait pas l'effigie de César; mais il ordonnait de lui rendre ce qui lui appartenait (1). »

Partout dans l'Évangile, comme dans les écrits apostoliques, se trouve clairement marquée la distinction des deux puissances, des deux ordres, l'ordre temporel et l'ordre spirituel. Ces deux pouvoirs, ces deux ordres, s'étaient mêlés au moyen âge par l'effet de circonstances particulières. Ce mélange qui avait commencé sous Constantin avait produit du bien et du mal. C'est à cette confusion qu'il faut attribuer en grande partie les rigueurs reprochées à l'Église. Toutefois le bien avait de beaucoup surpassé le mal. Mais les circonstances qui avaient amené cette confusion ayant changé, l'Église devait rejeter le droit du glaive qui n'appartenait qu'au pouvoir temporel, n'invoquer contre ses ennemis que les armes mêmes qui lui avaient été remises par le Christ et avec lesquelles elle triompha du monde païen, propager la religion, non par la guerre, la force, la contrainte, mais par la foi, la charité, la patience, les bienfaits, en un mot par toutes

(1) *V.* t. VI, p. 319 et suiv.

les vertus surnaturelles dont le maître avait donné le précepte et l'exemple.

« Le Christ (1), dit Érasme, extirpe du fond du cœur, bannit complétement le vice de la cruauté, en invitant les hommes par tant de paraboles à la clémence, à la facilité du pardon, comme lorsque dans saint Mathieu il parle de l'esclave qui ne veut point pardonner à son compagnon de servitude, quoique lui-même ait éprouvé la douceur du maître commun, ou lorsqu'il ordonne de corriger en secret et sans témoin un frère qui s'égare, ou quand il commande de pardonner à celui qui se repent pour la soixante-dix-septième fois. Et encore au chapitre IX de saint Luc, lorsque les Samaritains ne veulent pas recevoir le Christ, Jacques et Jean lui disent : « Voulez-vous que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel pour les consumer ? » Aussitôt il les rappelle de ce premier mouvement au sentiment de la mansuétude, et les reprenant avec vivacité : « Vous ne savez pas, leur dit-il, à quel esprit vous appartenez. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.

« Ce n'est point avec des machines de guerre qu'il a subjugué les royaumes du monde, ni avec les syllogismes des philosophes, ni avec les arguments des rhéteurs, ni avec les richesses, ni avec les honneurs, ni avec les séductions des plaisirs. Il n'a voulu mêler à cette œuvre aucun des secours humains... Il a vaincu par la douceur, par la bienfaisance, par la vérité même dont la force est plus efficace que tous les enchantements. Il n'affirme presque rien qu'il ne soutienne par le témoignage de l'Écriture même. Quand il est provoqué par l'injure, il s'appuie sur la raison et sur les textes sacrés, comme par exemple quand on l'accuse de chasser les démons avec le secours de Belzébuth, ou quand il est frappé devant le tribunal. Il ajoute des miracles, mais ces miracles eux-

(1) *V.* t. V, p. 97 et suiv. *Méthode de la vraie théologie.*

mêmes étaient des bienfaits. Par sa mort et celle de ses disciples, il confirme la foi en sa doctrine ; car il n'y a point de témoignage plus efficace que celui du sang (1).

« C'est par ces moyens que le Christ et après lui les apôtres ont surmonté l'obstination des Juifs, vaincu la philosophie superbe des Grecs, dompté la férocité de tant de nations barbares, que les armes n'avaient pu vaincre, soumis au joug de la foi les tyrans et les satrapes du monde entier. Il n'est pas question ici de syllogismes enlacés avec art, de menaces et de foudres, de troupes armées de fer, de massacres, de bûchers. C'est le jugement qu'il s'agit de convaincre ; c'est sur lui qu'il faut remporter la victoire. Pour se l'assurer, le Christ n'a pas recours aux machines de guerre. On n'entend parler que de mansuétude et de bonté envers les faibles qui laissent espérer quelque bon fruit. Ce n'est pas un vainqueur formidable qui pille et opprime ceux qu'il a soumis. Non ; c'est un vainqueur en qui les nations, vaincues par les bienfaits, ont placé l'espérance de leur salut. »

Les apôtres ont marché sur les traces du maître. « Avec quelle ingénieuse adresse, dit Érasme, saint Paul se tourne et se retourne pour gagner des âmes au Christ, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, accommodant toujours son enseignement à ceux qui doivent le recevoir, flattant et menaçant tour à tour, ne s'arrogeant pas la domination, mais se donnant pour le dispensateur et le ministre de la doctrine, ou même pour le serviteur de tous, rapportant au Christ et à Dieu tout ce qu'il a pu faire de louable, appelant toujours les fidèles ses fils ou ses frères, bien différent de certains évêques de nos jours qui traitent leur peuple comme des esclaves achetés ou plutôt comme des troupeaux !

« Avec quel art insinuant il parle aux Athéniens ! Comme il sait tirer habilement parti d'une circonstance locale ! Comme

(1) Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. « Pascal, *Pensées*. »

il ménage leur superstition et leur vanité! Il ne cite pas les propbètes qui n'anraient pas eu beaucoup d'autorité auprès d'eux, mais un vers du poète Aratus. Il rejette leur impiété et lenrs mœurs impures sur la faute des temps. Enfin il n'appelle pas sur-le-champ le Christ un Dieu, mais un homme par lequel Dieu avait résolu de régénérer le monde et qu'il avait ressuscité d'entre les morts.

« Écrivant aux Romains naturellement fiers, il vante d'abord leur foi; et ce n'est qu'avec précaution qu'il en vient à parler des vices de leur vie passée. C'est ainsi que toujours il commence par attirer et charmer ceux qu'il veut guérir. Les Galates étaient retombés; il les enfante une seconde fois au Christ. Il avertit les Romains de ne pas rejeter celui qui est faible dans la foi, mais de le soutenir avec soin et tendresse jnsqu'à ce qu'il grandisse. Il donne bientôt le même enseignement au chapitre XV : « Nous sommes plns fermes; nous devons soutenir les infirmités des faibles et ne pas nous complaire en nous-mêmes; » et un peu plus loin : « Ainsi soutenez-vous les uns les autres, comme le Cbrist vous a adoptés pour l'bonneur de Dieu... » Avec quelle affection et quelle douceur il rappelle à de meilleurs sentiments les Galates qui avaient abandonné un tel maître pour se ranger sous de faux apôtres! Ce n'est pas un maître sévissant contre ceux qui avaient mérité d'être punis; c'est une mère tendre qui souffre de la maladie d'un fils. Il invite les autres à la même doucenr : « Mes frères, dit-il, si quelqu'nn a été snrpris en faute, vous qui êtes dociles à l'Esprit, formez-le pareillement dans un esprit de douceur, vous considérant vous-mêmes, de peur qne vous ne soyez tentés aussi. »

« Il montre jusque dans la sévérité une singulière mansuétude. Dans la seconde épître aux habitants de Thessalonique, il ordonne de censurer et même d'éviter celui qui refuserait avec obstination d'obéir à de salutaires avertissements. Dans quel but? Pour qu'il périsse? Nullement, mais pour qu'il rougisse de honte... Quoi de plus doux qu'un tel supplice? Et

pourtant il l'adoucit encore : « Et n'allez pas le regarder comme un ennemi, mais reprenez-le comme un frère. » Dans la première épître à Timothée, il veut que l'évêque ne réprimande pas avec violence le vieillard qui a failli, mais qu'il le supplie comme un père, qu'il avertisse comme des frères les jeunes gens qui s'égarent, les femmes âgées comme des mères, les jeunes filles comme des sœurs. Mais, dira-t-on, il est à craindre que cette douceur ne soit pour beaucoup un mauvais enseignement. Bien au contraire, c'est cette douceur qui a régénéré le monde. Si dans l'administration d'un royaume, la clémence fait souvent plus que la rigueur, combien plus elle est convenable en ceux qui sont appelés non pas maîtres, mais pères, et qui ont reçu le glaive non pour frapper, mais pour guérir ! »

Dans sa lettre à Titus, saint Paul veut qu'on cherche à gagner même les Gentils par ces moyens : « Ne mandire personne, ne pas être querelleurs, mais modestes, montrant toute douceur à l'égard de tous les hommes. » D'un autre côté, comme il se met à la place de ceux qui ont passé d'une vie honteuse à la religion du Christ ! « Car, dit-il, nous étions nous aussi autrefois insensés, incrédules, errants, esclaves des désirs et des plaisirs divers, vivant dans la méchanceté et l'envie, haïssables nous-mêmes et haïssant les autres à notre tour. » Saint Paul n'avait jamais été tel ; mais il suppose qu'il l'a été, afin que rien ne leur soit une pierre d'achoppement.

De même saint Pierre, dans sa première épître, avertit les autres évêques comme ses collègues et ses compagnons. Bien plus, il les supplie d'être pour le troupeau qui leur a été confié, non pas des maîtres, mais des pasteurs. Dans les Actes des apôtres, lorsqu'il commence la prédication apostolique, avec quelle douceur il repousse l'injure qu'on faisait aux disciples en les accusant d'être pris de vin et en délire ! Ensuite il montre que la prophétie s'applique, non à David, mais au Christ. Il adoucit ce que ses paroles pouvaient avoir de cho-

quant : « Mes frères, il est permis de le dire hardiment devant vous. » Bientôt, quand leurs cœurs sont consternés, il ne leur impose que le repentir et la régénération du baptême. Puis il impute leurs crimes au siècle : « Sauvez-vous, leur dit-il, d'une génération perverse. » Enfin, dans le chapitre suivant, comme il atténue l'attentat horrible des Juifs qui avaient mis à mort le Christ ! « Et maintenant, mes frères, je sais que vous avez agi par ignorance, comme vos princes eux-mêmes. » Il les appelle *fils des prophètes* à qui le Christ a été réellement promis.

« Voulez-vous savoir, dit Érasme, ce que produisit cette douceur? Déjà le nombre des croyants était monté à cinq mille. Quant à nous, aveugles et sourds à cet enseignement, à ces exemples, nous ne faisons qu'épouvanter, que menacer; nous contraignons, nous n'enseignons pas ; nous traînons de force, nous ne conduisons pas, rapportant tout à notre gloire et à notre avantage... Voulez-vous connaître le résultat? La religion du Christ, qui jadis était florissante dans une si vaste étendue de pays, vous voyez dans quelles limites étroites elle est resserrée. Saint Paul, sentant quel fléau c'était que la discorde enseigne avant tout l'union, la paix, la charité mutuelle non-seulement avec ceux qui partagent notre religion, mais même avec ceux qui sont étrangers à nos mystères. Il dit aux habitants de Thessalonique : « Voyez que personne ne rende le mal pour le mal ; mais recherchez toujours ce qui est bien entre vous mutuellement, comme à l'égard de tous. » Non-seulement il veut la paix avec tous, mais il désire que l'on s'efforce de faire du bien à tous. Dans l'épître aux Romains, il s'explique avec plus de force encore. « Bénissez, dit-il, ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas. » Bientôt après il ajoute : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, et s'il a soif, donnez-lui à boire. » Il pratiqua lui-même ce qu'il enseignait. « Nous sommes maudits, écrit-il, et nous bénissons; nous souffrons la persécution et nous la supportons; on blasphème contre

nous et nous prions. » Il imite celui qui sur la croix pria son père pour ses bourreaux. »

Érasme revient souvent sur ce sujet. « Le Christ, dit-il, a prêché à tous sa doctrine; mais il n'a jamais attiré personne à lui par des caresses ou par des promesses humaines. Il n'a jamais contraint personne de vive force, quoiqu'il fût tout puissant. Il attira par ses bienfaits; il attira par l'exemple de sa vie. Les apôtres firent de même. » « Il faut donc voir, ajoute-t-il, si on a raison de vouloir rendre les Turcs chrétiens avec des machines de guerre seulement. » Il n'approuvait pas beaucoup la guerre contre les infidèles. Il était peu éloigné de la condamner, comme faisait Luther; mais leur motif n'était pas le même. Luther voyait dans les Turcs les instruments de la vengeance divine. Érasme avait une aversion naturelle pour la guerre, et il pensait que la propagation du christianisme ne devait pas se faire par les armes. Le vrai moyen de convertir les infidèles, c'était, selon lui, d'envoyer chez eux des missionnaires semblables aux apôtres, et de présenter à leurs yeux le spectacle des vertus chrétiennes. « Il convient, disait-il, que nous nous montrions bons chrétiens, non pas en tuant le plus d'hommes que nous pourrons, mais en sauvant le plus grand nombre d'infidèles qu'il sera possible, en les rendant pieux, d'impies qu'ils sont. Autrement, si nous ne sommes pas animés d'un tel esprit, nous deviendrons Turcs plutôt que nous n'attirerons les Turcs à notre croyance... On étendra l'empire du pape et des cardinaux et non le royaume du Christ qui n'est florissant que lorsque la piété et la charité fleurissent. » Érasme oubliait ici que les Turcs étaient les agresseurs, et que pour l'Europe chrétienne c'était un droit et même un devoir de se défendre et de repousser de son sein l'invasion du mahométisme et de la barbarie (1). L'amour de la paix, porté à ce degré excessif, enfantait l'utopie et le paradoxe.

(1) Érasme le reconnaît ailleurs.

Dans l'explication oratoire du psaume LXXXV, il expose encore quelle doit être la conduite de l'Église envers ses ennemis. « Nous ne lisons nulle part, dit-il, ni dans les évangiles, ni dans les écrits apostoliques, que l'Église ait demandé dans ses prières la mort de ses persécuteurs. Mais plutôt, à l'exemple de son chef, elle prie pour ses ennemis, afin qu'ils se convertissent et qu'ils vivent... Pour les hommes même les plus impies, tant qu'ils vivent, elle prie, afin qu'ils se dégagent des liens du démon. Elle demande avec prière la victoire, mais, si faire se peut, une victoire non sanglante. » Il explique avec le même esprit un passage du psaume LXXXIII. « Dans l'harmonie universelle, dit-il, l'horreur même de l'enfer aide à la convenance. Mais que l'homme en cette vie n'aille pas se réjouir de la perte de l'homme. Car, bien que dans les écrits des prophètes on demande souvent par les prières que les ennemis soient confondus et périssent, nous devons entendre un autre genre de vengeance, c'est-à-dire qu'ils soient confondus de manière à se repentir, que l'homme impie meure en eux et que l'homme pieux commence à vivre. »

Dans l'explication du psaume XXXVIII, Érasme nous montre David, bien des siècles avant l'Évangile, donnant un exemple accompli de douceur évangélique à l'égard de Séméi. Le monarque fugitif réprimande le serviteur fidèle qui voulait le venger, comme le Christ réprimanda saint Pierre. Plus loin, il se défend de plaider la cause des hérétiques reconnus et légitimement convaincus qui troublent par une méchanceté opiniâtre la paix de l'Église; mais il veut qu'ayant conscience de sa propre infirmité, on soit indulgent pour les fautes humaines, et que là où la faute est trop grave pour être dissimulée, on ramène le délinquant avec franchise par des avertissements secrets dans la bonne voie, s'il a péché par ignorance ou par conviction.

« Si son erreur est doublée de malice, dit-il, nous ne devons cependant rien omettre pour guérir notre prochain et

ne recourir aux derniers remèdes qu'avec une profonde douleur. Saint Paul menace les Corinthiens de venir vers eux avec la verge apostolique. Mais de quoi les menace-t-il en réalité? Viendra-t-il entouré de satellites dans leur assemblée avec la verge du préteur? Non; mais comme le père le plus tendre, il s'efforcera de corriger ses enfants. Cependant il menace d'employer contre les opiniâtres l'autorité apostolique, c'est-à-dire une réprimande plus sévère et publique, ou, s'il est nécessaire, l'excommunication... On voit aussi saint Pierre étendre sa verge contre Ananias et sa femme qui tombent frappés de mort, aussitôt qu'il leur a reproché leur fraude. Mais saint Pierre n'est pas l'auteur de leur mort. Il l'annonce seulement et avec beaucoup de douceur. »

« Les successeurs des apôtres, ajoute Érasme, ont donc une verge, non pour venger leurs injures privées, mais pour corriger et reprendre les rebelles qui font obstacle au progrès de l'Évangile. Toutefois ils s'en servent rarement et seulement après avoir essayé tous les moyens, lorsque la nécessité les force d'avoir recours aux remèdes extrêmes. Le remède extrême, c'était l'excommunication, qui se bornait à ordonner d'éviter le pécheur incorrigible, afin que, si la honte ne le faisait pas revenir à lui, il ne pût du moins infecter les autres. Combien peu ressemblent aux apôtres certains hommes qui ont non-seulement la verge apostolique, mais les prisons, les chaînes, la confiscation des biens, le bras séculier, enfin des bombardes, des gardes armés et mille autres moyens de terreur par lesquels ils vengent plutôt leur injure privée que celle de l'Évangile ! »

A l'appui de ces principes de tolérance, Érasme cite le sentiment de saint Hilaire. Ce docteur de l'Église se plaint à l'empereur Constance, comme d'une chose révoltante, que l'on veuille, par un exemple nouveau, contraindre les hommes à la foi plutôt que les persuader. En combien d'endroits saint Augustin lui-même intervient avec de pressantes instances auprès de l'empereur, pour que les donatistes, non-

seulement hérétiques, mais exerçant un horrible brigandage contre les orthodoxes, ne soient pas mis à mort! Il veut seulement qu'ils soient réprimés. Tant de fois exposé à leurs embûches, a-t-il jamais levé une troupe armée pour arrêter leur violence? Dans une lettre il dit que le martyre des saints est souillé, si leurs ennemis sont tués à leur tour. Expliquant le psaume XXXVII, il écrit : « Il faut prier pour ses ennemis, non afin qu'ils soient tués, mais afin qu'ils soient corrigés. » De là Érasme conclut que s'il n'est pas permis de prier Dieu pour que nos ennemis soient punis par un juste supplice, à plus forte raison il n'est pas permis de les mettre à mort.

« Les esprits libres et généreux, dit-il dans plusieurs lettres, se laissent instruire volontiers; mais ils ne veulent pas être contraints (1). » Il ajoute : « Toujours contraindre, c'est le propre des tyrans; être toujours contraint, c'est la condition des ânes. » Il écrivait à Jacques Hochstrate, l'adversaire acharné de Reuchlin : « Si la cause réclame de la sévérité, que du moins la violence soit toujours absente. La vraie piété a quelquefois son indignation, mais tempérée par la douceur de la charité. Il n'est pas sage d'irriter ceux que l'on peut guérir et d'éloigner ceux que l'on peut ramener par la douceur. Plus le nom d'hérésie est odieux, plus il faut s'en abstenir autant qu'il est permis. » Il s'exprimait avec plus de force dans sa lettre au cardinal de Mayence. « Quoique le propre des théologiens, disait-il, soit d'instruire, j'en vois maintenant qui ne font que contraindre, perdre, anéantir, tandis que saint Augustin n'approuve pas même contre les donatistes..., ceux qui se bornent à contraindre sans instruire. Des hommes à qui surtout conviendrait la douceur, ne semblent avoir soif que de sang humain. Ils n'ont qu'un désir, c'est de voir Luther pris et perdu; et pourtant c'est se conduire en bourreau, mais non en théologien... Que s'il ne se livre pas aux mains de certains hommes qui aime-

(1) Pour ce qui suit, voir 1er vol.

raient mieux le voir anéanti que vertueux, il n'y a rien là qui doive paraître étonnant. » Plus loin il ajoute : « Autrefois on écoutait même avec respect un hérétique; on l'absolvait, s'il donnait des explications satisfaisantes. Si, au contraire, il était convaincu et persistait, le châtiment suprême, c'était de ne pas l'admettre à la communion catholique. Maintenant l'accusation d'hérésie est autre chose; et cependant pour le plus léger motif on a aussitôt à la bouche ce mot : hérésie. »

Érasme demande que l'on use jusqu'à un certain point de tolérance même envers les Pyghards de la Bohême malgré les excès dont on les accuse. « Que si, dit-il, rompant toutes les barrières de la pudeur, ils persistent ouvertement dans leur conduite criminelle, de même qu'ils doivent être réprimés en quelque façon, de même il n'appartient pas à n'importe qui de les poursuivre, et je ne suis pas d'avis qu'on emploie les armes contre eux, de peur que l'exemple de la violence une fois donné ne fournisse l'occasion de sévir contre des innocents. » Il comprenait bien qu'il y avait certains excès de licence factieuse qui ne pouvaient être tolérés; mais c'était le droit de la conscience qu'il réclamait pour tous.

Il veut que l'on gagne les hommes par les exhortations, au lieu de les contraindre par l'autorité du commandement. Il s'indigne contre ceux qui ont soif du sang de Luther, qui veulent le dévorer, comme il dit, *bouilli* ou *rôti*. On trouve dans une de ses lettres cette belle parole : « Quiconque se trompe de bonne foi est digne de pitié. » Il écrit au recteur de l'université de Louvain : « Dans la guerre toute victoire n'est pas belle. En brûlant les livres de Luther, on pourra peut-être l'enlever des bibliothèques; mais je ne sais si on pourra l'arracher des âmes. » Il veut qu'on l'attaque par des arguments, par une discussion modérée, et non par la violence et la rigueur; qu'on le réfute et non qu'on l'étouffe par la force; qu'on en triomphe par un jugement équitable et non qu'on le livre à la vengeance passionnée des dominicains. Il revient souvent sur la contrainte insupportable aux nobles

âmes. « Ce qui m'afflige, dit-il, c'est que nous sommes contraints et non instruits. »

Dans le plan de pacification religieuse concerté avec le dominicain Jean Faber, on retrouve la même répugnance pour la rigueur et la compression violente. Un peu plus tard il applaudit à l'exemple donné par le roi Henri VIII, qui a voulu combattre Luther avec la plume plutôt qu'avec les armes. Il espère que les autres princes s'efforceront d'imiter ce bel exemple. Fidèle à ses sentiments d'humanité et à ses principes de tolérance, il intervient auprès du président du conseil de Malines en faveur de deux hommes instruits et intègres, mais accusés de luthéranisme et poursuivis avec acharnement comme tels, au moment où il est lui-même en butte aux ardentes attaques de ses ennemis. Il plaide aussi la cause de la douceur auprès d'Adrien VI, comme il l'avait plaidée auprès de Léon X. Sous le pontificat de Clément VII, il persiste, sans jamais se démentir, à conseiller la modération et à repousser la violence. On lit dans une de ses lettres : « J'ai écrit quelque chose au pape Adrien, à Clément VII, au cardinal Campége et à l'empereur touchant les moyens de retrancher les sources du mal; mais, à ce que je vois, on aime mieux user des remèdes vulgaires, des chaînes et des fagots... Pour moi, j'ai toujours détourné les princes de la rigueur autant que j'ai pu, le cas de sédition excepté. » C'était la seule limite qu'Érasme imposait à la liberté de conscience.

Non-seulement il condamne la contrainte et la violence en matière de foi; mais il les regarde comme impuissantes. Lorsque Mélanchthon lui reproche d'avoir par son écrit sur le libre arbitre encouragé les tyrans à user de rigueur, il répond avec vérité que nul n'a plus soigneusement et plus librement détourné les princes des mesures cruelles. « Je serais, ajoute-t-il, tout dévoué à *la secte papiste*, que je ne conseillerais pas davantage la rigueur. Elle ne fait que propager ce qu'on veut étouffer. Aussi Julien avait-il défendu de mettre à mort les chrétiens. Les théologiens ont cru que si l'on brû-

lait un ou deux hommes à Bruxelles, tous les autres s'amenderaient ; leur mort n'a fait que multiplier les luthériens. »

Il ne tenait pas un langage différent à George de Saxo, un des chefs du parti catholique. « Les princes contraires à Luther, lui disait-il, paraissaient résolus à calmer cette dissension par la rigueur. Pour l'exécution de ce dessein, en supposant qu'il fût juste et conforme à la vérité, je voyais clairement qu'on n'avait pas besoin do mes services. Admettons donc qu'il faille livrer au fou celui qui combat contre les articles de foi, ou contre ce qui a été reçu avec un grand accord par l'Église de manière à obtenir la même autorité que ces articles. Mais il n'est pas équitable que toute erreur soit punie du feu, à moins que la sédition ne s'y ajoute, ou un autre crime digne d'un tel supplice. Les théologiens de Paris sont en désaccord avec les Italiens sur beaucoup d'articles au sujet du pouvoir pontifical. Il est nécessaire quo l'un des deux partis soit dans l'erreur. Cependant aucun d'eux ne condamne aux flammes lo parti contraire... Maintenant je crains beaucoup que par ces remèdes vulgaires, j'entends les rétractations, les prisons, les bûchers, on ne fasse qu'envenimer le mal... Si je parle ainsi, ce n'est pas pour dire qu'il faut le négliger, mais pour montrer qu'il ne faut pas l'aigrir par de tels remèdes. Quel homme est touché d'une rétractation arrachée par la crainte du bûcher ? Mais supposons que le mal puisse être étouffé par ces moyens, à quoi bon, s'il doit bientôt renaître avec plus de violence (1) ? »

Malgré ses concessions, on voit combien son âme répugne à l'emploi des mesures rigoureuses, toutes les fois quo la sédition ne se mêle pas à l'erreur. « Par mes paroles, comme par mes écrits, dit-il dans *sa défense* contre Luther, j'ai détourné les princes de la rigueur. Ai-je bien ou mal fait ? Je

(1) Dans sa réponse aux censures de la Sorbonne, on trouve une concession analogue. « Pourquoi, dit-il, me soupçonne-t-on de croire qu'on ne doit pas mettre à mort les hérétiques, puisque dans des livres publiés je combats ceux qui soutiennent cette opinion ? *V.* t. IX, p. 906.

laisse à d'autres le soin d'en juger. Pour moi, je ne puis être bourreau. » Le duc George ne le trouvait pas assez antiluthérien, parce que de temps en temps dans ses lettres il l'invitait à la modération. Érasme alléguait pour excuse qu'il avait écrit plusieurs fois en termes semblables à l'empereur et à son frère qui prenaient cette franchise en bonne part, car ils connaissaient la pureté de ses intentions. « Je me suis bien gardé, disait-il, d'accuser Ferdinand de cruauté ; mais je préfère la persuasion et les moyens non sanglants au massacre de tant de milliers d'hommes, et j'ai pour moi l'exemple de saint Augustin, de saint Jérôme, et de tous les illustres défenseurs de la foi chrétienne. Ce n'est pas l'intérêt des hérétiques que j'ai en vue, mais celui des princes et des orthodoxes. Le fléau a pris une immense extension ; beaucoup de gens honnêtes et pieux se trouveraient enveloppés dans la tempête, sans compter que le dénoûment des guerres est incertain. » « Si je n'écoutais, ajoutait-il, que la passion humaine, je pousserais de toutes mes forces les princes à la rigueur ; mais la charité chrétienne et l'intérêt du monde catholique conseillent autre chose. Donner des conseils, ce n'est pas empiéter sur le droit des princes qui reste entier. J'avoue que la méchanceté des hérétiques provoque les rigueurs ; mais vouloir guérir les hommes séduits, au lieu de les tuer, c'est un sentiment pieux. »

Il écrivait encore au même prince : « L'empereur et Ferdinand paraissent vouloir recourir à la rigueur comme à l'ancre sacrée ; et assurément ils y sont poussés par ceux qui, sous prétexte de l'Évangile, veulent qu'on leur accorde toute licence. Mais je crains que l'affaire ne tourne de mal en pis. Le désir de piller excitera beaucoup de gens même contre des innocents et quiconque possède quelque chose sera exposé au péril. Ceux qui n'ont rien prospéreront et ce sera par les maux d'autrui, comme il arrive dans la guerre... Si le mal ne peut être enlevé sur-le-champ, il peut du moins être adouci temporairement, jusqu'à ce que la maladie sup-

porte la main du médecin... C'est un remède funeste, celui qui perd plus de malades qu'il n'en sauve. » A son avis, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de fermer les yeux pour un temps et de supporter les dissidents comme on avait supporté jusque-là les Bohémiens et les Juifs.

Un peu plus tard, en 1530, lorsqu'une guerre de religion semble imminente, il écrit deux fois au cardinal Campége et lui propose un plan hardi de tolérance. Il plaide avec une chaleur éloquente la cause de la paix et peint avec de sombres couleurs les maux sans nombre que la guerre doit enfanter. « Si l'empereur, disait-il, épouvante les dissidents par des menaces de guerre, je ne peux que louer son habileté. Si au contraire il désire sérieusement la guerre, je ne voudrais pas être un augure sinistre ; mais mon âme frémit, toutes les fois que j'envisage par la pensée le spectacle qui, selon moi, se présentera une fois qu'on en sera venu aux armes. J'avoue que la puissance de l'empereur est très grande. Mais toutes les nations ne reconnaissent pas ce titre, et les Allemands ne le reconnaissent que sous des conditions déterminées, sous la condition de commander plutôt que d'obéir. En outre il est certain que ses États et ses forces sont épuisés par des voyages et des expéditions continuelles. L'incendie de la guerre est dès à présent allumé dans la Frise qui nous touche. Son prince, dit-on, professe déjà l'Évangile de Luther. Beaucoup de cités vers l'Orient et vers le Danemark font de même. De là la chaîne du mal s'étend jusqu'à la Suisse.

« Que si l'empereur, dans sa piété, annonce qu'il fera tout selon la volonté du pape, il est à craindre qu'il ne trouve pas beaucoup de soutiens. Ajoutez que de jour en jour on attend l'invasion des Turcs dont nous pourrons à peine écraser la puissance en unissant nos cœurs et nos forces... et pourtant la tendance des choses semble annoncer que la plus grande partie du monde va être inondée de sang ; et comme les chances de toute guerre sont incertaines, il y a péril que ce

mouvement tumultueux n'amène le renversement de l'Église, alors surtout que la foule est persuadée que l'affaire est conduite seulement à l'instigation du souverain pontife et en très grande partie par les évêques et les abbés. Je crains même que l'empereur ne soit pas à l'abri de tout danger. Puisse le ciel écarter ce présage !

« Je reconnais et je déteste l'insolence de ceux qui sont les chefs, ou les partisans des sectes. Mais il faut plutôt considérer dans l'état présent ce que demande la tranquillité du monde que ce que mérite leur méchanceté. Au reste, on ne doit pas désespérer tellement de la situation de l'Église. Elle fut jadis battue par de plus violentes tempêtes sous Arcadius et Théodose. Quel était alors l'état du monde ? La même ville avait des ariens, des païens, des orthodoxes... et cependant, au milieu de si grandes discordes, l'empereur tenait les rênes de l'empire, sans verser de sang, et retranchait peu à peu des hérésies monstrueuses. Le temps lui-même guérit quelquefois des maux incurables. Si les sectes étaient tolérées à certaines conditions fixées... ce serait, j'en conviens, un mal grave, mais moins grand qu'une telle guerre. »

Lorsqu'on apprit que tout espoir de conciliation était perdu, Érasme écrivit encore au cardinal légat pour empêcher la guerre, si c'était possible. « Nous espérions moins que nous ne souhaitions la paix de l'Église, lui disait-il. Je vois maintenant qu'il ne reste plus qu'à prier le Christ de s'éveiller, pour qu'il ordonne aux flots de se calmer. Cependant j'ai encore quelque espoir que Dieu mettra dans l'esprit de l'empereur des pensées de paix, surtout envers des chrétiens. Nous n'avons, hélas ! que trop éprouvé combien est grande la barbarie des Turcs. Ce qu'ils préparent n'est ignoré de personne, et quand nous pouvons à peine leur résister en réunissant toutes nos forces, qu'arrivera-t-il si, divisés entre nous de tant de façons, nous engageons la guerre avec un ennemi non moins puissant que cruel ? Si l'Allemagne commence une fois encore à s'agiter dans des guerres civiles,

je ne voudrais annoncer rien de sinistre, mais Dieu nous préserve de ce dont les préludes nous menacent! Si, fermant les yeux pour un temps sur l'affaire des sectes, nous joignons nos forces pour faire ce qui est pressant, j'espère que le temps apportera quelque remède. A Bâle, déjà le peuple, à ce que j'entends dire, s'amende et ne craint pas de poursuivre publiquement ses ministres de ses sarcasmes et de ses injures... Je ne rappellerai point qu'écraser les hérétiques par les armes et surtout par une guerre étendue sur un si vaste espace est chose assez nouvelle. Mais fût-elle très ancienne, il importe de considérer ce qui convient à la douceur chrétienne et ce qui est utile au bien commun, non ce que mérite la méchanceté d'un petit nombre d'hommes. »

Dans une lettre écrite à l'évêque de Trente, chancelier du roi Ferdinand, il exprimait aussi ses vœux pour le rétablissement de la paix de l'Église, sans effusion de sang. « Arrivé au dernier acte de la vie, disait-il, je quitterais la scène, le cœur satisfait, si la piété de l'empereur, l'intégrité des évêques et l'union des princes pouvaient aboutir à cette heureuse issue. Les plus méchants sont souvent les plus forts, les armes à la main, et il ne faut pas un grand génie pour égorger. Mais ramener la plus violente tempête au calme par la sagesse de ses conseils, voilà une œuvre digne du plus grand prince. Nous ne désespérons pas. »

C'est ainsi qu'Érasme faisait de nobles efforts pour épargner à l'Allemagne le fléau d'une guerre de religion. Il s'indignait contre ceux qu'il accusait de chercher par un tel moyen l'affermissement de leur *tyrannie mondaine.* « Le sang des paysans, écrivait-il, leur a paru si délicieux qu'ils ont soif de celui de toute l'Allemagne, et font tout au monde pour la plonger d'un bout à l'autre dans des guerres intestines aussi funestes à la religion qu'au peuple. Pendant ce temps, spectateurs de la calamité publique, ils chanteront, comme Néron, la ruine de Troie! » Parlant des princes, il ajoutait : « Eux du moins, ils sont hommes. Si leur cruauté

avait été aussi grande que celle de ces masques de théâtre, depuis longtemps déjà les langues avec les bonnes lettres seraient reléguées chez les Nomades ou plutôt au fond des enfers. »

Il trouve dans son cœur des paroles vengeresses contre tous les persécuteurs. Il flétrit les bourreaux partout où il les rencontre, soit qu'ils brûlent Louis de Berquin, soit qu'ils fassent tomber la tête de Morus et de l'évêque de Rochester. Son humanité ne se dément qu'une fois, lorsqu'il semble atténuer l'horreur des massacres commis par les paysans révoltés de la Souabe. Il opposait sa conduite à celle de Luther qui avait publié contre eux un écrit impitoyable, lui qu'on accusait avec raison d'avoir donné occasion à cette révolte par ses petits livres en langue allemande contre les moines et les évêques, contre ce qu'il appelait la tyrannie humaine. Il allait plus loin dans un autre endroit : « Si à cet esprit que révèlent vos écrits, disait-il à Luther, s'ajoutaient la puissance, l'autorité, le pouvoir des pontifes romains, on verrait assez ce que nous devrions attendre. Si je ne me trompe, vous enverriez ici vos satellites et vos troupes en armes. Certes ils maltraiteraient avec le fer un peu plus cruellement ceux qui diffèrent de votre opinion, que vous ne les maltraitez maintenant avec la plume. »

Ce n'était qu'une supposition ; mais Luther y donnait lieu par la violence de ses écrits. Son livre contre les paysans de la Souabe contenait ces paroles qui respirent le sang : « Frappe, transperce et tue qui peut. » On connaît sa lettre menaçante au chapitre de Wittemberg, pour requérir l'abolition de la Messe (1). « Je vous prie amicalement, disait-il, et je vous sollicite sérieusement de mettre fin à tout ce culte sectaire. Si vous vous y refusez, *vous en recevrez, Dieu aidant, la récompense que vous aurez méritée.* Je dis ceci pour

(1) Elle est citée avec éloge par le nouvel historien de la Réforme, M. Merle d'Aubigné.



votre gouverne et je demande une réponse positive et immédiate. Oui ou non, avant dimanche prochain, afin que je sache ce que j'ai à faire. Dieu vous donne sa grâce. » Jeudi, 8 décembre 1524. M. Luther, prédicateur à Wittemberg.

La Messe fut abolie. La tolérance était peu compatible avec ce caractère. Zwingle, le réformateur de la Suisse, ne la pratiqua pas mieux que Luther. Il persécuta les anabaptistes à Zurich où il avait un pouvoir non moins respecté que ne le fut celui de Calvin à Genève. Manquant de franchise, il cachait son intolérance derrière l'autorité civile qui n'agissait que par sa volonté. Dans toutes les villes d'Allemagne où la Réforme triomphait, le culte ancien était aboli. Érasme écrivait, en 1531, à un habitant d'Augsbourg : « Je voudrais que l'on ne vît pas chez vous cet état de choses qui existe, dit-on, dans certaines villes où la foule des sectes multipliées ne laisse aucun calme, où les évangéliques ont toute licence, tandis que les autres sont contraints d'admettre ce qu'ils n'approuvent pas. Assurément la contrainte n'a rien d'évangélique. Pour moi, je crains vraiment que, pendant que les uns sont luthériens, d'autres zwingliens, d'autres anabaptistes, tout en combattant contre les Turcs, nous ne devenions Turcs nous-mêmes. » A Bâle, l'amende et le bannissement étaient infligés à ceux qui communiaient même secrètement. En 1526, à la diète de Spire, les luthériens refusèrent d'accorder la liberté de conscience aux catholiques. On sait comment Calvin entendait la tolérance. Théodore de Bèze, plus franc que les autres réformateurs, déclarait que le principe de la liberté de conscience était un dogme diabolique.

Luther était un révolutionnaire. La Révolution a magnifiquement parlé de la tolérance ; elle ne l'a point pratiquée ; elle y a conduit. La tolérance est venue après elle, lorsque la modération vraiment libérale a repris son empire. Elle est venue après la Ligue, grâce à la politique prudente et conciliatrice d'Henri IV. Elle a été enfin largement et solidement établie en France après les convulsions révolutionnaires,

lorsque les idées sages et vraiment progressives ont prévalu au milieu des ruines que la tempête avait semées sur son passage. Alors, mais alors seulement, les vœux des philosophes ont été satisfaits. Érasme le premier, à l'aurore des temps modernes, a démêlé, promulgué et déterminé dans sa légitime étendue le principe qui reconnaît et consacre la liberté de conscience, la plus respectable des libertés humaines.

CHAPITRE XII

Érasme réformateur de la politique. — Le *prince* de Machiavel. — L'*Institution du prince* d'Érasme. — L'*Utopie* de Morus.

I

La question de la liberté de conscience est une question mixte qui touche en même temps à la politique et à la religion. L'esprit réformateur et novateur d'Érasme a embrassé dans ses aspirations la politique tout entière. Sa libre hardiesse attaque les abus partout où il croit les rencontrer, et indique avec une sagacité pénétrante la voie du progrès où la société moderne doit marcher.

Au commencement du XVI[e] siècle, trois hommes remar-

quables écrivent sur la politique presque en même temps, Machiavel, Érasme et Thomas Morus. Machiavel composa son livre *du Prince* en 1514. Dès lors il en communiqua le manuscrit à Laurent de Médicis dont il gagna ainsi la faveur, et qui le nomma historiographe de Florence; mais ce livre ne fut publié qu'après sa mort, en 1531. Érasme fit paraître en 1516 son petit traité *sur l'Institution du prince*, offert et dédié à Charles, prince des Pays-Bas et roi de Castille, qui fut plus tard Charles V; le jeune monarque n'avait alors que seize ans. L'*Utopie* de Morus fut imprimée à Louvain vers la fin de la même année.

Entre Machiavel et les deux autres écrivains, le contraste est tel qu'il ne saurait être plus grand. Entre Érasme et Morus, il y a presque en tout communauté d'idées; car cette société fantastique dont Morus nous donne le plan dans son *Utopie*, n'est, à nos yeux, qu'une fantaisie d'imagination, un jeu d'esprit où, sous une forme originale, attrayante, l'auteur a voulu cependant proposer des idées sérieuses sur la politique. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet. Machiavel représente le *réalisme* politique. Ce n'est pas assez dire; il professe le pessimisme le plus odieux. Il laisse à d'autres le soin d'exposer ce que la politique doit être, selon la morale sans doute. Il se propose de faire connaître ce quelle est. Pour lui, la politique n'a rien de commun avec la morale, avec la justice. Il cherche comment les princes héréditaires ou nouveaux peuvent se maintenir. C'est à ce but que doivent tendre tous leurs efforts. Quant aux moyens, pourvu qu'ils réussissent, il faut les approuver, quelque mauvais qu'ils soient devant la morale.

« Désirer d'acquérir, dit-il, est une chose parfaitement naturelle et ordinaire; et toujours quand les hommes entreprennent selon leur pouvoir, il sont loués et non blâmés; mais quand ils veulent au-delà de ce qu'ils peuvent, là est le blâme, là est l'erreur. » Ainsi la cupidité et l'ambition, pourvu qu'elles aient la force en main, peuvent tout se per-

mettre. Pour elles il n'y a d'autre barrière que l'impuissance. Quant au frein moral, quant à la justice, il n'en est pas question. « Voulez-vous asseoir votre domination dans un pays conquis, envoyez-y des colonies. Dépouillez un petit nombre d'habitants de leurs champs et de leurs maisons pour les donner aux nouveaux colons. Ces habitants ainsi dépouillés ne sont que la moindre partie de l'État : dispersés et pauvres, ils ne pourront jamais vous nuire. Quant aux autres, n'ayant pas été blessés dans leurs intérêts, ils se tiendront tranquilles, d'autant plus éloignés de se révolter qu'ils redouteront le sort de ceux qui ont été dépouillés. Vous joignez à un État héréditaire une province comprise dans la même circonscription géographique, parlant la même langue, ayant les mêmes coutumes ; il est facile de la garder et de la posséder avec sécurité, surtout si les habitants ne sont pas accoutumés à vivre libres. Vous n'avez qu'à exterminer la race des princes qui dominaient sur elle.

« Un principe à noter, c'est qu'il faut amadouer les hommes ou s'en défaire; ils se vengent des offenses légères ; ils ne peuvent se venger des grandes ; l'offense doit être faite de telle sorte qu'elle n'ait point à craindre la vengeance. » On sent la cruauté qui se cache sous ces paroles ; car il n'y a guère que les morts qui ne peuvent se venger. Il continue : « Si l'État conquis est accoutumé à la liberté et à ses lois, il y a trois moyens de le conserver. Le premier de ces moyens, c'est de le ruiner ; le second, c'est d'y aller demeurer ; le troisième, c'est de lui laisser ses propres lois. » Machiavel insiste sur l'efficacité du premier moyen. Après avoir dit que les Romains s'étaient mal trouvés d'avoir laissé la liberté à la Grèce, il conclut ainsi : « Le meilleur moyen de conserver les villes libres que l'on a conquises, le seul qui donne la sécurité, c'est de les ruiner; et celui qui devient maître d'une cité habituée à vivre libre et qui ne la ruine pas, doit s'attendre à être ruiné par elle, à moins qu'il n'aille y habiter. »

Machiavel ne croit qu'à la force. Parlant des nouveaux

États que le prince acquiert par sa valeur et par ses propres armes, il dit : « Les difficultés pour se maintenir naissent en partie des nouvelles institutions et coutumes qu'il est forcé d'introduire pour fonder sa domination et sa sécurité. Rien de plus hasardeux, de plus difficile, de plus périlleux ; car l'introduction de ces nouveautés a pour ennemis ceux qui se trouvaient bien des anciennes coutumes et pour défenseurs tièdes ceux qui doivent se trouver bien des nouvelles. Cette tiédeur vient tout à la fois de la crainte de leurs adversaires que les lois anciennes favorisaient, et de l'incrédulité des hommes qui ne croient véritablement à une chose nouvelle que lorsqu'ils en voient l'expérience assurée. Ceux qui font des innovations réussissent presque toujours, quand ils ont des forces propres et peuvent contraindre. S'ils ont besoin de prier, ils échouent toujours et n'arrivent à rien; car, indépendamment de ce qui a été dit, la nature des peuples est mobile. Il est facile de leur persuader une chose, mais difficile de les maintenir dans cette persuasion. Il faut donc que, lorsqu'ils cessent de croire, on puisse les faire croire par la force. »

Machiavel considère ensuite les principautés nouvelles que l'on acquiert par le secours d'autrui ou par fortune. Il les regarde comme difficiles à conserver. Il cite pour exemple César Borgia qui échoua, bien qu'il fît tout ce que devait faire un homme prudent et *vertueux* pour donner de bonnes racines à son pouvoir dans les États que les armes et la fortune d'autrui lui avaient livrés. « Si l'on considère, dit-il, tous les progrès du duc, on verra qu'il avait préparé de grands fondements à sa future puissance, et je crois qu'il n'est pas superflu d'en parler, ne trouvant point de meilleur exemple pour un prince nouveau que le sien. » Quand Alexandre VI mourut, il était grièvement malade. « Le duc, dit son admirateur, avait tant de courage et de vertu ; il savait si bien comment on gagne les hommes et comment on s'en défait; les fondements qu'il avait jetés en si peu de

temps étaient si solides, que s'il n'avait pas eu derrière lui de puissantes armées, ou s'il avait été en santé, il aurait paré à tous les périls. » — « Après avoir réfléchi sur toutes ses actions, ajoute Machiavel, je ne saurais y rien reprendre ; mais je crois devoir le proposer comme modèle à tous ceux qui, par fortune ou par les armes d'autrui, sont montés à l'empire. » Plus loin il en parle encore : « Je ne me lasserai jamais de proposer l'exemple de César Borgia. »

Dans un autre chapitre, il traite de ceux qui sont devenus princes par des crimes. Il cite deux exemples. L'un est celui d'Agathocle. Devant tant de cruautés et de crimes, il n'ose le ranger parmi les grands hommes. Il se contente de le placer au nombre des plus grands capitaines. Il s'exprime ainsi : « Véritablement on ne peut pas dire que ce soit vertu de tuer ses concitoyens, de trahir ses amis, d'être sans foi, sans religion, sans humanité... Mais si je considère l'intrépidité d'Agathocle dans les dangers et sa constance invincible dans les revers, je ne vois pas qu'il doive être estimé inférieur aux plus grands capitaines. »

Il se demande ensuite pourquoi certains princes ont réussi par la cruauté, tandis que d'autres n'ont pas réussi même en temps de paix. « Je crois, dit-il, que cela vient du mauvais usage qu'ils ont fait des cruautés. Les cruautés bien employées, s'il est permis de dire du bien de ce qui est mal, sont celles qui se font une seule fois, par nécessité et pour assurer son pouvoir, mais qui ne se continuent pas ensuite et font place le plus possible aux bienfaits. Les cruautés mal employées sont celles qui, bien que petites d'abord, croissent plutôt qu'elles ne diminuent avec le temps. Ceux qui usent ainsi de la cruauté ne sauraient se maintenir. Celui qui s'empare d'un État doit se hâter de faire *toutes les cruautés d'un seul trait*, afin de ne pas avoir à y revenir chaque jour et de pouvoir, en ne les renouvelant pas, rassurer les hommes et se les attacher avec des bienfaits. Le prince qui agit autrement, par timidité ou par mauvais conseil, est forcé de tenir

toujours le couteau en main. Ainsi le mal se doit faire tout à la fois, afin que ceux à qui on le fait n'aient pas le temps de le savourer; au contraire le bien doit se faire peu à peu, afin qu'on le savoure mieux. »

La cruauté pour Machiavel est donc une affaire de coup d'œil. Il faut verser le mal à haute dose, le bien à petite dose. Le crime et l'assassinat, pourvu qu'ils soient utiles, lui semblent choses à peu près indifférentes. Au sujet du général Carmagnole, il dit tout simplement que les Vénitiens, le voyant refroidi pour la guerre et ne pouvant le renvoyer, se virent dans la nécessité de le faire disparaître. Ne reconnaissant d'autre droit que celui de la force, il veut que le prince ne se propose d'autre pensée que la guerre. L'art de la guerre est la seule chose à laquelle il doive s'appliquer. Il est bon qu'il s'abstienne de tout ce qui ne se rapporte pas à cet art, le seul important pour celui qui commande.

Nous avons dit que Machiavel était en politique un réaliste. Voici ses propres paroles : « Celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire, prépare sa ruine plutôt que sa conservation, parce qu'un homme qui voudrait en tout suivre le bien doit se ruiner parmi tant de gens qui ne sont pas bons. Il est donc nécessaire, pour un prince qui veut se maintenir, de se préparer de façon à pouvoir n'être pas bon et à se servir de la méchanceté ou à ne pas s'en servir, selon la nécessité. Ainsi, laissant de côté ce qui a été imaginé au sujet d'un prince pour s'attacher à ce qui est vrai, il faut reconnaître que tous les souverains ont certaines qualités louables ou blâmables. Ils doivent se garder des vices, s'ils le peuvent, mais ils ne doivent pas s'en mettre fort en peine. Il ne faut pas même qu'ils s'inquiètent de s'exposer à l'infamie de ces vices, sans lesquels ils peuvent difficilement sauver l'État; car, à tout bien considérer, on trouvera que ce qui paraît vertu peut causer la ruine, et que ce qui paraît vice produit la sécurité et le bien-être. Le prince devrait être à la fois aimé et craint; mais comme cela est difficile et qu'il faut

choisir, il est plus sûr d'être craint; car il est vrai de dire que tous les hommes sont ingrats, inconstants, dissimulés, timides, intéressés... Ils sont tous méchants. Toutefois le prince doit se faire craindre de telle manière que s'il n'est pas aimé, du moins il ne soit pas haï. Pour cela, il faut qu'il respecte les biens et les femmes des citoyens. Les hommes oublient plus volontiers la mort de leur père que la perte de leur patrimoine. »

Certes on n'accusera pas Machiavel de se nourrir d'illusions par excès d'optimisme. « Le prince peut être clément, dit-il, quand son intérêt le demande ou le permet; mais il doit prendre garde d'user de la clémence mal à propos. Une clémence inopportune est souvent funeste. Il doit encore sur ce point prendre pour modèle César Borgia. Un prince nouveau ne peut éviter le renom de cruauté, parce que les pouvoirs nouveaux sont entourés de périls. Mais c'est surtout quand il commande une armée qu'il ne doit nullement se soucier d'être réputé cruel. On blâme la cruauté d'Annibal et l'on admire ses actions; mais cette cruauté fut la principale cause de ses victoires. C'est montrer peu de jugement.»

Voilà comment Machiavel comprend la clémence dans un prince. Voyons ce qu'il pense de la bonne foi : « Garder sa parole, vivre avec intégrité et non avec astuce, c'est fort louable dans un prince, comme chacun sait. Mais l'expérience de notre temps a montré que les princes qui ont fait de grandes choses sont ceux qui ont tenu peu de compte de la bonne foi et ont su par leur astuce tromper les autres. Ils ont fini par triompher de ceux qui se sont appuyés sur la loyauté. Il y a deux manières de commander; l'une est propre aux hommes et l'autre aux bêtes; l une commande par les lois et l'autre par la force. Comme la première souvent ne réussit pas, il faut recourir à la seconde. Le prince doit savoir user de l'une et de l'autre, s'il veut durer. Étant donc dans la nécessité de savoir bien faire la bête, il doit réunir en lui le renard et le lion, parce que le lion ne se défend pas des

piéges et le renard ne se défend pas des loups. » Cela posé, Machiavel poursuit ainsi : « Certes un prince prudent ne peut ni ne doit garder sa foi, lorsque cette fidélité tourne contre lui et que les raisons qui lui ont dicté sa promesse n'existent plus. Si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne vaudrait rien; mais puisqu'ils sont méchants et infidèles à leur parole, vous pouvez l'être à la vôtre. Au reste, jamais un prince ne manquera de motifs légitimes pour colorer son infidélité à ses engagements. »

Machiavel est embarrassé de choisir parmi les exemples modernes, tant ils sont nombreux. Il choisit pourtant et avec beaucoup de tact. Il cite Alexandre VI qu'il nomme parce qu'il est mort, et Ferdinand le Catholique, qu'il ne nomme pas, parce qu'il est vivant, mais il le fait assez reconnaître. « Celui qui a le mieux réussi, dit-il, est celui qui a su le mieux contrefaire le renard; mais il faut être assez habile pour bien colorer sa conduite ; il faut savoir bien feindre et dissimuler. La plupart des hommes sont d'une étrange simplicité. Le trompeur trouvera toujours qui tromper. Alexandre VI ne fit jamais autre chose ; et ses tromperies furent toujours couronnées de succès. Il est un prince qui ne prêche jamais que la paix et la bonne foi ; mais s'il avait observé l'une et l'autre, elles lui auraient fait perdre plus d'une fois ses États et sa réputation. »

Machiavel veut mieux préciser sa pensée. Il a énuméré les qualités que le vulgaire loue dans un prince, la clémence, la bonne foi, l'humanité, la religion, l'intégrité. Il termine ainsi : « Non-seulement il n'est pas nécessaire de posséder toutes ces vertus; mais les avoir et les pratiquer toujours est préjudiciable ; paraître les avoir est utile ; vous devez paraître clément, loyal, religieux, humain, intègre ; mais au besoin il faut pouvoir et savoir être le contraire. Un prince et surtout un prince nouveau ne peut observer toutes ces choses pour lesquelles les hommes sont tenus bons, étant souvent dans la nécessité d'agir contre l'humanité, la bonne foi et la religion.

Il faut donc que son âme sache se retourner, selon que le vent ou les variations de la fortune le lui commandent, sans s'écarter du bien, tant qu'il le peut, mais en sachant entrer dans le mal, quand c'est nécessaire.

« Au reste, il doit avoir grand soin qu'il ne lui sorte jamais de la bouche aucune parole qni ne soit pleine des cinq qualités marquées plus haut, de manière qu'à le voir et à l'entendre, il paraisse tout bonté, tout intégrité, tout bonne foi, tout humanité, tout religion. Cette dernière qualité est celle dont l'apparonce importe le plus, parce que les hommes en général jugent d'après ce qui frappe leurs yeux et non d'après la réalité qui se touche et se sent. Tous voient donc ce que vous paraissez être; peu sentent ce que vous êtes; et cette petite minorité n'ose pas s'opposer à l'opinion du plus grand nombre qui a d'ailleurs pour elle la majesté de l'État. Dans toutes les actions des hommes, ce que l'on regarde, c'est la fin. Que le prince maintienne son pouvoir, et les moyens seront toujours tenus pour honorables et loués de chacun. Le vulgaire ne juge quo d'après l'événement ; et dans le monde il n'y a que le vulgaire. Le petit nombre no trouve place que lorsque la multitude ne sait où s'appnyor. »

Machiavel ajoute encore ceci : « Il est à remarquer que l'on encourt tout autant la haine en faisant le bien qu'en faisant le mal. C'est pour cela qu'un prince qui veut maintenir son pouvoir est souvent contraint de n'être pas bon : car lorsque le parti dont vous croyez avoir besoin est corrompu, il faut le contenter; et pour lors vous n'avez pas la liberté de bien faire. » — « Les hommes, répète-t-il plusieurs fois, sont toujours méchants, si par nécessité ils ne sont pas rendus bons. »

La perversité native de l'homme ; l'égoïsme, règle absolue des actions du prince ; le droit unique de la force qui prend la forme du lion ou du renard tour à tour, lorsqu'elle n'allie pas l'un à l'autre, voilà les fondements sur lesquels repose le système politique tracé par Machiavel. Gloire et richesses,

voilà, s'il faut l'en croire, la fin que tous les hommes se proposent. Ne lui parlez pas de justice, de devoir, de dévouement. Tout cela est bon pour les philosophes dans leur cabinet ou dans leurs livres, pour les prédicateurs en chaire. Mais pour les princes, il n'y a qu'une loi, l'intérêt de leur domination. Maintenir leurs États ou les accroître, quand ils le peuvent, n'importe par quels moyens, tel est le but unique auquel ils doivent tendre. Un prince doit-il favoriser l'industrie, l'agriculture, le commerce? Oui, parce qu'il en recueillera lui-même des avantages pour sa puissance et sa sécurité. Mais faire le bonheur de son peuple par bonté, par devoir, par dévouement, le prince de Machiavel ne s'en inquiète guère. C'est bien lui qui peut dire : l'État, c'est moi.

Nous avons reproduit quelques traits de ce livre, petit de volume, mais considérable par le bruit qu'il a fait dans le monde. C'est l'œuvre d'un grand esprit, mais d'un esprit corrompu et tourné vers le mal. Il a fait des élèves, mais il a eu des maîtres. Dans la politique, comme dans les autres arts, la pratique devance la théorie; les grands artistes précèdent les grands critiques. Certes Machiavel n'avait qu'à ouvrir les yeux. Les modèles ne lui manquaient pas. Il y avait Louis XI ; il y avait Alexandre et son fils; il y avait Ferdinand le Catholique, pour ne parler que des noms les plus marquants en fait de crimes et de fourberies. Machiavel a donc fait la théorie de la politique de son temps, et il l'a faite en homme de génie, avec un relief extraordinaire, avec des couleurs ineffaçables.

Nous avons montré la révoltante immoralité des principes. On rencontre d'ailleurs sur son passage beaucoup de pensées profondes, justes, pleines de saillie, qui font songer à Thucydide, à Tacite, à Montesquieu. Nous en citerons quelques-unes : « Les principautés élevées par le peuple sont plus faciles à maintenir que celles qui sont créées par les grands... Les États qui étaient libres avant d'être conquis sont plus difficiles à conserver que ceux qui étaient esclaves. Ils ont

toujours pour prétexte et pour mobile dans la rébellion le nom de la liberté et les coutumes antiques, que ni la longueur du temps ni les bienfaits ne peuvent abolir. Dans les républiques, la haine d'un maître étranger est plus grande, le désir de la vengeance plus fort. Le souvenir de l'ancienne liberté ne leur permet pas de se reposer dans la servitude. »

Cet homme qui a écrit le *Manuel de la tyrannie*, a le goût de la liberté; il en connaît le prix et la force. Il sait que la liberté est la séve qui entretient la vie sociale. Il a senti qu'une nation qui est vraiment libre ne peut pas mourir.

C'est lui qui a dit encore : « Il n'y a pas de meilleure forteresse pour un prince que de n'être point haï du peuple. » Voici d'autres pensées d'un caractère différent, mais aussi d'une haute portée : « Entre deux puissants voisins, la neutralité est fâcheuse. Mieux vaut la guerre. Les princes mal résolus embrassent d'ordinaire la neutralité pour se tirer de l'embarras présent, et le plus souvent ils se perdent. » Montesquieu a fait à Machiavel l'honneur de lui emprunter cette idée juste et profonde. Quelle finesse incisive dans cette classification des esprits! « Les uns entendent par eux-mêmes; d'autres entendent ce qu'on leur montre; d'autres enfin n'entendent d'aucune manière ni par eux-mêmes, ni par les indications d'autrui. »

On voit des hommes, enfants gâtés de la Fortune, qui nient sa puissance et ne voient en elle qu'un vain nom. Machiavel pense autrement. Il croit à ce torrent irrésistible des choses humaines que l'intelligence la plus forte ne saurait dominer. « La Fortune, dit-il, est la maîtresse de la moitié de nos actions; mais elle nous laisse presque gouverner l'autre moitié. C'est comme un fleuve impétueux que l'on peut retenir par des digues préparées à l'avance; mais ces digues elles-mêmes sont plus d'une fois emportées par les eaux. »

Ce qu'il dit de la force des armées nationales et de la faiblesse des armées mercenaires, de la France vaincue pour avoir employé les Suisses au lieu de former une armée exclu-

sivement française, mérite d'être remarqué. Il a expliqué admirablement pourquoi les conjurations réussissent peu. Il a sainement apprécié le rôle du Parlement en France, de ce corps intermédiaire élevé pour contenir les grands et protéger les petits sans jeter de l'odieux sur le roi : « Car, dit-il, le prince doit faire appliquer les peines par d'autres, mais distribuer les grâces lui-même. »

On trouve chez lui beaucoup d'autres pensées pleines de sens et d'éclat, celle-ci, par exemple : Toute guerre qui est nécessaire, est juste, et les armes que l'on prend pour la défense d'un peuple qui n'a point d'autre ressource, sont miséricordieuses. » Ici Machiavel semble entraîné par l'élan de son âme hors de son froid système d'égoïsme. On sent qu'en écrivant cette phrase, il songeait à sa chère Italie, à sa patrie opprimée.

Ce qui a manqué à Machiavel, ce n'est pas assurément la profondeur de la pensée, la vigueur de l'esprit, la beauté simple et mâle du style. Ce qui lui a fait défaut, c'est le sens moral. Le spectacle des crimes et des perfidies qu'il avait sous les yeux a flétri et desséché son âme. Toutefois, au milieu de cette ruine morale, deux nobles sentiments restent debout, mais tristes et découragés, l'amour de la liberté et l'amour de la patrie. Ce sont comme deux fleurs épargnées par l'orage, belles encore, mais languissantes et penchées vers la terre.

II

Machiavel a réduit en système la politique réaliste et païenne de son temps ; Érasme, dans son *Institution du prince*, a essayé de tracer le plan d'une politique morale et chrétienne. Le premier a prétendu nous montrer le prince tel

qu'il est; le second a voulu le former tel qu'il doit être. Suivant Érasme, la notion du pouvoir, telle qu'elle devait naître de la philosophie chrétienne, a été corrompue. Indépendamment des passions humaines et de la barbarie du moyen âge, deux causes d'un autre ordre y ont contribué, l'influence d'Aristote et les principes des lois impériales. Aristote, déclarant les biens corporels et les richesses nécessaires au bonheur, favorise l'égoïsme et la cupidité, source de la plupart des crimes. Divisant les hommes en deux classes séparées par nature, les hommes libres et les esclaves, il donne à la servitude et à la tyrannie une base naturelle et philosophique. D'autre part les lois impériales altèrent la loi dans son principe en la faisant dériver de la volonté arbitraire du prince. Il faut donc rétablir la vraie notion du pouvoir d'après la philosophie platonicienne et plus encore d'après la doctrine évangélique.

Un État n'est pas un domaine; un peuple n'est pas un troupeau d'esclaves; tous les hommes sont libres, à plus forte raison les chrétiens; le prince n'est donc pas un maître, c'est un pasteur et un père; c'est l'administrateur des intérêts communs. Le pouvoir n'est pas une propriété, c'est un service public. Dès lors ce qui fait le souverain légitime, c'est le consentement du peuple, consentement exprimé ou tacite. Par une longue possession, tout pouvoir devient légitime, parce que cette longue possession implique l'assentiment national.

Ce n'est donc pas dans son intérêt personnel, mais dans l'intérêt de tous que le prince doit gouverner. Il doit faire son bonheur de la félicité publique. Machiavel veut que l'égoïsme soit le mobile de toutes ses actions; Érasme veut que le dévouement soit le principe qui dirige toute sa conduite. L'opposition la plus complète se montre dès le premier pas. Machiavel demande avant tout un guerrier; Érasme demande un philosophe. Il adopte cette maxime de Platon : la république ne sera heureuse que lorsque les princes deviendront philosophes, ou les philosophes princes. Par philosophe, il

entend celui qui poursuit les vrais biens. Pour lui, être philosophe et être chrétien, c'est la même chose sous deux noms différents, et la doctrine chrétienne est la vraie philosophie, la vraie morale.

Il n'admet pas qu'il y ait deux morales, l'une pour les princes, l'autre pour les particuliers. « Dieu, dit-il, ne demande pas qu'il lui soit permis de faire ce qui n'est point honnête ; s'il le faisait, il ne serait plus Dieu. Le prince ne doit pas rougir d'obéir à la loi du bien à laquelle obéit Dieu lui-même. Le souverain qui agit autrement se dégrade. En un mot, nul ne peut être un bon prince, s'il n'est homme de bien; mais on peut être homme de bien, sans être un bon prince. Aujourd'hui telles sont les mœurs de certains souverains que ces deux choses semblent opposées, être homme de bien et être prince. Ils se trompent ceux qui croient que la sagesse est nuisible dans le gouvernement, parce qu'elle affaiblit la vigueur de l'âme et la rend plus timide. Le courage ne consiste pas à ne rien craindre, parce qu'on ne prévoit rien. Suivre son caprice et son bon plaisir, c'est agir en femme. Se faire craindre, au risque de se faire haïr, c'est oublier que la crainte est une mauvaise garantie de la durée. Celui qui a le bien public en vue, est roi ; celui qui ne considère que son propre bien est tyran ; mais que dire de ceux qui alimentent leur félicité par les maux de la patrie ? »

Sur la forme de gouvernement, Érasme n'a pas d'opinion exclusive. En quelques endroits il semble pencher pour la république. « Peut-être, dit-il, aurait-il mieux valu ne pas introduire le lion dans la bergerie. » Mais presque toujours il se déclare pour la monarchie qui garantit mieux l'ordre et l'unité. Il veut seulement qu'elle soit tempérée et contenue par l'autorité du Sénat, des magistrats et du peuple. Si le prince possédait toutes les vertus d'une manière parfaite, il faudrait désirer la monarchie pure ; mais comme peut-être un tel prince ne se rencontre jamais, il vaudra mieux tempérer la monarchie par un mélange d'aristocratie et de démo-

cratie. Si le prince est bien intentionné pour l'État, il jugera que cette limitation de son pouvoir lui est un secours et non une gêne; s'il ne l'est pas, il est d'autant plus utile qu'il y ait un frein qui arrête et réprime la violence d'un seul.

Commander à des hommes libres qui obéissent volontairement, c'est une fonction divine; commander à des animaux muets ou à des esclaves qui sont soumis par contrainte, c'est une fonction vulgaire. Mais, dira-t-on, régner ainsi, c'est être esclave et non pas roi. « Tout au contraire, répond Érasme, c'est la plus noble manière de régner. Dieu est-il esclave, parce qu'il gouverne le monde gratuitement et répand ses bienfaits sur toute la création? Régner sur des ânes est moins beau que régner sur des êtres raisonnables et libres. Celui qui défend la liberté et la dignité des citoyens relève d'autant plus la majesté royale. Dieu aussi a voulu commander à des êtres libres, et voilà pourquoi il a donné le libre arbitre aux anges et aux hommes, afin de rehausser la majestueuse beauté de son empire. » Mais, dira-t-on encore, parler ainsi, c'est enlever au prince son droit. — Bien loin de là; c'est revendiquer pour lui le droit qui lui est propre, afin qu'il le possède d'une manière plus honorable et plus sûre. D'abord ceux que vous opprimez sous le joug de la servitude ne vous appartiennent pas. « Ceux-là seulement sont à vous, dit Érasme, qui vous obéissent spontanément et volontairement. La crainte vous soumet les corps et non les âmes; mais la charité chrétienne unit la nation et le prince. Il y a réciprocité de services et d'obligations. Alors le monarque obtient de son peuple tout ce que la nécessité réclame. On n'accorde à personne plus d'honneur qu'à celui qui n'exige aucun honneur. On ne donne son argent à personne plus volontiers qu'à celui qui l'emploie pour le bien public. »

Entre la monarchie héréditaire et la monarchie élective, Érasme ne se prononce pas absolument, bien qu'il semble préférer la première. Si elle est élective, il faut dans le choix du souverain ne considérer que l'intérêt commun et faire

compte des qualités morales plus que des qualités physiques et de convention. Un naturel doux et calme, sans lenteur et sans faiblesse, est celui qui convient le mieux.

Dans l'état héréditaire, il faut remédier par l'éducation du prince à l'impossibilité où l'on est de le choisir. Il importe de lui donner des principes solides et purs de vertu morale, d'affranchir son âme des préjugés vulgaires et de la remplir de pensées justes et saines, de salutaires maximes, de bons exemples. « Le prince, dit Érasme, n'est ni prêtre ni moine ; mais il est chrétien. Il doit aussi porter sa croix, c'est-à-dire suivre toujours l'équité, veiller sans cesse, pour que les autres puissent dormir d'un profond sommeil. Providence terrestre, il est l'image vivante de Dieu ; mais il faut que l'image réponde au modèle. La théologie chrétienne reconnaît en Dieu trois attributs principaux : la puissance, la sagesse, la bonté. Ce sont aussi les trois qualités principales d'un bon roi. Il ne doit être un sujet de terreur qne pour les criminels. Encore parmi ceux-ci, l'espoir du pardon doit-il être laissé à ceux qui ne sont pas incurables. »

Il faut donc que le jeune prince soit formé surtout aux arts et aux vertus de la paix. C'est le contraire de ce que veut Machiavel. Érasme demande des peines sévères contre ceux qui corrompent son âme par leurs basses flatteries et le portent au mal. Nourrices, camarades, domestiques, précepteurs, magistrats, prédicateurs, conseillers, ambassadeurs, chapelains, grands seigneurs, médecins, confesseurs, poètes, orateurs, magiciens, devins, astrologues, engeance funeste au monde, tous deviennent flatteurs en vue de leur intérêt personnel ; mais les plus pernicieux sont ceux qui en flattant se donnent un air de liberté. Les lois elles-mêmes sont quelquefois adulatrices, ayant été recueillies ou rédigées par ceux qui étaient sujets des rois ou des empereurs, lorsqu'elles nient que le souverain soit lié par elles, lorsqu'elles se soumettent à sa volonté, lorsqu'elles lui donnent pouvoir sur toutes choses.

Il faut écarter avec soin du jeuue prince ces piéges séduc-

teurs. Tout ce qui l'entoure doit lui parler le langage de la vérité. Les statues, les peintures doivent être morales, porter son âme à la vertu et non à la volupté, au faste, à la tyrannie. Quant aux titres d'honneur, Érasme ne les refuse pas aux souverains ; mais il préfère ceux qui les avertissent de leur devoir, comme *très intègre*, *très clément*, *très pacifique*. Les livres donnent des avis avec liberté. Ceux dont Érasme recommande la lecture au prince, sont, dans l'ordre sacré, les *Proverbes* de Salomon, l'*Ecclésiastique*, le *Livre de la Sagesse*, et surtout les Évangiles de morale ; dans l'ordre profane, les *Apophthegmes* de Plutarque, ses traités, ensuite Sénèque qui élève l'âme et la détourne de la tyrannie, certaines parties de la *Politique* d'Aristote et des *Offices* de Cicéron. Mais, suivant lui, c'est Platon qui parle le plus saintement de ces choses, et Cicéron l'a suivi souvent. Les historiens développent la prudence politique ; mais il faut les lire avec discernement. Les histoires d'Achille, d'Alexandre, de César, les romans d'Arthur et de Lancelot sont des lectures fort dangereuses pour un jeune prince. Mais dans ces vies même, il y a de belles choses à imiter. Choisir dans les personnages de l'histoire ce qu'il y a de bon en eux, repousser le mal dont ils ont donné l'exemple, employer pour le bien les moyens dont ils se sont servis pour le mal, voilà le but qu'il doit se proposer en lisant les historiens. Érasme attache une si grande importance à la bonne éducation du souverain, qu'il la regarde comme la meilleure sauvegarde contre la tyrannie.

Après avoir considéré le Pouvoir d'une manière générale, il aborde les divers objets auxquels s'applique son activité. Dès le commencement du XVI[e] siècle, les questions d'argent et de finances tendent à devenir la préoccupation principale des gouvernements. « La plupart des séditions, dit Érasme, sont nées d'exactions immodérées. Le prince devra se souvenir qu'il n'est pas un mercenaire. Ses fonctions sont plus sublimes. Les conseillers qui s'ingénient pour trouver de nouveaux moyens d'extorquer de l'argent au peuple, servent mal

ses intérêts. Le moyen d'avoir son trésor toujours plein, c'est l'économie. Il doit éviter les dépenses superflues, les voyages dispendieux, les offices inutiles et surtout la guerre. Quand il devient nécessaire d'imposer des charges, il faut ménager les pauvres le plus possible. Les réduire à la faim et au désespoir, n'est ni humain ni sûr. Il faut donc moins grever d'impôts les choses dont l'usage est commun au peuple, le blé, le pain, la bière, le vin, les étoffes de laine et les autres objets de première nécessité. »

Au temps d'Érasme c'étaient les matières les plus chargées. Les tailles, les péages, les monopoles pesaient lourdement sur le peuple pour donner un peu de revenu au souverain. « Avant tout, dit-il, le prince doit resserrer les dépenses; mais si des impôts sont nécessaires, il faut les établir de préférence sur les marchandises étrangères, qui sont, non de première nécessité, mais de luxe et propres à l'usage des riches... De cette manière les impôts tomberont sur ceux dont la fortune peut les supporter. La perte qu'ils éprouveront ne les réduira pas à l'indigence, mais profitera aux mœurs en modérant le luxe. » Érasme ajoute cette observation dont on ne saurait contester la justesse : « Toute charge imposée au peuple en raison des temps, une fois établie, ne peut plus être supprimée; et pourtant ne devrait-on pas ôter la charge quand la nécessité qui l'a fait imposer a disparu? On devrait même chercher à rendre ce qui a été donné. »

Comme Th. Morus, il flétrit les princes qui altèrent les monnaies de diverses façons, qui en changent la valeur suivant l'intérêt du fisc, l'élevant quand il paie, et l'abaissant quand il reçoit. Il censure l'abus fiscal qui a été fait de très bonnes lois. « La coutume, dit-il, ne justifie pas l'erreur et ne doit pas empêcher d'abroger ce qui est mauvais. Ainsi, en certains endroits, les biens de l'étranger qui est mort sont dévolus au fisc, qu'il y ait des héritiers ou non... De même certains princes et certains magistrats s'attribuent tout ce qui est trouvé chez un voleur, au lieu de le rendre à ceux qui ont

été dépouillés... Même abus pour les biens des naufragés, rejetés par la mer. En certains lieux, le préfet maritime les revendique et les naufragés sont dépouillés doublement. »

Ces abus sont nés de mesures très sages qui avaient pour but de prévenir toute rapine au détriment des propriétaires légitimes. Ils sont communs à presque toutes les nations. Jadis, aux frontières des États, il y avait des officiers qui surveillaient les importations et les exportations pour protéger les voyageurs et les marchands contre les brigandages, punir les malfaiteurs et faire rendre à leurs victimes ce qui avait été ravi. Maintenant, le voyageur est partout arrêté par les péages. Les étrangers sont soumis à des vexations et les marchands à la spoliation. Ces exactions croissent tous les jours. Quant à protéger les voyageurs, on ne s'en inquiète nullement. Ici encore l'esprit réformateur d'Érasme devance l'avenir.

Ses vues sur la législation ne méritent pas moins d'être remarquées. « Un état est heureux, dit-il, lorsque tous les citoyens obéissent au prince, lorsque le prince lui-même obéit aux lois et que les lois, répondant au modèle du juste et de l'honnête, ne tendent qu'au progrès du bonheur public. Il ne s'agit pas d'établir beaucoup de lois, mais d'en faire d'excellentes... La multitude des lois accumulées les unes sur les autres les fait mépriser et engendre la tyrannie. Il faut avant tout prendre garde qu'elles n'aient un caractère de fiscalité et qu'elles ne soient faites pour l'avantage particulier des grands, au lieu de l'être en vue du bien public sainement entendu. Une loi n'est point une loi, si elle n'est pas juste, équitable, conforme à l'intérêt général. La volonté du prince ne fait point la véritable loi, si cette volonté n'est pas dirigée par la justice. »

Érasme veut que les lois soient motivées et non pas seulement énoncées en très peu de mots ; car devant être préventives plutôt que répressives, elles doivent parler à la raison de tous. Il faut leur donner la plus grande publicité, à l'exemple des anciens qui les gravaient sur des tables. Elles ne doi-

vent pas être comme des piéges cachées sous les pas en vue de saisir une proie. Il importe qu'elles soient formulées d'une façon claire, nette et précise, en sorte que l'on n'ait guère besoin ni de jurisconsultes ni d'avocats, race très âpre au gain chez les modernes.

Érasme veut encore qu'elles obligent également tous les citoyens. « Autrement, ce sont, dit-il, des toiles d'araignée qui ne prennent que les mouches. » L'égalité de tous devant la loi, voilà ce que la justice demande. Il ne faut pas assurément que le premier venu puisse mettre en discussion l'équité de lois ; mais le prince en les portant doit se souvenir que les plus humbles citoyens ont le sens commun. L'homme, le plus noble des êtres, doit être invité au devoir non pas tant par les menaces et les supplices que par les récompenses. Il faut donc que les lois récompensent les services publics, comme elles punissent les délits. Les citoyens doivent comprendre dès l'enfance que les grâces sont dues non à la fortune ou à la noblesse, mais aux bonnes actions.

Érasme distingue trois sortes de noblesses, celle de la vertu, celle de la science, celle du sang. Celle-ci n'est rien, à ses yeux, si elle n'a pour premier fondement la vertu. Au reste la véritable égalité ne consiste pas dans l'égalité des récompenses, des droits, des honneurs, qui est quelquefois une très grande inégalité.

Mais c'est surtout en parlant des lois pénales qu'il se montre humain et libéral. « La loi, dit-il, doit être plus portée à pardonner qu'à punir. Par là elle répond mieux à la bonté divine dont la vengeance est si lente. Le coupable qui a échappé à la justice, peut être repris ; l'innocent condamné ne peut être secouru. Lors même qu'il n'a pas péri, comment le dédommager ? comment fixer le prix de sa douleur ? » L'emprisonnement préventif sous les plus légers prétextes, une longue détention avant d'être jugé, sont considérés par lui comme des abus détestables. On emprisonne ceux qui possèdent quelque chose et on ne les relâche que pour une

grosse rançon. Il ne réprouve pas moins l'usage barbare de la torture. « Les magistrats, dit-il, sont trop disposés à ordonner la question. On a vu souvent des innocents victimes des aveux de la torture. »

Il ne veut pas que les juges tirent profit des délits et des crimes. Autrement ils seraient intéressés à ce qu'il y eût beaucoup de coupables.

Il demande que la loi protége principalement les faibles plus exposés à l'injustice. Il faut que l'humanité de la législation compense l'inégalité de la fortune qui leur donne moins d'appuis. Elle doit punir plus sévèrement la violence faite à un pauvre, un magistrat corrompu, un noble coupable. Il importe aussi que le châtiment soit proportionné au délit. On ne doit recourir à la peine capitale qu'à la dernière extrémité. L'État est un corps, et l'on ne retranche point un membre lorsqu'il peut être guéri autrement. Les délits doivent être appréciés, non d'après les passions, mais d'après l'équité. Comme Th. Morus, Érasme déplore que le simple vol soit partout puni de mort, tandis que l'adultère est presque impuni. Cette disproportion entre la peine et le délit blesse la justice ; elle a pour conséquence de porter le voleur à tuer le principal témoin de son crime. Elle a sa source dans l'estime exagérée de l'argent.

Ce n'est pas l'horreur des supplices qui détourne du mal. On s'y accoutume, s'ils sont fréquents. C'est la nouveauté des supplices qui épouvante. Il faut donc les rendre très rares, si l'on veut qu'ils servent pour l'exemple.

Au surplus, il vaut mieux prévenir les crimes que d'avoir à les punir. Le prince doit faire ses efforts pour retrancher ou affaiblir toutes les causes d'où ils naissent. Les principales sont les opinions fausses, l'estime accordée aux richesses et le mépris attaché à la pauvreté, mais par-dessus tout l'oisiveté qui prend diverses formes. Il faut donc s'appliquer à donner aux citoyens par l'instruction d'excellents principes et des idées justes. Les préjugés sont difficiles à déraciner. « Le prince,

dit Érasme, ne doit pas flatter la corruption du peuple, mais il doit temporairement condescendre à ses goûts et le ramener peu à peu au vrai et au bien, soit par adresse, soit même par une tromperie salutaire... Convaincu de l'importance capitale de l'éducation, il donnera le plus grand soin aux écoles publiques et privées, à l'éducation des jeunes filles comme à celle des jeunes garçons, afin que sous d'excellents maîtres on apprenne la morale du Christ et les lettres honnêtes. De cette manière, on n'aura besoin ni de beaucoup de lois ni de beaucoup de supplices. » Pour remédier à l'estime exagérée des richesses, le prince doit priser et honorer chacun, non d'après sa fortune, mais d'après ses vertus et ses mœurs. Si l'on voit au contraire la considération, les magistratures, les honneurs, les charges suivre la fortune, les âmes vulgaires rechercheront les richesses par tous les moyens permis ou criminels. D'autre part, il faut veiller à ce que l'inégalité des fortunes ne soit pas trop grande, non qu'il faille dépouiller quelqu'un par la violence; mais il importe de trouver les moyens d'empêcher que les richesses ne soient concentrées chez un petit nombre d'hommes. C'est en partie pour cette raison qu'Érasme condamne la liberté absolue de tester; mais il la repousse plus encore comme contraire au sentiment naturel et comme périlleuse pour la propriété héréditaire dont la légitimité repose sur la famille.

La source la plus communes des délits, c'est l'oisiveté. Tous la recherchent, et une fois qu'on y est accoutumé, si l'on n'a pas de quoi la nourrir, on a recours aux mauvais moyens. La vigilance du souverain doit faire en sorte que le nombre des oisifs soit aussi restreint que possible, en poussant au travail ou en expulsant de l'État ceux qui ne veulent pas travailler. Platon chassait de sa république tous les mendiants. Ceux qui sont infirmes, si leur famille ne peut les nourrir, devront être soignés et entretenus dans des asiles et des hospices. Celui qui se porte bien et se contente de peu n'a pas besoin de mendier. Il faut donc honorer les arts

utiles et ne point appeler noblesse l'oisiveté inactive. Si jadis les patriciens furent écartés des arts mécaniques, ce n'était pas pour folâtrer, mais pour étudier les sciences utiles au gouvernement de l'État. Il n'y aurait rien de honteux à ce que les citoyens riches ou nobles fissent apprendre à leurs enfants un métier. Pendant qu'ils s'y appliqueraient, ils seraient préservés de beaucoup d'excès dégradants. « Cet art, ajoute Érasme, s'ils n'en ont pas besoin, ne fait tort à personne; mais si au milieu de l'instabilité des choses humaines la fortune les abandonne, ce métier les nourrira. » Cette idée, jetée ici en passant, aura un grand succès au XVIII[e] siècle, grâce à la plume de Rousseau.

Parmi les causes amenant l'indigence et multipliant les crimes, Érasme compte avec raison l'usure. Une doctrine fâcheuse qui a prévalu jusqu'aux premières années de ce siècle, interdisant aux fidèles le prêt à intérêt, mettait les malheureux emprunteurs à la merci d'usuriers qui n'avaient ni pudeur ni conscience. Sans oser attaquer une opinion qui s'appuyait sur les autorités les plus hautes et les plus saintes, Érasme a sainement apprécié la question. « Ce n'est pas, dit-il, que je sois particulièrement ennemi des prêteurs à intérêt dont je vois qu'on pourrait défendre la profession par de bonnes raisons, surtout en tenant compte des mœurs du temps. J'approuverais plutôt un prêteur à intérêt que cette vile espèce de commerçants qui par leurs ruses, leurs mensonges, leurs artifices, sont à la piste de tout gain misérable, achetant ici pour vendre ailleurs le double, ou dépouillant le peuple par leurs monopoles. »

Si les lois sont d'une importance capitale, les magistrats et les agents du pouvoir ont une grande influence sur la félicité publique. Ils peuvent abuser des meilleures lois et les tourner à la perte de l'État. Érasme demande que leur responsabilité soit réelle, efficace, et qu'ils soient punis très sévèrement, s'ils sont reconnus coupables. Il condamne la vénalité des charges. « En effet, dit-il, celui qui a payé cher son office

doit se refaire aux dépens de ses administrés. Comment exiger que les juges soient incorruptibles, lorsque le prince lui-même vend la charge de juge et enseigne la corruption? »

Suivant lui, la politique étrangère doit se proposer pour but l'utilité publique et la paix. Les traités qui sont faits en vue des intérêts particuliers du souverain, et contrairement à ceux du peuple, ne sont pas des traités, mais des conspirations. Entre les princes chrétiens l'alliance est naturelle. Il faut maintenir la paix avec tous, mais principalement avec ses voisins. Il y a pourtant des nations d'humeur difficile, insociables, arrogantes, avec lesquelles on ne doit avoir ni guerre ni amitié trop étroite. Il ne faut pas attaquer, mais il ne faut pas non plus associer à nos destinées les nations lointaines on séparées de nous par de hautes montagnes ou par des mers. Le royaume de France, de beaucoup le plus florissant de tous, serait plus florissant encore, s'il n'avait pas voulu conquérir l'Italie.

La paix et l'amitié conviennent surtout aux nations parlant la même langue, rapprochées par le pays, le caractère, le commerce, et qui ne pourraient subsister sans des relations mutuelles. Le prince doit tenir une simple promesse, à plus forte raison observer un traité solennel, consacré par ce qu'il y a de plus saint parmi les chrétiens. Cependant les traités sont violés sans cesse, et si un article n'est pas observé, on déclare tout le traité rompu. Ne vaudrait-il pas mieux ménager un arrangement ou même fermer les yeux sur beaucoup de choses, comme on fait dans les amitiés privées, et suivre, non la colère, mais l'intérêt public? Aujourd'hui les traités, au lien d'avoir pour but la paix, sont conclus en vue de la guerre. Entre gens de bonne foi, il n'est pas besoin de nombreux et minutieux écrits. Le grand nombre des traités est le signe de la mauvaise foi. Ils en sont le remède impuissant et deviennent souvent la source de nouveaux démêlés et de nouvelles guerres. Leurs articles innombrables fournissent autant de prétextes de rupture.

Dans un livre dédié à celui qui devait être Charles V, c'était une assez grande hardiesse que de condamner les alliances matrimoniales avec des princes d'un pays éloigné. Érasme veut que le souverain ne s'allie par des mariages qu'avec des compatriotes ou avec des voisins sur l'amitié desquels il pnisse compter. Il doit consulter l'intérêt public et non l'intérêt ou l'orgueil de famille. La femme qui donne à un bon prince nne bonne éponse, est toujours assez noble, quelle que soit son origine. « On attache, dit-il, une importance extrême à ces mariages politiques, et pourtant ces alliances entre familles de souverains ont de graves inconvénients. D'abord elles altèrent dans les enfants le caractère national. Des princes ainsi nés à l'étranger ne peuvent posséder entièrement le cœur du peuple ni lui donner entièrement le lenr. La ressemblance physique et morale, une sorte de parfum natif attaché à la patrie, cette espèce de parenté mystérieuse entre tous les enfants d'une même nation, exercent une merveilleuse influence.

« En second lieu le vulgaire voit à tort dans ces alliances des garanties de paix. En fait, elles engendrent mille querelles et sont la source des plus grands bouleversements. Le mariage de Jacques IV, roi d'Écosse, avec une princesse d'Angleterre, ne l'a pas empêché d'envahir ce royaume. La paix ne peut être stable et de longue durée que si elle repose sur des conditions équitables et sur la vérité des choses. Enfin, grâce à ces mariages, les États éprouvent des révolntions et passent sous le sceptre d'un prince étranger. Ils s'accroissent ou s'amoindrissent, et de là naissent les plus graves commotions. Souvent pour le grief le plus léger d'un senl membre de la famille, tous conrent aux armes, et nne grande partie de la chrétienté est noyée dans le sang. » Érasme conclut ainsi : « Ces alliances peuvent quelquefois servir les intérêts des princes; elles font peut-être la grandeur des monarques; mais elles sont désastreuses pour les nations. » Il déplore en même temps le sort des princesses sacrifiées à l'ambition,

envoyées dans des contrées lointaines chez des peuples si différents par la langue, les mœurs, le caractère, l'extérieur physique. Il n'espère pas qu'on renonce à une coutume si générale, mais il a voulu présenter ces observations. « Peut-être, dit-il, l'événement trompera mon attente. »

Mais si le prince ne fait pas la guerre, comment échappera-t-il à l'ennui? Pour l'en préserver, Érasme veut qu'il remplisse publiquement les fonctions royales au sein de la paix. Rien de plus beau pour un prince, quoi qu'on en dise. Éducation et moralisation du peuple, législation, administration, police, travaux publics, assainissement des villes et des campagnes, canaux, ports, fortifications, agriculture, commerce; tels sont les objets principaux qui partagent la vigilante sollicitude des gouvernements au sein de la paix. Le chef de la Renaissance a vu assez nettement cette mission compliquée. Elle suffit à l'activité du prince qui n'a pas besoin de recourir à la guerre ou au jeu pour tromper le temps. Érasme se déclare hautement contre l'esprit de conquête. « Cette ambition, dit-il, a perdu bien des souverains. Il faut se rappeler le proverbe grec : Le sort t'a donné Sparte; rends-la plus belle. »

Partisan des réformes conduites avec art et avec mesure, ennemi des innovations brusques qui aspirent à tout changer dans les usages publics et dans les lois, l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie ne l'empêchent pas de condamner la révolte. « Il faut supporter les tyrans, dit-il, de peur qu'à la tyrannie ne succède l'anarchie, mal plus funeste encore, comme l'a prouvé l'exemple d'un grand nombre de républiques, et dernièrement la révolte des paysans en Allemagne nous a montré que le despotisme des princes est un peu plus supportable que l'anarchie qui produit une confusion universelle. En effet, les coups de la foudre épouvantent tout le monde, mais ne frappent qu'un petit nombre d'hommes. La mer qui déborde n'épargne personne. Par elle tout est enveloppé, tout est englouti. »

III

J'ai avancé plus haut qu'en fait de politique il y avait analogie parfaite entre les idées d'Érasme et celles de Thomas Morus : je vais essayer de l'établir. L'*Utopie* fut publiée quelques mois seulement après l'*Institution du prince*. Un peintre habile retraça la figure même de l'île. L'ouvrage comprend deux livres. Dans le premier, Morus cherche à montrer pourquoi les États se trouvent en mauvaise situation. Il a surtout en vue l'Angleterre qu'il a profondément étudiée. Dans le second, il décrit la république d'Utopie. Il avait d'abord composé à loisir le second livre. Bientôt il ajouta le premier d'improvisation. De là quelque inégalité dans le style. L'*Utopie* a la forme du dialogue. Il y a trois interlocuteurs, un voyageur philosophe, ancien compagnon d'Améric Vespuce, Morus lui-même et son ami Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers.

Les opinions sont partagées sur le vrai caractère de cet ouvrage. Suivant les uns, c'est un plan nouveau d'organisation politique et sociale, présenté aux hommes comme susceptible d'être réalisé. Selon d'autres, c'est la censure et la satire des abus politiques et sociaux sous la forme d'une sorte de roman politique. D'autres enfin ne voient dans l'*Utopie* qu'un jeu d'esprit, une œuvre de pure imagination (1). Pour résoudre la question, il convient d'interroger la correspondance de l'auteur et le livre lui-même. Dans la correspondance, on voit Morus préoccupé du noble désir de fonder sa

(1) V. *Études sur la Renaissance*, par M. D. Nisard : — *Morus et Campanella*, par M. Dareste.

réputation de lettré ; il ne dissimule pas l'amour de la gloire; il s'inquiète en même temps du jugement que les hommes politiques porteront sur son ouvrage. Il craint que les idées exprimées dans l'*Utopie* ne leur déplaisent. Quand il apprend par une lettre d'Érasme que son livre a obtenu les suffrages du chancelier de Bourgogne et de l'ambassadeur d'Angleterre, il éprouve une vive joie. De là il semble déjà permis d'inférer que le caractère de l'*Utopie* est en même temps littéraire et politique, qu'il faut y voir tout à la fois un jeu d'esprit et un fond sérieux.

Dans l'ouvrage même le nom d'Utopie est tiré d'Utopus, fondateur de cette république. Mais dans ses lettres Morus l'appelle *nusquamam* (1), indiquant ainsi un état purement idéal, qui non-seulement n'existe pas, mais qui ne saurait exister ailleurs que dans la pensée. On verra que tous les noms imaginés par l'auteur ont le même caractère fantastique, exclusif de toute application réelle. Érasme, ami intime de Morus, confident de toutes ses pensées, écrit de son côté au célèbre médecin G. Copus : « Procurez-vous ce livre, si vous voulez rire, ou plutôt si vous voulez voir à fond les sonrces d'où découlent tous les maux de l'État. » Lorsque Morus est ravi aux lettres par les affaires et par la politique, son ami s'en afflige : « Rien, dit-il, ne vient d'Utopie pour nous faire rire. » Ces passages font voir suffisamment qu'une bonne partie de l'ouvrage au moins n'a rien de sérieux.

L'auteur lui-même, dans une lettre, raconte plaisamment qu'il s'est vu en rêve prince d'Utopie, couvert du manteau des franciscains, avec une couronne d'épis sur la tête et un faisceau de tiges de blé pour sceptre, au milieu de sa garde rustique, recevant les ambassadeurs étrangers, misérables et ridicules sous leurs parures de femmes. Malheureusement son rêve s'est dissipé avec l'aurore. Ce qui l'a consolé, c'est

(1) Qui n'est nulle part. Le mot utopie, dérivé du grec οὐ τόπος, a la même signification.

que les royautés véritables ne durent pas beaucoup plus longtemps. Ce badinage est une nouvelle preuve qu'il ne prenait pas au sérieux l'organisation politique d'Utopie. Le caractère même de Th. Morus semble appuyer cette induction. Érasme parle sans cesse de son enjouement. Sa vie et sa mort font voir ce qu'il y avait de grave et de profond sous cet enjouement. Dans sa jeunesse il avait fait des *déclamations* à la manière des anciens pour exercer sa plume. Les thèses paradoxales ne lui déplaisaient donc pas, au moins comme jeu d'esprit et comme exercice littéraire. D'un autre côté, n'oublions pas qu'un Anglais, même lorsqu'il s'élance dans les régions de l'idéal, ne perd jamais de vue la terre.

Si maintenant nous ouvrons le livre, que voyons-nous? J'ai dit un mot des noms qui s'y rencontrent; mais il faut insister un peu plus sur ce point qui a de l'importance. Le personnage principal s'appelle Hythlodée, ou faiseurs de contes. C'est, comme on dirait de nos jours, un rêveur, un idéologue. La capitale du pays porte le nom d'Amaurote, qui signifie inconnue, invisible. Elle est baignée par le fleuve Anydre, c'est-à-dire sans eau. Le président du sénat s'appelle Adème, c'est-à-dire sans peuple. Il est question de deux nations voisines d'Utopie, les Alaopolites ou habitants d'un pays invisible et les Néphélogètes, ou enfants des nuées. Tous ces noms trahissent le vrai caractère de cette construction sociale. Parvenu au terme de son livre, Morus nous en donne lui-même le secret. « Il y a, dit-il, dans les coutumes et les lois d'Utopie des absurdités sans nombre... Je ne puis approuver dans son ensemble le plan que cet homme nous a tracé du meilleur gouvernement possible. J'avoue néanmoins qu'il renferme une foule de vues très utiles et nombre d'institutions très sages. »

Hythlodée prétend que la guérison radicale de l'État ne sera pas obtenue tant qu'on y maintiendra la propriété personnelle, car on ne peut faire du bien à l'un, sans diminuer l'avoir de l'autre. Morus combat ce sentiment et répond

ainsi : « Point de bonheur possible dans un État où existe la communauté des biens. Qui fera naître l'abondance, si l'espoir du gain n'éveille la paresse, n'excite l'activité de l'ouvrier et du négociant? Qui travaillera, si chaque individu, assuré de son bien-être, se repose sur la diligence et le savoir-faire de son voisin? Mais cette paresse d'habitude traînant à sa suite la pauvreté, on verra bientôt la force et la violence lever la hache pour défendre, au défaut des lois, la propriété des épargnes et des bénéfices qu'on aura pu faire. » Le voyageur, au lieu de répondre à ces raisons solides et irréfutables, expose ce qu'il a vu dans la république d'Utopie où le système de la communauté des biens et de l'égalité parfaite est mis en action. Mais dès le premier mot on se sent transporté dans un monde imaginaire et impossible. Il semble donc difficile de ne pas reconnaître qu'il y a dans l'*Utopie* la part de la raison, comme la part de l'imagination et du bel esprit. Ce qu'il y a de sérieux, c'est la critique des abus, des préjugés et des vices ; c'est l'indication de certaines réformes à opérer dans le gouvernement, dans l'administration de la justice, en un mot dans les institutions sociales et politiques.

La république d'Utopie est pour Morus à peu près comme la Germanie pour Tacite. Certes, le grand historien n'a pas la prétention de ramener les mœurs de Rome aux mœurs de la Germanie, pas plus que Morus ne veut imposer aux hommes de son temps la constitution des Utopiens. Mais l'un, en présentant aux Romains dégénérés le tableau un peu embelli des mœurs des Germains, veut réveiller dans leur âme le goût des mâles et austères vertus ; l'autre, en opposant la peinture idéale du gouvernement d'Utopie à l'état social et politique des nations européennes, veut indiquer par le contraste même leurs maladies morales et les moyens d'y remédier. Comment croire que Morus, l'habile praticien, le futur chancelier cher au peuple d'Angleterre, le catholique sincère et scrupuleux qui souffrira la mort pour ne pas manquer à sa

conscience dans une question délicate et longtemps controversée, ait voulu offrir comme un modèle à imiter et à réaliser cette république idéale où tout est artificiel, chimérique, impossible, où dans la guerre on soudoie les traîtres et les assassins, où l'on met à prix la tête du prince ennemi ainsi que celle de ses ministres et de ses officiers, où non-seulement l'on permet, mais où l'on conseille le suicide à certains malades incurables, où avant le mariage les fiancés sont mis sans voile en présence l'un de l'autre sous les yeux d'une matrone, sans parler de tant d'autres choses bizarres, imaginées par l'écrivain avec plus ou moins de goût pour captiver ses lecteurs et donner à son livre l'attrait d'un roman?

Il y a donc à distinguer l'écrivain et le philosophe. Aux yeux de Morus, la vraie philosophie est celle qui sait s'accommoder aux lieux et aux circonstances, respecter les personnes sans bassesse et sans roideur. « Heurter de front les erreurs, dit-il, c'est perdre son temps... Il y a un esprit habile de conciliation. Quand on ne peut tirer le plus grand bien possible d'un cas donné, il faut faire en sorte qu'il en résulte le moins de mal possible. » Voilà le langage de Morus dans l'*Utopie*, tandis que le voyageur condamne ces ménagements comme trahissant la vérité. Telle était aussi sa conduite à l'époque où l'ouvrage fut publié. « Morus fréquente la cour avec nous, écrivait Ammonio, secrétaire du roi. Nul ne le devance pour aller porter le salut du matin au cardinal d'York. »

On se rappelle ce passage de Tacite, où il se demande s'il existe un milieu entre une indépendance farouche, intraitable, et une adulation servile. L'historien moral par excellence se déclare pour l'affirmative. Il croit que le sage peut s'écarter un peu de la rigidité des principes, quand la conscience et la justice ne sont pas blessées. Ainsi pensait Thomas Morus. Il n'approuve pas le rigorisme tranchant d'Hythlodée, tout en admirant ses plans fondés sur la justice et la raison, ses vues profondes sur plusieurs points importants de l'admi-

nistration, ses grandes maximes qui expriment des vérités de tous les temps et renferment en quelque sorte les germes de la félicité publique.

Il y a donc, pour ainsi parler, un triage à faire dans l'*Utopie*. Mais comment choisir? Comment reconnaître la vraie pensée de l'auteur? Ici Érasme nous sera d'un grand secours. A l'époque où parut l'*Utopie*, on peut affirmer qu'il y avait sur la plupart des points communauté de vues entre les deux amis. L'*Éloge de la Folie* fut dédié à Morus qui en prit vivement la défense. Il goûtait beaucoup les premières *Lettres des hommes obscurs* écrites par Hutten contre les dominicains de Cologne, adversaires de Reuchlin. Le but même de l'*Utopie* ne s'éloigne pas tellement de celui de l'*Éloge de la Folie*. La forme et le style sont très différents, mais la pensée et la tendance générale sont analogues. Th. Morus est réformateur à la manière d'Érasme. Il veut une réforme modérée, pacifique, amenée par le progrès naturel des lumières et de la civilisation. Il ne veut pas une rupture complète et radicale avec le passé. Entre Érasme et lui, il y a des nuances; mais le fond paraît le même. Plus tard, il est vrai, la divergence fut sensible sans détruire leur amitié qui dura jusqu'à la mort. Morus se rattacha plus étroitement à l'orthodoxie en haine des novateurs factieux. Érasme resta plus froid entre les deux partis qui divisaient la chrétienté. Mais quand son ami écrivait l'*Utopie*, le nom de Luther n'avait pas retenti encore dans le monde. L'esprit satirique et réformateur de la Renaissance se donnait libre carrière. Il se retrouve dans l'*Utopie* de Morus comme dans la *Folie* d'Érasme, quoique pourtant avec moins de licence.

Le principe fondamental sur lequel repose toute cette organisation sociale et politique, décrite par le voyageur philosophe, c'est le principe de la communauté des biens. Il est présenté plusieurs fois comme la base de la félicité publique. La propriété, au contraire, est considérée comme la source de tous les abus, de tous les malheurs, de tous les crimes.

Morus veut-il donc réellement l'abolition de la propriété et la communauté des biens? Mais on vient de voir qu'il oppose à ce système des objections invincibles. Cependant il admet ce principe, mais comme un idéal d'union fraternelle et de parfaite égalité d'après lequel la société doit se diriger. Il faut se rappeler que la Renaissance réagit fortement contre la philosophie d'Aristote. Or ce philosophe a vivement combattu le principe de la communauté adopté par Platon dans sa république. « Aristote, dit Érasme, a été reçu tout entier dans la théologie, et son autorité est devenue presque plus respectable que celle du Christ... C'est de lui que nous avons appris qu'un État où tout serait en commun ne pourrait être florissant. »

Dans ce passage d'Érasme, l'*Utopie* se trouve en germe. De même que Morus, il ne veut pas que l'on repousse absolument la communauté comme mauvaise en soi. Il la voit admise dans la république de Platon qui n'est qu'une chimère; mais il la voit aussi pratiquée dans l'Église naissante comme une conséquence découlant de la doctrine évangélique. Sans doute, l'homme étant ce qu'il est, avec ses passions et ses vices, la communauté évangélique est impraticable dans l'État. Mais si la communauté et l'égalité parfaite ne peuvent exister dans l'ordre réel, elles doivent planer au-dessus du monde comme un idéal vers lequel la société tout entière doit tendre. Il faut qu'elle s'efforce de réaliser la communauté dans la mesure du possible, non par une organisation artificielle, mécanique, énervante, destructive de toute liberté, mais par la bienfaisance et la charité sociale. Il faut qu'elle s'efforce de réaliser l'égalité, non par l'abolition de la propriété, qui est impossible, mais par la suppression des priviléges, par l'égalité devant la loi, par le progrès de la justice, par le partage de plus en plus équitable des avantages sociaux. Telle est, ce me semble, la pensée de Morus et d'Érasme suivant les traces de Platon à la clarté de la lumière évangélique.

Il ne faut pas s'arrêter aux apparences; il faut aller au fond des choses. Leur doctrine est une réaction contre l'égoïsme cupide et la tyrannie oppressive de leur temps. Ce qu'ils veulent en définitive, c'est que les principes de fraternité et d'égalité qui se trouvent au fond du christianisme pénètrent les entrailles de la société, inspirent la législation et la politique, fassent disparaître chez les nations chrétiennes l'oppression et la misère, la guerre et le brigandage.

De là dans l'*Utopie* ces attaques contre le despotisme des princes qui ne veulent avoir pour ministres que des esclaves; contre l'esprit de routine et la jalousie ombrageuse des ministres, rétifs aux idées les plus sages, quand ils ne les ont pas eues les premiers; contre les monarques guerriers qui voient toujours de nouvelles provinces à conquérir plutôt que de songer à bien gouverner celles dont le ciel les fit maîtres; contre les rois qui entretiennent des armées nombreuses, nullement nécessaires à la sûreté de leur royaume. « Vous n'avez la guerre, dit Morus, que lorsqu'il vous plaît de l'avoir. » Pour lui comme pour Érasme, le dévouement au bien public doit être l'unique mobile du pouvoir. Il demande des rois philosophes et repousse les princes conquérants. Une politique franche et pacifique lui paraît plus salutaire qu'une politique guerroyante, perfide et raffinée. Il cite un roi des Achores, nation imaginaire, qui abdique lui-même un empire conquis par ses armes. « Chaque nation, dit-il, doit avoir son prince, comme chaque maître a son palefrenier, et chaque maison ses gens. Les conquêtes appauvrissent, épuisent l'État, sans compter que la fortune est changeante. Maintenir la paix, faire fleurir les sciences et les arts, répandre le bonheur par une sage administration, aimer les peuples et s'en faire aimer : telle est la fonction du monarque. »

Comme Érasme et par les mêmes raisons, mais avec plus de force encore, Morus s'élève contre la peine de mort appliquée au vol. « Les lois qui punissent de mort le voleur, dit-il, ressemblent à ces maîtres barbares qui trouvent plus court

de fustiger leurs élèves que de les reprendre avec douceur et de leur montrer leur devoir. Il faudrait plutôt arracher l'homme au désespoir de l'indigence et par suite aux supplices. » Il énumère les causes qui donnent naissance à la classe nombreuse des voleurs. Le vice et le vagabondage ne sont pas les seules. Le travail n'est pas à la portée de tous, comme on le dit quelquefois. Les soldats infirmes; les gens au service des grands, devenus malades ou congédiés à la mort de leur maître; les fermiers ruinés par les exigences oppressives des propriétaires; les paysans dépouillés de leurs champs par les gentilshommes désireux d'étendre leurs enclos et leurs parcs; les artisans et les villageois, réduits à l'indigence par la débauche, le jeu, le luxe qui a fait d'effrayants progrès et a confondu les rangs, tous ces gens-là n'ont d'autre ressource pour vivre que la mendicité et le vol.

La substitution des troupeaux à la culture du blé, a fait qu'un seul bouvier ou un seul berger a suffi sur un sol qui demandait auparavant un grand nombre de bras. Cet abandon des campagnes a produit la cherté des grains, sans que le prix des laines ait diminué. Comme les propriétaires des troupeaux sont tous opulents, rien ne les oblige à se défaire promptement de leurs marchandises; ils sont maîtres d'en fixer le prix à leur volonté; et comme les moutons engraissés donnent le meilleure profit, on néglige les autres bestiaux. On ne songe même pas à la reproduction et à l'élève du bétail, en sorte que cette avidité excessive produira une disette absolue. Aussi les chefs de famille, par suite de la cherté des subsistances, gardent-ils le moins de bouches qu'ils peuvent : ce qui augmente encore le nombre des mendiants et des voleurs.

On trouve ici des renseignements curieux sur l'état social, agricole et moral de l'Angleterre au commencement du XVIe siècle. On est étonné de voir que l'on se plaignait déjà des progrès effrayants du luxe, de la cherté des subsistances, de l'abandon des campagnes. L'*Utopie* ne se contente pas de

signaler le mal, elle en indique le remède. « Murez, dit le voyageur, les cabarets et les lieux de débauche. Ordonnez que ces citoyens barbares qui ont renversé vos bourgs pour agrandir leurs paccages, les rebâtissent à leurs frais, ou cèdent gratuitement le sol à ceux qui se chargeront de les faire reconstruire. Réprimez par des lois rigoureuses les monopoleurs. Ne souffrez pas un seul homme oisif. Rendez à la terre les bras qu'elle redemande. Donnez à vos manufactures de draps toute l'activité dont elles sont susceptibles. Qu'elles soient ouvertes à ceux que le défaut d'occupation a forcés de se faire voleurs... Mais avant tout il faut changer la mauvaise éducation de la jeunesse dont les mœurs se corrompent sous nos yeux. Il ne faut pas élever des scélérats pour avoir un jour le plaisir de les condamner au dernier supplice. »

Ainsi parle Hythlodée, toujours tranchant dans son langage de réformateur. S'échauffant au sujet de la peine de mort, il ajoute : « La vie d'un seul être surpasse en valeur tous les trésors de cet univers. On dit que l'on punit moins le vol que la violation des lois, comme s'il fallait adopter le paradoxe des stoïciens sur l'égalité des fautes... Dieu a défendu le meurtre et vos magistrats l'ordonnent pour le vol d'un écu! Mais comment réprimera-t-on les voleurs? On aura recours au moyen des Romains. On les condamnera aux travaux publics et la durée de la peine sera proportionnée à la gravité du délit. On ne touchera qu'au bien des coupables en respectant celui de leurs femmes et de leurs enfants. Le système pénitentiaire sera tout à la fois efficace et humain. Il devra être fondé sur ce principe, qu'il faut sévir contre le crime en épargnant le criminel, dompter son naturel vicieux, lui rendre la vertu douce et aimable, lui faire enfin réparer ses torts par une conduite exemplaire. On doit lui laisser l'espoir de rentrer dans son premier état, et tous les ans il convient de libérer un certain nombre de ces travailleurs forcés pour prix de leur bonne conduite. »

L'*Utopie* nous montre l'application de ces principes chez

un peuple fictif, tributaire de la Perse, chez les Polylérites, ou grands radoteurs. On trouve en effet chez eux des coutumes bizarres que l'on ne doit pas prendre au sérieux. Les vagabonds, les gens sans aveu doivent aussi être employés à des travaux publics. Quant aux infirmes et aux vieillards, les riches monastères pourraient leur donner asile.

Hythlodée commence enfin à décrire ce gouvernement d'Utopie, si bien combiné, si salutaire, où le crime est toujours puni, la vertu toujours récompensée, où règne la parfaite égalité des biens, où tous jouissent d'une douce aisance. Voilà l'État idéal qu'il veut opposer aux États de l'ordre réel qui lui ressemblent si peu, à ces États où le droit de propriété domine tout le reste, où l'argent est le mobile universel de toutes les actions, où la fortune est l'unique dispensatrice des talents, des vertus, de la considération, où les priviléges rendent impossible le règne de la justice, où ce malheureux droit du *tien* et du *mien* produit sans cesse les querelles, les divisions, les brigandages, les incendies, les massacres, en un mot, la plupart des crimes. Nous ne le suivrons pas dans cette description chimérique. Nous signalerons seulement quelques traits saillants, les idées applicables, les maximes salutaires et fécondes qui jaillissent du sein de cette république imaginaire. Le sens pratique du génie anglais s'y montre en beaucoup d'endroits. Ainsi l'on y trouve un moyen artificiel de faire éclore les poulets, des considérations sur l'emploi des bœufs pour le labour et les charrois de préférence aux chevaux dont les Utopiens usent peu dans les travaux de l'agriculture. En effet, les bœufs sont moins sujets aux maladies, plus faciles à nourrir, et quand ils sont hors de service, ils donnent une bonne nourriture.

La capitale est bâtie en amphithéâtre, à mi-côte. Elle a un fort beau quai, un pont en pierres de taille, à l'endroit du fleuve le plus éloigné de la mer pour la commodité des vaisseaux. Les rues sont larges, les maisons simples, alignées, de

à l'esprit le loisir de s'instruire. Les belles lettres sont volontairement cultivées par quantité d'ouvriers ; mais on n'oblige que certains jeunes gens d'élite à suivre les leçons publiques, données tous les jours avant le lever du soleil. Ce sont eux qui forment la classe des lettrés, seule aristocratie reconnue dans la république d'Utopie. Pourquoi demande-t-on aux citoyens si peu d'heures de travail ? C'est qu'il n'y a là ni moines inactifs, ni vagabonds, ni mendiants, ni riches oisifs, ni arts inutiles et corrupteurs qui diminuent le nombre des ouvriers utiles.

Ce qui regarde le commerce mérite quelque attention. Les Utopiens sont approvisionnés pour deux ans. L'exportation du superflu est permise. Le septième de leurs marchandises est donné aux pauvres des pays où ils vont commercer. Ils vendent le reste à un prix très modéré. La plus grande partie des affaires se traite avec du papier. Les corps municipaux des villes sont chargés du recouvrement. Ils jouissent des sommes recouvrées, jusqu'à ce qu'elles soient réclamées. Chez les Utopiens il n'y a nul cours d'espèces. Leur vaisselle est de terre cuite ou de verre. Elle est aussi propre qu'agréable. L'or et l'argent sont réservés pour les vases nocturnes et les ustensiles les plus vils. On en fait de fortes chaînes pour attacher les pieds et les mains des esclaves qui chez eux ne sont que des condamnés. Ceux qui sont notés d'infamie portent comme punition des pendants d'oreilles en or, une quantité prodigieuse de bagues et de colliers avec une large plaque du même métal sur le front. Les perles et les diamants servent aux petits enfants d'ornements et de joyaux. Hythlodée raconte plaisamment la mésaventure d'une ambassade qui se présenta couverte d'or et de pierreries. Elle fut moquée et bernée de toute manière par les Utopiens ennemis du faste et de la pompe extérieure qui ne leur inspirent que du mépris.

Dans cette république, on trouve certains principes de gouvernement dont les États de l'ordre réel peuvent faire

trop considérables, pour qu'on ne doivo pas y reconnaîtro l'effet d'un esprit léger, hasardeux, libre avec excès dans la restauration des textes comme dans leur interprétation, dans la philologie comme dans la critique. Ainsi qu'il le dit lui-même, il est toujours en travail d'enfantement, et ses onfants, venus avant terme, ont besoin, comme les petits de l'ours, d'être retouchés et façonnés de nouveau. C'est un labeur qu'il doit recommencer sans cesse et qui n'aboutit jamais à une composition définitive. Il s'en plaint; il s'en accuse; mais né improvisateur, il se déclare incorrigible.

Les exemples de cette légèreté impardonnable abondent. En voici quelques-uns. Dans ses notes sur le Nouveau Testament, il affirme que saint Jérôme ne dit nulle part qu'il a vu le texto hébreu do saint Mathieu. On trouve le contraire formellement énoncé dans les écrits du grand docteur. C'était cependant un point qui avait une grande importance et qui méritait d'être examiné avec attention. Assurément, la perspicacité ne lui manquait pas. Il a montré en plusieurs occasions autant de sagacité que do sens critique, comme, par exemple, quand il refusait do reconnaîtro pour authentiques les écrits attribués à saint Denys l'Aréopagite (1) et les lettres de saint Paul à Sénèque. Mais il ne prenait pas toujours le temps de regarder et de voir. C'est ce qui lui arriva pour le *Commentaire d'Arnobe sur les Psaumes*. La médiocrité de cet ouvrage aurait dû prévenir sa méprise. Le savant Cujas disait que c'était le seul livre dont il n'eût tiré aucun profit. Tillemont et tous les autres critiques ont rejeté l'opinion d'Érasme et ont pensé que ce commentaire, beaucoup trop vanté par lui, ne fut composé qu'après le concile de Chalcédoine. Il commit une méprise plus inexcusable encore lorsque, dans

(1) L'authenticité de ces écrits avait été déjà contestée par l'italien Valla et par l'anglais Grocin, qui d'abord avait professé l'opinion contraire. Le syndic de la Sorbonne, Bedda, soutint avec violence contre Érasme qu'ils étaient l'œuvre de Denys l'Aréopagite. — *V.* t. IX, p. 676, 916 et 917.

son édition de saint Cyprien, il donna comme étant vraiment de ce Père un livre où il est question de Dioclétien et des Turcs (1).

Dans les exemples que nous venons de citer, Érasme a failli dans la critique par excès de facilité. Il paraît s'être laissé aller au défaut contraire en rejetant les *Commentaires de saint Basile sur Isaïe* et la seconde homélie du même père sur le *Jeûne*. Tillemont a réfuté ses raisons que les plus célèbres critiques n'ont pas voulu admettre. Son jugement semble encore s'être égaré, quand il a voulu enlever à saint Chrysostome le *Commentaire sur les Actes des Apôtres* et les *Sept homélies sur la seconde épître aux Corinthiens*. Dans l'édition qu'il donna de saint Irénée, il admit légèrement et contre toute vraisemblance que ce père avait écrit en latin. Son opinion n'a été suivie par aucun des critiques venus après lui. Il hésita lui-même dans la suite. Le père Massuet, savant éditeur de saint Irénée, jugo ainsi le travail de son devancier. « Quoique l'on ait beaucoup d'obligation à Érasme, qui a d'ailleurs si bien mérité des lettres, d'avoir le premier publié les livres de saint Irénée, il est fâcheux que, privé des meilleurs manuscrits, il n'ait pu mieux faire. Son édition est si pleine de fautes, de lacunes, de périodes inutiles, que souvent l'on cherche Irénée dans Irénée, sans pouvoir découvrir ce qu'il pense. »

Cette appréciation, empruntée à un critique aussi équitable que savant et judicieux, nous conduit à parler de la méthode d'Érasme dans la restauration des textes. Sa manière de procéder est trop hardie, trop conjecturale. Sans parler de ses détracteurs, qui accumulent les accusations contre lui à ce sujet, les savants les plus graves lui adressent des reproches qui nous semblent mérités. Assurément, nous ne prétendons pas interdire d'une manière absolue la méthode conjecturale au critique et au philologue. Nous savons qu'elle

(1) *V.* plus haut, chap. V.

peut amener et qu'elle amène en effet de grandes découvertes. La conjecture joue dans le domaine de la philologie et de la critique le même rôle que l'hypothèse dans celui des sciences. Mais l'une et l'autre doivent être soumises à un contrôle sévère. Toute conjecture doit être vérifiée par l'étude patiente et minutieuse des textes et des sources historiques, comme toute hypothèse doit l'être par l'observation et l'expérimentation. C'est ce que trop souvent Érasme a négligé de faire.

Ce sont les *Adages* qui ont fondé sur une base solide sa réputation d'érudit. Jules Scaliger lui-même n'a pu s'empêcher de louer ce livre. Son fils Joseph confirme son jugement et ajoute : « On ne peut lui reprocher que d'être trop long; il sent trop l'allemand, et l'on voit les mêmes choses répétées jusqu'à trois ou quatre fois. » Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les louanges emphatiques ou mesurées que l'on a données à ce grand ouvrage. Nous cherchons plutôt les critiques dont il a été l'objet. Nous ne parlerons pas d'Étienne Dolet qui prend les injures pour des raisons. Jules Scaliger, pour compenser l'éloge qui lui était échappé, affirme dans une lettre que les hommes instruits ont trouvé une multitude infinie de fautes dans les citations, dans les explications, dans la langue et dans le style. Un italien plein de de science, quoique jeune encore, Robortello d'Udine ne se contenta pas de déclamer contre Érasme avec la dernière violence. Il releva des erreurs, les unes imaginaires ou sans gravité, les autres réelles même aux yeux de Pierre Nannius qui le réfuta. Nannius convenait que les citations des *Adages* n'étaient pas toujours exactes parce que l'auteur se fiait quelquefois trop à sa mémoire. Un critique d'une autorité plus grande, Muret, traite ce livre d'une façon assez méprisante. Il dit formellement qu'aucun ouvrage ne justifie mieux l'ancien proverbe : un gros livre est un grand mal. Suivant lui, l'auteur ayant précipité son travail, s'est trompé dans ses explications; il a rangé parmi les *Adages* beaucoup de pensées qui

n'en sont pas, et par contre il en a omis plusieurs. Henri Estienne protesta contre ce jugement de Muret qu'il mettait bien au-dessous d'Érasme pour les talents naturels et pour le génie (1). Ce qui semble résulter de ces jugements opposés, c'est que les *Adages*, malgré la vaste érudition qu'ils révèlent, portent la trace de ce travail précipité, de cette hardiesse conjecturale d'affirmation et d'interprétation dont nous avons parlé.

Les mêmes défauts se retrouvent dans l'ouvrage *du Nouveau Testament*. On sait quelle sensation profonde il produisit dans l'Europe chrétienne. « Depuis le christianisme, dit Burigny, il n'avait rien paru de comparable au point de vue de la critique et de la science. » Il excita chez les uns la plus vive admiration, chez les autres la plus violente colère. Cependant, si l'on compte et si l'on pèse les suffrages, on voit qu'il eut pour lui la quantité comme la qualité. Parmi ses admirateurs déclarés, il faut ranger le pape Léon X, qui félicita l'auteur par un bref, le cardinal Campège, l'archevêque de Cantorbéry, le vertueux et savant évêque de Rochester, le cardinal Ximénès, Adrien d'Utrecht, G. Latimer, Cutbert Tunstall, un des plus doctes et des plus judicieux personnages de l'Angleterre, Ammonio, nonce du pape dans ce royaume, Louis Berus de Bâle, savant théologien qui avait mérité le premier rang dans les luttes de la Sorbonne. L'évêque de Winchester, Richard Fox, déclarait que la version du Nouveau Testament, donnée par Érasme, lui tenait lieu de dix commentaires, tant elle apportait de lumière. De son côté l'évêque de Rochester écrivait à l'auteur : « Dans le *Nouveau Testament* que vous avez traduit pour l'utilité commune de tous, rien ne peut blesser un homme sensé; car non-seulement vous avez éclairci une infinité d'endroits par votre science; mais grâce à la perfection de votre travail, chacun peut maintenant le lire et le comprendre tout entier avec

(1) *V.* Burigny, t. II, p. 369 et suiv.

beaucoup plus de facilité et de plaisir qu'auparavant (1). »

Plus tard Joseph Scaliger, plus juste que son père, le défendit contre les critiques de Théodore de Bèze. « Bèze, dit-il, s'amuse et s'abuse à reprendre Érasme ; son *Nouveau Testament* est bon. » Il reconnaît qu'il y a dans ce livre des observations très doctes. Le savant Huet a beaucoup vanté la traduction d'Érasme. Il la trouve exacte, claire, élégante. Richard Simon, esprit morose et difficile, tout en l'accusant de faire en plusieurs endroits le métier d'un déclamateur plutôt que d'un interprète et de ne pas être exact dans ses citations, ajoute : « Nonobstant ces défauts, on doit lui rendre cette justice qu'il a été un des plus habiles critiques de son temps pour tout ce qui appartient à l'étude des livres sacrés. Il a fourni de grandes lumières à ceux qui ont travaillé après lui. » Le savant Leclerc est allé plus loin dans ses éloges. « Erasme, dit-il, s'est acquitté de tous les devoirs d'un bon interprète autant qu'on pouvait le faire de son temps et dans les circonstances où il se trouvait... Ses notes renferment beaucoup de très bonnes remarques philosophiques et théologiques, fondées sur la connaissance qu'il avait de la langue grecque et du style de l'Écriture sainte. Il est certain qu'il a montré le chemin à suivre (2). »

Mais si cet ouvrage valut à Érasme des témoignages éclatants d'approbation, il lui attira des ennemis qui le poursuivirent jusqu'à la mort. Nous laissons ici de côté le point de vue théologique pour ne considérer que le traducteur, le critique, le philologue. On ne peut s'arrêter à cette boutade de Jules Scaliger qui l'accuse d'avoir, non pas traduit, mais détruit le texte sacré. Toutefois il faut reconnaître que son travail sur le Nouveau Testament est très imparfait. Leclerc, son grand admirateur, en convient lui-même. Quant aux critiques publiées de son vivant, même à ne les considérer qu'au regard

(1) T. III, p. 1812.
(2) V. Burigny, t. I, p. 344 et suiv.

de la science pure, elles ne paraissent pas avoir toujours été sans fondoment. Il fut obligé plusieurs fois de mettre à profit les remarques de l'anglais Lée et les observations de l'Espagnol Stunica. Il est forcé d'en convenir malgré le mépris qu'il témoigne pour eux. Stunica prétendit qu'à la suite de ses critiques, il avait corrigé près de quarante endroits dans la nouvelle édition. Les annotations de cet Espagnol ont été reproduites par les grands critiques. Leclerc avoue qu'il a souvent raison, quoique la plupart du temps il ne fasse que des chicanes sur des points de peu d'importance.

En mourant, Stunica exprima la volonté que ses annotations manuscrites sur le Nouveau Testament fussent réservées à l'usage d'Érasme, en vue du bien public. Le chef de la Renaisance, peu sensible à ce legs d'un ancien adversaire, disait qu'il importait à la réputation de Stunica qu'elles ne fussent pas publiées, parce qu'il y avait beaucoup de choses frivoles et de critiques fausses. Mais suivant Sepulvéda, la gloire d'Érasme n'y était pas moins intéressée; au lieu de refuser à son contradicteur les éloges qui lui étaient dus, il devait profiter de ses avis, afin que personne ne fût tenté, en voyant son ingratitude, de publier ces annotations. Stunica était, en effet, un des plus savants hommes de son temps. Il entendait le grec et le latin aussi bien qu'Érasme. Il savait de plus l'hébreu et il était exercé dans l'art de la critique. Ce qui semble établi, c'est que, malgré son incontestable mérite et son grand succès, l'ouvrage sur le Nouveau Testament était le fruit d'une érudition vaste et variée, mais peu discrète et peu sûre.

Les travaux d'Érasme sur les Pères, dont les critiques les plus judicieux se plaisent à reconnaître la grande importance et la précieuse utilité, donnent lieu à des observations analogues. Le *Saint Jérôme* lui avait coûté un travail infini. S'il faut l'en croire, il avait failli mourir à la peine. Cependant son édition souleva les plus graves critiques. Marianus Victorius, qui édita les ouvrages de saint Jérôme sous le pon-

tificat do Paul IV, prétendait avoir rétabli près de quinze cents passages. Il relevait dans les notes une foulo d'erreurs et de lacunes qui, suivant lui, faisaient douter de la science d'Érasme en fait de grec. Joseph Scaliger a réformé ce qu'il y avait d'excessif dans la censure de Marianus. Il reconnaît pourtant qu'Érasme a été trop hardi dans ses restitutions, et qu'il a corrompu le texte en plusieurs endroits. Les Bénédictins n'ont pas épargné son édition de saint Hilaire qu'ils ont soumise à une critique sévère, tout en avouant qu'elle avait un véritable mérite. Ils n'ont pas jugé plus favorablement celle de saint Ambroise. Ils ont prétendu qu'Érasme s'était plus fié à ses conjectures qu'à l'autorité des manuscrits. Nous ne dirons rien de l'*édition* de saint Augustin, regardée comme le chef-d'œuvre de Jean Froben. Elle ne paraît pas avoir donné lieu aux mêmes critiques. Son travail sur saint Chrysostome ne semblait pas à R. Simon digne d'un homme qui s'était acquis une si grande réputation. Cette critique regarde surtout les traductions qu'Érasme a faites de quelques écrits du saint docteur. On a signalé dans ces traductions une foule de fautes.

A vrai dire, le génie d'Érasme se prêtait mal au rôle de traducteur. Il n'avait pas la précision nécessaire, il ne serrait pas le texte d'assez près et laissait trop flotter sa pensée dans une vague et insuffisante approximation. La paraphrase allait mieux que la traduction à cet esprit improvisateur, abondant et facile. Assez souvent même le sens lui échappait, faute de l'avoir cherché dans l'étude patiente du texte. Dans l'interprétation littérale comme dans la critique, comme dans la philologie, il donnait trop à la conjecture. Son esprit merveilleusement vif cherchait moins à comprendre qu'à deviner. Il faut ajouter qu'il avait appris le grec un peu tard. Budé semble l'avoir emporté de beaucoup sur lui pour la connaissance approfondie et l'intelligence de cette langue. Il y eut entre eux quelques passes d'armes sur le terrain de la philologie grecque. Budé eut l'avantage. Avec cette sagacité

d'esprit et cette sûreté d'érudition qui faisaient de lui l'oracle de la science, il expliqua sans peine et très nettement deux passages de saint Luc où Érasme s'était embarrassé (1).

Il y a dans les *Colloques* un repas poétique, assaisonné de philologie selon le goût du temps. On y trouve plusieurs explications aussi justes qu'ingénieuses. Il en est d'autres qui sont subtiles ou qui manquent de précision. Quelquefois Érasme entrevoit la vérité; mais au lieu de s'y arrêter ou de la faire jaillir, il la quitte, multiplie les conjectures, se jette dans le vague et aboutit à un sens forcé, confus, raffiné, qui ne répond pas au texte. On sera plus indulgent pour ces faiblesses d'un grand esprit, si l'on songe qu'on était alors privé des ressources qui rendent aujourd'hui la science facile.

On a vu ailleurs quel orage excita la substitution du mot *Sermo* au mot *Verbum* dans l'Évangile de saint Jean. Érasme écarta sans peine l'accusation d'hérésie. Mais il nous semble que le changement n'était pas heureux. Le mot *sermo* paraît plutôt convenir à la parole humaine qui est successive, qu'au Verbe divin qui est un et indivisible. On aurait compris davantage qu'il eût traduit λόγος par *ratio;* mais, à dire vrai, la langue de Cicéron n'avait pas d'expression pour rendre l'idée du Verbe, tel que l'entendaient les chrétiens. Le mot *Verbum*, adopté par saint Augustin, avait pris dans la langue sacrée une acception nouvelle; mais il avait l'avantage d'exprimer aussi bien que possible l'unité indivisible de cette Parole éternelle qu'ils adoraient.

Après l'examen rapide que nous venons de faire, on peut juger si nous avons eu raison de dire : la science d'Érasme est grande et variée; mais elle n'est pas toujours sûre. S'il est permis d'emprunter une parole célèbre, pour réaliser le parfait érudit, il aurait fallu attacher à son intelligence non pas des ailes, mais du plomb.

(1) *V.* la note M.

II

Le jugement que nous venons de porter sur l'érudit peut faire présumer ce que nous allons dire du théologien. La théologie n'est pas immobile; mais elle se meut dans un cercle tracé d'avance et d'où elle ne peut sortir sans se démentir elle-même. Elle reçoit de l'autorité le dogme fixé et défini. Tout son mouvement consiste à faire effort pour l'étayer sur le raisonnement et la tradition, le coordonner, l'éclaircir, l'expliquer même dans une certaine mesure, déduire les conséquences religieuses et morales qui en découlent, former, en un mot, un ensemble puissant dont toutes les parties soient nettement déterminées et fortement liées. Telle est l'idée que nous nous formons de la théologie positive. Elle demande tout à la fois un esprit rigoureux et délié, ingénieux et solide, profond et circonspect. Le moindre mouvement inconsidéré entraîne l'imprudent sur la tangente du cercle et le jette hors de l'orbite. Il faut une logique serrée, un langage précis jusqu'à la sécheresse. Les stoïciens comparaient la logique à la main fermée et la rhétorique à la main ouverte. Cette comparaison convient à la théologie comme à la logique. Pour elle, les libres allures de la rhétorique sont pleines de péril. Sous sa dialectique molle et flottante, dans ses larges amplifications, le dogme court grand risque de s'altérer ou de se perdre. Ajoutez une souveraine liberté d'esprit qui se porte sur toutes choses, qui s'ouvre à tous les doutes, qui sonde toute difficulté et tout mystère, qui jette en se jouant la conjecture sur tout sujet s'offrant à son investigation. Que deviendra la théologie dans de telles mains? Elle s'effacera, elle s'évanouira malgré même les efforts que l'on fera pour la retenir. Elle glissera au contact d'un esprit

ondoyant et divers. Au lieu d'un dogme rigoureux, inflexible, il ne restera qu'une croyance vague, indécise, flottante. Pour tout dire d'un mot, Érasme était né pour les lettres et non pour la théologie.

On lui rapporta un jour que Jean d'Eck l'avait déclaré incapable de parler sur la théologie, *infans in theologiâ* (1). Il fut profondément blessé. Le docteur d'Ingolstadt, l'ayant appris, lui écrivit qu'il n'aurait eu garde de s'exprimer de la sorte ; car il ne parlait jamais de lui que comme du plus éloquent des théologiens. Je ne sais si Érasme fut satisfait de cet éloge équivoque. De son côté Luther, avec cette humilité superbe qui était dans son caractère, lui faisait entendre assez durement que les lettres étaient son domaine, qu'il devait s'y tenir et ne pas s'engager dans les controverses de la théologie qui dépassaient sa mesure. C'était l'expression hautaine dont il se servait.

Érasme sentait lui-même que la théologie n'allait pas à son esprit et à son goût. Dans l'*Abrégé de sa vie* qu'il fit passer en 1524 au professeur Goclenius, il parle ainsi des dispositions de son âme, pendant qu'il étudiait à Paris : « Il avait beaucoup d'éloignement pour l'étude de la théologie, parce qu'il ne se sentait point porté à renverser tous les principes sur lesquels s'appuyaient les théologiens de l'époque ; et puis il craignait de se faire appliquer le nom d'hérétique (2). » En 1516, au moment où il travaillait sur le Nouveau Testament, il écrivait : « Alors dégagé de ces épines théologiques, l'esprit libre et tranquille, je serai tout entier aux Muses et à mes amis. » Un peu plus tard, il revient sur le même sujet dans une lettre à Budé : « Pendant toute une année et demie, je me suis occupé d'un genre d'étude tel que ni mon corps

(1) Le mot latin *infans*, signifiant à la fois un enfant qui ne parle pas encore et un homme inhabile a parler, présente ici une équivoque intraduisible.

(2) *A studio thelogiæ abhorrebat, quod sentiret animum non propensum, ut omnia illorum fundamenta subverteret; deinde futurum, ut hæretici nomen inureretur.*

ni mon esprit n'étaient capables de porter ce fardeau, surtout quand à l'ennui du travail s'ajoutait la pensée que tant de peine ne serait guère payée que par l'ingratitude et l'injure. » Pour exprimer son ennui, il multiplie les figures : il est ballotté sur les flots ; le port lui apparaît au loin. Il est au moulin à tourner la meule; mais tandis qu'il est ainsi caché, il est plus que jamais sur le théâtre du monde. Il s'est versé lui-même cette liqueur ; il est juste qu'il la boive. Il s'est tellement épuisé en efforts pour la *seconde édition* du Nouveau Testament, qu'il y a pris racine, et qu'en voulant le rajeunir et le dérouiller, il a vieilli et s'est rouillé doublement. Il remarque plus d'une fois que les Muses n'aiment pas les théologiens.

Quand on le presse d'écrire contre Luther, il déclare, ironiquement il est vrai, que cette tâche dépasse la *petite mesure* de sa science et de son esprit. Beaucoup de motifs l'en détournaient ; mais peut-être aussi avait-il le sentiment plus ou moins distinct de son insuffisance théologique contre un lutteur si redoutable. L'évêque de Rochester l'ayant exhorté vivement à terminer son livre sur la prédication, il promet d'y consacrer l'hiver suivant ; mais il ajoute : « J'avais résolu pourtant de ne plus toucher aux matières de controverse et d'employer mon loisir à traduire les Grecs et à traiter des sujets profanes, mais utiles aux mœurs. » Fatigué de disputes sans cesse renaissantes, il avait compris enfin pleinement que la théologie n'était pas son véritable domaine et qu'il avait dû contraindre sa nature pour s'engager sur ce terrain dangereux et glissant. Nous allons voir comment il s'y est tenu, comment il y a marché.

Un spirituel critique écrivait au commencement du XVII[e] siècle : « Érasme indique plutôt ce qu'il faut éviter que ce qu'il faut admettre. A vrai dire même, il ne nie rien ou pas grand chose ; il affirme peu ; il ébranle tout. » Non que le doute ou la négation soit son but. Il prétend rester dans les limites de l'orthodoxie. Il n'aspire pas à fonder une école ou une secte.

Le schisme déplaît à son âme cosmopolite. Il s'attache à l'unité. Ce n'est ni à l'individualisme de la philosophie, ni au fractionnement du protestantisme qu'il aspire, mais à la conciliation universelle. Il ne veut pas démembrer l'Église ; il veut l'étendre. Il trouve que le christianisme est confiné dans un trop petit espace. Il voudrait le voir reculer ses limites et ajouter à son empire des nations nouvelles. Mais aux yeux d'Érasme, cette expansion pacifique ne peut s'opérer qu'à certaines conditions, et la première qui frappe son esprit, c'est la nécessité de simplifier le dogme, de réduire les articles de foi, multipliés, selon lui, outre mesure par une théologie indiscrète et subtile, de ramener la doctrine chrétienne à la simplicité du symbole apostolique. Une fois engagé dans cette route, il ne s'arrête pas, et, relâchant de plus en plus les liens de la doctrine, la laissant flotter dans un vague où rien ne semble défini et catégoriquement affirmé, il aboutit à une sorte d'*évangélisme* indéterminé qui est la négation même de la théologie positive.

Cependant il ne cesse de répéter qu'il ne veut pas proscrire la science de l'École, qu'il prétend seulement la rendre plus sobre et moins subtile. Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il chez lui défaut de sincérité? Voulait-il saper avec adresse ce qu'il n'osait attaquer ouvertement? Non certes ; Érasme n'était pas un de ces révolutionnaires qui, n'ayant pas assez d'audace pour employer la violence, ont recours à la ruse. Il désirait la réforme des abus qu'il croyait apercevoir ; il ne voulait rien détruire de fondamental. Les partis et les solutions extrêmes ne pouvaient plaire ni à son esprit modéré ni à son cœur timide. Sa pensée, hardie dans l'investigation, méticuleuse dans l'affirmation, cherchait à concilier le dogmatisme et le doute, la foi et la science. Grâce à la magie d'une rhétorique habile et séduisante dont il s'enivrait lui-même, grâce aux évolutions d'un esprit singulièrement souple et ingénieux dont il était dupe tout le premier, il en venait, sans le vouloir, à supprimer à peu près la théologie de l'École.

Mais en réduisant la science théologique à la connaissance approfondie de l'Écriture, conserve-t-il à celle-ci toute son autorité? Il ouvre une porte au doute en paraissant admettre que les évangélistes, inspirés par le Saint-Esprit dans les choses essentielles, ont pu se tromper sur des points de moindre importance par défaut de mémoire. Mais quelles sont ces choses essentielles? Qui fera le choix? Où sera le *criterium*? Sera-t-il dans la raison individuelle, dans l'inspiration privée? Sera-t-il dans la raison générale? Quelquefois Érasme exalte l'inspiration intérieure et le sens privé; mais presque toujours il reconnaît comme règle souveraine le consentement universel de l'Église. Là où il hésite, il s'en remet à sa décision. Il croit et il déclare souvent que l'assistance du Saint-Esprit la préservera de toute erreur grave et persistante; mais il ne semble pas toujours admettre que ses décrets même sur des questions de foi et de morale soient absolument à l'abri de toute erreur. Il laisse un peu dans l'ombre son caractère apostolique et son économie doctrinale. Lorsqu'il propose au pape Adrien VI un projet de pacification religieuse, il demande, non pas un concile, non pas une assemblée d'évêques, mais une réunion d'hommes sages, doctes, vertueux, pris dans les deux camps opposés, qui discuteront les points contestés, feront les concessions nécessaires, résoudront les difficultés dogmatiques, décideront les réformes utiles. Le pontife ensuite ratifiera, proclamera la décision et lui donnera force de loi, sans y avoir autrement participé.

Ici Érasme a bien l'air de traiter les questions théologiques comme des questions humaines. Pour les trancher, il y applique des moyens purement humains. Ce n'est pas ainsi que l'église catholique a procédé contre les hérésies qui se sont élevées dans son sein. Érasme, peut-être à son insu et contre sa volonté, méconnaissait, en apparence du moins, les principes sur lesquels repose la constitution de cette Église. Son langage sur les décrets des conciles généraux et sur ceux des papes est variable, indécis, contradictoire. Tantôt il en parle

assez légèrement ; tantôt il leur reconnaît une très grande autorité ; mais il n'attribue ni aux uns ni aux autres l'infaillibilité absolue. Il insinue même en plusieurs endroits qu'ils ont erré, qu'ils se sont contredits l'un l'autre. Quelquefois, au contraire, il exalte l'autorité de l'Eglise jusqu'à l'exagération. « Même en supposant, dit-il, qu'il n'y ait dans les Écritures aucun passage qui prouve le péché originel, est-ce que pour cela je ne croirai point ce que l'Église me commande de croire ? » On lit dans un autre endroit : « Enfin pourquoi tant nous agiter sur l'auteur de tel ou tel livre sacré, puisque les écrits des apôtres ont pour nous tant d'autorité, non parce qu'ils sont venus d'eux, mais parce qu'ils ont été approuvés par le consentement de l'Église (1) ? » Il ne faut pas l'oublier ; pour une autorité quelconque, rien de plus dangereux que l'exagération de ceux qui l'étendent au-delà du vrai.

Si maintenant nous passons aux dogmes qui constituent la théologie chrétienne, nous trouvons chez Érasme les mêmes variations, la même témérité, la même inconsistance de doctrine et de langage. Il ne nie pas le péché originel; il atteste au contraire qu'il y croit, comme on vient de le voir ; mais il ébranle ce dogme en rejetant le plus puissant des témoignages dont les saints Pères se sont servis contre les pélagiens (2). Il ajoute que les anciens docteurs, dans leurs controverses contre les hérétiques, accommodaient certaines choses au besoin de faire triompher leur cause. « Ce n'est pas, dit-il, que je veuille prêter secours aux sectateurs de Pélage ; mais la doctrine chrétienne est d'autant plus fermement éta-

(1) T. IX, p. 214 et 1170.

(2) Saint Paul, Épître aux Romains, chap. V, 12 : *Propterea sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt.* Suivant saint Augustin, ce passage ne peut s'entendre que du péché originel. Érasme, prétendant suivre plusieurs anciens docteurs, trouve plus naturel de n'y voir que le mauvais exemple du péché d'Adam pour ses descendants.

blie, que les théologiens usent d'arguments plus solides et interprètent l'Écriture avec plus de vérité. » Un de ses plus beaux titres de gloire dans l'ordre moral, c'est d'avoir défendu le libre arbitre de l'homme contre Luther. Toutefois, il n'y a pas de question sur laquelle il ait plus varié. Souvent il s'exprime de façon à se faire accuser de pélagianisme. Quelquefois il semble s'accorder avec Luther et se rapprocher de Wiclef. Il regarde comme une erreur légère ce paradoxe du chef de la Réforme : tout ce que fait le juste est péché (1). Dans plus d'un passage, il a l'air de dire que la foi suffit sans les œuvres. La Sorbonne releva ses propositions équivoques sur cet article de la doctrine catholique. Au reste, ces discussions théologiques sur les mérites, sur le libre arbitre et sur la grâce, paraissent lui causer une sorte de vertige (2).

Touchant la divinité de Jésus-Christ, il n'est pas plus d'accord avec lui-même. Il ne la conteste nulle part ; il la confesse au contraire en toute occasion. Mais en même temps il semble prendre à tâche de montrer que tels et tels passages des Écritures sur lesquels les Pères s'appuient ne sont pas concluants, ou tout au moins ne sont pas irréfragables. Lui qui accuse les anciens orthodoxes de faire violence aux textes sacrés pour triompher des hérétiques, il les torture souvent d'une manière étrange comme pour venir à leur secours (3). Il parle de l'arianisme en termes si avantageux qu'on les croirait sortis de la bouche d'un adepte. Il insiste avec une affectation marquée sur l'hésitation du monde chrétien au sujet de cette doctrine. Il fait observer que les ariens avaient pour eux l'empereur, la supériorité de la science et peut-être celle du nombre, qu'ils n'étaient pas aussi condamnables qu'on l'a cru généralement. Il trouvait mauvais qu'on eût voulu les forcer d'admettre le mot *consubstantiel*, parce que

(1) Il est vrai qu'il compare cette erreur à celle qui nie l'immortalité de l'âme. *V.* plus haut, chap. VIII.
(2) T. IX, p. 1082 et p. 883 et suiv.
(3) T. IX, p. 1046 et suiv.



c'était un mot nouveau qui n'était pas dans l'Écriture et qu'il eût été plus convenable de sacrifier à l'intérêt de la paix et de la concorde. Il voyait en eux des séditieux et des schismatiques plutôt que des hérétiques. Ailleurs il convient que l'arianisme est une hérésie. Il a même donné un argument de sa façon contre les sectateurs d'Arius qui, voyant dans le Fils un Dieu, un grand Dieu, béni par-dessus toutes choses, refusaient pourtant de reconnaître en lui le vrai Dieu. Il le tire des passages de l'Écriture où Jésus est appelé *Fils unique* de Dieu. « Jésus-Christ, dit-il, n'est donc pas fils par la grâce, comme les autres saints, mais par la nature. Par conséquent, il est né de la substance du Père. Mais celle-ci, qui est d'une simplicité parfaite, ne peut être communiquée par le partage. Elle est donc la même numériquement dans le Père et dans le Fils (1). »

Mêmes fluctuations sur la divinité du Saint-Esprit. Dans la préface du *Saint Hilaire*, où l'on a cru voir un penchant décidé pour Arius, il dit : « Nous, plus hardis que saint Hilaire, nous osons appeler le Saint-Esprit vrai Dieu, procédant du Père et du Fils; ce que les anciens pendant longtemps n'ont pas eu la hardiesse de décider (2). » Attaqué sur ce chef, il se défendit faiblement; mais plus tard il confessa d'une manière très positive la divinité du Saint-Esprit. Lorsqu'on lui reprochait ses tergiversations, il répondait : « Je ne tergiverse pas pour mon compte, mais pour examiner et discuter. Je montre comment un autre pourrait tergiverser. »

Au sujet de l'eucharistie, il est bien près de se ranger à l'opinion d'Œcolampade. Il déclare son argumentation presque irréfutable. Il n'est arrêté que par la tradition de l'Église qui n'a pu être si longtemps dans l'erreur sur un point de cette nature. Ailleurs il professe nettement la croyance à la *présence réelle*, non-seulement comme conforme à la tradition constante de l'Église, mais comme établie sur les Écri-

(1) T. IX, p. 1175.
(2) T. IX, p. 1172.

tures. Touchant la primauté du pape, le baptême, la confession, le mariage, la vie monastique, le culte des saints, la vénération des images, les indulgences, le purgatoire, le célibat des prêtres, le jeûne, l'abstinence, il montre la même indiscrétion de langage, la même inconsistance de pensée. Esprit éminemment libre et léger, sans sortir de la religion surnaturelle et révélée, il s'y met à l'aise. Dans ses doutes, dans ses recherches, dans ses tendances, il va parfois bien plus loin que Luther. Il ouvre, en passant, la porte aux sacramentaires; d'un mot, il montre la route aux communistes; il aplanit en se jouant le chemin aux unitaires; en plaçant dans le ciel certains sages du paganisme et jusqu'à l'épicurien Horace (1), en proclamant que les Turcs sont plus près du vrai christianisme que beaucoup de chrétiens, il prépare l'indifférence en matière de religion. Il donne des armes aux athées eux-mêmes, lorsqu'il avance étourdiment que non-seulement Dieu ne peut être compris, mais qu'il ne peut être conçu par la pensée. Enfin il semble abaisser les barrières devant le scepticisme universel par ces paroles de la *Plainte de la paix :* « Les écoles sont en lutte avec les écoles, comme si la vérité changeait avec le lieu. Il y a des opinions qui ne franchissent pas la mer; il y en a qui ne passent pas les Alpes, d'autres qui ne vont pas au-delà du Rhin (2). »

Le *oui* et le *non*, le *pour* et le *contre*, se heurtent dans ses écrits. On dirait quelquefois un déclamateur, une sorte de sophiste qui se joue à réunir les contraires. Est-ce un sceptique arrêté seulement dans ses négations par la crainte du bûcher, ou par la peur plus vulgaire de perdre ses pensions? Ces deux sentiments peuvent avoir influé quelquefois sur les tergiversations de sa pensée et de son langage; mais la na-

(1) T. I, p. 683. *Colloques,* convivium religiosum.

(2) Pascal a exprimé des pensées analogues avec plus de relief : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle changent toute la jurisprudence : vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

ture de son esprit peut seule les expliquer. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que sous cette parole vive et souple, toujours libre et parfois licencieuse, si l'exactitude du théologien manque, l'accent de la bonne foi se fait sentir. On lit dans une lettre intime adressée à B. Pirckheimer : « J'ai dit entre amis que je pourrais me ranger au sentiment d'Œcolampade, s'il avait pour lui l'autorité de l'Église; mais j'ai ajouté que je ne pouvais en aucune façon être en dissentiment avec elle. Or, j'appelle Église l'accord général de tout le peuple chrétien. Je ne sais si les hypocrites dont vous faites mention ont tenu le même langage; moi, du moins, j'ai parlé sans fard et du fond de mon âme, et je n'ai jamais chancelé sur la vérité de l'eucharistie. Je ne sais ce que vaut pour d'autres l'autorité de l'Église; elle est pour moi d'un si grand poids que je pourrais partager les sentiments des ariens et des pélagiens, si l'Église avait approuvé ce qu'ils ont enseigné. Sans doute les paroles du Christ me suffisent; mais il n'est pas étonnant que je suive l'interprétation de l'Église dont l'autorité me fait croire aux Écritures canoniques. D'autres peut-être ont plus d'esprit ou de force. Quant à moi, je ne me repose jamais plus sûrement que dans les décisions certaines de l'Église. On peut raisonner et argumenter sans fin. »

III

Mais si Érasme n'avait pas l'exactitude et la rigueur nécessaires au théologien, il avait l'esprit philosophique à un degré éminent. J'entends par là cette liberté de penser qui veut tout soumettre au contrôle de la raison et ne s'en rapporter qu'à l'évidence. A cet égard, il est de la famille de Socrate et de Descartes, pour ne pas dire de Lucien et de Voltaire.

Toutefois, il ne faut pas chercher en lui un philosophe original et profond. Sa philosophie est celle du sens commun. Il n'aime pas la métaphysique. Il n'y croit pas. Il rejette ses spéculations comme inutiles et chimériques. C'est un point qui lui est commun avec le chef des philosophes du XVIII[e] siècle. Quand il fait des excursions dans ces régions transcendantes, et ces excursions sont très rares, il ne se fie pas à ses propres ailes ; il emprunte celles des anciens, de Platon, de Cicéron, des pères de l'Église. En un mot il n'est pas métaphysicien. Sa défense de la liberté morale est surtout fondée sur le sens commun et la conscience. S'il faut résoudre les difficultés que le problème soulève et répondre à la logique pressante, au dogmatisme arrogant de Luther, il ne s'aventure dans les abîmes de la métaphysique qu'à son corps défendant, et montre dans cette carrière plus de bon sens et de mesure que de vigueur dialectique et de profondeur spéculative. Il n'est guère quo l'habile interprète de ses devanciers, sans presque rien ajouter de son propre fonds. Le grand mérite de cette défense du libre arbitre, c'est l'à-propos. Ce n'est pas seulement un petit livre sensé, vrai, substantiel ; c'est un acte éclatant, une protestation de la conscience humaine contre la doctrine fataliste de Luther. Mais, à vrai dire, Érasme ne fut un philosophe original que dans la morale et la politique, dans la politique principalement.

En morale, ce qui est surtout remarquable chez lui, c'est le mélange sagement tempéré de la morale païenne et de la morale évangélique. Non-seulement il fond ensemble ces deux morales à l'aide de cet esprit large et conciliateur qui était le trait dominant de sa nature ; mais il concilie entre eux les païens eux-mêmes. Il emprunte un peu à toutes les écoles, à Platon, à Zénon, à Épicure, à Cicéron, à Sénèque, à Horace. Il tempère l'élévation idéale de Platon, la roideur gourmée de Sénèque, par le bon sens aimable et indulgent de l'ami de Mécène. Toutefois il a eu dans sa jeunesse le tort de trop aimer Sénèque. Dans ses amplifications morales, on sent

l'influence funeste de cet écrivain. Il se laisse aller trop souvent à l'emphase, à la déclamation. L'étude de Sénèque, jointe au mauvais goût de l'époque, gâte son esprit naturellement délicat, ami de la simplicité et du naturel. Plus tard il plaça mieux son culte. Il fut comme transporté d'un pieux enthousiasme pour les ouvrages de Cicéron qu'il lut avec plus d'attention et de maturité. Mais dans son jeune âge, l'esprit étincelant et la véhémence forcée de Sénèque l'avaient séduit.

Ce qui fait que les amplifications morales d'Érasme ont de l'intérêt en dépit de leurs défauts, ce qui leur donne la vie, c'est que l'auteur ne s'en tient pas à la peinture générale des vices de l'humanité. Il s'attaque aux mœurs, aux travers, aux désordres de son siècle. Il voit le monde endormi dans l'ivresse de ses vices, mettant sa confiance dans des superstitions trompeuses, achetant à deniers comptants la licence du plaisir et du crime. A l'aspect de cette corruption qui ronge la société chrétienne, sa verve s'anime; il s'arme du fouet de la satire et s'efforce de réveiller de sa léthargie ce monde corrompu, superstitieux et vénal. Il prend tour à tour le ton de la véhémence et de l'ironie. Il est vigoureux, éloquent, incisif. Ces peintures sont vivantes parce qu'elles reproduisent des réalités actuelles; elles sont expressives, parce que l'auteur ne reste pas froid devant les désordres qui frappent ses yeux. Son émotion, sa colère, les animent et les colorent. Ce sont les vices incurables de la nature humaine qu'il poursuit; mais ces vices sont saisis et exprimés sous leur forme actuelle et vivante. Ce ne sont pas des types abstraits contre lesquels le philosophe dans son cabinet échauffe son imagination et se remplit d'une colère factice. Voilà pourquoi la déclamation et la surabondance enflée qui trop souvent déparent les peintures morales d'Érasme ne les empêchent pas d'être vraies. Elles sont l'image de son temps, l'expression fidèle de ses sentiments et de son âme. C'est pour cela qu'elles ont une originalité réelle, quoique souvent elles roulent sur un fond commun.

Érasme est donc un moraliste expressif, passionné, satirique, qui s'attache au réel plutôt qu'à l'idéal, soit que dans ses peintures il vise à la force et à la véhémence, soit qu'il déguise la satire sous le voile d'une fine et ingénieuse ironie. L'homme qu'il nous présente est bien l'homme de tous les temps ; mais c'est avant tout l'homme du commencement du XVIe siècle. Les vices, les passions, les préjugés, les erreurs, toujours les mêmes dans leur source, prennent ici un caractère, une physionomie, un costume particulier et original. Rien de vague, rien d'abstrait; c'est la réalité que nous avons sous les yeux. Ce que l'on perd du côté de la généralité, on le gagne du côté de la précision, de la force, de la couleur, de la vie. Quelle vérité, quelle finesse, quelle sobriété dans la peinture satirique du soldat mercenaire! S'il exprime avec des traits ineffaçables les vices, les préjugés, l'ignorance et la perversité de certains moines corrompus, il ne représente pas avec un burin moins vigoureux les enfants perdus de la Réforme, ces vagabonds qui ont quitté le froc et qui, de la liberté évangélique, n'ont pris que la licence du vice et de la débauche. S'il a peint l'orgueil intolérant de certains théologiens et de certains prédicateurs de son époque, il n'a pas épargné l'arrogance de Luther et de ses disciples. Le tyran cruel et rusé du XVe siècle est esquissé avec une vérité et une finesse de trait remarquable dans l'histoire de l'Aigle et du Scarabée. Avec quelle verve mordante il censure cette société corrompue, ignorante et grossière, égoïste et vicieuse, mêlant la superstition à la débauche, livrée au pharisaïsme le plus révoltant ! C'est dans les ouvrages d'Érasme, c'est dans sa correspondance que l'on peut étudier l'état moral du monde au commencement du XVIe siècle. Seulement il faut se tenir en garde contre les exagérations de la satire ; car il est écrivain satirique autant et plus que moraliste.

Mais ce qui surtout constitue son originalité dans la philosophie morale, c'est l'alliance intime de la morale évangélique et de la morale païenne. Vous ne trouvez pas chez lui,

comme chez d'autres moralistes du XVIe siècle, comme dans Charron et Montaigne, par exemple, une pensée exclusivement païenne où le christianisme n'a presque point laissé d'empreinte. Dans Érasme, le souffle de l'Évangile anime, échauffe, dilate cette morale si belle d'ailleurs qu'il admirait dans Platon et dans Cicéron avec un enthousiasme presque naïf. C'est la charité chrétienne qui vient s'ajouter à la doctrine austère du devoir pour guérir l'égoïsme, ce vice incurable de l'homme, mais qui était plus particulièrement encore la plaie morale de son temps. Comme son ami Thomas Morus, il est persuadé que cet égoïsme, cet intérêt privé est la source de tous les maux, de tous les désordres qui remplissent le monde. Il voit le remède dans le retour à la charité et au détachement évangélique. La commmunauté des premiers temps du christianisme est un idéal qu'il faut présenter aux hommes, mais non pour la réaliser de nouveau, car c'est impossible. Son bon sens et la mesure qui distinguent son esprit l'avertissent que la communauté évangélique ne peut s'étendre à une société qui embrasse une nation entière. Ce qu'il veut, c'est qu'on rallume la charité chrétienne au foyer de l'Évangile ; c'est qu'on la fasse pénétrer plus intimement au sein de la société politique comme au sein de la famille.

A ses yeux, elle s'est refroidie au contact d'Aristote et du droit romain. La morale d'Aristote, saine en elle-même, puisqu'elle recommande la mesure en toutes choses et place la vertu dans un juste milieu également éloigné des contraires, ne s'accorde qu'imparfaitement avec la morale du Christ qui est une morale de détachement, d'amour, de fraternité, de dévouement poussé jusqu'au sacrifice. Les lois impériales expriment la justice, mais la justice rigoureuse. Elles altèrent l'idée même du droit en plaçant le principe de la loi dans la volonté de l'empereur. Sa source est plus auguste et plus sainte. Il faut donc débarrasser la morale chrétienne d'un alliage impur, la ramener à sa véritable source, la retremper dans la doctrine même du Christ et la faire en-

trer profondément dans l'homme individuel, dans la famille, dans le gouvernement, dans la société tout entière. Le paganisme et le judaïsme sont encore vivants dans les lois et dans les mœurs, dans l'abus des pratiques superstitieuses, dans l'organisation sociale et politique, dans la tyrannie des princes, dans l'intolérance cruelle, dans la guerre enfin, le plus grand fléau de l'humanité. On dirait qu'un souffle précurseur du XVIIIe siècle a passé sur l'esprit et sur l'âme du chef de la Renaissance. Il entrevoit la plupart des principes que la philosophie moderne doit faire triompher ; mais il se distingue de cette philosophie par le caractère chrétien. La philosophie du dernier siècle est ennemie du christianisme, parce qu'elle veut détruire les abus du passé. Elle confond dans sa haine le fond et la forme, la religion et la superstition ; et pourtant la morale politique du XVIIIe siècle n'est en définitive que l'expansion de la morale chrétienne appliquée à l'organisation politique et à la vie sociale.

Érasme a été plus vrai, parce qu'il a été plus modéré. Il a poursuivi les abus ; mais il n'a pas prétendu abolir l'Évangile. Il a voulu au contraire l'imprimer plus profondément au cœur de la société chrétienne. Il a prêché la tolérance ; mais il l'a fondée sur la doctrine évangélique. Le premier de tous les modernes, il a proclamé le principe de la liberté de conscience ; mais il ne l'a pas opposé au christianisme. Il l'a fait dériver du christianisme lui-même qui est une doctrine d'amour, qui aspire à conquérir les âmes et non les corps seulement, qui demande l'acquiescement libre d'hommes libres et non l'adhésion contrainte et mécanique d'esclaves. Ce n'est point par la force, ce n'est point par les armes que le Christ a fondé son empire ; ses disciples ne doivent pas employer d'autres moyens que ceux qu'il a recommandés et pratiqués.

Érasme fait de même pour la guerre. Il montre qu'elle est contraire à la nature comme à la doctrine évangélique, qu'elle est interdite aux hommes et à plus forte raison à des

chrétiens, sauf le cas de légitime défense. Il veut que tous les efforts réunis de la raison et de la religion luttent de concert pour extirper de la terre cet horrible fléau. Il ne demande pas avec moins de vigueur la répression de la tyrannie. Partisan de la monarchie, mais d'une monarchie sagement tempérée et limitée qui ne puisse dégénérer en despotisme, il l'établit sur le droit national, sur le consentement du peuple et non sur le droit historique ou divin. Sur le prêt à intérêt, sur le commerce, sur les péages et les impôts, sur la mendicité, il émet des idées saines et fécondes qui devancent l'avenir et annoncent de loin la science nouvelle de l'économie politique. Mais ce qu'il n'oublie jamais, c'est le côté moral et chrétien. Là il est novateur ; il est précurseur des temps nouveaux. Il franchit d'un seul pas deux siècles. Il pose les bases de la philosophie politique du monde moderne, mais en restant chrétien.

IV

Du moraliste à l'écrivain la transition est naturelle ; car nous n'avons pu juger l'un sans parler de l'autre. Érasme a été poète et prosateur. Il a fait des vers latins, comme en faisaient tous les lettrés de son temps. Ils commencèrent sa réputation littéraire. Il aimait la poésie avec passion dans son jeune âge et n'avait pour la prose que de l'aversion. C'était cependant par la prose qu'il devait acquérir une gloire immortelle. Il s'essaya dans tous les genres de poésie, même dans l'églogue qui allait si peu à la nature de son esprit. On a de lui une pièce en ce genre composée à l'imitation de Virgile, lorsqu'il était élève à Deventer. Il n'avait pas alors quatorze ans. Leclerc juge d'après cette églogue que si Érasme se fût appliqué à la poésie, il serait devenu un excellent

poète. Il est permis d'en douter ; car cette pièce est fort médiocre. Elle ne brille ni par le naturel, ni par l'élégance soutenue, ni par l'harmonie. Il est très heureux pour sa gloire qu'il n'ait pas eu la prétention de devenir un excellent poète.

A dix-huit ans, il composa une élégie contre les vices et surtout contre la débauche et l'ambition. Ses amis la firent imprimer sans son aveu. Ce sont généralement des vers faciles, mais prosaïques et négligés sur un fonds d'idées assez communes. Un an plus tard, se promenant dans les vertes prairies de la Hollande avec son ami Guillaume de Ter-Gow, ils improvisèrent en se jouant un dialogue poétique sur le printemps, dont le plus grand mérite est d'avoir été improvisé. On a parlé ailleurs du poème qu'il écrivit en trois jours pour célébrer la famille royale d'Angleterre ainsi que la nation anglaise. Dans cette pièce, comme dans les autres, on trouve quelques traits heureux et fins avec beaucoup de prosaïsme et peu de poésie.

Il aimait beaucoup, il le dit lui-même, à faire des épigrammes. On le conçoit aisément ; il en a tant fait en prose et d'excellentes. C'étaient ses moments perdus qu'il employait à ce genre de composition, quand il se promenait, quand il était en récréation ou à table. On lui en demandait souvent et il en faisait par complaisance. Il est à croire que cette complaisance lui coûtait peu. Il ne s'imaginait pas qu'on dût les publier. On imprima cependant à son insu celles qu'il avait composées dans sa première jeunesse. Il accuse un domestique de les lui avoir dérobées pour les vendre à un libraire. Celui de tous ses poèmes qui a été le plus loué, c'est son poème sur la vieillesse. Il le composa en traversant les Alpes à cheval. Quel scandale pour les touristes de nos jours ! Mais les lettrés de la Renaissance comptaient pour peu la nature. Érasme nous a laissé des récits de voyage assez piquants, mais en prose. Au reste, la nature y tient peu de place.

Cette pièce de vers qu'il appelait *Carmen équestre* ou plutôt *alpestre*, fut dédiée au célèbre médecin Guillaume Copus. Érasme étant à Bâle la retoucha. Il y a dans ce petit poème beaucoup de piété, mais fort peu de poésie. Il avait pris Horace pour modèle ; mais il n'a pas su lui dérober sa grâce ni cette fleur de poésie que l'on trouve sous la négligence apparente, ni cet abandon charmant qui a tant d'attrait pour les esprits délicats. Il n'a reproduit que sa finesse et sa netteté ; mais ces qualités lui étaient naturelles. L'étude d'Horace n'a pu que les fortifier et les développer.

Tout médiocres qu'ils étaient, ses vers eurent beaucoup de réputation dans son temps. Il paraît d'après une lettre citée ailleurs qu'il ne se faisait guère illusion sur leur mérite. Il sentait qu'il était né prosateur et non poète, que la poésie avait pu charmer sa jeunesse, mais qu'elle ne pouvait le conduire à une gloire solide et durable. Dans une autre lettre il parle de ses vers avec la même modestie. Il n'a jamais, dit-il, travaillé ce genre d'ouvrages avec assez de soin pour faire quelque chose vraiment digne d'Apollon. Il prie son ami de ne pas trop vanter ces bagatelles. Il avoue qu'étant à Paris il s'est peu occupé de poésie, craignant de se mesurer avec les poètes éminents que possédait cette université.

On s'est accordé dans les temps qui ont suivi à ne pas tenir en grande estime les compositions poétiques d'Érasme. Selon Jules Scaliger, ce n'est qu'un versificateur. Un autre critique lui refuse la majesté héroïque, le feu, l'agrément, qui font les grands poètes. Leclerc lui-même avoue que ses vers sont bien inférieurs à sa prose, qu'il n'a ni l'inspiration ni le style poétique. Il y trouve cependant beaucoup d'esprit. A nos yeux, Érasme est infiniment plus spirituel en prose qu'en vers.

Mais même en prose, s'il a produit des œuvres brillantes, il n'a pas fait de livre achevé. Ses meilleurs écrits ont des défauts graves qui sont devenus plus sensibles avec le temps. *L'Éloge de la Folie*, quelques-uns de ses *dialogues*, une di-

gression des *Adages*, un certain nombre de lettres, sont les seules fleurs de sa couronne littéraire qui aient conservé de l'éclat et de la fraîcheur. Le temps a fané le reste. On peut encore en faire un sujet d'étude, y découvrir çà et là quelques passages dignes d'être tirés de l'oubli ; on n'y trouve plus intérêt et plaisir. Sa plus grande faute, ou plutôt son malheur, c'est d'avoir écrit dans une langue morte. On lui en a fait reproche. On a dit : « Érasme a confié ses idées à une langue savante ; il ne s'est adressé qu'aux gens instruits ; voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer la surface du monde ; il n'a pas pénétré au sein du peuple. Luther a été plus habile ; il a parlé aux multitudes dans leur propre langue. Elles se sont remplies de ses idées ; elles se sont passionnées pour sa réforme et la révolution s'est accomplie ; elle est devenue invincible. L'influence d'Érasme n'a eu qu'un éclat éphémère ; elle a passé vite et le chef de la Renaissance est demeuré seul, délaissé et presque oublié. »

Ce que l'on ne dit pas, c'est que Luther avait à sa disposition une langue nationale, rude encore, mais qui avait enfanté déjà des écrits remarquables, une langue que parlaient des millions d'hommes. Érasme était dans une situation bien différente. Sa langue maternelle était un dialecte obscur et grossier qui n'avait pour lui aucun monument littéraire, qui n'était parlé que sur un territoire de peu d'étendue par un peuple regardé alors comme épais d'esprit et méprisé comme tel. Ce n'était certes pas en langue hollandaise qu'il pouvait s'adresser au monde, se faire écouter et comprendre. Devait-il parler en allemand ? Mais c'était emprunter un idiome étranger qu'il n'aurait pu manier qu'avec gaucherie. Il ne connaissait que les langues savantes, ne parlait que le latin. Il dédaignait les idiomes vulgaires comme des jargons barbares qui n'étaient d'ailleurs entendus que d'une nation. Il prétendait s'adresser au monde entier, ou du moins à l'élite du monde, à l'aristocratie des intelligences ; car il s'inquiétait peu de la foule ; il se défiait de son jugement et trouvait

même dangereux de la mettre dans la confidence des questions qui s'agitaient au-dessus d'elle.

Luther et ses disciples eurent d'autres pensées; on sait quels désordres et quels excès en furent la suite. Il triompha; mais les paysans de la Souabe furent tour à tour égorgeurs et égorgés; les anabaptistes de Munster déshonorèrent sa cause. Érasme voulait une réforme pacifique, il devait donc parler au monde éclairé; il voulait une réforme universelle, il devait donc parler la langue universelle qui était alors le latin. Le temps était loin encore, où Voltaire pourrait se faire lire et entendre de toute l'Europe éclairée, en écrivant dans sa langue nationale. Ainsi rien de plus vain et de plus injuste que le reproche adressé à Érasme. Il ne pouvait faire autrement, quand même les préjugés de la Renaissance ne l'auraient pas détourné d'employer une langue vulgaire. Mais ce qui n'était pas une faute fut un malheur. En écrivant dans une langue savante, il subit les inconvénients attachés à l'emploi d'un tel instrument. On a dit plus haut comment et à quel prix il les a combattus et amoindris pour donner à ses œuvres la couleur et la vie. Il ne pouvait y réussir qu'imparfaitement. Écrites dans une langue morte, ses productions devaient se flétrir avant le temps. Elles étaient condamnées inévitablement à une vieillesse anticipée.

Une faute qui lui est plus imputable, quoiqu'il ait essayé quelquefois de s'en excuser, c'est d'avoir voulu trop produire, d'avoir multiplié ses œuvres sans mesure, de les avoir improvisées avec une fécondité et une précipitation qui ne pouvaient donner que de brillantes ébauches. Il avait beau dire qu'il s'inquiétait peu de composer des livres parfaits, s'il faisait des livres utiles, qu'il préférait l'avantage du public studieux à sa propre réputation. Ce n'était qu'une excuse spécieuse, ou du moins ce n'était pas toute la vérité. Il a eu quelquefois plus de franchise. Il a reconnu son défaut, capital qui tenait à sa nature. Il était né improvisateur. Il ne pouvait prendre le temps de méditer profondément le plan

de ses ouvrages, de mûrir ses idées, de polir son style, d'épurer son langage. Il s'abandonnait à la facilité de sa plume, sans s'arrêter même pour relire ce qu'il avait écrit. C'était merveilleux, comme improvisation; mais il y avait les défauts inhérents à l'improvisation, une composition indigeste, un style inégal et négligé, des répétitions sans nombre, des inexactitudes et des erreurs, quelquefois des méprises étranges, une surabondance et une diffusion fastidieuses.

Lui qui est si net, si vif et si sobre dans certaines lettres, dans quelques dialogues, il se charge trop souvent d'un lourd fatras et se fait accuser par Joseph Scaliger d'écrire comme un allemand. Mais laissons-le juger lui-même ses ouvrages et sa méthode de composition. « Je ne suis pas, dit-il, autrement affecté à l'égard des fruits de mes veilles que le sont d'ordinaire à l'égard de leurs enfants les parents dont la fécondité n'a pas été fort heureuse, parce qu'ils ont mis au monde des fils laids et maladifs, ou bien tels qu'ils ont causé le déshonneur et la ruine des auteurs de leurs jours. Je suis à ce sujet d'autant plus mécontent de moi-même, que les maux qui viennent des enfants ne peuvent pas toujours être imputés aux parents, tandis que les défauts des livres ne sont imputables qu'à leurs auteurs, à moins que peut-être je ne veuille accuser le pays et l'époque qui n'étaient pas favorables. Mais il y a des points sur lesquels je ne pourrais me défendre. Avant tout, celui qui prétend se faire un nom honorable par ses écrits doit choisir un sujet qui convienne à sa nature et qui lui permette de déployer tout son talent... C'est ce que je n'ai jamais fait. Mais j'ai pris un sujet au hasard, ou pour me conformer au jugement de mes amis plutôt qu'au mien. En second lieu, il faut traiter avec soin le sujet qu'on a choisi, tenir longtemps son œuvre cachée et la polir souvent avant de la mettre au jour. Moi, ce que j'ai une fois entrepris, je l'achève presque d'une seule haleine, et je n'ai jamais pu dévorer l'ennui de châtier un écrit... Aussi, après une publication précipitée, la force des choses m'oblige

à refondre quelquefois un ouvrage d'un bout à l'autre; et je m'étonne qu'à une époque si éclairée, il se trouve des gens qui lisent mes ouvrages. »

L'aveu est aussi franc et aussi complet que possible. Il le répète souvent dans ses lettres. Longueil avait indiqué ce que les connaisseurs regrettaient do ne pas trouver en lui. Érasme répondait : « Ces observations m'ont été aussi agréables qu'utiles. Il y a cependant quelques points au sujet desquels je pourrais trouver quelque faux-fuyant, tel quel, si j'étais moins prévenu en faveur de votre jugement. Quant à ce que vous écrivez, que j'aime mes défauts, croyez-moi, ce n'est pas amour; c'est ignorance ou plutôt paresse. Je suis ainsi fait et ne puis vaincre la nature. J'épanche toutes choses plus que je ne les écris, et c'est pour moi un travail plus insupportable de revoir que de composer. Pour ce qui est du choix des mots, je ne veux pas, sans doute, paraître tout à fait négligent. Mais je ne pense pas qu'en traitant un sujet sérieux, il convienne de mettre un soin trop minutieux à parer sa diction d'ornements empruntés. »

Ceci était à l'adresse des cicéroniens, au nombre desquels Longueil se flattait d'être compté. « On ne sera pas étonné, ajoutait Érasme, que le ruisseau de mon éloquence coule troublé et fangeux, si l'on songe qu'il rencontre sur son passage des auteurs impurs et terreux qui doivent nécessairement y déposer quelque vase. » On lit dans une lettre : « A l'exemple des ours, je façonne peu à peu, en les léchant, les enfants informes de mon esprit. » Il revient ailleurs sur sa mauvaise manière de composer. « Il m'arrive, dit-il, la plupart du temps comme à ces jeunes femmes qui se hâtent trop d'être mères et qui n'enfantent qu'un fruit avorté... Ce défaut, je le vois, m'est commun avec quelques autres. Je reconnais cependant que c'est de ma part une faute grave. Je suis ainsi fait. Je ne puis supporter les ennuis de la gestation; et pour avoir voulu me délivrer trop vite de mon travail, je suis forcé de dévorer bien des fois le même labeur. »

Plus tard encore, répondant aux critiques des Italiens, il disait : « Je précipite les fruits de mes veilles; il y a longtemps que j'ai confessé ma faute et je m'en punis... Quant à la beauté du style, je ne m'en suis jamais inquiété minutieusement. Il me suffit de parler sans incorrection tant bien que mal et d'être compris. On regrette de ne pas trouver en moi le vieux type du langage latin. Mais parmi les anciens auteurs, quelle différence de style! En quoi Sénèque ressemble-t-il à Quintilien, Quintilien à Cicéron, Valère-Maxime à Salluste, Tite-Live à Quinte-Curce, Ovide à Horace?... Il en est des esprits comme des goûts. Les jugements furent toujours divers, sans cesser pour cela d'être libres... Si ce que nous avons traduit dans les *Adages* répond peu aux traductions d'Hécube et d'Iphigénie, Aléandre, mieux que tout autre, peut en dire la raison, lui qui m'a vu écrire d'improvisation cet ouvrage, à mesure qu'on l'imprimait... Quand je traduisais les tragédies, je ne m'occupais pas d'autre chose; et cependant même alors je traduisais souvent cent vers d'un seul trait. J'ai traduit les vers avec la même célérité que la prose. »

Quelquefois il accusait la fortune qui lui avait imposé des sujets peu adaptés à son talent. « Il arrive, disait-il, je ne sais par quelle mauvaise fatalité, que la fortune me détourne de ce à quoi je paraissais propre et m'appelle dans un champ tout différent... En effet, lorsque je semblais né pour ce genre de diction abondant et libre que l'on emploie d'ordinaire dans les discours, dans les délibérations ou même dans les *déclamations*, j'ai consacré une bonne partie de mon travail à des recueils de proverbes, à des scholies, à des annotations. » Ailleurs il se reproche d'épuiser un fonds maigre et peu fertile, sans le laisser reposer, sans le réparer et le nourrir par un bon engrais.

Il ne faut donc pas s'étonner de ne point trouver dans Érasme cette beauté de composition qu'il n'a pas pris le temps de rechercher ni cette pureté et cette perfection de style aux-

quelles il ne prétendait même pas. On rencontre dans ses écrits une foule d'expressions qui n'appartiennent pas à l'ancienne langue latine et qui pourraient être d'un exemple dangereux, si l'on n'y prenait pas garde. « Mais, comme l'a remarqué un judicieux critique, il s'est abandonné à la veine et à la nature propre de son génie qui pouvaient seules donner à son style l'unité de ton et de couleur. Si la première qualité de la diction est la netteté, nul à cet égard n'a égalé Érasme. Sa plume heureuse et facile suivait si merveilleusement les pensées intimes de son âme qu'à peine aurait-on aperçu quelques ratures dans ses manuscrits; et cependant sa science jette partout une si vive lumière qu'on voit bien que cette exquise abondance découle de l'esprit le plus fécond. » La netteté, l'abondance, la facilité, la finesse, l'enjouement gracieux et piquant, telles sont en effet les qualités qui frappent, quand on lit les ouvrages d'Érasme.

Comme écrivain religieux, trois choses lui ont manqué, la fermeté et la vivacité de la foi, la rigueur de l'esprit théologique, les élans du mysticisme chrétien qui ravissent l'âme et l'unissent à Dieu. Une rhétorique froide, une théologie flottante, une ferveur compassée et artificielle, voilà les défauts dominants de ses livres qui roulent sur la religion et la piété. On y trouve aussi trop de polémique. Le livre de la *Préparation à la mort* est celui de tous où il y a le plus d'onction (1). Érasme semble avoir senti lui-même ce qui lui manquait en ce genre. Parlant de saint Basile qui nous offre un modèle parfait de cette haute inspiration, de cette onction chrétienne, il s'étonne d'éprouver tant d'attrait pour cette grande éloquence; car il reconnaît qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'esprit du saint docteur et le sien. Saint Ignace de Loyola, dit-on, s'étant aperçu que par la lecture du *Manuel d'Érasme* sa dévotion se refroidissait, ne lut plus ses ouvrages et défendit de les lire dans sa société. Les chartreux

(1) V. la note N.



firent de même. Saint Cyran, à ce sujet, pensait comme saint Ignace.

La polémique occupe une large place dans les écrits d'Érasme. Ses apologies, ses réponses à ses adversaires de tout genre sont remarquables par la souplesse, la netteté, la finesse mordante, souvent même par une modération et une civilité fort rares à cette époque. On peut citer particulièrement ses apologies contre Lefebvre, contre Latomus, contre Bedda et surtout sa réponse aux censures de la Sorbonne, qui est un modèle en ce genre. Mais les écrits de polémique n'ont qu'un intérêt passager, un éclat fugitif.

Pour goûter l'écrivain dans Érasme, il faut le considérer surtout dans l'*Éloge de la Folie*, dans les *Colloques*, dans la correspondance. Nous ajouterons ici peu de chose à ce que nous avons dit plus haut de l'*Éloge de la Folie.* C'est un ouvrage à part, auquel rien ne ressemble, qui plaira toujours aux esprits fins, qui mérite de vivre et qui vivra, quoi qu'il ait été écrit dans une langue morte et par un homme de la Renaissance. On a quelquefois rapproché de cette satire les *Lettres des hommes obscurs*, qu'un écrivain de nos jours appelle les *Provinciales* du XVIe siècle. Il n'y a pas moins de gaieté et d'esprit; mais il y a moins de grâce et de délicatesse. La satire d'Ulric de Hutten est plus grossière. Elle est personnelle comme celle d'Aristophane. Celle d'Érasme est plus générale. Elle attaque les vices et les ridicules de son temps; mais elle respecte les personnes. La raillerie de Hutten est souvent amère; celle d'Érasme est recouverte d'un voile de bonhomie qui en double le charme. Dans les *Lettres des hommes obscurs*, il y a quelque chose de plus spontané; dans l'*Éloge de la Folie*, il y a plus d'art et de science. Au reste, le petit livre d'Érasme a précédé celui de Hutten, et si l'un des deux écrivains a imité l'autre, ce n'est pas à coup sûr le chef de la Renaissance.

Malgré la vivacité et la délicatesse de son esprit, l'auteur de l'*Éloge de la Folie* n'a pu rejeter entièrement l'appareil

pédantesque de son époque. Il y a plus de simplicité et d'abandon aimable dans les *Colloques*, ainsi que M. Nisard l'a remarqué. Toutefois c'est encore un ouvrage bizarre où les idées les plus hardies, pour ne pas dire les plus agressives, se trouvent mêlées à des modèles de langage et de style, à des exercices de grammaire et de littérature. Quoi de plus singulier, de plus original, qu'un pamphlet caché sous la forme d'un livre d'éducation? Ce qui en fait le charme, c'est une gaieté, une verve intarissable ; c'est un badinage franc et malin, rarement grossier, souvent délicat et de bon goût.

Nous ne dirons qu'un mot du dialogue où l'écrivain attaque l'abus des pèlerinages. Il y a là des traits fort vifs que Voltaire lui-même ne désavouerait pas. On rencontre dans quelques-uns de ces entretiens des accès de gaieté aristophanesque, des plaisanteries d'une saveur douteuse, comme dans celui où il est question d'un nez démesurément long. Les calembours y abondent. Nous passons vite sur ces misères. Nous avons cité plus haut une partie de ce beau dialogue où Érasme met en scène le soldat mercenaire du XVIe siècle. Jamais il n'est plus vrai, plus sobre, plus incisif. Il revient sur le même sujet dans le *Colloque* du Soldat et du Chartreux. L'âme du mercenaire est comparée au cloaque de la place Maubert. Le soldat se moque de la tête rasée, du costume, de la solitude et de l'esclavage où vit le chartreux. Celui-ci raille à son tour. « De combien de couleurs te voilà bigarré ! dit-il. Il n'y a point d'oiseau qui ait un plumage aussi varié. »

Dans un autre dialogue, on trouve sur la natation un passage digne d'être noté. « Il valait mieux nager, dit l'un des interlocuteurs. — La vie des grenouilles ne me plaît pas, dit l'autre. Je suis un animal terrestre et non amphibie. — Mais pourtant cet exercice était regardé autrefois comme particulièrement libéral et même comme utile. — Pourquoi ? — S'il faut fuir à la guerre, ceux qui sont exercés à courir et à nager sont ceux qui l'emportent.— Tu parles d'un art qui n'est point à mépriser; car il n'y a pas moins de gloire quelquefois

à bien fuir qu'à se battre bravement... Mais il en est beaucoup d'habiles en ce genre, dit-on, qui ont essayé de nager et qui ne se sont pas sauvés. »

Certains colloques présentent le plus singulier mélange. On y fait de la théologie, de la grammaire, de la rhétorique. Il y a des incidents comiques, des plaisanteries libres, des jeux de mots. Un esprit vif et enjoué fait pardonner la bizarrerie de la composition. Dans un dialogue d'un genre bien différent, on voit une jeune fille belle, bonne, spirituelle, qui, tout en ressentant de l'affection pour un jeune homme, ne veut pas se marier, afin de se consacrer à la vie religieuse. Le jeune homme lui dit : « Tu vois cette rose qui replie ses feuilles à l'approche de la nuit ? » La jeune fille répond : « Je la vois ; et après ? — Tel est ton visage. » Quelle gracieuse délicatesse !

Le *Colloque* du Menteur et du Véridique a un tout autre caractère. C'est une satire très piquante. Érasme y fait le portrait d'un de ces hommes esclaves de l'intérêt avant tout, et qui croient que la parole n'a été donnée aux mortels que pour cacher leurs pensées. Ils mentent et fraudent de toute façon en affaires, pourvu qu'ils puissent se mettre à couvert de la vengeance des lois. Pour eux, il n'y a point de crimes ; il n'y a que des fautes. Il n'y a ni bons ni méchants ; il n'y a que des sots et des habiles. A leurs yeux, tout le secret de la vie consiste à duper. Cette race est aussi ancienne que le monde. Mercure et Ulysse en sont les patrons. Elle ne fait que croître et se multiplier avec le progrès du temps.

Le dialogue *sur les Auberges* est très curieux. On y remarque un rare talent d'observation satirique. Le caractère allemand est esquissé avec beaucoup de finesse. C'est un mélange de rudesse, d'indépendance, de bonne foi et de candeur. Nous savons par expérience que depuis Érasme ce caractère a bien changé. Il y a des traits heureux sur les Français. Cette peinture, pleine d'esprit et de saillie, est d'un grand intérêt au point de vue historique.

Le *Festin poétique* commence d'une manière enjouée et assez gracieuse. On fait des vers latins et même des vers grecs avec une aisance parfaite. Ils coulent de source. On voit une servante qui raille la sottise des poètes dans les choses de la vie. On trouve çà et là des plaisanteries assez spirituelles. C'est comique, c'est gai, c'est bizarre. C'est bien là un dîner de lettrés et de poètes. Les saillies se succèdent sans interruption. La verve est inépuisable. Ces poètes font maigre chère et boivent du mauvais vin. Ils sont pauvres et gueux, comme l'étaient alors les hommes de lettres. Ils sont même un peu pédants. Qui donc ne l'était pas en ce temps-là ? Nous n'avons pas lieu de nous en plaindre. Ils restituaient l'antiquité. Ils font de la philologie à table, scandent les vers de Térence ou de Plaute, corrigent et commentent Sénèque, essaient de comprendre et d'interpréter Aristote, mais sans y réussir.

Ailleurs Érasme place la scène dans un coche. Deux vieillards, anciens compagnons de plaisirs, se rencontrent. Ils ont vécu ensemble à Paris. Ils étaient à peu près de même âge. Depuis lors ils sont fort changés. Glycion est assez bien conservé à soixante-six ans. La mise en scène est vive et gaie. Le style est rapide, élégant, avec un certain abandon qui plaît. Glycion raconte comment il a vécu pour retarder la vieillesse autant que possible. D'après le conseil d'un homme sage, il prit une femme d'une fortune médiocre comme la sienne. « D'autres, dit-il, aiment avant de choisir. Pour moi, je choisis avant d'aimer. » Il y a dans le latin un jeu de mots qui n'est pas sans grâce (1). Il a eu soin d'éviter toute inimitié, de ne blesser personne. On trouve là d'excellents conseils pratiques pour assurer le bonheur de la vie. Ils paraîtront peut-être à quelques-uns déceler une âme timide, froide et même un peu égoïste; mais ils sont sages. C'est une sorte

(1) *Alii prius diligunt quam deligant; ego judicio delegi quam diligerem.*

d'épicuréisme chrétien et honnête qui recherche le vrai bonheur en mettant de la modération en tout.

Pompilius est d'un caractère tout opposé. Il change aussi souvent de costume et de rôle que les acteurs au théâtre. C'est un homme d'imagination mobile, d'humeur vagabonde et enthousiaste. Il y a dans cette peinture des coups de pinceau très heureux. Le dialogue tout entier est d'un intérêt soutenu. Érasme, selon sa coutume, lance en passant des traits satiriques contre les moines. Dans le dialogue dirigé particulièrement contre les religieux mendiants, il n'épargne ni le clergé régulier, ni le clergé séculier ; mais il montre en même temps ce qui peut être à la louange de la vie monastique sincèrement pratiquée. Le religieux Conrad ne nous apparaît pas sous un jour odieux. C'est un homme aimable, tolérant, large, plein de bon sens. Il n'a pas le zèle ardent du missionnaire, ni la rigidité de l'anachorète ; c'est un prêtre honnête et sage, qui penche même un peu vers les idées de réforme, mais avec mesure, un homme qui aime la paix et non les révolutions violentes. Plus d'un trait de son caractère se retrouve dans Érasme lui-même.

Un des colloques les plus parfaits au point de vue littéraire, c'est celui de l'*Abbé et de la Femme savante*. Un abbé épais et ignorant s'entretient avec une dame spirituelle et lettrée. Il s'imagine qu'une femme ne doit lire que des livres amusants en langue vulgaire. Il paraît que les romans français étaient alors fort en vogue, non sans danger pour la morale. L'abbé s'étonne en voyant la bibliothèque de la dame qui lit des livres grecs et latins. Rien de plus commun que cet homme? il ne comprend rien aux choses de l'esprit. C'est un voluptueux d'un genre grossier. Il tient ses moines dans l'ignorance pour qu'ils soient plus serviles. La dame fait voir qu'une femme ne doit pas seulement connaître le fuseau et la quenouille. Elle doit être instruite pour administrer ses affaires domestiques, et bien élever ses enfants. « Il y a, dit-elle, en Espagne, en Italie, beaucoup de femmes qui pourraient

lutter de science avec n'importe qui. En Angleterre il y a les filles de Morus, en Allemagne les sœurs de Bilibald et de Blaurerus. Si vous n'y prenez pas garde, il viendra un moment où nous présiderons aux écoles théologiques, où nous prêcherons dans les temples, où nous nous emparerons de vos mîtres.—Dieu nous en préserve!—Ce sera bien plutôt à vous de l'empêcher. Mais si vous continuez de faire comme vous avez commencé, les oies chanteront plutôt que de souffrir des pasteurs muets. Vous voyez que déjà le monde change de scène. Ou il faut déposer le masque, ou chacun doit remplir son rôle.—Pourquoi ai-je rencontré cette femme? Si vous venez nous voir un jour, je vous recevrai plus agréablement. —Comment?—Nous danserons, nous boirons à souhait, nous chasserons, nous jouerons, nous rirons. — Pour moi, il me plaît de rire dès à présent. »

Pour sentir ce qu'il y a de vif et de saisissant dans ces paroles, il faut se rappeler que la réforme de Luther grandissait en ce moment même à Wittemberg. Le dialogue est court; mais il est éclatant d'esprit, de verve et de raison. On ne saurait mieux faire valoir l'importance de l'instruction même pour une femme. Érasme ne pense pas sur ce sujet comme le Chrysale de Molière. Au reste, il loue, non la femme vaine de sa science, mais la femme instruite et modeste. Ce dialogue fait pressentir le mouvement intellectuel qui doit s'opérer par la Réforme. Il annonce les théologiennes du XVIe siècle.

L'*Alchimiste* peut être le sujet d'un rapprochement curieux. Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, nous a présenté un personnage analogue. Mais son alchimiste est un fou; celui d'Érasme, un fripon. Ce dialogue a pour nous encore un autre intérêt. Le dupé ressemble beaucoup à certains actionnaires et le dupeur à certains exploiteurs de mines chimériques. Le fripon industriel est toujours le même au fond; il n'y a que l'habit de changé. L'alchimiste est surpris en adultère. Il trouve encore le moyen de désarmer son bailleur de fonds,

homme dévot et superstitieux. Il raconte qu'il a été sauvé par la protection de la Vierge à qui il avait fait un don. Cet alchimiste a bien l'air d'être de la même famille que Tartufe. Comme étude de mœurs, le dialogue est d'une vérité parfaite et d'une application facile à toutes les époques. Il est plein de vivacité et de verve comique.

Le *Colloque de l'Accouchée* a déjà fixé notre attention. Le génie d'Érasme s'y montre sous un nouveau jour. Sa sensibilité se révèle. C'est son cœur qui a dicté les nobles paroles que nous avons traduites. Pourquoi faut-il qu'il y ait mêlé, non-seulement une dissertation déplacée sur la nature de l'âme d'après Aristote, mais des allusions grossières et malsaines. Il y a bien d'autres dialogues qui sont dignes de nous arrêter un moment. Qui ne connaît le *Colloque* intraduisible du jeune Homme et de l'Écho, véritable tour de force où s'est joué l'esprit singulièrement souple d'Érasme ? Quelle énergie de pinceau dans le *Mariage mal assorti !* Que de bons sens assaisonné de malice dans le *Synode des grammairiens !* Comme il raille d'une façon comique et piquante ces commentateurs qui font mille conjectures extravagantes et laissent échapper le sens vrai et naturel, quoiqu'il dût s'offrir le premier à leur esprit ! Dans le *Colloque de Charon*, quel triste regard jeté sur le monde ravagé par la guerre ! Celui qui écrivait jadis *la Plainte de la paix bannie*, vient d'écrire l'épitaphe de la paix morte sans retour. Les ombres, au nombre de plus de deux cent mille, attendent déjà Charon sur le rivage. Sa barque ne suffit plus. Il est allé chez les mortels acheter une trirème. Le dialogue tout entier respire l'amour de la paix et la haine de la guerre. Érasme mêle un spirituel badinage à la véhémence satirique.

Dans le *Cyclope*, il raille avec un enjouement plein de vivacité ceux qui mènent une vie grossière et brutale à la façon des gens de guerre. Mais un des colloques les plus piquants est celui de la *fausse noblesse*. On ne saurait peindre avec plus de verve les ridicules, les vices, les friponneries de la

noblesse d'épée. Cette peinture, dont une bonhomie apparente augmente l'effet, pourrait être dangereuse pour certains esprits tournés au mal qui seraient tentés de mettre en pratique les conseils ironiques d'Érasme. Il ne faut pas non plus passer sous silence l'*Assemblée des femmes*, dialogue qui contient une critique mordante, renouvelée d'Aristophane et un peu dans son goût. On était dans un temps d'agitation. Les femmes s'ennuyaient d'obéir ; elles voulaient commander à leur tour et secouer la tyrannie conjugale. C'est cette prétention qu'Érasme livre à la risée publique en nous faisant assister à la première séance d'une assemblée, j'allais dire d'un club de femmes. Remarquons en passant que ce sont surtout les prétentions des femmes nobles qu'il tourne en ridicule.

Nous ne parlerons pas de certains dialogues roulant sur des questions religieuses, où, sous le masque d'une bonhomie feinte, il s'abandonne à une licence de badinage que le XVIII[e] siècle devait à peine surpasser. Le mal qu'il attaque avait un fond réel ; la religion n'est pas la superstition ; mais trop souvent ses attaques dépassent la mesure. Il répand la moquerie à pleins flots sur des objets qu'il aurait dû toucher d'une main plus discrète et plus réservée. On trouve là une apparence de scepticisme railleur qui semble ne rien épargner et qui pouvait scandaliser même un disciple de Luther. Quelquefois il passe de l'ironie mordante et satirique à une véhémence éloquente qui rappelle à la pensée les *petites Lettres* de Pascal.

Le colloque de l'*Épicurien* termine heureusement cet ouvrage. Il respire la piété et la morale la plus pure. Érasme montre admirablement que le bonheur, recherché par les épicuriens, n'est pas dans la volupté vulgaire, mais dans la piété, dans la vertu, dans le calme de la conscience. Son langage est plein d'élévation et de chaleur. Une dialectique naturelle conduit sans effort à la conclusion qui est consolante.

Tel est cet ouvrage singulier, enrichi d'accroissements successifs, qui en ont changé la nature primitive, contenant les

matières les plus diverses, des exercices de grammaire et de rhétorique, des thèses théologiques d'une extrême hardiesse, des satires mordantes contre les moines et contre le clergé en général, des méditations philosophiques d'une élévation sereine, des commentaires de philologie, des discussions littéraires et même scientifiques. Ce qui met une sorte d'unité dans cette confusion, c'est un fonds inépuisable de moquerie qui se rit de tout, une liberté d'esprit qui se joue des objets les plus respectables. Dans ces dialogues comme dans l'*Éloge de la Folie*, la raillerie est d'autant plus incisive qu'elle se dissimule presque toujours sous l'apparence d'une ironique bonhomie. A cet égard Érasme est encore le devancier de Pascal. Mais il n'y a pas chez lui cette rigueur géométrique, cette puissante discipline qui modéraient l'auteur *des Provinciales* dans sa fougue et arrêtaient ses écarts. Il y a de la tristesse sous le rire de Pascal; il y en a sous le rire d'Érasme; mais ce n'est pas le même caractère. L'un est toujours un peu géomètre; l'autre est toujours un peu rhéteur. Pascal cherche la règle; il a horreur du doute et a peur d'y tomber; Érasme s'y complaît, sans y prendre racine. Ce que son esprit aime par-dessus tout, c'est la liberté. Et puis, quelle différence d'instrument! Il confie sa raillerie à une langue qui n'est plus vivante; Pascal dépose la sienne dans un idiome jeune, assez formé pour prendre sous sa plume une force et un éclat inouï. Érasme vit dans un siècle qui sort de la barbarie, dans un siècle surchargé d'un fatras pédantesque et qui trop souvent confond la saillie avec la grossièreté. Pascal écrit dans un temps où la littérature et le goût de la nation française parviennent à leur maturité et à toute leur délicatesse.

L'auteur des *Colloques* aurait plus de ressemblance avec Voltaire qui sut allier un rare bon sens à un esprit incomparable. L'un et l'autre attaquent les institutions du passé avec les armes de la satire. L'un et l'autre déversent le sarcasme et la dérision sur ce que les hommes avaient coutume d'honorer. Mais Voltaire va plus loin qu'Érasme. La licence des

Colloques est timide, si on la compare à celle qui se montre dans certaines œuvres du philosophe de Paris. Il y a plus de vigueur satirique dans la raillerie de Voltaire ; il y a plus de bonhomie dans celle d'Érasme. Quel ne devait pas être l'effet de ce badinage licencieux, tombant au milieu d'un monde en fermentation! Aujourd'hui que les passions qui agitaient le XVIe siècle sont amorties, que des horizons nouveaux se sont ouverts à la pensée humaine, on se sent encore ébloui par cet esprit brillant. Les *Colloques* ont résisté à la flétrissure du temps comme l'*Éloge de la Folie*.

On peut en dire autant d'une partie de la correspondance d'Érasme. C'est là peut-être que la netteté, la vivacité, la grâce naturelle et facile de son génie se manifestent avec le plus de bonheur. Je ne parle pas de ses lettres d'apparat où il a trop souvent recours à une pompe emphatique, à une rhétorique affectée. J'ai en vue surtout les lettres plus ou moins familières où il n'a pas besoin d'enfler sa parole pour flatter un grand personnage, où il écrit sous l'inspiration de son humeur, sous la dictée des événements et des circonstances. Il n'est jamais mieux inspiré que lorsqu'il parle sans gêne et sans apprêt. Il en est de lui comme de Voltaire. On peut admirer les lettres écrites à Frédéric; mais on aime mieux celles qui sont à l'adresse de M. d'Argental.

On a vu plus haut avec quelle netteté, avec quelle force, avec quelle sobriété, Érasme plaide la cause de la paix auprès de l'abbé de Saint-Bertin. Bien qu'il ne soit pas entièrement libre avec ce personnage, il n'est pas trop gêné avec lui; et d'ailleurs il ne songe qu'à l'objet présent qui lui tient au cœur comme une affaire personnelle. Il faut que l'abbé agisse dans l'intérêt de la paix. Il n'a pas le loisir d'être rhéteur. Voilà pourquoi il est si vrai, si précis et si ferme. Il ne s'amuse pas à faire des phrases boursouflées. Il tranche dans le vif.

C'est aussi l'émotion personnelle, douloureuse, profonde, qui rend si éloquente et si pathétique la lettre où, sous des

noms supposés, il raconte au secrétaire de Léon X comment il fut engagé sans vocation dans la vie religieuse. Lorsque Guillaume, son ami et son camarade d'études, lui écrit d'une façon amère et insultante, il trouve dans son cœur blessé les accents de la plus touchante éloquence. Bien accueilli au château de Tournehens par Anne de Borselles, son imagination s'exalte. Il prend la plume et adresse au comte Montjoy un pittoresque récit qui fait penser aux paysages de l'École hollandaise. A part quelques traits de mythologie, inévitables dans un écrivain de la Renaissance, tout y est vrai, naïf, plein de grâce.

La même vivacité d'impression se montre dans les lettres qu'il écrit d'Angleterre, lors de son premier voyage. C'est elle qui leur donne la couleur et la vie. Il veut être spirituel et il y réussit. Il y a plus de simplicité et de naturel dans celle où il raconte sa première visite au cardinal Grimani. La politesse exquise, la conversation charmante, les offres délicates et généreuses de ce prince de l'Église, avaient laissé dans son âme un souvenir ineffaçable. C'est sous l'impression de ce souvenir qu'il écrivait, après vingt années écoulées, le récit attachant de cette entrevue.

Dans sa correspondance, son esprit se plie à tous les tons. Les comédies des princes pour se procurer de l'argent excitent souvent sa verve ironique. Alors sa plume légère manie la satire avec une fine malice. Il écrit à son ami Morus : « Le pape et quelques princes jouent de nouvelles comédies, prétextant contre les Turcs une guerre terrible. O malheureux Turcs ! Chrétiens, ne soyons pas trop cruels. Cette guerre regarde aussi les femmes. Tous les maris ayant plus de vingt-six ans et moins de cinquante seront forcés de prendre les armes. Mais pendant ce temps le pape défend aux femmes de ceux qui seront absents pour la guerre de se donner chez elles aucun plaisir. Elles devront s'abstenir de toute parure élégante de soie et d'or, de pierreries, de fard, de vin. Elles jeûneront tous les deux jours, afin que Dieu protége leurs

époux dans une guerre si sanglante... Je sais que ces prescriptions seront peu agréables à beaucoup de femmes trop peu pénétrées de la grandeur de l'affaire. Mais la vôtre, dans sa sagesse et dans son zèle pour la religion chrétienne, obéira volontiers, je le sais.» On reconnaît ici l'auteur des *Colloques* et de l'*Éloge de la Folie*.

Le ton est bien différent, quand il parle de la cour d'Angleterre où ses meilleurs amis remplissent presque les premiers rôles. « Vous savez, dit-il, combien j'ai toujours eu d'éloignement pour les cours des princes : une telle vie ne me paraît qu'une brillante misère, une félicité menteuse. Mais si je pouvais rajeunir, je me transporterais volontiers dans cette cour-là. Le roi, le plus sage des princes de notre temps, aime les bons livres. La reine est lettrée ; sa science est merveilleuse pour son sexe. Elle n'est pas moins admirable par sa piété que par son instruction. Auprès d'eux sont en grand crédit tous ceux qui excellent dans les bonnes lettres et dans la sagesse. Thomas Linacer remplit le rôle de médecin. Je vanterais en vain un homme dont les ouvrages imprimés révèlent le mérite. Cutbert Tunstall est archiviste, charge éminente en Angleterre. Vous ne sauriez croire quel cercle immense de nobles qualités j'embrasse sous le nom d'un tel personnage. Thomas Morus est conseiller du roi, Morus enfant bien-aimé des Muses, des Jeux et des Grâces, dont vous avez pu en partie pressentir le génie d'après ses ouvrages. R. Pace, son vrai frère, est secrétaire royal. G. Montjoy commande le service de la reine. Jean Colet est prédicateur. J'ai seulement passé en revue les principaux... Tels sont les hommes qui remplissent ce palais plus semblable à un temple des Muses qu'à une cour. »

Nous voudrions donner une idée de la merveilleuse souplesse de cet esprit. Un poète du temps avait fait des vers à sa louange. Érasme, le remerciant, lui disait avec autant de grâce que de bon sens : « Aimez votre Érasme aussi immodérément que vous voudrez ; mais louez-le plus sobrement... On

nous fait moins de mal en nous ôtant le mérite que nous avons, qu'en nous attribuant celui que nous n'avons pas. Pour vous, toutes les fois que, poussé par l'affection, vous vous déchaînez avec force contre ceux qui accordent à Érasme trop peu au gré de votre bienveillance, convenez-en, vous ne faites qu'exciter ces hommes à parler encore plus mal de moi et vous m'exposez à l'envie qui peut-être doit retomber en partie sur vous. Depuis longtemps je suis accoutumé aux injures, comme je suis rassasié de louanges et de gloire. Confessant avec ingénuité que je ne suis rien, je fais ce que je peux ; et, en général, à quoi se réduit toute la science humaine? Car je ne veux rien dire de la mienne. J'ai à peu près terminé ma pièce ; il ne me reste plus qu'à dire : adieu, applaudissez. Je me réjouis de voir s'élever de tous côtés des talents qui obscurciront mon nom, si toutefois j'ai un nom. Je leur souhaite prospérité à tous et surtout à vous. Puisse la générosité de notre empereur vous couvrir d'or ! » Quelle gracieuse délicatesse ! Quelle douce et fine ironie !

Les lettres si nombreuses d'Érasme qui roulent sur la Réforme brillent par la pénétration judicieuse de la pensée comme par le bonheur et le relief de l'expression. Nous avons cité ailleurs de nombreux passages de ces lettres où son caractère et son esprit ressortent par leur contraste avec ceux de Luther. On n'a pas oublié ces traits satiriques sur les vertus des nouveaux apôtres ni ces pages éloquentes qui semblent avoir frappé Bossuet lui-même. A quoi bon multiplier ici les citations, puisqu'elles remplissent tout notre ouvrage? Elles suffisent pleinement pour donner une idée juste du mérite d'Érasme dans le genre épistolaire. Soit qu'il décrive la maison du chanoine Botzemus, demeure des Muses et des Grâces, et ce lac de Constance, si vaste, si riant, où le Rhin fatigué se repose doucement comme dans une délicieuse hôtellerie, soit qu'il célèbre la vertu du vin de Bourgogne, merveilleux remède pour sa santé, soit qu'il retrace la révolte des paysans de la Souabe, soit qu'il raconte la mort de Louis

de Berquin ou les derniers moments de Thomas Morus, il se montre grand peintre et grand écrivain.

Pour nous résumer en deux mots, Érasme a été dans l'art d'écrire un des plus brillants improvisateurs qui aient jamais existé. Mais il est inégal. On chercherait vainement en lui cette perfection exquise de la forme que l'improvisation ne peut atteindre. Son génie d'écrivain ne se révèle tout entier que dans la polémique, dans le pamphlet, dans le genre épistolaire. Là il est sur son véritable terrain; là il est supérieur; sans surfaire son mérite, on peut dire qu'il a été le digne prédécesseur de Pascal, de Voltaire et de Mme de Sévigné, mais dans une langue morte.



NOTES

A

On trouve des renseignements sur ces auteurs barbares dans la savante préface du glossaire latin de Du Cange, nº 44 et suiv., et aussi dans sa dissertation en tête du Thesaurus de R. Estienne. La Bibliothèque de Versailles possède l'ouvrage d'Ébrard, en vers libres, commenté par Jean-Vincent Quillet, régent à l'Université de Poitiers. Nous l'avons feuilleté, troublant un repos dont il semblait avoir joui longtemps. Il comprend quatorze livres. Le premier traite des figures, le second des vices du discours, *de vitiis*, le troisième *de coloribus rhetoricis et de prosodia*, le quatrième de l'orthographe et de la transmutation des lettres, le cinquième des monosyllabes, le sixième des noms propres grecs, masculins, féminins et neutres, ainsi que des pronoms, le septième des verbes, le huitième de l'adverbe, le neuvième du participe, le dixième de la conjonction, le onzième de la préposition, le douzième de l'interjection, le treizième des accidents des noms, le quatorzième des accidents des verbes. Ébrard ou Hébrard de Béthune composa ce livre en 1212 ou en 1224. Il était intitulé *Græcismus*, parce que l'auteur y expliquait un grand nombre d'expressions grecques ou d'étymologie grecque.

Jean de Garlande, né vers 1040, a écrit sur les synonymes et les *équivoques* un livre en vers, imprimé à Cologne en 1495. Rabelais se moque de son ouvrage *De modis significandi*. Quant au *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu, cordelier de Dol en Bretagne, écrit en vers léonins vers 1242, il était divisé en quatre parties; les deux premières parties seulement furent imprimées en 1493. On l'imprima

en entier à Cologne en 1506. C'est dans la première partie, chap. IV, *De generibus nominum*, qu'on trouve ce vers appliqué par Louis XI au cardinal Bessarion :

Barbara græca genus retinent quod habere solebant.

Érasme parle plusieurs fois d'autres auteurs semblables, Papias, Ilugution, *Mammotrectus*, *Catholicon*, *Breviloquus*. Papias, qui florissait en 1063, avait composé un dictionnaire qui était en même temps une grammaire. Il fut imprimé à Venise en 1496. Hugution était de Pise. Il devint évêque de Ferrare. On a de lui une grammaire suivie d'un vocabulaire tiré de Papias, mais augmenté de plusieurs mots et d'étymologies la plupart impertinentes copiées par les auteurs du *Catholicon* et du *Breviloquus*. Il écrivit son ouvrage vers 1192. Jean de Balbi, né à Gênes, continuateur de Papias et d'Hugution, est l'auteur du *Catholicon* ou *Summa*. Ce livre fut terminé en 1286. On l'imprima dès 1640 à Mayence. Écrit dans un latin barbare, il n'était pas sans valeur théologique. Le *Mammotrectus* ou *Mammotrect*, appelé par Rabelais *Marmotret* ou *Marmotretus*, fut composé par un cordelier natif de Reggio, dans le Modenais. L'auteur lui-même explique ce nom dans la préface : *et quia morem geret talis decursus pædagogi qui gressus dirigit parvulorum, Mammotrectus poterit appellari*. Il dérive ce nom de l'ancien mot lombard *mammo*, petit enfant, et de *tractus*, *puer tractus manu*. Ce livre initie les jeunes Frères à l'intelligence des termes de la Bible et du Bréviaire. Luc Wadingue nomme l'auteur Marchesino ou Marchesinus, et le fait vivre vers 1300. L'ouvrage fut imprimé vers 1470, dans les premiers temps de l'imprimerie. Le *Vocabularius Breviloquus*, attribué à Reuchlin, était un abrégé du *Catholicon* avec certaines additions. Il donnait des étymologies ridicules, des notions de grammaire, de prosodie, de rhétorique, etc. Rabelais, qui s'est moqué de ces livres barbares, livre I, chap. XIV et XV, a tourné aussi en ridicule l'éloquence du temps dans la harangue de maistre Janotus de Bragmardo à Gargantua, pour recouvrer les cloches, livre I, chap. IX.

B

Bien avant la publication du traité d'Érasme, des hommes très distingués, d'après divers passages des auteurs grecs et latins, conjecturaient que la prononciation fut autrefois différente. Alde Manuce, dans son petit livre *De potestate litterarum*, toucha ce sujet en passant. Jacques Ceratinus, dans un écrit sur la valeur et la prononciation des lettres grecques, ouvrage dédié à Érasme, l'anglais Chekus, dans des lettres adressées à l'évêque de Winchester, et publiées à Bâle en 1535, Théodore de Bèze, Adolphe Mekerchius, de

Bruges, Jacques Gretserus, André Helvigius et d'autres encore traitèrent la question dans des écrits divers. Dès la fin du XVI[e] siècle, la réforme proposée par Érasme fut adoptée et mise en pratique en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, mais non sans résistance. Étienne, évêque de Winchester, Scaliger, Salmasius, défendirent la prononciation moderne. Jean-Rodolphe Wetstein soutint la même thèse par des *Discours sur la vraie prononciation de la langue grecque*; Bâle, 1686.

Ceratinus fait remonter la corruption de cette prononciation jusqu'à Cicéron et au-delà. Bèze remarque l'altération de la prononciation grecque dans Eustathe, qui vivait au XII[e] siècle. Sont-ce les savants ou les ignorants qui l'ont altérée? Chekus n'ose le décider. S'il faut en croire Crusius, les Athéniens, sous les Turcs, étaient de tous les Grecs ceux qui parlaient le plus mal. Cicéron au contraire vante la prononciation du peuple athénien, qu'il préfère à celle des Asiatiques même instruits. Walton signale la corruption graduelle et inévitable de la langue et de la prononciation grecques. Il en trouve les causes dans la négligence et l'affectation qui amenèrent le raccourcissement des mots, la confusion des diphthongues et des voyelles, la différence de prononciation, la transposition des accents. La langue hébraïque fut corrompue à partir de la captivité de Babylone. La langue latine s'est altérée aussi. On dit, il est vrai, que la langue grecque était dans de meilleures conditions pour conserver sa pureté; mais on n'explique pas comment elle a pu échapper entièrement à une loi qui semble générale. Pour montrer la corruption de la prononciation moderne, on cite ce vers de Cratinus :

Ὁ δ᾽ ἠλίθιος ὥσπερ πρόβατον βῆ βῆ λέγων βαδίζει.

Que l'on prononce *vi*, *vi*, l'onomatopée disparaît. « La langue, dit Wetstein, ne doit pas être confondue avec la prononciation. » Il veut que la prononciation dite moderne date au moins des siècles où la Grèce était encore florissante. Selon lui, les Grecs n'ont rien corrompu dans le son; mais comme ils en avaient le droit, ils ont écrit à leur gré. Il s'appuie sur Quintilien, qui dit : « *Non possumus esse tam graciles, simus fortiores; subtilitate vincimur, valeamus pondere.* Cicéron dit lui-même en parlant des Grecs : « *Ex filiis, sic eorum patres locutos esse judico, sic majores, non aspere, non vaste, non rustice, non hiulce, sed presse et æqualiter et leniter.*

C

Agricola, né à Bafflen, village à deux lieues de Groningne, vers 1442, fit ses premières études à Louvain. De là il se rendit à l'Université de Paris. Mais, peu satisfait des méthodes suivies dans ces

écoles, il passa en Italie où il fit de grands progrès dans les langues latine et grecque. Admiré des Italiens eux-mêmes, il ne craignit pas de parler en public à Ferrare où il fut applaudi. Il devint professeur de philosophie à Heidelberg. Sur la fin de sa vie, il donna toute son application à l'étude de l'hébreu et de l'Écriture sainte. Dans les *Adages*, chil. I, cent. IV, prov. 39, Érasme le vante beaucoup. Hermolaüs ne l'estimait pas moins. On a vu ailleurs ce que l'évêque de Rochester pensait de sa *Dialectique*. (V. 1er vol., p. 151.) Agricola avait composé aussi un livre, *De inventione rhetorica*. Il n'avait pas traité seulement des sujets profanes. Il avait célébré avec la plus grande éloquence Anne, mère de la vierge Marie : « Autant de fois je lis ses écrits, disait Érasme, autant de fois je vénère dans mon cœur avec respect et amour ce génie sacré et vraiment céleste... En poésie, c'était un second Virgile. En prose, il égalait Politien par la grâce et le surpassait par la majesté. Son langage, même dans l'improvisation, était si pur, d'une latinité si vraie, qu'on eût dit non un Frison, mais un véritable Romain de naissance. Son érudition égalait son élégance. Il avait pénétré tous les mystères de la philosophie. Il connaissait à fond toutes les parties de l'art des Muses ou des lettres. » Il avait traduit l'*Axiochus* de Platon, le traité d'Isocrate à Démonique et quelques dialogues de Lucien.

Hermolaüs a écrit son épitaphe en distiques :

Invida clauserunt hoc marmore fata Rodolphum
Agricolam, frisii spemque decus que soli.
Scilicet hoc vivo meruit Germania laudis
Quidquid habet Latium, Græcia quidquid habet.

Vers le même temps, un autre Frison, Wessel Gunsford, *la lumière du monde*, après être allé chercher des maîtres jusqu'en Grèce, établit des écoles de grec à Groningue, à Heidelberg et à Paris; mais ses efforts ne paraissent pas avoir obtenu un grand résultat. Reuchlin était déjà vieux en 1515. Fort savant en grec et en hébreu, il n'avait pas dans la pensée et dans le style cette élégante et facile clarté qui s'ouvre l'accès de tous les esprits. De plus, il se trouva engagé dans des querelles qui troublèrent et absorbèrent presque toute sa vieillesse.

Grocin est vanté par Érasme comme l'homme le plus honnête et le meilleur de toute l'Angleterre. Une lettre de lui avait été imprimée avec *la Sphère* de Proclus. Il s'affaissa vers 1517. Quoiqu'il ait vécu jusqu'à un grand âge, il n'a rien laissé après lui, « ayant gardé sa science sans la communiquer, disait Érasme, comme font les avares de leur argent. » Atteint de paralysie, il se survécut à lui-même une année.

Thomas Linacer était un homme d'un goût délicat et sévère, d'un esprit pénétrant, d'une science consommée. Il traduisit avec plus de soin *la Sphère* de Proclus déjà traduite, mais imparfaitement. Cette traduction parut sous Henri VII et lui fut dédiée. Le précep-

teur du prince de Galles, flatteur de la pire espèce, avertit le roi que ce petit livre avait été déjà traduit. Le roi, se croyant joué, en conçut une haine mortelle contre Linacer. Ce savant avait composé une grammaire latine que Jean Colet repoussa de son école, non sans blesser un peu l'amour naturel qu'un auteur a pour les enfants de son génie. Budé le jugeait comme Érasme. Il l'avait vu à Paris. Il le regardait comme un homme extrêmement instruit, honnête, bon et sans morgue.

D

Pour professer la langue grecque, Érasme voulait d'abord un Grec de naissance en vue de la bonne prononciation; car il n'avait pas encore, à ce qu'il paraît, les idées qu'il exposa une douzaine d'années plus tard. Il s'adressa donc à Jean Lascaris, maître de Budé, de Pierre Danès et de Rabelais, le priant d'indiquer un homme capable. Il promettait des frais de voyage, un salaire convenable, un logement et une fidélité inviolable dans l'exécution des promesses dont il se portait garant. Mais sa lettre, envoyée à Rome où Lascaris dirigeait l'école grecque, n'y trouva pas ce savant qui avait passé de nouveau en France. Informé de ce contre-temps par son ami Bombasio, Érasme n'insista pas. L'émigration grecque ne comptait plus que quelques érudits presque octogénaires. Deux candidats se présentèrent, Rutger Reschius ou Rescius, et Jacques Ceratinus. Le premier l'emporta. M. Nève, dans son savant Mémoire sur le collége des trois langues, parle d'un troisième candidat nommé Robert César; par inadvertance il a pris au sérieux une plaisanterie d'Érasme : « *Cæsari gratulor tantum græcitatis. Video quid agat; ambit græcanicam professionem in hoc novo collegio.* » « Je félicite Robert César de ce qu'il sait tant de grec. Je vois son dessein : il aspire à professer cette langue dans le nouveau collége. » (V. t. III, p. 1651, 1789, 178 et 238.) Ce Robert César était un ami du conseiller Clava et d'Érasme. Il étudiait le droit et le grec en amateur, paraît-il, et sans beaucoup de succès.

Les professeurs recevaient soixante-dix ducats par an; mais leur salaire pouvait être augmenté en raison du mérite personnel. Un très petit nombre de personnes étaient nourries par le collége, un président ou préfet qui avait l'administration de l'établissement, trois professeurs et douze jeunes gens environ. Quelques autres étaient logés dans la maison; mais ils vivaient à leurs frais, chez le préfet ou chez les professeurs : la situation du collége était assez belle et son architecture ne manquait pas d'élégance. Les professeurs quelquefois n'avait pas moins de trois cents auditeurs. L'Université de Louvain devint la première du monde après celle de

Paris, pour le nombre des élèves. Elle comptait environ trois mille étudiants, et leur nombre croissait tous les jours. Érasme se plaint souvent dans ses lettres des luttes qu'il dut soutenir contre les adversaires du nouveau collége.

E

La première cause du différend était un poème latin que chacun d'eux avait composé sur la guerre entreprise au sujet du pape Jules II. Morus, dans ses *Épigrammes*, avait attaqué Germain de Brie. Celui-ci usa de représailles. Érasme eut beau lui écrire pour l'apaiser. L'*Anti-Morus* parut et fut mis en vente. Cet écrit ne brillait ni par la modération ni par la politesse. Érasme, qui regrettait vivement la publication des *Épigrammes*, déplora la violence de l'*Anti-Morus*, et pour l'auteur qui était son ami et pour les bonnes lettres que cette rupture tragique compromettait à la grande joie des barbares. Il s'efforça de rétablir la paix entre les combattants. Il engagea Morus à ne pas répondre : l'écrit de son adversaire ne pouvait entamer sa réputation. Il ne devait pas surtout, par une réponse peu mesurée, faire penser de lui ce que tout le monde pensait de Germain de Brie : « On vous pardonnera d'autant moins les invectives, lui disait-il, que votre rang est plus élevé. Un de vos principaux titres de gloire, c'est la douceur de votre caractère et de votre génie. Si vous voulez répondre, vous devez seulement vous justifier, vous abstenir de toute parole trop violente et vous donner l'honneur de mettre fin à ce démêlé. Vos vers spirituels et piquants ont fait rire aux dépens du poète français. De là cet emportement et ces représailles.» Il le priait donc instamment de souffrir qu'on supprimât désormais les épigrammes contre Germain de Brie. De son côté, il empêcherait qu'on ne répandit l'*Anti-Morus*.

Cet ouvrage était arrivé à Londres bien avant la lettre d'Érasme. Des amis que Morus regardait comme très sages, lui conseillèrent de ne pas dédaigner cette attaque. Averti depuis deux ans du projet de son adversaire, il aurait voulu lui écrire amicalement : mais des informations certaines lui avaient dénoncé la fureur et la soif de vengeance d'un homme qui n'écoutait ni Béraud, ni Lascaris, ni Budé, ni de Loin, et qui allait de maison en maison récitant des vers souvent mal venus. Il avait espéré que le temps calmerait le feu de sa passion et que Germain de Brie ne serait pas plus amer au sein de la paix qu'il ne l'avait été lui-même au milieu de la guerre. Il s'attendait à voir quelque chose de fin et de poli, et à rire des plaisanteries délicates qui lui seraient adressées; car la raillerie même un peu libre ne lui déplaisait pas. Au lieu d'or, il n'avait trouvé que du *charbon tout noir*, un ouvrage rare par le ridicule,

bien inférieur à la *Chordigera* elle-même; c'était le nom du poème de Germain de Brie.

Pour se justifier, il réunit dans un même volume la *Chordigera*, les *Épigrammes*, l'*Anti-Morus* et sa réponse. Cependant lorsqu'il reçut la lettre de son ami, il acheta tous les exemplaires de son livre, excepté deux envoyés, l'un à Erasme, l'autre à Pierre Gilles, et cinq autres déjà vendus. Mais il prévoyait que Germain de Brie ferait difficilement le sacrifice de son ouvrage. Au reste, il ne lui reconnaissait qu'un talent médiocre, quoique bien supérieur au sien, et il ne ressentait aucune sympathie pour un homme dont le cœur était trop haut et trop fier. Il ajoutait, et ce trait peint bien la candeur de son âme : « Maintenant, revenu de ma colère, je me sens disposé à l'aimer en considération des bonnes lettres. » Il était donc prêt à faire tout ce qu'Erasme aurait décidé dans sa sagesse.

Germain de Brie montra moins de franchise et de modestie : il consentait à se réconcilier avec Morus, satisfait de voir qu'Érasme lui accordait une science supérieure. Il se trompait. « L'*Anti-Morus*, lui répondit Érasme, est si peu redoutable pour votre adversaire, qu'il l'a fait imprimer lui-même. » Il traitait durement l'ouvrage. « Peu le lisent, disait-il, nul ne le loue. » S'il avait désiré un arrangement, il avait en surtout en vue la réputation de Germain de Brie, celle de la France, l'intérêt des lettres. Morus l'avait attaqué, mais après avoir été provoqué lui-même. Il avait écrit en temps de guerre. Il n'avait relevé dans Germain de Brie que l'aveuglement du patriotisme. Germain de Brie, au contraire, accusait Morus auprès du roi Henri VIII, comme un détracteur de la gloire de son père. Il devait traiter un tel homme avec plus de respert. Il n'avait pas le droit de le mépriser.

Érasme désirait la paix entre deux hommes qui étaient ses amis, et il offrit de s'entremettre encore : toutefois, n'espérant pas calmer seul une irritation si vive, il invoqua l'intervention de Budé. « Les deux adversaires, lui écrivait-il, sont pleins de mépris l'un pour l'autre... Que peut-il naître de ce mépris mutuel, sinon une inimitié toujours croissante? » Morus était surtout blessé des critiques hostiles qui pouvaient le compromettre auprès du roi. Ce n'était pas un jeu que d'avoir une affaire à démêler avec Jupiter, bien qu'il n'eût rien à craindre de Henri VIII qui le chérissait, mais Germain de Brie n'en avait pas moins laissé voir une intention peu loyale. Il saisissait toute occasion de se déchaîner contre lui. Budé et ses amis devaient calmer cette ardeur juvénile : Germain de Brie pourrait bien amoindrir un peu la réputation de Morus; il ne parviendrait pas à détruire sa gloire.

Cette querelle fut enfin apaisée au bout d'un an, grâce aux instances de Budé. Érasme en ressentit une vive joie, il remercia le prince des savants français au nom des lettres et de l'amitié. (V. *Etudes sur la Renaissance* de M. Nisard, p. 188 et suiv., Paris, 1855.)

F

Dans son sermon *De quatuor domibus, parte secundâ*, Gerson dit qu'il parle non *de la théologie qui a été réduite à une loquacité verbeuse et sophistique, et à je ne sais quelle géométrie ou algèbre chimérique, mais de celle qui recueille la foi pour moisson et qui règle les mœurs*. Ailleurs, *Leçons sur saint Marc, première partie*, il accuse d'imprudence, pour ne pas dire d'impudence, ceux qui apportent dans les actes publics des écoles des propositions *vraies selon la logique, mais fausses selon la rhétorique et la politique*, comme celle-ci : *Ecclesia manens Ecclesia potest errare. Deus et creatura nihil sunt.* Un peu plus loin, il ajoute : « Pourquoi les théologiens de notre temps sont-ils appelés sophistes, loquaces et même chimériques, *phantastici*, sinon parce qu'ils abandonnent ce qui est utile et intelligible selon la nature de leurs auditeurs, pour s'élancer dans la logique pure, dans la métaphysique et même dans les mathématiques, où et quand il ne faut pas ? »

Dans *la même partie*, au sujet des vraies et des fausses visions, Gerson dit encore : « Le vérificateur de cette monnaie spirituelle doit être un théologien habile tout à la fois par l'art et par la pratique, non tel que sont ceux qui apprenant toujours ne parviennent jamais à la science de la vérité, non tel que sont ces hommes bavards, verbeux, impudents, disputeurs, livrés enfin aux mœurs les plus mauvaises. »

On lit dans l'*Imitation*, livre III, chap. XLIII : « Malheur à ceux qui interrogent les hommes sur plusieurs questions curieuses et s'inquiètent peu des moyens de me servir... J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste, sans arguments et sans disputes... Ils ont plus profité à quitter tout, qu'à étudier des questions subtiles. De même, liv. I, chap. III : « Que sert de disputer avec subtilité sur des choses cachées et obscures, puisque nous ne serons pas repris, au jour du jugement, de les avoir ignorées. C'est un grand aveuglement de négliger l'utile et le nécessaire pour nous appliquer à des choses curieuses et dommageables... Pourquoi nous inquiéter des genres et des espèces ?... »

G

On peut rapprocher du *Prédicateur* d'Érasme, non-seulement les *Dialogues* de Fénelon *sur l'éloquence* et sa *Lettre à l'Académie*, mais aussi les Sermons de Bossuet *sur la parole de Dieu*, *sur la circonci-*

sion et *sur le mystère de l'Ascension*, le *Discours* d'Arnauld *sur l'Éloquence des prédicateurs*, le *Discours* de Fleury *sur la Prédication*, ainsi que son *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*, enfin le chapitre de La Bruyère intitulé *De la Chaire*. Comme Erasme, ils demandent au prédicateur une éloquence familière, simple, naturelle, éloignée de toute ambition mondaine, exempte d'affectation et de bel esprit, ne cherchant ni les exordes raffinés et sans rapport au sujet, ni les divisions subtiles et alambiquées, tout à la fois instructive et touchante, pleine des Écritures et des Pères, ramenant les dogmes et les cérémonies à leur source et faisant voir toute la suite de la religion, mettant les passions en mouvement par l'expression vive et sensible des choses, par une action accommodée aux sentiments et aux paroles, écartant avec soin tout jeu d'esprit, tout moyen théâtral, comme toute bouffonnerie, n'oubliant jamais la noble gravité qui convient à la chaire chrétienne. Bossuet, Fénelon et Fleury ne se sont pas contentés de recommander cette méthode, ils l'ont mise en pratique dans leurs sermons et dans leurs écrits.

H

Tel était Robert de Licio. Au dire des Italiens qui l'avaient entendu, il avait reçu de la nature un merveilleux talent pour la parole. Il appartenait d'abord à l'ordre des *Observants*. S'accommodant peu de leur règle, il passa dans l'ordre des *Conventuels*, dont la vie était plus libre. Dans un repas où se trouvait avec lui un vicaire des *Observants*, homme instruit, pieux et grave, il se vantait de faire pleurer ses auditeurs, toutes les fois qu'il voulait. « De qui donc, lui dit le vicaire, feriez-vous couler les larmes, si ce n'est peut-être des enfants et des femmes simples? » « Trouvez-vous demain à mon sermon, répliqua Robert, et placez-vous à l'endroit que je vous désignerai, de manière à être vu de moi; si je ne vous arrache pas des larmes, vaincu, je vous donnerai un souper splendide; mais si je vous fais pleurer, vaincu, vous aurez soin de faire préparer le festin. » Le vicaire occupa la place indiquée. Après avoir montré avec d'éloquentes amplifications, d'une part l'amour et la bonté de Dieu pour les hommes, d'autre part l'ingratitude et la dureté des hommes envers Dieu, Robert apostropha ainsi le cœur de l'homme, au nom de Dieu : « O cœur plus que de fer! O cœur plus dur que le diamant! Le fer est fondu par le feu; le diamant est dompté par le sang de bouc; et moi, quoique je ne laisse rien à faire, je ne puis t'arracher même une seule larme! » Il ne cessa de poursuivre son apostrophe avec de grands cris, jusqu'à ce qu'il vît les larmes jaillir des yeux du vicaire. Alors, étendant la main droite, il s'écria : j'ai vaincu. Dans le repas qui suivit, Robert

célébrant sa victoire, le vicaire la contesta. « Ce n'est pas votre éloquence, lui dit-il, qui m'a fait verser des larmes, mais ma pitié, en songeant combien il était indigne qu'une nature si heureuse fût esclave du monde plutôt que du Christ. (V. t. V, p. 982.) Erasme, un peu plus loin, page 986, rapporte d'autres anecdotes piquantes au sujet de Robert de Licio, qui fut un des prédicateurs les plus renommés du xve siècle. Il parle aussi de Savonarole.

I

Saint Jérôme, dans son *Catalogue des ecrivains illustres*, affirme positivement que saint Mathieu a écrit son évangile en lettres et en langage hébraïques. De son temps, un exemplaire du texte hébreu était conservé dans la bibliothèque de Césarée, que saint Pamphyle, martyr, avait formée. Saint Jérôme ajoute que les Nazaréens de Bérée en Syrie, qui se servaient de ce volume, lui avaient donné aussi la faculté de le copier, *voluminis describendi factam fuisse copiam à Nazaræis, qui eo in Beræa urbe Syriæ uterentur.* En outre, il cite deux passages de l'Évangile hébreu. Dans la *Lettre à Hedibie, quatrième question*, il parle en ces termes : « L'évangéliste Mathieu, qui a écrit l'Évangile en hébreu, me paraît *non tam vespere dixisse quam sero.* » Dans la *Lettre à Damase*, il dit encore : « Enfin Mathieu, qui a écrit l'Evangile en hébreu, a mis ainsi : *Osanna, Berama.* » Eusèbe et saint Jérôme racontent que saint Pantène rapporta de l'Inde à Alexandrie l'Evangile de saint Mathieu, écrit en *caractères hébraïques.* Mais comme ils n'ajoutent pas qu'il était en langage hébraïque et comme saint Jérôme distingue par cette marque l'Evangile hébreu de saint Mathieu et l'Evangile apocryphe des Nazaréens, on ne peut pas assurer que l'Évangile apporté par saint Pantène était véritablement l'Évangile hébreu de saint Mathieu. Dans Eusèbe, liv. III, ch. 30, Papias, disciple de saint Jean, s'exprime ainsi : « Mathieu écrivit en langue hébraïque les *Logia*, τὰ λόγια ; chacun interpréta, comme il put, ce que l'Apôtre avait écrit. » Il y a quelques années, il s'était formé comme un gros nuage autour de cette expression τὰ λόγια, où l'on ne voulait voir que les discours, les paroles, les sentences de Jésus. Mais bientôt une saine critique l'a dissipé, de l'aveu même de Strauss. *V.* le livre de M. Vallon, *De la croyance due à l'Évangile*, p. 168 et suiv.

K

Erasme dit que pendant longtemps l'Épître aux Hébreux ne fut pas reçue par les Latins, ou du moins ne fut pas reçue sous le nom

do saint Paul, parce qu'il y avait certaines choses qui dans l'apparence du langage ne semblaient pas s'éloigner des opinions d'Origène. Elle a été attribuée par quelques-uns à saint Barnabas, au pape saint Clément, à saint Luc. Clément d'Alexandrie dit que l'Épître aux Hébreux a été écrite en hébreu pour les Hébreux et mise en grec par saint Luc. Origène, qui la cite toujours comme de saint Paul, la croyait rédigée par un écrivain inconnu sous sa direction. Saint Clément, pape, dans son *Épître aux Corinthiens*, y fait quelques emprunts. Saint Irénée la cite. Elle exprime incontestablement la doctrine de saint Paul. Origène atteste que depuis les temps les plus anciens, elle était reçue dans toutes les églises. Ce fut au IIe siècle que des doutes s'élevèrent à cause de l'abus qu'en faisaient certains hérétiques. On peut admettre avec probabilité, et cette opinion lève toutes les difficultés, que l'Épître écrite par saint Paul en hébreu, a été traduite en grec sous ses yeux, pour être répandue en cette forme parmi les juifs fidèles de toutes les Églises.

La deuxième Épître de saint Pierre a été contestée, comme le rapporteut saint Jérôme et Eusèbe, parce qu'elle diffère de la première par le style. Saint Jérôme rejette cette différence sur le traducteur dont saint Pierre se servit alors. De même pour l'Évangile, on rapporte que saint Marc a été l'interprète do saint Pierre. Autrefois on eut aussi des doutes sur l'Épître de saint Jacques, pleine d'ailleurs de préceptes salutaires, parce qu'elle ne semble pas reproduire en tout la majesté et la force apostolique, et aussi parce qu'on n'y trouve pas autant d'hébraïsme que l'on en attendrait de saint Jacques, évêque de Jérusalem. Saint Jérôme en parle ainsi. « Il écrivit une seule épître qui est une des sept épîtres canoniques et qui elle-même, à ce qu'on prétend, fut publiée par un autre sous son nom, bien que peu à peu elle ait obtenu l'autorité. » On ne sait en quelle langue elle a été écrite. Il y eut plusieurs disciples du nom de Jacques. Dans les manuscrits grecs, le nom d'apôtre ne se trouvait pas ajouté au nom de l'auteur.

On reconnait d'un commun accord comme authentique la première Épître de saint Jean. Quant aux deux dernières, saint Jérôme dit qu'elles étaient attribuées à Jean Presbyter, dont on montrait encore le tombeau à Éphèse avec celui de saint Jean. (*V.* Eusèbe, liv. III, chap. XXIX.)

Dans une *lettre à Dardanus*, saint Jérôme atteste que de son temps, dans les discussions, l'Épître aux Hébreux était rejetée d'ordinaire par les Latins et pareillement l'Apocalypse par les Grecs, mais que les anciens prenaient des citations dans l'une et dans l'autre. Ailleurs et à plusieurs reprises, il recommande l'Apocalypse contre les Grecs. « Ce livre, dit Erasme, composé tout entier d'allégories, n'a pas autant d'efficacité pour la démonstration, mais il sert beaucoup pour connaître les commencements de l'Église... Même parmi les pierres précieuses, il y a quelque différence. Il y a un or plus pur et plus estimé qu'un autre. » Ce qui lui inspirait des doutes, c'était parti-

culièrement le soin inquiet que prenait l'auteur de divulguer son nom, contre la coutume de saint Jean qui dans l'Évangile l'indique seulement par certains signes. En outre, dans les manuscrits qu'il avait vus, le titre portait Jean le théologien, et non Jean l'évangéliste, sans compter la grande différence du style. Quant aux endroits censurés par quelques-uns, comme sentant les opinions des millénaires, il ne croyait pas qu'il fût difficile de réfuter ces accusations.

Dorothée, évêque de Tyr, qui parle de l'Évangile de saint Jean, ne fait nulle mention de l'Apocalypse. Anastase n'ose affirmer qu'elle soit l'œuvre de l'apôtre. Denys, évêque d'Alexandrie, se sépare de ceux qui l'attribuaient à Cérinthe; mais il suppose qu'elle a été écrite par un saint personnage autre que l'évangéliste. Eusèbe la range parmi les livres du Nouveau Testament dont on a douté. Il cite Cajus, écrivain orthodoxe, qui attribuait cet ouvrage à Cérinthe et montrait longuement quels poisons cet hérétique avait mêlés à ce livre. « Mais, dit Érasme, je ne puis me persuader que Dieu eût permis à la ruse du diable d'abuser impunément pendant tant de siècles le peuple chrétien ; car il est reconnu que cet ouvrage est très ancien, puisque saint Irénée et saint Justin, plus ancien encore, l'ont jugé digne de leurs commentaires. » Eusèbe conjecture que Jean Presbyter est l'auteur de l'Apocalypse. Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, en parle ainsi : « Pour l'Apocalypse, on y trouve la même magnificence et le même enthousiasme que dans les prophètes. Les expressions sont souvent les mêmes, et quelquefois ce rapport fait qu'ils s'aident mutuellement à être entendus. » Bossuet, préface de l'Apocalypse, est encore plus expressif dans son admiration : « Toutes les beautés de l'Écriture, dit-il, sont ramassées dans ce livre. Tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes, y reçoit un nouvel éclat et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles... Il ne faut pas s'imaginer que saint Jean soit seulement imitateur des prophètes ses prédécesseurs; tout ce qu'il en allègue, il le relève; il y fait trouver l'original même de toutes les prophéties qui n'est autre que Jésus-Christ et son Église. Poussé du même instinct qui animait les prophètes, il en pénètre l'esprit, il en détermine le sens, il en révèle les obscurités et il y fait éclater la gloire de Jésus-Christ tout entière. » Mais si Érasme n'a pas senti l'inspiration prophétique de l'Apocalypse, il a reconnu dans une page remarquable (t. VI, p. 433) le caractère imposant de vérité que présentent les Actes des apôtres, caractère que M. Wallon a fait si bien ressortir dans l'ouvrage cité plus haut.

L

Ce petit dialogue, de trente pages grand in-8°, se trouve à la bibliothèque Mazarine, et fait suite aux Actes du premier concile de Pise, Paris, 1672, sous ce titre : *Dialogus viri cujuspiam eruditissimi festivus sane et elegans*. A l'appui de notre opinion, il y a des preuves intrinsèques et des preuves extrinsèques. Nous avons parlé du style et de la pensée en général. On peut ajouter que l'auteur connait bien l'état religieux et politique de l'Europe, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Italie. Ce qu'il en dit est conforme a ce que l'on trouve dans la correspondance d'Érasme. On y voit que l'Angleterre est peu dépendante du pape. Il y est question de la guerre contre ceux de la Gueldre. Maximilien, Henri VIII, Ferdinand le Catholique y sont jugés d'une manière assez remarquable. L'empire est appelé l'ombre d'un grand nom. Dans une lettre intime adressée au nonce Ammonio en 1512, Érasme dit : *Nam magnopere velim audire num vere Julium agat Julius*, t. III, p. 106. Dans le *Dialogue*, nous lisons : *Vere Julium agerem*. Nous avons vu comment, dans l'*Éloge de la Folie*, Érasme parle du patrimoine de saint Pierre; l'auteur du dialogue s'exprime presque dans les mêmes termes : *Quod, obsecro, mihi narras patrimonium, qui relictis omnibus nudum Christum nudus sum secutus?* Au sujet des *dispenses*, des *bénédictions* pontificales, du faste de la cour romaine, nous retrouvons dans le *Dialogue* les mêmes pensées, les mêmes expressions que dans *la Folie* et dans d'autres ouvrages d'Érasme : *Quæso te, non reputabas tecum, cum esses summus ecclesiæ pastor, quibus modis nata esset ecclesia, quibus aucta, quibus constabilita; num bellis, num opibus, num equis?*

Dans l'*Éloge de la Folie*, nous lisons : *Priscum et obsoletum, nec horum omnino temporum, miracula edere;* dans le Dialogue : *Claruisti miraculis? — obsoleta loqueris*. Il est souvent question dans la correspondance d'Érasme des traités faits et rompus sans cesse par les pontifes. Dans le Dialogue, il en est de même, *ruptis, discessis, discussis fœderibus*. On a vu avec quelle âpreté Érasme parle de Jules II, toutes les fois qu'il en a l'occasion. Dans le Dialogue, ce pape est représenté comme simoniaque, faux-monnayeur. Dans *la Folie*, il est fait allusion à un vice infâme. On trouve la même allusion dans le Dialogue. *La Folie* nous fait voir le souverain pontificat acheté quelquefois à prix d'argent, obtenu par toute sorte de moyens; le *Dialogue* contient la même accusation. Une lettre d'Érasme à Ammonio fait mention du médecin juif qui devrait administrer de l'ellébore à Jules II. Dans le Dialogue, ce juif joue aussi un rôle : *Judæus ille medicus qui Diu mihi vitam arte suâ prorogârat, amplius proferre potuisset*. Erasme distingue souvent les deux glaives. De même saint Pierre dit à Jules II : *Sane cum istum tenerem locum, nullum novi*



gladium, nisi gladium spiritus, quod est verbum Dei. On lit dans une lettre d'Érasme : « Autrefois le cardinalat était une charge, maintenant c'est une royauté; » dans le Dialogue : « *Nunc regnum est ac tyrannis.* » On a vu avec quelle verve Érasme poursuit les brigands soldés pour faire la guerre; l'auteur du Dialogue s'indigne aussi contre ces *latrones conductitios.* On reconnait encore la pensée, le style et l'ironie d'Érasme dans ce passage du Dialogue : *Secus loquereris, si vel unum meorum triumphorum spectasses, vel eum quo Bononiam sum invectus, vel quem egi Romæ subactis Venetis, vel quo, Bononia fugiens, sum Romam revectus, vel quem hic egi postremum, Gallis præter omnem spem fusis apud Ravennam. Si mannos, si Caballos, si militum, armorum speciem, si ducum ornamenta, si delectorum spectacula puerorum, tum Scipiones, Æmilios, Augustos, sordidos ac frugales dixisses præ me.* V. au chapitre XIII de ce volume, un passage très violent de *la Folie*, contre Jules II.

Les preuves *extrinsèques* ne sont pas moins décisives. Le 1er mars 1517, Érasme écrit à Morus : « Ce Dialogue de Jules II et de saint Pierre, *ut intelligo*, est déjà dans les mains du grand chancelier, τῷ Καγκελλαρίῳ μεγάλῳ, et *lui plait singulièrement, unice placet.* Il s'agit du chancelier Sauvage. Au mois d'août de la même année, de nombreuses copies de l'ouvrage circulaient à Cologne, V. t. III, p. 1622 et 1626, et le bruit courait qu'Érasme en était l'auteur. Celui-ci, tout en protestant contre cette rumeur fâcheuse, prie Jean Césarius et le comte de Nuenar, ses amis, de faire en sorte que ce petit livre soit tenu caché ou plutôt détruit, *ut cures premendum vel potius abolendum. V.* 1er vol., p. 200. Environ deux mois après, le 3 novembre, il écrit à Bilibald avec mystère : *De libello illo premendo idem sentio quod scripsi.* Le Dialogue fut néanmoins publié dans les premiers mois de 1518. Le 5 mars, Érasme annonce cette publication à Morus en des termes qui doivent être remarqués : « On m'écrit de Cologne qu'on a déjà imprimé *je ne sais quel* petit livre sur Jules II discutant avec saint Pierre à la porte du Paradis; *on n'ajoute pas le nom de l'auteur.* Le 19 juin, pendant qu'Érasme est à Bâle, Pierre Gilles, son ami intime, lui écrit : « Le Dialogue de Jules II, *œuvre de je ne sais qui, mais assurément d'un homme instruit,* est vendu ici de tous côtés; tout le monde l'achète; je voudrais beaucoup que vous l'eussiez vu, quoique je ne doute pas qu'il ne soit vendu aussi là où vous êtes. « Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'on peut reconnaître dans un tel langage un ami de l'auteur. Le 14 juillet suivant, le théologien Dorpius lui adressa une lettre où l'on trouve ce passage : » Le petit livre sur Jules II exclu du ciel, est lu en tous lieux par tout le monde; et je ne sais comment il se fait que peu le condamnent; vous avez raison d'être *en colère contre l'auteur*, qui rend plus que jamais les lettres odieuses.» Y avait-il dans ces paroles candeur ou malice? On ne saurait le dire.

La rumeur générale qui attribuait à Érasme cet écrit satirique, pouvait produire une fâcheuse impression à la cour d'Angleterre;

le 1er janvier 1519, il écrit à Morus : « Mes calomniateurs, qui ne cessent de remuer toute pierre pour me nuire, avaient fait croire *à une ou deux personnes*, à Cologne, que ce petit livre badin de Jules II exclu du ciel, avait été composé par moi. Ils en auraient persuadé un plus grand nombre, si présent je n'avais pas étouffé cette impudente calomnie. Si chez vous, de même, ce soupçon s'est glissé en quelque manière, car en pareil cas les conjectures s'étendent ordinairement sur plusieurs, je vous envoie une copie de ma lettre à Paul Bombasio ; il serait trop long, en effet, de répéter à plusieurs les mêmes choses. » Quatre mois plus tard, le 1er mai 1519, il adresse une lettre quelque peu embarrassée au cardinal Campége, légat en Angleterre, pour écarter ce qu'il appelle une calomnie. Dans cette lettre, il déclare qu'il a parcouru ce petit livre, il y a cinq ans, tandis que, dans ses lettres à Morus, il a l'air d'en parler par ouï-dire. C'est le cas de se rappeler que la vérité est *une* et le mensonge *divers*. Il refuse de reconnaître son style ; mais sentant combien la ressemblance est frappante, il cherche à l'expliquer par l'imitation, non sans profit pour sa vanité, comme si l'imitation pouvait reproduire à ce point l'esprit, la pensée intime, la forme originale du langage et du style. Le cardinal ne paraît pas avoir été dupe ; mais, en politique habile, il dissimula. *V.* 1er vol., p. 239. Quelques jours après, le 18 mai, il écrit au tout puissant Wolsey. Dans sa lettre, il prétend avec peu de vraisemblance que ce pamphlet a été composé à l'occasion du dernier schisme. Il se défend d'en être l'auteur; mais il laisse échapper la vérité, quand il dit : « Celui qui a écrit ce petit livre a fait une chose extravagante ; mais celui qui l'a divulgué est digne d'un plus grand supplice. » Il est probable, en effet, que ce dialogue fut livré au public contre son gré. Il se plaint maintes fois de la perfidie des Allemands à son égard. Dans l'*Eponge*, t. X, p. 1659, rappelant diverses indiscrétions commises par eux, il ajoute : *Præter alia quædam incivilius vulgata.* Peut-être a-t-il en vue la publication du *Dialogue de Jules II.*

Le savant Baluze, malgré le désaveu formel d'Érasme, était persuadé qu'il en était l'auteur. Il consigna son opinion à ce sujet dans une préface manuscrite ajoutée à l'exemplaire dont il était possesseur. Le catalogue de sa bibliothèque faisait mention de cette préface. *V.* Burigny, t. II, p. 552, qui s'appuie d'une *remarque critique* sur le Dictionnaire de Bayle, édition de Trévoux.

M

Le mot κατηχήθης, au commencement de saint Luc, avait arrêté Érasme. Budé l'expliqua sans peine et cita deux passages de Lucien où le mot se trouve. Il fit voir que ce verbe, à l'actif, signifiait ins-

truire de vive voix, inculquer, et que l'on ne devait pas rendre κατηχήθης comme κατήχησο, ainsi qu'Érasme l'avait fait. Il ne montra pas moins de savoir et de sagacité judicieuse pour interpréter le mot παρηκολουθηκότι dans la première phrase du même évangile. Il s'était d'abord mépris sur le sens et avait traduit comme si l'Evangéliste avait dit qu'il avait été le compagnon des témoins oculaires; mais, sur l'observation d'Érasme qui avait contesté cette interprétation, il établit le vrai sens avec cette abondance d'érudition et cette sûreté de jugement qui le distinguaient. La *Vulgate* avait rendu παρηκολουθηκότι par *assecuto* qu'Erasme avait blâmé. Budé le défendit et montra que le mot grec répondait à ἐφιγμένῳ. Il cite Démosthène, discours *de l'Ambassade* et discours *de la Couronne*, ainsi que Galien qui l'emploie d'une manière analogue pour marquer la connaissance intime et complète d'une chose. Erasme, qui substituait le mot *persequi* au mot de la Vulgate *assequi*, rapportait les deux parties de la phrase à la composition même du récit embrassant tout depuis le commencement. V. t. III, p. 248 et 259.

X

Les ouvrages de piété que nous avons en vue sont le *Manuel du Soldat chrétien*, les *Explications des Psaumes*, la *Miséricorde du Seigneur*, dédiée à l'évêque de Bâle en 1524, le petit livre sur la *Manière de prier*, la *Préparation à la mort*, l'écrit sur le *Symbole*, le *Traité du mépris du monde*, ouvrage de sa jeunesse, la *Veuve chrétienne*, diverses formules de prières, diverses pièces de vers d'un caractère tout religieux, la *Comparaison de la virginité et du martyre*, adressée aux religieuses macchabéitiques de Cologne, une lettre écrite aux saintes filles de l'Ordre de Saint-François, près Cambridge, enfin une explication de la Prière dominicale, donnée en 1523.



TABLE DES MATIÈRES





ERRATA

TOME I

Pages 73, lignes 8 et 9, de composer, *lisez* d'écrire.
100, 19, qu'il allait trouver, *lisez* qu'il trouverait.
110, 32, des rois ; peut-être, *lisez* des rois, peut-être.
184, 24, repoussé par, *lisez* repoussé pour.
226, 23, Erfurth, *lisez* Erfurt.
270, 19, enjouement., *lisez* enjouement. »
276, 13, que je me reconnais, *lisez* que je ne me reconnais.
321, 32, il parlait. Érasme attribue ceci non à Jérôme Aléandre, comme le dit M. Merle d'Aubigné, mais à son collègue. Réponse à Alb. Pius, t. IX, p. 1105.
378, 9, publiquement à Rome, *lisez* publiquement.
435, 16, voudraient ne point, *lisez* voudraient, ne point.
515, 27, Marveille, *lisez* Marville.
526, 22, Epphendorp; mais, *lisez* Epphendorp, mais.
541, 7, comme on l'a dit plus haut, le prince, *lisez* le prince.
637, 32, acquis. Sans, *lisez* acquis, sans.
645, 26, modération. Il, *lisez* modération, il.
649, 32, avais craint, *lisez* avais redouté.

TOME II

28, 20, il doit, *lisez* on doit.
34, 26, sûr, *lisez* su.
109, 30, on eut recours à, *lisez* on mit en jeu.
110, 7, avait produit, *lisez* avait vu naître.
111, 30, roi; Emmanuel, *lisez* roi Emmanuel.
128, 26, bruit, persuadé, *lisez* bruit; persuadé.
128, 28, souci; il, *lisez* souci, il.

Pages 132,	lignes 6,	plus loin encore, *lisez* plus loin.
135,	1,	comme lui, *lisez* comme Cicéron.
153,	29,	pouv..., *lisez* pouvait les.
179,	7,	Bolyen, *lisez* Boleyn.
183,	18,	loute imparfaite, *lisez* tout imparfaite.
202,	20,	lié, *lisez* liée.
222,	28,	phiysqucs, *lisez* physiques.
236,	34,	sépare., *lisez* sépare!
246,	7,	vertu ou, *lisez* vertu, ou.
248,	25 et 26,	Elles... Elles, *lisez* Ils... Ils.
249,	33,	allégories; et les, *lisez* allégories et les.
272,	5,	fait, *lisez* accompli.
299,	30,	palfreniers, *lisez* palefreniers,
301,	32,	d'Itaile, *lisez* d'Italie.
314,	1,	contraire? *lisez* contraire,.
395,	20,	jeune ainsi, *lisez* jeune, ainsi.
419,	9,	Mélanchthon? *lisez* Mélanchthon.
425,	22,	consacrée, *lisez* consacrée par l'auteur.
435,	11,	*devita*, lisez *de vita*.
475,	10,	Évangiles de morale, *lisez* Évangiles.
475,	11,	traités, *lisez* traités de morale.
478,	1,	cachées, *lisez* cachés.
493,	24,	meilleure, *lisez* meilleur.
494,	4,	paccages, *lisez* pacages.

BUNSEN (CH.-J.-J.)

Dieu dans l'Histoire, trad. par M. Dietz, avec une introduction par M. Henri Martin. 1 vol in-8°. . . . . 7 fr. 50

HENRI MARTIN

Études d'Archéologie celtique, Notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves. 1 vol. in-8° . . . . 7 fr. 50

RÉMUSAT (CH. DE)

Bacon. Sa vie, son temps et sa philosophie. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50
Saint Anselme de Cantorbéry. 2e édit., 1 vol. in-12. 3 fr. 50

FRANCK (AD.)

Moralistes et Philosophes. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50
Philosophie et Religion. 1 vol. in-8° . . . . 7 fr. 50

V. COUSIN

Du Vrai, du Beau et du Bien. 12e édit., 1 vol. in-8° avec portrait . . . . 7 fr.
Histoire générale de la Philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'au XIXe siècle. 7e édition, 1 vol. in-8°. . . . 7 fr. 50
Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie. 5 vol. in-8° . . . . 30 fr.

NOURRISSON

Tableau des progrès de la pensée humaine. Les philosophes et les philosophies depuis Thalès jusqu'à Hegel. 3e édition revue et corrigée. 1 vol. in-8°.. . . . . 7 fr. 50

LITTRÉ

Histoire de la langue française. Études sur les origines, l'étymologie, la grammaire, etc. 4e édit. 2 vol. in-8°. . . . . . 14 fr.
Études sur les barbares et le moyen âge. 2e édit., 1 volume in-12 . . . . 3 fr. 50

MATTER

Le mysticisme en France au temps de Fénelon. 1 volume in-8°. . . . . 6 fr.
Swedenborg. Sa vie, ses écrits, sa doctrine. 1 vol. in-8°. . 6 fr.
Saint-Martin, *le Philosophe inconnu*. Sa vie, ses écrits ; son maître Martinez et leurs groupes. 1 vol. in-8° . . . . 6 fr.

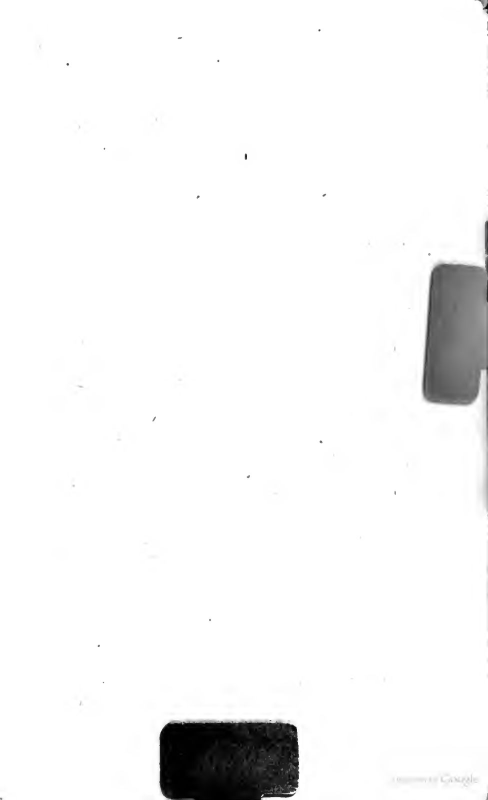
BERSOT (ERN.)

Morale et politique. 1 vol. in-8°.. . . . . 6 fr.
Essais de philosophie et de morale. 2 vol. in-8°. . . . 12 fr.

MARY (D^r)***

Le Christianisme et le Libre Examen. Discussion des arguments apologétiques. 2 vol. in-8°. . . . . 12 fr.

Versailles. — Imp. de E. Aubert.




Google


F. DEL VICO
ROMA
LEGATORIA D. LIBRI

